





Division

SCB

Section

3335

DE LA VERITE  
DE LA RELIGION  
CHRESTIENNE:

*Contre les Athées, Epicuriens, Payens, Juifs,  
Mahumediſtes, & autres Infideles:*

PAR  
PHILIPPES DE MORNAY,  
Sieur du Plessis Marly.

*Seconde edition reveüe par l'Authẽur.*

LIBRARY OF PRINCE  
JUN 3 1910  
\* THEOLOGICAL SEMINAR



A A N V E R S,  
De l'Imprimerie de Christoffe Plantin.  
M. D. L X X X I I.

L'Imprimeur au Lecteur.

*Amy Lecteur, l'Authheur a escript ce Liure premierement en François, parce qu'il est en premier lieu debteur à sa Patrie. Mais il a deliberé de le traduire luymesmes en Latin, au plustost qu'il pourra; & desia y a mis la main. Ainsi tu pourras en attendant vser de cestuy-cy; &, aydant Dieu, nous te ferons voir la traduction en bref.*

A T R E S H A V T  
E T T R E S P V I S S A N T  
H E N R Y R O Y D E N A V A R R E,  
S O V V E R A I N D E B E A R N . & C . P A I R E T  
*premier Prince du Sang de France.*

**E**N ces miserables temps,  
SIRE, que l'impieté, qui  
ne fouloit parler qu'à l'  
aureille, & entre les dets,  
a osé se mettre en chaire, & se desgor-  
ger en blasphemes contre Dieu & son  
Euangile; i'entreprends par vne nou-  
uelle hardiesse, selon ce peu que Dieu  
a mis en moy, de la conuaincre, & par  
ses Maximes & Tesmoignages pro-  
pres, sinõ pour la faire reuenir à meil-  
leur sens; certes, au moins, & ie l'espe-  
re ainsi, pour la faire taire de honte &  
retenir son venin au cœur. Entreprise  
grande, & au iugement de la plus part  
plus que difficile; mais en laquelle ie  
voy de grands aides, qui m'enhardis-  
sent; le monde, l'homme, le Theatre  
de tous

## E P I S T R E

de tous les siècles ; en vn mot, DIEU  
mesmes (qui ne manque iamais à qui  
cherche sa gloire) & tout ce qu'il a ma-  
nifesté de foy, tant en la creatiō, qu'en  
la conq̄uite de l'Vniuers. Le monde,  
car c'est vne ombre de la splendeur de  
Dieu: & l'homme, car c'est son image  
& semblance: & l'vn & l'autre, car s'il  
appert, par les Philosophes mesmes,  
que le monde est fait pour l'homme,  
quelle est nostre obligation enuers le  
Createur? quelle la dignité de ceste  
creature? quel son But & son Bien, si-  
non d'adherer totalemēt à luy? Celuy,  
certes, pour qui est fait le monde, sera  
fait pour plus que ce monde. Celuy  
pour qui chose si durable, & si solide  
est faite, sera fait pour autre vie, que  
ceste fragile & miserable; à sçauoir,  
pres de l'Eternel, eternelle. Or c'est le  
fondement de toute Religion: car Re-  
ligion n'est proprement autre chose,  
que l'Eschole où nous apprenons le  
Deuoir de l'homme enuers Dieu; & le  
Moyen,

DEDICATOIRE.

Moyen, d'estre vnis estroitement à luy. Au mode, puis apres, nous voyons vn ordre constant & ferme; les creatures, seruir chacune en son reng; l'homme seul detraqué de son office, esloigné de Dieu & esgaré en soy-mesmes; celuy qui plus doit, plus restif à payer & moins soluable; celuy pour qui les plus hautes choses sont faites, serf & esclau des plus basses & contemptibles. Et les registres de tous les siècles, sont autant de procez tout instruits contre le genre humain, ingrat enuers Dieu, meurtrier du prochain, violateur de nature, ennemi de soy-mesmes. Qui dōq, par le deuoir n'aura honte de l'offense? par l'offense, n'aura horreur de la mort qui l'attend? Car qu'est ce Dieu, que iustice? Iustice, qu'vn censeur du deuoir? & deuant ce Censeur qui osera paroistre? Et que reste-il donq, & pour la gloire de Dieu, & pour le salut de l'homme, sinon que la debte soit payée d'vn acquit, la iustice satisfaite d'vne grace?

EPISTRE

Or c'est donq le deuoir de la vraye religion, de nous conuaincre par la loy, & nous iustifier par la grace; de nous faire sentir la maladie, & tout ensemble en presenter le remede. Ceste grace, tant necessaire, au salut de l'hōme, qui l'obtiendra? Le monde, ce nous semblera, ou l'homme? Ains, qu'y a il en l'homme, ie dis au meilleur, qui ne brusle deuant la iustice de Dieu, qui mesmes ne l'embrase; & que deuiendra donq le monde, si l'homme pour qui il est creé ne peut consister? Certes, ce sera le fils bien aimé de Dieu. Iuste pour les iniustes, puissant pour les infirmes, suffisant pour les pauures, bien aimé & agreable, pour ceux qui sont en l'ire, & en la malediction de Dieu son Pere: & cestuicy, disons nous, c'est IESVS CHRIST nostre Seigneur. *Le Fol*, dit le Psalmiste, *a dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu.* & vn Payen passe plus outre, *Qui nie vn Dieu, & sa Providence en toutes choses, n'est pas hors du sens,*

Psal. 14.

Auicenne Ara-  
be.



DEDICATOIRE.

*sens, mais sans sentiment mesmes.* C'est, par ce que ce monde, qui s'offre à toute heure, nous emplit les sens de la cognoissance de Dieu; à sçauoir, entant que tout d'une veüe nous voyons cest vniuers ordonné de tant & si diuerses choses rapportées les vnes aux autres, & toutes à vn But. Or i'ose dire; & par la grace de Dieu, ie l'oseray prouuer; que qui voudra se représenter tout en vn tableau, pour les voir tout d'une veüe, la promesse & les Propheties du Christ, la venuë de Iesus, le progrès de son Euangile, ne pourra nier; mesmes selon les regles de vraye Philosophie; qu'il ne soit enuoyé de Dieu, & Dieu mesmes. Mais en ce gist l'abus, que nous ne considerons cest œuure incōparable de nostre Createur & Recreateur que par pieces, soit par ignorāce, soit par nonchalance, sans les rapporter l'une à l'autre; comme qui iugeroit de l'vniuers, par la nuit, ou l'une des saisons, ou l'un des elemens; d'un

bastiment, par vn quartier; d'vne oraison, par quelques syllabes : cōme ainsi soit, que la sagesse de Dieu en la Creation ne se peut considerer, qu'en l'union des parties avec le tout & entr'elles; ny sa bonté en la recreation, & regeneration du genre humain, pour lequel il a basty le monde, qu'en vn soigneux rapport de tous les temps depuis la naissance d'iceluy, iusques à la renaissance, & reparation, qu'il luy en a pleu ordonner & faire.

Or est le monde assez exposé à nos yeux; & pleust à Dieu qu'il fust moins graué en nostre cœur: & pourtāt laissons là le monde, & trauaillons icy à ce tableau vniuersel du salut & reparation de l'homme. L'homme donq, ayant attiré par son peché, & l'ire de Dieu, & la ruine du mōde sur sa teste, la sagesse eternelle de Dieu, celle mesmes par qui il l'auoit créé, entreuint, & obtint sa grace, & fut donnée au premier homme la promesse du Christ  
 auc-

DEDICATOIRE.

auenir, qui briferoit Satan souz ses pieds, & reconcilieroit le gère humain à Dieu. C'est la pierre fondamétale de cest admirable bastiment de l'Eglise, la semence de la regeneration des hōmes, que Dieu en son fils, qui est sa sagesse eternelle, croit, engēdroit, adoptoit, comme tout de nouveau. Ceste promesse est baillée de main en main, & de pere en fils, reiterée solemnellement à Abraham, Isaac, Iacob; preschée par Moyse, baillée en depost au peuple d'Israël, celebrée par Dauid en ses Cantiques, rafraischie de siecle en siecle par plusieurs excellens Prophetes, qui designent le temps, le lieu, la façon de sa venue; sa race, ses parés, & sa naissance, clairement, expressement, à poinct nommé, plusieurs centaines, quelques millenes d'années deuant, choses, que l'homme ne peut sçauoir, que creature ne peut ny enseigner ny apprendre. Qu'estoyent ils donq, sinon Herauts annonçans l'entrée du

E P I S T R E

Roy du monde au mōde, & certes par esprit autre que du mōde? Vient Iesus apres ceste longue suite de Heraults en la propre façon qu'ils l'auoyēt predit & remarqué. Tout ce qu'ils en diēt luy cōuient; qui plus est, ne peut conuenir qu'à luy. Qui doutera, que ce ne soit, la promesse accomplie, le porteur de grace promis au mōde: & veu que les Prophetes ne le pouuooyēt annoncer que de par Dieu; d'où sera-il enuoyé que de Dieu? Vne chose, sçay ie bien, nous scandalise, qu'apres tant de clairons, & de trompettes nous voyons entrer vn homme bas en apparence, & contemptible deuant nos yeux charnels, au lieu certes que si nous ouuriōs les yeux de nostre esprit, nous verrions à trauers de la misere sa Diuinité, à trauers de l'infirmité humaine, la puissance qui a créé le monde & l'hōme. Il est né, dites vous: mais d'vne vierge. Il a esté infirme, mais il a guaty à sa seule voix toutes infirmittez; il

## D E D I C A T O I R E .

tez ; il est mort , mais il a resuscité les morts, & est resuscité luy-mesmes. Si tu le crois ainsi, crois, qu'il est enuoyé, & assisté de Dieu: ou si tu veux douter, respon donq , comment depuis sa mort il a fait ces choses , qui sont tesmoignées par tes histoires propres. Il estoit, di-ie, né, & changea en vn instant la face du mōde, le faisant renaitre tout d'vne autre sorte. Il fut crucifié, & tourna l'ignominie de la croix en gloire, sa malediction en benediction. Il fut couronné d'espines : & les Roys & Empereurs iettent courōnes & diademes à ses pieds. Quel mort, qui fait ce que tous les viuās ne puissent faire? Par l'ignorance il subiugue la doctrine, par la folie la sagesse, par la foiblesse la puissance, par les calamitez les victoires, par l'ignominie les triumphes, par ce qui ne paroissoit point, ce qui sembloit & vrayement & principalement estre. Douze pescheurs, en somme , luy souzmettent en peu de temps  
le mon-

E P I S T R E

le monde, en patissant, & enseignant à patir; en mourant, & conuiant à mourir: & ces grands Empires Chrestiens, que nous voyons & exaltons tant, ne sont que petis restes de leurs exploits, & petis esclats de leurs conquestes. Si la naissance te scandalise: voy donq, les Herauts qui la precedent, les trompettes qui l'annoncent, & dés l'entrée & la porte du monde: comment, que de par qui a fait le monde? & pourquoy en tous siecles, que pour le salut du mōde? Si la croix, voy tout ensemble aux pieds de ce Crucifié, les Empereurs, & les Empires prosternez; les Idoles qu'ils adoroyent en pieces; les Diabes qu'ils seruoyent, liez & baillonez. Comment, que par vne puissance plus qu'humaine, plus q̄ Royale, plus qu'Angelique, plus que de toutes les creatures ensemble? Si, le peu d'apparence des Apostres: imagine toy dōq, aux retz de ces pescheurs, l'Orgueil du monde, les Prudens, les  
Phi-

DEDICATOIRE.

Philosophes, les Orateurs, attirez par l'ignorance, que tu dis, à croire: par l'imprudence, à mourir pour croire. Et quoy? Choses contraires à la Loy du mode, & au sens de l'homme, Que ce Iesus Crucifié est Dieu: Que c'est heur, d'endurer tout malheur pour luy. Voy moy aussi, l'un qui tire dans sa Seine l'Asie, l'autre l'Italie, & l'autre l'Egypte; quelques vns qui l'estendent iusques aux Scythes, aux Ethiopiens, aux Indes, où la puissance des plus renommées Empires ne paruint onq; où nostre cognoissance est à pêne paruenüe depuis cent ans, & où neantmoins nous auons trouué leurs conquestes tresgrandes, leurs Trophées aussi celebres qu'entre nousmesmes. Mais, qui plus est, voy moy ces conquereurs, enrichiz de tant de triumphes, mourir pour vn Mort, crucifiez pour vn Crucifié, & leurs disciples à monceaux, comme eux. Pourquoi? sinon, qu'ils sçachét, que leur vertu leur venoit de luy;

luy; qu'ils ne font rien, qu'entant qu'ils font à luy & en luy? c'est à dire, qu'il vit, & fait viure, voire eternellement ceux qui meurent en luy & pour luy? Certes apres auoir cōsideré ce tableau, nous demeurons rauis, esperdus & hors de nousmesmes; & ne nous reste à dire, sinon, Celuy, & non autre qui de rien auoit créé l'homme & le monde, a peu de rien, en despit des hommes & du monde, recréer & regenerer l'homme & le monde. Ce Dieu inuisible, qui s'est rendu visible en la creation de ce monde visible, s'est mōstré tout puissant vestant l'infirmité d'un homme contemptible; c'est, le redempteur vray Dieu, & vray homme, fils de Dieu & venu en chair Iesus Christ, nostre Seigneur.

Icy, SIRE, vous auez en peu de mots le But de ce liure, auquel i'ay declaré la Verité de la Religiō Chrestienne, & comme i'espere avec telles raisons, que les contempteurs de Dieu,  
s'ils



## DEDICATOIRE.

s'ils ne veulēt croire, pour le moins se trouueront empeschez à contredire. Au reste, pour le presenter à V. M. i'ay deux causes principales. l'vne, q̄ Dieu vous a fait naistre non seulement Chrestien; mais, Prince Chrestien; auquel principalement appartient de sçauoir & pour soy, & pour autruy, que c'est de la Religion Chrestienne. Car lors ferez vous plus enflammé à l'auācer, quand ferez viuement persuadé, que ce n'est pas, cōme les autres, la fantasia d'vn homme; mais la Loy, & Verité de Dieu, qui fait les Roys & les Royumes; qui vous a fait hōme, & par dessus les hommes. En somme, que c'est & vostre prosperité en ceste vie qui depend de la benignité de Dieu; & vostre salut en l'autre, qui est trop plus importante, que tout ce que puissions ou endurer ou acquerir icy: L'autre est, que Dieu m'ayant appellé aupres de V. M. & (comme il le m'a faict esperer) pour vous faire seruice  
en cest

EPIST. DEDICAT.

en cest œuure insigne qu'il prepare en  
nos iours pour sa gloire, & auquel il  
vous a mis au cœur d'employer vostre  
personne sans y espargner vostre vie:  
la raison veut, que les fruiçts & de  
mon labeur & de mon loisir soyent  
vostres; comme le champ est vostre,  
sans qu'il soit en ma puissance d'en  
disposer aillieurs. Et ie prie le Tout-  
puissant, S I R E, qu'il vous augmente  
de iour en iour ses graces; vous doint  
son Esprit pour auancer son œuure, &  
à moy, en ce peu que ie suis, de vous y  
faire toute ma vie seruice. Amen.

*Vostre trèshumble, tresobeissant  
& tresfidele seruiteur,*

Du Plessis.

# SOMMAIRE DES

## CHAPITRES.

CHAP. I. Qu'il y a vn Dieu & que chacun consent en la Diuinité.	pag. 1.
CHAP. II. Qu'il y a vn seul Dieu.	19
CHAP. III. Que la sagesse humaine a recognu vn seul Dieu.	35
CHAP. IIII. Que c'est que nous pouuons comprendre de Dieu.	56
CHAP. V. Qu'en l'unique essence de Dieu, subsistēt trois personnes; ce que nous appellons Trinité.	68
CHAP. VI. Que l'ancienne Philosophie consent à ceste Doctrine de la Trinité.	87
CHAP. VII. Que le monde a eu commencement.	119
CHAP. VIII. De quand le monde a eu commencement.	130
CHAP. IX. Que la sagesse humaine a recognu la creation du monde.	160
CHAP. X. Que Dieu a creé le monde de Rien, c'est à dire, sans matiere.	191
CHAP. XI. Que Dieu conduit le monde & tout ce qu'il contient par sa Prouidence.	208
CHAP. XII. Que tout le mal qui est, ou qui semble estre au monde, est subiect à la Prouidence de Dieu.	228
CHAP. XIII. Que la sagesse humaine a recognu la Prouidence de Dieu: & comme elle chemine entre le Destin & la Fortune.	258
CHAP. XIII. Que l'ame de l'homme est immortelle.	273
CHAP. XV. Que l'immortalité de l'ame est enseignée par les anciens Philolophes; & creüe de toutes nations.	314
CHAP. XVI. Que la nature de l'homme est corrompüe, & iceluy decheu de sa premiere origine, & comment.	350
CHAP. XVII. Que les anciens sont d'accord avec nous de la corruption de l'homme, & cause d'icelle.	375
CHAP. XVIII. Que Dieu est le souuerain Bien de l'homme; & pourtant que le principal But de l'homme doit estre de retourner à Dieu.	393
CHAP. XIX. Que les plus sages sont d'accord de tous temps, que Dieu est le But, & le Bien principal de l'homme.	413
CHAP. XX. Que la vraye Religion est le chemin pour paruenir à ce But & souuerain Bien; & quelles en sont les Marques.	426

**CHAP. XXI.** Que le vray Dieu estoit adoré en Israël: qui est la premiere marque de vraye Religion. 448

**CHAP. XXII.** Que les Dieux adorez par les Gentils estoient hommes contrefaits à la Postérité. 463

**CHAP. XXIII.** Que les Esprits qui se faisoient adorer sous les noms de ces hommes, estoient malings; à sçavoir Diabes. 477

**CHAP. XXIII I.** Qu'en Israël estoit la Parole de Dieu pour regle de son service: qui est la seconde marque de vraye Religion. 496

**CHAP. XXV.** Qu'en tout le progrès de la Bible, ou Ancien Testament, y a des choses qui ne peuuent estre procedées que de Dieu. 527

**CHAP. XXVI.** Que les choses qui semblent plus admirables en nos Escritures, sont confirmées par les Payens: & solution de leurs obiections. 551

**CHAP. XXVII.** Que le moyen ordonné de Dieu pour le salut du Genre humain a esté reuelé de tout tēps au peuple d'Israël: qui est la troisieme Marque de vraye Religion. 587

**CHAP. XXVII I.** Que le Mediateur ou Messie est promis es Escritures Dieu & homme, à sçavoir le Fils eternal de Dieu prenant chair humaine. 618

**CHAP. XXIX.** Que le temps auquel le Mediateur estoit promis est escheu, & pourtant qu'il doit estre venu, tant selon les Escritures, que selon les Traditions des Juifs. 635

**CHAP. XXX.** Que Iesus fils de Marie vint au temps promis par les Escritures, & qu'iceluy est le Mediateur & Messie. 756

**CHAP. XXX I.** Solution des Obiections que les Juifs alleguent contre Iesus pour ne le recevoir pour le vray Christ ou Messie. 691

**CHAP. XXX I I.** Que Iesus Christ estoit, & est Dieu, fils de Dieu, contre les Gentils. 711

**CHAP. XXX I I I.** Solution des Obiections des Gentils, contre Iesus fils de Dieu, &c. 738

**CHAP. XXX I I I I.** Quel'Euangile contient à la verité l'histoire & la Doctrine de Iesus fils de Dieu, &c. 757

**Conclusion de tout le Liure.** 771

**P R E**

# P R E F A C E.



**C**'EST l'argument ordinaire des Prefaces de declarer en premier lieu l'euidente vtilité, ou mesmes la necessité, qui auroit meu d'entreprendre quelque ouurage: & ie m'estime à mon tresgrand regret deschargé de ceste péne en cest endroit. Car

qui aura leu seulement le Titre de ce Liure, De la Verité de la Religion Chrestienne; si se veut ramenteuoir combien de blasphemes il oit contre Dieu, & sa Parole à toute heure; combien de contempteurs de Religion il rencontre à chaque pas; combien mesmes en ceux qui font profession de pieté, il y a, ou de froideur, en ce qu'ils deussent suiure plus ardemment; ou de souspeçon, en ce qu'ils deussent croire plus fermement; respondra & rendra raison incontinent à soy mesmes de l'entreprise de cest ceuvre, plus necessaire auourd'hay (& i'ay honte de le dire) entre ceux qui se nomment Chrestiens, qu'il ne fut onq contre les Gentils mesmes & infideles. Les vns s'amusent tant en leurs plaisirs, qu'ils ne prirent onq le loysir, non de monter iusques à Dieu, mais d'entrer seulement en eux-mesmès; plus estrangers certes en leur nature & en leur ame, plus en ce qu'ils ont de plus intime, & de plus propre, qu'ils ne seroyent, ou és forests des Indes, ou és Mers moins hantées & recognuës. C'est la propre source des Athées, qui, à proprement parler, ne pechent pas par discours; mais faute de discourir: par abuser de la raison; mais, par l'auoir noyée, ou plustost embourbée, és fangeux & bestiaux plaisirs de ce monde. Les autres au plaisir adioustent la malice, pour paruenir, ou aux biens, ou aux honneurs; & pour abbreger chemin, rauissent ou trabissent l'autruy, vendent leurs amis, leurs parens, leur ame propre; ne font scrupule d'aucun mal, pourueu qu'il d'aise; n'alleguent honneur ny consciëce qu'à leur profit. C'est de ce bois

P R E F A C E

que se font les Epicuriens, par ce que sentans leur ame coul-  
pable de tant de crimes, ils pēsent auoir decliné la iustice &  
prouidence de Dieu en la niant. Et de ceux-cy pouuons nous  
dire, que la raison est emportée & rauie par le cours du  
monde; auquel elle s'attache, pour n'auoir autre discours, ny  
autre cours, que le sien. Aucuns passent vn peu plus outre, &  
au regard de Dieu, & au regard d'eux mesmes; Qu'il y a  
vn Dieu, & que l'homme a de luy vne ame immortelle: Que  
Dieu gouerne tout, & que l'homme le doit seruir. Mais ils  
voyent, des Gentils, des Iuifs, des Turcs, des Chrestiens au  
monde; en diuers peuples diuerses religions, chacun pensant  
seruir Dieu, & trouuer son salut en la sienne. Comme en vn  
quarrefour rencontrās tant de chemins; au lieu de choisir le  
droit par le iugement de la raison, ils s'arrestent & s'eston-  
nent, & concluent en cest estourdissement; que tout reuient  
à vn; comme si le Midy & le Septentrion menoyent en mes-  
me lieu. Qui, certes, s'ils appliquoyent aussi soigneusement  
leur discours à iuger entre le vray & le faux, le Diuin &  
l'humain, qu'ils font chacun en sa profession entre le profit  
& le dommage; discerneroient incontinent par Principes  
nez en eux-mesmes, & par les Conclusions qui les suyuent,  
la vraye Religion de la fausse; le chemin de salut ordonné de  
Dieu, des trōpeurs destours, & obliques inuentions des hom-  
mes. Que diray-ie de la plus part de nous? De nous, di-ie, qui  
croyons l'Euangile, & approuuons la Religion Chrestienne,  
& viuons, comme si n'en croyons rien? qui presi hons le Roy-  
aume des Cieux, mais tousiours le nez en terre? qui voulons  
estre veus & creus enfans de Dieu, coheritiers de Christ,  
d'vn si riche pere, en vn si bel heritage; & à péne y pensons  
nous à bon escient vne fois l'année? & à toute heure serions  
prests à y renoncer pour moins d'vn potage de lentilles, &  
d'vn morceau de pain? Certes, disons donq, Il est besoing en  
ce temps, s'il le fut onq, de resueiller ceux qui sommeillent,  
de ramener ceux qui s'emportēt, d'adresser ceux qui se con-  
fondent,

fondent, de rechauffer ceux qui se gellent. Et ce seroit de leur repeindre au vis deuant les yeux, la vraye Religion, & la ioye, l'heur & la gloire qui la suit; à fin que les voluptueux y cerchassent leur ioye, les auares leur bien, les ambitieux leur gloire; s'adressans de tout leur cœur à celle seule, qui peut remplir leur cœur, & saouler leur desir.

Or c'est ce que ie tasche à faire en cest œuvre, & Dieu par sa grace vueille mener ma main, pour sa gloire & pour le salut des siens. Mais auant qu'entrer en matiere, nous auons à respondre à deux sortes de gens. Les vns; qui diēt que la Religion ne se peut declarer aux Infideles par raison. Les autres; ores que la raison l'esclarcist aucunement, qu'il n'est ny licite ny expedient de le faire: & voyons quelle raison on peut auoir, d'exclurre de ceste dispute la raison. Les premiers dient: Pour neant dispute-on contre ceux qui niēt les Principes. Et par ce moyen dès qu'un Principe leur est nié, ils rompent court, comme si tout moyen de conferer estoit osté. C'est vne Maxime certes bien vr:ye; mais à mon iugement tresmal entendüe. Pour neant dispute on contre ceux, qui nient les Principes par ces mesmes Principes qu'ils nient. Celà est trop vray. Mais il y peut rester d'autres Principes communs aux vns & aux autres; & selon ces Principes on peut vtilement disputer avec eux, & bien souuent par ces Principes cōmuns prouuer & verifier les siens propres. C'est ce qu'en cest œuvre nous pretendons faire. Pour exemple, le Chrestien est fondé sur l'Euangile. le Iuif le luy nie. Pour neant donq luy alleguera il l'Euangile. Mais le Iuif & le Chrestien ont encor vn cōmun Principe & fondement: C'est le vieux Testament. Vtilement disputerà le Chrestien contre le Iuif par iceluy, voire iusques à verifier l'Euangile; à scauoir, comme qui seroit recognoistre vn homme, par les traits qu'il auroit de son portrait. Pareillement le Iuif est fondé sur le vieux Testament. Le Gentil se moquera s'il le luy allegue. Mais le Gentil & le Iuif ont vne commune nature, qui

Sila religion se peut declarer par raison.

P R E F A C E

les fournit d'une Philosophie commune, & de communs Principes, Qu'il y a vn Dieu qui cōduit toutes choses: Qu'il est bon, & non autheur de mal: Qu'il est sage, & ne fait rien en vain. Item, Que l'homme est né pour immortalité: Qu'il doit seruir Dieu, & estre en sa grace pour estre heureux. Cependant, Qu'il est subiect à passions, enclin au mal, imbecille au bien &c. De ces cōmuns Principes le Iuif peut tirer des Conclusions necessaires, que le Gentil n'apperceuoit pas du premier coup; comme qui entend vne proposition n'en comprend pas le Corollaire, & la consequence. Et qui nota que l'Aimant monstroit le Nort, ne sceut pas à l'instant que par iceluy on pouuoit circuir le monde, encor qu'il fust capable de l'apprendre. Ne plus ne moins certes, que le Mathematicien par ce Principe, Qui de choses égales, oste choses égales, laisse le reste égal: & peu de propositions, qu'un enfant apprend en se iouant, nous conduit doucement, & sans que nous pensions monter, iusques à la proposition Pythagorique tant celebre, & de si grand pratique, Qu'au Triangle, le costé qui soustient l'angle droit, donne vn quarré égal aux deux autres. ce qui de prime face semble impossible, & par degrez se trouue necessaire. Voire le Iuif par Principes, & Cōclusions communes verifera son fondement; à sçauoir le vieux Testament. Car par ses Philosophes propres il prouuera au Gentil, Qu'au seul Dieu les choses futures sont presentes; mais aux demōs cognuës seulement par coniectures, & autant qu'ils en peuuent lire és Astres. Et par ses Astrologues, Que les noms des hommes & les circonstances des actions ne s'y peuuent ny signifier, ny lire. Et par ses Historiens, Que ces liures du vieux Testament, qui contiennent tant de Propheties & si particulieres, sont escrits plusieurs siecles auant les choses auenuës. De là que s'ensuyura il raisonnablement sinon la preuue du Principe qui est en debat, par les Principes dont on est d'accord? A sçauoir, Que le vieux Testament est de Dieu, veu qu'il ne peut

Euclide liu. 1.  
prop. 47.



peut estre procedé d'aillieurs? Et qu'est-ce autre chose tout cela, que ce qui cōmunement se fait en la Geometrie & Logique, qui par deux lignes, ou par deux propositions cognües communes, & certaines tirent vne troisieſme proportionnelle incognüe vne troisieſme proposition, c'est à dire, vne concludſion, parauant, ou debatiüe ou cachée; & par le moyen des deux euidentement trouuée, & neceſſairement prouuée? Or telles ſont ces preuues contre les Athées: Rien n'a mouuement de ſoy-mesmes. C'est la nature qui le dit. Le monde tourne, les corps celeſtes ont mouuement. C'est l'hōme meſmes qui le voit. Il faut donq qu'ils ſoyent meus de quelque autre puiſſance. C'est la diuinité que noſtre œil ne voyoit point, & que par noſtre œil la raiſon a conceüe, & apperceüe en toutes choſes. Contre ceux auſſi qui nient la Diuinité de Chriſt. De rien naturellement ne ſe fait rien. C'eſt Ariſtote qui le dit; & les Eſcholes ſe battroyent contre qui le voudroit nier. Ieſus de rien a fait tresgrādes choſes, vn contraire meſmes par l'autre. Les Payens l'admirent, les ſiecles le crient; nos yeux encores le voyent: Qui le veut nier, niera le monde, niera toutes choſes, niera ſoy-mesmes. S'enſuit donq, qu'il beſoignoit par vne puiſſance maiſtreſſe de la nature. Ariſtote ne l'a veu, & Ariſtote le nous fait voir. Les hiſtoriens n'y prennent garde, & iceux meſmes le nous font croire. Le Philoſophe ne penſoit qu'à la nature; l'hiſtorien qu'à ſon eſcriture. Et des deux nous auons tiré, & la Diuinité de Chriſt, & la verité de nos Eſcritures. Certes, ne plus 2.6.18. ne moins que de deux & de ſix, nous tirons par l'Arithmetique vne continueſſe ligne proportionnelle, cachée d'vne certaine façon en l'vne & en l'autre, & plus que tous les deux enſemble, à ſçauoir dixhuiët. Et de deux baſtons frayeſ l'vn contre l'autre, nous tirons le feu qui ne ſe voyoit point, & à l'inſtant deuore l'vn & l'autre. Bref, nous auons pour Obiect de noſtre ſoy l'autheur de la Nature, & le Principe des Principes. Les regles dōq & les Principes de la nature qu'il

a faite, ne luy peuuent estre contraires. Et iceluy est aussi la raison & la verité mesmes. Toute autre raison, donq, & toute autre verité, depend de luy; se rapporte à luy, n'est, ny peut estre raison ne verité qu'en luy: tant s'en faut que ce qui est vray & raisonnable en la Nature, soit, ou puisse estre faux en la Theologie; qui certes, n'est pas, à proprement parler, contre la Nature, mais contre la corruption & outre la vraye Nature.

C'est pour venir consequemment aux autres qui dient, qu'ores qu'on le peust aucunement, la foy, c'est à dire, la doctrine Chrestienne, ne se doit ou prouuer, ou declarer par raison: & leur raison est, qu'elle gist en plusieurs choses qui excedent l'homme; & pourtant, que, qui la mesure à la raison, rabat de sa dignité & grandeur. Certes ie leur diray encores plus qu'ils ne veulent, Que tant s'en faut que la raison humaine soit mesure de la foy, qui excede de bien loing la nature; que mesmes elle ne l'est pas de la nature, & des moindres creatures, qui gisent biē bas au deffous de l'homme, pour l'ignorance, & la peruersité qui est, & domine en nous. Mais en ce s'abusent ils, que nous ne pretendons pas, Qu'il ne faille croire, qu'autant que la raison nous en mesure, & qu'elle en peut comprendre. Car de combien est la verité des choses, plus loing estēdue, que la raison de l'homme? Mais nous disons que la raison humaine nous peut conduire à ce poinct, Qu'il faut croire, mesmes outre la raison, choses, di-ie, auxquelles toute la capacité de l'hōme ne peut atteindre. Et pareillemēt que, quand les choses que iamais la raison, mesmes en son integrité, n'eust peu ny penetrer ny imaginer, nous sont reuelées; la raison, qui onq ne les eust trouuées, les nous fait approuuer; elle, di-ie, à qui ces mysteres estoyent parauant inuisibles, les nous rend croyables. Tout ainsi certes, que nostre œil nous fait voir, és choses visibles, qu'il en faut croire d'inuisibles, sans lesquelles les visibles ne pourroyent subsister; à sçauoir Dieu inuisible, par le Soleil visible.

Si elle se doit  
declarer & iust  
ques où.

sible. Et voit aussi plusieurs choses quand le Soleil leue, qui luy estoient cachées en tenebres; non que la vigueur de l'œil fust moindre, ou la chose en soy moins visible: mais par ce que le Soleil s'est leué dessus, qui a illuminé l'air par sa clarté; c'est à dire, le moyen, & par lequel l'œil voit, & par lequel la chose est veüe. Pour exemple, nous croyons qu'il y a vn Dieu, Pere, Fils, S. Esprit. C'est l'article qu'ils nous opposent, & pourtant ie prens le mesmes. Cest article ne peut tomber aucunement en l'entendement, & moins estre compris par raison humaine. Mais la raison nous conduit à ce point, Qu'il y a vn Dieu: Qu'il a créé l'homme pour la vie eternelle: Que s'estant iceluy desuoyé, pour suyure soy-mesmes, il le radresse par sa parole: Que ceste parole, comme nous auons dit cy deuant, est le vieux & nouueau Testamēt, qui contiennent choses qui ne peuuent estre procedées des creatures. icy subsiste la raison, & se contente. Car puisque Dieu parle, c'est à l'homme à se taire; puis qu'il daigne enseigner, c'est à nous à croire. Or lisons nous ceste doctrine en ces liures de Dieu, & souuent repetée. Voylà comment la raison nous enseigne, ce qu'elle ne scauroit, ne croiroit pas; à scauoir entant qu'elle nous mene au docteur qu'il nous faut ouir & croire; & au liure auquel il se daigne reueler à nous, en nous donnant des marques & enseignes infallibles, pour discerner, ce qui vient de Dieu, & ce qui n'en vient pas. Mais quand elle vient à lire ceste doctrine, & en est persuadée, alors elle s'esueille: & quand le Gentil la reiecte, comme impossible, comme repugnante à la raison, & à la verité, elle s'esuertuë; & lors en remarque des similitudes en la nature, des images en elle mesmes pour la declarer, & des tesmoignages des Gentils pour les combatre: trouue aussi des solutions à leurs argumens, des respōses à leurs absurditez &c. Car toute verité, certes, ne peut pas par raison estre suffisamment prouuée; veu que plusieurs excèdent la raison, & la nature. Mais nul mensonge ne peut gagner par raison

*contre la verité : nulle verité estre conuaincùe par le iugement de la raison. Car le mensonge est contraire à la nature, la nature ayde de la raison, la raison seruante de la verité, nulle verité contraire à l'autre, c'est à dire à soy mesmes. Car verité ne peut estre que verité, raison que raison. Le mesme dirons nous de l'incarnation du fils de Dieu; que nul homme n'eust peu imaginer de soy, & aussi peu maintenant la comprendre, & que toutesfois la raison nous peut & enseigner & defendre. icy donq que nous dira elle? Que les œures que Iesus faisoit ne peuuent proceder, ny d'un homme ny d'un diable, ny d'un ange, considerez en leur espece; mais du seul Dieu Createur du ciel & de la terre. Et cela nous prouuera elle, & quant à l'histoire, & quant à la nature de ses œures, par les historiens & Philosophes ennemis de Christ & de sa doctrine, & par conclusions deduites necessairement des Principes qui restent en la nature de chacun. Or que s'ensuyura il de là; sinon que Iesus, besoignant de par Dieu, est enuoyé de Dieu; & pourtant qu'il le faut ouyr & croire? & croire certes, qu'il est Dieu fils de Dieu, puis qu'il le dit; homme né de femme, puisqu'on le voit; autrement, qu'il seroit ennemy de Dieu, & Dieu du genre humain; Dieu, di-ie, trop bon pour l'assister de sa vertu à nostre ruine; trop sage pour luy prester son esprit contre sa gloire? Mais si l'impieté meut des Questions, la raison ouurira sa bouche; monstrera qu'il estoit conuenable à la iustice de Dieu, & nécessaire au salut de l'homme, possible à la puissance du createur, & conforme à sa volonté & à ses promesses, vtile à nostre humilité, & digne de sa gloire: & trouuera mesmes en l'impieté de quoy la faire taire; bien qu'en toute la pieté, elle ne trouue assez de quoy en parler. Or le mesme soit entendu de semblables mysteres, qui seront deduits chacun en son lieu; & c'est pour reuenir à ce poinct, Que la verité, quand elle est reuelée, esclarcit la raison, & la raison s'en esueille pour appuyer la verité: Et tant s'en faut que la raison*

*abbaisse*

abbaisse la foy, pour nous y faire atteindre; qu'au contraire elle nous monte, comme sus ses espaules pour nous la faire voir, & prendre pour guide, comme celle seule, qui nous peut mener à Dieu; celle seule de qui nous devons appredre nostre salut. Bref, nous ne disons pas, la raison ne comprend que cela: Ne croyons donq plus outre. Ce seroit comme ils dient, mesurer la foy à la raison. Ains nous disons, la raison & la nature ont ceste regle là: C'est le chemin commun: Mais tel cas s'est fait ou dit outre la raison & outre la nature. C'est donq vn cas extraordinaire, vn ceuvre, di-ie, ou vne parole de Dieu; & puis que c'est de Dieu, il faut croire; & croire c'est assubiection sa raison & son discours. C'est donq asseruir sa raison par raison à la foy, humilier la raison sous la hauteur de la foy; non rabaisser la foy à la mesure de la raison.

Maintenant, les preuues que nous administrera la raison pour nous conduire à la doctrine & Eschole de la foy, puis que contre les infideles nous la prenons pour aide, seront principalement de deux sortes; à sçauoir argumens & tesmoings. Les argumens nous les prendrons contre les Iuifs des fondemens de la religion Iudaïque, de la maiesié de Dieu, de la nature & condition de l'homme, des Principes, ou Conclusions, plus claires & autorisées entr'eux. Contre les Gentils; des regles plus solides, és plus celebres auteurs de la Philosophie, & des expositions de leurs plus approuuez Interpretes; tantost demeurant sur leurs Principes, & tantost insistant sur les Conclusions qu'ils en deduisent, & quelques fois en retirant nous mesmes les Corollaires necessaires, que bien souuent ils n'auront apperceu, comme s'ils auoyent esté sourds à leur voix propre. Iugerons aussi contre les vns & les autres, de la cause par les effets, & des effets par la cause; de la fin, par l'instrument & par le motif, & du motif par la fin, &c. Qui sont les plus forts argumens, qui puissent estre; à sçauoir, ou demonstratifs, ou proches de demonstration. Et en somme, n'alle-

Argumens.

guerons

P R E F A C E

guerons argument qui ne soit solide, ou pour le moins, que n'estimions tel; & ne presserons rien qui ne nous soit persuadé à nous mesmes, choisissans tousiours les plus clairs & faciles que nous pourrons, pour nous accommoder à la capacité d'un chacun. Cependant ne cherche icy quelque vn argumens qui se tastent; qu'on luy prouue, di-ie, la chaleur du feu au toucher; les mysteres de Dieu, & de la Religion par les sens, car ce seroit en suiuant les sens perdre le sens. Mais suffise que les argumens seront pour la plus part, aussi preignans & quelques fois plus, que ceux que les Philosophes alleguent és choses de nature; encor certes, qu'Aristote en sa premiere Philosophie, veut qu'on se contente d'argumens moins forts, qu'en ses naturelles; & en ses morales, de raisons probables & moins fortes, qu'en sa premiere & plus haute philosophie: ce qu'à meilleur droit nous pourrions requérir és choses qui excèdent, & la nature & l'homme, à sçauoir en la Theologie. Au reste, souuent se proposeront, ou des Questions à expliquer, ou des obiections à refuter, qui pourroyent troubler le Lecteur, s'il n'en luy estoit satisfait; ou rompre le fil de nostre preuue: & en icelles seray cōtraint d'estre obscur quelques fois; soit pour la nature de la chose, qui dependra, peut estre, de quelque opiniõ antique; soit pour les mots propres à la Question, qui seront moins entenduz du vulgaire, & seroyent plus confus & moins signifians en nostre langue, en laquelle telles choses n'ont encor esté traitées. Mais, si espere-je, prendre vne telle pêne à expliquer, que le Lecteur, quel qu'il soit, rendant quelque attention pour entendre, viendra aisément à bout de tout.

Quant aux Tesmoins, ils seront les plus dignes & les moins suspects & recusables à mon aduis, que nous pourrions choisir. Nous auons à declarer nostre doctrine aux hommes; & les hommes mesmes sont partie de la doctrine que nous declaronis. Qu'y a il de plus clair, que si nous les faisons partie de la preuue; iuges en leur cause, & tesmoins contr'eux.

contr'eux mesmes? Aux hommes donq nous produirons le  
 tesmoignage des hommes, les choses que chacun lit en sa na-  
 ture, & en son ame, dès qu'il la veut ouurir, les choses, soit  
 qu'il y pense ou qu'il n'y pense pas, qui y sont escrites, &  
 qu'il n'en sçauroit effacer quand il voudroit. Ce sont ces cõ-  
 munes notions, ou conceptions qu'on appelle; vne appre-  
 hension de Diuinité, vne conscience du mal, vn desir d'im-  
 mortalité, vn souhait de felicité &c. qui sont icy bas, &  
 en l'homme seul, & en tout homme, sans lesquelles l'hom-  
 me n'est plus homme, & que l'homme ne sçauroit nier qu'en  
 se dementant; ne sçauroit reuoquer en doute, qu'en se di-  
 sant iniure. Et de là procede le consentement du genre hu-  
 main en certaines croyances dependantes immediatement  
 de ces Principes, lequel nous devons tenir pour certain &  
 indubitable. Car ce consentement vniuersel mōstre que c'est,  
 nature, & non institution, imitation, nourriture, qui parle;  
 & la voix de nature, c'est la voix de verité. Car le mensonge  
 est vne inuention, & non vne naissance; vne corruption, &  
 non vne production de la nature. Or, ces conceptions com-  
 munes & generales sont demeurées steriles; en la plus part  
 des hommes, soit par l'ignorance qui les a comme estouffées;  
 soit par la peruersité qui a destourné la raison aillieurs, &  
 a comme estrangé l'homme de soy-mesmes. Mais quelques  
 personnages en diuerses nations se sont esleués au dessus du  
 vulgaire, qui ont tasché de les nourrir & esleuer, & comme  
 d'un petit feu caché dessous les cendres, en ont tiré quelques  
 estincelles de Verité & de Sageſse, qu'ils ont apres enseigné  
 aux autres; & de là ont esté appellez Sophes, & Philoso-  
 phes, Sages & amateurs de Sageſse. Ceux cy prenons nous  
 aussi pour tesmoins de nostre doctrine, & entr'iceux les  
 plus notables, & ceux que le monde a estimé plus sages; & où  
 ils discorderont, ou entr'eux, ou en eux mesmes, la raison  
 commune en sera iuge: Et comme d'un feu couuert, ils ont  
 tiré des estincelles; de ces estincelles nous allumerons le feu;

non toutesfois, à vray dire, pour nous amener au salut, & au  
 port de nostre vie; car nous y auons besoing de Dieu mesmes  
 pour Pilote: mais pour nous monstrer, comme d'une Tour en  
 quel endroit il est, en ces tenebres où nous sommes, à fin que  
 nous appellions Dieu à nostre ayde, & y tendions, au reste  
 de tout nostre cœur. Particulièrement, contre les Athées &  
 Epicuriens nous produirons en tesmoignage, le Monde, les  
 Creatures, eux mesmes. Ce sont les tesmoings & qu'ils ai-  
 ment, & qu'ils croyent le plus, & desquels ils se departent  
 moins volontiers. Contre les faux Nataralistes, la Nature,  
 les Sectes, qui l'ont recherchée, ceux qu'ils tiennent en chacu-  
 ne, pour principaux disciples, Interpretes, Anatomistes de  
 nature; Pythagoras, Platon, Aristote, les Academiques, &  
 Peripateticus vieux & nouueaux: sur tous, ceux qui plus  
 auront debatue leur Philosophie, & combattu nostre do-  
 ctrine, Iambliche, Plotin, Porphyre, Proclz, Simplicz, &c.  
 Desquels i'espere qu'on admirera la deposition, en l'oppo-  
 sition qu'ils nous ont faite. Contre les Iuifs nous produirons  
 le vieux Testament. C'est l'Escriture en laquelle leurs pe-  
 res ont esperé, & pour laquelle ils sont morts, & par la-  
 quelle ils s'asseuroyent de viure. Et pour l'interpreter, leurs  
 Paraphrastes, ceux qui l'ont tournée en Grec & en Chal-  
 dée auant la venue de nostre Seigneur. C'estoyent Iuifs de  
 nation, les plus notables d'entr'eux, choisis par autorité  
 publique pour la traduire; & lors la raison n'estoit enuelop-  
 pée de passion, comme depuis. Nous alleguerons aussi leurs  
 anciens Docteurs, esbandus tant en leurs Cabales, qu'en  
 leur Thalmud, qui sont leurs liures plus autorisez & au-  
 thentiques; & souuent les Commentaires mesmes des Mo-  
 dernes, qui ont esté en general plus contraires à la Doctri-  
 ne Chrestienne, & que la verité a contrainct en particulier  
 d'accorder en l'exposition des passages sur lesquels principa-  
 lement elle est fondée. Or en ces allegations, nous serons  
 quelques fois longs; &, peut estre, ennuyeux au Lecteur;

que la



que la raison manifeste aura ià satisfait, sans qu'il luy semble besoing de tant de tesmoins: Mais ie le prie de croire qu'en ces longueurs ie force ma nature pour m'accommoder à tous; sçachant qu'aux vns plaisent plus les raisons; aux autres les tesmoignages; & que tous sont plus satisfaits de l'un & de l'autre; encor qu'ils estiment plus l'un que l'autre quand il voyent & la raison authorisée de tesmoins; car c'est à dire, que plusieurs ont eu la mesme raison; & le tesmoignage déclaré par raison; car c'est à dire qu'on ne croit pas à l'exterieur de la personne, mais à ce qu'il a de Dieu en son interieur, à sçauoir à la raison. Ioinct aussi que i'ay pensé que tous n'ont pas, ou le moyen de recouurer tous liures, ou le loisir de les lire; que j'auray soulagez par ce moyen: & que souuent aussi il me faut faire en vn chapitre, ce dont les autres ont fait volumes entiers.

Pour la fin, ie prie le Lecteur, premierement de lire ce Liure de bout à autre. Car sans degrez on ne peut venir aux choses hautes, & vn eschelon rompu rebute l'homme, & rend fascheux ce qui estoit aisé. Secondement d'y apporter à la Lecture, plustost son entendement que sa volonté. Car les preiugez & opinions preocupées captiuent la raison des plus habiles; & ce n'est à la volonté d'emporter l'entendement, mais à l'entendement de guider la volonté. Tiercement, Et sur tout, Qu'il se ramettoie tousiours que ie suis homme, & entre les hommes des moindres hommes: c'est à dire, si je ne satisfais en tout, Que ma raison n'atteint pas par tout où atteint la raison humaine: Que la raison humaine n'atteint par tout où atteint la verité: à fin que mon ignorance & imbecillité ne face tort à la Cause; que, certes, ie n'entrepren par confiance de ma raison ou de ma force; mais, de sa clarté, de sa solidité; de sa verité. Or, Dieu vueille espendre sa benediction sur cest ceuvre, & par le ministere d'iceluy resioüir ceux qui croyent; asseurer ceux qui branlent; refuter ceux qui taschent d'esbranler sa doctrine.

PREFACE AV LECTEUR.

étrine. C'est le plaisir vniue que ie desire, le seul fruit que ie cherche de mon labeur; & puis dire avec verité qu'en mon ame i'en sens desia quelque effect & contentement. Mais prions le, que par la vertu de son esprit il daigne toucher en nos iours nos cœurs de pierre, qu'il y plante de son doigt bien profondement sa Doctrine, qu'elle y iette racine, qu'elle y produise fruit. Car c'est, certes, œuvre de Dieu de persuader & d'emporter l'homme; encor que le suader, voire & le mouuoir semble aucunement estre de l'homme.

FAULTES.

- Pag. 8. lig. 18 pour bestes, lisez herbes.  
 26 23 Mais quand, consoignez avec la ligne precedete.  
 110 15 Et lisez, &  
 117 7 aux vers Grecs *πρωτη θεος &c. πρωτη*, lisez *Γωτη*  
 127 23 Mais lisez, mais  
 175 4 conclut. Car lisez conclut, & au contraire: car  
 178 29 les eaux, lisez la terre & que la terre, lisez qu'i-  
 celle  
 179 31 Que si &c. iusques à de nous] doit estre en  
 lettre Romaine car c'est de l'auteur.  
 186 16 S'il y a, lisez, s'il n'y a.  
 211 21 née, lisez né  
 186 23 d'elle, lisez d'iceluy  
 261 27 (C'est à dire les Diabes) ceste parentese doit  
 estre en lettre Romaine.  
 272 29 ny, lisez Ny  
 303 4 :car, lisez Car  
 305 10 de Vitellio, lisez dit Vitellio.  
 452 33 en grande qu'en petite, lisez en petite qu'en  
 grande.

1

DE LA VERITÉ  
DE LA RELIGION  
CHRESTIENNE.

CHAPITRE I.

*Qu'il y a vn Dieu; & que chacun consent en vne  
Diuinité.*



EVX qui font profession d'enseigner nous dient; que iamais on ne trouue moins à dire, que quand la chose qu'on traitte est plus claire; & plus cogneüe d'elle-mesmes, que tout ce qu'o peut alleguer pour l'esclaricir; & tels sont les principes de toutes les sciences, & nommèemêt des plus certaines, cōme celles qui gisent en demonstration. *Le tout, dira Euclide, est plus grand que sa partie. Et, Si de choses égales vous ostez choses égales, le reste sera égal.* Cela est plustost comprins d'vn chacun par le sens cōmmin, que prouue par subtilité de raison. Et comme ceux qui le veulent prouuer se monstrent ridicules; voulans esclairer le soleil avec vne chandelle; aussi ceux qui le nient, se monstrent iniustes & indignes de toute conference, plaidās contre leur sens naturel, & leur confession propre: s'iryuant ce dire cōmmin des Escholes, *Qu'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes.* Or s'il y a matiere, en laquelle ceste règle se sente trèsveritable, c'est en ceste-cy proprement, *Qu'il y a vne Diuinité.* Car elle s'est en tant de sortes & si viuement peinte en toutes cho-

A

tes choses, & particulièrement gravée au cœur de l'homme; que tout ce qui s'en peut mediter, dire & escrire, est beaucoup moins de ce qu'on en voit par tout & qu'on en sent en soy-mesmes. Si on iette la veüe en hault; on y voit infinis corps, & infinis mouuemens diuers; & qui ne s'entreheurtēt point. Si en bas; vne mer qui perpetuellement menace la terre, & ne desborde point; vne terre aussi toute pesante & massiue qu'elle est assise, ou plus-tost pendue en l'air, & qui ne se bouge point. Ces corps nous conduisent incontinent à vn esprit; & cest ordre à vn conducteur, estant certain en nature que les corps d'eux-mesmes n'ont point de mouuement; & que ceux mesmes qui sont animez, ne peuuent s'accorder constamment ny avec autrui ny avec soy-mesmes, que par l'ordre & conduite d'un supérieur. Mais quand puis apres nous r'entrōs en nous-mesmes, & que nous y trouuōs vn abrégé de l'univers; vn corps apte à toutes sortes de mouuemens; vne ame qui sans se mouuoir les fait tous iouer comme bon luy semble; vne raison en icelle, qui les conduit chacun en son action: & ceste ame toutesfois telle, que nous ne la pouuons ny voir, ny comprendre: cela nous doit à plus forte raison faire cognoistre à tous; qu'en ce grand univers; y a vn esprit souverain, qui fait, qui meut, qui conduit, tout ce que nous y voyons: par lequel, nous viuons, nous mouuons, nous sommes; qui en nos corps a formé vn modèle de l'univers; & en nostre ame gravé vne image de soy-mesmes. C'est ce qui fait dire à vn Philosophe ancien, Qu'encor que noz yeulx ne puissent percer iusques à Dieu, toutesfois il se laisse manier de noz mains: Et à vn autre, Que auant  
tout

tout autre vsage de raison, nous conceuons vne diuinité, non point proprement par vne cognoissance; mais comme par vn attouchement beaucoup plus certain. Mesmes, que l'essence de nostre ame n'est autre chose que cognoistre Dieu, duquel elle depend. Et Auicenne parle encor plus hardiment, Que celuy qui ne recognoist vne Diuinité, n'a pas faute de raison; mais mesmes de sentiment. Or si les sens dont procede nostre premiere cognoissance le nous tesmoignent; & si nous croyons fermement vne chose quand nous la touchons; & si nous pouuons, comme ils nous enseignent, taster Dieu tant au monde qu'en nous-mesmes; certes, à qui traite de la religio doit estre cōcedé pour principe irrefragable, Qu'il y a vn Dieu; & defendu à tout homme, sur peine de n'estre plus homme, de le tirer en dispute. Car si chaque science a ses principes, qu'il n'est loisible de remuer tant soit peu; à plus forte raison celle, qui a pour principe, le principe des principes. Donnons toutesfois ce Chapitre, auec le congé de tous les gens de bien, à la meschanceté de nostre siecle: & que ceux, si aucuns y en a, s'y recognoissent euxmesmes, qui en oubliant Dieu, ont proprement oublié leur forme, & mescogneu leur nature propre.

C'est grand cas, que ces gens ordinairement ne parlent que du monde; & au monde ne veulent voir ce que le monde leur monstre & enseigne de toutes partz. Car commençons au plus bas, & montons iusques au plus hault; considerons le en gros, ou selon ses parties: nous n'y trouuerons rien, ny de si grand, ny de si petit, qui de degré en degré ne nous conduise iusques à vne Diuinité. En ce mon-

Iamblich.  
 des myste-  
 res, chap. 1.

Le monde  
 nous mene  
 à Dieu.

de; pour le considerer premierement en gros; nous auons quatre degrez de choses; à sçauoir qui sont, qui viuent, qui sentent, qui entendent: les vnes douées de tous, les autres d'aucuns de ces dons seulement. L'air, la mer, la terre sont grands, & grandement estenduz. Ils soustiennent tout ce qui vit, tout ce qui sent, tout ce qui entend. Ils n'ont toutesfois rien qu'un simple Estre, sans vie, sans sens, sans entendemét, c'est à dire le plus proche du non estre. Les plantes outre l'estre ont aussi le viure; & tirent leur nourriture de la terre, & leur rafraischissement de l'air. Les bestes ont & l'estre, & le viure, & le sentir; & tirent leur vie & des elements, & des plantes. L'homme a estre, & vie, & sentimét, & raison; iouit des elements; vit des plantes; commande aux bestes; discours de tout ce qui est au dessus & au dessous de luy. Voilà vn ordre tel de degré en degré, que qui n'en imagine incontinent vn autre, comme il n'a ne raison, ny sentiment; aussi ne merite-il ny de viure, ny d'estre. Je vous prie d'ouï vient ceste proportion, ceste gradation entre ces choses? d'ouï la difference en ces partages? d'ouï la subiection des plus grandes & plus estendües choses, aux plus foibles & aux moindres? D'ouï vient que les vnes n'ont qu'un estre mort, & proche du non estre; les autres vn estre mouuant, sentant, discoursant; les vnes plus, les autres moins? Serroit-ce d'elles-mesmes? mais de quand? Et veu que nul ne s'assuiecit volontiers, que ne sont doïcq, les plus puissantes masses les mieux partagées; & d'ouï vient que les animaux, qui ne sont de toute la mer qu'une goutte, & de toute la terre qu'un grain de poussiere, sont en degré au dessus d'eux? D'ouï vient

vient aussi que l'homme, le plus fresse d'entre tous les animaux, se sert des elemens, des plantes, des bestes plus farouches mesmes? Doncq, il y a vn partageur entre ces choses, & puis qu'il les a distribuées, il les auoit le premier, & en toute abondance: & faut bien en outre, qu'il soit trespuissant, puis qu'en vn partage si inegal, il les tient toutesfois en con- corde. Disons plus: toutes choses sont comprises sous ces quatre, Êstre, Viure, Sentir, Entēdre, selon que diuersement elles sont departies entre toutes. Or ie demande, quel y a esté le premier, ou l'estre, ou le non estre, ou le viure, ou le non viure, ou le sentir, ou le non sentir, ou l'entendre, ou le non entendre. Ce ne sera pas, l'entendre, le sentir, le viure; car autresfois n'auons nous point esté. Et nous cognoissons nos peres, & nos peres les leurs. Et leur fin nous fait foy d'vn commencement. Autant en est-il des animaux, & des plantes; car nous sçauons leur naistre, leur croistre, & leur declinaison. A plus forte raison en dirons-nous autant de l'estre: Car les choses d'icy bas qui n'ont que l'estre, sont bien inferieures des autres, & pourtant ne peuuent-elles se produire elles-mesmes: rāt moins donc produire les autres choses. Reste doncq, que ce soit, le non estre, le non viure, le non sentir, le non entendre. Et toutesfois nous sommes, nous viuons, sentons, entendons. S'ensuit donq, que c'est par vne vertu ex- terieure, qui du non estre nous a produits en estre, departant diuersement entre nous tous ces dons selon son bon plaisir. Autrement de ce rien que nous estions, si ainsi se peut dire, nous ne fussions iamais venuz à quelque chose. Or entre rien & quelque chose, pour petite qu'elle puisse estre, il y a vn espa-

ce infiny. Il faut donq, que ce ait esté vne cause infinie, si cause encor se peut appeller: Et c'est ce que nous appellons Dieu. Venons à la nature des elements dont ce tout est composé. Le feu est contraire à l'eau, le sec à l'humide, & de ces contraires s'en produisent sous eux infinis autres. Or la nature des contraires est de s'entre-destruire: & és moindres choses deux ne se peuuent renger ensemble que par vne vertu superieure, qui les puisse cōtraindre. Et nous voyons que ceux-cy ne s'espandent point l'un sur l'autre; au contraire, qu'ils entrent ensemble en la composition de plusieurs choses, comme ainsi soit toutesfois, que deux cordes seulement, qui sont de mesme nature, ne se peuuent accorder, sans l'esprit d'un homme, qui les sçache tendre ou lascher, selon qu'il voit bon estre. S'ensuit doncq, que ceste harmonie celeste, où tant de contraires sont accordez, & en l'univers & en chaque chose, est composée & conduite par vn esprit. Que si on dit, selon la commune opinion, qu'entre le feu & l'eau, l'air est espandu comme arbitre, qui est conioinct à l'un par son humidité, & à l'autre par sa chaleur: qu'on die donq encor, qu'il y a vn grād & souverain iuge par dessus, qui les ait fait passer par cest arbitre. Montons plus hault, nous voyons le Ciel, qui se meut circulairement d'un mouvement perpetuel. Nous y voyōs les planetes l'un au dessus de l'autre, qui nonobstant la violēce d'iceluy ont chacun leur cours & mouvement à part, dirons-nous que ces mouuemens soyent à l'auenture? Or celle mesme auenture qui les feroit mouuoir, les feroit aussi reposer. & puis l'auanture n'est que desreglement & confusion, au lieu qu'en ces diuersitez, y a

vne



vne vniformité de mouuement qui ne se rompt iamais. Quoy donq? qu'ils se meuuét d'eux-mesmes? Mais rien ne se meut de soy-mesmes; & là où les choses remuent l'vn l'autre, on ne peut proceder à l'infiny. Il faut en fin monter à vn commencement, & iceluy est vn repos. Pour exemple, du marteau de l'horloge nous venons à vne rouë, & de celle-là à vne autre, & finalement à l'esprit de l'horloger, qui par son artifice, les a ordonnées tellement, qu'il les fait toutes mouuoir; & toutesfois ne se remue point. Reste donq. que de tous ces mouuemens, nous imaginions vn immobile, de toutes ces diuersitez si constantes, vn tousiours semblable à soy-mesmes, de tous ces corps, vn esprit: & comme de la terre nous sommes montez à l'air, & de l'air au ciel, & du ciel aux cieus des cieus, tousiours di- ie de plus grand en plus grand, de clarté en clarté, & de subtil en subtil, Que nous nous esleuions encor vn degré plus hault, alçauoir iusques à cest infiny, à ceste lumiere intelligible, & à cest esprit viuifiât, au regard duquel ce que nous admirons icy bas, est moins qu'un poinct, nostre lumiere vn ombre, noz esprits vne vapeur, & qui toutesfois és choses que plus nous mesprisons, a tellemét peint sa gloire, & son infinité, que les plus lourds esprits l'y peuuent aisement comprendre. Redescendons pour ce faire çà bas, nous y verrons la terre pleine d'herbes, d'arbres, de fructs, la terre & la mer couuertes d'animaux, de poissons, de reptiles, d'oiseaux de toutes especes, & chacun en son espece si accôply, que l'entendement humain n'y peut remarquer ny deffaut, ny superfluité. D'où tout cela? Est ce des elemens? Mais ce qui ne vit, & ne sent point, d'où

fera-il les autres sentir & viure? Ou, est-ce du soleil? Mais, quand luy voyōs nous rien produire de semblable? Et puis, d'où ceste varieté, que d'une feconde & inespuisable puissance? Ceste perfection que d'une singuliere sagesse? Des plantes, les vnes sont chaudes, les autres sont froides; les vnes douces, les autres ameres; les vnes nourrissent, les autres guarrissent, & des plus dangereuses le remede se trouue ou en leurs voisines ou en elles mesmes. Des animaux aussi, les farouches, & ceux qui viuent de proye sont solitaires, par ce que leurs troupes seroyent nuisibles. Les priuées & plus vtiles, viuent naturellement en compagnie, par ce que les troupeaux en apportent commodité. Seroit cela aussi yn ouurage de fortune? Mais, disons encor plus. Le soleil eschauffe la terre, les astres luy marquent ses saisons, l'air arrouse la secheresse, la terre sert aux bestes, les herbes aux animaux, les animaux à l'homme. Toutes choses seruent les vnes aux autres, & toutes à vne seule. D'où peut venir ceste liaison? Si elles sont eternellement & d'elles-mesmes, comment se sont-elles ainsi afferuies? par quel traitté, & quand en fut le commencement? Comment aussi peut estre l'une pour l'autre, veu que le but des choses est tousiours premier en nature ou en consideration qu'elles, & que l'eternité n'a ny premier ny dernier? Que si d'elles-mesmes elles ont eu commencement, se sont-elles produites, en semence, en fleur, ou en graine? en œuf, ou en pleine vie? petites ou grandes? & c. Et puis, quelle est venue deuant, & quelle apres? veu que l'une ne peut estre sans l'autre, les animaux sans herbes, ny les herbes sans la terre, ny la terre produire sans le ciel? Et si toutes ensemble,

ensemble, d'où ce consentement entre tant de diuerfes choses, que de cest entendement, qui fait & gouerne toutes choses? Puis donq que ces choses sont enchainées, & qu'elles tendent à vn, concluons aussi, que ce ne peut estre que par vn, qui tout en vn moment, & d'vn mesme dessein, quand bon luy a semblé, les a produites toutes ensemble. Mais voyons maintenant d'où vient cest vn, auquel elles tendent, à sçauoir l'homme, & s'il n'est pas aussi pour & par cest vn qui les a faites, à sçauoir Dieu.

Qui voit seulement le pourtraict d'vn homme, vient incontinent à conceuoir vn peintre, & sa premiere voix c'est de demander, qui l'a fait? Or si vn ouurage mort nous fait conceuoir vn ouurier viuant; à plus forte raison vn ouurage viuant, à sçauoir l'homme, nous doit faire conceuoir vn ouurier viuifiant; voire tel, qu'il soit pour le moins autant par dessus l'homme, comme l'homme est par dessus le pourtraict qu'il fait, entre lequel & luy, comme entre l'estre & le non estre, le viure & le non viure, y a vne distance infinie: Or cestuy-là de rechef c'est Dieu. En son corps la proportion si bien obseruée, que tous noz arts l'empruntent de là, nous tesmoigne vn art singulier. Et les parties aussi, qui toutes se raportent à l'usage l'vne de l'autre, & chacune au tout, vne grand prudence. Or, où art & prudence sont, auanture n'a point de place. Car quand vn homme perd œil, bras, ou iambe, nous disons bien, en suyuant l'abus commun, C'est vne auanture. Mais quand on luy remet quelque membre disloqué, qu'on luy fait seulement vn bras, ou vne iambe postice, nul ne dira, qu'il y ait de l'auanture, estant le propre d'icelle au iugement des plus grossiers, de

L'homme  
nous mène  
à Dieu.

deffaire feulement, mais non de faire rien qui soit. Derechef, en noz sens qui perçoient toutes sortes de couleurs, de sons, d'odeurs, de saveurs, d'attouchemens, nous pouuons voir, ouir, fleurir, gouster & toucher, qu'vn mesme ouurier a fait & les sens & les choses sensibles. Car à quoy les sens, sans les choses sensibles? ou les choses sensibles sans les sens? Et puis qu'ils se rapportent l'vn à l'autre, qui seroit né au monde le premier? Si l'hōme les a creez pour ses sens, que ne fait-il quelque chose de semblable? S'il s'est fait naistre pour elles, comment endure-il de perdre, l'vn apres l'autre, ses sens? C'est donq hors de l'homme qu'il le faut chercher. Mais quād en cest homme encor nous considerons la parole, dirons-nous pas qu'il est fait pour se communiquer à plusieurs? Et comment feront-ils nez l'vn pour l'autre? Et quand derechef, nous viendrons à cest entendement, par lequel il discourt bien loing au dessus de toutes choses sensibles, dirons-nous pas qu'il y a des choses purement intelligibles, pour lesquelles il est fait? & si d'autre part nous sentons vn entendement en nous, qui de tout l'vniuers ne sommes pas vn petit grain, oserons nous dire, qu'il n'y en ait ailieurs qu'en nous? Et veu encor, que par cest entendement nous entendons toutes autres choses, lesquelles toutesfois ne s'entendent ny cognoissent point elles-mesmes, & que nous n'entendons point, quel est, ny d'où est, cest entendement qui entend en nous, deuous-nous pas recognoistre vn entendement par dessus nous, par lequel nous entendons les autres choses, & qui entend & cognoist en nous, ce que nous n'y cognoissons point? Or veu que nous ne nous entendons ny cognois-

sons

sons point; i'entens, que nous ignorons ce que nous sommes, & d'où procedēt noz plus nobles actions; comment serions-nous auteurs de nous-mesmes? Et d'où donq, deuons nous recognoistre nostre origine? O homme tu ne regardes peut estre qu'à ton pere. Mais de pere en pere nous viendrons à vn commencement. Et puis tu es bien grossier de te penser auteur de l'homme, veu qu'en l'engendrāt tu n'y penses point, ny la mere quand il se forme en son ventre. Le dis nō plus que le noyer, dont il tombera vne noix en vn chāp, qui toutesfois sans qu'il en sente rien viendra en racine, tronc, escorce & brāches, & en fin en fūilles, fleurs & fruićts: Comme ainsi soit toutesfois, qu'en peignant vne image, tu la regardes à cent fois, & à diuers iours, & la corriges, & y bandes tout ton esprit. Si tu le fais, di moy pourquoy tu n'as des enfans quand tu veux, & en as quelquesfois que tu ne veux point? Pourquoy femelle quand tu desires masse &c? Or tu ne t'abuses point, ainsi en tes peintures. Di moy aussi, si tu es ce bon ouurier, cōment tu l'as formé? D'où est la durté de ses os? la liqueur de ses venes? l'esprit de ses arteres? le mouuemēt de son poux? Voire cestuy-cy, qui est aussi peu en ta puissance que s'il n'estoit point tien? Di moy ce qui est caché en sa poitrine, & tout cest artifice qu'il loge dedans soy. Si tu ne l'as veu en l'ouuerture de ton semblable, tu n'en sçais rien. Mais di moy, plus outre, les imaginations de son cerueau, & les pensées de son cœur; di moy les tiennes mesmes, que souuent tu veux, & ne peux ny changer ny arrester. C'est vn abisme que tu ne peux sonder, & par consequent tu ne l'as pas fait. Sçache donq, ô homme que tout cela te vient  
de quel-

de quelque cause, au dessus de toy-mesme: Et veu que tu entens, elle doit entendre; & veu que tu ne t'entens point, elle doit t'entendre; & veu que tu es comme infiny en nombre, mais beaucoup plus en tes pensées & actions, il faut qu'elle soit infinie. Or c'est, ce que nous appellons Dieu. Que diray-ie plus? ou plustost que ne me reste-il encor à dire? Je diray avec cest ancien Trismegiste: Seigneur te verray-ie en ce qui est en bas, ou en ce qui est en hault? Tu as fait toutes choses, & toute la nature n'est que vne image de toy: Et cōclueray avec Dauid, Benissez le Seigneur vous toutes ses œuures, cieux, eaux, vents, foudres, pluyes, mer, fleuues, & c. Beny le aussi mon ame à iamais. Car pour deduire les preuues qui en sont en ce grand & en ce petit monde, nous faudroit examiner tout le monde; n'estant iceluy, & tout ce qu'il contient, qu'un liure ouuert, & desployé à tous iusques aux enfans, pour y lire, & appeler vne Diuinité.

Consente-  
ment vni-  
uersel.

Or comme tous hommes peuuent lire en ce liure tant du monde que de soy-mesmes; aussi n'y a-il eu peuple quelconque sous le ciel, qui n'y ait appris & apperceu vne Diuinité, encor que, selon la diuersité des imaginations, ils l'ayent diuersement conceuë. Qu'on coure de l'Orient en Occident, & du Midy au Septentrion: Qu'on recherche tous les siecles l'un apres l'autre: Par tout où il s'est trouué des hommes, il s'y trouuera aussi vne espeece de religion; vn seruice de Dieu; des prieres; des sacrifices. La diuersité y est bien grande. Mais en ce point y a tousiours vn consentement: Qu'il y a vn DIEU. Et quant à la diuersité qui y est, elle rend tesmoignage, que ce ne leur est point seulement vne doctrine

étrine apprise de peuple à peuple: mais que chacun l'a trouuée & letie en son Climat, & en soy mesmes. Il s'est descouuert depuis cent ans en çà plusieurs peuples incogneus aux siècles precedés, & s'en descouure encor tous les iours. Il s'y en est trouué qui vivent sans loix, sans rois, sans stoictz, qui vôt nudz, qui paissent par les champs: nul sans quelque congnouissance d'un Dieu: nul sans quelque especé de religion: Pour nous monstrier, qu'il n'est pas si naturel à l'homme de s'affocier, de se couvrir contre les iniures du ciel, mesmes de chercher sa propre vie; choses toutesfois, que nous estimons bien naturelles; côme il luy est naturel de cognoistre l'auteur de sa vie, C'est DIEU. Que si nous deférons plus au iugement de ceux qui ont esté reputez sages entre les nations, qu'on a depuis plus modestement appellez Philosophes; les Brachmanes des Indes, & les Mages des Perse ne commençoient iamais rien sans prier Dieu. Les leçons de Pythagoras, de Platon, & de leurs disciples commençoient, & finissoient par les prieres. Les anciens poètes qui estoient tous Philosophes, Orphee, Homere, Hesiodé, Pherecydes, Theognis ne parlent d'autre chose. Les escholes des Stoiciens, Academiques, Peripateticienz, & toutes les autres qui ont flory iadis, en retentissent. Les Epicuriens mesmes, qui ont esté eshontez en tout le reste, ont esté honteux de le nier: Bref, les anciens, comme tesmoigne Platon, d'entre ces Philosophes choissoient les Sacrificateurs; c'est à dire, d'entre ceux qui par la consideration de la Nature auoyét cogneu Dieu, ceux qui auoyent esgard au seruice qui luy seroit rendu. ainsi; ce qui rarement n'auient qu'en vne verité tresapparente;

rente; l'opinion des peuples, & l'opinion des sages se font en ce poinct rencontrées ensemble. Il se sera bien trouué en tous siecles quelques miserables, qui n'auront point recogneu Dieu, comme mesmes en cestuy-cy: Mais si nous y regardons; ou ce sont de ieunes fols abandonnez à leurs plaisirs, qui iamais n'auront pris le loisir d'y penser; & quand l'age leur vient se recognoissent, & vn Dieu par consequent: ou quelques personnes desnaturées, confites en meschancetez, & qui en eux-mesmes auront violé leur nature propre; qui pour exercer tout mal avec moins de remors taschent à persuader à leur ame qu'ils n'ont point d'ame; & à leurs vices qu'il n'y a point de iuge pour les rechercher. Que si toutesfois ils tombent au moindre danger; s'ils sont seulement pris en sursault; ils tremblent, ils crient au ciel, ils inuoquent Dieu: Et s'ils s'approchent de bien loing de la mort; fremissent, grincent les dentz: Et apres s'estre bien debatuz, embrassent la premiere ombre de Diuinité qu'on leur presente: tant la nature, & la conscience qu'ils ont voulu forcer & emprisonner, sont promptes à se ramenteuoir à toutes heures. Ils craignent de confesser Dieu de peur de le craindre; & la crainte des moindres choses le leur faict cōfesser. Mesmes, par ce qu'ils ne craignent celuy qui a fait toutes choses, ils ont crainte de toutes choses: Comme nous voyons vn Caligula, qui menaçoit le ciel s'il plouoit sur ses farceurs; & cependant au moindre esclairs'enueloppoit de sa cappe, ou se cachoit dessoubs le liēt. Je pense, dit Seneque à ce propos; que ceste sienne menace hasta de beaucoup sa mort, quand le peuple vit, qu'il auoit à supporter celuy, qui ne pouuoit

Suetonius in  
Caligula.

Sen. c. lib. 1.  
de Isa.



pouuoit supporter les dieux mesmes.

Entre les doctes, encor que la licence des sectes <sup>Obiections</sup> fust effrenée, on a nommé pour Athees, vn Diago- <sup>des Athees.</sup> ras Melien Poëte, vn Theodore Cyrenien, vn Euhemere de Tegee, & fort peu d'autres. mais à bien parler, ils se mocquoyent plustost des idoles & des faux dieux de leur temps; qu'ils ne nioyent vne Diuinité: Comme encor nous en voyons plusieurs parmy nous; qui se contentent de cognoistre le mensonge, sans s'enquerir de la verité; de se mocquer des superstitions, sans rechercher la pure & vraye religion. De ce Diagoras on conte, que bruslant en son feu vne image d'Hercules: *Il faut*, disoit-il, *que tu me faces seruice, ausi bien qu'à Eurystheus en ce trezième combat.* C'estoit se moquer des idoles. Ce pendant les vers commencent par là: Que toutes choses sont gouuernées par vne Diuinité. On conte d'vn qui disoit aux Egyptiens, *S'ils sont dieux, pourquoy les plaignez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous?* C'estoit aussi conuaincre les faux dieux. Et quant à Euhemere de Tegee, on est d'accord qu'il fut appellé Athee, pour auoir escrit la vraye histoire & genealogie des dieux des Gentils; monstrant que c'estoyent des Roys, Princes & grands personnages; dont les pourtraits qui se gardoyent pour memoire, auoyent esté conuertis en idoles; les hauts faits en ieux annuels; & les honneurs en adoration. Or qui est-ce de nous qui n'en croit au iourd'huy autāt? Il y a bien eu vne race de Philosophes, qui s'appelloyēt Sceptiques, qui l'ont mise plustost en surleance qu'en question. Mais il nous deuroit suffire, que ce sont ceux mesmes qui nient toutes les sciences, & mesmes celles qui gisent en demon-

stration;

stration ; qui font profession de douter de tout ce qu'ils voyent & qu'ils touchent, iusques à douter mesmes, s'ils sont ou ne sont pas. Mais voyons toutesfois les discours de telles gens. Contre ce que le monde presche, les peuples adotent, les sages admirent, ces gens cy dient pour tout: Comment croirons nous vn Dieu, veu que nous ne le voyons pas? Sots! & qui pis est, pat penser estre sages! Tu crois le soleil, en vn cachot, au fonds d'une prison, par ce que ses rayons s'espandent par les fenestres: Et quand Dieu se monstre à toy, au trauers du soleil, de la lune, des estoilles, en l'air, en la terre, en la mer, en tout ce qu'ils contiennent & en toy-mesmes, doutes-tu encor s'il y a vn Dieu ou non? D'un arbre, si iamais tu n'en auois veu, ton esprit te conduiroit incontinent à la racine qui est sous terre. d'une riuere à sa source, qui seroit, peut estre, à deux cens lieues de là. Et qui te diroit qu'il n'y en a point, tu t'opiniastrerois au contraire. O hōme, cōme l'arbre t'a mené à la racine par ses brāches, la racine te mēne t'elle pas au pepin, & le pepin à celuy qui l'a formé? cōme la riuere t'a mené à sa source, la source te menera-elle point à son origine, veu que la voyant cotuler tu ne peux douter d'un cōmencement? Si tu abordes aux Indes, en quelque pays bien sauuage, que tu y trouues seulement quelque meschante cabane; tu conclus incontinent, Ceste isle est habitée; vn homme a passé par icy. Pourquoi? Par ce que tu y vois des traces de l'esprit humain; & sçais biē que les chamois que tu auras veu bondir par les roches, ne peuuent rien bastir de semblable. Or quand tu nais icy bas, que tu y vois cent & cent mille choses, que l'homme ne peut auoir fait; mais  
qui

qui plus est, qu'il ne peut ny cognoistre, ny entendre; dois-tu pas dire incontinent, L'esprit de Dieu a passé par icy: il y doit auoir quelque chose au dessus de l'homme? Il se parle de quelques curieux, qui ne croyoyent que ce qu'ils voyoyent: les Magiciens leur firent voir des diables. De là ils vinrent à croire aussi vn Dieu. C'estoit vne sauuage conuersion de croire en Dieu par le ministere du diable. Mais, combien d'autres choses crois-tu que tu ne vois point! Tu crois que les plantes ont vne ame, c'est à dire vne faculté, qui les fait pousser en leur saison. Tu les vois, mais tu ne la vois point; & ne sçais ny d'où elle vient, ny en quoy elle gist: Que les animaux en ont vne, qui les fait mouuoir. Tu la vois aussi peu. Que toy mesmes outre icelles, as vne faculté de discourir, & de toy, & de tes semblables, & d'eux-mesmes. Or dedans & dehors, apres la mort tu ne vois rien changé es parties du corps. Où est-elle donq, & où l'as tu iamais veüe? Si tu la crois par les effects que tu vois, qui ne peuuent venir d'ailleurs, par iceux mesmes ie t'adiure. Que si tu n'en crois rien que tes yeux, tes yeux ne voyent que par ton ame, & tes yeux mesmes ne la voyent pas. Bref, tu crois que tu as vne face, que sans vn miroir tu ne verrois pas: Et tu ne croiras point vn Dieu, duquel la face resplendit en toutes choses? Aucuns, pour se monstrer plus subtils, ont argumenté ainsi: Si Dieu est, il doibt estre animal: autrement ne iouïroit-il point des sens; Et s'il iouït des sens, il s'en altere; Et s'il s'en altere, il est perissable; c'est à dire, il n'est plus Dieu. Animaux vrayement, qui ne peuuent conceuoir que des animaux. Les autres ont dit; S'il est sans corps, il est aussi sans ame, & par conséquent sans action; ou s'il a corps, il est subiect aux

Plutarche  
au Traicté  
des Oracles  
qui ont cessé,  
recite  
qu'un gou-  
uerneur de  
Cilicie qui  
estoit Athee  
vint à croire  
vn Dieu par  
la responce  
qu'il eut de  
l'Oracle de  
Mopsus à  
vne siens  
demande  
qui estoit  
scellée.

mutations d'iceluy; ne pouuans imaginer vn esprit sans corps, & ne voyans pas, qu'en nous-mesmes c'est l'ame seule qui est actiue; & que le corps ne va, que selon qu'elle le pousse. Autres, derechef; S'il y a vn Dieu, il doit estre bien-heureux; & si bien-heureux, vertueux; & si vertueux, continent; & si continent, il est tenté de ses desirs, chose du tout mal conuenable à la Diuinité. Et par ces incōueniens concluoyent, qu'il n'y en auoit point; n'apperceuans pas, ou plustost ne voulans pas apperceuoir, ce que Plutarque a tresbien dit; Que le continent n'est qu'à demy vertueux, mais le temperant du tout; d'autant que l'vn bride ses passions à force de mors, & l'autre les a ià rengées à la raison. Or il y a encores plus en Dieu; c'est qu'il est la raison luy-mesmes; & n'y a rien que raison en luy. C'est en somme, ce que disoit Xenophanes; Que si les bestes auoyēt l'habilité de peindre, elle figureroient Dieu semblable à elles-mesmes; ne pouuans naturellement rien comprendre d'auantage. Tels, & semblables sont les argumens de ces beaux Philosophes, dont les petits enfans se pouuoient mocquer; mais autres ne pouuoient ils estre cōtre vne verité si manifeste & euidente: Et aussi ose-ie bien assurer; qu'ils en cognoissoyent la fausseté; mais ils auoyent comme sermēt de tout douter, & de tout cōtre dire.

Concluons donq avec les doctes & les ignorans, les Grecs & les Barbares, les hommes & les bestes, les choses sensibles & les insensibles, le tout & chacune de ses parties, Qu'il y a vne Diuinité. Que s'il y en a encores quelques vns qui la mettent en doute, raschans d'arracher non seulement Dieu, mais l'homme mesmes de leur propre cœur; appellons hardiment deux à eux-mesmes, ne doutans nullement

Plutarch. de  
la vertu mo-  
rale.

Xenophanes  
allegué par  
Clement  
Alex. en ses  
Stromates.

ment, que leur conscience qui ne se peut esteindre, ne le leur face sentir chaque iour.

## C H A P. I I.

*Qu'il y a vn seul Dieu.*

**E**ST V D I O N S plus outre en ce liure de Nature, & voyons cōme il nous a enseigné vne Diuinité, s'il ne nous apprendra point encor qu'elle cōsiste en vn seul. Des choses, auōs nous dit, les vnes sont, les autres sont & viuent; les autres sont, viuent & sentent; les autres sont, viuēt, sentent & entendent. Ces quatre degrez se reserrent en trois, de trois en deux, & de deux en vn; Et cest vn, c'est l'Estre, lequel (comme nous auons prouué) a esté precedé du non-Estre. Elles sont donq, quelques diuerses qu'elles soyent, toutes en vn Estre; & cest Estre doit subsister en la puissance d'vn premier Estre, duquel cestuy-cy que nous voyons ne soit qu'vn ombre. Detechef, en toutes ces choses nous voyons les Indiuidus reduits en vne espeece; les espees sous vn genre; ce genre sous vn plus general. Pour exemple, nous reduisons tous les hommes sous l'espeece humaine: & puis ceste espeece sous le genre des animaux; & tous les animaux sous le genre des vegetaux; & les vegetaux sous le genre des choses qui sont, tousiours rapportant vne diuersité à quelque vnité: & ceste vnité moins vniuerselle à vne qui l'est plus. Reste donq, ne pouuant monter plus haut, que nous distinguions ce qui est, en ce qui est de soy, & ce qui n'est pas de soy. Ce qui n'est pas de soy, comme nous auons prouué, c'est le monde & tout ce qu'il contient. Ce qui est de soy, c'est ce que nous appellōs D I E U, outre lequel ne se peut rien

Le monde  
nous cōduit  
à vn seul  
Dieu.

imaginer, & par lequel est & a esté, tout ce qui de foy-mesme ne pouuoit estre. Or pour produire du non-estre à l'estre, il faut vne infinie puissance. Car de rien à quelque chose la distance est infinie; & deux infinis ne se peuuent supporter, ny mesmes imaginer ensemble: car l'infinité de l'un, referre, & limite la puissance de tout autre: & aux autres est osté tout ce qui est donné à l'un. Comme donc est necessaire, qu'il y ait vn infiny; aussi est il necessaire, qu'il soit vn seul; voire Tresvn; de l'vnité duquel neantmoins decoulent toutes les diuersitez, que nous voyons en l'vniuers; comme du poinct la ligne, & la superficie & les corps solides & c. Et de l'vnité en nombre, le pair & le non pair, le carré & le cube, & toutes les multiplicitez, proportiōs & harmonies que nous voyons: Sauf que le poinct & l'vnité, se meslent & composent avec toutes, au lieu que ceste vnité tresvne, demeurant en foy-mesme, les produit & contient toutes.

Examinans chaque degré des choses à part foy, nous y apprendrons encor le semblable. Es elemens nous voyons des qualitez & puissances contraires. Et là où cōtraires sont, ne faut que deux chefs pour y mettre la guerre. Car en vne maison ils ne peuuent demeurer; moins en vne prouince, & moins encor en vn royaume. Et plus s'estend la puissance, & moins endure elle de compagnon. Si donq l'un dominoit sur le chaud, & l'autre sur le froid; l'un sur le sec, & l'autre sur l'humide: s'il y auoit di-ie diuers facteurs ou conducteurs au monde; nous y verrions aussi tost deux factions, Element contre element en ce tout, & en chaque chose, qui en est composée, vne guerre perpetuelle au milieu de ses entrailles. Or est il que nous n'y voyons rien de  
sembla-

semblable: ains ils s'entr'embrassent l'vn l'autre; & au tout & en chacune chose, encor que naturellemēt ils s'entr'esteignent & destruisent.

D'auantage ils ne font point bande à part; ains la mer circuit la terre, & les deux sont enuolopez de l'air; & l'air d'une nature Etherée; & se ployent tous l'vn dans l'autre, tant que de leurs cōtrarietez se voit vne belle vniformité. Puis donq qu'il n'y a point deux factions, il n'y a qu'un facteur; & puis qu'ils se ployent tous en vn, ce ne peut estre aussi que par vn. En la Terre nous voyons des fleues, qui s'espendent vn bien long chemin, mais d'une source: Plusieurs riuieres derechef, qui se rendent en vne; & ceste vne en vne Mer; & ceste mer indiuisible puis apres, qui passe par tout ce monde inferieur. Cōme elles sortēt d'une vnité, aussi se rédent elles en vne autre. Au Ciel nous obseruons infinis mouuemens diuers, mais tous qui obeissent à vn; vne lumiere qui s'espond par tous lieux, mais qui procede d'un seul, qui semble infiniment se multiplier, mais qui ne se peut aucunement partir. Vn soleil, di-ie, duquel les rayons s'estendent de toutes parts, atteignans du ciel iusques à la terre, & toutesfois demeurent en vn lieu liez ensemble par vne vnité. Or toutes ces parties, qui procedēt d'un & tendent à vn, nous font foy, que le tout est procedé d'un Tresvn. Derechef, és choses qui ont vie; comme és herbes & és arbres; nous voyons, vne tige, ou tronc, plusieurs branches, vn infiny nombre de fueilles. Le tronc n'a rien de semblable aux fueilles, ny les fueilles au fruiēt, ny le fruiēt au bourgeon. Tout celà toutesfois vient d'une racine, qui a la force vnie en foy; & ceste racine d'un pepin, ou d'un grain, qui ne peut estre facture que d'un

seul Ouurier, & qui en son vniformité, cōtient toutes ces diuersitez, & tout seul en produit infinis de son espece; & d'vn principe de vie, qui ne se multiplie point en soy, se fait Principe, tant en soy, que hors soy de plusieurs choses qui ont vie. Es animaux pareillement, nous voyons mille parties en vn chacun tresdiuerses: Au dehors, la teste, les yeux, le nez, les oreilles, les dentz, la langue, les pieds, la queuë &c. Au dedans, le cœur, le poulmon, l'estomach, le foye, les intestins, les reins, les os, les nerfs, les arteres, les venes &c. Le commencement de toute la masse, c'est presque vn rien; de tant de parties diuerses vne goutte vniforme; de ceste multiplicité vne vnitè. Icelle cependant a vn principe de vie & de sentiment vny en soy; lequel se multiplie en plusieurs facultez, sens, actions & mouuements: Et non en soy seulement, mais en infinis troupeaux de son espece, qui par succession remplissent les pays entiers. Tant est ceste Maxime certaine en nature; Que toute multitude vient d'vnitè; Que nulle multitude ne peut estre, si non qu'auant icelle multitude n'ait point esté. Or nous n'y prenons pas garde; par ce que nous le voyons tous les iours. Et toutesfois il nous est donné de le regarder pour y prendre garde. Mais comme l'homme est & l'image de Dieu, & le modèle du mōde tout ensemble; en nul autre ne pouuons nous voir ceste vnitè si apparente qu'en luy-mesme. Si nous regardons son corps, toutes les parties sont faites l'vne pour l'autre; s'entretiennent d'offices mutuels: & sans iceux ne peuvent durer ny viure. les yeux conduisent les pieds, & les pieds portent les yeux; par l'vne entre ce qui est necessaire; & par l'autre sort ce qui est de superflu: & toutes & chacune rapportent leurs

L'homme  
nous cōduit  
à vn Seul  
Dieu.



leurs actions au bien de tout le corps. Ceste vnion d'operations diuerfes tendantes à vn mesme but, monstre que la fabrique de l'homme est faicte par vn seul desseing. Et comme le desseing est vn, aussi doit estre le desseigneur. Car comme d'vn bastiment fait par pieces & diuerfes symmetries nous iugeons la diuersité des maistre-massons; aussi de l'vniformité iugeōs-nous l'entreprise & le desseing d'vn seul. Les venes sont espanduës par tout le corps; mais d'vne source, alçauoir du foyc; les nerfs aussi, mais du cerueau; & les arteres pareillement, mais du cœur. Par ces trois sortes de canaux, s'es-pand la vie, le sentiment & l'esprit, iusques aux moindres & extremes parties; & les branches en sont infinies; mais l'origine de chacun en vne vni-té. Mais en l'ame de l'homme cecy reluit encoꝛ plus clairement. Il a vie, il a sens, il a mouuement. Tout cela dispensé, animé, & conduit par vne seule ame. Voilà desia vne vunité. Ceste ame qui a ces puissances si diuerfes & si loing estenduës, est toute en tout l'hōme; & toute en chacune de ses parties; autant en la moindre qu'en la plus grande; autant en la moindre qu'au tout. La voilà plus estroite. Derechef, ceste ame se vient referrer en l'entende-ment; qui est l'ame de l'ame, comme la prunelle est l'œil de l'œil; & cest entendement toutesfois, tout vn qu'il est, cōçoit & fait infinies choses; se trouue sans bouger en mille lieux, trauerse les mers, pene-tre les ciēux, perce iusques aux abyssmes de la terre. Voilà vne vunité tresestroite en soy, & neantmoins espandiē iusques au bout du monde.

Or dit Hermes, *Les rayons de Dieu sont actions; les rayons du Monde Natures; & les rayons de l'homme, Artz & Sciences.* Voyons doncq si les Artz & Sciences

nous conduiront à ceste vnité mesmes, à laquelle les actions & natures nous ont ià conduit. Commençans par les basses, & venans iusques aux hautes; la Grammaire nous apprend à assembler les parties diuerses en vne oraison cōgrue; & sa fin est, le parler; & du parler la societé. La Rhetorique à fleschir les esprits à vne mesme opinion. La Dialectique à desmesler entre plusieurs faussetez vne verité, qui ne peut estre qu'vne. Leurs fins donq, sont congruité, societé, vnanimité, verité, qui ne sont que diuerses especes d'vnité. L'Arithmetique procede de l'vnité; la Geometrie du poinct; la Musique de cōsonance; & leur fin n'est que de reduire les choses diuerses, à vne commune raison, à vne proportion, à vne harmonie. Ce sont aussi especes d'vnité. Leurs branches encor sont de mesmes. Car la perspectiue tire toutes les lignes à vn poinct; & l'Architecture ne tend qu'à vniformité; & la Mechanique à reduire plusieurs puissances & plusieurs mouuemens soubz vn seul qui les gouverne tous: qui ne sont derechef, que differentes especes d'vnité. La Medecine tend à conseruer ou rendre la santé: & la santé n'est qu'vne vnion bien proportionnée de diuerses humeurs ensemble. La Iurifrudence tend au droit; & le droit n'est qu'vn, encor que les torts soyent infinis. Ce n'est donq que conseruer, remettre & ramener à l'vnité. Passons plus auãt: l'Ethique, ou Philosophie morale, reduit en vn mesme homme plusieurs diuerses passions à vne raison: l'Oeconomique, reduit plusieurs hommes à l'obeissance d'vn pere de famille: la Politique plusieurs familles à vne Cité, qui n'est que de plusieurs citoyens vne vnité, soit soubz vne mesme loy, soit soubz la conduicte d'vn seul: Et les Repu-  
bliques

bliques mesmes plus populaires, en leurs extremitez ont prins vn Dictateur ; & en leur cours ordinaire vn Cōsul gouernoit, l'vn apres l'autre. Tout ce donq, que l'homme conçoit, inuente & dispose, nous conduit tousiours à l'vnité: Où l'vnité se perd les choses perissent; les arts se confondent; les republiques se dissoluent. Comme donq en la diuersité mal vnie nous trouuons la dissipation ; Aussi en l'vnité deuous nous chercher la production & cōseruation de toutes choses. Or si l'homme, & tout ce qui est en & hors l'homme, nous conduit à vn seul; se lairra-il aller à plusieurs? Et si tous les rayōs de l'homme, les Artz di-ie & Sciences, tendent à l'vnité; la seule Theologie nous destourneroit-elle à la pluralité? Ains plustost par tāt d'vnitez elle nous fera monter iusques à la vraye & parfaicte vnité; Et ceste vnité c'est vn seul Dieu.

Mais voyons maintenant comme toutes ces diuerses choses en l'vniuers se rapportēt l'vne à l'autre. L'eau destrempe la terre; l'air l'engraisse de ses pluyes; le Soleil l'esclaire, & l'eschauffe selon les faisons: La terre nourrit les plantes, & les plantes les animaux; & les animaux seruent à l'homme. Derechef, rien ne se voit icy fait pour soy-mesme. Le Soleil luit & eschauffe; mais non pour soy: la terre porte, & n'en a que faire: les vents soufflent, & ne nauignent point: Ains tout cela reuiet à la gloire du Facteur, à l'accomplissemēt de l'vniuers, à l'vtilité de l'homme. Bref, les plus nobles ont affaire des plus viles creatures; & les plus viles se seruent des plus nobles: Et toutes sont tellement enchainées d'enhaut en bas, qu'vn anneau n'en peut manquer sans confusion: le Soleil Eclypser, les plantes secher, la playe defaillir, que tout ne s'en

La concate-  
nation des  
choses.

sente. Or pouuons-nous imaginer, que ce desseing de tant de pieces, & si diuerses rapportées à vn but, accouplées l'vne à l'autre, faisans vn corps, plein de si apparentes sympathies, procede que de la puissance d'vn seul. En vne campagne si nous voyons plusieurs bataillons, diuers drapeaux, diuerses liurées, & tout toutesfois tournât la teste de mesme bransle, vers vn mesme endroit; nous conceuons qu'il y a vn General qui commande à tout cela. Quãd aussi en vne ville ou prouince, nous voyons vne egalité de bon traictement en l'inegalité des degrez du peuple; infinis mestiers qui s'entreferuent; les petits reuerans les grands, les grands seruans à l'vtilité des petits; les vns & les autres egalz en iustice; & tous en ceste diuersité tendans au seruice cõmun de la patrie: nous ne doutons point qu'il n'y ait vne loy, vn magistrat, qui par icelle tiët ceste diuersité en vnion: & qui nous dira plusieurs, nous demanderons le Superieur. Toutesfois ce n'est qu'vn ordre mis entre diuers hommes, qui doiuent naturellement estre vnis, par la communauté de l'espece.

Mais quand choses pesantes & legeres, chaudes & froides, humides & seches, viues & non viues, sensibles & insensibles, & chacune d'infinies especes entrent en vne composition, ne se peuuent passer les vnes des autres; voire seruent, ce nous semble, les plus dignes aux viles; les plus grandes aux plus petites; les plus fortes aux plus foibles, & toutes ensemble se voyent disposées à l'accomplissement du monde, & au contentement de l'homme qui seul le peut cõsiderer; deuous-nous pas apperceuoir incontinent, que cest vniuers & toutes choses en iceluy, qui tendent vers nous, nous apprennent

prennent à tendre vers vn Seul? Et veu que tant de choses tendēt à l'homme, cest homme distrahirá-il ses actions à diuers butz? & aura-il ceste misere d'estre seruiteur de plusieurs Maistres? Mais encor pour conclurre ce poinct; puis que toutes choses plus nobles elles sont, & plus se reserrent vers l'v-nité, comme nous voyons que les choses qui n'ont que le simple estre sont d'infinis genres; celles qui viennent d'infinies especes; celles qui sentent de plusieurs, mais non tant; & celles qui entendent de plusieurs indiuiduz seulement: s'en suit-il pas aussi, que la diuinité par laquelle elles entendent, comme plus noble, soit aussi plus vne; c'est à dire, vne aussi en indiuidu & non seulement en espece?

Or non obstant toutes ces considerations, par ce qu'il y a de la diuersité & de la cōtrariété es choses de ce monde, aucuns de la diuersité ont conclu diuers Dieux, en recognoissāt toutesfois vn Tout-puissant par dessus; & quelques autres de la cōtrariété en ont establi deux seulemēt. Les premiers diēt; Si vn seul Dieu eust tout fait, il n'y auroit point de difference es choses: Or la difference y est; Il faut donq qu'il y en ait plusieurs. Qui certes, s'ils auoyēt bien cōsidéré ce que nous auons allegué cy dessus, verroyent que toute la nature est contraire à ceste consequence. Il y a vne tresgrande diuersité en vne plante; en vn animal; en vn homme; toutesfois le principe en est vniforme. Mesmes il est si vray que l'v-nité produit, que nous voyons que la diuersité, & ce qui en prouient, ne produit point; ny es animaux comme es mules; ny es plantes comme au stergon; ny en toutes autres choses. S'ils cōsiderent le soleil, il fait naistre infinies herbes, & plantes en vn mesme temps, diuerses entr'elles & non moins

en el-

Obiections  
de ceux qui  
tiennent plu-  
sieurs Dieux

Julianus A-  
postata a-  
pud Cyrillū.

en elles mesmes. Il en fait pouffer l'une, l'autre meurir, & l'autre fener. Il entr'ouure en mesme instant la terre de secheresse, & tire les nuës en haut pour l'arrouser; il donne l'esté, le iour, le beau temps aux vns: l'hyuer, la nuit, & le frimatz aux autres; il en fait de blancs, de noirs, de roux, d'oliuastres, & c. C'est toutesfois vn mesme soleil, vne mesme creature, qui en mesme instant, par vn mesme cours, & par vne mesme qualité, asçauoir la chaleur, fait ces choses, non seulement diuerses, mais contraires. Et qui diroit, qu'autre est le Soleil, qui noircit l'Ethiopie, & qui iaulnit l'Escoffe, ne seroit pas tenu digne de responce. Or si vne creature, par la chaleur, qui n'est qu'une qualité, produit tant de diuers effectz; que dirons nous du Createur? de cest Estre infiny de Dieu, qui se communique à toutes choses? De-rechef, si l'homme se considere soy mesme, il sent, il voit, il parle, il entend mille choses diuerses sans se diuersifier en soy: qui plus est, il pense, inuente, & fait des ouurages, si differens, que les nations s'admirent les vnes les autres. Vn mesme homme representera le mode en vn petit papier, & y peindra toutes les images du ciel, & les climats de la terre. Vn mesme figurera tous les animaux, qui rampent, qui marchent, qui volent, qui nagent. Et tout cela ne vient que d'un esprit, qui conçoit & produit toutes ces formes, par ce qu'il n'a point de forme; & s'il en auoit vne, ne les pourroit produire; par ce que la sienne propre l'empliroit. Or que deuons nous donq penser de celuy, duquel les volontés sont puissances, & les pensées actions; de celuy qui est vn esprit infiny, de la clarté duquel noz esprits ne sont pas l'ombre? Que si nous, qui à proprement parler ne sommes qu'en apparence, faisons en apparence

parence choses si diuerſes; doutons-nous que celuy qui eſt en verité, ne les puiſſe faire auſſi en verité? D'auantage, ſi la diuerſité nous fait imaginer diuers Dieux, & iceux toutesfois venus d'vn ſeul: celuy qui en ſon vnité a produit les Dieux avec ſi diuerſes puiſſances; auoit-il pas dōq ces puiſſances en icelle meſmes? Et puis que ceſte diuerſité eſtoit encloſe en l'vnté; luy falloit-il eſclorre vn autre diuerſité pour la faire eſclorre? Ains comme nature fait tout par la plus courte voye; il aura fait immediatemēt toutes choſes. Que ſ'ils dient; qu'il aura pris plaſiſr à faire les choſes hautes, laiſſant aux menuz Dieux à faire les baſſes; apprenons que haut & bas, & noble & vil ne ſont que conſiderations humaines: car à Dieu autant eſt de faire l'vn comme l'autre; qui de ſa bonté & puiſſance infinie a tiré & l'vn & l'autre d'vn rien (cōme verrons cy aprez) qui n'eſtoit non plus l'vn que l'autre.

Venōs à ceux qui ont tenu deux Principes; l'vn bon, qu'ilz appellent Oromasés; l'autre mauuais qu'ils appellent Arimanius; qui a eſté, dit on, premierement l'opinion de Zoroaſtre, & depuis des Perſes & Manicheés; nous y trouuerōs encor auſſi peu de fondement en nature. Ils veulēt que les Elements, les plantes, les animaux, les hommes, les eſpritz meſmes ſoyent comme partagez entre eux; l'vn createur des vns, & l'autre des autres; les vns bōs, les autres mauuais. Si ainſi eſt, voylà vne guerre ciuile toute formée, des forces rengées de deux coſtez. Il ne reſte plus que le cōbat: & ce combat, depuis ſi long temps nous ne le voyons point. Concluons donq, que ceſte contrariété de Principes n'eſt point. A l'vn ils donnent la lumiere, à l'autre les tenebres; à l'vn l'Eſté, à l'autre l'Hyuer: à l'vn le

chaut,

Contre les  
deux Pri-  
cipes.  
Plutarg. au  
liure d'Oſi-  
ris & Isis.

chaud, à l'autre le froid. Ce sont à la vérité choses contraires. Mais vn mesme Soleil fait l'vn & l'autre, selon qu'il s'esloingne, ou r'approche de nous, & ne s'esloingne pas pour perdre sa lumiere; mais pour en esclâirer de plus pres à d'autres; ny pour se refroidir; mais pour eschauffer ailleurs. Si donq ces contraires viennent d'vn mesme, à sçauoir du Soleil; à plus forte raison iceluy ne doit il pas venir de deux. En apres, pourquoy de ces contraires l'vn sera-il bon, & l'autre mauuais? Qui aura esprouué l'ardeur du chaud & la rigueur du froid, ne sçaura lequel choisir pour le pire. Qui aura obserué les utilitez qui viennent del'vn & del'autre en sa faison, ne pourra quel prendre pour le meilleur. Le chaud meurt les fruits: mais aussi il brusle. Le froid les gele; mais aussi il les fait germer. Or, ostez l'vn ou l'autre, vous ostez les fruitz: & cōme tous deux sont necessaires à vne mesme chose, à sçauoir à la production des fruitz; aussi sont ils procurez par le cours d'vne mesme puissance, à sçauoir, du Soleil. Ce mesme Soleil est la lumiere de noz yeux, nous en seruant comme il faut. Il en est aussi l'auuglement si nous le regardons en plain midy. C'est toutesfois, & au Soleil, & en noz yeux celle mesme lumiere qu'ilz appellent bonne; & qui à ce conte leur seroit bōne & mauuaise: & si ainsi est, de quel costé la rengeront ils? Ils adioustent: Entre les plantes il y a tant de venins, entre les animaux tant de bestes dangereuses: comment vn bon Dieu en seroit-il authcur? Poure homme que tu es! en la Theriaque tu employes ces venins là pour ta santé, & contrè la peste. De ces animaux tu te sçais vestir contre les iniures du temps. Et si pour ne te pouuoir seruir d'aucuns, tu les estimes mauuais; autant en euf-

ses tu



ses tu dis autres fois du cheual, qui au iourd'huy te fert à tant de choses : & autant en disoit le Satyre du feu quand il s'y fut brullé; & à quoy toutesfois n'est-il necessaire au iourd'huy ? Ils te profitent donq si tu en sçais vser; & ce qu'ilz te nuisent n'est pas leur nature; mais ou ta foiblesse, ou plustost ton ignorance. Or, s'ils te sont bons en tant que tu les cognois, ne feront ils pas bons à celuy qui les cognoist entierement ? Au cabinet d'vn Chirurgien, qui est homme comme toy, tu trouueras mille instrumés; & l'estimeras bien si sage que tu n'en penferas vn seul inutile. Mesmes si aucun te coupe, ou t'esgratigne, tu n'accuseras pas ny l'instrument, ny le maistre; mais toy mesmes, qui auras pris par le tranchant, ce qu'il falloit prendre par le manche. Aussi peu diras tu, qu'autre soit le maistre, ou le forgeron de celuy qui t'aura couppe, que d'vn autre dont tu auras couppe ce que tu voulois. Or en ceste grande boutique du Createur, veux-tu apporter moins de respect ? Il veut qu'aucunes choses seruent aux animaux, qui te seruent; il veut que les autres te seruent. Il veut mesmes que les dommages que tu en reçois, te seruent: Et c'est celuy là aussi qui se sert de toy, mieux que toy de toy mesmes. Que si toy, qui n'es rien, as bien de l'esprit assez pour tirer des œuures d'autruy, & de tout ce que tu y estimes mal quelque bien particulier pour toy mesmes; d'vn poison la santé, d'vn loup la peau pour te couvrir, de la nuit ton repos, & c. cest esprit tout puissant & infiny les pourra-il point tant mieux dispenser pour le bien de tous, & de tout cest vniuers, qui comprend tant de choses ensemble ? Ils adioustent derechef; Mais à quel propos vn Dieu bon auroit il pris plaisir à tant de choses superfluës ? Car de-

quoy

quoy sert la moufche, & c. Mais prendrois-tu plaisir que tes enfans te fissent pareilles reproches en ton ouurage? ains plustost de quoy nuit-elle? Et de quoy seruoit celle de Zeuxis en son tableau? Elle seruit à faire confesser son art & son excellence à ses plus enuieux, qui la voulurent chasser, voire plus que tout le reste du tableau. Et celle cy sert à te cōvaincre de stupidité; toy di-ie, qui aimes mieux te plaindre de Dieu & d'elle, qu'admirer la grâdeur de celuy, qui ait enclos vne si viue vie, & vn si prompt mouuement, & tant de grandeur, en si petite chose. Ainsi il ne la faut pas chasser du tableau, mais ou confesser ou chasser l'ignorance de nous mesmes. Par là donq voyons nous que de tout ce qu'ils peuuent alleguer, il n'y a rien qui ne soit bon & vtile en soy; mais mauuais seulement de par nous; & pourtant qu'il appartient aussi à ce seul bon principe. Mais voicy qu'ils pressent encores plus fort. Comment qu'il en soit, disent ils, on ne peut nier qu'il n'y ait du mal és choses; veu qu'elles se corrompent; & en nous mesmes le peché n'est que mal; & puisqu'il y est, d'où peut il estre? Car si Dieu est bon, il ne peut estre auteur du mal; & pourtant il en faut establir vn autre. Ceste question sera plus esclarcie, quand nous aurons traicté de la cheute de l'homme, qui a introduit deux maux, asçauoir de pene & de coulpe; mais encore la pouuons nous soudre en attendant. Nous disons donq, que faire & creer se rapporte à vne nature ou substance; que toute nature & substance est bonne. Et pourtant, que Dieu qui est bon, en est le Createur. Au contraire, que le mal n'est point nature ny substance; mais vn accident qui aduient aux natures & substances; vne priuation di-ie, ou diminution des  
bonnes

bonnes qualitez que naturellement elles doiuent auoir. Que de foy il ne subsiste point; ains ne peut subsister qu'en ce qui est bon: Que ce n'est pas vn effect, mais vn defaut; vne production, mais vne corruption: Et pourtant qu'il ne faut pas chercher d'où le mal se fait, à proprement parler; mais d'où le bien se desfait. Pour exemple, Dieu a creé le vin; il est bon. Ceste bonne substance venant à s'esuenter, c'est à dire à diminuer de vertu, deuiet vinaigre. Nul ne demande, qui a fait la substance qui s'est aigrie; car c'est la mesme, mais bien d'où vient l'aigreur; c'est à dire l'alteration auenue à ceste substance là. Si tu dis que c'est ce mauuais Principe, auteur de tout mal, comme le bon de tout bien; puis que le mal n'est que defaut, il est donc le souuerain defaut, comme le bon est le souuerain Estre; & s'il est le souuerain defaut, il n'est plus; car le defaut d'une chose tend à n'estre plus ce qu'elle estoit: & le defaut de toutes à n'estre du tout plus. D'auantage, ce mauuais Principe, qui n'opere qu'en la substance d'autrui, ne pourroit rien, si le bon n'operoit premier; & par ainsi auroit eu commencement de puissance dependante d'aillieurs; ce qui repugne à la Diuinité. Que si tu demâdes quelle en est dōq la cause? Le te dis, que c'est ce Rien mesmes: Aſçauoir, que Dieu tout puissant, pour nous monſtrer qu'il a tout fait de rien, a laiſſé à ce qu'il en a creé vne inclination par laquelle il tend naturellement au Rien, s'il n'est ſouſtenu de ſa vertu; c'est à dire, à mutation & corruption, demeurant luy ſeul, en qui eſt Tout, immuable & exempt de toute paſſion, Entant dōq que les choſes ſont, elles ſont de Dieu; entant qu'elles ſe corrompent, & qu'elles tendent à n'estre plus ce qu'elles eſtoient; cela eſt de ce Rien,

*Nihil negati-  
uum, cauſat  
nihil priuati-  
uum.*

C

dont

dont elles sont créées. Et par ainsi elles sont bonnes toutes entant qu'elles sont; mauuaises entant qu'elles perdent de leur formel estre; c'est à dire de leur bonté, bonnes de par le Bon, Pere de toute substance; mauuaises de par ce Rien, qui ne doit pas ny selon nature, ny selon iustice, egaller l'immuable essence de son Createur. Or cela se peut voir pareillement en toutes choses. Vn fruit se pourrit. Vn homme se meurt. Le fruit & l'homme, c'est à dire, ces natures, sont creatures de Dieu. La pourriture & la maladie ne sont que diminutions, & de fault de la bonne nature, qui estoit de par le Bon en l'un & en l'autre. L'homme derechef deuiet pecheur; il n'y faut point de nouvelle creation. C'est la bonne nature qui vient à s'esuenter & à perdre son goust: & pourtant dit S. Augustin, Les Latins appellent les meschans *Nequam*; & la meschanceté *Nequitiam*, c'est à dire gens de rien, & neantise. Or comme à vn rien il ne faut point de Principe; aussi n'en faut il point chercher au mal: & par ainsi nous demeure vn seul Dieu, Principe & auteur de toutes choses; ce que nous auions parauant definy. C'est l'opinion de Platon, Plotin, & autres grands Philosophes de toutes sectes: Que le mal n'est point de soy; & ne se peut imaginer, qu'en vne absence de tout bien, & en chacune chose vne priuation du bien que naturellement elle doit auoir. Que le mal est vne espece de non Estre, & ne subsiste qu'au bien; duquel il n'est qu'un defect, ou diminution. Que la cause en est en la matiere, dont Dieu a créé les choses, qu'ils appellent *Verè non Ens*, c'est à dire, Vn vrayement non estre, dont elles retiennent vne inclination, par laquelle elles peuuent decheoir de leur Bien. - Qu'en l'ame mesmes de  
l'hom-

Plato in Timæo.  
Plotinus in  
Ennéade 1.  
lib. 8. &c.  
Trifinegistus  
in Asclepio.  
Simplicius in  
Epicetū, &c.

L'homme le mal est vne espece de tenebres, fauté de regarder vers la lumiere intelligible qui l'esclaire, & par trop se laisser emporter vers les choses materielles, qui ne sont rien. Mais il est desormais temps de voir ce que les hōmes apres la nature, & les plus sages d'entre eux nous enseigneront d'vn seul Dieu.

## C H A P. I I I.

*Que la sagesse de ce monde a recogneu vn seul Dieu.*

**O**N me dira, S'il est si viuement peint au monde, en ce qu'il contient & en l'homme mesmes, Qu'il n'y a qu'vn seul Dieu; d'où vient donq la pluralité des dieux entre les hommes; voire entre ceux que le monde a estimé si sages? En ce lieu ne veux ie point prouuer, que tous ces dieux-là estoient ou des hommes morts ou des diables, car il fera traicté plus à propos en autre endroit: mais suffira pour ceste heure, de monstret le consentement vniuersel en ce poinct; & que ceux qui par coustume celebroyent la pluralité, croyoyent toutesfois vn seul vray Dieu: Ce que nous poursuurons premierement par les Sages, qui ont vescu de siecle en siecle. Mercure Trismegiste, qui est (si vrayemēt ces liures sont de luy, & pour le moins sont-ils bien anciens) la source de tous, enseigne par tout; Que Dieu est vn; Que l'vnité est la racine de toutes choses; & que sans elle rien n'a esté de tout ce qui est; Que cest Vn s'appelle seul Bon, & le Bien mesmes, qui a vne puissance vniuerselle de creer toutes choses. Qu'il n'y peut auoir plusieurs facteurs: Qu'au Ciel il a semé l'immortalité, en la Terre la vicissitude, en l'Vniuers la vie & le mouuement: Qu'à luy seul appartient le nom de Pere, &

Mercure Trif  
megiste en son  
Pæmander. c.  
2. 3. 4. 5. 6. 9.  
10. 11. 13. Et  
en son Ascle-  
pius c. 1. 6. 7.  
11.

de Bon; & ne peut sans blaspheme estre attribué aux dæmons ny aux hommes, ny à tous ceux que par honneur & non par nature on appelle Dieux. Il l'appelle le Pere du monde, le Createur, le Principe, la Gloire, la Nature, la Fin, la Necessité, la Renouation de toutes choses, l'Action de toutes puissances, la Puissance de toutes actiõs; Seul Saint, Seul non engédré, Seul Eternel, Seigneur de l'Eternité, & l'Eternité mesmes; Seul & par qui vn seul Mõde; Seul & lui-mesmes Tout; sans Nom, & meilleur que tout Nom. A luy seul il veut que nous adressions nos louanges, nos prieres, nos sacrifices, & iamais n'en inuoque d'autre. Je demande, si nous pouuons rien dire, ny de plus, ny de mieux, pour declarer ceste Vnité? Il parle bien en quelques endroitz des dieux en nôbre plurier; comme quand il appelle le Monde, Dieu; le Ciel, & ceux qui regissent les Planetes, dieux: mais c'est en la façon qu'il appelle quelquesfois l'homme mesmes Dieu; cõme ainsi soit toutesfois qu'il ne peut douter de sa mort & origine, tout contraires à la vraye Diuinité. *Les estoilles*, dit-il, parlant de la creation, *furent nombrées selon les dieux qui les habitent*. Et ailleurs: *Il y a deux chœurs de dieux, l'vn d'errans, l'autre de fixes*. Mais il a dit és lignes precedentes; Que Dieu en est le Principe; Qu'il les a faits; Qu'il est le Pere & le Seul Bon, auquel n'y a rien à cõparer, ny de ce qui est en bas, ny de ce qui est en haut. Item; il dit bien, Que le monde est vn second Dieu; vn Dieu sensible; & l'homme vn troisième à cause de l'ame immortelle qui est en lui: mais il les appelle fils & factures d'vn seul Dieu; & le plus souuent ombres & images, ausquels il ne veut pas seulement attribuer vne trace de bonté, ny la puissance de faire la moindre chose.

Merc. Trifme-  
giste en son  
Pæman. c. 3. 8.  
10. 11. 12. Et  
en son Ascle-  
pius c. 6. 2. 8. 9.

chose. Bref, il descript des dieux principaux & des moyés, & des Vfiarques: Mais la cōclusion du propos est; Que le souuerain gouuernemēt est à Dieu souuerain Seigneur d'eux tous; duquel seul ilz dependent & decoulent; qui seul s'appelle Pere & Seigneur, & si plus sainctement se peut appeller; qui a faict les hommes & les dieux, voire les hommes, dit-il, encor meilleurs & plus excellens que tous les dieux. Or comme il auoit prié celuy-là seul au commencement de son œuure; aussi le benit-il seul de sa fin: ce que i'ay bien voulu deduire assez au long, parce que de luy plusieurs Philosophes ont puisé.

PYTHAGORAS en parle en ces termes: DIEU est vn, non, cōme aucuns pēsent, hors l'administratiō du monde; mais Tout en Tout. il est la temperature de tous les siecles; la lumiere de toutes les puissances; le Principe de toutes choses. Il est le flambeau du Ciel; le Pere & l'Entendement, l'animation & le mouuement du Tout. Qui plus est, le mesme l'appelle ἀπειροδύναμον δυνάμειον δύναμις, puissance infinie, & de par qui sont toutes puissances: ce qui ne peut estre dit que d'vn seul. Philolaus son disciple; Qu'il y a vn seul Dieu, Prince & Conducteur de toutes choses; Qui tousiours est, singulier, immobile, semblable à soy-mesmes, & dissemblable à toutes choses. Architas aussi; Que celuy seul luy semble sage, qui reduit tout à vn & à vn mesme Principe; à sçauoir Dieu, qui est le commencement, la fin & le milieu de toutes choses. Et c'est, dit Hierocles de la mesme secte, celuy qu'ils nōment Ζῆνς, & Δία, Pere & Facteur du Tout; parce que toutes choses ont de luy leur vie & leur essence. Mesmes, comme recite Eudorus allegué par le Philosophe Simplicius, ils l'appelloyēt Prin-

Allegué par Ciceron. Plutarque, Clement Alex. & Cyrille.

Philo Iuif. Iamblichus de la secte des Pythagoriciens. Hierocles cōtre les Atheistes. Simplicius in pr. Phys.

Numenius & si 727. ab 2.

cipe de la matiere; & qui auroit les liures de Numenius; nous apperceuons bien par ce que nous en lisons ça & là, qu'õ les en trouueroit tout plains. Or tous ceux là auoyent ceste doctrine & de la nature, & de l'eschole de Pherecydes Syrien precepteur de Pythagoras, auquel Aristote l'attribue en sa Metaphysique. Empedocles successeur de Pythagore ne celebroit que l'Vnité; comme il se voit par ces vers:

*D'vn est tout ce qui est, qui sera, qui fut oncques:*

*Les arbres, les humains, & les femmes aussi,*

*Bestes, oyseaux, poissons, toutes choses quelconques,*

*Mesmes ces Dieux aigez, tant honorez icy.*

Arist. les allegue in pr. Philosoph. & au liure du Monde.

Arist. primo Physic. c. 10. li. 3. Simplicius in primum lib. Physic.

Parmenides & Melissus enseignoyent le mesmes; comme aussi Xenophanes Colophonien leur precepteur: & les vers de Parmenide recitez par Simplicius en font foy; esquels il l'appelle Nõ-engendré, Tout, Vnique, Qui ne fut, ne sera, mais est tousiours tout ensemble, & Tout de mesme. Bref, telle estoit l'opinion de Thales, d'Anaxagoras, de Timee de Locres, d'Acmon, d'Euclide, d'Archænetus, & autres des plus anciens. Et Aristote en plusieurs lieux tesmoigne, que c'estoit la commune doctrine de l'antiquité; que Zenon tenoit si estroitement, que nier l'Vnité de Dieu, & nier la Diuinité luy estoit tout vn. Or ces plus anciens ne le disoyét pas, parce qu'ils l'eussent seulement leu és escritz de quelques precedens, comme maintenant nous pourrions faire: mais parce qu'ils l'auoyent leu & au Monde, & en eux mesmes. Mais venons aux principales Sectes des Philosophes.

Academiques.

SOCRATES precepteur de Platõ cõfessoit vn seul Dieu, & fut (dient Aulus Gellius & Apulee) condemné à la cigüe pour auoir enseigné que les Dieux qu'on



qu'on celebroit de son temps n'estoyent que vanité: & pour s'en moquer, il iuroit par le Chefne, par le Bouc, & par le Chien: comme disant qu'il n'y auoit non plus de Diuinité en l'un qu'en l'autre. Cependant c'est celuy qu'Apollo iugea par son Oracle le plus sage de la Grece; par là confessant luy mesmes qu'il n'estoit pas Dieu. Platon son disciple nous baille en peu de mots vne regle pour discerner son intention. *Quand, dit-il, j'escriis à bon escient, tu le cognoistras par là; Je commence mes lettres par vn seul Dieu: mais quand j'escriis autrement, ie les commence par plusieurs.* Mesmes les façons de parler ordinaires, ne sont pas, Ce qu'il plaira aux Dieux, ou avec l'aide des Dieux, & c. Mais, Ce qu'il plaira à Dieu; par l'aide & conduite de Dieu; Dieu le sçait; il en est cause apres Dieu, & c. Il l'appelle Pere de l'Vniuers; τὸ δὲν, c'est à dire, celuy qui est; & tout le reste, ce qui n'est pas vraiment, ἀντοφύη, c'est à dire né de soy mesme; & qui cependant a fait le ciel, la terre, le soleil & la lune; les temps & les saisons, les choses celestes & terrestres, hautes & basses, & c. En autres lieux il l'appelle le Commencement, le Milieu, & la Fin; par qui, pour qui, & autour de qui sont toutes choses; le Conducteur de ce qui est, & qui fera; le Bié & l'Idée de tout bié; le Roy de toute race intelligible, duquel toutes choses ont leur essence, & qui est outre le mot d'Essence. Et sont les noms & epithetes, qu'il donne au vray Dieu, souuent sous le nom de Iupiter, qu'il tient comme incommunicables à tout autre. Il se laisse bien quelquesfois emporter à la commune façon de parler, peut estre, craignant pareille issue que son precepteur; & nomméement au liure Des Loix, qui deuoit estre diuulgé parmy le peuple. Car là, & en plu-

Platon en l'Epist. 13. à Denys.

Platon au Timée, au 10. de la Repub. en l'Epist. à Dionys. Hermias & Coriscus. Ὁ ἄριστος τῆς ἀσίας.

Plato au liure  
des Loix & en  
son Epinomis.

Plusieurs autres lieux, il appelle Dieux les Intelligēces celestes : Mais il fait cependant parler Dieu à eux comme à ses creatures, & les nomme Dieux engendrez & faits de par luy; & iceluy au contraire, le Pere & le Dieu des dieux. Du mesme nom il honore aussi le Ciel, pour sa solidité; & les astres, pour la perpetuité de leur cours: & delà, peut estre, sont-ils nommez par les Grecs *θεοί*. Mais il adioust, Que ce sont dieux visibles; Que le Ciel est fait de Dieu; Qu'il a vne immortalité telle qu'il luy a donnée; & qu'il a rengé les Astres au Ciel pour la mesure du tēps, des saisons, & des heures, leur assignant à chacun son circuit. Quant aux hommes, il monstre assez ce qu'il en croit, en declarant leur genealogie, c'est à dire leur mortalité; à sçauoir qu'en plusieurs choses il recognoist bien quelque ombre de diuinité: mais que l'Essence en est en vn seul vray Dieu. Or tous les Platoniques ont suiuy ceste doctrine, l'esclaircissant d'autant plus, que plus proches ils ont esté de nostre temps. Damascius dit, *L'Vn produit toutes choses. L'Vn se doit honorer par silence. L'Vn comme le Soleil se voit obscurément de loing, & de plus pres, plus obscurément, & en fin oste l'apprehension de toutes choses.* Iamblichus, surnommé le Diuin; recognoist par tout vne Cause diuine, qui est le commencement, la fin, le milieu de toutes choses: Qu'il y a vn Dieu maistre de tous, auquel il faut demander le bien. Que la fin de toute contemplation c'est l'Vn, & se retirer de la multitude vers l'vnité. Qu'icelle c'est DIEU, Prince de toute verité, felicité, substance, & de tous les Principes mesmes. Il dit bien; & ses liures n'en sont que trop pleins; Qu'il y a des Dieux & des dāmons: & en fait plusieurs degrez; de bons, de mauuais, de plus hautz, de plus

ἀνά τ' ἑἴην  
parce qu'ils  
courent.

Platon au Ti-  
mee, & Laer-  
tius en sa vie.

Damascius.

τὸ ἐν πάλῳ φε-  
ρεῖ.

Iamblichus au  
liure De la se-  
cte des Pytha-  
goriciens.

de plus bas & c. Mais il en recognoist tousiours vn premier qu'il appelle DIEU SEVL, & deuant ce qui est; Fontaine & racine de tout ce qui premier entend, & premier est entendu, à sçauoir des Idées; Suffisant & Pere de soy-mesmes; qui procreé les ames des autres dieux par ses Idées, & qui n'est pas seulement le principal Estre, mais vn superessentialemét Estre; ny simplement bon, mais le bien mesmes: comme ainsi soit qu'il appelle tous ces autres dieux, Essences séparées, bontez deriuées, intelligences estincellantes de la diuinité du Dieu substantial, qui ne compréent rien, qu'en la contemplation de cest Vn; & ne sont que dispésateurs de certains dons qu'ils ont de par luy. Et Theodore Platonique adiouste; Que tous prient fors le premier, & puisent de celuy qui est de par soy; autrement, s'en iroyent à neant. Proclus, comme les Platoniques pour la pluspart ont esté, superstitieux, se destourne souuent aux dieux, mais voicy sa resolution en mots expres. *Qui est celuy, dit-il, qui est Roy de tous, ce Dieu vnique séparé de tous, & produisant tout de soy-mesmes? qui conuertit toutes fins à soy; la Fin des fins, & la Cause premiere des operations; l'auteur de tout ce qu'il y a de Bon & de Beau; qui illumine tout de sa lumiere? & c. Si tu crois Platon, il ne se peut ny expliquer, ny entendre.* Et puis apres: Ceste premiere simplicité donq c'est le Roy; la principauté & l'outrepasse de toutes choses; incomprehensible, & qui ne doit tenir rang avec autre quelconque, vniforme, eminent au dessus de toutes les causes, & qui cree celle substance des dieux, qui a quelque forme de bonté. Toutes choses vont apres luy, & luy adherent: car il produit & parfait les choses intelligibles, cōme le Soleil les sensibles. Bref, c'est ceste cause ineffable, que Platō nous enseigne sous deux noms en sa Republique,

Iamblichus au liure des Mysteres, c. 1. 3. 5. 12. 16. 17. 39.

ὁ ἀρχόντως ὄν.

ἐλλάμψεις ἀπὸ τῆς θεότητος ἡ ὑπερσίου θεῶ.

Proclus en la Theologie Platonique.

ὁ ἐνιαῖος θεός.

ὁ ὑπερβολῆ.

*l'appellât le Bien mesmes, & la Fontaine de verité, qui vnit l'intellec & les choses intellectuelles. Et en son Parmenide l'Vn ou l'Vnité, qui fait subsister toutes les diuines vnittez; & qui est Principe de tout ce qui est, & qui n'est encores pas. Au liure de l'Amé & du Dæmō, il nous enseigne le chemin pour paruenir de plusieurs multitudes à ceste supersubstâtielle Vnité, qu'il appelle Nature subsistete en Eternité, Vie viue & viuifiâte, Intelligéce veillâte, Fontaine de tout bié, infinie & en duree & en vertu, & toutesfois sans quâtité, &c. Il defere neantmoins beaucoup aux Anges & aux Dæmons, selon la Magie que les Platoniques affectoyēt fort alors: Mais c'est tousiours suyuant ceste regle souuêtesfois repetée en ses liures, Que de par le vray Dieu, qui est caché, toutes choses font; & de par iceluy mesmes le secōd ordre des Dieux; c'est à dire les Anges & les Dæmons. Bref, que croire plusieurs Dieux, & n'en croire point du tout, est vne mesme chose. Simplicius dit, Tout ce qu'il y a de beau, vient de la premiere & principale diuine Beauté. Toute verité, vient de la verité Diuine; & faut que tous Principes soyent reduits à vn Principe, qui ne soit point vn Principe particulier, comme les autres; mais vn Principe surpassant tous Principes, & s'esteuant par dessus iceux, & les recueillant tous à soy: mesmes qui donne à tous Principes dignité de Principe, selon qu'à la nature d'vn chacun conuient. Item: Le Bien, est la Source & Principe de toutes choses. Il produit toutes choses de soy, les premieres, les moyennes & les dernieres: vne Bonté produit plusieurs Bontez; vne Vnité plusieurs Vnitez; vn Principe plusieurs Principes. Or, Vnité, Principe, Bien, Dieu, ce n'est qu'vn. Car Dieu est la premiere Cause de Tout, & en iceluy sont fichez & fondez tous les Principes particuliers. C'est la Cause des Causes, le Dieu des Dieux, la Bonté des*

*Bontez.*

*Εἰς θεῶν ἐνά-  
δος ἰσοουπι-  
κόν.*

*Proclus au li-  
ure De l'ame  
& du dæmon  
c. 32. 42. 53.*

*πρὸς θεότης,  
ait Proclus,  
ἐδέσότης est.*

*Simplicius fur  
l'Epictetus  
d'Arrian.*

*τὸ ἀγαθόν.*

**Bontez.** Porphyre recognoit vn Dieu, qui Seul est par tout & nulle part; qui emplit tout lieu, & que nul lieu ne contient; & par lequel est tout ce qui est, & qui n'est pas. Cestuy-là il l'appelle Pere, qui regne en tous, & nous enseigne à luy sacrifier nostre ame en silence, & en chaste pensée. Au contraire, il recognoist les autres comme creatures & seruiteurs; les vns visibles, les autres invisibles; auxquels il attribue vn seruice materiel, beaucoup different de celuy du vray Dieu. Et quant à Plotin son precepteur, surnommé le Diuin, que l'Oracle d'Apollo, referé par Porphyre, met au nombre des Sages en ce monde, & des Dieux en l'autre; qui voudroit alleguer ce qu'il dit diuinement de l'vnité d'un Dieu, il faudroit en inserer des traictez tout entiers. La somme est; Qu'il y a vn Principe de toutes choses, qui a toutes choses, & est toutes choses, & les a, comme ne les ayant point; par ce qu'il ne les possède point comme alienes de soy; & les est, comme ne les estant point: par ce qu'il n'est ny toutes choses, ny quelque chose entre les choses; mais vne puissance de toutes choses. Que ce Principe habite en soy mesme, suffisant de soy mesme, produisant de soy toute essence, ame & vie, comme estant Outr'essence, & Toute vie. Qu'en son vnité il produit la multitude, laquelle ne pourroit estre multitude, si icelle ne demeuroit Vne, & c. Quant aux Dieux; qu'ils ne sont, ny peuent estre heureux d'eux mesmes; mais par le mesme moyen que les hommes le peuent deuenir, à scauoir par l'obiet d'une lumiere intelligible, qui est Dieu; par la participation duquel ils demeurent en beatitude. Mesmes, Que l'ame de l'vniuers pretendue par les Platoniques, n'est heureuse que de là; à sca-

Porphyr. au second liure De l'abstinence, & au liure des Occasions, ch. 21.

Porphyre en la vie de Plotin.

Plotin en l'Ennead. 1. liure 8. ch. 2. & en l'Ennead. 6. li. 4. c. 1. 2. 3. 4. Et en tout le 9. liure, & en l'Enneade 3. lib. 8.

là; à sçauoir par la contemplation de la lumiere qui l'a créée; comme la Lune n'est luisante que de par le Soleil, & c. Or voilà l'opinion des Platoniques touchant vn seul Dieu, tant anciens que nouveaux, encor que de tous les Philosophes ils ayent esté les plus addonnez au seruice & à la recherche des Intelligéces separées, que nous appellôs Anges & Diabes; & qu'ils appellent Dieux & Dæmons. Venons aux Peripateriques, & commençons par Aristote disciple de Platon, qui a toutesfois esté aussi irreligieux en plusieurs lieux à n'attribuer à Dieu la gloire qui luy est deuë; comme ceux là superstitieux, à la transferer trop liberalement à autruy: nous y trouuons ceste verité mesmes.

August. de la  
Cité de Dieu  
liure 10. c. 2.

Aristote en sa  
Metaphysiq. &  
en sa Physiq.  
lib. 3.

Peripateriques.

Aristote nous amene par plusieurs mouuemens à vn premier Moteur, qu'il declare, Infiny, sans commencement & sans fin. De là on peut passer plus outre; car ce qui est infiny ne peut estre qu'Vn; veu que l'infinité d'vn, restreint, comme nous auons dit, toutes autres puissances. Il le definit puis apres: Viuant, Immortel, Sempiternel. Et de rechef; Seul possesseur de sagesse, Principe de toutes les causes, & c. Tout cela aussi ne se peut attribuer, qu'à Vn. Cependant il establit bien des diuinitez au Ciel, és Astres, au Soleil & en la Lune, qui les conduisent; & les appelle Intelligences celestes, premieres substances, immuables & impassibles, lesquelles selon son aduis ne peuuent vieillir; par ce qu'elles sont au dessus du premier Mobile; & par consequent au dessus du Temps. Mesmes la coustume du vulgaire, & la force d'Amour l'emportent bien si auant, que d'eriger des statues à Iuno & Iupiter Sauueur, pour le salut de Nicanor; & de sacrifier à vne femme, qu'il aymoit, côme les Atheniens à Ceres. Mais  
en son

Arist. en ses li-  
ures du Ciel.

Arist. au liure  
du Monde que

en son Abbregé de Philosophie, qu'il dedia ià vieil à Alexandre, voicy sa finale doctrine. *Ce monde, dit il, qui est la disposition de toutes choses est conserué de par Dieu: ce qui est de plus haut en iceluy, c'est son habitacle. Nulle nature n'est suffisante de soy, s'elle n'est assistée de son salut. Il est le Pere des dieux & des hommes, l'Engendreur & le Sauueur de toutes les choses dont ce monde est composé: Et toutesfois il ne penetre pas dedans elles; mais sa puissance & prouidence, qui preside là haut, atteint par tout, remuë le Ciel, le Soleil & la Lune; conserue les choses terrestres, & fait faire à tout, & à chacun ce qui est de sa nature. Il le compare à vn grand Roy de Perse, qui de son cabinet gouuernoit par sa puissance & par ses ministres tout son Empire; sauf; dit-il, que l'vn est Dieu, infiny en puissance, & l'autre vn animal tresvil & tresfoible. Dit aussi que tous les noms qui s'attribuent aux Dieux, ne sont inuentez que pour expliquer les puissances de ce seul Dieu, Prince & Pere de tous: Et vaut mieux renuoyer les lecteurs à lire ce traicté là tout entier, que d'è inserer d'auantage; par ce qu'ils y verront avec ceste belle Theologie vne eloquence admirable. Theophraste son disciple, *Ce qui est premier, dit-il, & tresdiuin veut que toutes choses soyent tresbonnes; & peut estre aussi est il au dessus de tout sçauoir, & non recherchable. Item: Il y a vn diuin Principe de toutes choses, par lequel elles sont & subsistent. Mais au liure des Saueurs, il passe plus outre; Que Dieu a creé toutes choses d'vn Rien. Or creer de rien, presuppose vne puissance infinie: & icelle derechef, l'Vnité. Alexandre Aphrodisee en son liure De la Prouidence à Antonin l'Empereur, attribue la Prouidence sur toutes choses à vn seul Dieu, qui peut ce qu'il veut; cōme se voit par tout son discours. Et iceluy entre les Aristoteliciés auoit**

Iustin Martyr dit auoir esté nommé son Compendium ou abbregé de Philosophie.

γενεταρ.

Theophraste en sa Metaphysiq.

ωσπερ ατόν.

Theophraste au liure des Saueurs.

Alexand. Aphrodif. en son liure de la Prouidence à Antonin, & Cyrille contre Iulian l'Apostat.

tel re-

tel renom, que de son nom ils s'appelloyent Alexandriens. Bref, la pluspart des interpretes & disciples d'Aristote, trouuent si necessaire de recognoistre vn seul Principe; & si absurd d'en tenir plusieurs, que pour ne confesser vne telle absurdité en leur maistre, ils excusent par tous moyens qu'ils peuuent, ce qui eust peu en ses œuures estre interpreté au contraire. De ces plus anciens Stoiques nous n'auons que ce qui se recueille és escrits de leurs aduersaires, qui tous leur attribuēt, l'Vnité & infinité de Dieu; comme ce que recite Aristote de Zenon; Qu'il faut qu'il n'y ait qu'vn Dieu: autrement qu'il n'y en auroit point du tout; à sçauoir, par ce qu'il faut qu'il soit tresbon & trespuissant. Ce qu'il ne pourroit s'il y en auoit plusieurs. Et Simplicius de Cleanthes, qui prie Dieu en ses lambes, de le vouloir conduire par sa cause, qui conduit toutes choses par ordre; laquelle il appelle Destin, & Cause des Causes: Mais deux principaux d'entr'eux desquels nous auons la doctrine par escrit, nous feront aisément foy de tout le reste. Epictetus Stoique, duquel Proclus, Simplicius, & Lucian mesmes tenoyent les paroles pour Oracles, ne parle que d'vn Dieu. *Il faut apprendre, dit il, auant toutes choses qu'il y a vn Dieu; Qu'il pourroit à tout, & que de luy on ne se peut cacher quoy qu'on face ny qu'on pense.* Il nous enseigne de nous adresser à celuy-là en noz angoisses; de le recognoistre pour Createur & Pere; de dresser nostre veü vers luy seul; si nous voulons fortir du borbier des vices; d'y chercher nostre felicité; de l'inuoquer en choses grandes & petites. De tous ces Dieux du temps passé pas vn mot; mais bien, dit il, que ce seul Dieu quand nous l'inuoquerons, nous auertira des choses principales par  
ses

Stoiques.

Epictetus apud  
Atrianum.



les Anges. Seneque ne parle iamais autrement. Seneca passim.

*Que fait, dit il, à Dieu, celui qui contemple? Que ses œuvres ne soyent sans tesmoing. Item: C'est regner que servir à Dieu: Dieu nous exerce en affliction pour esprouver la nature humaine: Qui le prie, ne demande rien d'autrui & c.* Ces façons coustumieres de parler, monstrent qu'il ne pensoit qu'à vn Dieu. Mais il passe plus outre. Il faut, dit il, *des choses descouuertes venir aux obscures, & s'enquerir, qui est plus ancien que ce monde, de qui sont procede ces Astres & c.* Et en fin conclut, que le monde & tout ce qu'il contient est œuvre de Dieu. La mesme il l'appelle fondateur, facteur & Createur du monde, & l'esprit espandu par toutes choses grandes & petites. Et en ses Questions. C'est

Seneque au liure De la vie heureuse & au Traicté De la consolation.

*celuy, dit il, que les Hetrusques, ou Toscans entendent par Iuppiter, Gardien, Conducteur & Seigneur de l'Vniuers. Appelle-le Destin, tu ne te tromperas point; car tout depend de luy, & de luy sont les Causes des Causes. Appelle-le Prouidence, tu dis bien: car par son conseil ce monde marche, sans s'esbranler, & desploye toutes ses actions. Appelle-le Nature, tu ne faux point: C'est celui duquel sont nées toutes choses, & par l'esprit duquel nous viuons. Bref, le veux-tu appeller le Monde? C'est de vray tout ce que tu vois, il est en toutes ses parties soustenant & soyemesmes, & tout ce qui est sien.* Et par ce passage aussi pouuons nous môstrer, que par nature les Philosophes n'entendent que Dieu mesmes, cōme aillieurs Seneque dit; que ce n'est qu'un, non plus qu'Anneus & Seneca. Et quand aussi il dit, qu'il se peut appeller le Monde; c'est ce qu'il dit aillieurs, *Dieu est ce que tu vois, & ce que tu ne vois point: c'est à dire; ne le pouuant voir en son essence, tu le vois en ses œuvres; car aussi, il le definit aillieurs, Entendement & Sapience incorporelle, qui ne se peut voir que par pensée.*

Seneque en ses Questions naturelles, & au liure des Benefices.

70 π 27 Aristoteli.

Seneque De la  
mort hastiue,  
& es exhorta  
tions allegué  
par Lactance  
lib. 1. ch. 5.

pensée. Or tout ce que dessus repeté en plusieurs endroits, ne peut estre dict que d'Vn. Car, qui fait, qui conduit, qui est tout, ne laisse rien à faire, à conduire, à estre à quelconque autre, sinon de par luy. Mais il parle encor plus expres. *Tu n'entends point*, dit il, *l'authorité & la maiesté de ton Iuge; du Gouverneur du Monde, du Dieu du Ciel, & de tous les Dieux.*

*Toutes ces Diuinitez que nous adorons chacune à part, dependent totalement de luy. Et derechef: Iceluy iectant les fondemens de ceste belle masse, encor qu'il eust espandu sa puissance par tout le corps d'icelle, fit toutesfois les Dieux pour estre Ministres de son Royaume, afin que toutes choses eussent leur conducteur.* Or, c'est comme l'Ecriture sainte parle des Anges, Il n'est donq pas seulement Dieu excellent entre les Dieux, mais leur Pere, autheur & createur mesmes. Adiouftons encor Ciceron & Plutarque qui de chaque secte ont pris ce que bon leur a semblé. Tous deux ordinairement ne parlent que d'vn Dieu, Autheur & Conducteur, auquel ils attribuent toutes choses; & en ce stile ordinaire c'est leur nature qui surmōte la coustume de leur temps; mais voicy encor leur doctrine plus expresse. Ciceron traictant ceste matiere en ses liures De la nature des Dieux, reconnoist vn Dieu supreme, qu'il appelle Dieu des Dieux; & voicy la difference qu'il y fait. *La nature des Dieux*, dit il, *n'est ny fort puissante ny excellente; car elle est subiecte à ceste mesme, soit Nature, soit Necessité, qui regit le Ciel, la Mer & la terre. Mais il n'y a rien de si excellent que Dieu, qui regit le Monde, & qui n'est point subiect à la nature, mais commande à la nature mesmes.*

Ciceron De la  
nature des  
Dieux.

Plutarque aux  
Traictés d'Isis  
& Osiris; des  
Oracles qui

Or il est tout plein de semblables passages. & quant à Plutarque, il se laisse aller aux fables assez souuēt: Mais voicy comme il parle à bon escient. *N'adorons*

*point*

point, dit il, les Elemens, le Ciel, le Soleil, & la Lune & c. Ce sont des miroirs esquels nous devons recognoistre l'artifice de celuy, qui a ordonné toutes choses, & tout le Monde n'est que son Temple. Item, Pourquoi Platon appelle-il Dieu, Pere & Facteur de tous? Il l'appelle, dit il, Pere des Dieux engendrez & des hommes, comme aussi faict Homere; mais Createur des choses qui n'ont vie ny raison; & pourtant, dit il ailleurs, il a faict le Monde comme vne maison commune des hommes & des Dieux. Voire, adiouste-il, Ores qu'il y en eust plusieurs tels que cestuy-cy, vn seul Dieu neantmoins les gouverneroit. Or ce vray Dieu; qu'il appelle le grand Dieu; le grand Ouurier; la Mer de Beauté; le Principe de tous biens; le vray Estre; de qui seul on peut dire Tu es, & non tu as esté, ou tu feras; il l'entend par Iuppiter quand il dit; Que des Dieux l'vn s'appellera Liberal, & l'autre Doux, l'autre Chasse-mal; mais que le grand Iuppiter est au Ciel, qui a soing vniuersellement de toutes choses. Or, voilà donq comme tous les Philosophes de tout temps, de toutes sectes, de toutes nations s'accordoyent en vn Dieu: qui est ce qu'annotoit tres-bien le docte Varro; Que les Docteurs des Payens, encor qu'ils nommassent beaucoup de Dieux & de Deesses, les comprenoyent toutesfois tous en vn Iuppiter; du quel ceux là n'estoyét que puissances & fonctions. Que ce Iuppiter est celuy, qu'adorent soubs autre nom, ceux qui adorent vn seul Dieu sans images: & dit qu'il doit estre ainsi adoré. Et à ce propos il allegue ces vers de Valerius Soranus Poëte tresdocte,

*Iuppiter tout puissant, Roy des Roys, Dieu des Dieux,  
Pere & mere de tous, Dieu seul & tous les Dieux.*

Mais il est temps de venir aux Poëtes anciens, qui estoyent aussi Philosophes, & qui ont faict par

D

leurs

Oracles qui ont cessé, de la tranquillité d'esprit; contre le Prince ignorant; des Questions Platoniques; contre les Stoïques; contre Epicurus; Que signifie ce mot si,

Varro allegué par S. August. De la cité de Dieu, lib. 4. ch. 9. & 11. & liu. 7. ch. 5. 9. & 23.

*Iuppiter omnipotens Regi Rex ipse, Deusque; Progenitor, genitrixque Deum. Deus vnus & vnus.*

leurs fictions, ouuerture à la pluralité des Dieux.

Entre iceux se rencontre tout le premier Orphee, que Iustin en appelle le premier Autheur, qui premier leur a donné des noms & des genealogies: Mais voicy sa repentance en son hymne à Muleus, qui est appellé son Testament; c'est à dire sa derniere doctrine, & à laquelle il veut qu'on se tienne.

*Iette tes yeux, dit il, vers ce seul Roy Formateur du monde; il est Vn, né de soy mesme; & de cest Vn toutes choses sont. Il est tout en tous; voit tout, & n'est veu d'aucun. Il donne seul les larmes & les alarmes. Il sied au Ciel gouvernant toutes choses; des pieds il touche la Terre; de sa dextre les bouts de la Mer; les montagnes en tremblent & les Fleuves & la Mer profonde, & c. En vn autre lieu il l'appelle Premier Né, Grand, Apparent: Qui a créé aux immortels vne maison incorruptible, & c. Item sous le nom de Zeus ou Iuppiter,*

*Dieu premier, Dieu dernier, le Prince du tonnerre;*

*Dieu le chef, le milieu, l'ordre par tout meslé;*

*Dieu base de la Terre & du Ciel estoillé;*

*Dieu Roy, Dieu seul de tous, le Pere tousiours Mesme;*

*Vne Force, vn Esprit, vn Monarque supreme;*

*Vn seul tout souuerain, en qui tout fait son tour,*

*Le feu, l'eau, l'air, la terre, & la nuit & le iour.*

Phocylides.

Phocylides le suit en ces mots: *Il n'y a qu'un seul Dieu puissant, sage & heureux. Item: Honorer vn seul Dieu. Et, Tous sont hommes mortels, Dieu regne sur les ames.* Et Theognis, qui est du mesme temps, ne parle point autrement. Homere, que Pythagoras dit estre puny en enfer pour les fables des Dieux, ne peut faire vne plus notable difference, entre le vray Dieu, & tous les Dieux qu'on celebrait de son temps; que quand il dit; *Que si tous estoient pendus à vne chaisne à bas, il les tireroit en haut malgré*

*qu'ils*

Poètes.  
Iustin de la  
Monarchie.

Iustin aux  
Gentils.  
Athenagoras  
au Traicté de  
la resurrection.

Palinodia Or-  
phei qui est  
appellé l'au-  
theur de la  
pluralité; *ἡ ὁμο-  
θεότης.*

Clemens in  
Protreptico ad  
Gentes.

Ce sont 20.  
vers Grecs.

ἐάντις Lactan-  
ce, liure 1. ch. 5

Homere.

qu'ils en eussent: & aussi les fait il tous trembler deffous luy; & s'il est question d'un grand fait, parle tousiours de Dieu en singulier. Hesiodé aussi qui en décrit la Genealogie, monstre assez sa creance, escrivant à son frere en ce seul vers: *D'un lieu sont & les Dieux & les hommes mortels.* c'est à dire, que tous deux sont créés de Dieu. Sophocle aussi,

Hesiodé.

*Certes il n'y a qu'un Dieu,  
La mer horrible en maint lieu,  
Mais nous mortels esgarez  
De pierre & bois reparez  
Fols qui par les honorèr*

*Qui fit ciel & terre ronde,  
Et les vèts, qui enflent l'onde;  
Au dam de noz ames folles  
Nous erigeons des Idoles;  
Pensons bien Dieu adorer.*

Sophocles, en  
Cyrille contre  
Julian l'Apo-  
stat.

Mais Euripide passe plus outre:

*Neptune & Iuppiter & vous tous autres Dieux  
Tant vous estes meschans, si on vous fait justice,  
Vuides seront bien tost les Temples & les Cieux.*

Euripides  
Clemens in  
Protreptico.

Or en detestant ceux là; il ne laisse pas de célébrer un vray Dieu en plusieurs endroits. Aratus en ce texte allegué mesmes par S. Paul donne tout à un Iuppiter, qu'il veut estre célébré sans cesse. Et quant aux Latins, Ovide en sa Metamorphose attribue la creation du monde, & de tout ce qui y est, à un seul Dieu. Et Virgile l'appelle ordinairement Roy des Dieux & des hommes; & le décrit atteignant de sa puissance les bouts du Ciel & de la Mer, & animant de sa vertu le monde & tout ce qu'il contient.

Aratus Διὸς  
ἡ γένεσις  
μικρ.Ovide en sa  
Metamor.Virgile és Geor-  
giques, liu. 4.  
& par tout.

Mais puisque le Pontife Sceuola distinguoit les Dieux anciens en trois genres, le Philosophique, le Poëtique, & le Civil; & que nous auons veu, comme le Philosophique & le Poëtique, nonobstant leurs ambages & fables, & les superstitions infinies de leurs siecles, se rencontrent en un Seul Dieu: voyons consequemment ce que nous en dira le Ci-

Sceuola alle-  
gué par S. Au-  
gustin en la  
Cité de Dieu,  
liu. 3. echap. 2.Con'tentemēt  
des peuples.

uil; c'est à dire, ce qu'en ont creu, non les doctes d'entre les nations seulement, mais icelles nations mesmes. Certes selon que la vanité de l'homme est incroyable depuis qu'il se destourne du vray sentier, les peuples se sont laissez aller à des absurditez, que nous ne croitions pas si nous n'en voyons encor de semblables. Aucuns ont adoré le Ciel, les Planetes, les Estoiles, comme ces poures gens entrans en vne court, qui du premier bien habillé qu'ils voyent, pensent que ce soit le Roy. Aucuns ont honoré comme Dieux les biens que Dieu leur donnoit. Aucuns les animaux qui leur estoient vtiles; & finalement ils ont deifié non eux-mesmes seulement, mais leurs lances & leurs boucliers, & leurs espées; & ont dressé des Temples à leurs propres passiõs, à la Crainte, à la Hardiesse &c. voire à choses si ordes & si sales, que nous auons honte & horreur d'en ouyr parler. L'accoustumance du populaire à telles choses, faisoit qu'il n'y prenoit pas garde; & les plus spirituels s'occupoyent à l'ambition, qui leur emplissoit toutes leurs pensées. Cependant, quand on les esueille, & qu'ils viennent vn peu à y penser, comme d'vn peché vrayement contre nature; ilz ont honte de leurs faits & d'eux mesmes. *Quoy?* respondent-ils à S. Augustin; *Que nos peres ayent esté si fols & si auenglez, que de croire que Bacchus, que Ceres, que Pan &c. fussent Dieux; il n'est pas possible. Ains ils ne croyoyent qu'vn Dieu; duquel sous diuers noms ils honoroyent les dons & les fonctions: & ce qui est de surplus, n'est que superstition. De fait les Egyptiens adoroyent, comme nous lisons, des dæmons, des hommes, des animaux, des reptiles, des plantes: Bref, tout leur estoit Dieu. Mais quant au vray Dieu; ils le representoyent en leurs*

Hiero-

Hieroglyphiques seul gouvernant la nauire ; & toute leur Theologie, comme il se peut voir en Iamblique, se rapportoit à vn Seul. Mesmes ceux de Thebaide en Égypte reiettoient toutes ces absurditez des Dieux, disans: Qu'il n'y a Dieu, que celuy qu'ils appelloient Cnef, qui onq ne nasquit, & ne peut mourir, c'est à dire l'Éternel. Aussi en la ville de Sais d'Égypte, l'image de Pallas; c'est à dire de Sapience; estoit avec ceste inscription: *Je suis tout ce qui a esté, qui est, & qui sera i jamais: Et homme mortel ne m'a encores descouvert mō voile.* Et Proclus y adiouste: *Et le fruiçt que i'ay prōduit, c'est le Soleil.* disant que c'est la Sapience par laquelle Dieu besongne, & vne Deesse ouuriere. Or si au milieu des Egyptiens, l'opinion d'un seul Dieu n'a peu estre estouffée; à plus forte raison en iugerons-nous ainsi des autres. Es Loix des douze Tables estoient ces mots: *Qu'on approche des Dieux chastemēt; Que les richesses en soyent loing: Si non, Dieu mesmes en sera le vengeur.* c'est à dire, ce Iuppiter que seul ils appelloient, *Optimum Maximum*, tresbon & tresgrand. Or est-il certain toutesfois que Rome a esté depuis l'abbregé des Idolatries du monde, car en conquerant les peuples, ils conqueroyent aussi toutes leurs superstitions. Mais tout cela encor, a-il peu effacer en eux l'impression de nature? Au contraire, dit Tertullian, parlant des Payens de son temps: *Leur ame tout asservie qu'elle est aux faux Dieux, quand elle vient à se resueiller, comme d'un dormir d'yurongne, ne nomme qu'un Dieu: Et la voix d'un chacū c'est; Ce qu'il plaira à Dieu. Ils le reclamēt pour iuge; Dieu le voit; Je m'en remets en Dieu; Dieu le me rendra. O tesmoignage d'une ame naturellement Chrestienne! Bref, en prononçant ces mots, ils regardent au Ciel, & non au Capitole; car ils scauent que c'est le siege du Dieu viuāt.*

Iamblichus des mysteres des Egyptiens chap. 37. & 39.

Plutarq. au traité d'Isis & d'Olyris.

Cicero au second liure des Loix, *Deos ad-cuncto castè, opes amouento. si secus faxint, Deus ipse vindex erit.*

Tertullian en l'Apogetique.

Lactance liure  
2. chap. 1.

Lactance qui est venu quelque temps apres, dit le semblable. *S'ils iurent, dit il, s'ils souhaitent, s'ils remercient, ils ne nomment ny Iuppiter ny plusieurs Dieux; mais vn seul Dieu, tant la nature les contraint à recognoistre la verité. S'il vient vne alarme, s'ils sont menacez de guerre, tout de mesme. Quand le danger est passé, ils courent aux temples des Dieux, & n'ont appelle qu'vn Dieu à leur secours.* Et à la verité si nous considerons les mouuemens naturels que nous auons en nos afflictions, ils ne nous partissent point le cœur en diuerses prieres; mais nous admonestent d'vn seul Dieu, auquel il nous faut adresser. Reste, puisque la nature, la sagesse humaine, la voix du peuple celebre, adore & confesse en toutes langues vn seul Dieu, que nous voyons, si par la propre confession des faux Dieux, qui ont tasché d'obscurcir son nom en toutes sortes; nous ne pourrions tirer le semblable. On dispute entre les doctes par quel esprit les Sibylles ont parlé, parce qu'il n'est pas inconuenient que Dieu contraigne les diables mesmes à chanter ses loiiages. Quoy qu'il en soit, elles ne parlent que d'vn Seul Dieu.

Dæmons.

Lactance liu. 1.  
ch. 6. Iustin en  
son Apologie.  
Les Oracles des  
Sibylles.

*Il n'y a qu'vn Dieu seul, tresgrand & eternal,  
Tout puissant, inuisible, & qui voit toutes choses,  
Et ne peut estre veu de tout homme charnel.*

Lactance li. 1.  
chap. 6.

Elles crient aussi cõtre les faux Dieux, & exhortent à demolir leurs autels; estimans bien heureux ceux qui se dediront à la gloire de celuy-là seul. Mais escoutons Apollo luy mesmes. Estant enquis à Colophone par vn certain Theophilus que c'estoit que Dieu, & s'il l'estoit; il respond en 21. vers Grecs recitez par Lactance, dont ie me contenteray des trois derniers:

*Né de soy, né sans mere, & sage de soy mesme;*

*Son*



*Son nom ne se peut dire; il loge au feu supreme;  
Nous Anges de par luy, mais sa moindre partie.*

Les autres vers celebrent & declarent la Maie-  
fté de ce grand Dieu; mais ceux-cy fuffifent pour  
ceft endroit. Or il y fait ce qu'il peut pour s'aggran-  
dir soy mefmes, se difant Ange, & petite portion de  
Dieu; mais si recognoift il toutesfois fa fouuerain-  
eté. Porphyre grand ennemy des Chrestiens, en  
recite plusieurs semblables. Enquis comme il fal-  
loit inuoquer Dieu, il respond en 22. vers, & l'ap-  
pelle Pere Eternel, qui se pourmene sur les Cieux  
des cieux, Formateur de la matiere, Pere de Tout,  
Pere des mortels & des immortels: au contraire  
tout les autres, ses enfans, ses feruiteurs, ses messa-  
gers, herauts de ses louanges; & pour s'honorer, se  
mettant qu'il peut entre ceux là. En vn autre com-  
pris en dix vers, il l'appelle Flamme ardente, Fon-  
taine & Principe de toutes choses, Autheur de vie,  
& c. Puis conclut:

*Je ne fuis que Phæbus; plus ne t'en puis apprendre;  
C'est si peu que i'en puis en mon esprit comprendre.*

En vn autre enquis par le fondateur de Byzan-  
ce, s'il refisteroit à vn sien ennemy:

*Phæbus n'en est d'aduis, garde toy de t'y prendre,  
Il est plus fort que toy; Dieu le fait entreprendre,  
Le pousse & le foustient; Dieu di-ie sous qui tremble  
Terre, Ciel, Mer, Phæbus, & le Chaos ensemble.*

Proclus dit, que les Oracles ont recognu le grand  
Dieu Fontaine des fontaines de toutes choses: &  
pour exemple allegue cestuy-cy en quatre vers: *De  
Dieu sourd la generation de la matiere si diuerse; de là mes-  
mes esclatte la subtilité du feu, & les globes des mondes  
& tout ce qui est né, & c.* Voilà ce que respondoit  
Apollo, ce Dieu tant celebré des Payens, quand on

μικρὰ δὲ θεῶν  
μερὶς ἀγγελοῦ  
ἡμεῖς.

Porphy. li. 10.  
διλογίαν φε-  
λοσφίας.

Proclus sur le  
Timée.

luy demandoit que c'estoit que Dieu. Que si on le presse de dire qui il est luy mesmes, & comme il veut estre appellé, il dit, *Appelle moy damon tout sçavant & tout sage.* & vnc autrefois,

*Nous demons qui hantons toute la terre & l'onde,  
Tremblons au fouët de Dieu, sous qui tremble le môde.*

Ces Oracles sont referez par Porphyre, Proclus & autres Payens; aucuns aussi reperez par Lactance: qui suffiront pour monstrier comme les Diabes croyent vn seul Dieu, & en tremblent. Or i'ay pensé qu'il me seroit pardonné si ie traitoy ceste matiere vn peu amplement; par ce que ce consentement que i'ay prouué en tous, est contre l'opinion de plusieurs. Et parainfi, voicy le Monde, les hommes, & les Diabes mesmes, qui crient avec l'Escriture sainte: *Escoute Israël, le Seigneur ton Dieu est vn seul Dieu, le Dieu des Dieux, qui seul fait des merueilles, & entre les Dieux il n'apoint de semblable.* qui est ce qu'en ces deux Chapitres nous auons pretendu de prouuer.

Deuter. 6.  
Psal. 85.

### CHAP. IIII.

*Que c'est que nous pouuons comprendre de Dieu.*

**O**R comme ainsi soit, que les moindres choses qui sont en Nature, & en nous mesmes, nous demonstrent suffisamment, Qu'il y a vn Dieu; toute la nature toutesfois n'est suffisante de nous apprendre, quel il est; ny l'homme en icelle d'en rien comprendre: & la raison en est euidente en l'vn & en l'autre. En l'homme, par ce que le grãd n'est iamais compris par ce qui est moindre, & par ce aussi qu'il ne peut rien auoir en son entendmēt, qui n'ait esté premierement en ses sens, dont luy prouient le commencement de toute naturelle cognoissance. Or il ne voit & ne sent pas Dieu en soy; mais

L'homme ne  
peut compren-  
dre Dieu.

mais en ses effects seulement. En la nature, par ce qu'elle est vn effect de Dieu, & que nul effect quelque grand qu'il soit, ne peut parfaictement représenter sa cause. L'homme deuifera aucunement de ce qui est moins que soy; des animaux, des plantes, des pierres. Encor, s'il veut entrer en leurs esées, il demeure court, & est cōtraint de s'arrester sur leur histoire, en confessant que son sçauoir n'est qu'ignorance. S'il vient iusques à soy mesmes, à vouloir cognoistre la nature de son ame par son ame; tout incontinent il se confond; car il a accoustumé de cheminer par les especes, & en ses discours, de passer d'vne raison en l'autre. Or son ame au contraire ne se voit pas elle mesmes, & se cōtourne seulement en soy, ne laissant non plus qu'vn cercle, rien de vuide au dehors pour s'estendre. Et toutesfois chaque chose est egale à soy, & mesurable par soy mesmes. Or que pensons nous donq que puisse l'homme, s'il veut s'esleuer iusques à mediter la nature de Dieu, duquel les moindres creatures le confondent? Et c'est ce qui a abusé les ignorans qui ont figuré Dieu semblable à eux; ce que les animaux aussi, dit Xenophanes, eussent fait, s'ils eussent esté peintres, ne pouuât ordinairement chaque chose comprendre plus grand qu'elle mesmes. Voilà donq, que l'homme de soy est trop peu pour conceuoir vne telle grandeur. Derechef, si nous considerons les effects, l'homme plante, bastit, peint, tissut mille ourages diuers. Que les bestes ne comprennent point de là que c'est que del'homme; nous ne le trouuons pas estrange, encor que de la creature à la creature, il y ait tousiours quelque proportion, mais au createur nulle. Mais il y a plus. L'homme verra & touchera les ourages de l'homme;

me; il ſçaura d'où il aura pris ſes matieres; quel meſ-  
 linge il en aura fait; quel art il y aura obſerué: Sçau-  
 ra il toutesfois que c'eſt que de l'ame ou eſprit de  
 ceſt homme? Ains non pas de la ſienne propre. Car  
 ſes effets n'approchent rien de ſon eſſence, bien  
 moins que la chaleur que le Soleil nous imprime,  
 de la naturelle puissance qui eſt en luy, laquelle  
 toutesfois nous n'oſerions entreprendre de deſcrire,  
 ſi nous ne l'auions ſenty qu'en vne priſon. Mais ſi  
 tu euſſes peu entrer en ceſt Eſprit, lors qu'il a fait  
 ceſt ouurage, tu l'y euſſes veu beaucoup plus beau:  
 & quoy qu'il puiſſe faire, & que tu puiſſes dire, c'eſt  
 toujours trop moins que ce qu'il a penſé; & ceſte  
 penſée encor n'eſt qu'un rayon de ceſt Eſprit donc  
 toute ceſte beſongne eſt partie. Que ſi toy, hom-  
 me, ne peux conceuoir par les effets l'eſprit de  
 l'homme, que tu portes en toymesmes; & ſi ſes ef-  
 fects en toutes ſortes ſont trop moins qu'iceluy:  
 oſeras-tu par les ouurages de Dieu deſcrire quel il  
 eſt, & diſputer de ſon eſſence? Et ſi par les œuures  
 tu ne puis; par où donq puiſque d'aillieurs tu ne le  
 puis voir? A ce propos nous auons l'hiſtoire aſſez  
 commune de Simonide, qui, enquis par Hieron  
 Tyran de Syracuſe, Que c'eſtoit que Dieu; deman-  
 da terme d'un iour, & puis de deux, & puis de qua-  
 tre: & en fin confeſſa, que plus il y penſoit & moins  
 il y entendoit: Et toutesfois iceluy meſmes enſei-  
 gnoit tres bien, que c'eſtoit la Sageſſe meſmes. Xe-  
 nophon, Platon, Plotin & autres dient; que c'eſt  
 choſe qui ne ſe peut trouuer, & ne ſe doit chercher.  
 Bref, tous les Philoſophes crient d'une voix avec  
 Dauid: \* *Seigneur, tu as mis les tenebres pour ta cachette.*  
*Seigneur, ie me ſuis trouué las dès tes paruis.* Or l'hom-  
 me neantmoins ne pouuant venir à ſon eſſence, l'a  
 voulu

Ciceron de la  
 nature des  
 Dieux.

Plotin En-  
 nead. 6. li. 8.  
 chap. 11.

Galien li. 9. des  
 arreſtz d'Hip-  
 ocrates. Encor  
 qu'il appert  
 par demōſtra-  
 tion certaine,  
 que c'eſt vn  
 Diuin ouurier  
 qui nous a  
 procrez; ſi ne  
 pouuons nous

voulu designer par les noms les plus excellés qu'il ait peu imaginer, comme nous auons veu au precedent chapitre. Il a consideré, puisque toutes choses estoient de par luy, qu'il estoit vn Souuerain Estre; & que pour estre tel, il deuoit estre de tousiours; & pourtant l'a il appellé Eternel. Que l'estre sans la vie n'est rien; & que qui la donne à tous, doit estre toute vie: & pourtant l'a il appellé Dieu vivant. Derechef, que la vie sans entendement est morte; & l'entendement sans puissance imparfaict; & que qui donnoit l'vn & l'autre à tous, deuoit l'auoir en soy pour tous. Et pourtant l'a il appellé Entendement & puissance, luy attribuant la cognoissance parfaicte & puissance infinie de toutes choses. Et finalement, par ce qu'Estre, Viure, Entēdre, & Pouvoir, tant plus sont hauts, & moins sont à priser, si le Bien n'y abonde de toutes parts: receuant aussi d'autre part tant de biens de sa main, il l'a appellé Bon, tres-Bon & la Bonté mesmes, se resoluant; que si propre nom ne luy pouoit estre attribué que celui-là. Mais tout cela, & tout ce que nous pouons imaginer de plus, en approche-il encores de bien loing? Attribuons luy le plus haut degré de toutes les perfections qui peuuent estre; comme il faut qu'il les ait à la plus haute touche, veu que nul ne les luy a mesurées: encor ne luy attribuons nous qu'imperfection. Car si chacune d'elles est finie, il n'est pas infiny, tel qu'il le nous faut comprendre: Et infinie ne peut-elle estre; parce que l'vne referreroit l'autre par son infinité: Il faut donq conceuoir vne simplicité tressimple; qui neantmoins en vne perfection comprenne toutes perfections, cōme leur racine; ce qui semblera contrarier en l'esprit humain: C'est à dire, que sa prouidence

par aucun entendement ny raison, cōprendre, ny quelle est la substance, ny comment il nous a faits. Car il no<sup>r</sup> faut sçauoir, que c'est toute autre chose de demonstrier, qu'vne prouidence nous a composez, que de cognoistre la substance ou de nostre ame, ou de celui qui nous a faits.

\* *Posuit tenebras latibulum suum: Defeci in atriis tuis Domine.*

*τὸ ὄν, ἀίδιον.*

*ζεις ἀπὸ ἔ*

*ζῆν.*

*νῆς, δύναμις,*

*ἐπιπέχρα.*

*τὸ ἀγαθόν.*

Mercuré en

son Poemader.

chap. 2. & 6.

uidence ne soit point plus providence que iustice; ny la iustice plus iustice que misericorde; ny la cognoissance plus cognoissance que vie; ny la vie plus vie que simple Estre. En somme, que ce soit vn Estre qui soit totalement & vniquement tout: ie dis toute action, toute forme, toute perfection &c. Et c'est ce que Dieu nous enseigne luy-mesmes, quand enquis de son nom par Moyse, il luy respond; le suis qui suis: lequel nom les Iuifs ont en telle reuerence, que les Sacrificateurs mesmes, dient-ils, ne le nommoient qu'aux plus grâdes festes. Et encor ce nom ne semble pas à Plotin suffisant pour luy. Appelions-le Bon aussi; c'est trop peu: car le Bon est Bon de par la bonté; cōme le chaud est chaud par la chaleur. Mais Dieu est la bonté mesmes; & tout ce qui est bon, l'est de par luy. Et ce mot de bonté mesmes, n'est point assez; car la bonté subsiste en quelque substance. Or en Dieu ne se peut rien concevoir qui ne soit substantiellement, voire supersubstantiellement substance. Derechef, si nous disons; il voit, il sçait, il cognoist, cela se rapporte au temps; & celuy, qui a fait le temps, est hors du temps. Et si nous disons; le voicy ou le voilà; c'est tout de mesme: car celuy, qui a fait tout lieu, n'est contenu en aucun. Et c'est pourquoy Trismegiste dit tresbien; Qu'il est meilleur & plus puissant que tout nom: Et Salomon s'escrie en admiration, Quel est son nom? ne pouuant l'homme ny prononcer ny concevoir vne parole qui proprement luy conuienne: ny en noms, ny en verbes, ny en oraison complete; par ce qu'il est vne essence subiecte au temps, aux lieux, & aux accidents, qui ne peut rien outre soy-mesmes. Et quel sera donq le bout de toutes nos subtilitez? Ce sera en somme, que la plus grande chose

יהוה  
איה אשר אהיה

Plot. Ennead.  
7. lib. 7. ch. 38.

Mercure en  
son Pœmâdre.  
Prouerbes 30.  
vers. 4.

chose que nous puissions sçauoir de son essence, c'est que nous n'en pouuons rien sçauoir. Que tout ce que nous en disons affirmatiuement, ne luy peut cōuenir, ny verité, ny sagesse, ny regne, ny vni-té, ny deité &c. ny chose que par là nous entendiōs. Qu'aussi peu encor le pouuons nous nommer que comprendre, quelque haut que nous pensions nous esleuer. Et pourtant qu'avec Trismegiste il le nous faut appeller en nous taisant; & luy dire avec Dauid: Seigneur, la meilleure loüange que ie te puisse donner, c'est vn silence.

Or ne pouuans sçauoir que c'est de Dieu sinon en l'ignorant; nous reste de sçauoir, que c'est qu'il n'est pas: qui n'est pas vne petite ayde pour aucunement le cognoistre. Enquoy nous auons vne re-gle toute contraire à obseruer. Car comme nous auons dit, Que tout ce qui se dit, ou s'affirme de l'Essence de Dieu, pris à la rigueur, ne conuient point; aussi tout ce qui s'en dit negatiuement pris en la mesme façon se trouuera vray: tellement, que qui plus sçait de negatiues, ou de remotions comme ils parlent, en ceste matiere, peut estre dit le plus sçauant. Pour esclarcir d'auantage ce poinct, par les diuers mouuemens que nous voyons icy bas, la nature nous a enseigné, Qu'il y a vn Dieu, premier moteur de l'Vniuers. Or par icelle mesmes nous di-fons, qu'iceluy est immobile, i. qu'il ne se meut point. Car nous voyons que la nature de celuy qui meut, entant qu'il meut, est d'estre & de s'affermir en vn repos. Nostre ame mesmes au regard du corps est immobile, encor qu'elle face iouier tous ses mouuemens; & plus l'homme veut remuer de choses, & plus faut il qu'il arreste son esprit. Dieu donq est en repos perpetuel, veu que perpetuel-  
lement

θεωρεται ὁ  
ἐπέκδνα τῆς,  
inquit Porphyrius,  
ἀνοσιτακρεῖ-  
τῆς νοήσεως,  
ὡς περὶ Θεοῦ  
θευδόντος.  
in propositioni-  
bus.  
Dionys. De diu-  
nis nominibus.  
σὺν τῇ φωνῇ  
μενε.  
Tibi silentium  
laus.  
Quid non sit.

Immobile.

1. Phys. ca 3.  
τὸ ἀκίνητον.

τὸ ἀτρέμετος,  
és vers de Parmenides  
recez par Simplicius.

Immuable.

lement il agit; & n'a ce repos en autruy, mais en soy mesmes; ains est son repos luy mesmes. Et pourtant l'ancienne Philosophie l'a appellé, τὸ ἀκίνητον, τὸ ἀτρέμετος, immobile & stable; pour le distinguer du Ciel, des Planetes, des Astres, subiects à mouuemens, & c. quel'ignorance des peuples a appellé Dieux. De là nous difons aussi qu'il n'est point muable; car mutation en soy est vne espeece de mouuement tendant hors soy; comme, celuy qui desire, desire ce qu'il n'a pas, & c. Or il est vn & tout ensemble. Et d'aillieurs aussi ne le peut il estre; car rien ne se change que par quelque chose, qui en certaine qualité soit plus forte que soy; comme le boys par le feu, & c. Or toutes choses ont leur vertu de luy seul. Par ce mot donq nous niōs, qu'il soit semblable aux ames immortelles, qui reçoieēt telles passions que nous sentons; & aux intelligences separées mesmes, que nous appellons Anges & les Philosophes Dieux; qui ne sont immuables, qu'entant qu'elles s'arrestent en la contemplation de celuy qui ne se peut changer. Et n'y fait rien que nous voyons si diuerses mutations en toutes choses. Autre chose est se chāger; & autre, vouloir qu'il y ait changement; comme autre, se mouuoir, & vouloir qu'il y ait mouuement. Le Soleil fait des changements tresdiuers és choses d'icy bas; il verdit, il iaunit, il meurit, il flestrit, & c. Et toutesfois il ne change en rien sa chaleur; & s'il auoit intelligence, comme aucuns veulent, il pourroit mesmes vouloir tous ces changements sans se changer. Ainsi, & beaucoup mieux, est il de Dieu. Sans s'alterer en son essence, il veut & fait toutes ces mutations és essences: & est tellement certain qu'il est immuable; que s'il ne l'estoit, toute muable nature periroit



periroit; ne plus ne moins, que s'il n'estoit immobile, tout mouuement cesseroit. Or de ces deux negatiues, nous en tirons vne troisieme; c'est qu'il n'a ne cōmencement ne fin, ce que nous appellons Eternel. Car le commencement & la fin de toutes choses vient de mouuement & de mutation: & pourtant celuy qui n'y est point subiect, ne peut auoir commencement ne fin. D'auantage le temps n'est qu'une mesure de mouuement; auquel y a vn deuant, & vn apres. Celuy donq qui n'est point subiect au mouuement n'est point subiect au tēps; & qui n'est point subiect au temps, n'a point son Estre par succession continuēe d'un moment à autre. Et par ainsi l'Estre de Dieu est tout ensemble; qui est le propre del'Eternité: Et ce que nous disōs, il a esté, & il sera; c'est à dire; Iamais ne fut qu'il ne fust; Et iamais ne sera qu'il ne soit. Derechef, estant Eternel, il n'est point subiect à aucune puissance passiuē; c'est à dire; qu'il est tout ce qu'il est actuellement, & ne peut estre rien que ce qu'il est. Car si c'estoit de par luy, il y auroit mutatiō; & si d'ailieurs, il y auroit mouuement de puissance à acte ou action; & il n'est subiect à l'un ny à l'autre. Qui plus est, l'Eternité ne peut estre potentiellement; mais seulement actuellement & par effect; car tout acte simplement pris est premier que la puissance; comme la cause premier, que l'effect; estant la puissance cōme animée par l'action; à sçauoir d'une graine en herbe, & d'un pepin en arbre par la vertu du Soleil. Or l'Eternité n'édure ne premier ne dernier; Et par consequent, est tout ce qui peut estre, & actuellement & eternellement; dont il s'ensuit aussi immediatement; que Dieu n'est ny la matiere ny materiel; car le propre de la matiere est d'estre purement passiuē,

Eternel.

Merus actus.

De potentia in actu.

Immatériel.

passiue, susceptible de diuerses formes, & vne puissance de les receuoir toute nuë, telle qu'elle est descrite par les Philosophes. De ces cōclusions nous venons à vne autre; à sçauoir, Que Dieu n'est point composé. Car ce qui est tel, disons nous, est plus nouveau que les choses qui le composent. Or Dieu est Eternel, & rien ne luy peut estre nouveau. Et puis; composition est vne vnion de plusieurs choses; & auant que d'estre vnies en effect, il falloit qu'elles le fussent en puissance; c'est à dire; qu'elles en fussent capables. Or Dieu n'est rien, en puissance, qui est vn Estre imparfait; ains tout actuellement & de faict. D'auantage nous disons que Dieu a fait, & cognoist toutes choses. Or s'il auoit en soy la nature d'aucune d'icelles, elle empescheroit les autres: comme nous voyons que la langue du febricitant; par ce qu'elle est abbreuuee d'un humeur choleric; ne peut iuger des faueurs; & l'œil, qui a quelque matiere en soy, ne peut rien voir: S'en suit donq, pour faire & cognoistre toutes choses, Que Dieu soit tressimple, & ne tenant rien d'aucunes choses: & plus simple il est, & plus capable est il de tant de multiplicitez: comme l'œil & l'aureille le sont mieux de toutes couleurs, & de toutes voix, moins coulourez & bruyants ils sont. Consequemment, n'estant point composé, il ne peut estre corps: car tout corps est contenu & a des parties; ce que la plus part des peuples a bien cognu; comme recite Numenius Pythagoricien; & n'estant point corps, il ne peut estre en vn lieu, ny en tout, ny en partie: dont nous pourrions dire; à parler estroittement; Qu'il n'est en aucune part: c'est à dire, que nulle partie d'iceluy ne touche en aucun lieu designé. Cependant comme il a fait toutes choses

*Numenius πρὸς  
τὸν ἄρκεττον.*

*Incorporel.*

*Locus consideratur aut ut res creata, aut ut contentius locati.*

*Illo modo, Deus est ubique: hoc modo, nusquam.*

choses par la vertu de son Estre, icelle vertu penetre, remplit & contient toutes choses; & par ce qu'elle n'est point diuisible, elle est toute en tout; & toute en chacune partie; & par ainsi il est luy mesmes, cest **VBIQVE**, ce tout par tout, auquel subsistent toutes choses; encor que determinément il ne soit en aucune. Nous en auons vne image en nostre entendement; qui n'est toutesfois qu'une vaine ombre; car toutes les choses que nous auons conceües, par ce qu'elles sont moins que nous, y sont sans qu'il s'y mesle; & iceluy par vne certaine façon les touche toutes, encor qu'il ne soit compris en aucune. Or si toutes ces choses sont en nostre esprit, par ce qu'elles y sont entrées par nos sens; combien plus seront toutes Essences en Dieu; & luy en toutes, duquel elles sont sorties, & duquel la seule conception les a produites? N'imaginons pourtant icy aucun meslinge. La lumiere du Soleil, est vniement continuée par tout; elle ne peut estre diuisée en parties, ny enclose en aucun lieu, ny separée de sa source: elle penetre par tout, elle emplit tout, elle est presente à tout ce que nous voyons; ie dis; comme les Theologiens parlent; en essence, en puissance & en presence. L'air reluit de sa presence, & s'obscurcit de son absence; & nous apperceuons l'un & l'autre: neantmoins elle ne se mesle point avec iceluy, & ne luy laisse rien du sien. Or, oserons nous conceuoir moins de ceste lumiere intelligible, si nous en voyons vne telle de nos yeux? & trouuons-nous estrange qu'elle soit par tout & nulle part; veu que d'un corps nous voyons partir vne chose incorporelle, qui sans en toucher aucune, les esclaire toutes? Et si vne lumiere luit en tout ce qui luit; vne telle essence sera elle point en tout ce qui

*Ubique & nullibi, sed nullibi neque circumscriptum neque definitum, Ubique autem repletum.*

est? Et veu que les choses ne pouuoient estre faites sans que la vertu de Dieu; qui est son essence mesmes; fust presente à toutes & à chacune d'icelles; rié l'empeschera-il d'estre encore present à toutes? Or comme par la disposition des yeux, des lucides, & des subiects diuers la lumiere du Soleil a diuers effects: aussi est diuerse la presence de Dieu à diuerses choses; sans toutesfois qu'il se diuersifie. Il est, dit S. Augustin, *en soy mesmes, comme le commencement & la fin; Au monde, comme l'autheur & conducteur d'iceluy; en son Eglise, comme vn pere de famille en sa maison; en nos ames, comme vn espoux en sa chambre; és iustes, comme aide & protecteur; és reprocuez, comme tremblement & horreur. Nul ne s'ensuit de luy qu'à luy; de sa seuerité à sa bonté & c. Car quel lieu, dit il, rencontrera il fuyant s'il n'y trouue ta presence?* Donq la mesme presence qui a assisté à la facture de toutes choses, est presente à chacune pour les cōseruer toutes; & absente neantmoins de toutes & de chacune, comme lors qu'il n'y auoit aucunes choses: par ce que nulle ne la contient ny partie d'elle; mais elle toutes choses. Or il faut encor passer vn point plus outre. Dieu, disons nous, est present par tout. Il est donq infiny; & toutesfois il n'est contenu en aucun lieu, car il n'est point corps: S'ensuit dōq qu'il n'est point infiny en corps, mais en esprit; & non en quantité, mais en bonté & en vertu, & si mieux encor se peut dire. Ainsi n'imaginons point vne masse comme les ignorans. La masse des choses, comme nous voyons, est ce qui les rend inhabiles à action; au contraire, plus vne chose est spirituelle, & plus elle est actiue. Celuy donq qui est l'action de toutes les puissances, doibt estre vn esprit infiny en puissance; & toutesfois exempt de toute quantité, qui proprement

S. August. sur  
les Psal.

1. Phisic. cha.  
2. &c.  
ἐν τῷ ἀπείρῳ.  
Infiny.

Infinitus non ex-  
tensiuè sed inten-  
siuè.

ment n'est qu'impuissance; voire tellement infiny, que toute ceste infinité luy soit finie: c'est à dire, luy finy à soy-mesme; par cé qu'il n'est, & n'a rien hors de soy-mesme. Ainsi donq nous auons par raison, & le pourrions auoir par les dæmons mesmes, és Oracles sus alleguez, & par tous les Philosophes, Que Dieu est, immobile, immuable, sans commencement ne fin; simple, incorporel, infiny; qui sont tous noms par lesquels nous ne disons pas, quel il est; ains seulement, quel il n'est pas; non, di-ie, pour le conceuoir; mais pour ne nous deceuoir en nos vaines conceptions. Et de toutes ces negatiues nous n'apprenõs qu'vne seule affirmatiue, comme du commencement; à sçauoir, Que Dieu est son essence propre, ainsi qu'il dit à Moysë; puis qu'il est de soy, toutes choses de luy, & qu'il ne peut estre rien d'aillieurs; & puis aussi, que ce luy est mesme chose, estre grand & estre puissant que purement & simplement estre; c'est à dire, que nous le deuons entendre autant que nous pouuons, Bon sans qualité; Grand sans quantité; Eternel sans temps; tout présent sans lieu, & c. Et pour conclurre ce chapitre, ne pouuans comprendre Dieu en son essence, nous estudierons à approcher de sa cognoissance en trois façons, le considerant en ses effects; mais le conceuant infiniment au dessus de ceux, qui nous semblent les plus grands: és perfections que nous apperceuons en toutes choses, comme bonté, vérité, sagesse, iustice, vie, vnitè & c. mais le conceuant vne seule perfection, si nous pouuons, qui les embrasse toutes vniement; & chacune encõr infiniment au dessus du plus hault degré de perfection que puissions imaginer. Et finalement és imperfections; qui sont en toutes choses, comme mutabi-

lité, impuissance, materialité & c. les conceuant eslongnées de son essence infiniment plus que nous ne les en pouuons eslongner en nostre esprit. Mais quand nous y aurons bien traouillé, encor n'aurons nous appris, qu'à n'ignorer nostre ignorance. Et pourtant pour ne nous perdre en le cherchant; le plus seur est, de le posséder en l'aymant, seruant & adorant; dont iceluy par son amour enuers nous, nous face la grace. Amen.

#### C H A P. V.

*Qu'en l'vnique Essence de Dieu subsistent trois personnes; ce que nous appellons Trinité.*

**O** S O N S encor vn peu plus auant, non par le discours temeraire de l'homme, mais par la misericordieuse conduite de Dieu, qui s'est daigné reueler à nous en ses Escritures; & voyons, ce que la raison d'elle mesmes n'eust iamais trouué, s'elle le nous aydera maintenant à l'approuuer. Car il est d'elle enuers Dieu en quelque maniere, comme de nostre œil enuers le Soleil. Le Soleil, ny rien sous le Soleil ne se peut bien voir sans Soleil: ny Dieu, & ce qui est de Dieu, sans Dieu, quelque bon œil ou esprit que nous ayons. Mais quand le Soleil luit, nostre œil voit les choses qu'il ne voyoit pas, & en iuge à son aise, encor que ce soit le mesme œil, & en luy la mesme vertu visiuë; qui en soy n'a point receu d'accroissement. Et quand aussi il a pleu à Dieu nous reueler vne doctrine, celle mesme raison qui ne l'eust iamais apperceuë la voit, la discourt & l'approuue; sans toutesfois qu'en elle y ait nouvelle vertu ny changement. Nous auons conclu par la raison, que Dieu est vne tressimple essence. Nous croyons par la reuelation du Ciel, qu'en ceste

ceste tressimple essence y a trois personnes ou subsistances. Iamais la raison ne fust venue à le trouuer: Car nous ne pouuons distinguer, que ce que nous pouuons comprendre; & la raison toutesfois nous seruira à l'approuer.

En premier lieu nous auons desia recognu en Dieu par ses effects, vne nature, ou vertu actiue: (il en faut parler en langage humain puis que le diuin nous est incognu) qui est le Principe & motif de toutes choses. Et en chacun de ses effects nous voyons vn art singulier; & en la liaison qui est entre tous grands & petits, vn ordre admirable, comme cy deuant nous auons discouru: & ne voyons ordre ny art que là où il y a intelligence: S'ensuit donq, Qu'en Dieu, dont ce grand ordre & art sont partis, l'intelligence soit tressouueraine. Derechef, comme ainsi soit que des choses de ce monde, les vnes entendent, les autres non; toutes neantmoins sont destinées à vn certain but, & vne certaine fin: le Soleil pour faire le iour, & pour eschauffer; la Lune pour esclairer les tenebres; tous les Planetes & Astres pour marquer les saisons; & ainsi de toutes choses. Nul ne chomme en son chemin; nul ne se destourne de sa fin: Et la plus part toutesfois ne se la pouuoient prescrire. Car le Principe de toute fin est intelligence, & en plusieurs d'icelles il n'y en a point. Il faut donq que Dieu qui les a faites, leur ait ordonné leurs fins; & partant ait eu vne intelligence pour elles. Or ces choses sont innombrables, & leurs fins accouplées comme elles sont les vnes aux autres, monstrét qu'elles ont toutes leur commencement d'vne mesme intelligence. Il faut donq, que ce commun auheur de leur Estre; à sçauoir le souuerain Estre, soit aussi vne souueraine intelli-

La generation  
du Fils ou se-  
conde person-  
ne.

gence, qui departe les effectz d'intelligence à tant de choses qui n'en ont point. En apres, les choses qui ont intelligence, sont celles qui disposent & ordonnent des autres, & non au contraire. L'homme bastit, plante, nourrit bestail; & fait mesnage de tout cela ensemble. Des hommes mesmes les plus entendus font les loix, & veulent gouverner les autres; bref, naturellement ce qui n'a point intelligence, sert comme d'instrument à qui en a; & qui moins en a; à qui en a le plus, & nulle part en nature ne se trouue le contraire: Et, comme nous auons prouué par tous les Philosophes mesmes, Dieu a fait toutes les intelligences, tant separées que liées aux corps, leur assignât leurs offices & leurs fins; Et par ainsi est leur Principe & leur fin mesmes. Il faut donq derechef, que ceste intelligence en Dieu soit tressouueraine; à sçauoir, selon que par les effectz exterieurs nous la pouuons descrire, vne faculté, si ainsi se peut nommer; selõ laquelle il exerce tressagement, ceste vertu, puissance, & nature actiue que nous remarquons en ce monde en toutes choses, mais dont toutesfois le principal acte demeure & reside en luy. Or nous auons prouué que Dieu est infiny; & puis qu'ainsi est, rien ne se peut considerer en luy, qui aussi ne soit infiny; autrement il seroit finy & infiny tout ensemble. Et infiny ne seroit. il pas, s'il pouuoit aujourd'huy entendre ce qu'il n'auroit entendu parauant. Il faut donq, que de toute eternité il entende ce qui a esté, qui est, & qui sera; le tout, les genres, les especes, les indiuidus, les origines, progresz, & successions; les faits, les diés; & les pensées, & c. c'est à dire, que ceste intelligence en Dieu soit eternellement infinie. Et derechef, l'intelligéce est vn acte qui demeure & reside en celuy

qui l'a



qui l'a, sans passer en la chose extérieure: car si nous entendons le cours du Soleil, nous en sommes plus entendus en nous-mêmes; mais le Soleil n'en est rien alteré pour cela. Et nous auôs ià dit, que Dieu est tressimple, & qu'en iceluy n'y a rien qui ne soit son essence: S'ensuit donq, que Dieu n'a pas seulement intelligence; mais que son intelligéce est son essence mesmes. Or voyons maintenant ce qu'engendre ceste intelligence. Nous auôs dit que Dieu est vne pure action, & que de toute éternité il agit; & estant d'autre part tressimple, il n'y a rien en luy qui n'agisse; dont s'ensuit, qu'éternellement ceste intelligence est en actiō. Or en quoy donq? Et quel aura esté son obiect? Certes ne rencōtrant par tout que soy-mêmes, Dieu concenoit donq & entendoit soy-mêmes: Et falloit bien qu'il s'entendist, veu que la principale sagesse est de se cognoistre, laquelle ne luy pouuoit defaillir. Il falloit donq, que cest entendement diuin, comme la face en vn miroir, fist vne reflexion contre soy-mêmes; comme fait nostre esprit quand il veut considerer sa nature propre, & par ceste reflexion conceust & engédraft en soy vne image parfaicte de soy-mêmes; qui est ce qu'en la Trinité nous appellons le Fils, le Verbe ou la Parole, l'Image viue & parfaite, & la Sagesse du Pere. Or ceste intelligéce est actuellement éternelle, & éternellement actiue. Et pourtant nous disons que ceste secōde personne qu'elle engendre, est aussi éternelle: Et Dieu en son intelligence n'eust pas rien conceu, qui fust moins que soy-mêmes, car elle est égale à luy: & ce que nous ne nous cōprenōs point, vient des tenebres & de la pesanteur de nostre chair, qui nous rend inégaux à nous mesmes. Nous disons donq, que le Fils est égal au Pere,

& l'image au Patron: mais qui plus est, l'Estre du pere & son entendre est tout vn. Et son Estre entendu de soy n'est autre chose que l'estre du fils; lequel est conceu & engendré par l'intelligence qu'a le pere de soy mesmes: dont nous concluons d'erechef, que l'essence du pere est l'essence du fils; qu'elles ne different que de relation, & par ainsi qu'ils sont coëternels, égaux, & coëssentiels; qui est ce qu'on nous en enseigne en l'Eglise. Or ceste seconde personne pour diuers respects est signifiée par diuers noms. Elle est ordinairement appelée Fils: par ce que c'est vne Conception de l'intelligence qui est en Dieu, & vne parfaicte ressemblance d'iceluy: en quoy, nous auons à considerer, que selon la diuersité des natures les engendremens aussi sont diuers. Car toute vie, s'il faut ainsi parler, engendre son fils en elle mesmes premier que de le mettre hors: & plus excellente elle est, & plus aussi luy est intime ce qui en procede. Aucuns ont douté de là, si le feu estoit animé; par ce qu'il engendre vn feu semblable à soy: mais comment qu'il en soit, comme les Elemés tiennent le plus bas degré en la nature; aussi fait le feu en sa façon d'engendrer, ne le pouuant sinon hors soy, & par l'application d'vne matiere exterieure. La plante conçoit vn humeur en soy qui vient en bourgeon; & puis en fleur, & puis en fruit; & ce fruit estant meur tombe en terre, & y produit vne autre plante. Or ceste seconde plante là viuoit en la premiere premier qu'en soy, & les animaux viuent, meurent & sentent és ventres des meres auant que d'en sortir; qui est encor vne generation plus intime. La vie sensitiue conçoit vne imagination qui se thesaurize en la memoire; mais comme elle

procede

Pourquoy la  
seconde per-  
sonne s'appel-  
le Fils, Parole,  
Sageffe, & c.

procède des sens & sensibles, aussi sort elle de soy-mesmes. La vie intellectuelle a ses conceptions & enfantements plus intimes que tout cela; car elle a sa reflexion contre elle mesmes, & demeure en elle mesmes; & nous appellons ses actions vulgairement conceptions, comme les doctes appellent leurs liures, leurs enfans. Mais encor y'a il cela, qu'és hommes elle procède de l'imagination qui luy est chose exterieure: par ce que rien ne peut entrer en l'entendement que par les sens; & d'auantage, que la chose eutēdue & l'intellect n'est pas en nous tout vn. Dieu seul comme il est toute vie, & sa vie toute intelligence; qui est le souuerain degré de vie; a sa conception & generation tresintime: car il conçoit en soy & de soy: & sa conception est generation: & ceste generation demeure en luy mesmes, son intelligence ne rencontrant eternellement par tout que son essence mesmes. Et c'est ceste seconde personne, que nous appellons Fils, & auquel cenom conuient d'autant plus proprement, que sa ressemblance est plus parfaicte, & sa generation ou filiation plus intime, que toutes ces generations que nous voyons communement, & autres que puissions imaginer. Nous l'appellons aussi λόγος, qu'aucuns interpretent le Verbe, ou la Parole; & les autres la raison, l'vnē & l'autre signification ordinaire au mot & conuenable (autant que les choses diuines se peuuent représenter par voix humaines) à ce qu'on veut signifier par iceluy. Quand nous disons la Parole, c'est selon la doctrine des Philosophes, qui remarquent en l'homme double parole, l'vnē en l'entendement, qu'ils appellent parole interieure, que nous y conceuons auant que prononcer; & l'autre image sonante de celle là, la-

Voyez Mercur. Trisme. chap. 12. du Parmander.

quelle s'exprime par nostre bouche, qu'ils appellent, parole vocale. Et nous sentons l'une & l'autre à chaque mot que nous voulons prononcer: Et mieux encor le pourroyent observer ceux qui n'auroyent appris aucun langage; par ce qu'ils ne lairoyent d'avoir ces concepts interieurs en eux. Car l'entendement ou intellect sur la chose qui luy est proposée, conçoit soudainement vne parole interieure; & engendre ceste conception, comme par vn subit esclair, en nostre esprit: & puis nostre esprit l'explique plus à loisir avec la voix: icelle toutesfois ne peut pas parfaictement représenter l'interieur; dont nous voyons que plusieurs ont de belles meditations qu'ils ne peuvent exprimer; & ceux qui les expriment ou par la voix, ou mesme par escript, se desplaisent en leurs œuures, les ayans conceuës beaucoup plus belles en leur entendement. La parole de l'entendement, c'est la raison mesmes: la parole de l'esprit ratiocine & discours; & la voix prononce, & chacune est image de la prochaine: & telle qu'est la proportion de la voix ou parole vocale, à la parole de l'esprit; telle est-elle de la parole de l'esprit à la parole de l'entendement. La voix a besoin d'air; & est diuisée par parties, & luy faut du loisir. L'esprit est indiuidu; mais si luy faut il du tēps pour passer d'une conclusion en l'autre. L'intellect moins qu'en vn moment fait son action; & par vn seul acte emplit tellement l'esprit & le discours, qu'il est contraint pour vn d'en faire plusieurs. Et ceste diuersité peut chacun remarquer en soy-mesme; encor que tous ces actes semblent se faire ensemble, comme le tonnerre & l'esclair. Or nous appellons donq en Dieu ceste conception que son intellect a conceu eternellement de soy-mesme,

*Rapida quadam  
coruscatione persua-  
dat animum.*

*Vox profert, animus ratiocinatur: mentis verbum ipsa ratio est.*

me, Parole, qui est l'image parfaite de son intellect; & son intellect Dieu mesmes: Et derechef no<sup>9</sup> l'appellôs aussi Raison; par ce que la Raison n'est autre chose qu'une fille & parole de l'entédement. Et par icelle parole nous disons que Dieu a fait toutes choses. Car comme l'artizan fait son ouurage par la forme qu'il en a cōceü premier en son entédemēt qui est sa parole interieure: ainsi Dieu par ceste parole comme par son art interieur, a basty le monde & tout ce qu'il contient: Car celuy qui est Vn, toutes choses, conçoit en se conceuant toutes choses. Bref, nous l'appellons aussi la Sageſſe du Pere, voire purement & simplement la sageſſe. Car sageſſe en l'homme mesmes n'est qu'une habitude procedāte de plusieurs conceptions ou paroles interieures; par laquelle nostre entendement se parfait en la cognoissance des choses hautes. Or Dieu est la hauteur des hauteurs, & par ceste conception de soy-mesmes se cognoit soy-mesmes; sauf q̄ ce qui nous est habitude luy est essence; & qu'il est le subiect de sa sageſſe mesmes; au lieu que la vraye sageſſe de l'hōme n'a autre subiect que Dieu. Or y peut-il auoir plus grande sageſſe en luy que la cognoissance de soy-mesmes? Et ceste cognoissance est-elle pas née de l'entendement?

Venons à la troisieme personne. Nous auons recognu en ceste tressimple essence de Dieu vne nature actiue, & avec icelle vne intelligence selon laquelle ceste vertu exerce ses actions. Or en ceste mesme essence, outre l'intelligence y auroit-il point aussi vne volonté? Si nous considerons toutes les choses du monde, nous y trouuerons tousiours quelque espece de volonté tendante à leur bien particulier: & plus d'intelligence elles ont, & plus aussi

La procession  
du S. Esprit, ou  
troisieme per-  
sonne.

aussi ont elles de volonté; par ce que tant plus le Bien est cognu, & plus il est desiré; & plus aussi il est desiré, & plus est la volonté vniforme & moins departie. Je laisse les choses insensibles, les plantes, les herbes; les pierres mesmes, qui ont certaines inclinations naturelles assez remarquées par les chercheurs de nature: mais il ne se peut nier, que les animaux n'ayent vn appetit sensitif, pour pour-suiure ce que leur sens leur apprend estre leur bien. Les hommes aussi courent de toute leur volonté apres leur bien pretendu; qui apres l'honneur, & qui apres les richesses, & qui apres le plaisir: & plus ils le cognoissent ou pensent cognoistre, & plus y bandent ils leur volonté; & plus ils en tiennent & possèdent, & plus y tiennent ils leur cœur fiché. Seulement leur entendement enchanté par la vanité s'abuse à choisir le mal pour le bien: & fait consequemment degenerer leur volõté qui deuoit estre intellectuelle, en vn appetit bestial & charnel. Les Anges, dient les Philosophes, ont aussi vne volonté, & plus vne & plus viue; mais, comme par leur entendement ils cognoissent le bien mesmes, à sçauoir Dieu; aussi ont ils tousiours leur volonté arrestée en luy seul, sans la destourner à tant de diuers obiects, qui ont accoustumé de nous amuser. Or celuy qui l'a donnée & imprimée à tous, l'auroit-il point en soy? Et celuy qui a departy tant de biens à toutes choses; à qui plus, & à qui moins, leur a-il pas voulu ces biens là? Et celuy en la contemplation duquel les plus heureux esprits paissent leur volõté, a-t-il pas ce plaisir; puis qu'il se cognoist parfaitement; de se contenter parfaitement en soy? Et ce plaisir, qu'est ce autre chose qu'une pleine volonté; voire pleine, à suffisance de ce vray bien qui

suffit

fuffit à foy mefmes, qui est le feul & propre obiet de la vraye volonté? Derechef, la nature de la volonté est d'appliquer routes puiffances à leurs actions. Pour neant entendons nous si nous ne voulons entendre; pour neant voyons nous si nous ne voulons voir; pour neant pouuons nous si nous ne voulons pouuoir. Et cela se voit iournellement en toutes nos actions, qui ne viennent point en effect, s'elles ne font comme animées & poussées par la volonté. Or nous voyons que Dieu a appliqué sa puiffance, en faisant plusieurs choses; voire infinies & infiniement diuerses. S'ensuit donq qu'il a voulu faire; qu'il a voulu l'vne pour vne fin, & l'autre pour l'autre, & toutes cependant pour luy mefmes; & par conséquent aussi, qu'il a vne volonté. Et ceste volonté autant que nous la pouuons remarquer par les effects; c'est vne faculté par laquelle il applique la Vertu actiue quand & comme bon luy semble; comme selon son intelligence il la conduit aussi & exerce, encor que son principal acte se face en foy mefmes. Or c'est routesfois tousiours parlé à la façõ des hommes. Car si en nostre ame propre nous auons peire à distinguer les facultez de volonté & entendement, pour la conionction qui est entre elles: à plus forte raison en ceste simple essence, qui est infiniement plus vne; deuons nous iuger que tout cela n'est qu'vn en foy; encor que selon quelque raison elles different. Dieu entend: mais nous auons prouué qu'estre & entendre en luy n'est qu'vn. Dieu veut aussi: mais vouloir & entendre en foy, lui est aussi tout vn. Et par ainsi les trois reuiennent à vne essence. La raison est toute claire. C'est que la volonté non plus que l'intelligence n'est pas vne action qui passe en la chose exterieure, mais  
qui

qui demeure au voulant. Car que nous voulions quelque chose, nous en pouuons sentir en nous quelque alteration; mais la chose ne s'en sent point. Or nous auons prouué que tout ce qui est ou reside en Dieu, est son essence mesmes: & d'auantage Dieu ne veut que selon qu'il entend; car le bien cognu est l'obiet de la volonté; & iceluy n'entend que par son essence. S'ensuit donq, Que le vouloir, commel'intelligence en Dieu est son essence mesmes, qui est en son Vnité, Pouuoir, Intelligence, & Vouloir. Or voyons maintenant ce qui procede de Dieu par sa volonté. Desia auons nous dit, Que Dieu est vne pure action; & d'auantage qu'il est tres-simple; il agit donq de toute eternité, & tout ce pareillement que nous considerons en son essence. Or nous y auons consideré vne intelligence par l'action de laquelle il se cognoist; & vne volonté par laquelle veu qu'il se cognoist, il ne peut que se vouloir soy-mesmes. Et ceste intelligence par vne reflexion de soy sur soy mesmes nous a engendré vne seconde personne que nous appellons le Fils & la Sageffe du Pere. Ceste volonté donq qui eternellement agit, n'ayant aussi obiet que soy mesmes; par son action se reflexhit aussi sur soy, & se plaist en ce Bien infiny qu'elle y cognoist, & s'espād totalement à l'aimer; & par ceste action, nous produit; s'il faut ainsi parler; vne troisieme personne, que nous appellōs l'Esprit de Dieu, & le Sainct Esprit; à sçauoir la charité & dilection du Pere, & du Fils; du Pere intelligent enuers le Fils conçu & engendré par son intellect; & du Fils reciproquement enuers le Pere, recognoissant du Pere tout ce qu'il a & tout ce qu'il est. Or ceste volonté est l'Essence de Dieu mesmes, & par consequent eternellement



lement actiue & actuellement eternelle: Car en l'Éternel il n'y a rien qui ne soit eternel; & en vn pur acte, qui ne soit acte; & de tels ne peut riē proceder qui ne leur soit semblable. Il faut donq que cest Esprit, ceste Dilection, cest Amour soit aussi actuellement eternel. D'auantage, la volontré s'estend autant que l'intellect: car nous auons dit que vouloir & entendre en Dieu n'est qu'vn, & l'intellect comprend parfaictement la chose entenduë; & ceste chose entenduë, c'est la chose aimée, à sçauoir, Dieu mesmes. La volontré donq s'estendra par son action, qui est l'Amour & Dilection autant que Dieu mesmes; & par ainsi ceste troisieme personne est egale à la seconde & premiere. Or icelle encor procede de la volontré; & la volontré est l'essence de Dieu; & de ceste essence ne peut rien proceder qui ne soit son essence. Elle n'est donq pas coëternelle & egale seulement; mais aussi coëssentielle. Derechef, nous voyōs, qu'en nous tout acte de volontré est precedé par quelque acte de l'intellect; car nous voulons les choses par ce que nous les pensons entendre; & les desirons pour le bien que nous apperceuons; & l'amour ne peut estre en l'aimant que par la cognoissance de la chose aimée; dont aussi la volontré n'est autre chose qu'vn appetit intellectuel. Ceste troisieme personne donq ne procede pas seulement de la premiere par la volontré; mais aussi par l'intellect, & par la cognoissance qu'il engendre. Et par ce qu'elle procede des deux, & non par voye de similitude; ains par acte de volontré, nous l'appellons procedante; & non engendrée: qui est en somme la raison de tout ce qu'on nous en enseigne en l'Eglise. Cependant quand nous disons que l'action de l'intellect precede l'a-

ction

ction de la volonté, ce n'est pas pour en ces personnes imaginer vn deuant ny vn apres; ains seulement pour expliquer ceste procession par ordre de nature; que nous ne pourrions pas si bien par la verité de la chose; comme si nous disions; Que le Fils est considéré deuant le S. Esprit, comme la cognoissance auant le desir de la chose; par ce que s'ils eussent peu auoir commencement, le Fils y eust esté le premier. Quant aux noms nous l'appellons plus ordinairement S. Esprit. Saint, par ce qu'en Dieu n'y a rien qui ne soit pur & sainct; pour le discerner de tous autres Esprits. Esprit, par ce que nous appelons cōmunement Esprits, les choses dont le commencement du mouuement nous est caché, comme les vents, dont le principe est incognu; la respiration des arteres, qui procede d'un principe interieur qui nous est caché, &c. en somme; par ce qu'en toute chose qui a vie, le pouuement interieur procede de quelq̄ espece de volōté par vn certain esprit. Or la dilection n'est autre chose qu'un poux latent de la volonté vers la chose aimée; cōme aussi le bien que nous receuons de son amour, c'est par vne secretaire & insensible trāspiration, qui opere en nous sans que nous aperceuiōs bonnement d'où elle vient. Et derechef, nous l'appellōs aussi dilection ou charité; par ce que toutes les actiōs de la volōté sont en l'amour ou dilection, cōme en leur racine; ne plus ne moins que toutes les actions de l'intellect diuin se viennēt rencōtrer en la Sagesse. Car ce que nous desirons vne chose ne l'ayāt pas, ou nous resioiissons l'ayant; n'est que parce que nous l'aymons; comme aussi ce que nous la craignōs; & ce qu'elle nous fache, ne vient que d'une haine qui ne peut auoir lieu en Dieu, au vouloir duquel riē ne peut s'opposer. Et

par

Pourquoy appelée S. Esprit  
Dilection, &c.

*πιδύματα.*

par ainsi cōme nous auōs Dieu de Dieu par l'actiō  
 eternelle de l'intellect; à sçauoir le Fils du Pere: aussi  
 l'auōs nous derechef par les actions conioinctes de  
 l'intellect & de la volōté; à sçauoir le S. Esprit ou la  
 dilection des deux. Dont nous concluōs trois per-  
 sonnes ou subsistances distinctes en vne essence;  
 non pour exclurre la simplicité qu'il faut tousiours  
 estroitement retenir; mais pour en icelle exprimer  
 aucunement la diuersité, qu'il ne faut ignorer; à sça-  
 uoir la puissāce du Pere; la Sageſſe du Fils; & la bō-  
 té de leur Amour; duquel, par lequel, & auquel il a  
 pleu à ceste vniueſelle ineffable eſſēce créer, former &  
 aimer toutes choses. Or il y a encores plus. C'est,  
 comme en ceste essence ces trois subsistances sont;  
 qu'aussi n'y en peut-il auoir d'auantage: ce qui se  
 peut esclarcir par mesme raison. Qui niera, comme  
 nous auons veu, en Dieu, intelligence & volōté;  
 niera qu'il ait rien fait; & qu'il face rien: car tout ce  
 que nous voyons icy bas, est marqué de l'vn & de  
 l'autre. Et qui confessera aussi comme toutes cho-  
 ses le preschent, qu'elles sont en luy; confessera pa-  
 reillement le Fils & le S. Esprit; la Sageſſe & la Di-  
 lection; car ce ne sont qu'actions de ces deux, qui  
 ne peuuent estre sans leur action; ny icelle eternel-  
 lement, qu'en Dieu mesmes. Or comme nous ne  
 pouons imaginer Dieu sans ces actions; aussi n'en  
 pouons nous considerer qui demeurent au de-  
 dans d'iceluy autres que celles là; ny par cōſequent  
 autres subsistances qui en procedent; dont aussi  
 nous disons qu'une quatriesme personne n'y peut  
 estre admise. Pour exemple, nous dirons qu'il est  
 Createur, & dirons vray; & y trouuerons aussi vne  
 relation enuers les creatures. Mais ceste vertu de  
 creation procede de la puissāce qui est au Pere, &

*A quo, per quem,  
& in quo.*

*Trois person-  
nes & nō plus.*

n'est point vne action qui demeure en dedans; ains qui passe directement en la chose creée; qui est au regard du Createur, vn Rien aupres de l'Infiny, dontelle ne peut tenir ce reng là. Disons aussi, qu'il est Sauueur. C'est tout vn: c'est, comme nous verons apres par son fils; & qui plus est, c'est vne actiō qui passe en la chose sauuee, & ne s'arreste point en Dieu seul. Ce n'est donq pas pour establir vne quatriesme relation, ny subsistence; car elle doibt estre coëssentielle. Bref, toute operation de Dieu ou procede en dedans, & demeure en l'operant & en son principe; ou bien procede en dehors, & passe en effect exterieur. Ce qui procede en dedans ne peut estre d'autre essence que la chose dont il procede; car en Dieu n'y a qu'essence; & en ceste essence ne peut demeurer qu'essence mesmes. Ce qui procede en dehors est tousiours de diuerse essence; comme sont les creatures & effects de Dieu, qui n'aprouchēt en rien del'essence du Createur. Ce qui fait l'operatiō en dehors, c'est la puissance, accompagnee toutesfois d'intellect & de volonte. Ce qui fait operation en dedans, c'est l'intellect & la volonte & rien autre; cōme nous pouuons mesmes iuger en nous, qui n'en sommes qu'vne bien sombre image. Et comme pour voir le tableau d'vn peintre, ou les vers d'vn Poëte, nous n'imaginons pas qu'il y ait pourtant en son ame superieure, vne faculté peignante ou versifiante; mais les referons & toutes leurs semblables à l'entendement & volonte: Ainsi & à plus forte raison, de tous les ourages & effects que nous voyons de la puissance de Dieu, nous ne pouuons considerer autres personnes ou subsistences en luy, que celles qui procedent par l'intellect & la volonte; qui seules, & non autres peuuet estre

coës-

coëssentielles en luy. Or l'intellec& la volonté en Dieu sont es&ce: & son essence est tres-vne & tres-simple. Et d'auantage le Verbe ou la Parole ne conçoit point vne autre parole; ains se tourne totalement vers le Pere; ne l'Esprit vn autre amour que des deux: car il s'arreste & repose du tout en eux. Donq il ne peut proceder par l'intellec& qu'vn seul Verbe; ny par la volô&te qu'vn seul Amour; ny de ce Verbe, & de cest Amour en proceder vn autre. Et par ainsi nous demeurent ces trois personnes seulement; le Pere, le Fils, & l'Esprit; es&uels deux le Pere conduit & aime toutes choses; par ce qu'il est luy seul toutes choses.

Or comme nous auons leu en la Nature qu'il y a vn Dieu, le trouuant escrit mesmes es moindres choses; aussi pouons nous maintenant remarquer les traces euidentes de ces trois subsistances ou personnes en vne Essence; comme la marque de l'ouurier qui les a faictes, es vnes plus, es autres moins, selon leur dignité; telles toutesfois que nous ne les pouuons pas bien apperceuoir auant que la doctrine nous en fust reuelee: ne plus ne moins que lettres de chiffre, que nous ne pouuons lire ny demesler, si nous n'auôs d'aillieurs, ou par sou&peçon ou par autre voye quelque cognoissance du subiect qu'elles portét. En toutes choses mesmes qui n'ont que le simple Estre, nous remarquons vne Vnité: car toutes choses sont entant qu'elles sont Vn. Et dès qu'elles laissent d'estre cest Vn, elles laissent par cō&equent d'estre. Puis nous y voyons vne forme ou figure; c'est la marque de ceste action intellectuelle, qui nous a engendré ceste forme essentielle & toute forme; à s&auoir ce Verbe ou Cō&cept eternal, par lequel Dieu les a faictes. Et derechef

Traces de la  
Trinité au Mō-  
de & en l'hom-  
me.

vne inclination és vnes plus apparente, & és autres moins; és vnes de monter en haut comme au feu; és autres de descendre vers le centre comme à la pierre; en toutes de se tenir vnies en leur matiere & forme. C'est la marque de ceste volonte' actiue, en laquelle il a pleu à Dieu s'incliner iusques à elles: & de ceste Vnion, qui en procede, en laquelle il aime, contient & conserue toutes choses. Mais en aucunes de ce plus bas reng mesmes, il s'en voit presques vne image & non vne trace seulemēt. Car le Soleil engendre ses rayons, que quelques Poētes appellent mesmes les Fils du Soleil; & des deux procede la lumiere, qui se communique par tout icy bas: sans toutesfois que l'vn soit deuant l'autre; ny le Soleil deuant les rayons; ny l'vn & l'autre deuant la lumiere: sinon en consideration de l'ordre & de la relation; c'est à dire, d'engendrez & de procedans; qui est vne apparente image de la coëternité. Es eaux pareillement nous auons la source en terre, & le ruisseau qui en bouillonne, & le fleue qui se fait des deux, & s'espand de là bien loing. C'est vne mesme essence continuë & inseparable qui n'a ne premier ny dernier sinō en ordre, & non en temps; c'est à dire, selon que nous le considerons ayans esgard aux causes; & non selon la verité. Car la source n'est source que du ruisseau; ny le ruisseau ruisseau que de la source, ny le fleue que des deux; & tous trois ne sont qu'vne eau, & ne se peuuent presques cōsiderer l'vn sans l'autre; encor que l'vn ne soit pas l'autre. C'est vne marque expresse des relations originelles, & des personnes coëssentielles en l'essence vnique de Dieu. Le mesme est il du feu, qui engendre le feu, & a en soy vne chaleur & vne splendeur inseparables: & autres exemples se trou-

ueroient

*Scaturigo, latex,  
amis.*

ueroyēt encor qui les voudroit rechercher. Es herbes & plantes il y a vne racine qui engendre vne tige ou sion; & ce sion s'estend puis apres en arbre. Elle ne se peut bien nommer ny considerer racine qu'elle n'ait engédreé ce sion; car racine se dit à cause d'iceluy; & l'vn est donq aussi tost que l'autre. Et puis il y a vne seue qui passe de l'vn en l'autre, qui les ioinct, lie & vnit ensemble par vne cōmune vie; & sans ceste vie ne seroit, ny elle racine, ny luy sion; & par ainsi en effect, ils sont aussi tost l'vn que l'autre. Es animaux aussi chacun engendre selon son espece & forme, dont y a vn engendrāt & vn engēdré: és hommes vn Pere & vn Fils; & de l'vn enuers l'autre, procede incontīnēt par la cognoissance vne amour & vne charité naturelle, qui les lie & colle ensemble. Ce sont toutes traces ou images biē que grossieres de ce haut mystere: & aussi auons nous dit que nul effect ne represente sa cause; tant moins celle qui est en toutes considerations tres-infinie. Mais en l'ame humaine; quād ie dis l'ame, i'entens icy sa puissance superieure; l'image & semblance en est biē plus viue & plus expresse. En icelle premierement est vne nature & vertu actiue, & quasi vn pur acte, par lequel elle vit & donne vie & est en perpetuelle action: Les Latins l'appellent *Mens*, & appellōs la, l'Ame raisonnable; laquelle nous pouuons comparer au Pere. Icelle engendre vne intelligence, ou entendement; par lequel nous n'entendons pas seulement les autres choses; mais nous mesmes: & par l'intelligence derechef vne volonte, par laquelle nous ayons les autres choses, & la plus part pour nous mesmes. Ces trois puissances sont tresdistinctes en nous; car nous n'operons pas tousiours de l'intellect, ou de la volonte; & toutesfois

tesfois nostre esprit agit tousiours: Et d'auantage nous voulons souuent ce que nous n'entendons pas; & entendons aussi ce que nous ne voulons pas. Vouloir donc & entendre n'est pas tout vn. Neantmoins agir, entédre, & vouloir, ne sont pas en nous ny trois vies, ny trois ames; mais vne vie & vne ame; voire si estroitement vnis en vne essence, que en mesme instant nostre esprit agissant en vne chose, entend la raison dont il la veut ou ne la veut pas; qui est acté de sa vertu, de son intellect & de son vouloir tout ensemble. Cependant ceste image est encore bien loing de la chose mesmes. Car ces trois facultez sont en l'essence de nostre ame, & quelques vnies qu'elles soyét, l'vne n'est pas l'autre; mais en Dieu qui est tresvn, l'estre est l'entendre; & l'entendre le vouloir; comme nous auons dit. Et derechef, de Dieu par son intellect & par sa volonté procedent deux subsistances; par ce qu'il n'entend & aime que soy mesmes, & en soy toutes choses. De nostre ame par son intellect, ou volonté il n'en peut proceder; par ce que l'vn & l'autre encor qu'il soit en elle, prend ses subiects hors de soy; voire mesmes qu'elle ne se peut ny entendre ny aimer, si ces siennes facultez ny sont acheminées par les choses exterieures. Et qui plus est, plus elle s'entéd, & plus elle s'estend à entédre autre que soy; & plus elle s'aime par vraye cognoissance, & plus cherche r'elle son contentement en l'amour d'vn, qui ne se peut aimer qu'en se haissant; à sçauoir à cōtempler & aimer Dieu; & à se cognoistre & aimer seulement pour luy, à qui seul appartient d'entendre en soy, & pour soy aimer toutes choses. Mais il est desormais temps de voir ce que nous en dira l'antiquité, qu'il nous vaut mieux reseruer pour le chapitre suyuant.

Et quant



Et quant aux questions qui se peuuent faire par les Curieux sur cest article; nous leur respondrons tout en vn mot, Qu'ils nous dient comment ils sont engendrez; & lors qu'ils nous demandent la generation du Fils; Qu'ils nous dient la nature de l'esprit qui bat en leurs arteres; Et lors nous enquestent de la procession du S. Esprit. Que s'ils sont contrainsts de se taire en choses si vulgaires; qu'ils voyent tous les iours & qu'ils tastent en eux-mesmes; qu'ils nous permettent d'ignorer plusieurs choses, en celles, comme dit Empedocle, qu'œil n'a veu, ny au-reille oüy, & qu'esprit d'homme ne peut cōprendre.

## C H A P. V I.

*Que l'ancienne Philosophie consent à ceste doctrine de la Trinité.*

CERTES, cōme nous auons dit, ceste doctrine n'est point née au cerueau de l'homme, encor qu'elle y soit aucunement peinte, mais vrayement inspirée d'en haut à noz premiers Peres: lesquels, dit Platon, estoient meilleurs que nous, & plus prochains aussi de la Diuinité. De fait nous en voyons vn argument infallible; car les doctrines humaines, plus le Monde s'auance, & plus s'esclarcissent. Celle cy au contraire, plus elle s'esloingne de ces premiers siecles, plus elle se trouue obscurcie, & n'est en aucune part plus claire que pres de la source, iusques à ce que par la naissance du vray Soleil elle a receu plus grande clarté que iamais. Et pourtant quand Platon & Aristote mesmes parlent de la Diuinité, de la Creation, & autres mysteres semblables; ils alleguent volontiers le dire ancien, le tesmoignage de l'antiquité venu de main en main, cōme le plus certain és choses qui excèdent l'hom-

Platon en son Philebe.

Platon liu. 3.  
de sa Rep. liu.  
10. & 12. des  
Loix.

Aristot. liu. 1.  
du Ciel & li.  
12. de la Me-  
taphy.  
Plotin, sou-  
uent, &c.

me: ce qu'ils exprimēt ordinairement par ces mots, *ὡς περ ὁ παλαιὸς λόγος, ὡς οἱ παλαιότατοι λόγοι, ὡς φασὶν οἱ ἀρχαῖοι καὶ οἱ φρεσβύτεροι, &c.* ne l'estimans pas moins qu'une demonstration bien formée. Entre ces plus anciens nous rencontrons premierement Zoroastre, que Plutarque dit auoir vescu quelques mil- lenes d'annees auant la guerre de Troye; mais qui estoit, selon les meilleurs autheurs, des descendans de Cham, & fut vaincu par Ninus Roy des Assy- riens. D'iceluy sont descendus les Mages, c'est à di- re les Sages de Chaldee; & de ceux-cy ceux de Per- se, lesquels tenoyent en leur garde les Registres des Monarques d'alors, escriuoyēt leurs faits & ordō- noyent de ce qui apartenoit à la religion. Et voicy ce que nous en trouuons en leurs dicts recueilliz par les Anciens, qui vulgairement sont appellez λό- για, c'est à dire, Oracles. *Le Pere, dit Zoroastre, a par- fait toutes choses, & les a donnees à vne intelligence se- conde, que tout le genre humain tient pour la premiere: & Pletho Gemiste Platonique dit, Que par ceste se- conde intelligence, il entend vn second Dieu, qui suit apres le Pere, & qui a sa generation du Pere, & que les hommes ont estimé le premier, par ce que par luy Dieu a créé le Monde; mais que le Pere a créé les formes intellectuelles, & en a baillé la dis- pensation à ceste intelligence. Voila donq vne se- conde personne engendrée du Pere. Proclus recite cestuy-cy: Ceste Intelligence ayāt seule pris vne fleur d'in- telligence de la vertu du Pere, possede l'entendre, & la ver- tu de dispenser l'intelligence paternelle à toutes Sources & à tous Principes. Elle a donq son estre & son intelli- gence du Pere, mais toutes choses de par elle. Mais ceux-cy qui se trouuent en son commentaire sur le Parmenide de Platon sont admirables, & nous les*

tra-

Les Chaldeens auoyent ouï parler de la Trinité.

Zoroastre.

Plutar. au trai- té d'Issis & Osyris.

Pline & Ari- stote tesmoi- guent qu'il es- criuit plusieurs liures.

*ὡς πᾶσι ἐξέτε- λουσιν πᾶσι καὶ ὡς πᾶσι ἐδῶκε δὲ τὸ πρῶτον, &c.*  
Pletho Gem- istus.

*ἐκ πνεύματος ἀλ- κῆς ὁ θεὸς ἄνω- κῆς τὸς ἄνωγος, &c.*

Proclus lib. 2. & 3. comment. in Parmeniden Platonu.

traduirōs en prose, pour mieux rēdre le sens, encor qu'ils soyent alleguez en vers. L'Intellect du Pere ayāt deliberé par vn conseil arresté, espondit des Idees de toutes sortes, lesquelles toutes partoyent d'une mesme fontaine, par ce que le conseil & la fin estoit du Pere; mais icelles furent diuisees par vn feu intellectuel en autres intellectuelles, distribuées comme par vn destin: car auant ce monde diuersifié, Dieu auoit produit vn exemplaire incorruptible d'iceluy, comme vn monde intellectuel & intelligible; au moule duquel le monde estant pressé, s'est trouué plein de toutes ces formes, desquelles il n'y a qu'une gratuite fontaine. Et derechef: L'Amour diuin saillit premier de l'intellect, se vestant de feu, comme c'est vn feu de liaison, affin qu'il temperast les canaux des sources, estendant son feu par dessus. Ce sont obscuritez qui leur sont accoustumées, mais esquelles toutesfois il est dit assez clairement, Qu'il y a vn Pere, vn Fils, vn Amour, qui est vne liaison: &, qui plus est, que cest intellect engendré est celuy par qui Dieu a basti le monde, & que de luy procedel'Amour diuin; comme cy dessus nous auons dit. En vn autre ils dient, que ceste \* intelligence paternelle a semé & inseré en nos ames vne semblance d'elle; mais qu'elle n'a point nostre volonté pour agreable, iusques à ce que nous sortions d'oubliance, nous resouuenans de la t pure marque paternelle qui est en nous. Et derechef, Que ceste mesme, estant † generatiue de foy, a, en considerant, ietté sur toutes choses vn lien ignee d'Amour par lequel elles se perpetuent à tousiours. Mais suffit que nous auons en ce que dessus, vn Eschantillon de la Theologie de ces Magges, qui tenoyent trois Principes, qu'ils appelloyēt,

F S com-

Πηγαίς κατῆρας εἰς πῦρ ἀνδρῶν ἰσότητων. \* ὁ πατρικὸς νῦς.  
 ἰπατρικῆ συνθήματι ἀγνῆ. † αὐτογένειαν.

Proclus lib. 3.  
 Νῦς πατρὸς  
 ἐραϊζήσε νοή-  
 σαι ἀμαδι  
 βελῆ  
 Παμμόρφος  
 ιδέας, πηγῆς  
 οἷε μιᾶς ἀπο-  
 πῶσαι  
 Ἐξέσθρον, πα-  
 τρώδων γδ' ἐν  
 βελήτε τελός-  
 τε.  
 Αλλ' ἐμερί-  
 σθασαν νοερά  
 πῦρ κωρη-  
 θεῶν  
 Εἰς ἄλλαι νοε-  
 ραί, κόσμῳ  
 γδ' ἀναξ πο-  
 λυμόρφῳ  
 Πρέθηκον νο-  
 ρὸν τύπον  
 ἀφῆτον, ἔ-  
 κατὰ κόσμον  
 ἴχνη ἐπὶ γό-  
 μοι, μορ-  
 φῆς μὲν κόσμος  
 ἐφάνθη  
 Παιδείοις ἰδέ-  
 αῖς κεχαρισ-  
 τῶν, ὧν μιᾶς  
 πηγῆ.  
 Proclus lib. 3.  
 -ὅς ἐκ γόσ  
 ἔκδορε πᾶσας,  
 Εὐσάμην  
 πῦρ ἰσῶν συν-  
 δέσμιον, ὄφρα  
 κερᾶσῃ

comme nous lifons aillieurs, Oromafes, Mitris, & Ariminis; Dieu, la Penſee & l'Âme; & que nous admirerions bien plus, ſi nous auions leurs liures, au lieu des Fragmens qui nous en reſtent. Or les Mages furent premierement en Chaldee. & nous lifons en Moyſe en quelle eſtime eſtoit Balaam de pouuoir benir ou maudir les peuples & les armées. Et ce ſont ces Chaldeens auſſi dont l'Oracle d'Apollo reſpondit, Qu'eux & les Hebreux, auoyent ſeulement la Sageſſe en partage.

Μῆριχαλ-  
δαοι σοφίας  
λάχον ἢ δ' ὄρ  
εἰρανοί.  
Mercure.

Les Egyptiens.

Mercure Trimegiſte, comme nous auons veu au 3. chap. reconnoiſt vn ſeul Dieu, qui ne peut eſtre bien nommé que de deux noms; aſcauoir, Bon & Pere. Iceluy, par ce qu'il eſt doué d'intelligence, il l'appelle quelques fois Νῆν, *Mentem*, Entendemēt; encor que le plus ſouuent il face difference entre le Pere & ceſt Entendemēt meſmes. Cela ſe voit quand il dit, *Je ſuis Pæmander, le Paſteur des hommes, l'entendemēt de l'eſſence qui eſt de ſoy, & c.* Mais voicy ſes teſmoignages ſi clairs que rien plus. Dieu; dit il, *qui eſt auſſi Entendemēt & Vie, & Lumiere, & Maſteſſe engēdra ou enfant a vne Parole, qui eſt vn autre Entendemēt Maſtre-Ouurier de toutes choſes; & avec icelle Parole vn autre, qui eſt le Dieu ignee & la Diuinité de l'eſprit.* Voilà entendemēt engendré d'entendemēt; lumiere de lumiere; & outre cela encorés vn eſprit. Et derechef: *Ceſte Parole de Dieu procedante, d'autant qu'elle eſt toute parfaicte & generatiue & maſtreſſe ouuriere, tombant ſur l'eau la rendit ſeconde.* C'eſt ce qui eſt dit en Moyſe, Que Dieu dit, Et les eaux produirent incontinent. Et en ſomme, il attribue à ceſte ſainte Parole, comme il l'appelle, la generatiō & propagation de toutes choſes; comme il ſe peut voir de ligne en ligne. Mais voicy plus: *Je ſuis,* dit Dieu

τῆς ἀνοστίας  
νῆς.

Merc. en ſon  
Pæm. chap. 1.

ὁ δ' ἐν νῆς ὁ θεός  
ἀρρενοδ' ἦλος,  
ὦν ζῶν καὶ φῶς  
ἀπεκύησε λό-  
γον ἔτερον νῆν  
δημιουργον &c.

Dieu, la lumiere & l'entendement, ton Dieu, plus ancien que la nature humide, qui est sortie de l'ombre, & ceste Parole luisante qui procede de l'entendement, c'est le fils de Dieu. Ce qui voit & oit en toy, c'est la Parole du Seigneur; & l'entendement c'est Dieu le pere: ils ne sont point differens l'un de l'autre, & leur vnion est vnion de vie & c. Et encor: Ceste Parole Ouuriere du Seigneur de l'Vniuers est apres luy la premiere puissance, non creëe, infinie, procedante de luy; elle commande à tout ce qu'il a fait, & c'est le premier né du tresparfait, & son fils parfait, secōd, & legitime. Bref, il l'appelle Parole intelligible, eternelle, immuable, incorruptible, qui ne croist ne descroist, seule à soy semblable, & premiere cognuë apres Dieu: & qui plus est, Fils vnique, Fils bien aimé, Fils du tres saint duquel le nom ne se peut nommer de bouche d'hōme. Or est-ce pas l'appeller Coëssentielle, coëternelle, & creatrice de toutes choses? Et qu'est-ce que nous en puissions plus dire? De la troisieme personne il parle plus obscurément. Toute espee en ce monde, dit il, est viuifïee par vn esprit, vn esprit emplit toutes choses; le monde nourrit les corps, & l'esprit les ames: & cest esprit comme vn organe ou vne machine est subiect à la volonté de Dieu. Mais voicy quelque chose plus: Toutes choses ont besoin de cest Esprit. Il les porte, nourrit & viuifie selon leur dignité, & procede d'une fontaine sainte, & est le secours de tous viuans & de tous esprits. Voilà pourquoy nous l'appelons Saint, à scauoir à cause de la source qui est la sainteté mesmes. Et afin que nous ne pensions que ce soit vne creature: il y auoit, dit il, vne Ombre infinie en l'abyssine; l'eau par dessus, & vn subtil Esprit intellectuel, par la puissance diuine estoit en ce Chaos. De là fleurit vne sainte splendeur qui de dessous l'arene & la nature humide produit les Elemens & toutes choses: les Dieux

Νῆς πατῆρ  
λόγος.

Mercuré alle-  
gué par Cyrille  
liu. 1. contre  
Iulian, & au  
Pœm. chap. 1.

ἐξ αἰείνῃς ἀφ-  
κόψασι.

τῷ παντελεῖον  
ἀφ' ἑαυτοῦ καὶ  
γνήσιον ἡΐον.

Mercur. 1.

δι' ἐξ ἑαυτοῦ

ἀφ' ἑαυτοῦ.

August. en l'o-  
raison des cinq  
heresies.

Mercuré en  
son Asclepius  
chap. 3. & 7.

Mercuré au  
Sermon sacré  
en son Poe-  
mandre, ch. 3.

mes-

mesmes qui habitent és Astres, prenoyent leur place selon qu'ils estoient regez par ce Diuin Esprit. Il assistoit donq à la creation des choses, & c'est ce mesme Esprit, dont il nous est dit en la Bible, Que l'Esprit du Seigneur se repositoit sur la face des abysses. Mais en quelques lieux il conioinct mesmes les trois personnes ensemble. O vie, dit-il, sauue en moy ce qui y est. O lumiere & Dieu Esprit, illumine moy tout. O Ouurier qui portes ton Esprit, que ta parole me regisse. Seigneur, tu es vn seul Dieu. Item, Il y auoit vne lumiere intellectuelle, auant vne lumiere intellectuelle; & y auoit toujours vn Entendement d'entendement lumineux, & n'y auoit autre chose sinon l'Vnion d'iceluy, vn Esprit contenant toutes choses. Hors cela n'y a ny Dieu, ny Ange, ny autre substance; car il est Seigneur Pere & Dieu de tous, & en luy & sous luy sont toutes choses. Et ayant dit cela, dit Suidas, il adiousta ceste priere: Je t'adiure ô Ciel sage ouurage du grand Dieu, ie t'adiure ô voix que Dieu prononça la premiere lors qu'il fonda le Monde: ie t'adiure par la Parole vniue, & par le Pere qui contient toutes choses, &c. Il n'y a celuy qui n'admire en cest Autheur les paroles mesmes de S. Iean; & toutesfois ses liures ont esté traduits long temps auant la venuë de Iesus Christ par les Platoniques mesmes. Et ne faut s'esbahir si nous en trouuons des lieux par cy par là qui ne sont pas en son Pœmandre; veu qu'il auoit escrit 36525. volumes; c'est à dire, rouleaux de papier, comme recite Iambliche. Or c'est, dit on, ce Trimegiste, autrement appellé Theut, qui apprit à lire aux Egyptiens, qui leur inuenta la Geometrie, & l'Astronomie; qui partagea l'Egypte; qui laissa sa doctrine contre les inondations, escrite en deux colonnes, que Proclus dit auoir esté debout encores de son temps; & bref, qui a esté réputé & honoré

Genes. 1.

Mercuré en  
son Pœm. cha.  
13.

πρόματό  
Φογς.

πρὸς φωτ-  
ρός.

Cyrille contre  
Julian.

Suidas in Mer-  
curio.

Verbum unigeni-  
tum.

μονογενὲς λό-  
γος.

Iamblich. cha.  
39. Des myste-  
res.

Platon en son  
Phedre & Phi-  
lebe.

honoré comme vn Dieu entre eux. Et peut estre aussi que ceste triple acclamation que faisoient les Egyptiens inuouâs le premier Principe, qu'ils appelloyent Tenebres au dessus de toute cognoissance cōme l'Ensofph des Hebrieux, ou la nuit d'Orphee, leur estoit encor demeuré de sa Theologie. Or voila desia Zoroastre & Mercure qui nous respondent, l'vn pour les Perles & Chaldeens, & l'autre pour les Egyptiens. Car les Sages, és choses de Sageffe doiuent estre creus pour toute la nation.

Venōs aux Grecs. Orphee qui est le plus ancien de tous, commençant à parler de ces mysteres, en ferme premierement la porte aux prophanes: & puis voicy qu'il dit: *Regarde à ceste parole Divine, ne bouge d'aupres d'elle. C'est elle qui a formé le Monde, qui est immortelle, & selon le dire ancien, parfaicte de soy-mesme, & qui parfaict toutes choses; mais nul ne la peut voir que de l'entendement.* Et puis apres: *Je t'adiure Ciel sage ouvrage du grand Dieu, ie t'adiure voix du Pere, qu'il prononça la premiere, &c.* C'estoit, comme il appert cy dessus, vne priere qu'il auoit apprise de Mercure: & de luy est aussi ce commun mystere des Poëtes, de Pallas nee du cerueau de Iuppiter. Le mesme dit, que la premiere mere des choses fut la Sageffe, & puis le delectable Amour. Et en son Argonaute, il appelle cest Amour, tresancié, parfait de soy-mesme, & qui a produit, & distingué toutes choses; dont aussi dit Pherecydes, *Que Dieu voulant bastir le monde, se changea en Amour.* Or dit Iamblichus, Pythagoras auoit tousiours deuât les yeux la philosophie d'Orphee, dont nous ne nous deuōs esmerueiller s'il attribuoit la creation des choses à la Sapience; & si, comme dit Proclus, il celebroit trois Dieux ensemble, comme Platon. Quoy qu'il en soit,

Eusebe De demonstratione. Iamblich. ch. i. Proclus sur Platon. Damascius Platonique.

Les Anciens Grecs.

Orpheus. *φθὲν ἔρομαι οἷς θεῖμιν ἐστὶ.*

*Ἐύρεος δ' ἐπιθέσθαι θεῶν ἡλ. οἷς.*

Item *εἰς δὲ λόγον θεῶν ἑλέψας,*

*τὰτα πᾶσι ἐδρᾶσε, &c.*

Clemens ii. s. Stromat.

Orpheus. *καὶ μή τις πρῶτος γυνίτωρ, καὶ ἔρας πολυτέρης. & in Argonautica.*

*Πρεσβύτερόν τε καὶ αἰώτερον καὶ πολυμήτην ἔρωτα,*

*ὅσα τέ ἐφυσεν ἅπαντα διέκασεν τὰλλα ἅπ' ἄλλ. s.*

Pherecydes apud Proclum.

Arist. liu. 1. du Ciel.  
Parmenides en sa Cosmogonie allegué par Plutarch.

Πρώτου ἰδίου ἔρατος θεῶν μητίσαστο πάντων.

Plotin Enn. 4. li. 1. cha. 8.

Zeno Stoïque.  
Alcinous de la doctrine de Platon.

Plato en l'Epinomis ὁ τῶν πάντων θεῶν πατὴρ λόγος.

Plato liu. 6. de la Republique. Τὸν ἐχθρον ἔα ζῆλον.

Plato en l'Epistre à Hermias, Erasme & Coriscus.

Platon à Denys le Tyran.

en soit, Aristote dit qu'ils mettoient toute leur perfection en trois. & Parmenides mettoit l'Amour comme vn Principe: & disputant en Platō, il nous y laisse vne marque apparente, des trois subsistences, comme note Plotin; mais nous les verrons cy apres plus clairement expliquées par Numenius Pythagoricien. Zeno le Pere des Stoiciens reconnoist λόγον, la Parole, estre Dieu, & l'Esprit de Iupiter. & Socrates & Platō, dit Alcinous, enseignoyēt, Que Dieu est vn Entendement: qu'en iceluy il y a vne Idee; que ceste Idee au regard de Dieu est la cognoissance qu'il a de soy mesmes; au regard de ce Monde, le modelle d'iceluy; au regard de soy mesmes, l'essence. C'est en peu de mots beaucoup, à sçauoir vne essence que Dieu engendre par la cognoissance de soy mesmes, & selon laquelle il a basty le monde. Mais Platon luy mesmes parle plus clair. En son Epinomis, *Chaque estoille*, dit il, *fait son cours selon l'ordre qu'a estably ὁ λόγος, la parole* qu'il appelle tresdiuine. En sa Republique il l'appelle le Fils du Bon tressemblable à luy en toutes choses; le Bon estant, dit il, comme le Soleil, & le Fils comme la vertu visive que nous en receuons. En son epistre aussi à Hermias, Erasme & Coriscus, il les adiuure de la lire souuent, & pour le moins deux ensemble, *Inuoquans*, dit il, *Dieu le Prince de l'vniuers, de ce qui est & qui sera, & le Seigneur Pere de ce Prince & de ceste Cause; duquel si nous philosopions bien, nous cognoissons autant qu'il peut estre donné à gens bien heureux.* Il y a donq vn Seigneur & Cause de toutes choses, & vn Pere encor de cestuy-là. Mais à Dionysius qui l'auoit enquis de la nature de Dieu, voicy toutes les trois personnes. *De la nature*, dit il, *du Premier, il en faut parler par enigmes, affin que s'il auenoit inconuenient*



ueniēt de la lettre par mer ou par terre, on la liſe comme ne la liſant pas. Or il en eſt ainſi. Toutes choſes ſont autour du Roy de l'Vniuers, & toutes choſes à cauſe de luy; & iceluy eſt cauſe de ce qu'il y a de beau; & autour du ſecond ſont les ſecondes choſes, & du troiſieſme les troiſieſmes & c. Or ce ſont, comme il dit, Enigmes à Denis le Tyran, auquel il eſcrit: & ce que ie les expoſe des trois ſubſiſtences, c'eſt par l'aduiſ de tous les Platoniques qui ont fait de longs commentaires ſur ces mots, s'accordans tous en ce poinct, que par ces trois Roys il entend, le Bon, l'Intellect, & l'Ame du monde. Et Origene cōtre Celfus allegue quelques autres lieux de Plātō à ce propos, que ie laiſſe pour euiter longueur. Or ceſte reuelation paruenüe de main en main iuſques à Ariſtote, enuiron 300. ans auāt la venuë de Chriſt, ſemble auoir failly en luy, qui voulut renuerſer tous les Philoſophes precedés, & corrompit leur doctrine en pluſieurs ſortes. Ioinct auſſi qu'il s'adonna plus à la recherche des choſes de nature, qu'à la cōtemplation de l'autheur meſmes. Toutesſois il attribue la cauſe de toutes choſes à l'Entédement qu'il appelle Νεϋ, & le reconnoiſt infinny en Dieu; & vne volonteé libre par laquelle il diſpoſe toutes choſes, dont au precedent chapitre nous auons conclu vne ſeconde & troiſième perſonne: meſmes en quelque lieu, il dit bien qu'il faut honorer Dieu ſelon le nombre de trois, & que c'eſt comme la loy de nature. Or puis que ceſte doctrine n'eſt point née au cerueau de l'homme, ſi on demande d'où tous ces Philoſophes l'auoyent appriſe, nous trouuerons que les Grecs l'auoyent d'Egypte. Orphee en ſes Argonautes reſmoigne qu'il alla rechercher les myſteres, c'eſt à dire, la religion des Egyptiens, iuſques à Memphis, viſitant

δὲ ὑπερὸν περὶ,  
τὰ δὲ ὑπερὸν κ;  
τρίτων περὶ,  
τὰ τριτά.

Origene cōtre  
Celfus liu. 6.

l. liu. de Philo-  
ſophie.

Item, au liu. du  
monde & c.

Liu. r. du Ciel.

Orphee en ſes  
Argonautes.

ἠδ' ὅσσιν αἰγυ-  
πτίων ἱερὸν  
λόχον ἐξέλιό-  
χουσα,

Μέμφιν ἐς  
ἠγαθέην πη-  
λάσας, ἰεράς  
τε πόλεις  
Ἀπίδος. ἄς πέ-  
ος Νεῖλ. ὁ ἄ-  
γάρο. ὁ ἴε-  
φάνωλα.  
Cicero, Iambli-  
chus, Porphyrius.  
Clemēs 1. Strom.  
ex Alexandro &  
Hermippo.

Platon au Ti-  
mee.

Proclus sur le  
Timee.  
Plutar. au trai-  
té d'Ilis &  
Osyris.

Platon en son  
Epinomis, Cra-  
tile & Philebe.  
Iustin, & Ma-  
nethon allegué  
par Iosephe  
eõtre Appion.

Psalm. 2.  
Prou. 8.

visitant toutes les villes du Nil. Pythagoras aussi vit les Egyptiens, & les Arabes & les Chaldees: mesmes fut en Iudee, & habita long temps au môt Carmel. & Strabon dit, Que les prestres du pais monstroyent encores là ses pourmenoirs. Or en Egypte il fut disciple d'un Sonchedi Archiprophete Egyptien, & d'un Nazaree Assyrien, cõme recitoit Alexandre au liure Des deuises de Pythagoras, qu'aucuns mal obseruãs les tẽps, ont pensẽ estre Ezechiel. & Hermippus Pythagorien a escrit, Que Pythagoras auoit beaucoup appris en la loy de Moyses. Ce prestre Egyptien aussi reproche à Solon, Que les Grecs sont enfans qui ne sçauent rien de l'antiquité. & Solon, dit Proclus, fut disciple en la ville de Saïs d'Egypte d'un Patanit; ou, selon Plutarque, de Sonchis; en Heliopolis d'un Oclapi; en Sebemyte d'un Etimon &c. Platon fut disciple en Egypte d'un Sechnuphis Heliopolitain; & Eudoxus Gnidius d'un Conuphis, qui tous estoient sortis de l'escole de ce grand Trismegiste. En somme, Platon confesse en plusieurs lieux, que la science estoit venue aux Grecs par ceux que vulgairement ils appelloyent Barbares. Et quant à Zoroastre, & Trismegiste, l'un estoit Hebrieu, & l'autre Egyptiẽ: & parmi les Egyptiens conuersoyent lors les Hebrieux, comme il se voit, mesmes es auteurs prophanes; dont il appert, que la source de ceste doctrine se doit retrouver entre iceux; & c'est ce qu'il nous faut maintenant prouuer. Icy ne veux ie point amasser beaucoup de textes de la Bible, esquels il est fait mention tant de la seconde que troisieme personne, comme *Tu es mon fils, ie t'ay aujourdhuy engendré. Le Seigneur m'a possedé,* dit la Sapience, *dès le commencement de ses voyes; i'estoy conceu*

auant

auant les abyssmes & c. Du S. Esprit, aussi l'esprit du Seigneur se pourmenoit sur les eaux. L'esprit de Sapiëce est bening. & ce mot ordinaire des Prophetes, l'esprit du Seigneur est sur moy. & c. Et en ce mot sont les deux ensemble, voite les trois, les cieux sont estendus par la Parole du Seigneur, & toute leur vertu par l'esprit de sa bouche. Car aussi sont-ils alleguez & exposez en infinis liures; & les Hebrieux d'auourd'huy taschent tant qu'ils peuuent, à les destourner aillieurs. Mais voicy ce que leurs docteurs mesmes nous en ont laissé en termes expres, & la plus part tirez par eux des liures escripts, auât que la venuë de Iesus Christ leur eust rédu ceste doctrine suspecte. En leur Zohar qui est vn de leurs plus authentiques liures, Rabby Simeon fils de Iohai, cite Rabby Ibba exposant ce passage du Deuteronomie, *Escoute Israël, l'Eternel nostre Dieu est vn Dieu.* L'Hebrieu porte יהוה אחד. Par le premier יהוה qui est le nom incommunicable de Dieu, dit R. Ibba, il entend le Pere prince de tous: par אלהינו, c'est à dire, nostre Dieu, le Fils, fontaine de toutes sciëces; par le second יהוה, le Sainct Esprit procedant des deux, qui est la mesure de la voix. Et l'appelle vn. parce qu'il est indiuisé: & ne sera, dit il, renuëlé ce secret auant la venuë du Messie. Le mesme R. Simeon exposant en Esaie ces mots: Sainct, Sainct, Sainct, le Seigneur des armées, & c. Sainct, dit il, le Pere, & Sainct est le Fils, & Sainct aussi le Sainct Esprit: qu'en quelques autres lieux ce mesme Autheur, qui est si mystique entre eux, appelle les trois Miroirs, Luminaires, & Peres supremes qui n'ont ny commencement ny fin, & sont nom & substance à la racine des racines. Et R. Ionathan en quelques exemplaires de sa Paraphrase Chaldaïque dit le mesmes: dont on ne se doit esmerueiller si les anciens

Esa. 54:  
Genes. 1.  
Sap. 1.  
Esa. 61.

Psal. 33.

Les Iuifs ont  
approuné la  
Trinité.

R. Simeon  
Ben Iohai in  
Zoar.  
Deuter. 6.

R. Simeon B.  
Iohai expo-  
sant Esa. c. 6:

*Pfal. 50. & le  
Midrafch sur  
iceluy.*

*R. Moses Ha-  
darfan sur le  
Gen. c. 42.*

*Midrafch Co-  
heleth, c. 4.*

*R. Ishac Ben  
Schola sur le  
Pfal. 111. &  
112. vers. der-  
nier.*

*R. Azariel au  
Commentaire  
ou traité de  
Sainteté.*

*ספר היצירה*

Thalmudistes cōmandoyent de dire ce verset deux fois le iour, cōme aucuns l'obseruent encor aujour-  
d'huy. Sur ce mot du Psal. אל אלהים יהוה כפ. c'est  
à dire, le Seignr des Seignrs l'Eternel a parlé, &c. Le  
Cōmentaire ordinaire dit aussi, q̄ par ceste repetitiō  
le Prophete entend les trois מידות proprietez avec  
lesquelles Dieu a creé le Monde, selon ce q̄ dit R.  
Moses Hadarfan, Qu'il l'a creé par sa Parole, & R.  
Simeon, par l'Esprit de sa bouche: & ce qui est dit  
en l'Ecclesiaste, Qu'un cordon de trois filz n'est pas  
tost rōpu, est par la mesme glose exposé (ie n'exami-  
ne icy si c'est à propos) Que le mystere de la Trini-  
té en vn seul Dieu n'est pas aisé à expliquer. Or ces  
trois proprietez que les autres appellent פנים fa-  
ces, .i. πρσωπα, personnes, sont signifiées par diuers  
noms és anciens, encor qu'ils retombent tous en  
vn, selon que les vns les ont entenduës plus claire-  
ment que les autres. Aucuns les nomment le Prin-  
cipe, la Sageffe, & la Crainte ou Amour de Dieu: &  
dient que ceste sageffe est מאין קץ, comme dient les  
Cabalites, c'est à dire de cest infini, & plus abstract  
intellect de Dieu, qui se contemple en soy mesme;  
car ainsi l'expliquent ils. qui est ce que nous di-  
fions au precedent chapitre, Que Dieu engendre  
le Fils ou la Sapience en s'entendant soy mesmes.  
Autres les nomment, Esprit, Parole, Voix; comme  
R. Azariel en ces mots: *L'Esprit produit la Parole &  
la Voix non par ouuerture de leurs, ou par propos de lan-  
gue, ou par souffle d'homme; & ces trois sont vn Esprit, à  
sçauoir vn Dieu; comme nous lisons, dit il, au liure De la  
Creation de l'homme en ces termes, Vn Esprit bien viuant,  
benit soit il, & son nom, qui vit és siecles des siecles, Esprit,  
Parole, & Voix, c'est à dire, vn Saint Esprit & deux  
Esprits de cest Esprit.* Or ce liure De la Creation qu'il  
allegue, est d'un certain R. Abraham Cabaliste  
tresan-

tréfancien, encores qu'ils le veulent attribuer au Patriarche Abraham mesmes, tant il a d'autorité entr'eux. Et ce qu'il dit, conuient totalement à ce que nous disons: car l'Esprit conçoit la Parole interieure, & des deux procede la voix. R. Hamai dit:

*Ces trois qui sont vn, ont telle proportion, Que l'vn, l'vnif-*

*sant & la chose vnie, & ne sont qu'vn point; à sçauoir*

*le Seigneur de l'Vniuers.* R. Ishac sur le liure De la

Creation, marque trois numerations qu'il appelle

sublimes, en l'Enfoph, c'est à dire en l'infiny; à sçauoir

la Courõne, la Sageffe, l'Intelligéce: & pour les

signifier, dit R. Assé, on a accoustumé de les mar-

quer de tout temps en ceste sorte par trois Iod יו

qui est à dire יוהוה, Celuy qui est. Bref, quelque di-

uersité qu'il y ait és noms, ils sont tous d'accord és

trois subsistées, qu'il ne faut s'esbahir s'ils ne pou-

uoyét si bien expliquer que maintenant. R. Ioseph

Castillan, qui auoit appris de ces plus anciens, dit

ces mots: *La lumiere de l'Ame du Messie c'est le Dieu vi-*

*uant, & le Dieu viuant c'est la fontaine des eaux viues,*

*& l'Ame du Messie vn ruisseau de vie.* Et vn autre: *Il n'y*

*a que le Messie qui cognoisse plainement Dieu; par ce qu'il*

*est la lumiere de Dieu, & la lumiere des Gentils; & pour-*

*tant il cognoist Dieu, & Dieu est cognu par luy.* Or quãd

ils dient; qu'il cognoist plainement Dieu, ils dient

qu'il est Dieu: car qui comprendra Dieu que Dieu

mesmes? Et c'est aussi ce que nous auons dit, Lu-

miere de Lumiere; & ce que nous auons comparé

le Fils au Pere, comme le ruisseau à la source, & les

rayons au Soleil. Aussi verrons nous en son lieu,

que par l'Ame du Messie ils entendoient la Paro-

le: & c'est vne chose admirable, que tous les noms

de Dieu en Hebrieu ont terminaison pluriere, en-

cor qu'ils soyent ioincts à vn verbe singulier; exce-

pté le nom de l'Essence, dont les Iuifs anciens ren-

R. Hamai au  
traicté de la  
speculation  
הקטין

R. Ishac sur le  
liure de la  
Creation.

בחר חכמת בניה

R. Assé.

Au liure

ישעור אורה

Porte de lu-  
miere.

dent mesme raison que nous; & que plusieurs passages que nous alleguons du Vieux Testamēt pour prouuer la Trinité, sont exposez par eux en mesme sens; quelque peine qu'ayent pris les Thalmudistes, depuis la venuë de Iesus Christ à les destourner à autre intention. R. Iudas Nagid; qu'ils ont appellé Saint, & Prophete; parle plus clairement que tous: Surquoy faut entendre qu'il estoit defendu de prononcer le nom incommunicable de Dieu, à sçauoir יהוה, sinon és iours de propitiation; & commandé au lieu d'iceluy d'vser du nom de 12 lettres, car celuy-là n'en a que quatre. Or enquis, **אב נב ורוח קרוש** il respōd Pere, Fils & S. Esprit; & quel celuy de 42. il respōd **אב אלהים בן אלהים רוח הקרוש אלהים שלש באחד ואחר בשלשה**; c'est à dire, le Pere est Dieu; le Fils Dieu; le S. Esprit Dieu; trois en vn, & vn en trois. C'estoit donq vne doctrine receuë és escholes des Iuifs de main en main; cōme nous voyōs la succession de leur Cabale assez bien cōtinuée. Et pourtant la contradiction des Iuifs & des Rabbins, n'estoit pas proprement à la doctrine des trois personnes, en l'Essence de Dieu; mais à l'application d'icelle, à sçauoir à l'incarnation de la Parole, qui leur sembloit trop esloingnee de la Maieité Diuine.

Venons à Philo Iuif, qui a escrit en Grec; nous y trouuerons de fueille en fueille le semblable. Dieu, dit il, *est tresgeneratif, & apres luy*  $\delta\ \tau\ \delta\epsilon\ \alpha\ \lambda\ \omicron\ \gamma\ \omicron\ \varsigma$ , *la Parole de Dieu.* Item: *Il y a deux premiers, l'vn c'est la Parole Diuine, & l'autre c'est Dieu qui est deuant ceste Parole, & icelle est le commencement & la fin,*  $\tau\ \eta\ \varsigma\ \alpha\ \rho\ \epsilon\ \sigma\ \kappa\ \iota\ \alpha\ \varsigma$ , *de son bon plaisir, de sa volonté.* Et aillieurs: *Comme, dit il, vne ville designee en l'Esprit de l'Architecte, n'a lieu aillieurs qu'en luy: aussi n'auoit lieu ce Monde premierement qu'en*

אגרת הסודות  
l'Épistre des  
Secrets, de R.  
Nehumia Ben  
Hacana.

Cela se voit  
mesmes en S.  
Mat. ch. 1. vers.  
20. là où l'Ange  
dit à Ioseph  
que Marie est  
enceinte du S.  
Esprit: Car au-  
tremēt il n'eust  
esté à propos  
de luy alleguer  
le S. Esprit, du-  
quel parauant  
il n'eust ouy  
parler.

Le mesmes est  
en la predica-  
tion de Iehan  
Bapriste v. 30.  
chap. 3.  
Il vous baptise-  
ra du S. Esprit  
& de Feu: &  
passim. & de  
faict le nom du  
S. Esprit est cō-  
mun entre to

qu'en la Parole de Dieu qui a ordonné toutes choses. Car quel autre lieu pourroit comprendre les vertus de Dieu, voire la plus simple de ses Idees? Donq à parler clairement, le Monde intelligible c'est la Parole ou le Concept de Dieu qui l'a basty. Et n'est point ceste-cy mon opinion, mais de Moÿse mesmes. Et pour conclusion il l'appelle l'Idée des Idees, & le Modelle de l'Vniuers. En vn autre lieu: Ce Mōde, dit il, est le Fils puisné de Dieu, mais l'aisné ne se comprend qu'en l'entendement. C'est celuy qui pour le droit d'aisnesse demeure chez le Pere. Or c'est mot à mot ce que dit S. Iean: Et celle Parole estoit avec Dieu. Et derechef: Ce λόγος, ceste Parole est le Lieu, le Tēple, & le Domicile de Dieu, par ce qu'icelle seule le peut comprendre. C'est ce que nous auons dit, Que Dieu par son intelligence se comprenant soy mesmes, engendre le Fils ou la Parole egale à luy; par ce qu'il ne conçoit rien moins que soy mesmes. Or pour nous monstrier la grandeur de ceste Parole, il ne sçauoit presque quels noms luy donner. Il l'appelle, le Livre auquel sont inscrites & imprimees toutes les existences de l'Vniuers; l'Exemplaire tresaccomply du Monde; le Soleil intellectuel; le Prince des Anges; le Premier-né de Dieu; par qui il gouverne son troupeau; le souuerain Sacrificateur du Monde; la Manne des Ames; la Sapience de Dieu; l'Image parfaite du Souuerain; l'Organe ou instrumēt par lequel, esmeu de sa Bonté, il a basty le Mōde: bref, le Principe, la Toute-lumiere, Dieu & celuy qui est. C'est tout ce que nous pouons attribuer à Dieu mesmes; & il ne pouoit plus expressement dire, Qu'elle est coëssentielle & coëternelle au Pere. Il adioust encor, Que ceste Parole a en soy les semēces de toutes choses; Qu'elle a distribué à chacune d'icelles sa nature; Qu'elle est le lien inuincible de

les Rabbins.  
Philo au Traité, apres les six iours.  
Au Traité, Que les Songes sont de Dieu.  
Au liure du Monde.  
Au liure du deslogement d'Abraham.

Philo és allegorics de la Loy. Au liure des Songes, de l'Agriculture, Du glaue flāboiāt, De l'heritier des choses Diuines.  
Du mal qui dressē embuſches au Bien &c.

παναρχία

Philo au liure,  
Qui est heri-  
tier des choses  
Diuines &c.  
De la mode-  
stie des fem-  
mes. Et du mô-  
de &c.

l'vniuers. Elle est donq la cause materielle, s'il faut ainsi parler, efficiente, & formelle de toutes choses. Et à qui se peut attribuer cela qu'à Dieu? Et de-  
chef: Il y a, dit il, deux Paroles, δύο λόγοι, l'une c'est l'Ar-  
chetyp, comme qui diroit l'Original, qui est au dessus de  
nous, & l'autre qui est en nous, comme vne Copie d'icel-  
le. Et Moÿse, dit il, appelle celle là l'Image de Dieu; mais  
celle cy, qui est nostre Intellect, vne Arrierecopie d'icelle. Et  
ceste premiere Parole, dit il au liure du Monde, est vn  
Caractere de Dieu, & comme iceluy sempiternelle. Or,  
que dit d'auantage S. Iean ou l'Apostre aux He-  
brieux? Et en tous ces passages qui meritent bien  
d'estre leus tout au long; il vſe par tout du mot de  
S. Iean pour signifier ceste Parole, aſcauoir λόγος.  
Du S. Esprit il en parle moins clairement, par ce  
que les Hebrieux s'attendoyēt principalement cō-  
me nous verrons cy apres, à la Parole, ou ſeconde  
perſonne. Mais ſuffit d'auoir veu, que ceste ſource  
iuſques à la venuë de Chriſt eſt demeuree aſſez  
claire entre les Hebrieux: car Philo viuoit ſous Ti-  
bere & Caligula, encor qu'entre les Gentils les  
ruiſſeaux s'en fuſſent comme taris; à ſcauoir, par ce  
qu'entre les Hebrieux deuoit naiſtre le Meſſie, du-  
quel ceste doctrine ſeroit le fondement. Mais comme  
le Chriſt fut venu au Monde, il en prit comme  
du Soleil qui n'illumine pas ſeulement ſon Hemif-  
phere; mais meſmes vne partie de celuy qui ne le  
voit point. Car ceste doctrine ne fut pas ſeulement  
receuë en l'Egliſe, mais auſſi embrassée de tous les  
grands Philoſophes, qui vinrēt apres; encor qu'au  
reſte ils fuſſent ennemis capitaux des Chreſtiens.  
Numenius entre les Pythagoriens tresinſigne,  
& ſur lequel dit Porphyre, Plotin, tant il en faiſoit  
cas, a eſcrit cent liures de Commentaires, dit ces

ἀμωγεῖον,  
c'est à dire cō-  
me priſe en  
cite.

Les nouueaux  
Pythagoriens  
& Academi-  
ques.  
Numenius au  
liu. du Bon.  
voyez Eusebe  
& Cyrille, li. 8.

motz:



**Mots:** *A qui veut cognoistre le premier & le second Dieu, il luy faut bien distinguer, & sur tout bien mettre en repos son esprit: puis ayant inuocqué le nom de Dieu, ouvrir le thresor de ses pensees. Et pourtant commençons ainsi; Dieu, ie dis le premier, qui est en soy mesme, est simple; par tout ioinct & vn en soy mesme, & nulle part diuisible. Dieu aussi le second & le troisieme est Vn; mais il faut estimer que le Premier est Pere de celuy qui est ouurier de toutes choses. C'est leur façon de dire, le premier, le second Dieu, &c. au lieu que nous dirions la seconde ou troisieme personne; ce qu'il faut remarquer pour tous les autres suyans. Mais quand il dit que le Premier est Pere, & qu'il est simple, & qu'ils sont Vn; on ne peut douter qu'il n'en face vne mesme Essence, tenant le second du Premier, comme la clarté du Soleil. Item: Le premier Dieu vague de toute œuvre, mais le second est le facteur qui commande au Ciel; & par ainsi y a deux vies, l'une du premier, & l'autre du second; de l'un autour des choses intelligibles, de l'autre autour des intelligibles & sensibles. Et qui plus est, pour le mouuement qui precede au second, il y a vn enuoy qui precede au premier, & vn mouuement conioinct, duquel l'ordre salutaire du Monde est espandu par l'vniuers. Or quand il dit mouuement, c'est à la façon des Platoniques, qui appellent metaphoriquement, estre entendu mouuoir, & entendre estre meu; par ce que les mots defaillent en ces choses. Et en mesme signification nous lisons en l'Ecriture, que le Fils est enuoyé du Pere. Item: Le Dieu Ouurier ou Facteur est Principe de generation; & le Bon, Principe de l'essence, & le second Imitateur du Premier, comme la generation est vne image de l'essence. Et ailleurs il dit, Que cest Ouurier, qui est le Fils à cause de la creation du monde, est cognu de tous: mais que le premier Esprit,*

Se resouuie  
le Lecteur que  
par trois Dieux  
ils entendent  
trois subsistances,  
comme eux mesmes  
s'expliquent.

σύμφυτος  
κίνησις.

ὁ δημιουργός.

qui est le Pere, leur est incognu. Or il ne pouuoit dire plus clairement; veu leur façon de parler; Que le Fils est l'image du Pere; qu'il a son essence de luy; qu'il est vn avec luy, & que par luy il a fait toutes choses. Et c'est aussi ce que Proclus tesmoigne de luy, Qu'il celebrait trois Dieux; le premier qu'il appelle Pere; le second Facteur; le troisieme, l'Ouura-ge procedant des deux: en quoy nous ne deuons pas tant rechercher le defaut, qu'admirer ce qu'il y a de bon: ioinct qu'une fois pour toutes, il fait bon annoter icy; que ceux qui nous parlent maintenant de trois Dieux, sont ceux mesmes qui par cy deuant nous ont cōfessé, qu'il n'y en a qu'un; dont s'ensuit que ces trois ne sont que trois subsistances en vn.

Or Plotin qui auoit bien estudié és liures de Numenius, se fonde encor plus auant en ceste matiere.

Et premièrement, il a fait exprez vn liure des trois principales subsistances, dont nous rapporterons icy comme vn sommaire. Il y a, dit il, trois subsisten-

ces principales, l'Vn ou le Bon, l'Intellect ou Entendement,

& l'Ame du Monde: & de ces trois ne faut point parler si-

non ayant inuouqué Dieu, & arresté son esprit en vne tran-

quillité. Si on demande comment ils s'engendrent l'une de

l'autre, nous parlons de choses sempiternelles; & pourtant

qu'on ne s'imagine point vne generation temporelle. Car

quand nous parlons icy de generation, c'est ayant esgard

seulement à la cause & à l'ordre. Qu'est-ce donq, dit il,

que l'intellect, puis qu'il naist apres cest Vn? Il ne subsiste

pas iceluy faisant signe ny ordonnât par sa volonté, ny s'es-

mouuant en aucune façon, mais c'est vne lumiere esbandüe

de toutes parts dependante de luy comme la splendeur du

Soleil, & engendrée de luy sans se bouger. Car toutes choses

entant que naturellement elles perseuerent, necessairement

produisent de leur essence & vertu presente vne nature de-

pendante

Plotin viuoit  
sous Galien

l'Empereur en-  
uiron l'an 250

Plotin *Πλωτίνος*

*Ἰωνίου ἑκαστοῦ*

Enead. 5. li. 1.

Le mesme li. 3.

Enne. 5.

ἐπινοῦν.

Se resouuiéne  
le lecteur pour  
ne trouuer ob-  
scurité en tout  
ce qui s'ensuit,

pendante d'elles, qui est l'image exemplaire de celle vertu dont elle est emanee. Ainsi le feu produit la chaleur, & la neige la froidure, & les herbes principalement l'odeur. Et toutes choses quand elles sont en leur perfection, engendrent quelque chose. Ce qui est donc de tousiours parfait, de tousiours engendre, & engendre vn parfait & vn sempiternel, & l'engendré est moins que l'engendrât. Or que dirons nous donc du Tresparfait? Ne procede t'il rien de luy; ou bien ce qui est de plus grand apres luy en procede t'il? Or le plus grand & le second apres luy, c'est l'entendement ou intellect, lequel n'a besoing que de cest vn seul, & non l'vn de luy. Il faut donc, que ce qui s'engendre de ce qui est meilleur que l'intellect, soit l'intellect; & cest intellect c'est la Parole de Dieu, ὁ τῶ θεῶ λόγος, l'Image de Dieu, qui voit Dieu, & luy est inseparablement conioinct, & n'en est separé sinon ἐπερότητι, par ce que l'vn n'est pas l'autre. A sçauoir, selon que nous disons, Qu'autre est le Pere, & autre est le Fils, mais non autre essence l'vn que l'autre. Mais voyons comment Dieu engendre cest Intellect, cest Entendement, ceste Parole? C'est, dit il, par l'exuberance de soy mesmes. Et faut que cest entendement soit engendré, retenant en soy beaucoup del'engendrant, & ayant presque telle similitude à luy que la lumiere au Soleil, & que l'engendrant toutesfois ne soit pas l'entendement ou intellect: c'est à dire, Qu'ils different de relations, & non d'essence, qui est pour expliquer ce qu'il disoit deuant ἐπερότητι. Et comment donc, dit il, l'engendrera il? Par ce que l'engendré par vne certaine conuersion regarde vers l'engendrant, & ce regard n'est autre chose que l'intellect; à sçauoir l'intelligence du Bon. Or comme cest Vn n'est qu'Vn; aussi cest Intellect est toutes choses; car en naissant du premier Principe il cognoist toutes choses, & produit tout ce qui est, toute la Beauté des Idees, & tous les Dieux intelligibles mesmes. Or ces mesmes propos sont re-

qu'ils appellent la premiere subsistence, l'Vn, l'Intelligible, le Bon, & le Pere, ou engendrant. La seconde, Ceu luy qui est, l'Intellect ou l'Entendement, & le Beau, & quelquesfois, la Parole, la Sagesse, le Fils, & l'engendré. La troisieme, l'Amour, la Volonté, la Puissance, l'Amour du Monde, & quelquesfois le second Verbe &c. & au regard de ceste troisieme ils appellent la premiere, l'Amourable, comme au regard de la seconde l'Intelligible, comme il se verra és exemples.

N<sup>os</sup>.

*Alius nō Aliud.*  
Plotin Enn. 5.  
liu. 2. & liu. 3.  
chap. 15.

Plotin Enn. 3.  
liu. 9. cha. dernier &c.

*Intellectio Boni.*

petez en infinis endroits, & pourtant nous ne les rapporterôs point icy. Quant à la troisieme subsistence, qu'il appelle l'Ame du Monde, voicy qu'il en dit. Comme, dit il, l'Intellect est la geniture, la Parole, & l'Image de Dieu ou de l'Vn; ainsi est l'Ame du Monde de l'intellect; & icelle est comme vne raison engendrée de l'entendement, duquel la substance consiste en contemplation; & icelle raison vne lumiere de l'intellect qui depend d'iceluy. Et comme, entre l'vn & l'intellect, il n'y a point de moyen; aussi n'y a il entre l'intellect & l'Ame: mais la difference qui y est, n'est autre; sinon, qu'autre est la chaleur au feu mesmes, & autre la chaleur que le feu communique aux autres choses. Or c'est ce qu'aussi nous disons, Que le S. Esprit procede du Pere par le Fils, l'appellans don de Dieu; à cause que par iceluy, qui est son Amour, il se daigne cōmuniquer icy bas. Mais par les effects qu'il luy attribue, nous cognoistrons encores mieux son intention. Icelle Ame, dit il, a inspiré la vie à tous animaux qui sont en l'air, en la mer, en la terre. Elle cōduit le Soleil, les estoilles & le Ciel; elle a animé la matiere qui n'estoit qu'un rié; & des tenebres, le tout par sa seule VOLONTÉ. elle est toute par tout, semblable au Pere; tāt en ce qu'elle est vn, cōme en ce qu'elle s'estēd par tout. Et iusques icy, conclut il, s'estend la Diuinité. Or il n'en parle pas si distinctement qu'un Gregoire Nazianzene; mais si peut on tirer le mesme de son dire; puisqu'il dit que toutes trois sont eternelles, d'une mesme substance, & differentes seulement, en ce que l'une n'est pas l'autre. Au reste du liure il prouue que telle a esté l'opinion de Platon, de Parmenide, d'Anaxagore: & par ce que l'homme interieur, qu'il appelle, est l'Image de Dieu. il tire la preuue de ces trois subsistences de la consideration de nostre ame; en laquelle y a vn entendement, vne raison, vne

Inspiré.

Ion, vne vie; comme ainsi soit toutesfois que tout cela ne soit qu'une Ame. Mais il explique encor la façon de ceste generation en plusieurs autres lieux. L'Vn, dit il, *procree l'intellec[t] par vne abondance de soy mesmes; & cest intellec[t] ou entendement est, Ce qui est, τὸ ὄν καὶ τὸ ὄντως ὄν* (notez ces mots pour tout ce qui s'enfuit) & se retourne vers luy, & s'emplit de luy, & c. Et la cōclusion est, Que l'Intellec[t], l'Intelligēce, & l'Intelligible, en la Diuinité n'est qu'un; & que ceste intelligence, qui est le premier & tresbon acte d'icelle, est essentielle; d'autant que tous ses actes ne sont qu'essence. Or par l'Intelligible il entend l'Vn ou le premier: & par l'Intellec[t], ou Ce qui est, le secōd; & par ainsi ils sont coëssentiels: c'est à dire de mesme essence. Item: *Il y a, dit il, double intelligēce, car on entend autruy ou soy mesme; mais ce qui entend soy mesme, n'est point separé d'essence de la chose qu'il entend; mais coëxistent en soy mesmes; se regarde soy mesmes, dont il se fait de deux vne essence mesmes.* Ne reste donq[ue] qu'à faire la conclusion; Que l'engendrant, & l'engendré; l'entendant & l'entendu sont coëssentiels & mesme essence: & s'ils sont coëssentiels, l'un n'est point meilleur que l'autre. Dont s'enfuit que ce qu'il a cy deuant dit, que l'Vn estoit meilleur que l'Intellec[t], est en consideration de relation & non d'essence. Itē: *Celuy qui est le viuant mesmes, ce n'est pas l'intellec[t]; mais nous l'appellons l'intelligible; & encor qu'ils soyent diuers, peut estre toutesfois ne sont ils pas separēz; sinon entant que l'un n'est pas l'autre. Et rien n'empesche que tous deux ne soyent vn; mais diuisez seulement par l'intelligence: car iceluy seul est, ce qui est, partie intelligible & partie intelligent. car quand nous disons, l'Intellec[t] regarde les Idees, nous n'entendons pas qu'il les regarde en autruy; mais qu'il possede l'intelligible en soy mesmes. Ou bien, y auroit-il danger de dire, Que l'intelligible mesmes*

Plotin Enn. 5.  
liu. 2. & liu. 3.  
cha. 5. 6. 7. 12.  
& liu. 4. cha. 2.

Plotin Enn. 5.  
li. 5. cha. 3. li. 6.  
chap. 1. liu. 8.  
chap. 12. Et  
Enn. 3. li. 8. ch.  
7. 8. 10.  
Coëxister, c'est  
à dire, estre  
tout ensemble.

Plotin Enn. 5.  
liu. 9. chap. 1.

*En suo statu.*

fut l'intellec en son vnité & repos; mais que la nature de l'intellec regardant soit vn acte emanant de luy, qui le regarde & contemple, & qui en le regardant deuient iceluy mesmes? Et derechef: Estre & entendre c'est tout vn, & s'il en procede quelque chose en dedans, pour cela ne se diminue il point: car l'intelligent & l'intelligible ne sont qu'un: car ce regard de soy mesmes en soy mesmes, n'est autre chose que soy mesmes: mais il faut toutes fois qu'il y ait & du mesme & de la diuersité. Concluōs maintenant: Ce sont deux subsistances en Vn: l'une intelligible, & l'autre intelligente ou intellect. Elles ne different donq que de relation. Et derechef: Il faut qu'il y ait identité; s'il se peut dire; & diuersité. S'ensuit donq que l'identité soit en l'essence; car de Dieu ne procede rien qui ne soit Dieu: la diuersité és subsistances; par ce qu'autre est l'engendrant, & autre l'engendré. Or cest engendrant il l'appelle Pere; & l'engendré Fils, selon les noms mesmes que nous leur donnons. Certes, dit il, l'intellec est beau & le plus beau de tous, & pourtāt l'appelle il ailleurs le Beau, comme le Premier le Bon) assis en vne pure lumiere & splendeur, & comprenant en soy la nature de tout ce qui est. Et nostre monde qui est beau, n'en est qu'une ombre & image; mais le monde de là haut est assis en la clarté mesmes, là où il n'y a rien sans intellect, rien tenebreux; & là où il mene vne vie heureuse. Or comme qui regarde le Ciel & les estoilles, s'en va incontinent recherchant l'Auteur du Monde; ainsi faut il que celuy qui considere le Monde intellectuel & l'admire, recherche aussi l'auteur d'iceluy: à scauoir, qui a engendré ce Monde intelligent, & où & comment il a engendré ce Fils, cest intellect, cest enfant pur & beau; voire ce Fils qui est plein du Pere. Or ce Pere souuerain n'est point l'intellec, ny Fils, ny enfant, mais au dessus de l'intellec & de l'enfant. Et apres luy est l'intellec &

αὐτότης καὶ

ἰσότητος

Identité & diuersité.

Plotin Enn. 6.

li. 7. cha. 39. & liu 7.

i. Mesme chose, en vne consideration, & diuersité en l'auoir.

Plotin Enn. 5.  
li. 5. ch. 12.

tellect & l'enfant; qui a besoing d'intelligence & de nour-  
 riture, & qui est le plus proche de celuy qui n'a besoing de  
 rien: & toutesfois le Fils a vraye plenitude d'intelligence;  
 par ce qu'il l'a immediatement & en premier lieu: Mais ce πρώτος ἔχθ.  
 qui est au dessus, c'est à dire, le Pere, n'en a que faire: autrem-  
 ent le Fils seroit le Bien mesmes. Or c'est ce que nous  
 disons, que le Fils a tout & toute plenitude; mais  
 du Pere: le Pere aussi tout; mais de soy mesmes: &  
 que le Pere n'est point le Fils, ny la Parole; mais i-  
 celuy ou icelle du Pere. Et en vn autre lieu il dit:  
 Mais que rapportera celuy là d'auoir veu & contéplé Dieu?  
 Qu'il aura veu Dieu engendrant vn Fils, & en son Fils en-  
 gendrant toutes choses, & le tenant en soy sans labeur a-  
 pres l'auoir conceu: & d'iceluy ce Monde que nous trou-  
 uons si beau n'est qu'un image. à scauoir, comme le  
 Tableau est aucunement vn pourtraict de l'esprit  
 de celuy qui l'a fait. Nous auons dit aussi que ce Plotin Enn. 5.  
liu. 8. ch. 5.  
 Fils est la Sapience du Pere; & Plotin nous dit le  
 semblable. Toutes choses, dit il, q.ii se font ou par art  
 ou par nature, c'est Sageffe qui les fait. Si c'est par art, de  
 l'art nous viendrons à la nature; & de la nature derechef,  
 nous demanderons d'où elle l'a. & en fin reuiendrons à vn  
 entendement ou intellect; & lors nous faudra rechercher,  
 si c'est intellect aura engendré la Sapience. Et si on le con- Nēs.  
 fesse, nous demanderons encor d'où? Et si de soy mesmes, il  
 ne peut, s'il n'est la Sapience mesmes. Et pourtant la Sa-  
 pience sera vne essence; & la vraye essence Sapience, & la  
 dignité de l'essence la Sapience. Et pourtāt toute Essence qui  
 n'a point de Sapience, est bien Essence, par ce que Sapience  
 l'a faicte; mais par ce qu'elle n'a point de Sapience en soy, elle  
 n'est pas vraye esēce. Or la doctrine ordinaire de Plo- τὸ ὄντως ὄν.  
 tin est d'appeller. ce qui vrayemēt est, l'Intellect ou  
 la seconde subsistence; & la premiere plus haut que  
 l'Estre, & plus haut que l'Intellect; dōt s'ensuiuroit, Plotin au liu.  
des Idées.

Que

Enn. 3. liu. 9.  
chap. 1.

Que Sapiëce & vraye Essence luy est tout vn: c'est à dire, q̄ la secõde personne est la Sapiëce. A ce mesme propos aussi il dit, Que l'Intellect auoit toutes choses en sa domestiq̄ sapiëce; Que toutes les Idees ne sont q̄ rayons & vertus d'icelle; Qu'iceluy aussi est verité, & le Roy de verité; qui est aussi vn nom que l'Escriture luy attribuë. Quant à la troisiëme Subsistence, qu'il appelloit l'Ame du Monde, il semble qu'ës autres liures il nous laisse des fondemens d'une meilleure opinion. Car, dit il, Dieu a operé, & il n'opere point ne le voulant point; Il a donc vne volonté: & celuy duquel la puissance respond au vouloir, se seroit incontinent meilleur qu'il n'est. Dieu donc qui est le Bien mesmes, emplit sa volonté luy mesmes, estant ce qu'il veut & voulant ce qu'il est. Et sa voienté est son essence mesmès, & ceste volonté derechef est vne action & vne operation d'iceluy, & icelle sa substance mesmes. Donc luy mesmes s'est mis en cest acte d'estre. Qui est presque ce q̄ nous auõs dit au precedent chapitre, Que par l'acte de sa volonté Dieu produit vne troisiëme subsistence; à scauoir en se plaisant en soy la dilectiõ de soy mesmes. Et en vn autre lieu: Ce mesme Dieu, dit il, est l'aymable & Amour: & cest Amour l'amour de soy mesmes: car il n'est beau que de soy & en soy mesmes. Et, ce mesmes qu'on le dit estre tout avec soy, ne peut estre sinon, que ce qui est, & celuy qui est ensemble, soit totalement vn & mesme chose. Que si le coëxistent, & ce à qui il coëxiste, (vsons de ces mots pour signifier) est tout vn, & ce qui appete, & ce qui est appeté aussi tout vn; certes l'appetit & l'essence sera tout vn. Or cest appetit intellectuel c'est l'amour que nous appellons le S. Esprit, produit par la volonté, lequel par ses raisons se conclut estre coëssentiel. Et cest appetit, dit il ailleurs, est en l'intellect, qui est, & tousiours desirant le premier, & tousiours

Plotin Enn. 6.  
li. 8. c. 13. 15. 27

Plotin Enn. 3.  
liu. 8. ch. 10.

Plotin Enn. 3.  
liu. 9. chap. 1.



*ours le possédant.* Cest Amour donq ne procede pas du Premier seulement, mais aussi du Second; comme aussi il enseignoit de l'Ame du Monde par auant, qu'elle procede du Premier par le Second. Et par ainsi nous auons ces trois Subsistences en vne essence recognuës & expliquées par Plotin; lequel nous auons bien voulu alleguer vn peu au long; par ce qu'il proteste que c'est vne doctrine tresancien-ne; & par ce aussi que c'est celle mesmes qu'il auoit apprise de ses predecesseurs, Numenius, Seuerus, Cronius, Gaius, Atticus, Longinus, Philarchæus; & que depuis il enseigna à ses disciples, qui le tenoyent comme vn Dieu; ainsi que nous verrons consequemment en leurs escrits. Or comme il auoüe ces trois, aussi declare il expressement qu'il n'y en peut auoir autres; ce qu'il prouue cõtre les Gnostiques par plusieurs raisons.

Cyrille contre Iulian liu. 8.  
Porphy. en la vie de Plotin.

Plotin contre les Gnostiques Enn. 2. liu. 9. ch. 1.

IAMBlichvs dit clairement, q Dieu a basty le Mõde par sa tresdiuine Parole; mais il philosophe encor plus auãt: *Le Premier Dieu, dit il, deũt ce qui est & seul, est Pere d'vn premier Dieu qu'il engẽdra, demeurãt neantmoins en vne vnitẽ solitaire, & cela est au dessus de tout ce qui se peut entendre. C'est l'exẽplaire de celuy qu'on appelle Pere & fils de soy mesme; lequel est Pere d'vn seul, & Dieu vrayment bon.* Or quand il dit Pere de foy & Pere d'vn second, il distingue les personnes: & quand il dit, que nonobstant ceste generation il demeure Vn; il monstre que ce n'est pas pour separer les essences. Et il en parle là selon l'opinion receuẽ entre les Theologiens d'Egypte. Mais oyons Porphyre à qui Plotin bailla ses liures à reuoir; le plus docte, dit S. Augustin, des Philosophes; & neantmoins l'ennemy iurẽ des Chrestiens. En son liure de l'histoire de Philosophie, voicy ses mots: *Platõ enseigne,*  
dit il,

Iambl. de la secte des Pythagor.

Iambl. au liu. des mysteres chap. 39.

Porphy. liu. 4. de l'hist. de Philosophie. Cyrille contre Iulian, liu. 1.

185. Intellekt,  
entendement.

dit il, que de ce Bon (c'est à dire le Premier) est engendré vn Entendement, par vne façon incognüe aux hommes qui subsiste tout selon soy mesmes. En iceluy sont toutes choses qui vrayement sont, & toute l'Essence de tout ce qui est. Il est le premier Beau, & de soy Beau, & a l'espece de Beauté de soy; & auant tous siecles est procedé de Dieu cõme de sa Cause; nay de soy mesmes, & Pere de soy mesmes.

αὐτοῦ ἑνὸς καὶ  
αὐτῷ πρώτῳ.  
αὐτῷ ὄντως.

Et ce proceder n'a point esté, comme Dieu se mouuant à la generation d'iceluy, ains iceluy mesmes procedant de Dieu, & naissant de soy mesmes: Je dis procedant non de quelque commencement temporel; car le temps n'estoit pas encor, & le temps n'est rien au regard d'iceluy; car cest Entendement est sans temps & seul eternal. Mais comme le Premier Dieu est tousiours Vn, & seul, encor qu'il ayt fait toutes choses, par ce que rien ne peut tenir reng avec luy; ainsi aussi est cest Entendement eternal, seul & sans tẽps, le temps des choses qui sont en tẽps, demeurãt tousiours toutes fois en l'Vnité de sa substance. Or il ne pouuoit dire plus clairement, Que le Fils est Fils eternellement, & de la substance mesme du Pere. Et expliquant ce lieu tant celebre de l'Epistre de Platõ: L'Essence de Dieu, dit il, va iusques à trois subsistences. Car il y a le Dieu supreme, qui est le Bon: apres luy le second, qui est l'Ouurier de l'Vniuers; & le troisieme est l'Ame du Monde: car la Diuinité s'estend iusques à l'ame. Et c'est ce que veut dire Platon parlant des trois Roys; car encores que toutes choses dependent de ces trois, c'est toutes fois en premier lieu du premier; & en second de ce Dizü, qui est de luy; & en troisieme du troisieme qui procede de cestuy-cy. Or en ce qui les renga au deffous l'vn de l'autre, il semble bien Arrianiser. Et encor est ce beaucoup en vn Payen. Mais quand il reconnoist vne mesme essence, il monstre que la diuerfité est és fonctions seulement, & en l'ordre des caules, qui est bien passé plus

Cyrille contre  
Iulian liu. 1.

plus outre que les Arriens. S. Augustin dit aussi, qu'il mettoit la troisieme personne come moyenne entre les deux, comme aussi nous l'appellons le Lien & Vnion des deux, au lieu que Plotin la met au dessous de l'intellect. Mais au liure des Patriarches ou premiers Auteurs des choses, Proclus recite son opinion encores plus claire; à sçauoir, Qu'il y a vn Entendement eternal, qu'iceluy toutesfois a vn Auant-eternel, à sçauoir d'estre adherant à l'vn, par ce que cest Auant-eternel est outre tout: Que l'Estre eternal a vn second, voire vn tiers ordre, & qu'entre l'Avant-eternel & l'Eternel, y a l'Eternité qui est au milieu. Or cela ne se peut autrement entédre, attendu q toutes Eternitez sont egales; sinon que ces subsistées eternelles ne se precedent point de tēps, cōme dit Plotin; mais de nature, & s'il se peut dire en consideration de cause. P R O C L V S disciple de Iambliche, dit que les anciens Platoniques posoiēt trois Principes (nous les appellerōs Personnes) Le premier qu'ils appelloiēt l'Vn; l'Intellect qu'ils appelloyent Vn plusieurs; & l'Ame Vn & plusieurs. Mais il vaut mieux sçauoir ce qu'il en pense luy mesmes. *L'Essence ou Intellect*, dit il, (car entre les Platoniques ce n'est qu'vn) *se dit en premier lieu subsister du Bon, & auoir sa subsistence autour d'iceluy Bon, & estre empli de la lumiere de verité qui en procede, & en auoir participation par l'vnion qu'a elle a avec elle, laquelle est plus diuine; par ce qu'elle depend primitiuement du Bon.* Voilà desia vne seconde personne, Lumiere de Lumiere, & qui a la plénitude de la premiere: & ce qu'il dit plus diuine, c'est qu'il ne sçait par quel mot expliquer la preseance du Pere. Aillieurs il dit que cest intellect, est vnifié au bō; c'est à dire, le Fils au Pere. Item, Que par son operation intellectuelle

Porphy. au liure des Patriarches allegué par Proclus.

συνώνιον

Proclus en la Theologie Platonique &c.

συνήστασις

il est l'Eternité mesmes, sauf qu'il depéd del'Vnité; & qu'il est vniforme, c'est à dire semblable à l'vn; & l'Ame ou troisieme subsistence, Mentiforme, c'est à dire semblable à l'intellec, duquel elle procede. Mais voicy vn passage plus clair. Ils font, dit-il, pour la plus part trois Principes, le Bon, l'Intellect, ou ce qui est; & l'Ame. Le premier principal & imparticipable, c'est l'vn qui est deuant & outre toutes choses, &c. Apres iceluy est vne Vnité, qui subsiste autour de celle premiere substance, & abonde par la participatiō de celuy qui est premieremēt Vn. Et c'est vne existence supersubstantielle, & de la tres-premiere intelligible Trinité. Or estans ces deux en la premiere Trinité, à sçauoir l'vn & l'intellec; le premier engendrant, le second engendré; le premier parfait, & le second parfait, il est necessaire qu'il y ait vne puissance entre deux, par laquelle & avec laquelle l'vn soit subsistēifique & perfectif, de l'intellec ou de ce qui est. Car ceste procession qui se fait de l'vn, & ceste conuersion aussi de ce qui est vers l'vn, se fait par vne puissance: & par ainsi voicy vne Trinité qui est le comble des choses intellectuelles; l'Vnité, la Puissance, l'Intellect; l'vn produisant, l'autre produit; & la puissance qui depend de l'vn, est conioincte aussi avec l'intellec, ou ce qui est. Et ceste Trinité, c'est l'Vnité, l'Ens ou Intellect, & l'habitude des deux; par laquelle l'Vnité est de l'Intellect, & l'Intellect de l'Vnité, monstrant en ce Platon, Que le Pere est le Pere de l'Intellect, & l'Intellect Fils du Pere, & que la puissance est cachée entre les supremes. Or ayant à vser d'autres mots que nous, comme nostre ennemy formel, il ne pouuoit dite mieux; Que ces trois Subsistences different seulement de relatiōs; Qu'il y a vn Pere, vn Fils & vne habitude des deux; que nous dirions l'Amour, l'Vnion, la dilection d'iceux, à sçauoir le S. Esprit. Amelius disciple de Plotin, selō que refere Proclus, fait au-

si trois

ἰνοῦδ' ἡς.

τῆς πρώτης  
τελειᾶς.

ἕως ἄπειρον  
πληρωτικόν  
ἔστι.

ἕως ἄπειρον  
ἔστι ἕως ἄπειρον  
ἐκπασις εἰς τὸ  
ἔν.

τὸ μὲν παρὰ  
τῶν, τὸ δὲ παρὰ  
ἑγόμενον.

Amelius Pla-  
tonique.

si trois Rois, ou trois Intellects; Celuy qui est; celuy qui a; & celuy qui voit: le premier qui est realemēt intellect; le second, l'intellectuel qui est au premier; & le troisiēsmel intellectuel qui est au second & c. Et Theodorus qui l'a suyui les appelle Intellect substantiel, substance intellectuelle, & fontaine des ames. Mais en fin Amelius tout ennemy des Chrestiens qu'il est, apres auoir bien tournoyé, se rend à ce qu'en dit S. Iehan en son Euāgile, parlant de la secōde personne. Certes, dit il, c'estoit ce λόγος, ceste parole, qui est de tousiours, selon laquelle a esté fait tout ce qui est, comme Heraclitus estimoit. Et par Dieu, dit il, celle mesmes, que ce Barbare (ainsi appelle il S. Iehan) dit auoir esté avec Dieu au commencement en l'ordre & confusion des choses, & estre Dieu, par qui absoluēment toutes choses ont esté faites, & auquel elles sont viuantes, Vie, & Essence: & qu'icelle parole vestant chair humaine apparut homme, ne laissant toutesfois de monstrer la maiesté de sa nature; & ayant esté dissout, fut derechef deisié, & Dieu, tel qu'il estoit auant qu'il fust descendu en corps, chair & homme. Vn autre Platonique disoit à ce mesme propos, Que le commencement de cest Euangile deuoit estre graué en lettres d'or par tout. Or voilà donq quant aux Grecs; tant auant que depuis la venuē de Christ; desquels la Philosophie est d'accord avec nostre Theologie. Quāt aux Latins, ils ont philosophé beaucoup plus tard; mais encor si peu que nous en auons, ne s'en esloignent point. Chalcidius a escrit sur le Timée de Platō, duquel voicy les mots. Le souuerain & ineffable Dieu est l'origine de toutes choses: Apres iceluy sa prouidence vn second Dieu, qui donne la loy tāt pour la vie tēporelle que l'eternelle: Et puis vne troisiēme substance, comme vn second intellect, qui est gardien de celle loy eternelle. Le Souuerain

Theodore Platonique.

ὅς ἐστὶν ὁ θεός,  
νοσεῖ ἕσσια,  
ψυχῶν πηγὴ.

καὶ ἢ δία.

καὶ ὡς τὸν  
εἶναι καὶ τὸν  
εἶναι.

ἐν ᾧ τὸ θεοῦ  
μενον ζῶν, καὶ  
ζῶν καὶ ὄν πτε-  
ρουκῆρα.

Cyrille contre  
Iulian, liu. 8.  
August. de la  
Citē de Dieu  
liu. 10.

Les Philo-  
sophes Latins.

Chalcidius sur  
le Timée.

Dieu commande; Le second ordonne; & le troisieme iurime ou publie. Les Ames au reste font la Loy, & la Loy c'est le Destin mesmes. Et peu deuant il dit, Que la Prouidence qu'il met en second lieu, c'est l'Intellect eternal de Dieu, qui est vn Acte eternal, Imitateur de sa Bonté; par ce qu'il est toujours tourné vers luy, qui est le Bon mesmes, Macrobe aussi dit, Que l'opinion de Platon d'un Dieu souuerain, & d'un Entendement né & procedé de luy, ne tient rien de la fable, ains est chose certaine: mais qu'il ne la pouuoit expliquer, que par exemples, comme du Soleil, & c. Et si nous auions les liures de Varro & autres grands personages, nous y trouuerions, peut estre, d'auantage à ce propos. Or voila donc le consentement vnanime de tous les Platoniques en la doctrine de la Trinité; en laquelle les vns ont plus veu; & les autres moins; & les vns dient les premisses dont s'ensuiuent nos conclusions; & les autres concluent mesmes expressement avec nous. Les Aristoteliciens n'ont point de voix icy; par ce qu'ils se sont arrestez à commenter sur Aristote; lequel s'est plus arresté aux arts & à la recherche de Nature, qu'à la contemplation de la Diuinité qui a fait toutes choses. Mais encor Auicenne ne l'a pas reiettee, quand il a dit que le premier intellect produit vn second, & le second vn troisieme, encor qu'il n'ait approfondi ceste matiere plus auant. Adioustons icy la confession des demōs mesmes; lesquels ou par les reuelatiōs qui nous ont esté faictes, ou par estre tombez de plus haut, en ont cognu quelque chose. Toujours est-ce plaisir de les oïir, malgré qu'ils en ayent, rendre tesmoignage à la verité. On lit qu'un Thulis regna anciennement par toute l'Egypte; & s'enorgueillissant interrogea Serapis,

Macrobe sur le  
songe de Scipion.  
Deus & mens  
gentia ex Deo.

Auicenna.

Les oracles des  
dæmons.

Sibylla.

Πιπιτις ὄφρα

κτισθῆν ὅστις

ἰθὺς ἰσχυρὸς ὄφρα

ἀπὸ τοῦ

κατὰ τὸν, καὶ ἡ

γητῆρα θεῶν

πάντων ἐ-

ποίησεν.

Serapis,

Serapis, le Dæmon principal des Egyptiens, l'adjuvant bien fort de ne le point tromper, Qui auoit auant luy regné, & qui regneroit apres qui fust aussi puissant ou plus que luy: auquel Serapis respondit en ces quatre vers: Suidas in Thulis

Πρῶτα θεός, μετέπειτα λόγος, καὶ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς,  
 Πάντα δὲ σύμζυτα πάντα καὶ εἰς ἕν ἴοντα τέτυκται,  
 ἔκ κρᾶτος αἰώνων. ποσὶν ἄνεσι θνητὲ βιάδιζες  
 Τὸν εἶον ἀδελφὸν διανύων, σὲ πλὴν κρείσσων.  
 Vn Dieu, puis la Parole, & leur Esprit ensemble,  
 Tous ces trois ne sont qu'un, & viennent en vn point;  
 Sa force est eternelle. Homme va t'en, & tremble;  
 Plus est heuieux que toy cil qu'on ne cognoist point.

Apollo aussi enquis de la vraye religion, respondit en sept vers, que nous auons renduz grossierement pour ne perdre rien du sens:

Que ne m'eusses tu point, ô prestre miserable	Μὴ ὄφρατες πύμα-
Enquis, moy le dernier, de ce Pere admirable;	τόν με καὶ ὕσατον αὐ-
Du Roy son trescher Fils en tous lieux renommé;	τὸς ἐς ἑσθλὴ Δύση.
Et de l'Esprit qui tient tout ce monde animé;	προπόλων περὶ θε-
Mōts, Terre, Fleuues, Mer, l'Enfer, le Feu, le Vuide;	σπεσίς γενετῆρος.
Car bien tost malgré moy, las! il faut qu'au vuide,	ἀμφὶ τε πηλυγέ-
Et que ce seuil Deuin en frische soit laissé.	πιο πανομφεῖς βα-

σιλῆος, Καὶ Πνοῆς, ἢ πάντα πέειξ βοτρυδὸν εἶχει, Οὐρεα, γῆν, πο-  
 ταμὸς, ἄλλα, τάρταρον, ἠέρα, πῦρ τε. ἢ με καὶ ἐκ ἐδέλοντα δόμων ἀπὸ  
 τῶν δὲ διώξει Ἀύτικα, ἐρημαῖον ἢ λελεῖψεται ἔδος ἀθήτων.

Vne autre fois, dit Porphyre, enquis, Qui estoit meilleur, λόγος, la Parole, ou la Loy, il respondit aussi en vers, Qu'il falloit croire au Dieu engendreur, & au Roy qui est auant tout, sous qui tremble, Ciel, terre, mer, enfer, & les Dieux mesmes; desquels la loy est le Pere honoré par les Hebreux. Et ces Oracles auoyēt accoustumé d'estre chantez en vers, comme dit Plutarque, afin que chacun les

Porphyre allegué par S. Augustin liu. 19. De la Cité de Dieu, chap. 23.

retint mieux. Or i'ay esté long en ce chapitre; parce que la plus part estime que ceste doctrine est tellement repugnante au sens humain, que la philosophie ne la pourroit oncques approuver; ne considérant pas qu'autre chose est de conceuoir vne chose; & autre, de la prouuer ou approuuer quand elle est ià conceüe. Et pourtant concluons pour le precedent & cestuy-cy, par la raison adioustee à la Reuelation Diuine, par les traces qui en sont au monde, & l'image qui en reluit en nous, par la confession de toute l'ancienne Theologie, & la deposition des Diabes mesmes, Qu'en l'vnique essence de Dieu, y a vn Pere, vn Fils & vn S. Esprit: vn Pere eternellement engendrant le Fils, & vn Esprit eternellement procedant des deux: le Fils engendré par l'Intellect, & l'Esprit procedant par la volonté. Qui est ce que nous auons icy à declarer. Et soit ceste matiere traictée par anticipation, par ce qu'elle appartient à l'Essence de Dieu; encor qu'elle depende au reste de la Reuelation de nos Escritures, en la preuue desquelles elle sera consequemment prouuée. Il y en aura, peut estre, encor, qui en desireront des preuues plus demonstratiues; mais qu'ils se souuiennent, que nous parlons de choses qui sont au dessus du Syllogisme & de la demonstration; car puisque les demonstrations se font par les causes, la Cause des causes ne peut auoir de demonstratiõ. Mais que ceux qui s'opiniafrent contre vne verité que tout le Monde prouue, & tous les Siecles recognoissent, prennent la peine de mettre leurs raisons par escrit; & on verra, que ce sont, ou coniectures, ou pures negatiues, ou simples desfiances de ce qu'ils n'entendent point; & qui ne peuuent estre balancees contre si graues & amples

raisons



raisons & tesmoignages que nous auons recueilliz cy dessus. Et à Dieu en soit la gloire. Amen.

## CHAP. VII.

*Que le Monde a eu commencement.*

**R**ETIRONS nous maintenant d'autour de cest Abyfme; car ce n'est pas peu que de scauoir qu'il ne se peut fonder; & puis que nostre veüe ne peut porter la clarté d'une telle lumiere, qu'il nous fuffise de la regarder en l'ombre. Or l'ombre du Monde intelligible, comme parlent les Platoniques, c'est ce Mōde sensible auquel nous viuons: car image certes ne s'en peut il appeller, non plus que le bastiment d'un Maistre-masson n'est l'image de son entendement: Et encor ne scay-ie, quelle grandeur, beauté, clarté que nous y voyons, si ce mot d'ombre luy peut bien cōuenir, veu que des ombres au corps il y a quelque mesure; mais du finy à l'infiny il n'y en a point. Nous qui sommes au monde, l'admirons, & penserions luy faire tort de croire qu'il y eust rien ou de meilleur ou de plus beau. Car aussi nostre chair & complexion, est proportionnee à ses Elemens, & à ce qu'il produit; nos yeux à sa clarté, tous nos sens à sa nature sensible: Et ceux qui sont du mōde ne cherchēt que de contenter ce qui est d'animal en eux. Mais cōme nous auons vn entendement, croyons aussi qu'il n'est pas sans obiect: & comme les choses insensibles seruent à celles qui ont sens, faisons aussi seruir les sens à l'entendement; & cest entendement mesmes à ce luy par qui il est & entend. I'entens que nous n'admirions point le Monde au Monde; mais biē l'Ouurier & l'Autheur du Monde: comme ce seroit vne enfance trop manifeste, d'admirer le Tableau d'un

Peintre, qui n'admireroit le Peintre beaucoup plus.

Or la premiere consideration qui se presente à qui cõtemple cest ouurage, c'est s'il a eu commencement ou non; question, qui, peut estre, seroit icy inutile, si chacun vouloit consulter son entendement propre; auquel rien ne repugne plus, que de penser vne eternité, és choses que non seulement nous sentons; mais aussi, que nous voyons perir. Mais, puisque le Mõde parle, dit le Psalmiste, & en toutes langues, & à toutes nations; examinons le, & tout entier, & selon ses parties. Car peut estre que les gens du Monde, s'ils se desfient de leur tesmoignage propre, acquiesceront au moins à ce qu'en deposera le Monde. Interrogons donq les Elemens tous ensemble, ils passent de l'vn en l'autre, la terre en eau, & l'eau en l'air; & derechef l'air en eau, &c. Ceste vicissitude ne se peut faire qu'en temps; & le temps est vne mesure de mouuement; & où il y a mesure, il n'y peut auoir d'eternité: Interrogons les à part. La terre a ses saisons; l'Esté succede au Printemps; l'Autõne à l'Esté; & à l'Autõnel l'Hyuer. La Mer a son flux & reflux perpetuel, qui va croissant & décroissant par certaines mesures. Le Nil mesmes & quelques autres riuieres ont leurs accroissemens en certaines saisons, & mesurés à la coudee. L'Air aussi a ses vêts, qui ores le rafreschissent, ores le tourmentent: & ces vents regnent l'vn apres l'autre, ores d'Orient, & ores d'Occident, ores du Septentrion, & ores du Midy; & selon iceux se font, les pluyes & le beau-temps, les tempestes & les calmes. Ces changements qui se font ainsi tour à tour, ne peuient estre sans commencement. Car où il y a vn ordre; il y a vn premier & vn dernier; & toute mutation est vne espede de moue-

Le Mõde nous  
preche son o-  
rigine.

mouuement; & faut necessairement que ces tours, qui se font ainsi successiuement, ayent commencé par quelq̄ bout: en la terre par l'vne de ses saisons; en la mer par le flux ou par le reflux; en l'air par le Nord, ou par le Sud, &c. Car s'ils n'ont commencé par vn bout, ils ne peuuent continuer en l'autre. La terre donq par ses saisons, l'air par ses changemens, la mer par ses marees ne cessent de bruire & prescher à tous ceux qui ont aureilles pour entendre; Qu'il n'y a rié d'eternel en eux, ains qu'ils ont tous vn commencement. Et quand puis apres nous considerons que la terre tient ses saisons du Soleil; la Mer ses marees de la Lune; l'Air ses vents d'vne puissance exterieure, qu'on n'apperçoit point: alors, deuous nous pas chercher ce commencement en haut & non en bas; hors d'eux & non en eux-mesmes; veu que rien icy bas ne se meut de soy-mesmes? Et si les Elemés qui sont tenus pour Principes des choses, recognoissent vn Principe de leurs mouuemens; le deuous-nous pas par consequent recognoistre en toutes choses? Que si nous considerons derechef, que celle Lune qui fait les marees en la mer, n'a clarté que par le Soleil qui fait les saisons en la terre; concludrons nous pas incontinent que les saisons de la terre, & les marees de la mer, les mouuemens & changemens perpetuels, & par maniere de dire les respirations des Elemens, ont vn commun commencement? Mais, peut estre, ces mouuemens n'ont ils lieu, qu'en ce qui est au dessous de la Lune; & non en ceste quinte essence du Ciel, dont Aristote presche si haut & la solidité & l'eternité? Ains que sera-ce si plus haut nous montons, & plus haut ils erient leur commencement? Si, di-ie, ce que plus nous admirons au Ciel, est-ce

qui plus repugne à son éternité? Le Soleil y fait son cours naturel au Zodiaque entre les deux Tropiques: le Zodiaque luy est vne carrière; les Tropiques en sont les liffes; tout cela distingué par degrez & par minutes, dont il ne passeroit vn seul point. Les points des Solstices sont ses bornes, qu'il n'a pas si tost touchees qu'il ne tourne bride. Faut il donq pas qu'il ait desbouclé en vn lieu, puisqu'il s'arreste en l'autre? Il est toutes les vingt & quatre heures emporté d'Orient en Occident par le mouuement du Ciel; & par ce mouuement violent fait la nuit & le iour; comme par le naturel l'hyuer & l'esté, & c. Ceste succession se peut elle faire qu'en temps; ou plustost estre autre chose que le temps? La Lune pareillement fait son cours tous les mois, on la voit naistre, croistre, emplir, & descroistre; chaque Planete a son temps prefix & son an ordinaire: Bref, on sçait le leuer & le coucher, le paroistre & le cacher des Estoilles; & le Ciel mesmes, qui emporte quant & soy tous les autres, ne le fait que par mouuement. Or tout ce qui se meut, se meut en temps; & vn tour ne se peut faire sans commencer par quelque point; non plus qu'un cercle, sans asseoir en quelque lieu la iambe mobile du compas. Que s'enfuit-il dōq, sinon que le mouuement du Ciel, & de tout ce que le Ciel porte, & emporte, a eu vn commencement? N'admirons point avec Aristote sa clarté: car tant plus clairement en parle il, puis qu'il nel'a que par la distribution du mouuement. ny son mouuement perpetuel; car plus monstre il le seruice estroit auquel il est subiect: ny sa constance; car ce luy est nécessité: ny sa grandeur; car plus grandement s'en courbe il. C'est la grande Rouë de l'horloge, qui monstre les Planetes, les Signes

gnes, les heures & les marées, chacun en son temps; & ce qui semble sa merueille, le prouue subiect au temps, voire mesmes instrument du temps. Or puis qu'il est instrument, il y a vn Ouurier qui le met en vſage; vn Horloger qui le conduit; vn Esprit qui a premier esbranlé son mouuement. Car tout instrument, quelque mobile qu'il ſoit, entant qu'il est instrument, est comme mort, s'il n'a vie & mouuement d'ailieurs. Voire mais, dira quelqu'vn, le Ciel va tousiours, & en tant de ſiecles & d'aages nous n'y apperceuõs point d'alteratiõ. Pour homme que tu es! Et ton cœur & ton poulmon ont vn mouuement perpetuel; ils ne font iamais de pause; & avec tout ton esprit tu ne le peux ny auancer, ny reſtreindre. Les Medecins le taſtét & n'en peuuent trouuer la cauſe. Les Philoſophes ſe perdent en la cherchant. Et toutesſois n'en ſçais tu pas & la fin & le commencement? Toy meſmes fais tu pas des mouuemens que les hommes comme toy iugent eſtre ſans fin; des moulins eſtranges, des viz, & autres eſpeces d'Automates, dont iuſques aux enfans n'ignorent le commencement? Et ſous ombre que depuis quelque temps ceſte grande Roüe du Ciel tourne ſans fin; ſeras-tu ou ſi enfant ou ſi aueugle, que de croire qu'icelle tourne de tousiours? O hõme; ce meſme ouurier, qui a monté l'horloge de ton cœur pour quelques dizaines d'annees, a monté ce grand pourprix, pour quelques millaines. Ses tours ſont grands, & les tiens petits; mais quand tu auras bien calculé, ils ſe rapportent tous en vn. Venons à ce qui vit & qui ſent: Les plantes germent, pouſſent, bourjonnent, fruſtifiant; mais ou le pepin viét de la plante, ou la plante du pepin; & l'vn & l'autre d'vn facteur. Les animaux auſſi partie viennét viſs,

Obiection.  
& partie

& partie en coque; mais on sçait de qui chacun est engendré; & soit que l'œuf vienne de la poulle ou la poulle de l'œuf; il faut en l'vn ou en l'autre confesser vn commencement. Je laisse ces disputes vaines, Qui premier des deux a esté, que l'Escriture sainte vuideroit en vn mot; & la nature mesmes qui desire que les premieres choses ayent esté produictes en leur essentielle perfection: car c'est assez pour nostre but, que par toutes choses ils se sentent conuaincus d'vn commencement. Et ie vous prie, s'ils ne peuuent dire par lequel des deux a commencé le mouuement de leur cœur; ou de leur poulmon par le serrez, ou par l'estendre; par l'aspirer, ou par le respirer; dont toutesfois ils ne peuuent ignorer le commencement; doiuent-ils estre receus à nier le commencement des choses, quand mesmes on douteroit par quel poinct ce auroit esté? Or si les choses muettes crient si haut; & les irraisonnables concluent si logiquement, l'homme que Dieu a doié d'oraison & de raison tout ensemble; sera il si honteux que de se taire seul; ou si eshonté, que de resister? Certes quant à nos corps, nous en sçauons l'origine; & ce que nous cherchons si curieusement les Genealogies, nous le fait confesser, vueillons ou non. Mais s'il y auoit rien au monde qui avec quelque vraye semblance se peust vanter d'vne eternité, ce seroit nostre amé, qui fait remuer mille choses sans se mouuoir; qui monte au Ciel & descend aux abysses sans changer de place, qui range dás le cabinet de sa memoire tout le monde sans qu'il y tienne lieu; qui conioinct tous les temps passez en vn sans succession. Bref, qui conçoit & embrasse les autres choses, & en quelque façon soy mesmes. Et toutesfois oserons-nous dire qu'elle soit eternelle?

Mais

per συζητώ  
aut per διαση  
λώ.

L'homme a eu  
origine.

Mais cōment le seroit elle, veu que nous la voyons profiter & apprēdre, mesmes empirer bien souuent & oublier, d'aage en aage, & de iour en iour? Comment encor, veu que nous la voyons passer d'ignorance en science, & de tenebres en lumiere; de ioye en tristesse, & d'esperance en crainte, non par annees, mais par minutes & momens? & qui plus est, receuoir tant de troubles & de mutations, par & pour choses muables & transitoires, qui florissent le matin & le soir sont sechees comme au four? Or estre mué, emporte avec soy mouuement, & qui dit mouuement dit commencement; & estre mué par choses si muables, montre vne inconstance de nature trop grande, qui est trop contraire à l'Eternité: Bref, comment sera celle chose eternelle, qui ne peut seulement se représenter par quelque imagination que ce soit, que signifie ce mot d'Eternité? Et toutesfois c'est elle, qui conioinct en l'homme le Ciel & la terre ensemble, qui obserue les mutations és choses hautes, & les opere pour la plus part és basses; qui esleue vne poignée de terre par dessus le Ciel, & descend, par maniere de dire, le Ciel en terre: A plus forte raison donq n'y a il rien approchant de l'Eternité ny au Ciel, ny en la Terre, ny en toute l'harmonie du mōde que nous admirons tāt. Or on me dira, peut estre, qu'és parties du Mōde il n'y a point d'Eternité; mais qu'au tout il y en peut auoir. Mais cōme peut estre vn Tout Eternel, cōposé de parties caduques & tēporelles? Et qu'appellent-ils le Tout, sinon ce grad pour prix du Ciel, duquel le mouuement prouue le commencement? Item, Que voiremēt il y a au monde, tant au Tout qu'en ses parties, commencement de mouuement; mais que cela ne conclud pas commencement d'Estre.

Obiecti.

d'Estre. Mais, si l'Essence a esté eternellemēt auant le mouuement, comment se pouuoit-il appeller Monde en Latin, *Kόσμος* en Grec, c'est à dire vne belle disposition; veu qu'icelle, pour la plus part, depend du mouuement? Ostez au Ciel son tour, & au Soleil son cours, & le placez puis apres en quel lieu que vous voudrez; vous rendez la moitié du monde aueugle, toute la terre ou bruslee par son assiduele presēce; ou par son absence deserte & inhabitable; la mer pour la plus part innauigable; l'air ou infertile ou intemperé: S'ensuyura donq pour le moins, Que le monde ne sera pas habité de tousiours, ny les plantes eternelles, ny les animaux, ny le genre humain mesmes eternel. Et ne sçay quels yeux ont eu ces Philosophes, qui aiment mieux eternizer les pierres, les roches & les montagnes, qu'eux mesmes pour qui elles sont faites. Et puis, pourquoy dōq lors vn Soleil, & pourquoy vne Lune? Pourquoy vn air, & pourquoy vne mer, si rien ne vit, ne voit & ne respire? Reste dōq, qu'auant le mouuement ce fust vn chaos, vne masse sans forme, & qu'vne ame, comme aucuns dient, se soit en certain temps insinuee au trauers d'iceluy, qui ait donné forme à ce corps, & puis vie, mouuement & sentiment à ses parties selon qu'elle en auoit fait chacune capable: Tellement que maintenant ce monde ne soit autre chose, que ce chaos disposé, animé & viuifié; & que de ceste ame & du chaos se face comme vn animal parfait. Belle imagination certes, & digne d'vn vray animal, de tenir plustost son essence si ordonnee de l'infortité d'vn chaos; c'est à dire, d'vne confusion remuee, que de la sage puissance d'vn esprit viuifiant. Mais puisque ce chaos ne pouuoit receuoir forme ny ordre que par

ceste



ceste ame, s'ils sont tous deux eternels; comment se font-ils rencontrez en vn poinct estans de si contraire nature, l'vn pour estre formé, & l'autre pour former? Si c'est par auenture, comment l'auenture y a-elle mis l'ordre, & comment depuis ne l'a-elle troublé? Si c'est par conseil; de qui, que d'vn Supérieur? Et qui est-il si non Dieu? Derêchef, ou ceste ame estoit de toute eternité obligee à ce corps là reellement & de fait; ou certes, elle le penetrait seulement par sa puissance, & selon qu'il plaisoit à vne treslibre volonté. Si obligee; de par qui, à vne telle confusion, sinon de plus haut? Et puis que luy pouuoit estre ce chaos, qu'vn eternal tōbeau? Et qu'est ce, aussi autre chose dire, sinon que ce chaos estoit comme vn Embryon, vne coagulatiō en la matrice qui au bout de quelques iours par l'infusion de son ame commence à se former, mouuoir & sentir; & puis en son temps naist, croist & descroit, & finit comme nos corps? Que si elle le penetrait par vne volonté & puissance libre, ne disputons point des noms, car l'ame se dit au regard d'vn corps, c'est le Dieu viuant, qui quand il luy plaist, dōne & la forme & la vie, & le mouuement. Mais nous traictons cy apres, qu'il n'en a pas seulement donné la forme; ains fourny la matiere mesmes: Et pourtant nous suffise d'arracher d'eux pour ceste heure, qu'il en est le Formateur & le Facteur.

Esclarciſſons encor ceste origine du monde d'auantage; ie demande, Qu'est le monde de soy-mesmes? S'il ne bouge, comme j'ay dit cy deuant, il perd & son ordre & sa beanté: S'il se meut, il se monstre incapable d'eternité. Mais il y a encor plus. Ces regions basses sont le repaire des animaux, & sur tout de l'homme, lequel s'en sçait accommoder. La tem-

La concatenation des choses.

perature

perature de l'air est pour iceluy mesmes. L'air & la terre ne peuuēt estre ny esclairez, ny temperez fais le Soleil & la Lune; ny iceux les esclairer ny temporer sans se mouuoir. La Lune n'a clarté que par le Soleil; le Soleil, ne la peut distribuer ny à la Lune ny à la Terre sans le mouuement du Ciel; & ce grandentour du ciel est ce que nous appellons le Monde mesmes; n'estimans ces parties basses, au regard de leur matiere, que cōme vne lie de l'Vniuers. Or, en ce qu'à l'homme seruent les Elemens; aux Elemens les Planetes, & iceux Planeres les vns aux autres; mōstrent ils pas qu'ils sont les vns pour les autres? & s'ils sont les vns pour les autres, l'vn est-il pas en consideratiō premier que l'autre; la fin premiere que les choses qui y tendent? Suyuant ceste regle commune; que l'operation de l'entendement commence par la fin? Et si le Ciel tourne pour monstrer les Planetes, & porter le flambeau à la terre, & à ce qui y habite; fert il pas à la terre? Et si il fert à la terre; fera-ce, ie vous prie, de par la terre; ou bien de par quelqu'vn, qui commande au Ciel & à la terre? Derechef, veu q'la fin est premiere en consideration que les choses qui y tendent: ceste consideration sera-elle es choses mesmes, ou en quelque Esprit qui les ordonne? Certes es choses mesmes ne peut elle estre; car si elles ont entendement, elles ont aussi volonte; & la volonte tend plustost à commander qu'à obeir; à liberte qu'à subiection; & si elles n'en ont point, elles ne cognoissent ne fin ne commentement. Et puis, comme elles sont diuerses, & de contraire nature, elles auoyent diuers buts, au lieu qu'elles tendent toutes à vn. Qui plus est, comment auoyent le Soleil & la Lune, le Ciel & la terre rencontré eternellement leurs desseings ensemble?

*Operatiui intelle-  
ctus finis princi-  
pium est.*

ensemble? d'esclairer & estre esclairé l'un de l'autre? En quel point, par quel pact, & de quelle datte, veu que tout cela depend du mouuement, qui ne se fait qu'en temps? Reste donq, que telle consideration se face par vn Esprit qui commande egaleement à toutes choses; qui les assuiectisse les vnes aux autres selon que bon luy semble; qui soit puissant pour estre obeï, & tresprudent pour les conduire à leurs fins particulieres, & toutes fins à la sienne. & qui pense autremét, pense qu'un Luth s'accorde de luy mesmes; ou s'il dit que cest Esprit est vne Ame enclose en l'uniuers, il incorpore sottement le Luth & l'Esprit du Loueur; le bastiment & le Masson ensemble. C'est en somme, comme si vn enfãt nay & nourry en vne maison, la pensast ou eternelle ou faicte d'elle mesme, sous ombre qu'il ne l'auroit point veu faire: ou si celuy qu'on auroit exposé en vne isle deserte, que la Louue auroit nourry comme vn Romule, se iugeast côme vn champignon, né en vne nuit de la terre. Car croire le Monde eternel, & la race humaine née sans facteur, est vne mesme chose, & procede de mesme erreur. Les deux sexes, masle & femelle en tous animaux, nous destruisent ils pas encor ceste eternité? Car comment seront-ils eternellement l'un pour l'autre, l'un estant autre chose que l'autre? Puis, auront-ils esté eternellement deux, ou eternellement plusieurs? Si deux; que sont deuenus ces deux là, veu qu'eternité emporte immortalité; & estre de tousiours, estre à tousiours? Et si plusieurs; y voit on pas encor les mesmes absurditez? Que s'ils les diét eternisez par succession de temps, Quest-ce, ie vous prie, mort que natiuité, qu'est-ce vie qu'une suite de mort (ie parle de la nostre) & qu'est-ce successiõ qu'une sui-

te de temps? Or voyla donq que tant par les parties du Monde, & par le Tout mesmes, que par la conuenance du Tout avec ses parties, & des parties entr'elles nous sommes euidentement enseignez que ceste Machine du Monde a eu & vn Ouurier & vn commencement. Mais on nous demande maintenant de quand? Et c'est le poinct que nous auons consequemment à traicter.

CHAP. VIII.

*De quand le Monde a eu son commencement.*

CERTES ce n'est icy le lieu de vider les scrupules des Chronographes, car entre vne eternité & vn commencement le differēt de quelques années, voire de siecles entiers, ne peut estre pour rien compté: mais si nous regardons le progres de ce bas Monde, nous apperceurons euidentement, que comme vn enfant, il a eu ses aages, muances & periodes; que petit à petit il s'est accru, peuplé & espandu; bref, qu'en ce que le monde pense durer à tousiours; il ressemble le poure vieillard, qui quelque vieil & caduc qu'il soit, pése tousiours auoir vn an à viure. Or auons nous ià suffisamment prouué que le Ciel & la terre ont commencement; que l'vn aussi estât pour l'autre, ils l'ont eu en mesme tēps, & de mesme endroit l'vn que l'autre. Et pourtant ce qui se demonstrera de la terre, sera demonstré aussi du ciel: & comme ainsi soit aussi que la terre soit pour l'vsage des animaux & sur tout de l'homme; tel commencement que nous prouuerons de l'homme, tel l'aurons nous aussi prouué de la disposition de la terre: Car à quoy ny ciel, ny terre; le Ciel estât courbé comme vn Pauillon sur ces lieux bas; la terre affermie comme vn plancher pour les habitans, s'il n'y a habitant aucun en terre? Certes,  
si le mon-

si le monde estoit eternal, eternellement aussi seroit il habité, & nul peuple n'y seroit plus ancien que l'autre; & si pour le moins il estoit fort ancien, nous n'y deurions rien trouuer de nouveau. Mais si les choses plus anciennes y sont nouvelles, nous doit-ce pas estre vn argument tout certain de sa nouveauté? Le vous prié, que choisrons-nous en ce monde pour exemple d'antiquité? Commençons par les sciences; nous lisons l'origine de toutes. La Philosophie qui c siste en la recherche des choses naturelles est si recente entre les Grecs, qu'auant Pythagoras le nom n'en estoit pas cognu. Les Romains bien long temps apres luy, l'ont tenu  pour folie. & Lucrece Epicurien ch te de son t ps, Que la nature des choses estoit trouuee de n'agueres; comme aussi Seneque qui vint depuis: Que depuis le commencement que la sagesse fut remu e iusques   son temps, il ne se trouuoit pas mille ans. Socrates se dit auoir esté le premier qui de la contemplation l'a reduit en pratique; la tirant du ciel en terre, comme ils dient, & aux villes, aux maisons, & aux personnes; c'est   dire, leur apprenant   cognoistre & conduire & soy mesmes & autruy. Or il n'y a que deux mille ans au plus, car il est depuis Esdras, qui est le dernier historien de la Bible: Et ce qu'ils en sçauoyent, comme nous auons traité cy deuant, c'estoit par les Egyptiens, & ceux-cy par les Hebrieux & Chaldeens; Pythagoras de Sonchedi & des Iuifs, Platon de Sechnuphis, Eudoxus de Conuphis, & ceux-cy des disciples de Trismegiste, & Trismegiste, comme il appert par ses liures, de Moys . Bref, Clearque Peripateticien dit auoir veu le Iuif duquel Aristote mesmes auoit appris: & Iamblichus fait mētion des colonnes de Mercure;

Origine des sciences.

*Lucretius Carus:*  
Denique natura  
h c rerum r -  
ti que reperta est  
Nuper   hanc  
primus cura pri-  
mis ipse repertus  
Nunc ego sum, in  
patrias qui pos-  
sum uertere vo-  
ces.

*Persius autem:*  
— postquam  
sapere urbi cum  
pipere   palmis  
uenit.

August. liu. 18.  
De la cit , cha-  
37.

Cic r. Iambli.  
Porphy. Or-  
pheus in Ar-  
gon.  
Proclus sur le  
Timee.  
Plutar. en Isis  
& Osyris.

Iambli. des my-  
steres, chap. 1.

Clem. Alex. 1.  
Strom. alle-  
guant Alex.  
Hermippus &  
Clearchus  
Porphyre alle-  
gué par Eusebe  
liu. 11.

Laërtius en la  
vie de Thales.

Thales en son  
Epistre à Phe-  
recydes apud  
Clementem.  
Plineli. 6. & 5.

Pline liu. 2.

Plutarq. en la  
vie de Nicias:  
Quintilien, li. 1

esquelles Pythagoras & Platon auoyent leu sa do-  
ctrine. & Porphyre tesmoigne, que toute la Philo-  
sophie des Grecs, qu'ils vantent avec tant de pa-  
roles, estoit au moins mille ans depuis Moyse.  
Or si l'estude de Sageffe est si nouueau au Monde;  
que sera la Sageffe mesmes : & si la Grece y est si  
nouuelle, où s'en trouuera l'atiquité entre les Gen-  
tils? On dira que l'Astrologie doit estre plus anciē-  
ne; puisqu'il est ainsi que Socrates retira les hom-  
mes du Ciel vers la terre. & volontiers ie l'accorde;  
car l'homme ayant la veuë dressée au Ciel, aura  
dressé ses premieres contemplations vers ce lieu là.  
Mais combien gagnons nous d'annees pour cela?  
Si Thales l'a enseignée aux Grecs, cōme ils dient,  
nous sçauons par les mesmes Autheurs, & par luy  
mesmes, qu'il auoit euë des Aegyptiens, & ceux cy  
des Chaldeens, lesquels en sont si vrayement les  
Autheurs, que le nom de Chaldeen est ordinaire-  
mēt pris pour Astrologue. Que si nous disons avec  
Pline que Iuppiter Belus en soit Autheur, quand  
bien ce sera le premier du nom, c'est enuiron le  
temps d'Abraham; & si ce sont, comme il dit ail-  
lieurs, les Phœniciens, qu'est ce autre chose que les  
Hebrieux? Et puis, ie vous prie, quelle estoit l'Astro-  
logie de ces gēs là? Thales, dit Pline, obserua le pre-  
mier les Eclipses du Soleil & de la Lune entre les  
Grecs; & Sulpitius Gallus entre les Romains. Les  
armees, comme recitent Plutarque & Quintilien,  
s'en estonnoyent quand elles les voioyent: les vns  
laissoyent passer trois iours, les autres tout le reste  
de la Lune premier que d'oser riē faire. Quoy plus?  
C'estoit crime de leze maiesté diuine que d'en al-  
leguer vne cause naturelle. Anaxagoras en fut mis  
en prison, & eut Pericles bien de la peine à l'en re-  
tirer.

tirer. Protagoras en fut banny d'Athenes: les Mathematiques en furent condemnees tout à plat. Et que font de plus sauuage nos pouures Ameriquains? A Thales aussi on attribue d'auoir obserué l'estoille du Nort; à Pythagoras, Que l'Estoille du matin & l'estoille du soir est vne mesme; & que le Zodiaque est oblique, & comme vne escharpe au trauers du Mōde: à Solon, dit Proclus, que le cours de la Lune est de trente iours. Et Archimede vint apres qui recueillit les obseruations de plusieurs, & en composa la Sphere. Encor n'en sont celà que les petits rudiments. Car la grande Theorique des Planetes n'est venuë que long temps apres. Que diray-ie, que l'An mesmes a esté incertain & confus en ce pais de l'Europe iusques à Cesar, & l'est encor au iourd'huy en plus de la moitié du Mōde? Mesmes que trois cens ans auant la Natiuité de Iesus Christ, les Grecs & les Romains, n'auoyent point encores, ny de quadrans, ny d'horloges, ny d'heures! Et quant à l'Arithmetique & Geometrie qu'on enseignoit si soigneusement aux enfans du temps de Platon, les Autheurs des plus notables propositions sont cognuz, Pythagoras, Eudoxus, Euclide (qui a recueilly des anciens) & autres: & ceux qui en attribuent l'inuention à Trismegiste, ne nous sçauoyent pas mener plus droict à Moysse. Mais veu que l'homme est naturellement plus soigneux de sa santé & commodité, que curieux des Astres; les Arts, peut estre, seront plus anciens que les sciences. Certes quant aux Arts mechaniques, Varro grand rechercheur des antiquitez, tesmoigne qu'en l'espace de mille ans qu'il commence à conter de son temps en arriere, tous les arts auoyēt esté inuentez. Et que les Grecs ne se vantent gueres

Censorinus de die Natali cap. 19. Varro.

Platon en l'Epinomis.

Origine des Arts.

Varro liu. 5. de l'Agri- cult. chap. 1.

plus: car nous trouuons mesmes en leurs histoires l'inuention du feu, qui est le principe, s'il faut ainsi parler, de la plus part d'iceux: & y'en a qui ont traité particulièrement de l'inuention d'un chacun, auxquels le Lecteur peut auoir recours. Mais parlons de la Medecine, Art si necessaire au genre humain: l'a on pas veu naistre & croistre de iour en iour des maladies & playes, & mesmes de la mort des hommes? Diodore l'attribue aux Egyptiens: & Moyse au Genese fait quelque mention des Medecins de Pharaon: Les autres à Æsculapius, & quelques vns à Arabus fils d'Apollon: Mais encor quelle Medecine? Si nous suyuons les paroles de Moyse, c'estoyent plustost embaufmeurs de corps morts, que Medecins de malades. & Æsculapius, dit Ciceron, fut estimé Dieu pour auoir enseigné à arracher les dents, & à lascher le ventre. Podalirius aussi & Machaon ses successeurs ne touchoyent qu'au dehors. Bref, dit Herodote, l'un estoit medecin de l'œil, & l'autre de la teste, & l'autre des pieds: & quand ils estoient au bout de leurs sens, ils mettoyent les malades en pleine place, pour y essayer la recepte du premier venu. C'estoit donq vne medecine qui n'auoit encor ne pieds ne teste. Les animaux enseignerent petit à petit plusieurs herbes & remedes aux hommes; & quelques hommes en esproouerent d'autres, auxquelles ils ont laissé leur nom; tant qu'en fin vn Hippocrates & quelques autres firent recueil de tout cela, & des experiences de plusieurs firent vn Art; & cest Art s'est enrichy de temps en temps, & plus, peut estre, en nostre siecle qu'en nul autre. Quoy qu'il en soit, il est certain que le premier Medecin qui fut veu à Rome, fut vn Archagatus enuiron six vingts ans auant

Cicer. De Nat.  
Deorum.

Herodote li. 2.



uant la venuë de Christ sous le consulat de Luc. Æmilius Paulus, & de Marcus Liuius, lequel fut fait bourgeois; & à l'enuy quelques autres Grecs y vinrent apres luy: mais incontinent ils furent chafsez par Caton le Censeur, comme estant plustost bourreaux enuoyez par les Grecs pour tuer les Barbares, (ainsi appelloyent les Grecs toutes autres nations,) que medecins pour guarir ceux qui en auroyent besoin: à sçauoir, par ce qu'à tous propos & sans discretion ils ysoyent du fer & du feu à toutes playes. Or quand nous voyons ainsi croistre les sciences & les arts de Theoreme en Theoreme, & d'Aphorisme en Aphorisme; & quand nous les voyons si nouuelles entre les plus celebres nations, & les plus doctes; douterons-nous de conclurre le mesmes entre les grossiers? Venons aux Loix: car mesmes les peuples plus Barbares en ont; & peut estre aussi que l'homme né à societé aura plustost pensé à y mettre ordre par bonnes Loix, qu'à obseruer l'ordre des Cieux, ny la disposition de son corps mesmes. Mais la Loy escrite nous mene t'elle pas incontinent à la Loy nō escrite? Et ces gros volumes de Loix que nous remuons au iourd'huy, aux Rapsodies de Tribonian? & Tribonian aux Sceuoles & Africains; & ceux cy aux loix des douze Tables? Et ces douze Tables que sont ce, ie vous prie, que l'enfāce des Loix Romaines? que rudimēs bien simples de Police, telle qu'on trouue au iourd'huy entre les plus Barbares, & que nous admirons par vn sot zele d'antiquité es anciēs Romains; & mesprisons es anciens Allemans, Thuringiens, Bourguignōs, Saliens & Ripuaires, qui les auoyent trop meilleures que celles là? Et puis, quelle antiquité, veu qu'elles ne sont pas quatre cens ans auāt

Origine des  
Loix & Poli-  
ccs.

A. Gelle li. 20.  
chap. 1. & liu.  
17. chap. 21.

la venuë de Christ, cōme l'histoire Romaine nous l'êseigne? Derechef, ces douze Tables nous réuoyent elles pas aux Grecs? Et de qui les tiennent les Grecs, sinon les Atheniens de Draco & Solon, qui viuoient enuiron le temps de Cyrus Roy de Perse; & les Lacedemoniës de Lycurgue, qui estoit sous la fin de l'Empire d'Assyrie? Et qu'est tout ce fonds d'antiquité, que tant vantent les Grecs, que grande nouveauté entre les Iuifs? Et puis, dit Plutarque, Solon & Lycurgue auoyët esté querir leurs loix en Egypte, là où vantans leur antiquité; ils auoyët esté moquez comme des enfans. Et les Egyptiës les auoyët de Mercure; & Mercure sans doute par imitation de Moÿse, que Diodore tesmoigne auoir esté le premier legislateur de tous. Bref, que dirons nous quand du temps d'Homere, cōme note Iosephe contre Appion, le nom mesmes de Loy estoit incognu aux Grecs? Mais les Roys, peut estre, auront esté de temps immemorial; car ils estoÿent comme vne Loy viuante, & leurs arrestz se sont conuertis en loix. Obseruons donq aussi que de ces grands Monarques, nous venons aux Roys des nations, & de ceux cy aux Roytelets des prouinces; & puis aux Roys des bourgs, villes & villages; & finalement aux Roys des familles, qui estoÿent les Peres, & plus anciens d'icelles; qui nous renuoyent à vn commun Estoc de toutes; c'est à dire à vn commencement. Et de quand? Certes auant Ninus Roy des Assyriens Iustin l'historien tesmoigne, qu'il n'y auoit que des Roys, ou plustost Iuges particuliers des contentiōs qui naissoÿent entre ceux d'vn mesmebourg, ou d'vne mesme famille; & aussi est il le premier qui a trouué des Historiens. & Herodote dit que les Egyptiens ont eu les premiers Roys; & qui veut

Pompon. de  
Origine iuris.

Plutar. en la  
vie de Solon &  
Lycurgue &  
au traité d'I-  
sis & Osyris.

Iosephe contre  
Appion.  
Iustin allegu.  
Diodore en  
son Paræneti-  
que.

Iustinus lib. 1.

Plin. liu. 7.  
Herod. liu. 2.

qui veut monter plus haut, c'est par l'Ecriture sainte, qui nous enseigne que Nemrod fut le premier qui viola ce droit paternel des Peres de famille, qui regnoyent chacun entre ses descendans sans autre prerogative que de l'aage; lesquels Manethon appelle Roys Pasteurs; & dit auoir esté mille ans auant la guerre de Troye. Car quant aux Grecs & Romains; ou ils n'estoyét point encor, ou certes ils viuoýét encores de glád, côme ceux que nous appelons Sauvages auourd'huy. Voyons pour le moins si les Dieux des Gentils ont quelque antiquité; car aussi semble il, veu que la forme essentielle de l'homme est de recognoistre vne Diuinité; qu'il n'y doit rié auoir de plus ancien q̄ cela. Et de fait il se trouue des peuples & sans loix & sans Roys; sans Dieux, & sans quelque espece de religion il ne s'en trouue point. Mais que dirons nous si les hommes naissent auant les Dieux, & viuét encor apres eux? Ne nous amusons point à l'origine de tous ces petits Dieux, tant des Romains que des Grecs, qui en auoyent plus que de prouinces, de villes & de maisons; n'y à leurs Genealogies; qui sont assez descrites par leurs seruiteurs & idolatres mesmes. Mais venons droit à l'estoc: qu'est ce de ce premier Saturne, qu'on dit le Pere de tous, & de quel tēps est il? Certes si nous croyons les plus notables Historiens d'entre les Grecs, & l'Épitaphe d'Osyris recité par Diodore Sicilien; Saturne (je ne parle point du Grec, mais du plus ancien de tous les Saturnes) n'est autre chose que Cham fils de Noë, & Osyris, Mistrain le plus ieune des fils de Cham; & ceux qui le veulent faire plus ancien, dient que Saturne est Noë mesmes. Je laisse ce qu'en dit Berose, & autres de pareille estoffe; par ce que ie les tiens pour Autheurs fabuleux &

Manethon cité  
par Iosephe  
côte Appion.

Origine des  
Dieux.

supposez. Et quant à Iuppiter, si on entend celuy qui est surnommé Belus, c'est à dire Baal ou Maître; c'est le fils de Nemrod, lequel Nemrod aussi fut appellé Saturne, qui estoit vn nom commun aux plus Anciens des grâdes familles; & si c'est Iuppiter surnommé Chammon ou Hammon, c'est Cham, ou Chameses fils de Noë adoré en la Libye; car il est certain qu'il prit ce chemin là. Car quant à Iuppiter de Crete, & Saturne son pere, qui à l'imitation de ces plus anciens se firent honorer entre les Grecs; c'est peu auant la guerre de Troye, & long temps depuis Moÿse. Or quelle est donc ceste antiquité qui ne passe point trois mille ans? Et d'où la scauoïét les Grecs, si autres qu'eux n'eussent escrit? Mais ce poinct sera traicté en vn autre lieu plus amplement. Que dirons nous du commerce des nations, veu que de la monnoye d'or nous venons à celle d'argent; & de celle cy à celle de cuiure, & du cuiure au fer, mesmes entre les Romains? Et derechef de la monnoye au poix & à la livre, & du poix à la permutation; & de la permutation à celle communauté bien heureuse qui estoit es premiers siecles? Mesmes au iourdhuy plus de la moitié du Monde demeure en la permutation; & plusieurs encor ne la scauroyent pas, si les nauigations de nostré siecle ne la leur auoyent apprise. Et quant à la nauigation, qui est le nerf du commerce, si nous croyôs Plinē, le premier bois qui a flotté, fut sur la Mer rouge; & la premiere nauire qui yint jamais en Grece estoit partie d'Egypte; & si nous croyôs Strabo, les Tyriens ont les premiers excellé en nauigation, & quelques vns mesmes les en font auteurs. Car quât aux nauigations d'Vlyse, elles n'ont point passé la mer Mediterranee; & qu'est ce, si c'est histoire, qu'vn

Commerce.

Plinē liu. 7.

Strabo liu. 16.

Tibull. El. 5. 7.

re, qu'un vaisseau flottant au gré du vent sans tenir route ny adresse? Car il est certain que le voyage qu'il auoit à faire, se fait ordinairement au iourd'huy en moins de six ou sept iours. Or tout cela nous ramene-il pas à ce petit País, qui d'un costé est borné de l'Egypte, & de l'autre de la mer rouge? Et l'histoire de ce país-là nous conduit elle pas iusques à l'arche? Et qu'estoit ceste arche qu'un nauire, comme mesme le vray Berose l'appelle? Et quand peu apres le Deluge, Moÿse nous dit, Que tels & tels descendants de Noë, ont habité les Isles; n'est-ce pas dire, que l'exemple de l'arche les auoit enhardis sur la mer? Mais d'autant qu'il semble que le traffic soit pour le bien viure; & que ce bien viure là, est précédé du simplement viure; combien, ie vous prie, pensons nous qu'il y ait iusques au gland? Des delices d'Apicius, nous venons à l'honneste vie de mesnage; & de celle cy au labour des champs; de la friandise, di-ie, à la frugalité, & de la frugalité à la brutalité; lors que comme les pourceaux nous attendions que le gland nous tombast des arbres: Bref, des villes nous venons aux maisons esparfées; & des maisons aux huttes, & des huttes aux tentes, & des tentes à la vie des Nomades. Ie ne dis point les Ameriquains, ny les Barbares de iadis, mais les Grecs mesmes & les Romains. Nous sçauons Pinuentiõ des bleds; des farines, & des charruës. Si c'est Triptolemus qui l'enseigna aux Grecs, c'est le fils de Ceres: Si c'est Ceres, c'est la Deesse d'Egypte femme d'Osyris. Et qu'est-ce Osyris pour le plus loing, que Misraim petit fils de Noë? Auãt la guerre de Perse, dit Pline, il n'y auoit point de boulengers publicqs à Rome. Les premieres Cerifes furent apportées à Rome par Lucullus. Quand les Gau-

Berose allegé  
par Iosephe  
cõtre Appian.

Nourriture.

Pline liu. 7. 7  
Diod. li. 1. & 6.  
Diod. li. 1. & 2.

lois

lois descendirent en Italie, il n'y auoit point de vignes en Gaule. & aussi le vin est vn mot peregrin, tant aux Grecs, qu'aux Latins venu de l'Hebrieu *יין*. La terre petit à petit s'est cultiuee, & encores ne l'est-elle pas à demy: & ne faut qu'un seul mot pour conuaincre nostre premiere rudesse, quand nous auons deisié les premiers inuenteurs du bled, du vin, du labourer, du fumer, du pestrir, cōme estāts quelque chose de bien grād au dessus de nous tous. Et puis nous nous moquons des pures Barbares qui nous appellent tōbez du Ciel, quand ils voyent nos grands vaisseaux. Et nous estions pis qu'eux, il n'y a gueres que deux mille ans. Mais nous ne sçauriōs point celà, dira quelqu'un, si on ne l'eust escrit; & pourtant les histoires sont plus anciennes que tout ce qu'auons dit. Ainsi soit. Mais aussi venons nous des histoires Romaines aux simples Annales des Pōrifēs; & les Romaines sont lōg temps apres les Grecques; & les Grecques apres les Babyloniēnes; car leur plus grande antiquité est du regne des Perses. & Pherecydes Assyrien, qu'ils dient auoir escrit le premier en prose, est pres de 800. ans encor apres Moyse. L'histoire Romaine n'a flory que depuis que la Republique a commencé à decliner: & ses commencemēs ne sont que Contes de Romās, Boucliers tombez du Ciel, & lances fleuries. La Grecque commence à l'Empire des Perses: & Plutarque qui en a esté diligent. recherché, dit clairement; qu'outre Theseus, ce ne sont que pāis sablonneux & vases inaccessibles, riuages glacez, ou regiōs bruslees, telles qu'on peint aux extremitēz des Chartes; c'est à dire; ou fables vaines ou tenebres d'ignorance. Or qu'est toutesfois la vie de Theseus qu'un vain amas de fables, & qui a-il de clair ou de bien

Commence-  
ment des Hi-  
stoires.

Pline liure 7.  
Apuleie en ses  
Florides.

Plutarq. en la  
Vie de Thesee.

bien certain en l'histoire Greque auât l'octantième Olympiade; c'est à dire, auant le regne de Darius, veu qu'on n'y sçauroit remarquer le propre temps, ny de la guerre des Medes, ny de la Peloponnesiaque? Varro le plus docte des Latins voulant dresser vne histoire du Monde, la sçait bien diuifer en trois parties. La premiere, de ce qui est depuis le commencement des hōmes iusques au Deluge. La seconde, depuis le Deluge iusques à la premiere Olympiade, qui tombe enuiron sur le temps que Rome fut baitie. Et la troisieme, depuis la premiere Olympiade iusques à son temps: Mais comme il appelle celle-cy Historique, aussi appelle-il la seconde fabuleuse; par ce qu'il ne trouuoit riē de certain ny és archiues Romains, ny és histoires Grecques: Bref, pour commencer son histoire du plus loing, il préd au regne des Sicyoniēs, qui estoit en mesme temps que celui de Ninus; & Ninus, qui fit la guerre à Zoroastre, enuiron le temps d'Abraham. Le mesme Varro nomme Thebes pour la plus ancienne ville de toute la Grece, à sçauoir basties par Ogyges, dōt les Grecs appelloyent les choses anciennes Ogygiennes; & par son calcul mesme ce n'est que 2100. ans deuant luy. Trogus Pompeius commence son histoire du fonds, dit il, de la memoire; & son commencement est à Ninus, qui, selon Diodore, trouua le premier des historiens. Ce mesme Diodore dit, que la plus grande antiquité de Grece est du temps d'Inachus, qui viuoit au temps d'Amoses Roy d'Egypte; c'est à dire, comme confesse Appion, au mesme temps que Moyses: & voulant ourdir son histoire depuis le commencement du Monde, il cōmence par la guerre de Troye, & dit en sa preface qu'elle ne cōtient que mille cent & trente huiēt ans; qui

se ter-

Censorinus.

Archives i. le  
Threſor des  
Chartres & Ti-  
tres anciens.  
Varro liu. 3. de  
l'Agricult. au  
Prolog.

Diodor. liu. 3.

Clem. liu. 1. des  
Stromar.

se terminent, dit il, au tēps de Iules Cesar, lors qu'il fut enuoyé faire la guerre aux Gaules, c'est à dire moins de 1200. ans auant la venuë de nostre Seigneur. Aussi ceste belle histoire d'Atticus, duquel Cicéron louë tant la diligence, n'est que de sept cēs ans. Et Macrobe obseruant celà vient à nostre conclusion. *Qui doute, dit il, que le Monde n'ait commencé voire depuis peu d'aage; veu que l'histoire Grecque mesmes contient à peine l'histoire de deux mille ans? Car au delà de Nimus, qu'on dit auoir esté pere de Semiramis, il ne se trouue rien par escrit.* Voire Lucrece mesmes, tout Epicurien & contempteur de Dieu qu'il estoit; est contraint de se rendre; quand il voit, que toute l'histoire ancienne n'a autre borne que la destruction de Troye. Mais les memoires, dira on, des Chaldeens sont plus anciens: car, comme raconte Cicéron, ils se vantent d'auoir noté les natiuitez des enfans de plus de quarante & trois mille ans deuant Alexandre. Il est vray. Mais, comme on a tresbien noté, Quand ils parlent de leurs disciplines, ils entendent tousiours l'añ lunaire, tesmoing Diodore, c'est à dire, mois; qui à conter du temps d'Alexandre, reuiendroyent iustemēt au temps de la Creation du Monde, selon Moysē: comme aussi, quand les Iberiens diēt qu'ils ont les lettres depuis six mille ans; ils parlent selon leur añ, qui n'estoit que de quatre mois. Et de faict, Porphyre mesmes nous y seruira de bon tesmoing, lequel dit que les obseruations des Chaldeens, que Callisthenes enuoya de Babylone en Grece du temps d'Alexandre, ne passoyent point mille neuf cens ans. Et celles d'Hipparchus, dont Ptolemee se sert, sont bien plus modernes; car elles ne passent point le temps de Nabuchodonosor. Bref, de nos Indiciōs nous venons aux histoires

res Ro-

Cicero en son  
Orateur.

Lucretius:

*Præterea si nulla  
fuit gentis ori-  
go*

*Terrarum &  
cali semp̄que  
æterna fuerit:*

*Cur supra bel-  
lum Thebanum  
& funera Troie*

*Non alius alij  
quoque res ceci-  
nere Poeta? &c.*

Diod. liu. i.



res Romaines, & puis aux Annales des Pontifes, & puis aux Fastes, & puis au temps que lon fichoit le clou solemnellement à la paroy du Temple de Minerue tous les mois de Septembre, pour n'oublier point le nombre des ans. De là nous venons aux Olympiades Grecques, dont la moytié du temps est fabuleux; & outre la premiere vne espesse nuée d'ignorance au plus clair de la Grece: & en ceste obscurité nous n'auons rien qui nous adresse, si nous ne suyuons Moysse, qui cite encor le liure Des guerres du Seigneur, & nous conduit seurement iusques à nostre origine. Et comment seroyent entre les Gentils les histoires anciennes, quand ny l'escrire ny le lire ne le font pas? De l'Imprimerie nous venons aux liures escrits à la main; du papier que nous auons, au parchemin; & puis au papier d'Egypte; qui fut inuenté du temps d'Alexandre; & de cestuy-cy aux tables de plomb & de cire; & finalement aux feuilles & escorces de plusieurs arbres: De l'escrire cōsequemment nous venons au lire, & à l'inuention des lettres, que les Grecs ont enseignées aux Latins; les Phœniciens aux Grecs, qui ne les cognoissoyēt pas au tēps de la guerre de Troye, (comme leurs noms mesmes le demonstret;) & les Iuifs aux Phœniciens. Car mesmes que sont les Phœniciens au regard de tous les Cosmographes, que les habitans de la Mer Palestine? Et par ainsi se trouue vray ce que dit Eupolemus historien tresancien; que Moysse auoit le premier enseigné la Grammaire; c'est à dire, l'art de lire; que routesfois Philo attribue à Abraham; & que les Phœniciens l'auoyent des Iuifs, & les Grecs des Phœniciens, dont les lettres s'appelloyēt iadis Phœniciēnes. Icy ne me puis-je tenir que ie ne me mocque de Pline.

Lettres.

Pline liu. 7.  
Herod. liu. 5.  
Varro liu. 1.  
De l'Analogie.  
Crates Philo-  
sophe Grecq  
demāde pour-  
quoy on ne  
decline point  
ἄλφα ἄλφα-  
τ⊙, comme  
γῆμινα  
γῆμινατ⊙.  
Les Grecs luy  
respondent:  
Parce que les  
noms de leurs  
lettres ne sont  
pas Grecs, mais  
Barbares.

Les

*Phœnicés primi,  
sane si credimus,  
ausi Mansuram  
rudibus vocem si-  
gnare figuris. Lu-  
can. lib. 3.*

*Eupolemus au-  
liure des Roys  
de Iudee alle-  
gué par Cle-  
mens Alexan-  
drin liu. 4.*

Les lettres, dit il, sont éternelles. Et pourquoy? Quinze ans deuant Ninus, dit il, commencerent les Égyptiènes. & Epigenes autheur graue dit qu'en Babylone y auoit des observations des Astres escrites en tuilles de sept cens vingt ans. & Berosé & Critodeme, (qui dient le moins) de quatre cens quatre vingts. Stupidité extrême! il les cōclut éternelles, d'où elles sont conuaincues d'estre nouuelles. Que si nous trouuons l'origine des Arts, des Loix & des Polices; du commerce, de la nourriture, & des lettres mesmes; c'est à dire, & du bien viure & du viure tel quel; aymerons nous mieux confesser en l'homme vne ignorance éternelle; qu'une ieunesse qui ait appris selon ses aages? Et veu que les sciences, les arts, les grandeurs & les delices de la vie mesmes, nous prouuent vn commencement; y aura il plus homme, ny sçauant, ny idiot; ny grād, ny petit; ny Philosophe, ny mechanic; ny laboureur, ny suyuant les vanitez du Monde, qui ose debatre l'éternité de ce Monde? Or que concludrons nous donq, de tout ce discours? Premièrement, que les inuentions de toutes choses sont si nouuelles, qu'elles sont suffisante foy à vn chacun de quelque mestier ou profession qu'il soit, de la nouueauté du Monde. En apres, Que toutes icelles se récontentent en vn tēps, & nous amènent à vne certaine region, comme à vn Centre, où le genre humain a premieremē floré, & puis s'est espandu à toute la circonférence. Ce temps là, c'est cest espace qui est entre Moysé & le Deluge. Ceste region c'est ce pays où premier multiplia le gēre humain au sortir de l'Arche; à sçauoir tout ce traict, depuis le mōt Taurus, tirant par la Mesopotamie, Syrie & Phœnicé, iusques en Egypte; auquel nous comprenons la Palestine,

stine, comme le milieu, qui pour sa petitesse est par les Historiens anciens, Grecs & Latins, qui estoient rudes en la Geographie, attribuee aux plus grâdes regions qui l'environnent; à sçauoir, selõ les costez dont est question, tantost à la Syrie, & tantost à l'Egypte, tantost à la Phœnicie, & tantost à l'Arabie deserte. Et pourtant, Que du temps & de l'antiquité il faut croire l'histoire de ces nations là, & non des Grecs, ny des Latins, qui ne sont qu'enfans; veü mesmes que nous penserions ridicule és choses Grecques de tenir pour Arbitre l'histoire de la Palestine. Mais oyons maintenãt leurs contradictiõs?

Si le Monde est si nouveau, dient ils, d'où vient qu'il est si plein & si peuplé? Ainçois s'il est eternal,

Obiectiõs.

ou si ancien que tu penses, d'où vient qu'il n'est de tout temps cognu; d'où viẽt qu'il l'est encor si peu, & comment n'est il par tout peuplé; ou pour le moins au meilleur de la terre, où de nostre temps se treuuent & des isles, & des terres fermes, & treshabitables & inhabitees? Il n'y a que cẽt ans que nous

ne cognoissons rien en plus de la moytiẽ du Monde. Nous n'estions qu'à l'entree de la terre, & pensions estre à la perfectiõ de la Geographie: nous pensions auoir cognu les bouts du Mõde, & n'auions encor passé le Cercle Meridional qui mypartit le Mõde. Cependant, qui parloit autrement, estoit par les

Le Monde peu cognu des Anciens.

plus entẽdus reputé comme vn fol. Encor auourd'huy ne cognoissons nous riẽ de la terre ferme du Midy, & biẽ peu mesmes de la Seprẽtrionale. Il n'y a pas deux cens ans que les Suedes ont enuoyé les premieres Colonies en ce grãd pays de Groenland; & l'Escoffe & l'Irlande qui sont à nos portes, sont encor à demy Barbares. Du temps de Cesar, lisez ce qu'il escrit de l'Allemaigne, C'est vne forest perpe-

Lisez és Nauigatiõs des Portugais & Espagnols.

tuelle; on y va cinquante iournees fans en voir le bout: les hommes y sont farouches & bestiaux; ils sacrifient leurs enfans à leurs Dieux: Il semble qu'il parle de Canada, ou du Bresil. Long temps depuis encor les Romains n'y oserent entreprendre bien avant; dont il se voit que toutes les anciennes villes sont sur les riués du Rhin, & du Danube, vers la Gaule & l'Italie, plustost pour seruir de chaussee contre les inondations des Allemans, que de forts pour les assaillir. Du temps mesmes de Tacite, quels estoient les peuples maritimes de la Germanie? Et quels du temps de Charles-magne les Saxons; & auant peu de siecles les bas pays d'Allemagne, au iourd'huy les plus florissans de l'Europe? Le mesme est il de l'Angleterre du temps de Cesar; & si nous montons quelques annees plus haut, des Gaules, de l'Italie & de l'Espagne. Car puisque Rome est la plus ancienne ville des Latins, d'où vient qu'Alexandre, qui cherchoit de nouueaux Mondes à conquerir, ne la cognoissoit point à sa porte? Aussi peu, les Gaulois & les Espagnols; dont tous les anciens historiens ou ne sonnent mot, ou parlent avec vne merueilleuse ignorance. Et que dirons nous d'Éphore, qu'on tient pour le plus diligent d'entr'eux, qui escrit de l'Espagne ou Iberie; qui est vne si grande region, comme d'vne seule ville? Qu'estoit ce aussi de la Grece auant Orphee & Amphion, qui retirerent les Grecs des forests & des bauges enuiron le temps, comme dit Thucydide, de la guerre de Troye: & où auoit Orphee despoillé le sauuagin qu'en Egypte? L'histoire sainte mesmes quand elle parle des Grecs, & de l'Asie mineur, en parle comme d'Isles; c'est à dire, comme du plus loing de la cognoissance de ces tēps là. Or voyla dōq, quant  
à la nou-

Thucyd. lib. 1.

Orph. in Argou.

à la nouveauté des peuples Occidentaux; que l'appelle ainsi ayant esgard à tout le Monde, & au centre que l'en ay pris; à sçauoir depuis le mont Taurus iusques à la Syrie. Voyons les Orientaux; l'Indie, outre le Gange estoit incognüe du temps d'Alexandre; qui toutesfois auoit tourné sa fortune, comme le vulgaire parle, de ce costé là. Et ces Pilots qui alloient chercher de nouveaux Mōdes, ne passerent point l'isle de Sumathra, lors appelée Taprobane, qui est dessous l'Equinoctial, & vers l'Orient bien loing des Molucques. Et quand on dit aux Romains, qu'il festoit trouuë nauire, qui par le commandement de Necho Roy d'Egypte, auoit tournoyé toute la coste d'Afrique, ils le tindrēt pour vne fable; tāt s'en faut qu'ils soyent venus iusques à laua petite & grande, ou iusques à la terre ferme qui leur est prochaine. Bref, ordinairement ils ne passoyent point les Colomnes de Gibalthar; qui estoit cause que leurs plus grands Philosophes sçauoyent moins de la nature & du cours des mares, que les moindres matelots de nostre temps. Or que diroit donq maintenant Plinē avec ses hommes à testes de chien, & à vn œil, & à longues oreilles; avec ses Centaures, ses Pygmées, & ses Cyclopes; quand en tous les pays où il les loge, nous trouuōs des hommes, des villes & des Empires, non gueres moins florissāts, que celuy sous lequel il estoit, & n'y trouuons aucune apparēce de ce qu'il en escrit? Quant à la terre Australe & Septentrionale, à sçauoir outre les Cercles polaires, les quatre Empires, qu'on celebre tant, n'en ouyrent onq parler qu'à l'auenture; tant s'en faut qu'ils se soyent estendus iusques là, & nous mesmes n'en sçauons, que si peu que les tempestes & naufrages nous en ont appris. Or que

gaignōs nous donq de ce discours? A sçauoir, Que le Monde n'a point esté cognu par tous ces grands Empires: Beaucoup moins donq par ceux qui ont vescu sous leur subiection. Qu'iceluy aussi n'a esté peuplé, que selon que le peuple a trop abondé en vn endroit; & rencontrant vn homme d'entreprise, s'est par sa cōduicte espandu sur les regions voisines: Bref, que plus pres sont les regions de nostre Centre, & plustost ont elles esté habitees, polies & cultiuees; ce qui se voit encor plus clairemēt par la Genealogie du Monde. Prenons donq nostre Centre, ou le sommet du Mōt Taurus, là où il s'appelle Caucasus, où les histoires dient que s'arresta l'Arche; ou bien la plaine de Sennaar, où Moÿse dit que fut la confusion des langues, & disperſion des peuples; ou mesmes quelconque lieu de la Mesopotamie (cār il importe peu au regard du Monde) & considerons quels sont les plus anciens Estats; nous trouuerōs celuy d'Assyrie, & de Syrie, & d'Egypte, & de Perse, qui sont les plus proches de nostre Centre; & celuy d'Assyrie le plus grād de tous; mais à la verité petit au regard de ceux qui ont suyuy. Des Assyriens la Monarchie est venuë aux Perſes, des Perſes aux Grecs, des Grecs aux Latins, des Latins aux François, des François aux Allemans, selon que les pays ont multiplié leurs Colonies, & que les peuples se sont polis, & ont adiousté de la prudence à leur force. Et l'Espagne maintenant, qui estoit par auant le bout du Monde, nous a premiere descouuert le Nouveau Monde. Suyuons l'Orient; des Perſes nous allons aux Indes; des Indes Orientales aux Occidentales, tant que nous recontrons leur bout au mesme endroit où les Espagnols ont trouué le commencement. C'est que le peuple

s'ache-

Progres du  
Monde.

s'acheminant tousiours, l'un d'un costé, l'autre de l'autre, en fin est necessaire, si terre dure, qu'on se rencontre. Et de fait, comme les extremitez de nos peuples, Irlâde, partie d'Escoffe, Lapponie, Groenland, sont cōme sauvages; aussi le sont les extremes Colonies des Indes Occidētales, venuës des Indies Orientaux; à sçavoir Canada, Baccaleos, le Bresil & les Patagons. Et comme au contraire nos Regions, plus elles tendent vers le Centre qu'auons pris, plus elles ont de traces de leur ancienneté; la Gaule plus que l'Allemagne; & l'Italie que la Gaule; & la Grece que l'Italie; & l'Egypte que la Grece, & ainsi des autres: aussi les Espagnols qui auoyent trouué des huttes & des bauges en leurs premieres conquestes, ont trouué entrant plus auât de belles villes, & bien peuples; vne distinction de peuple & de noblesse; de gens de iustice & de gens de guerre; des mestiers bien poliz; des histoires de leurs faits; des antiquitez merueilleuses, des chaussees qui surmontent les Pyramides d'Egypte, & tout ce que le monde a tenu pour miracle: & sans doute trouueront encor d'auantage plus ils s'approcherōt de ce Centre là. Car nul n'ignore auiourd'huy les belles & grandes villes, & les florissants Empires, qui depuis peu d'annees se sont descouverts en ceste Indie Occidentale; & là où elle viēt à s'aboutir la mer entre-deux avec l'Orientale, nous voyons ce grand Empire des Chinas, si poly, si florissant, si bien réglé en toutes sortes, que le siecle plus poly de l'Empire Romain nous semblera Barbare apres. C'est en somme, comme si les Indiens Occidentaux conquerans sur nous, cōme nous sur eux, eussent abordé premierement en Irlande ou en Escoffe, ou en Groenland; car ils eussent peu dire de

L'histoire du  
royaume de la  
China.

nous ce que nous d'eux. Et, quant à ce qu'on peut repliquer, encor que le peuple y soit rude; toutes-fois que c'est toujours peuple: qu'ils adioustent donq; qu'en suiuant les costes on a trouué encores maints pais de peuples: Item qu'és plus peuples de toute la conqueste ne s'est trouué la dixième partie du peuple, que le pais estant cultiué eust peu nourrir, au lieu qu'en nos regiōs l'vn empesche l'autre; & ce que nos extremitez mesmes sont plus frequētes q̄ les leurs, c'est qu'elles sōt beaucoup plus proches du Centre que nous auōs pris, comme cognoissent aisement les Cosmographes; dont aussi est aduenü que les Peuples s'estans espendus de nostre Centre vers la mer Glaciale iusques au bout, se trouuans multipliez plus que leur terre ne portoit, se sont respādus en arriere, & ont regorgé sur les pais voisins, ne pouuans passer outre pour la mer qui les bornoit; à sçauoir les Cymbres sur les Allemans & Romains; & puis les Gots sur l'Italie & la Gaule; & les Huns sur la Pannonie; & les Vādales sur l'Espagne; & finalement les Turcs & Tartares sur toute l'Europe. Ce qui n'est point auenu de l'autre part, à cause de la longue estenduë du pais. qui descharge l'Indie Orientale en l'Occidentale; l'Occidentale en la nouvelle Espagne; & celle cy au Bresil; & le Bresil en la terre Australe, dont encor on ne cognoit pas le riuage; comme aussi il n'est point auenu aux premiers temps, à cause que nostre partie du Monde n'estoit pas encor assez peuplee pour regorger; mais principalemēt peu deuant, ou depuis Iesus Christ; à sçauoir vers le parfait aage du Monde. Bref, quand il y auroit bien plus de peuple, ne seroit grād merueille, à qui aura pris la peine de calculer ce que peut vne seule generation en vn siecle; & ce que

peut



peut voir vn homme sortir de soy en sa vie; qui en vn autre siecle se va multipliant comme à l'infiny. Du costé du Nort & du Midi les Empires ont esté de leur largeur; mais plus proche du Noit que du Midy, par ce que le Centre que nous prenons est bien auant vers le Nort, & au plus temperé de nostre Hemisphere; à sçauoir vers les 35. & 40. degrez ou enuiron, de l'Equinoctial qui my-partit le Monde. Ce que ie prie les lecteurs de soigneusement remarquer. Et de faict, du temps d'Alexandre on cognoissoit l'Islande iadis Thule, qui demeure enuiron les soixante & huit degrez; au lieu que la plus grãd part de l'Afrique leur estoit incognuë; & l'Isle de Taprobane estoit le bout de leur cognoissance, qui sont toutesfois sous l'Equinoctial; tant s'en faut qu'ils eussent approché de pres le Pole Antartique. Bref, la coste d'Afrique ou de Barbarie & d'Espagne est peuplee par les Phœniciens, que nous liisons auoir esté long temps Maistres de la mer. & la Republique de Carthage tant renommee, & qui s'estendoit si loing, estoit vne Colonie de Tyr capitale de Phœnicie, & limitrophe de Indee, qui y enuoya la moitié de son peuple; dont elle s'appella Carthago, c'est à dire, moitié de ville. & les premiers peuples qui ont peuplé le dedans, y font entrez par ceste espece d'Isthme, qu'on appelle Catabathme, ou la descente, qui ioint la Palestine avec l'Egypte: à sçauoir, comme il se li voit encor du tēps de l'historien Procopius, en vne colombe en la ville de Tengit d'Afrique, par les habitans de Chanaan, qui fuyoyent deuant la face de Iosué. Et de faict, comme il appert par plusieurs passages de S. Augustin, la lēgue Punique n'estoit qu'vn Idiome de la langue Hébraïque. On continue encor à de-

Strabo lib. 3.  
Plutarq. en la  
vie de Scipion.

Les hiftoires  
Africaines.

mander: Mais par où peut auoir esté habitée la terre Australe, & par où le Bresil & le Perou, &c. Et par où, ie vous prie, l'a esté l'Afrique, dont tu ne peux ignorer les colonies ny par mer ny par terre? L'Afrique s'est peuplée premieremēt par l'Isthme qu'on appelle Catabathme, & depuis rafreschie par le destroit de Gibalhar: & la terre Australe s'est peuplée d'une part par la Taprobane, & de l'autre par le destroit de Magellan, qui la ioinct au Bresil: & le Peru aussi par l'Isthme de Darié, & le Bresil par iceluy mesmes. Lors que les Espagnols entretent premierement en ceste grande Peninsule, qui cōtient le Peru & le Bresil, ils croioyēt que c'estoit vne Isle; & si les Peruuens aussi eussent abordé à l'Afrique par la Mer Atlantique, trouuans vne coste si longue, comme est celle d'Afrique, qui va iusques à la Mer Rouge, & s'ennuyans comme les Romains de la suyure, ils eussent fait pareille questiō. Lors nous nous fussions mocquez d'eux; par ce que nous cognoissons le passage, par où les hommes y sont venus: & ils ont pareille occasion de se mocquer de nous, par ce qu'ils cognoisēt le leur. Mais derechef ces peuples qui se sont espandus de ce qu'on appelle l'Espagne Neuve, par l'Isthme de Darié; d'où sont ils venus? Passe encor plus outre; tu trouueras le Cathay & l'Indie, qui se ioinct avec ces terres; & le Groenland du costé de Septentrion qui les regarde; & le destroit d'Anian vers l'Occident; qui les voit presque d'aussi pres, que l'Espagne l'Afrique par le destroit de Gibalhar. Et quelle merueille, ie vous prie, qu'ils ayent passé par ce destroit, moins que les Latins en Sicile, par le Far de Messine; les Vandales en Afrique par Gibalhar; ou mesmes les Sarrazins en Espagne? Mais le mal est, que rien ne nous est

nous est assez probable pour la verité; & cõtre icelle nous receuons en tesmoignage, & l'ignorance & l'ouir-dire, & le doute, & les moindres souspeçons qui nous puissent tomber en l'esprit. Car qu'y a il, ie vous prie, de plus puerile, ou, comme dit Varro en ses Eumenides, plus digne de l'Enfer, que de dire que les hõmes naissent en vn pais cõme les Bettes, ou les naueaux? Ainsi se sõt dits les Atheniës Aborigenes, c'est à dire, nais sur le lieu: & pour enseigne portoyët vne Cigale au bõnet: & Aristides pour les flatter, leur disoit, que leur terroir estoit celuy qui premier auoit porté les hõmes: Et cepédãt il y auoit des Royaumes en Syrie premier que des hõmes en Grece. Les Latins aussi se vouloyët vanter de mesmes: mais Denis d'Halicarnasse & Porcius Cato les recognoissent partis d'Achaie. Demandez aux Sauvages, ils en dirõt tout autãt que ces Sages peuples là; car ils n'en sçauët ny les vns ny les autres, qu'autãt que leur memoire s'estéd. Mais venez à Moyse, & il vous dira l'origine des premiers peuples, & la Genealogie de l'Vniuers: & les noms qui leur en sont demeurez iusques à nous, rendrõt à tout hõme d'entendement la chose hors de doute. Car de Noë, par son fils aîné Iaphet sont partis les Gomeriës ou Cymmeriës, les Medes, les Ions qui premiers habiterët la Grece, les Tuiscons ou Allemãs, les Italiës, les Dodoneens: à sçauoir de Gomer, de Madai, de Iauã, d'Aschenez, d'Elisã & de Dodanim. Par Chã les Chananeens, Egyptiens, Libyens, Sabeens, &c. qui ont retenu leur nom de ses enfãs, Chanaã, Misraim, Lud, Saba, &c. car Misraim en Hebrieu signifie Egypte. Par Sem les Elamites & Persiës, Assyriës, Chasdeens ou Chaldecens, Lydiens, Arameens ou Syriens, ceux d'Ophir. & c. à sçauoir d'Elam, Ar-

Aristides en  
son Panathe-  
naïque.

Moyse au Ge-  
nese.

phacfad, Lud, Aram, Ophir. & c. Et ces noms ont esté escrits & tesmoignez par Moyse auant que ces nations fussent en aucune reputation, & demeurèrent encores au iourd'huy entre les Hebreux. Or à mesure que ces peres de familles se sont accreus, ils ont espandu chacun ses branches plus loing; tant que cest Estoc a couuert & enomébré toute la terre, & l'Arche de Noë, par maniere de dire, nauigué par tout le Monde. Mais voicy vne obiection qui semble plus forte. Ces raisons, diront ils, nous conduisent iusques au Deluge: mais comme le Deluge a reduit le genre humain à ce petit nombre, par lequel le Monde petit à petit a esté comme renouvelé; aussi y peut il auoir eu d'autres Deluges parauant, qui auront fait le semblable: tellement que c'est plustost vn renouvellement du Monde qu'un cōmencement. Et à ce propos ils alleguerōt Platon au Timee, Que les inondations & conflagrations rafreschissent le Monde de temps en temps, & font perdre la memoire des premiers Siecles, des Arts, des Sciences, & autres inuentions, &c. Cela merite d'estre vn peu examiné. Certes de cōflagrations ny vniuerselles ny grādes au regard de l'Vniuers, il ne s'en trouue mētion en aucune histoire; de Deluges, depuis celuy que nous tenons le premier, tout aussi peu; s'ils n'appellent de ce nom le desbordement d'un fleuue en quelque petit quartier, ou le gaing qu'aura fait la mer par vne impetuosité, d'une lieuë ou deux de pais, qui ne seruiroyent rien à leur propos. Or s'ils alleguent celuy là à la bonne foy, & comme le croyans à bon escient, bien leur soit de leur confession. Je leur demande donq, Si ce deluge là fut ou vniuersel ou particulier à quelque pais seulement. Si particulier, d'où vient que toutes na-

Obiection des  
Deluges prise  
de Platon.

tes na-

tes nations confessent qu'il fut vniuersel; & d'où vient aussi que celles qui n'en ont eu leur part, n'en ont laissé quelque chose, ou par memoire ou par escrit? Si vniuersel, s'en est-il eschappé quelques vns ou non? Si nul, d'où le sçauons nous? Et d'où sommes nous, sinon par vne nouvelle creation? Et qui nous a peu recréer, pourquoy ne nous aura-il peu créer par deuant? Si aucuns, comme nous consentons tous, ainsi que nous les croyons du deluge, que ne les croyons nous aussi de ce qui l'a precedé? Et qui sont ceux-là, sinon Noë & les descendans, qui nous menent iusques au commencement & du monde & des hommes? Car en toute l'histoire prophane, qu'en trouuons nous qui se puisse alleguer? Derechef, ie demande si ce deluge-là, & les autres qu'ils pretendent auoir aboly la memoire ancienne, sont auenus ou par cas, ou par conseil. Si par cas, de tant qui auront esté ou d'eternité ou d'ancienneté, ne s'est-il pas peu faire que par cas aussi nul n'en soit eschappé? Si par conseil, de qui sinon de Dieu; & qui aura puissance de desfaire & confondre ceste machine, sinon celuy qui l'a faite? Et quel interest as-tu qu'il l'ait desfaite plusieurs fois; puis que tu es contraint d'accorder qu'une fois il l'a faite? Mais c'aura esté, peut estre, par vne conionction de certains astres. Et qui le leur a dit? & s'ils en sçauent tant, qu'ils nous dient quelle? Le laisse que telles conionctions; comme ils enseignent; ne menacent pas tout l'Vniuers; mais seulement vne petite partie. Ainsi disoyent les Astrologues l'an 1524. qu'il se rencontroit vne conionction telle que celle du Deluge, & que toute la terre seroit couuerte d'eau. Et onq ne fut veu, dit Viues; vne année plus seraine. Bref, tout est de mise enuers ces gens, fors que la

Obiectiō d'A-  
uerroes.

que la verité. Mais voicy leur dernier effort. Comment Dieu, dit Auerroes, s'est-il tenu coy si long temps, & d'où luy est venu ce nouueau conseil de bastir le môde? O poure homme que tu es! qui fais gloire d'interroguer; & le sçauoir gist à respondre. Tu veux eternizer le monde par tes raisons; & en trois mots que tu as dit, tu monstres que tu ne sçais que c'est d'eternité. En l'eternité; mon amy, il n'y a ny bref ny long temps: le conseil eternal ne se tient point sur cas nouueaux. Reconnoy que tu es homme. Les plantes ne peuuēt iuger du sens; ny les animaux des discours de l'esprit; ny toy aussi de l'eternité, qui es subiect au temps. Car si mesmes ton petit enfant qui est au temps, ne peut comprédre que c'est que temps; comment cognoistra l'eternité de l'eternel, celuy qui n'est qu'en temps? Ainsi les animaux s'ils auoyent parole, deschiffreroyent l'estenduē de ton esprit selon leur phantasie. Et tu te mocquerois, s'ils vouloyent descrire, quelle est ta memoire, qui conioinct le passé, le present & l'auenir tout en vn. & qui penfes-tu estre pour iuger de l'eternité? qui te changes aux vents, aux lunes, & aux broüillats, aux iours, aux heures, & aux minutes? Tu dis, Dieu se seroit-il tenu coy si long temps? Ainçois, di plustost: Pourquoi a-il voulu faire le temps; car par vn moment indiuisible l'eternité est ioincte avec le commencement & la fin du temps. Appren aussi que là où il y a vne borne, il n'y a mesmes point de long temps. Le long temps d'vn ver c'est vn mois; d'vn fourmis c'est vn an; d'vn cheual c'en sont trente; d'vn homme c'en fera cent; de tout le genre humain quelques millaines; du téps mesmes, vn certain espace de temps; & tous l'appelle-royent long temps au regard de leur vie: mais à ce-  
luy qui

luy qui a fait le temps, rien ne dure moins que le temps, Posons que le monde ait à duré cent mille ans, posons vn million; qu'auras tu gagné pour cela? Que le môde fera plus ancien. Mais au regard de qui? de Dieu, ou de toy? d'un ver ou d'un esprit? de l'éternité ou du temps? Et que fera tout cela au regard de l'infiny? La question sera-elle pas tousiours de mesmes? D'où ce nouveau conseil, d'où ce changement? aussi bien en cent qu'en mil; en mil qu'en vn million? mais le conseil estoit eternal, encor qu'il semble executé en temps, quand il a produit le temps; & le temps c'est mesure de mouuement, & le mouuement preuue de commencement, & le commencement, d'où qu'il prenne, est tousiours nouveau. Qui donq es conuaincu, par le mouuement d'un commencement, cede l'éternité, confesse la nouveauté; rien n'est plus nouveau que le temps. Avec mesme raison pouuois-tu demander, pourquoy Dieu a fait le Monde plustost icy qu'aillieurs. Car ces distinctiōs de temps & de lieu, sont nées & créées avec le Monde. Elles ne sont ny hors luy, ny auant luy. Celuy qui est sans temps & lieu, a fait & le temps & le lieu; & s'il fust subiect au lieu & au temps comme tu imagines, il n'eust peu faire ny lieu ny temps. Mais que faisoit il donq auant & hors le Môde? Corrige derechef ton plaisir; car il n'y a en Dieu ny deuant ny apres; ny dedans ny dehors. Mais, belle question certes & digne d'un grand esprit. Deuant ton horloge & deuant ton bastiment tu ne laissois pas de viure, & de te resiouir en toy mesmes de la perfection de ton art. Et ton bastiment ne t'a rien apporté de plus; mais bien toy à luy. A Scipion depuis qu'il eut quitté les affaires & les armées, tu eusses eu honte de de-

de demãder ce qu'il faisoit en sa maison des chãps; & il t'eust respondu qu'il n'estoit iamais moins oisif que quand il estoit oisif; moins leul que quand il estoit seul. Et tu penses, que Dieu eust bien affaire de creer ce Palais pour toy; & d'y loger de tels blaphemateurs que toy, qu'il ne s'en pouuoit passer; qu'il ne pouuoit viure sans ta compagnie. Dieu faisoit sans le Monde, ce qu'il fait encor atec le Monde. Il est bié heureux en soy mesmes. Le Monde n'a rien adiousté à son heur; mais pour espandre, par maniere de dire, l'heur hors de soy mesmes, il luy a pleu de créer le Môde. Mais pourquoy non plustost? Combien de fautes en vn mot? Tu veux sçauoir la cause de la volonté de Dieu en toutes choses; & la volonté de Dieu est Cause des causes de toutes choses. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa puissance: car sa maiesté t'est tenebres, tant elle est claire, moins beaucoup que la clarté si tu estois logé au corps du Soleil. Or il te fait toucher sa puissance en la Creation du Monde; son eternité en la comparaison du temps, & sa glorieuse splendeur en l'ombre. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa Sagesse. Car tu eusses iugé toutes choses au suffrage que luy, puisqu'elles eussent esté comme luy éternelles. Et quelle Sagesse aussi luy restoit il, si tout estoit par necessité? S'il n'y auoit rien en sa liberté? Or tu la vois és pierres, és herbes, és animaux, en ta fabrique mesmes. Tu la vois en l'ordre, en la succession, en la generation de toutes choses; tu la contemples aux plus grandes; & l'admires aux plus petites, non moins en la mouche & au fourmy, qu'en la Machine du Ciel mesmes; au lieu que ceste eternité t'eust fait deifier, comme à ceux qui y ont esté enseignez, le Ciel, les

Estoilles



Estoilles, les Planetes, la Terre, les Rochers & les montagnes, tout en somme plus que toy mesmes. En l'eternité aussi tu n'eusses point compris sa bonté. Car tu eusses pensé que si le Monde a besoin de Dieu; aussi a Dieu du monde. Tu ne luy eusses sceu non plus de gré, qu'au feu quand il te chauffe, au Solcil quand il t'esclaire; par ce qu'aussi bien ne feroient ils plus ny feu ny Soleil, s'ils perdoient vne telle nature. Or il te la montre en la Creation: à sçauoir, Qu'il est de tousiours, & toy de quand il luy a pleu: que sans toy il est eternal; & que sans sa bonté tu ne fusses pas, ce peu que tu es: Bref, que ce n'est ny besoing ny necessité qui le tienne; comme le Dieu d'Aristote qui ne se peut passer de tourner vne meule, & qui y est attaché vneille ou non: Mais vne Bonté infinie qui se veut communiquer en faisant estre ce qui n'est pas; & bien heureux, ce qui seulement ne pouuoit estre. Or l'homme auoit il point d'interest, de recognoistre la Puissance, la Sagesse & la Bonté de son Dieu? C'est donc pour ton bien & non pour le sien qu'il n'a voulu faire le Mōde ny plus ancien ny eternal. S'il l'eust fait eternal (parlons ainsi puis qu'ainsi le veux) tu l'eusses deifié, & encor ne t'en peux tu garder. Si plus ancien, tu en eusses oublié ton Dieu; & tout nouveau qu'il est, encor ne t'en veux tu souuenir. N'en cherche donc point la cause en sa puissance. La cause en est en ton infirmité; la cause en est en sa Bonté qui veut secourir ton ignorance. Or par ce moyen donc, nonobstant toutes leurs obiections, nous retiendrons nostre cōclusion; à sçauoir, Que le Mōde est nouveau; Qu'il a eu commencement; & que du tēps qu'il a cōmencé; & de sa duree iusques à nous, nous deons croire sur tout les liures de Moyse.

*Que la sagesse humaine a recognu la creation du Monde.*

**M**A I s puisque nous auons veu avec quel accord toute ceste harmonie du Mōde en chāte la creation, & louē le Createur; s'ensuit que nous voyons ce qu'en a creu la sagesse du mōde: En quoy nous auōs à remarquer le mesmes qu'é la doctrine des trois personnes; à sçauoir, *Que plus nous approchōs de la source, & plus la trouuōs nous claire; comme aussi c'est l'enseignemēt de Platon, Qu'en ces hauts points de la Diuinité, de la creation &c. il faut croire, comme vne espece de demonstration, le dire des plus anciens, comme les meillēurs & les plus proches de Dieu. Icy i'auroy à commencer par Moyse, comme le plus ancien de tous ceux qui ont escrit, & que tous les auteurs profanes honorent & admirent en leurs escrits. Et le premier mot de son liure, ainsi simplement prononcē, *Au cōmencement Dieu crea le ciel & la terre*, nous seroit, comme vne Maxime d'Euclide, qu'alors c'estoit honte de reuoquer en doute. Mais, pour ne confondre la parole de Dieu, avec celle des hommes; & veu aussi les gens auxquels nous auons affaire, qui recusent ceux qu'ils ne peuuent accuser; conuincons les plustost par leurs docteurs mesmes. Certes, qui aura pris la peine de comparer Mercure Trismegiste avec Moyse, en remportera vn singulier contentement. Moyse décrit au Genese la creatiō du monde; & Mercure semblablement en son Pœmandre. Moyse vit des tenebres sur la face de l'Abysme, & l'esprit du Seigneur qui se pourmenoit sur les eaux; & Mercure vit vne ombre horrible qui passoit en nature humide, & icelle nature humide comme couuēe par la parole de Dieu. Moyse dit, Dieu dit,*

& les

Les plus Anciens ont creu la creation.

Mercure en son Pœmandre.

& les choses furent faictes; & Mercure recognoist & introduit la parole luisante de Dieu; par laquelle il crea la lumiere, & bastit le Monde & tout ce qu'il contient. Moysse partit la nature humide en deux, l'une qui monte en haut qu'il appelle Ciel, l'autre qui se tient en bas qu'il nomme Mer: & Mercure voit monter comme des entrailles de la nature humide vn feu leger qu'il appelle *ather*; vn air pareillement, qui se iette entre l'eau & le feu elementaire, qui n'est autre chose qu'un air plus clair & plus subtil. La terre & la Mer, dit Moysse, estoient meslees ensemble, tant que Dieu dit, & elles prirent chacune sa place. Le mesme dit aussi Mercure, Que ces deux Elemens qui gisoient meslez ensemble, s'esmeurent à ceste parole spirituelle qui les enuironnoit. Quoy plus? Dieu cree (dient ils tous deux) les Astres & les Planetes. La terre & l'air & l'eau produisent à la voix de sa parole, les bestes, les oiseaux & les poissons. Dieu mesme cree finalement l'homme à son image, & luy liure entre ses mains toutes ses œuures, pour son vsage. N'est ce pas non seulement vn mesme sens, mais mesmes termes & paroles? Mais, quand puis apres Mercure adiouste; Que Dieu cria par sa sainte Parole à ses œuures, Fructifiez, croissez, multipliez, nous semble il pas que nous oyons Moysse luy mesmes? Or les petites differences, qui y sont, des sept Cercles, des Zones, & c. ne seruent pas peu à la verité; à sçauoir, Que ce n'est point vn simple emprunt ny vne traduction de Moysse: mais bien vne tradition qui estoit venuë aux Egyptiës de pere en fils. En vn autre lieu il dit, Que Dieu dit par sa Parole sainte, intelligible & grãde Ouiriere, Que le Soleil soit, & qu'il fut fait: Que la Terre & la Mer furent separees, les Astres

Merc. en son  
Pœm. chap. 1.  
& 3.

Mercure allegué par Cyrille contre Iulian l'Apostat liu. 2. Item en son Sermon facté.

crées, les herbes produictes chacune avec sa semē-  
cē, par ceste mesme Parole. Itē, Que le monde n'est  
que mutation, que mouuement, que generation  
& corruptiō: Qu'il ne se peut appeller bon, &c. Ce  
sont conclusions totalement contraires à l'eterni-  
té. Mais par ce qu'il seroit presque besoing de le  
transcrire; il vaut mieux prier les Lecteurs d'aller  
sur le lieu. Orphee le plus ancien d'entre les Grecs  
fut, cōme il dit, en Egypte: & voicy ce qu'il y apprit,  
Qu'il y a vn Dieu: que de toute eternité estoient  
cachez en son seing

Orphee en ses  
Argonautes.

*L'air, le Ciel & la Mer, & les chāps de la terre,  
Et l'Enfer tenebreux & tout ce qu'elle enferme.*

Itē que *Les Fleuves, l'Ocean, les hommes & les Dieux,  
Ce qui est, qui sera, en ce seing spatieux  
Logeoyent tout à leur aise, & en son ventre large  
Estoit la liaison de tout ce grand ouurage.*

Et puis il adiouste,

*Tout cela qu'il cachoit en sa riche poitrine,  
En lumiere il produit, creant ceste machine  
Pleine de ses hauts faictz.*

Or qu'est ce là autre chose, sinon que Dieu eter-  
nellement tenoit le Monde caché és Thresors, cō-  
me dit l'Apostre, de sa Sageſſe infinie? Ou, comme  
dit Denys, au seing de son destin, & de sa volonté,  
& le produit avec le temps quand il luy pleut? En  
vn autre lieu, *Je chante, dit il, le Chaos tenebreux, le  
Chaos qui estoit du commencement: Comme il fut desguisé  
en plusieurs natures. Comme le Ciel fut faict, & la mer &  
la terre. Et quoy plus? Je chante, dit il, cest Amour, ceste  
dilection parfaicte de soy mesmes, plus ancienne que tout  
celà, & toutes choses qu'il a produictes & distinguees,  
voire le temps mesmes.* Or nous auons expliqué cy de-  
uant ce qu'il entend par cest Amour; à sçauoir la  
bonne

τὸ δὲ χαῖν  
χάϞ.

ἀὐτῶν.

bonne volonté de Dieu, qu'aucuns mesmes des Hebreux entendēt par l'Esprit dont parle Moyse. Bref, il dit luy mesmes auoir fait vn liure de la Cosmogonie, c'est à dire de la Creation du Monde; qui estoit vn argument commun aux Poëtes de ce tēps là, comme Empedocle, Hesiodē, Parmenides, & c. qui estoient tous Philosophes, & reduit en plusieurs lieux les choses, à l'eau, & à vn Iux, ou Limon, comme à leur Principe, qui conuient assez à l'abyssine de Moyse. Le mesme font Homere & Hesiodē, qui sont venus apres luy. Car Hesiodē ne décrit pas seulement la Creation du Monde, & de ses parties; mais du Chaos & des Dieux mesmes: & quād Homere fait maudire quelqu'un, *Que puissiez vous, dit il, reuenir en eau & en terre: c'est à dire, n'estre plus, comme autresfois vous n'estiez point.* Bref, ainsi en parlent Sophocle, Æschyle, & les Comiques mesmes: & pour tous fera assez de foy Euripide le moins religieux de tous. *Iadis, dit il, le Ciel & la terre n'estoyent qu'une forme, & depuis qu'ils furent separez ils engendrerent toutes choses, & produirent en lumiere les arbres, les oyseaux & les bestes des champs, les poissons & les hommes mesmes.* Car quant aux autres, ils en parlent bien plus pertinemment: comme Aratus, *Que Dieu a fiché les Estoilles au Ciel pour distinguer les saisons de l'annee; qu'il a creé toutes choses; que les hommes sont sa lignee; qu'il les a voulu aduertir par les signes du Ciel, des changemens de l'air & des tempestes.* Or la voix de ces Poëtes là doit estre obseruee, commel'opinion du Peuple; auquel ils chantoyēt leurs vers: Suyuōs les anciēs Philosophes. Pythagoras, dit Plutarque, enseignoit que le Monde estoit engendré de Dieu; eorruptible de sa nature, puisqu'il estoit sensible

Orph. en ses  
Argon.

Hesiodē en ses  
Oeuures &  
Iours, & en sa  
Theogonie.

Plutarq. des  
Opinions des  
Philosophes.

& corporel; mais qu'il ne se corroyoit point, par ce qu'il estoit soustenu & cõtregardé par sa Prouidẽce. Et le mesme aussi tesmoigne Laërtius. & quant à ce que dit Varro, que Pythagoras ne recognoissoit aucun commencement és animaux, Architas disciple de Pythagore, soustiẽdra le contraire pour son Maistre: car voicy ses mots: *L'homme de tous les animaux a esté engendré le plus sage, capable de considerer les choses, & prendre science & iugement de toutes. Car la Diuinité luy a imprimé la plenitude de toutes raisons: & comme Dieu l'a fait instrument de toutes voix, sons, noms & significations; ainsi aussi des intelligences & des pensees, qui est l'ouurage de Sapience; dont aussi il me semble, dit il, que l'homme a esté composé de Dieu, & a receu ses instruments & facultez de luy.* Thales l'un des sept Sages, tenoit que l'eau estoit le Principe des choses, & que d'icelle Dieu les auoit toutes produites, lequel seul n'estoit point engendré, & n'auoit fin ni commencement. Item: *Le monde est tres-beau, disoit il, car c'est aussi l'ouurage de Dieu.* Et estant enquis qui estoit premier, ou la nuit ou le iour: *La nuit*, respondit il, *vn iour plustost.* comme s'il eust voulu dire, qu'auant que Dieu eust créé la lumiere, il faut bien confesser, qu'il n'y auoit hors luy que tenebres. Or cestuy-cy aussi, comme les precedens, auoit estudié en Egypte. Timee de Locres appelle le Tẽps, image de l'Eternité; & dit qu'il commença à estre depuis que le ciel fut créé, & que Dieu a créé l'ame du monde mesmes, premiere que le monde, & en puissance & en temps. Bref, les anciẽs Physiciens, dit Plutarque, tenoyent que la generation ou creation du monde commença par la terre, comme par le centre: & Empedocles, que l'air plus subtil qu'ils appellent *Æther*, en fut le premier tiré en haut.

Varro au liu. 2.  
de l'Agric.

Iamblich. de la  
Secte des Py-  
thagor. citant  
Architas.

Laërtius en  
Thales.  
Plutarq. en son  
Banquet.

en haut. Et Anaxagoras referé par Simplicius, que Dieu, qu'il appelle *Nεϋ* ou Entendemēt; crea le ciel, la terre, le soleil & les astres: & à peine s'en trouue il aucun, qui enseigne l'éternité du temps. A Platon quelques vns de les nouveaux disciples veulēt faire à croire, qu'il a creu le monde eternal, nōmément Proclus escriuant contre les Chrestiens. Mais si nous croyons Aristote, qui auoit esté son escholier vingt & deux ans, il enseignoit que le monde auoit esté créé: & c'est aussi vne des principales contestations entr'eux deux. Philo, qui estoit vn autre Platon, dit que Platon auoit appris cela d'Hesiodé; & Plutarque qui monstre l'auoir bien fueilleté, en parle en ces mots. *Il y en a, dit il, qui estudiant en Platō, qui taschent par tous moyens en geennant ses paroles de luy faire nier la creation & du monde & de l'ame, & cōfesser l'éternité du temps; mais qu'ils se contentent que par là ils luy osteroyent ceste belle oraison des Dieux contre les contempteurs d'alors. Et qu'est-il besoing de rien alleguer pour preuue de celà; veu que tout le Timee n'est autre chose qu'un liure expres de la Creatiō du mōde?* Et le mesme aussi tesmoigne Aphrodisee de Platō. En l'Atlantique il appellé le monde, créé de iadis: au Politique il dit, *Que le mōde est estably & fōdé de par Dieu; qu'il contient beaucoup de biens; & que ce qu'il y a de fascherie, c'est vn reste de sa cōfusion premiere. En la Republique, aussi Socrates l'appelle *δειον γεννητόν*, Diuinité faite & engēdree. Et qui des anciens a iamais douté, que Platon n'ait enseigné la creation du monde, veu qu'il l'a descript & de toutes ses parties & des Dieux mesmes? veu aussi qu'il dit que le Monde est créé corruptible de soy-mesmes; mais par la grace de Dieu qui le soustient, immortel & incorruptible. Mais examinons la geenne que luy*

Arist. au 8. liu.  
de la Physique.

Epicureus apud  
Ciceronem.

Plutarg. és O-  
pinions des  
Philosophes, &  
en la Creation  
de l'Amē.

Aphrodiseus  
allegué par  
Simplicius sur  
les liures du  
Ciel.  
*τὸν κάλει γέν-  
νητόν.*

dōne Proclus. *Toute chose, dit Platon en sa République, qui a commencement, a aussi fin. Or le monde, comme il dit au Timee, n'aura point de fin: s'ensuit donc qu'il n'a point eu de commencement.* Qui argumeteroit ainsi contre Proclus, il s'en moqueroit; car il change les termes: & nos ames qu'il conclud estre sans fin, ne laissent d'auoir eu commencement. Mais quand bien nous le lairriens passer ainsi, Platon en donne la solution en vn seul mot. Le Monde, dit il, est corruptible de soy-mesmes; car toute chose composee peut estre dissoulte; mais Dieu ne veut pas qu'il soit corrópu. *Et mon conseil, dit l'Eternel, peut plus à te rendre perdurable, que ta nature à te faire perir.* Ce qu'il dit en vn mot encores plus court aillieurs, *Qu'il a receu vne immortalité de par l'ouurier qui l'a fait.* Or puisque de nature il peut perir; de nature il a eu commencement: & la vertu qui l'a gardé de perir, est celle mesmes qui l'a fait estre. Proclus adiouste: *Platon propose vne question; sçauoir si le monde a esté créé à l'exemple d'vne chose créée, ou d'vne chose sans commencement. Il s'est donc douté qu'il estoit eternal.* Quelle conclusion pour vn grand Philosophe? Le demande si les hommes sont nez d'eux-mesmes ou creéz: ie tiens donc qu'ils sont nez d'eux-mesmes; comme si ce n'estoit pas l'ordinaire és disputes, de proposer les deux cōtraires pour affermer l'vn & nier l'autre. Et puis s'il est engédreé ou créé à l'exemple d'vne chose créée; peut-il estre eternal si son patrō est créé; & si à l'exemple d'vne non créée, s'ensuit-il qu'il soit eternal, veu qu'il n'est pas le Patron mesmes? Mais contre la verité, comme i'ay dit, nous receuons les Syllogismes cornus; & pour la verité les demonstrations parfaites ne nous suffisent pas. Voicy encores vn autre trait de corde. *Platō dit. és Loix, que les Républiques*

& les

Platon au Po-  
litic. ἀβωυ-  
σίου ἴππο-  
κράτου πα-  
ρὰ τὸ δῆμοσ-  
γῶν.



& les arts ont esté infinies fois abolies, par deluges, & par  
 bruslemens; & que pourtāt on ne peut comprendre depuis  
 quel temps les hommes tiennent Republique. Il a donq creu  
 que le monde est eternal. Ains, il dit aussi le mesme en  
 son Timee; au liure di-ic, où tu ne peux douter, qu'il  
 traite expressément de la creation du Monde; & le  
 repete en son Politique aussi, apres auoir dit, Que  
 Dieu a créé le ciel, la terre, les astres & les Dieux.  
 Or puisque c'est vn même autheur qui dit ces cho-  
 ses, & en mesme lieu, & l'vne consequutiue de l'au-  
 tre: est-il pas certain qu'il n'aura pas conioint deux  
 doctrines contraires? Et qu'est-ce donq, sinon qu'il  
 parle comme le vulgaire, qui appelle (comme dit  
 Aristote) infiny ce qu'il ne peut nombrer? ou com-  
 me Moysé mesmes, qui appelle les choses durables  
 eternelles, encor qu'il traite par liure expres la crea-  
 tion de toutes choses? Mais c'estoit vn souspeçon  
 de l'ancienneté du monde, que Platon, peut estre,  
 auoit rapporté d'Egypte, comme le recit de Solon  
 mōstre assez; les Egyptiens luy disans, qu'ils auoyēt  
 memoires de neuf mille ans; c'est à dire, comme dit  
 Plutarque, de neuf mille lunes. Mais venons à Ari-  
 stote à qui proprement appartient ceste doctrine.  
 Car encor qu'aucuns de ses disciples, estans hon-  
 teux pour luy, luy veulēt faire à croire qu'il ait creu  
 autrement; pour le moins qu'il l'ait tenu comme  
 vn Probleme douteux; les passages certes sont trop  
 clairs & trop expres pour vouloir desguiser son  
 opinion. Or puisqu'il est si hardy de remuer le pre-  
 mier la borne, qui a esté plantee par l'autorité &  
 creance de tous ses predecesseurs, il doit auoir des  
 titres bien expres, & des demonstrations bien cer-  
 taines: Et voyōs, ie vous prie, quelles? Des mouue-  
 mens d'icy bas, il nous mene aux mouuemēs d'en-

Contre l'Eter-  
 nité d'Aristo-  
 te.

Aristot, au r.  
 3. & 8. de la  
 Physique, au  
 1. du Ciel & au  
 1. de la genera-  
 tion.

haut, & de ceux-là à vn premier moteur. Iufques là bien. Mais puis apres il veut que ce Moteur meue eternellement; & par ainfi que le temps foit eternal. Ny la proposition ny la confequence ne valent rien. Qu'il meue eternellement, commēt le prouuera il? au contraire, mouuemēt emporte commencement; car au mouuement il y a vn terme d'où on part, & vn terme où on paruiet; & felon la doctrine d'Aristote meſmes, le deuant, l'apres & la continuation du temps, ſuit le deuant, l'apres & la continuité du mouuement. Cela repugne dōq à la definition du mouuement local. Que le temps auſſi foit eternal, qu'est-ce dire; ſinon que le tēps ne ſoit point temps; & comme ils dient, impliquer cōtradiction? Car qu'est-ce temps felon Aristote, que nombre de mouuement, felon le deuant & l'apres, le paſſé & l'auenir; & s'il y a nombre, où ſera l'infinité? & ſi deuant & apres, où l'eternité? Vne autre fois il dit, que le mouuement eſt eternal, par ce que le tēps eſt eternal; & que le tēps eſt tel, par ce qu'il eſt touſiours ioinct au paſſé. . . . Je vous prie quelle puerilité! A meſme raiſon diroy-je, que le mouuement d'un moulin, ou le poux d'un animal ſeroyēt eternal: car chaque moment y eſt ioinct au paſſé, ne plus ne moins qu'au temps; & toutesfois nous n'en ignorons le commencement. Mais comme il y a eu vn premier esbranlement à tout celà; ainſi auſſi au mouuement du Ciel qui eſt pere du temps. Et Algazel reſpond tres-bien à Auerroës ſur ce point: Que comme le point eſt és choſes continuës, ainſi eſt l'inſtant en celles qui s'entrefuiuent; & que comme le point peut eſtre commencement d'une ligne, ainſi eſt l'inſtant du temps; & n'a peu Auerroës ſouldre ceſte ſolution ſans ſe faire moquer

quer de luy. Il replique encor: Voire mais, s'il y a eu commencement au Monde, comment n'y a il mutation en celuy qui l'a fait? A vne semblable question luy mesmes respondroit; Qu'alleguer vn inconuenient ne soult pas la question. Mais: ô Philosophe: Quand tu nous veux amener à cest incōuenient, tu poses que Dieu a fait la Nature. Et t'est-ce pas vne stupidité estrange, que par les loix de nature, tu vueilles donner loy à qui a fait la nature? par la subiection de l'horloge, iuger de la puissance & liberté de l'Ouurier? Et n'auras-tu point honte de faire Dieu, moins priuilegié que ton Roy, que tu absouls de la subiection des loix, par ce qu'il les a faites? Je te prie, Que seroit ce, si seulement tu entreprendois de mesurer la nature par ton esprit? Cōbien de fois l'as tu senty rebouscher cōtre les moindres choses? combien de fois contre toy mesmes? Or si la nature s'estend trop plus que ton esprit; cōbien par dessus ton esprit celuy qui a fait la nature mesmes? Tu ne peux changer de lieu sans te mouoir; & pourtant tu iuges de Dieu le semblable. Mais cōsidere au moins que ton ame qui n'a point de lieu, est le lieu de mille choses, & mille choses si sien. Ton ame encor ne peut rien conceuoir sans passer de contemplation en action; ny mesmes demeurer en cōtemplation sans se changer. Tu veux qu'en celà Dieu te ressemble. Mais si tu ne te veux rēdre aux raisons d'autruy, rēds toy pour le moins à toy mesmes: Car quād tu dis aillieurs, Qu'au de là du Ciel il n'y a ny vuide ny tēps; Que ce qui habite là n'est subiect ny à lieu ny à mouuēmt, ny à mutatiō, ny à affectiō aucune; ains qu'en celle vniuerselle eternité, elles ont vne tresheureuse & trescontente vie; en oserois-tu dire moins de Dieu q tu lo-

Aristot. au premier du Ciel, chap. 9.

ges encor au dessus de ces substances là? Ainsi gēneroyent les animaux de la nature de ton ame & plus pertinēment encor; car ils ont quelque chose tel que toy, au lieu qu'entre toy & Dieu il n'y a rien de semblable. Mais tu te changes en agissant, par ce que ton agir est autre que ton estre; & que tō obiect est hors de toy; & ne le pouuant changer pour toy, il faut que tu te changes pour luy. Tu te changes aussi en contemplant; car ce que tu cōtemples, & toy qui contemples, sont deux: bref, en contemplant tu patis aucunement de ton obiect; & en agissant tu souffres quelque chose en ton subiect: à qui a faict les choses, estre & contempler, contempler & agir; vouloir & faire est mesme chose. Il l'a fait par ce qu'il l'a voulu; & il l'a voulu en vne certaine façon. (I'vse de mots humains pour m'exprimer:) bref à qui voit en soy toutes choses, ne peut naistre nouvelle chose. Posons maintenant que cest inconuenient allegué soit plus pertinent; & voyons pour le moins, si tu le sçais eüter en ton opinion. Tu dis; Si Dieu fait quelque chose de nouveau, il faut qu'il change de disposition. Tu dis cependant qu'en tout ce qui se fait icy bas par causes naturelles, il y a de l'influxiō de Dieu, pour le moins de ceste vniuerselle influxion, sous laquelle tu as subiectis toutes choses. Ainsi en parles tu, ainsi Auerroes, ainsi Proclus, & c. Or veu qu'il se fait tous les iours icy bas mille nouvelles choses; ie te demandé si c'est par vn conseil nouveau, ou par vn conseil eternal. Si par vn conseil nouveau, tu heurtes ce que tu veux fuir. Car Dieu fait, à ton côté, ce qu'il ne faisoit pas parauant, influant sur ce qui par auant n'estoit pas. Si par vn eternal, tu confesses ce que tu veux nier; à sçauoir qu'eternellement Dieu  
a deter-

Proclus de l'influxion de la premiere cause.

a determiné de faire les choses par sa puissance, & leur donne à chacune en leur tēps ce qu'il leur faut par sa bonté. Car quelle difference fais tu en la question entre vne plante & entre toutes; entre celle qui naist aujourd'huy, & celle qui fut sechee mille ans y a; entre tout l'Vniuers & la moindre chose qu'il contienne: si autāt pour la moindre que pour la plus grande, tu es cōtrainct d'admettre nouveau conseil? Mais tu t'es imaginé vn Dieu qui se laisse emporter à sa rouë; vn Dieu qui ait vn peu plus d'esprit, vn peu plus de puissance que toy; & encor ne sçay-je, ainsi comme tu en parles quelques fois, si tu serois content de luy ressembler. Voyons les autres raisons. *Tous les Anciens, dit il, excepté Platon, ont creu que le temps est eternal.* Grand cas, que celuy qui prend tant de plaisir à contrerooler l'antiquité, en vueille faire bouclier maintenant. Ains ià auons nous prouué que cela est faux; & qu'y a il aussi de plus contraire que Temps & Eternal? Item: *Le Ciel est vn Corps diuin, incorruptible, le domicile des Dieux; auquel de memoire ne s'est point veu de corruption; il est donques Eternal.* Mais d'où prouuera il sa Diuinité, & d'où sa quinte Essence? Et d'où ceste nature incorruptible? Et que respondra-il à ce qu'il dit luy mesmes; que les Dieux & les Diuinitez logent au dessus du Ciel & de là subiection du Temps? Est ce pas poser ce qui doit estre prouué, & pour parler à sa façon, vne petition de Principe? Que si nous croyons à Plutarque, qu'Aristote a tenu que le Ciel estoit vn meslinge de nature chaude & humide, sera-il pas corruptible de soy, comme les Elemens dont il sera composé? Il adiouste, que les Anciens l'ont appellé æther, par ce qu'il court tousiours. Et que respondra il à Platon, qui dit que c'est pour sa splendeur,

*πυρὰ τὸ ἀέθ  
 εἶν. Platon en  
 son Cratyle.  
 πῦρ τὸ ἀέθ  
 εἶν.*

splendeur, cōme l'estoille de Mars s'appelle *αἰδων*? & à tous les precedens aussi qui veulent que ce soit comme vn crystal composé d'eau? Et qu'est-ce en fin courir, sinon estre party d'un lieu vers vn autre? Grandes raisons certes pour plaider l'eternité, qui en soufflant dessus s'esuanouissent en fumee. Et pourtant note tresbien Plotin au liure du Monde, & Damascius expliquant le liure du Ciel, & Proclus en son second liure sur le Timee, Qu' Aristote, pour prouuer l'eternité, suppose plusieurs choses; qui toutes se peuent nier, & dont chacune ne seroit moins difficile à prouuer que l'eternité mesmes. Que sera-ce donq si des propositions mesmes d'Aristote & des siens nous concluons contre luy & ses disciples; que le Monde a eu commencement? Le Monde est eternal, dient ils, & tout eternal toutesfois qu'il est, il depend de Dieu. En cela sont ils tous d'accord. En ce different ils; que les vns le font dependre de Dieu, comme d'une cause efficiente; les autres comme d'une finale; tirant chacun Aristote de son costé comme il peut. Or s'il depend de Dieu, comme l'effect de la cause efficiente; qui ne voit que l'effect est apres la cause, & qu'une puissance actiue aura precedé cest effect, distingué essentiellement de la cause. Et que deuiendra lors ceste belle Maxime, Que le Monde est eternal, par ce que nulle puissance actiue ne l'a precedé? Que s'il en depend par maniere de fin, à sçauoir estant le Monde pour Dieu, mais non de par luy; non iceluy l'ayant fait, mais ne s'en pouuant commodement passer; où il y a vne fin, y a il pas aussi vne prudence? & là où est la prudence, le cas & la necessité y peuent ils auoir lieu? Et s'il n'est point necessaire à Dieu que le monde soit, est il pas donq en sa volon-

Plotin au liu.  
du Monde.  
Damascius sur  
les liures du  
Ciel.  
Procl. liu. 2. sur  
le Timee.

Aristote con-  
traire à Ari-  
stote.

Per modum fi-  
nu.

Volonté; & estant en sa volonté, peut il estre eternal, veu que son Estre depend d'autruy? Derechef; Si le monde depend de Dieu, comme de sa fin; celle puissance active qu'ils requierent en toute creation aura precedé, ou non. S'il a fallu qu'elle ait precedé, il n'y a point d'eternité, car ce mot de preceder l'exclut. S'il ne l'a point fallu, mais que ce soit vne simple emanation procedante de la vertu de la cause; pourquoy moins en temps que d'eternité, veu que ceste vertu est cōduite par intellect & par volonté? Et pourquoy donq tiennent ils ceste Maxime, Que le monde ne peut estre nouveau par ce qu'il faudroit qu'une cause eust precedé? Et puis, comment se fera esbranlé le mouuement du ciel que par vn moment; & ce qui pouuoit estre tant soit peu sans mouuoir, comment non d'auantage; veu que l'infinité enuers tous espaces est égale? Quand donq Aristote dit, Que le monde tout eternal qu'il est depend de Dieu; il dit par consequent qu'il n'est point eternal. En second lieu il nous donne cōtre la doctrine de tous ses predecesseurs, trois Principes; la matiere, la forme, la priuation; & s'y delecte tant, qu'on n'oit d'autre chose parler en ses escholes. Si ce sont Principes, où est l'eternité? Et si ce sont circulations, comment n'ont elles vn Principe? Aussi qui peut imaginer matiere sans forme; ny forme sans matiere, veu que la deformité mesmes est forme; veu aussi que la forme n'est forme que d'une matiere? Et qu'y a-il apres de plus absurde que de faire Principe d'estre ce qui de soy n'est point, & ne peut estre qu'en vn autre; l'aveuglement de veuë; les tenebres de lumiere? Et veu que la matiere & la forme mesmes, ne sont point essences, comment peuuent-elles faire estre; comment deux

deux choses qui ne sont point, se sont elles rencontrées en vn estre, que par vn Estre souuerain; qui l'a ainsi déterminé & voulu? Et si c'est par ce qu'il l'a voulu; qui luy aura donné terme pour le faire? Mais pour excuser vn mensonge, on en dit mille; & pour euitter vn erreur, on tombe en vn million; & encor de la contrariété des mensonges, comme du heurter de deux caillous l'vn contre l'autre, ne peut on empescher que la verité n'estincelle. De la creation des animaux en ses Problemes (qui semblent toutesfois recueilliz de plusieurs) il dit, que les petis; comme reptiles, insectes &c. sont engendrez par les mutations ordinaires du temps; les grands par les plus grandes comme choses plus grandes doiuent auoir plus grands Principes; mesmes qu'il y en a eu telle, qui d'elle-mesmes a produit, & les plus notables animaux & l'hōme mesmes, fournissant tout ensemble & de cause efficiente & de matiere. Et c'est peut estre de là, que Varro dit, qu'Aristote croyoit que les animaux n'auoyent point eu de commencement. Et en vn autre lieu il dit, Que telle mutation fut, lors que les animaux furent premierement produits: & si la nature en doit encor produire, qu'il faudra que telle mutation precede; à sçauoir par vne rare conionction de certains astres. Ailleurs encor, Que si l'homme & les animaux ont eu commencement, que ce a esté ou d'un œuf, ou d'un ver, &c. Combien de Chimeres pour en establir vne; & encor n'y a il rien qui ne face cōtre luy? Les petites conionctions, dit il, produisent les petits animaux; les moyennes les moyens; les grandes les grands. Ainsi soit. Mais ces conionctions ne se rencontrent que par le cours des Astres; & ce cours est vn mouuement; & mouuement a vn commencement.

Aristot. és Problemes Sect. 10. prob. 64.

Sect. 10. pt. 15.

Aristot. lli. 3. de la Gener. des Animaux.

Lucretius: Cresciant vteri terra radicibus apris.



ment. S'ensuit donq que les animaux ont eu commencement. Item: Si le mouuement du Ciel & des Astres est eternal, les conionctions sont aussi eternelles, comme Aristote mesme conclut. Car si eternellement il a tourné, eternellement elles se sont rencontrées. Or eternellement elles ne se sont peu rencontrer; car les petites, les moyennes & les grandes ne sont pas ensemble: ains viennent chacune par certains siecles, & reuolutions; au lieu que si elles estoyent eternelles, l'une ne pourroit preceder l'autre. S'ensuit dōq, Qu'il y a vn Principe des animaux, & vn Principe des conuersions du Ciel, & de tout l'ordre que nous voyons; & iceluy c'est Dieu mesmes. Combien mieux eust fait Aristote, s'il se fust tenu à ce qu'il dit si bien ailleurs: Que plusieurs choses ne pouuant auoir l'Estre cōtinuel en l'indiuidu; c'est à dire en eux mesmes; pour estre trop esloingnees de leur Principe, Dieu les auoit perpetuez en espece: Qu'à ceste fin il auoit fait le male & la femelle, & ordonné la conionction d'iceux? Car si nous faisons les animaux sans Principe, les faisons nous pas eternels? Et si nous leur donnons Principe apres quelques cōuersions du Ciel; ces conuersions peuuent elles estre eternelles? & comment aussi les auront elles produits, parfaits, ou enfans, veu qu'elles produisent toutes autres choses en leur commencement? Et si elles ne sont eternelles, que deuient donq l'eternel mouuement du Ciel, c'est à dire l'eternité d'Aristote? Le mesme s'ensuit, quand ailleurs il dit, Que celuy qui premier rallia les hommes ensemble, fut Autheur de tresgrands biens. Car recognoissant qu'autrefois nous auons vescu comme ceux du Bresil, ou comme les Nomades, il recognoit l'enfance du Monde.

Autre-

Aristot. au 12.  
de la Metaphy-  
sique chap. 7.

2. De la gener.  
& corruption  
chap. 10. & es  
Politiques.

Autrement comment n'y seroyent les hommes ou  
 eternellement dispersez, ou eternellement vnis; &  
 comment ô Aristote, n'y a il eu eternellement des  
 Aristotes? Et qui choisira vn poinct en l'eterni-  
 té pour la naissance de quelque chose particuliere,  
 que celuy qui est Seigneur de l'eternité mesmes? En  
 ses Morales, il loüe la pieté, promet beatitude à  
 ceux qui la suiurõt, & enseigne qu'elle gist en con-  
 templatation. Et ceste contemplation ne peut estre  
 que d'vne nature bien heureuse; puisqu'elle rend  
 bien heureux, & bien heureuse n'est elle pas en ces  
 choses basses subiectes à tât de miseres & trauaux:  
 Il entend donq la contemplation d'vn seul Dieu.  
 En autres lieux aussi il dit, que nos ames sont diuï-  
 nes, sont immortelles, viennent en nous de dehors,  
 sont comme parentes des Dieux: & ses disciples  
 s'offensent quād on dit qu'il a doubté del'immor-  
 talité de l'ame. A quoy tout cela, si le Mōde est eter-  
 nel? S'il est eternal, ou nos ames le sont aussi, ou el-  
 les ne le sont point. Si elles le sont, cōment s'empri-  
 sonnent elles d'elles mesmes en nos corps: & si c'est  
 de par autruy, qui sera-ce sinō Dieu? Et si c'est Dieu,  
 qui les determine à ceste nouueauté là en vn cer-  
 tain temps, qui a assuiecty vne eternité à l'autre? Et  
 que deuient ceste Maxime, Que le Monde est eter-  
 nel, par ce que Dieu n'y fait rien de nouueau? D'a-  
 uantage, si elles sont eternelles, qui les a proportiō-  
 nees aux corps qui doiuent estre, à sçauoir infinies à  
 infinis: & que deuiendra ceste autre regle, Que la  
 Nature n'endure point d'infiny? Ou si elles sont  
 eternellement en certain nombre, allans & venans  
 en nouueaux corps par circulation; est-ce pas l'opi-  
 nion de Pythagore, qu'Aristote reiette si loing? Et si  
 au partir de ces corps là, elles s'en sont allees iouir  
 de l'im-

*Vois sur l'anti-  
 que à 185.*

de l'immortalité bien heureuse; s'ensuit il pas que depuis ceste reuolution là passée les hommes disputent sans entendement, & marchent sans ame; voire qu'Aristote mesmes parle & discourt sans raison? Bref, que deuiant la pieté, si nos ames ne recognoissent rien plus qu'elles? La bien-heureuse contemplation, si elles sont heureuses d'elles mesmes? la remuneration d'immortelle vie, si elles ont desia l'éternité? Seroit ce pas au lieu d'éternizer le Monde, mettre sans dessus dessous tout le monde? Or il y a, dit Aristote, Pieté, Beatitude, Immortalité: s'ensuit donq qu'elles ne peuuent estre éternelles. Que si elles ne le sont point, elles ont donq vne origine; & icelle certes ou de Dieu ou du Monde. Du Monde non; car comme nous auons dit; s'il est éternel, aussi seroyent ses conuersions, & par consequent les ames qui par leur vertu seroyent engendrees: & puis tout ce qui est engendré par là, est mortel, comme Aristote mesmes accorde. Or nous posons qu'elles ont origine, encor qu'elles soyent immortelles. Reste donq que ce soit de Dieu. Or de Dieu ne procederoyent elles pas comme rayons de sa substance; car c'est comme tous aduoient vne substance simple, indiuisée, vnie en soy, & tresvne; & nous, sommes subiects à mutation, à ignorance, à mauuaises affections, & c. Reste donq, & en faut passer par là; que nos ames soyent effects de sa puissance. Or si les ames qui comprennent en vne certaine façon le Monde & tout ce qu'il contient, sont effects de la puissance de Dieu, qui se manifeste par sa bonté quand bon luy semble; le Monde & ces choses; ou insensibles, ou caduques, qui nous seruent; les corps aussi qui n'en sont que vestemens ou instrumens, le seront ils moins? Choississent dōq

maintenant les disciples d'Aristote quel ils ayent mieux quitter, ou l'eternité du Mōde, ou l'immortalité de leurs ames, ou l'eternel tour d'vne roüe, ou l'immortel sejour d'vne Beatitude; car tous deux ensemble ne peuuent subsister. Mais Theophraste certes, son Disciple semble auoir bien apperceu ces inconueniens & cōtradictions, quand il en reuiet là, Que le Monde a esté créé de Dieu, voire de rien: & Algazel Sarrazin contre Auerroes, Qu'à Dieu pour créer le Monde n'a esté besoing ny de matiere, ny de nouveau cōseil; & que l'Agent tresparfait ayant toutes choses appareillees, peut attendre à produire son œuure tant qu'il luy plaist. Et encor semble il qu'Aristote sur la fin de ses iours se soit repenti de ceste doctrine, quand il dit au liure du Monde; que Dieu est l'Engendreur & le Conseruateur de tout ce qui est au Monde en quelque façon que ce soit: & en la Metaphysique mesmes, apres auoir reietté l'opinion de plusieurs sur les Principes, Celuy, dit il, qui a dit que Dieu ou l'entendement est Cause & Autheur non des animaux seulement, mais de la nature mesmes & du Monde, & de tout l'ordre qui y est, semble parler à ieun, & comme bien esucillé; & tous les autres à la volée. Et ceux qui en pensent ainsi, ont tresbien mis ceste cause là pour Principe de tout ce qui est; voire tel Principe qui donne mouuemēt à toutes choses. Et au liure Des choses merueilleuses; s'il est de luy; il parle plus clairement. Que naturellement la Mer couuroit les eaux comme plus haute que la terre; mais que Dieu l'a fait retirer; affin que la terre fust descouuerte, pour l'vsage de l'homme & des animaux. Or c'est en sōme reuenir à l'opiniō des precedēs dōt il s'estoit parauāt voulu departir. Quoy qu'il en soit; ou tous les Philosophes anciens cōcluent la Création du

Theophraste  
au liure Des  
saueurs.

N<sup>8</sup>, 417.

tiõ du Monde avec nous, ou nous baillët en main des propositions pour conclurre contre eux: Bref, si Aristote, qui premier est sorty du grand chemin; dit, que le Monde est eternal, il semble n'estre plus Aristote, tombant de fois à autre en contradiction; & s'il luy eschappe qu'il soit créé, il semble se vouloir rendre à nous: & là où pour le moins il n'est question expressement de l'vn ny de l'autre; il nous laisse plusieurs conclusions, qui ruinent & destruisent celle cy; & qui le font, vüeille ou non, concurre pour nous mesmes. Les Latins ont plus tard philo-

Les Latins.

Le premier, dit Ciceron, qui rallia les hommes espars ensemble, estoit vn grand personnage: Aussi le premier, comme dit Pythagoras, qui donna les noms aux choses, & qui premier termina par certain nombre de lettres les sons qui sembloient estre infinis, & qui nota le cours & le progres des estoilles errantes, & qui premiers trouuerent les bleds, les vestemens, les roicts, les defenses contre les bestes sauvages & tout ce qui rend nostre vie plus cultiüée. Quelle est ce là autre chose sinon recognoistre vn commencement? Car si les hommes sont eternels, eternellement parlët ils pas, eternellement nomment ils pas les choses, eternellement peuent ils inuenter quelque chose? Et pourtant conclut il: *Nous ne sommes point fortuitement creéz: mais certes il y a eu quelque vertu qui a eu soing du genre humain, & qui ne l'eust pas engendré; si apres tant de trauaux il auoit à tomber au mal sempiternel de la mort. Que si nous sommes creés, & s'il y a eu vne vertu soigneuse du genre humain; certes il y a eu vn cõmencement, quand nous n'estans point encores creéz, ou lors que nous le fusmes, ceste vertu eut soing de nous.* Et

Ciceron liu. 1.  
De l'Inuention  
& liu. 1. De  
l'Orateur.

Ciceron de la  
nature des  
Dieux, liu. 2.

en vn autre lieu il dit, Que Dieu a créé & orné l'hôme: qu'il l'a voulu estre le Principe de toutes les autres choses. Que le Monde, la Mer, la terre, & c. obeissent aux signes de Dieu, & c. Et si aucunes fois il introduit vn Epicurié alleguât ces belles raisons,

Ciceron en ses  
Loix.

Auec quels ferremés Dieu a il maçonné le Monde, & c. ou il les renuoye avec telle respôce qu'ils meritent; ou en se taisant môstre assez qu'ils n'en meritét point. Varro le plus docte des Latins, fit vne histoire vniuerselle distribuee en trois temps. Le premier est, côme nous auons dit, de la Creation du Monde iusques à la premiere Olympiade. Celuy qui auoit tât leu, auoit par tout trouué la Creation du Môde; voire si nouvelle, qu'il la conioignoit immediate-

Senecq. liu. 1.

De la vie heu-  
reuse ch. 31. &  
32.

Le mesme liu.  
1. des questions  
naturell. & en  
ses epistres.

Macrobe liu. 1.  
des Saturnales.

mét avec le tēps de la premiere Olympiade. Senecque pareillement trouue toutes choses nouvelles, & recognoist en plusieurs lieux, que Dieu a créé l'Vniuers & l'hôme particulièrement pour y seruir: mesmes depuis l'origine du Môde, dit il, iusques à ce tēps, nous sommes cōduits par iours alternatifs, & c. Mais Macrobe passe plus outre, Que le Môde ne peut estre ancien; veu que sa cognoissance plus lointaine, n'est pas de deux mil ans. Quât aux Poëtes, dôt la voix no<sup>9</sup> represente pour la plus part l'opiniō receuë entre le peuple, Virgile est plein d'excellens passages à ce propos, & Ouide en a fait vn liure expres; & Lucrece mesmes qui fait profession d'impieté, quand il dit qu'outre la guerre de Troye & de Thebes on ne voit plus goutte en la memoire; il ne peut pas mieux dire que le Monde est bien ieune, encor qu'il attribüë au cas selon sa secte, ce que tous les Sages ont attribüé à vn cōseil eternal. I'admire vn seul Pline qui n'a peu apprédre en vne si soigneuse recherche de nature, ce qui est imprimé en

mé en toutes ses parties, & que chacú le lisant peut apprendre de luy mesmes. Il fait vn long registre des inuenteurs des choses, des lettres, des maisons, des vestemens, du pain mesmes. Il recite les Colonies, qui sont passées pour peupler & desfricher d'vn païs en autre: Y a il plus grand argument de nouveauté? Quelques fois il dit; *Que la terre se lasse*: quelques fois qu'elle se rend sterile à produire les metaux, par ce qu'elle vieillit, &c. Mais en vn lieu bien expres il dit, *Que les corps peu à peu deuiennent plus petits, pour l'adustion du Monde qui vieillit*. Est ce pas parler du ciel comme d'vne rouë qui s'eschauffe à rouller? Et qu'est-ce vieillir, qu'estre né autresfois? Et s'vser, qu'auoit esté neuf? & s'eschauffer, que se muer de temperature? & si le Monde est eternal, que n'est eternallement & la rouë eschauffee & les hōmes petits: & s'il est pour le moins si fort ancien, que ne sont ils pieça Pygmees; & s'il voit le contraire en nature, que reste il que de la confesser nouvelle? Bref, les Stoiciens, cōme tesmoigne Varro de Zenon, enseignoient que le Monde auoit esté créé de par Dieu, & qu'il periroit. Les Platoniques, qu'il estoit créé & perissable; mais que Dieu le soustiendroit. Les Epicuriens, qu'il auoit commencement; mais par rencontre, & non par conseil. Les Peripateticiens en leurs conclusions, qu'il estoit eternal; & en leurs premisses, qu'il ne le pouuoit estre. Les plus grāds cōtépteurs de Dieu, comme Plinē & ses semblables, en leurs prefaces, *Que le Monde est vn Dieu eternal; & par tout le fil de leurs liures, qu'il ne l'est point*. Apres tant de graues tesmoings, apres la confession des parties mesmes, se trouuera il encor aucun de ces pretendus Naturalistes qui ose penser le contraire?

Plin. liu. 7.

Plin. liu. 2.

Opinion des  
Platoniques,

Or depuis aussi que nostre Seigneur Iesus Christ vint en terre, ceste doctrine fut tellement receüe au monde, que ce qui auoit esté par auant disputable entre les Gentils, passa comme en article de Foy presque entre toutes les Nations & Sectes de la Terre. Les miracles, peut estre, qui furent veuz lors au Ciel, en la terre, en la mer, aux hommes, & aux diables mesmes, firent voir au Monde, qu'il y auoit vn Createur du Monde. Car qui pouuoit doubter que creer vne nouvelle Estoille, remettre vn hōme en vie, luy rendre seulement la veüe, ne fust ouura-ge d'vne puissance infinie? le dis non moins que le bastiment du Monde; veu qu'entre l'estre & le non estre; la vie & la mort; la priuation & l'habitude, y a vne distance infinie? Et peut estre, que les Signes, que nous auons veu de nostre temps au Ciel, sont pour rendre inexcusables les blasphémateurs de la terre. Cōmēt qu'il en soit, les Philosophes mesmes, commencerēt à en faire vne Maxime: & les Grecs, Perses, & Arabes, cōme depuis les Turcs, ou Muhamedistes, le mirent en leur creance, comme chose hors de toute controuerse. Bref, il n'y a auourd'huy peuple poly & ciuilizé, qui n'ait sa Chronologie, son histoire des temps, qui commence tousiours à la creation du Monde, en laquelle tous se tiennent à Moyse; & sauf le debat de quelque peu d'annees, s'accordent avec les Chrétiens. Entre les Philosophes, les Platoniques seuls demeurerēt en prix, chacun reiettant les opinions nouvelles d'Aristote; lesquels s'opiniāstrèrent plüstoſt contre les Gnostiques, que contre les Chrestiens. Et de ceux de son temps dit saint Augustin, que leur opinion estoit, que Dieu estoit premier que le monde, mais non tāt en temps, qu'en ordre, & par substitution



tion seulement; comme, dit il, si eternellement vn pied estoit en quelque lieu, eternellement aussi y seroit la trace. Aufquels en vn mot se peut respondre, que cōme la puissance & la volōté de marcher auroit precedé & en l'homme & au pied, ainsi aussi en Dieu la puissance & la volōté de créer. Mais il vaut mieux ouir leurs parolles mesmes. Plotin en son liure Du mōde ne se trouue pas peu empesché à ceste question, & fait fort peu de cas, de toutes les suppositions d'Aristote. *Si nous disons, dit il, que le Ciel est eternal au regard de tout son corps, comment cela, veu que les animaux meurent, & les Elemens passent de l'vn en l'autre; & cōme dit Platon, que le Ciel mesmes est en flux perpetuel? Que si nous disons que les Elemens & les animaux se perpetuent en espee, pourquoy plustost le Ciel en nombre & indiuidu? Et si c'est par ce que rien ne peut s'en escouler dehors, par ce qu'il contient tout; comment conuiendra ceste raison aux Planetes & aux Astres, qui ne contiennent pas tout comme luy, & que toutesfois nous disons eternels? Et si rien ne l'offense par dehors; pourquoy non par dedans; veu que les animaux perissent naturellement par l'indisposition de leurs propres parties, encor que pendant qu'elles se dissoluent ils viuent? Et que s'en suit il donq, sinon que tous deux perissent, & les corps celestes & les terrestres? & la Terre & le Ciel mesmes; sauf que les celestes durent plus long temps, & perissent plus tard que les terrestres? Certes, dit il, si nous prenions ainsi ce mot de sempiternel, tant en l'Vniuers qu'en ses parties, non pour demonstrier vne eternité, mais vne difference de duree, il auroit moins d'ambiguité; mais toute doute sera hors si nous attribuons cela à la volōté Diuine, qui soit suffisante de soy pour contenir le Monde, car selon qu'il luy aura pleu elle les aura perpetuez, les vnes selon les especes; & les autres en l'indiuidu mesmes.* Or si le Monde estoit

Plotin Ennea-  
de 2. liu 1. cha.  
1. & 2.

eternel, seroit ce pas qu'il ne pourroit estre autre? Et s'il est par la volonté de Dieu, celle necessité en est elle pas hors? Et que deuiendra donq, ce qu'il dit ailleurs en plusieurs lieux, Que le Monde est par necessité; par ce qu'il falloit qu'une seconde nature accompagnast la premiere, si nous ne l'entendons d'une necessité supposée, & non absoluë? Et derechef, ceste volonté qui l'a fait estre, & qui a perpetué les parties, les vnes en vne sorte, les autres en vne autre; qui l'a di-ie ordonné, comme elle a voulu, l'aura elle pas aussi fait quand il luy aura pleu? Dire donq que de la volonté de Dieu depêd l'estre du Monde & en tout & en partie, oste au Monde la necessité d'estre: & qui dit, qu'il n'estoit pas necessaire qu'il fust de tousiours (vsons de ces mots par faute d'autres) dit tout ensemble; qu'il n'est pas eternal. Au liure de l'Eternité & du temps, il dit; que l'eternité & le temps differēt en ce, que l'eternité se dit de la nature eternelle; & le temps au regard de ce qui se fait. Que l'eternité est & reside en Dieu seul, qu'il appelle Monde intelligible; comme le temps au Monde sensible; adioustant toutesfois, que le Monde n'est point fait propremēt en temps, cōme aussi disons nous, qu'il n'est pas fait en tēps; mais avec le temps. Mais quand il a debatū tout à loisir toutes les definitions de temps des precedens Philosophes, & qu'il s'est tourné de tous sens pour en trouver vne meilleure, voicy finalement ce qu'il cōclut. *Il est besoing, dit il, de reuenir à ceste premiere nature, que nous auons dit cy deuant estre en eternité; vne nature di-ie immuable, qui est toute ensemble vie infinie, & qui consiste tout en vn, & tend à vn. Mais le temps n'estoit pas encor, ou pour le moins n'estoit pas en ces Natures intelligibles; ains deuoit venir apres, par vne certaine ma-*

Plotin Enn 1.  
liu. 2. chap. 2.

cu èvi xj œs  
éva.

ne ma-

ne maniere & nature de posteriorité. Si donc quelque vn veut entendre, comment le temps eschappa premierement à ces Natures superieures qui se reposoyent en elles mesmes; non sans propos aura il appellé les Muses à son ayde pour l'expliquer. Et peut estre aussi estoyēt elles dès lors. Disons donc ainsi, que deuant que le deuant sortist & eust besoing de l'apres; le temps qui n'estoit point encor reposoit en Dieu avec tout ce qui est: mais vne nature encline à plusieurs actions, à sçauoir l'Ame du Monde, desireuse d'auoir plus que le present, commença à s'esmouuoir, dont le temps s'es-coula continuellement sans estre iamais luy mesmes; & nous considerans vne longueur faicte par ce mouuement, nous imaginons que le temps est vne image d'eternité. Qu'est ce que toute ceste contemplation, sinon, qu'une ame procedāte de Dieu; c'est à dire, son Esprit, a meu & esbranlé le Monde? Que le temps est né avec ce mouuement? Qu'auant ce mouuement il y auoit vn Status, vn estat coy, comme vne eternité auant le temps: & comme il dit là mesmes, Que le temps & le Ciel furent faits ensemble, & que l'eternité estoit auant tous les deux? Et quant à ce qu'on demande que faisoit Dieu auant le Monde? nous fournit il pas de suffisante responce, quand il dit; Que mesmes en n'operāt point, ains demeurant en foy, il fait & parfait de tresgrandes choses? Ceste belle doctrine aussi de la Prouidence Diuine, qu'il poursuit en liures expres, cōclut elle pas le semblable? Car si le Monde est coëternel à Dieu, où peut estre la Prouidence? Et qu'est ce que Prouidēce, si nō vne volōté de Dieu, dispēsee par son intellect: & si la volōté de Dieu est requise, où est ceste necessitē d'estre, qu'il attribuē aillieurs au Monde? Que deuiendra aussi ce qu'il dit; que les ames sont immortelles? Voire aucunes, dit il, eternelles, & le

περί οὐ-  
σεως.

temps depuis elles? Ité, Que premier que Dieu eust creé & inspiré l'ame au monde, c'estoit vn corps mort, vn chaos de terre & d'eau, vnes tenebres de matiere, vne chose qui n'estoit point: bref, telle que les Dieux en auroyent horreur? Mais qu'après qu'il l'eut coulée dedans le Mōde, elle inspira la vie & le mouuement, aux Astres, aux plantes, aux animaux. Car puis que du non estre, non viure, & non mouuoir, à l'estre, au viure, & au mouuoir, il y a vne distāce infinie: s'ensuit il pas qu'entre celuy qui est, qui vit, & qui meurt; à sçauoir Dieu, & celuy qui attend l'estre, la vie, & le mouuement de luy, à sçauoir le pretendu Chaos; il y a aussi vne distance infinie? Et qui a borné ou remply ceste distance, que la volonté de celuy qui seul est: & s'il y a volonté, où est la necessité: & s'il y a necessité, où l'éternité? Porphyre disputant de l'entēdement ou intellect qu'il appelle le Principe & la Source du Mōde, dit, qu'il est né éternellement de Dieu, d'une natiuité éternelle, voire qui est auant toute éternité. Non, dit il, née en temps; car le temps n'estoit pas encore; & depuis que le temps est fait, à peine est il proprement au regard d'elle. C'est ce que dit Trismegiste en quelque lieu, appellant cest entendement le vray, éternel & premier-né filz de Dieu, mais ce Mōde le filz puis-né; l'un engendré par nature, & l'autre par volonté diuine. Proclus & Simplicius se debatent fort pour l'éternité, & en font liures cōtre Philoponus: & toutes leurs raisons sont prou refutées, par ce que nous auons disputé cōtre Aristote. Mais quād ilz maintiennent la Prouidence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, reiettet ils pas, vueillent ou nō, l'éternité? Et quand Proclus dit; que l'infinité est sans raison, & sans cognoissance, qu'elle ne peut  
admet-

admettre Dieu; ains remet tout à la fortune, admettant la Prouidēce comme il fait; exclud il pas l'infinité des Mondes? Et pourquoy moins des Mondes que de la durée? Et quand Simplicius condamne à l'Enfer ceux qui ne croiroient la Prouidence par les raisons d'Epictete, condamne il pas par cōsequent les defenſeurs de l'eternité du Monde à meſme pene? Et quand Auerroes meſme dit, qu'il faut magnifier Dieu par oraiſons & ſacrifices, & qu'il eſt enté en nature de ſacrifier: ſe trouue il pas cōtraire à ſoy meſmes? Car pourquoy recognoiſtre Dieu, ſi nous ne tenons rien de luy? Or ce que j'allegue cependant, n'eſt pas que je ne ſçache bien que les Platoniques, & ceux là meſmes appellēt le Monde eternal, & non engendré: mais c'eſt pour montrer, que les plus aſſurez ont flotté en ceſte opinion. Qu'ils nous ont laiſſé des Maximes contraires à leurs conclusions. Qu'apres s'eſtre bien eſcarmouchez, ils ne trouuent repos qu'en la noſtre meſmes. Et de fait la plus part ſont contraints de confeſſer des degrez en l'eternité. Le premier, qui ſoit meſure de la durée de ce qui eſt toujours de meſmes, & qui n'acquiert rien par l'auenir, ny perd par le paſſé, à ſçauoir qui ne peut eſtre attribué, qu'à vn ſeul Dieu: Le ſecōd, meſure des choſes deſquelles l'eſtre eſt fixe & ſtable, & qui ont toutesfois ſucceſſion en leurs operations; à ſçauoir des intelligences, ou Anges, & l'appellēt proprement, *Æuum*: Le troiſième, que ce ſoit la meſure d'vne durée cōtinuée par vn deuant & vn apres, qui ait principe, mais non fin, qu'ils appellēt *Temps*, & qu'ils attribuent proprement au Monde. Et qu'eſt ce autre choſe que dire par ambages, ce que nous diſons en vn mot: & que nous importe il, qu'ils l'appellent  
eternal,

Iustinian au  
Procès des  
Digestes.

eternel, si par eternal ils entendent temporel? Veut que Iustinian mesme, parlant improprement de ses harégues, espere qu'elles serót eternelles? De l'opiniõ d'Epictete Stoiq̃, & de Plutarque nul ne peut douter, qui ne veut esteindre du tout leurs liures. Dieu a ordonné, dit Epictete, qu'il y eust Hyuer & Esté, bonne & mauuaise année; Il a donné vertu & faute à la Terre, & disposé toutes ces contrarietez pour l'harmonie de l'vniuers. Il nous a introduits au monde, nous a donné le corps & les membres, & des heritages, & des coheritiers. Il a fait & la veüe & les couleurs; & la veüe & les couleurs n'estoyent rien sans lumiere: Il a donq aussi fait la lumiere. Ainsi de point en point il nous amene à ceste cõclusiõ, Que Dieu a fait l'vniuers, & tout ce qu'il cõtient. Plutarque dit: Si Dieu n'auoit fait toutes choses, il seroit contraint en quelques choses, & ne seroit Seigneur de toutes. Or, il faut, dit il, qu'il soit reconnu Seigneur de toutes: par consequent donq Createur de chacune d'icelles. Et icy se puenét r'apporter plusieurs passages, cy deuant alleguez des mesmes Autheurs. Que dirons nous si Galien; qui est reputé le plus profane de tous les Escriuains; apres auoir bien anatomizé & l'hõme & le Monde mesmes, est contraint d'en reuenir là? *Le cõpose icy, dit il (au liure De l'usage des parties) vn vray Cantique en l'honneur de nostre Createur. Car aussi pense-je que c'est vrayment le seruice qu'il requiert: non que ie luy sacrifie des Taureaux par centaines, ou que ie brusle de la Casse à mõceaux deuant luy; mais que ie cognoisse & face cognoistre aux autres quelle & combiẽ grande est sa Sageffe, sa Puissance, & sa Bonté. Car ce que de son plein gré il luy a pleu orner les choses au mieux qu'il se puisse; & qu'il n'a enuié à aucune tãt de biens; ie tiens que c'est vne demonstration d'vne bonté parfaicte, & iusques là soit celebrée sa bonté: mais*

d'auoir

Plutarque en  
sa Psychogonie.

Galien liu. 3.  
de l'usage des  
parties.

d'auoir trouué la maniere que les choses fussent embellies si richemēt, cela monstre vne souueraine Sageſſe; & d'auoir accompli & parfaict tout ce qu'il auoit parauant deſtiné, vne puissance & force qui ne ſe peut ſurmonter. Au dix & ſeptième liure, *Qui conſiderera*, dit il, la compoſition & ſtructure de chaque Animal, elle porte en ſoy vne preuue de la Sageſſe du Createur. Et puis qu'au milieu de ceſte Cloaque d'humeurs habite en chacun vne ame, qui a tant de vertu; à plus forte raiſon admirera il la grandeur & excellence de ceſt entendemēt qui habite au Ciel. Et qui eſt ce, diſoit il deuant, qui voyant la peau ſeule, n'admire l'art du Createur? Or ne diſſimule il pas, qu'il n'ait tenté toutes voyes pour trouuer quelque raiſon de la ſtructure des animaux; & qu'il ne l'eueſt voulu attribuer pluſtoſt à la nature, qu'à l'auther de la nature meſmes: Mais voicy ce qu'en fin il en cōclud. *Je cōfeſſe*, dit il, *que ie ne ſçay que c'eſt que l'ame, encor que ie l'aye biē cherché; auſſi peu ſçauroy. ie dōner raiſon, cōmēt ſe forme l'enfant. Bien voy-ie qu'en ceſte cauſe là y a grand art & grande ſageſſe; & pourtant ſuis d'aduīs que perſonne ne ſe meſle de la chercher; ains nous ſuffiſe que noſtre Createur a voulu qu'ils fuſſent en telle façon. Car ce que ſans l'anatomie nous ignorerions auoir iamais eſté faiçt, oſerons nous rechercher par quelle raiſon il a eſté faiçt? C'eſt comme ſ'il diſoit, Que nature que nous admirons tant, n'eſt autre choſe que ce qu'il plaiſt à Dieu de cōmander. Et que reſte il plus ſinon d'ouir Apollo; c'eſt à dire le Diable meſmes, qui eſtant prié de dire vn Hymne au grand Dieu, le cōmence par ce vers: *Qui fit le premier Homme & Adam l'appella*: que Iuſtin dit auoir eſté commun, & celebre de ſon temps? Apres la confeſſion de l'impieré, ſi nous voulons ouir celle de l'ignorance, il n'y a aujour d'huy. peuple ſi ſauuage, qui n'ait ou leu au Ciel*

Galien liu. 11.  
& 17.

Au liu. De la  
formation de  
l'enfant,

Liu. 15. de l'v-  
ſage des par-  
ties.

ὁς πρῶτον  
πλάσας μερό-  
πων Ἀδὰμ διὰ  
καλίους.

Ciel en grosse lettre, ou retenu de ses predecesseurs la Creation du Monde ; encor qu'il leur en soit a- uenu comme de diuers portraits, tirés le premier sur le vif, le second sur le premier, & le tiers sur le second, & ainsi consequemment; à sçauoir, que la derniere copie ne retiét presques vn seul bon traitt du premier Originel. Entre les peuples que nous appellons Sauvages, les vns gardent & reuerent les lieux où fut l'origine, dient ils, de la Mer, du Soleil, de la Lune, du premier homme, & de la premiere femme, &c. Les autres tiennent, qu'il vint vn certain du Septentrion en leur país, qui haussioit les vallées, & baissioit les montagnes; que cestuy là remplit leur país d'hommes & de femmes qu'il crea, & leur donna des fruiçts en toute abondance. Qu'iceux l'ayans irrité, il changea leur bon terroir en sablons steriles, leur osta la greffe du Ciel, &c. Voit on pas là clairement, la Creation, le peché de l'homme, la malediction que Dieu donna à la terre à cause de l'homme? Et quant à celuy duquel ils parlent, que c'est vn messinge de l'histoire de la Creation, & du premier qui amena Colonies de Septétrion en ce país là: à sçauoir ceux qui sont venus lōz téps apres, ayant conioinct, cōme quelques fois és histoires, deux choses non trop diuerses, la Creation, & la Peuplée ensemble? Et je vous prie, combien y en a il en nos extremitez, qui n'en pourroyent pas encor si pertinement respondre? Or puis que le Monde & toutes ses parties chantent la Creation, que la Sageesse du Monde l'enseigne; que l'impieté vueille ou non l'aduouë, & l'ignorance la voit, voire mesmes de tout temps l'ont enseignée, aduouée, apperceuë, pouuons nous pas auec l'ap- probation des plus stupides mesmes, & des plus



meschans prononcer cest arrest ; Que le Monde a eu commencement, & lors qu'il a pleu à Dieu son Createur? Mais reste encore vn poinct à vuidier, à sçauoir de quoy Dieu a créé le Monde: & c'est de la matiere assez pour vn autre Chapitre.

## C H A P. X.

*Que Dieu a créé le Monde de rien: c'est à dire sans matiere.*

**I**E ne sçay quel ie dois plus admirer, ou la bonne veuë des anciens Philosophes en la cognoissance de plusieurs choses de Nature; ou bien leur auement en ce qu'ils dient de son Auteur, quand ils prononcent comme vn arrest souuerain; Que de rien ne se fait rien au Monde; & pourtant que ce grand Ouurier ne l'a peu faire sans matiere. Car c'est en somme mesurer l'Architecte à mesme toise que son bastiment; & reduire au reng de nostre infirmité vne puissance qu'ils cõfessent infinie. Dieu, dient ils, ne peut rien sans la matiere. Pourquoi? par ce que le Masson ne peut rien bastir sans icelle. Comme s'il y auoit plus grand Paralogisme en la Dialectique, que de cõclurre du finy à l'infiny, de l'impuisant au tout puisant; d'vne chose caduque à vne eternelle. Ains plustost deurois tu dire: L'hõme qui est moins qu'vn ver au regard du Souuerain, tire l'or d'vne roche, ou d'vne pouffiere de la terre, & ceste mesme terre en toiles, en passemens, en feuilles, que nul ne iugeroit issuës d'vne si grosse matiere; d'vne herbe verte, pour sa nourriture il fait vne farine blanche, des toiles fines d'vne graine de chanure; & de leur bourre le papier, tant de draps de soye del'excrement d'vn petit vermisseau. Derechef il desguise vne matiere rude & aspre en

Paralogisme. i.  
fausse argumẽ-  
tation.

cent mille façons; des moindres choses il en fait de tresgrâdes, & où la plus part des hommes, qui sont cependât vne mesme espece, ne trouuoit & n'aperceuoit rien, il en tire par son esprit les plus excellentes choses; d'vn caillou le feu pour se chauffer; d'vne herbe vile le cristalin pour se recreer, d'vne escaille que la Mer reiette le pourpre pour se parer: Bref, en quelque façon, il fait de rien quelque chose. Et puis que l'infirmité des mortels peut tant; la vertu de l'Eternel pourra elle point d'auantage? Et puis qu'vn rien peut faire tant de choses; y aura il rien que ne puisse celuy qui fait toutes choses? Mais encor que cela pourroit suffire, disputons encor ceste matiere plus amplement. Certes si Dieu a eu besoing de matiere, ou il l'a faicte, ou elle estoit comme luy, eternellement de soy mesmes. S'il l'a faicte, il l'a faicte de rien; car qui cherchera la matiere de la matiere viendra à l'infiny; & par ainsi nous auons ce que nous voulons. Si elle est eternelle, voila deux eternitez ensemble: qui est chose repugnante à toute raison & à soy mesmes. Vne matiere qui attend sa forme d'vn Ouurier, vne eternité qui n'a vie ny estre qu'ainsi qu'il plait à l'eternel. Rien n'est plus contraire à eternité que cela. Car voyons, ie vous prie, Quelle ils l'imaginent eux mesmes? Ils veulent que ceste matiere soit sans forme; mais vn receptacle de toutes formes: Que la forme soit sans matiere; mais vn moule de toutes matieres: Que la matiere n'ait essence qu'autant que la forme luy donne. Or comment peut matiere estre sans forme, veu que deformaté est quelque forme? & comment peut elle seulement estre, puisque c'est la forme qui donne l'estre? Dire donq qu'vne matiere soit sans forme; c'est dire qu'elle est, & si n'est point,

qui

Qui confesse  
Dieu Forma-  
teur, le confes-  
se Createur.

qui seroit le propos d'un Phrenerique. Voire mais, commét vne chose aura-elle esté faicte de rien; veu qu'entre rien & quelque chose y a vn espace infiny? Ainçois di plustost; Qu'y a il qui ne soit finy, à celuy qui est infiny? A celuy di-je que tu dis auoir borné la matiere, que tu entens & enseignes estre infinie? Mais si tu veux y regarder, tu cognoistras que tu confesses chose non moins incroyable à ton sens que celle là que tu reiettes par ton sens. Car quand tu t'imagines vne matiere sans forme, & vne forme sans matiere; tu dis choses qui s'ëtredétruisent; Mais quand ie dis que Dieu a créé le Monde de rien; c'est à dire sans matiere; ie dis vne chose vrayemét admirable; mais qui toutesfois n'a point de repugnance en foy. Or, y a il bien à dire entre parler outre raison, & contre raison? Car la Verité, & la Raison humaine n'ont pas mesmes bornes l'une que l'autre. Mais puisque tu as cōfessé, que Dieu est Autheur & Ouvrier de la nature; ie te demande si tu oserois nier, qu'il n'ait mis la vie & le mouuement où ils n'estoyent point; qu'il ait fait la veüe & la lumiere, l'ouïe & les sons, le parler & l'entendre, où il n'y auoit que moins que mort; & moins qu'auenglement, moins que silence, & moins que stupidité: c'est à dire moins encor que priuation; puis que c'est moins n'estre & n'auoir iamais esté, que simplement n'estre point. Or entre le viure & le non viure, le voir & le non voir & c. non moins qu'entre l'estre & le non estre y a vn espace infiny; qui ne se peut remplir que par vne puissance infinie; & où la puissance est infinie, elle est également puissante enuers toutes choses. S'ensuit donq, que luy attribuant la facture de ta veüe, de ta vie, de ton esprit, tu ne luy peux denier la creation des

N

choses,

choses, esclairées, viuifiées & animées. Et si tu l'accordes d'une, pareillement aussi de toutes; car donner la vie & donner l'essence; donner la forme & donner la matiere; les donner à une & les donner à toutes; bien que de prime face ils te semblēt diuers degrez; sont œures d'une mesme puissance. Qui donq confesse Dieu formateur, le confesse aussi Createur de toutes choses. Je dis plus; que quand tu dis que Dieu est le Souuerain estre; comme dit Aristote, ou comme Platon; ce qui essentiellement & vraiment est, tu dis sans y penser qu'il est Createur. i. autheur de l'estre à toutes choses. Si nous regardons en la nature, ce qui tient le premier lieu es choses d'un ordre; est communement cause de tout ce qui est au dessous de luy. Entre les choses chaudes il y en a de plus l'une que l'autre: Mais le feu qui tient le premier degré de chaleur est cause de la chaleur en toutes; & sans se diminuer il s'espand, & en se communiquant il s'augmente: bref, vn seul caillou dont il part iettera infinies estincelles; & chacune suffiroit à brusler l'Vniuers. Es Lumineuses, vne lumiere allume l'autre, & se rend par communicatiō comme infinie; & le Soleil qui est comme fontaine de lumiere s'estend & s'espand infiniment sans se dissiper, creant par vne certaine façon la lumiere où il n'y auoit que tenebres. Es choses humaines les Roys communiquent les dignitez aux Princes; & les Princes à leurs vassaux; & leurs vassaux à leurs subiects: & quand ils donnent vne qualité à quelqu'un qui n'en auoit point, ils l'appellent leur Creature; comme l'ayant fait quelque chose d'un rien en telle qualité que parauant il estoit; bref, les odeurs se communiquent, & les sciences s'enseignent de l'un à l'autre; & d'un à in-

Aristot. liu. 2.  
De la Meta-  
physique.

à i n f i n i s ; & les maladies mesmes, qui ne sont que corruptions, en engendrent d'autres en autres sans se diminuer. Or chaleur, clarté, odeur, sciéce, grandeur, ne sont que qualitez, premières, secondes, troisièmes, qualitez au reste, mortes, insensibles & inanimées; & en ces qualitez toutesfois, qui tiét le premier lieu, produit toutes les autres naturellement sans se diminuer: Et trouuerons nous estrange, que Dieu qui est essence, qui tient és essences, comme ils confessent, le souuerain lieu, ou plustost qui seul se peut dire vrayement estre, produise par son essence toutes essences? Ils dient, Voire mais, nous ne voyons point que rien se reduise en rien; & pourtant il doit estre créé de quelque chose. Mais si les choses mondaines se reduisoÿét en rien, veu qu'elles sont si caduques & si coulantes; combien auroit peu durer le Monde, ou plustost depuis quand seroit il ià pery? Or la volóté de Dieu estoit qu'il consistast. Ains dy donq plustost: Je voy les arbres, les plus grands animaux, & les hōmes mesmes, naistre comme d'un rien, & se resouldre comme en rien. Je les voy multiplier, viuifier, faire merueilles; d'une mesme semence ie voy former les fleurs, les fueilles & les fruiçts; la merueille des yeux, la dureté des os, la subtilité des esprits. Et derechef je voy tout cela s'esuanouir, je ne sçay comment; & n'en rester qu'une poignée de poussiere. Or seray-je dôq si stupide que de dire; que qui a faict de ce peu, & en ce peu tant de miracles qui n'y estoient point, n'ait peu faire ce peu la mesmes? Que qui a créé la vie, les sens, les mouuemens, n'ait peu creer vne goutte d'eau, vne halene d'air, vne poignée de terre? Ains je cōclurray plustost, Que si Dieu n'eust peu creer la matiere mesmes de la matiere, en la matiere il

n'eust peu former, ny creer telles choses. Ils diront: Mais on voit que toutes choses se reduisent comme en vne matiere commune, soit que nous suy- uions les Anciens qui les reduisent aux elements; soit les modernes qui les reduisent en huiles, sels, & eaux, &c. Ainsi soit. Et de là deurois-tu donq conclurre; qu'il n'y a qu'un Dieu; puis qu'il n'y a qu'une matiere; & ne juger rien impossible à sa puissance, puis que d'une chose il faict tant de di- uerses, voire contraires choses. Car qui peut faire le feu & l'eau de mesme chose, faict il moins que qui faict celle chose mesmes? Que sera-ce donq si je te fais voir, qu'il n'y a chose qui n'ait en soy vne creation particuliere, vne proprieté creée, qui ne se peut attribuer à la matiere, qui est plus que la ma- tiere, & sans laquelle la matiere, ny les elements, ny toutes tes extractions ne seroyent rien? Je te de- mande, puis que tu veux philosopher premier que croire; Si chaque chose est & subsiste en sa nature de par la matiere, ou de par la forme? Si de par la matiere, comment la plante est elle plustost plante que metal; veu que c'est vne matiere, comme tu dis, qui n'est non plus l'un que l'autre; qui a autāt d'in- clination à l'un qu'à l'autre, & qui ne se termine en vne substance que par la forme? Et comment aussi ont tes extractions diuerses & contraires vertus, quand tu prens tant de pene à reduire les choses en leur premiere matiere, si outre la matiere il n'y a autre substance qui les leur donne? Si par la forme, je demande derechef; si c'est substance ou non? Si non; comment faict elle substance, ce qui n'estoit point substance: & comment peut vn accident fai- re vne difference essentielle, & causer la vie, le sens, le mouuement où ils n'estoyent point? Si elle est  
sub-

Creation par-  
ticuliere en  
toutes choses.

substance, comme la plus part des Philosophes l'enseignent en mots exprez, voire bien parfaite; puis qu'elle parfait la matiere, & la fait subsister; cil qui a donné la forme à la matiere, a il pas créé vne substance qui n'estoit pas? & vne substance meilleure que celle que tu presupposes auoir esté deuant? Et à qui a créé la meilleure, luy oserois-tu denier la moins bonne? Or c'est ce que dit Aphrodisee au liure de l'Ame, Que la forme qui viét de l'artizan en la matiere, n'est point en aucune façon substance, non plus que l'art qui la donne; mais que celle qui est de nature, est substance ne plus ne moins que la nature mesmes. Passons outre. Entre les metaux tu prises l'argent & l'or; entre les herbes les vnes pour te nourrir, les autres pour te guarir; entre les animaux, les vns pour manger, les autres pour seruir; entre les hōmes qui ne font toutesfois qu'une espece, les vns pour vne nature, les autres pour vne autre. Si tu les prises pour la matiere; comment est elle vne? Si c'est pour la forme qui fait que l'or soit ce que le plomb n'est pas; est elle donq pas substance; & si elle est substance, cil qui a formé, a il pas créé: & veu qu'il y a vne telle difference és metaux, és herbes, és animaux, és hommes mesmes; s'ensuit il pas, qu'il y a autant de diuerses creations? Et qui a créé toutes ces diuersitez de substance, le voudras tu faire court en vne? Que diray-ie d'une seule chose qui en diuerses parties aura diuerses vertus; qui sera froide en dehors, & chaude au centre; blanche en la superficie, & rouge en son essence; froide en la fueille, & chaude en la racine; purgatiue en la moëlle, & astrictiue en l'escorce? Pour exemple: Le Citron est chaud en l'escorce, & froid au dedans. des fleurs de lambrusche, les fueilles sont froides, & ce

Alexand. Aphrodif. liu. i. de l'Ame.

qui naist au milieu est brulant. du Lieure; dient les medecins, le poulmon guarit la courte halene; le sang brise le calcul, le poil arreste le sang, &c. Ces diuerfes parties ont elles pas autât de diuerfes formes, outre la forme vniuerselle de la chose dont elles sont parties; & ces diuerfes formes sont elles pas autant de diuerfes substances, & par consequent autant de creations? L'Aymant attire le fer; il montre perpetuellement le Pole: & l'oignon luy oste sa force. L'Ambre aussi attire toutes choses legeres; & les Cantharides appliquées au talon, escorchent la vessie; & l'Agaric tire la pituite; & la Rheubarbe la colere; & l'Ellebore la melancholie. Si cela est de la matiere seule, enseigne nous comment? Et comment n'est il pas commun à toutes choses? Si c'est, comme tu dis, vne proprieté occulte; est ce pas donq de par la forme substantielle: veu que rien n'est, & n'a quelque chose de particulier que par icelle? Tu diras, peut estre, que c'est le meslinge des elemens qui donne la forme. Mais s'il y a meslinge, où sera ceste matiere commune? Et quel meslinge se peut il faire d'vne mesme chose? Que si mesmes tu appelles matiere la composition diuerse des elemens ensemble, ta matiere donq est vne forme composée de diuerfes formes; car en quoy differeront les elemens qui sont si cōtraires, qu'en formes substantielles? Et s'il y a meslinge ou composition, quelle y sera l'eternité? Dauantage, nous voyons qu'és plantes, és animaux, és hommes la composition qui se fait du meslinge des elemens demeure; quand ils sont ou couppés, ou morts. En l'arbre son humeur qui bouillonne quand on l'eschauffe, son air qui se resoult en fumees, son feu en vne substance huileuse qui se brusle, sa terre en vne cendre qui



tombera à bas. és animaux, & en l'homme mesmes, la masse extérieure que tu veux estre composée du mélange des elemens, demeure entière. Cependât l'ame vegetative, sensitive, raisonnable, qui est la forme spéciale des arbres, des animaux, & des hommes ne cōparoit plus. S'ensuit donc qu'outre la matiere morte, & le mélange des elemens, il y a vne forme substantielle, qui fait la chose, arbre, animal, ou homme, sans laquelle l'arbre n'est qu'un tronc, ni l'animal qu'un charogne. Derechef, de cest arbre mort, l'écorce aura encores vertu, & le bois & la feuille, & quelques fois diuerses, voire contraires: & telles vertus ne peuvent ils auoir de la matiere, mais d'une forme substantielle. S'ensuit donc, qu'outre la forme de la plante, qui est perie par sa mort; il y ait en cor des formes de chaque partie, qui demeurent apres que la forme de la plante entière est perie. Que si le mélange des elemens ne peut faire la forme par laquelle les genres different l'un de l'autre; les vegetaux des animaux; & les animaux des raisonnables; pourra il faire la difference, qui est sous chaque genre entre les especes? sous chaque espece entre les indiuidus, en chaque indiuidu entre ses parties? Si di-ie le mélange des elemens ne fait pas que l'arbre viue; fera il qu'il guarrisse, & certaines maladies, & de diuerses parties, diuerses? S'il ne fait que l'animal sente, c'est à dire, soit animal; fera il qu'il soit vn Lion, vn Elephant, vn Cerf? Et s'il ne fait que l'homme viue, sente, & meue; fera-il qu'il parle, qu'il discoure; cestuy cy selon son inclination, d'une chose, & celuy là d'une autre? Et comment donneroyent les elemens vie, qui ne l'ont pas; mouuement libre, qui sont emportés haut ou bas, vueillent ou non; sentiment aussi,

qui ne sont que les objets de nos sens? Reste d'ôq, que nous concluions, que la difference des genres, des especes, des indiuidus, & de leurs parties, gist, non en la matiere, mais en vne forme: & qu'icelle forme soit la substâce particuliere de chacune chose; & qu'autant qu'il y en a de diuerses, autant y ait eu de creations procedantes de la puissance du formateur: Et par ainsi, qui luy attribuë la formation du Monde; malgré qu'il en ait, luy attribuë la puissance de le créer: car sans créer nouvelle substance, quelque matiere qu'on puisse presupposer, il n'eüst créé le môde tel qu'il est: & qui en a peu créer vne; les a peu créer toutes: car pour le Fourmiz, & pour l'Elephât; pour la Mer & pour vn Estang; pour vne partie & pour l'vniuers est requise egale puissance. Ils continuët encor en leur Chimere. Dieu, diët ils, tire la forme de la puissâce de la matiere. Examinôs encor ceste rêuerie. Puissâce, dit Aristote, est le Principe de mouuemët & de mutation. Ité il y a, diët ses disciples, deux sortes de puissance; l'vne qui fait ce Principe là en autruy, c'est Dieu. l'autre qui endure mouuemët & mutatiō par autruy: c'est la matiere, qui par ce mouuement qu'autruy fait en elle, reçoit sa perfectiō, qu'ō appelle forme. Or ie demâde si ceste puissance passiuë de la matiere, est ou qualité ou substâce. Substâce n'oseroyët ils dire; car s'il y a substâce, par leur doctrine propre, il y a forme; & là où il y a forme, y a acte, & plus que puissâce. Or la matiere, diët ils, n'est qu'vne pure puissance. Que s'ils dient, q'c'est vne qualité, comme Aristote mesmes dit: s'en suit donq, que d'vne qualité, d'vn accident, Dieu tire vne substance. Or cil qui tire de la puissance passiuë d'autruy l'essence des choses, la tirera il point de sa propre puissance actiue? Et cil qui red

vne

Peripatetiques.

vne qualité, & moins que simple qualité seconde pour produire tant de choses; sera-il sterile en son essence? Et comme ainsi soit, que qualité & substance, comme ils enseignent, soyent plus loing l'un de l'autre, que le feu & l'eau, & tous les supremes genres des contraires; Que Qualité & Accidēt aussi ne soyēt rien d'eux mesmes; est ce pas dire, Que de riē Dieu peut creer des substāces? Or c'est aussi ce que dit Trismegiste en tant de lieux, Que Dieu a créé le Monde, & tout ce qu'il contient, l'homme & toutes ses parties, par sa parole tresseconde: Que les elements aussi sont nez de la volonté de Dieu. Et Pythagoras & toute l'anciēne Theologie, Que Dieu ou l'Unité est Principe de toutes choses, mesmes de la matiere premiere; comme recite Simplicius alleguāt le tesmoignage d'Eudore. Et Syrianus precepteur de Simplicius dit; que Platon auoit en cela suiuy Archænetus & Brotinus, qui consentoyent à Pythagoras: cōme de fait aussi il enseigne, que la matiere, à proprement parler, n'est point vne esēce; & qu'elle ne se peut cōprendre q̄ par vne raison basse; à sçauoir en l'imaginant priuée de toute forme, & par consequēt aussi d'essence. Quāt à Aristote, il a fait la matiere premiere, Principe des choses: mais fil a creu le mōde eternal, comme il l'a enseigné; où sera le Principe? Et aussi refute il le Chaos avec tresviues raisons: & pour s'en eschaper se tiēt à l'Etērnité, qui luy est contraire. Et quoy qu'il en soit, il est resolu entre ses interpretes plus approuuez; que ces noms de Matiere, de Formé, de Priuation ne sont pas pour designer choses qui vrayement soyent telles; mais inuentez seulement pour en eigner aux disciples comment la generation & corruption des choses se faisoit; à sçauoir la matiere

Simplicius sur  
la Physique.  
Syrianus sur la  
Metaphysique.

re despoillant vne forme pour en vestir vne autre. Mais quãd il dit, Que la vertu de toute ame, semble participer de quelque chose diuine, & meilleure que les elemés: Quel'ame humaine est de dehors, & non comme le corps, des elemens, ou de la matiere: Que toutes ces ames sont formes, & toutes ces formes substances; fait il pas Dieu Createur de substance, voire meilleure que les elemés? Et quãd derechef il dit, Que les parties similaires, à sçauoir oz, peau, cartilages, &c. peuuent estre composées de la mixtion des elemens, mais non les dissimilaires, comme teste, iambe, bras, &c. ains par la Nature & par vn art Diuin: voire mesmes que la propre essence & forme des similaires ne peut estre attribuée au chaud ny au froid, &c. recognoist il pas en chacune partie vne forme & substance qui procede d'aillieurs que de la matiere, & du mescing des elemés: Et veu qu'il dit aillieurs, Qu'il y peut auoir telle cõionction celeste qui peut fournir non seulement de cause efficiente, mais de matiere mesmes pour la creation & productiõ des animaux, & du genre humain; deuroit il trouuer incroyable, que Dieu qui est bien haut logé au dessus de telles conionctions peust faire le semblable? Aussi voyons nous que le plus grand de ses Disciples, Theophraste, au liure Des faueurs, se sent cõuaincu iusques là, par la nature particuliere des choses, q̄ de pronõcer en mots expres, Que Dieu a creé toutes choses de rien. & Algazel Arabe disputé contre Auerrões, Que la premiere cause de toutes choses n'a que faire de matiere. Et Aprodisée mesmes enseigne en ses Problemes, Que les Philosophes sont contraincts de referer aillieurs les effects & vertus de beaucoup de choses, qui ne se

peu-

Arist. liu. 2. De la gener. des animaux, ch. 3.

Arist. liu. 4. des Meteor. cha. 10.

Arist. liu. 2. De l'orig. des anim. vers la fin.

Arist. 6s Problem. Sect. 10. Problem. 64.

Aphrodis. Problem. 1.

peuvent attribuer aux elemens. Si non aux elemens; comment à la matiere, veu qu'ils ont vertu & puissance active, & icelle seulement passive? Si non à la matiere, à qui autre qu'à Dieu, qui en a créé la propriété avec la substance? Les Platoniques qui ont écrit depuis la venue de Christ; laschans la bride à leurs esprits; s'esgarent en mille imaginations. Mais quand Plotin enseigne que les actions & effects de Dieu sont contemplations, lesquelles impriment en la nature les semences de toutes choses, il nous apprend à reietter bien loing ces brutales questions; *De quelle matiere Dieu a il basti le monde? & avec quels instrumens l'a il fait?* qui sont plus esloignés encor de la nature diuine que nos effects d'une pure contemplation. Car qu'est-ce contempler selonc eux mesmes, qu'estre totalement distraict de la matiere? Il parle bien souuēt de la premiere matiere; mais comment la décrit il? Il dit, que la matiere mesmes qui est ioincte avec la forme, n'a pas vne vraye essence, & l'appelle τὸ μὴ ὄντως ὄν, Qui n'a pas vn vray estre; à sçauoir pour distinguer ces natures caduques de la vraye essence diuine, qu'il appelle τὸ ἄσφαιρα ὄν. Mais quant à la matiere premiere, il l'appelle τὸ ὄντως μὴ ὄν, Ce qui vrayement n'est point, qui n'a aucunement essence; à sçauoir, comme il adionste, vne informité cause de toutes deformitez; vn defect souverain cause de tous les defects, qui sont es choses particulieres; vn mal origine de tous maux; vne chose, bref, qui ne se peut ny cognoistre ny imaginer; sinon, comme par la lumiere nous imaginons les tenebres, à sçauoir vne absence de toute lumiere. Mais dira on; Si elle n'est essence, pour le moins doit elle estre qualité; & en ce qu'il l'appelle mal, il semble aucunement le qualifier.

Platoniques.

Plotin liu. De la contemplation, &amp; de l'vn.

Plotin liu. 8. Enne. 2. D'où vient le mal.

lifier. Ainçois, dit il, *comme quād nous appellons le Principe de toutes essences, Bonté; nous n'entendons pas que Bonté soit en luy vne qualité; mais vne substance plus que substance. Ainsi, quand nous appellons la matiere Mal; ce n'est pas par ce qu'elle ait vne qualité, ou qu'elle soit qualité; mais par ce qu'elle n'en a point. Car si elle en auoit, elle seroit vn subiect; & par consequent auroit quelque forme. Or elle n'en a du tout point. C'est presque le sommaire de son liure du Mal, & de l'origine d'iceluy. Au liure De la matiere il enseigne, Qu'il y en a vne; car il n'eust pas voulu en faire liures en vain, mais que elle n'est point essence ny qualité, ny quantité, & que mesmes elle n'en a point: Qu'elle ne differe de Priuation, sinon en ce regard; que la Priuation se dit au regard d'un certain subiect, qui soit priué de telle ou telle chose qui luy estoit propre; au lieu que la matiere est vne indigence vniuerselle de toutes choses, c'est à dire pis encor que Priuation. Et toutesfois il veut que ce ne soit pas du tout Rien; ains cōme vn espace vuide; vn infiny, vn estre qui n'est pas. Or que sera ce & où sera elle donq? En fin il la trouue au Monde intelligible; c'est à dire en Dieu; auquel elle subsiste, comme aussi la forme & idée de l'Vniuers. Quels circuits pour retomber en vn mesme chemin! Et estoit ce pas plustost fait de cōfesser clairement, que Dieu est cause formelle & materielle de toutes choses; à sçauoir entant qu'il les a non seulement formées, mais aussi créées? Ailleurs encor quand il enseigne, que la matiere ne peut estre cause des essences particulieres de tant de diuerses choses, elle qui n'est point essence; ny de la vie, elle qui n'est point vie; ains que l'essence & la vie leur ont esté inspirées de dehors par l'entendement souuerain; est-il pas d'accord avec nous, que*

Dieu

Encad. 2. li. 4.

Plotin liure de  
la Providence,  
& Enn. 6. liu. 1.  
chap. 17.

8. vil. mot.

8. vil. mot.

Dieu a créé des Substances de rien? Et qui a peu créer ce qui n'estoit point pour le faire estre & viure, ne se pourra il passer d'une chose qui n'est point? Atticus & les siens vouloyent faire à croire à Platon par quelques passages du Timée, & du Politique mal entendus, Que la Matière estoit éternelle comme Dieu; mais qu'icelle estant vuide de raison, auroit esté reduicte à la raison, par celuy qui estoit la Raison mesmes. Mais sans que nous nous en messions, escoutons Porphyre les refutant en ces mots. Si Dieu n'est point, dit il, de par la Matière, ny la Matière de par Dieu, & s'ils sont également Principes, d'où vient donq qu'ils different tant; veu que nous tenons que Dieu est bon, & agent; la matière au contraire mal, & patiente seulement? La cause de ceste difference ne viendra pas de l'un à l'autre, si nous disons que l'un n'est pas de par l'autre, moins encor d'un troisieme; veu que nous ne reconnoissons rien au dessus. Il faudra donq que par cas ces deux Principes si different se soyent rencontrez; & par consequent toutes choses iront à l'auenture. Derechef, si Dieu est apte à orner la matière, & la matière apte à estre ornée de luy; ie demande d'où est ceste aptitude & ceste conuenance? Car veu qu'ils sont si discordans & si opposez, iamais ne s'entr'accommoderoyent: & faut necessairement qu'un tiers les appointe. Or tu ne veux dire qu'un tiers les appointe; aussi ne veux- ie croire, qu'une auenture en face l'appointement. Bref, veu que la matière n'est de soy suffisante pour bien estre, ains a du tout besoing de Dieu pour cela; & que Dieu suffit abondamment à soy mesme & pour estre & pour bien estre; y a il aucun qui ne voye que Dieu est superieur de la matière, & que la matière n'est pas suffisante d'elle mesmes pour estre? Autrement elle suffiroit aussi pour son bien estre. Et pourtant, dit il, ne faut point nier, Que celuy n'ait fait la matière, par qui nous confes-

Porphyre sur  
le Timée.

sons

sons qu'elle est parfaite. Mais comment de rien? Escoutons encor ce que respond le mesme Porphyre. Les Arts, dit il, ont besoin d'instruments, car ils besoignent au dehors, & ne dominent pas sur la matiere: mais les puissances naturelles cōme plus parfaites & intimes aux choses, font tout ce qu'elles font par leur seule essence. Ainsi l'ame par sa vie essentielle, nourrit, accroist, engendre, respire, sent, &c. Ainsi l'imaginatiō par vn seul acte de soy mesmes, donne tout en vn moment diuerses qualitez & mouuemens aux corps. Ainsi les Demons mesmes, cōme dient les Theologiens; par leurs imaginations, sans instrument, ny action font choses merueilleuses. A plus forte raison dōq, l'Ourier de l'Vniuers par son seul estre, qui est vn entendre, fournira l'Vniuers de substance; à sçauoir luy qui est indiuidu, à ce Monde diuisible. Car qui doit trouuer estrange qu'une chose incorporee produise les choses qui ont corps? veu que d'une si petite semence croistra vn grand animal, composé de tant, & si grandes & si differentes parties? Car si la semence est petite, la raison seminale n'y peut estre petite, puisqu'elle fait choses grandes; ny derechef grande, puis qu'és moindres parcelles elle se fait paroistre. Mais ceste raison seminale a besoing de matiere, non la raison diuine, qui n'a besoing de rien; ains fait & fabrique tout, & produisant & mouuant toutes choses demeure neantmoins en sa propre nature. Or quand le plus aspre, & le plus docte ennemy qu'eurent onq les Chrestiens, recognoist bonne foy en paroles si expresses; qui osera plus murmurer contre ceste doctrine? Seront-ce les Epicuriens avec leurs Atomes? Mais comment peuuent ils alleguer vne raison, s'ils sont eux mesmes faits à l'auenture? ou, ceux qui se font nommer Naturalistes avec leurs temperamens? Mais qu'ils examinent pour le moins leur Galien en ce que nous alleguions au precedent Chapitre; & si cela ne suffit, qu'ils l'escoutent

Cuius esse est intelligere.



toutent donq encor en cestuy-cy. Certes comme  
 on ne peut nier qu'il ne tasche tât qu'il peut de rap-  
 porter les causes de toutes choses aux Elemens & à  
 la mixtion d'iceux ; aussi à chaque bout de champ  
 est il contraint d'y recognoistre quelque chose, qu'il  
 est honteux de leur attribuer. Disputant comme  
 l'enfant se forme, il se trouue esbranlé en diuerses  
 opinions. *Mais certes, conclut il, i'y voy vne si grande  
 sagesse, & vne telle puissance, que ie ne puis estimer que  
 l'ame mesmes qui est en l'enfant qui s'engendre, en face la  
 forme, veu qu'elle est du tout sans raison, ains qu'il est for-  
 mé par celle que nous appellōs Nature.* Au liure Des tem-  
 peramens, c'estoit le lieu pour eleuer les vertus des  
 elemens iusques au bout : mais si reprend il bien  
 viuement ceux qui attribuent aux qualitez des ele-  
 mens la cause de la forme des parties. *Comme ainsi  
 soit, dit il, que ces qualitez ne soyent qu'instrumens, &  
 qu'il y ait bien vn autre formateur.* Au liure Des opi-  
 nions de Platon & d'Hippocrates, il fait l'esprit a-  
 nimal le plus excellent de tout ce qui a corps : &  
 toutesfois ne veut pas qu'il soit, ny la substance,  
 ny le domicile, ains seulement l'instrument de l'a-  
 me. Et au liure Des chairs, il passe plus outre ; à sca-  
 uoir, que traitant de la medecine, il a parlé souuent  
 selon l'opinion communē : mais s'il est question  
 de dire la sienne, qu'il tient, que les hommes & les  
 animaux ont leur principe d'en haut, & que leur a-  
 me est du Ciel ; en somme qu'elle n'est ny des qua-  
 litez des elemens, ni de toutes ces choses que nous  
 voyons icy bas. Or si l'ame humaine, & des ani-  
 maux mesmes, n'est point des elemens, comment  
 seroit elle de la matiere ? Et si elle n'en est point ;  
 est ce dōq pas de la forme, voire la forme mesmes,  
 & qu'est ce vne si excellente forme, sinon vne ex-  
 cellente

Galien au liure  
 De la confer-  
 matiō de l'en-  
 fant.

Galien liu. 2.  
 Des tempera-  
 mens.

cellente substance, & de par qui, comme il dit, que de par vn formateur; & que sera ce formateur, sinon vn Createur, puisqu'en formant il crée vne substance?

Or concluons donq pour ce Chapitre, & par raisons certes indissolubles, & par tesinoignages d'amis & d'ennemis: que Dieu a peu créer & créé le Monde d'un rien; c'est à dire par sa seule vertu, sans ayde d'aucune matiere. Et pour tout ce que nous auõs traicté iusques icy, que Dieu par sa puissance, sagesse, & bonté a fait, formé, & créé le monde, quand il luy a pleu; c'est à dire; s'il se peut dire; Qu'il en est la cause efficiente, formelle, & materielle; sans qu'il ait eu besoing d'ayde, de patron, ny d'estoffe: & voyons consequemment de la cause finale, à sçauoir comment & à quelle fin il le conduit: qui sera pour le Chapitre suyuant.

#### C H A P. X I.

*Que Dieu conduit le Monde, & tout ce qu'il contient, par sa Prouidence.*

**A**RISTOTE souloit dire, que comme il y a diuerses questions, aussi meritent elles diuerses responce. Aucuns, disoit il, demandent si le feu est chaud. Il le leur faut faire toucher: car leur sens est suffisant pour en respõdre. Aucuns, s'il faut honorer ses parents. Ils ne meritent pas qu'on dispute contre eux, mais qu'on les tance bien asprement. Autres demandent, qu'on leur prouue par viues raisons, qu'il y a vne Prouidence qui gouerne le Monde. Telles gens meritent le foïet, disoit il, & qu'un Bourreau, non vn Philosophe leur responde. C'estoit dire en peu de mots, qu'il n'y a rien si sensible, ny si naturel; rien dont le sentiment soit si vif à

vif à nos sens, ny si auant imprimé en nostre nature, que la Prouidence de Dieu, sur le Monde; &, que nous en deuõs estre plus asseurez, que de ce que nous touchons à la main, & dont nostre propre conscience nous conuaint. Car puis qu'il ordonne plus grieue pene à qui doute d'icelle, qu'à qui resiste au sens & à la nature, il monstre que la coulpe est insupportable; c'est à dire, ou vn dol manifeste, ou certes vne ignorance trop grossiere, que les Legistes appellét tresproche du dol. Et de fait, comme nous auons dit cy deuant; Si nier vne Diuinité, est dementir ses sens, sa nature, & tout le monde mesmes; ie ne sçay si confesser la Diuinité, & luy denier la conduite des choses, ne seroit encor plus intolérable, veu que c'est l'iniurier en la confessant; à sçauoir, luy attribuer vn œil sans veüe, vne aurreille sans ouye, vne puissance sans entendement, vn entendement sans raison, vne volõté sans bonté, voire vne diuinité sans diuinité: dont les anciens appelloyent la Diuinité *θεου* ou *πρόνοιας*, Dieu ou Prouidence; par ce qu'il ne peut estre imaginé l'vn sans l'autre; & qu'autant est athée à leur iugement, ce luy qui nie la Prouidence, que qui nie la Diuinité mesmes. Ie demande à tout homme qui confesse vn Dieu, ie dis aux plus Sauuages mesmes, par où il l'a cognu? Il dira qu'il a veu vne conduite en toutes choses hautes & basses, vn ordre qui ne faut point, & mille contrarietez tendantes à vn but; le Ciel qui eschauffe la Terre, l'Air qui l'humecte; la Terre qui produit des herbes; les Animaux qui les magent; l'homme qui s'en sert. C'est donq comme s'il disoit, Qu'il l'a cognu par la Prouidence, & liaison qu'il a remarquée en toutes choses. Il dira derechef, qu'il a apperceu, comme des matrices, es

*Ignorantia doli proxima.*



metaux

metaux, qui les nonrrissent & produisent; és plantes vne vertu, qui tire sa nourriture de la terre, & la distribue auec vne belle proportion de branche en branche, & de fueille en fueille, qui pour perpetuer son espece, comme s'elle auoit vne cognoissance de sa mortalité, produit vne grene lors que sa declinaison approche. Es animaux aussi quel vn membre fait pour l'autre, & chacun pour le tout; vn desir d'engendrer, des tetins pour allaitier, vn soing industrieux pour nourrir & conseruer leurs petits: Qu'il a consideré que tout cela ne pouuoit estre ainsi pourueu de soy mesmes, & pourtant qu'il y auoit quelque chose par dessus. C'est donq derechef estre amené à la cognoissance de Dieu par la Prouidence. Or si la Prouidéce que nous auons obseruee, nous a fait dire qu'il y a vn Dieu, montant par les effects à la cause; s'ensuit-il pas que le propre effect de Dieu est Prouidence; & que qui la nie, nie la Diuinité, veu que tu ne cogneusses pas la Diuinité sans la Prouidéce? Si Dieu n'a point le soing du Monde, ie te demande si c'est par ce qu'il ne le peut, ou par ce qu'il ne le veut auoir? S'il ne le peut, comment le confesses tu tout puissant? & comment infiny, veu que tu sçais les bornes de sa puissance? Comment aussi le nommes tu Sage, veu que le propre du Sage est de conduire les choses à vn certain but, & ne laisser rien de subiect à la fortune? Et puis que sa Puissance & Sagesse se sont estenduës à toutes choses pour les créer, qui les gardera d'atteindre iusques à toutes pour les conduire & conseruer? Derechef, la Plante n'a point d'entendement pour se conduire, ny pour se conseruer à l'auenir: & toutesfois tu y vois vn entendement qui fournit à toutes ses parties, & vne prudence

déce qui veille pour l'auenir. L'Animal n'en a guerres plus, encor qu'il sente & se meue. Si y a il vne prudence en luy qu'il ne cognoist point, qui cuit, digere, & distribué ce qu'il mange, qui le dispense à ses parties par iuste proportion, qui veille pendât qu'il dort, & pése pour luy lors qu'il n'y pése point. Il sent, ie ne sçay comment, qu'il a besoing de terrier, d'aire, ou de nid pour faire ses petits: il fait ses prouisions pour l'auenir, & change de país selon les saisons, & les choisit selon sa nature, sans iamais y faillir: En tout cela reluit vne prouidéce, que toutesfois il ne sçait & ne sent point. Toy qui as entendement, as vne pouruoyance, & fais par icelle, ce que les autres par nature, ou plustost que la nature, c'est à dire, la police du Createur fait pour les autres: & plus tu en as, & plus loing aussi pouruois tu. Car tout petit ver que tu es, tu inuêtes mille mestiers & arts. Ce sont autant de petites prudences, & par consequent prouidées: tu fais ployer autât que tu peux toutes choses à ton but, les pluyes, & les secheresses, les chaleurs, & les froidures, à ta commodité; les affaires de tes voisins, de ta ville, de ta Republique à ton profit & honneur particulier; voire le Ciel, la Terre, la Mer, & bié souuent Dieu mesmes, s'il se pouuoit, à tes desseings. Or qui pouuoit pour les plantes, & pour les animaux, esquels tu vois si grande prouidence, encore qu'ils n'en ayent point, sinon celuy qui les a faits, & qui adresse la flesche au but; elle di-ie qui ne voit point, siñõ l'archer qui a des yeux pour elle? Et qui la donne à tous, peut il pas pouruoir à tous & pour tous? Et qui te la donne telle que tu fais ployer tant de choses à ton but que tu n'as point faites, & dont à pene sçais tu le nom; ne les pourra il conduire chacune

selon leur nature, & toutes, & toy mesmes à sa fin, luy di ie qui les a toutes faites? Derechef; si Dieu ne peut pouruoir aux choses, & les ordōner à leur fin; comment disons nous qu'il est oultre tout ce que nous pouuons imaginer; veu que nous ne pouuons nier, que celuy qui peut pouruoir est plus que celuy qui ne le peut, & si nous pouuōs imaginer quelque chose de plus grād que luy; que s'en faut il que nous ne le soyons nous mesmes? Et si le pouuoir pouruoir, est meilleur en l'hōme que le nō pouuoir, veu que nous disons qu'il faut attribuer à Dieu tout ce qu'il y a d'excellēt en nous; par mesure di- ie & participation, ce qui est infiny en luy & comme en la Source; que ne disons nous dōq que Dieu peut par sa Sageffe infinie pouruoir à toutes choses pour sa fin; comme chaque chose par la Sageffe particuliere qu'il y a imprimee pouruoir au besoing de sa nature? Bref, veu que Prouidence n'est autre chose qu'une sage conduite des choses à leur fin; & que tout entendement qui opere commence son operation par la fin, & que Dieu, comme nous auons dit, qui a operé toutes choses, a, ou pour mieux dire, est, vn entedement souuerain, egal à sa puissance: s'enfuit il pas, que Dieu a eu vne fin en creant le Monde? & quelle autre que luy mesmes & sa gloire, veu que la fin ne peut estre moins bonne que ce qui y tend? Et derechef, qu'autant que sa puissance s'est estendue à le créer du commencement, autant peut sa Sageffe à le conduire à ceste fin là? Et puis que le commencement & la fin des choses; l'Archer di- ie, & le But n'est qu'un, & rien entre deux, à sçauoir Dieu mesmes; rien se peut il embrasser à trauers qui puisse l'empescher d'y paruenir? Or voila donq, que tu ne peux denier à Dieu la conduite du

Monde

*Ornis intellecti-  
ue operationis  
principium est fi-  
nis.*

Monde sous ombre qu'il ne le puisse point. Mais tu diras, qu'il n'en veut point avoir le soing: & ie te prie, qui t'a appris si auant de sa volonté? La nature des choses? Ains tu vois és plantes vne inclination à nourrir toutes leurs parties; és animaux vn desir d'allaiter leurs petits; és hommes de pouruoir à leur maison & famille: en vn chacun de contre-garder ce qu'il a cultiué ou fait. Et qui fait autrement, tul'estimes, non vn Barbare, ny vne beste sauuage, mais vn tronc & vn rocher. Or celuy qui a donné vne telle inclination à toutes choses, voire aux insensibles mesmes, pour ce qui les touche, ne l'aura il point aussi pour toutes, & luy oferas tu denier ce que tu prés. à louage; ou attribuer ce que tu estimes à iniure? Ains cōme ce soing est vn rayon de Bonté; celuy qui est la Bonté mesmes, & source de tout ce qui est de bon en l'Vniuers, espandra ce soing par sa bonté sur l'Vniuers. Celuy di-ie qui nous a daigné créer, ne sera point desdaigneux de nous cōseruer; & puisqu'il nous a voulu créer par sa puissance pour quelque chose; (car si la nature ne fait rien en vain, combien moins celuy qui l'a faite?) il nous voudra par sa Sagesse conduire à icelle mesmes. Contre vne doctrine si manifeste, voyons ce que l'impieté peut apporter; & premierement nous vient au deuant Epicure, qui nie auoir apperceu ceste Prouidence és choses: au contraire en-pense remarquer en l'vniuers plusieurs, dont il veut recueillir; qu'il n'y a point de Prouidence, mesmes s'il'eust osé dire, que Dieu n'est point. Car s'il y en auoit vne, dit il; pourquoy les montagnes occuperoyent elles partie de la terre; & pour quoy les bestes sauuages; & pourquoy la Mer? Pourquoy aussi de ce peu qui reste de terre, les deux

Obiectiōs contre la Prouidence.

Alphon. 10. Roy d'Espagne, disoit que s'il eust assisté à la Creation du Monde, il eust esté bien mieux ordonné, & en fut puny de Dieu. Roder. de Toledo liu. 4. ch. 5.

parties sont elles inhabitables, de chaud ou de froid; & la tierce proche de l'estre, si l'homme n'en arrache les espines de fois à autre? Et pourquoy la nielle vient elle sus les bleds, & la gelée sur les vignes? Les vents sur la Mer & sur la terre? Bref, pour quoy les maladies selon les saisons de l'année, & pourquoy finalement la mort? Et pourquoy l'homme naist il pis, que le moindre reptile, & a besoing de tât de choses, dont les autres animaux se passent bien? Ains plustost deuroit il dire; Je voy mille mouuements au Ciel, dont chacun a son but particulier, & qui tous tendent neantmoins à vne mesme fin. Je les voy tous emportés par vn mouuement vniuersel, encor que chacun s'esforce à l'encontre d'iceluy par son propre cours; & ce mouuement vniuersel est men par vn moteur, & le moteur qui le regit doit estre assez puissant pour les regir tous, puilqu'il regit d'vn clin d'œil celuy qui les emporte tous. S'ensuit donq qu'il y a vn Moteur principal, qui gouerne le Ciel & toute la diuersité qu'il contient. Et derechef: ie voy que le globe de la Terre & de la Mer ensemble, n'est au regard du Ciel qu'vn petit poinct, ou, cōme disoit Pythagore, vne estoille des moindres; que la Lune gouerne les mares de la Mer, & le Soleil les saisons de la terre, qui tous deux cependant sont dispensees par le cours du Ciel. Je conclurray dōq; Que celuy qui regit le Ciel, regit le Soleil & la Lune; & que qui les regit, regit & la Mer & la Terre. Car qui gouerne le tout; comment sera il court en vn poinct? Et qui gouerne ceux par lesquels la Terre est en vigueur; comment sera sa vigueur arrestée par la Terre? Que s'il me semble que sa Prouidence soit plus claire au Ciel qu'en la Terre; ce qui toutesfois n'est pas, &



pas, & que ie ne puisse rendre raison de tout ce que i'y voy; il me souuiédra que i'ay veu maints instrumens, ouurages d'hommes, comme ie suis; dont ie voioy clairement les effects, & n'en comprenois point la cause, qu'és autres i'apperceuooy bien l'usage de quelques parties, à sçauoir des plus grandes & plus remarquables; mais de plusieurs petites non, comme de vis, de cloux, &c. sans lesquelles toutesfois les plus grandes eussent esté inutiles: & quand on les me demontoit piece à piece, à pene encor les pouuois-ie comprendre. Que i'en ay fait moy mesmes esquels mes seruiteurs & mes enfans ne voioyent goutte, & les eussent bruslez au feu comme inutiles: & pourtant ie loueray Dieu en ce que ie cognoy; ie l'admireray en ce que ie ne cognoy point: & aymeray bien mieux me iuger court en mon entendement, qui ne suis rien, que le soupçonner defaillant en sa prouidence, luy qui a fait toutes choses. Mais puisqu'il faut respondre aux fols sur leurs folies, affin qu'ils ne se pensent point sages, & que la sagesse de ces gens est toute à interroguer & rien à respondre, examinons encor ces belles questions de point en point. S'il y a Prouidence, dient ils; à quoy seruent les montagnes? Ains dy plustost; Si tout estoit d'vne sorte, où seroit la Prouidence: car qu'est-ce Prouidence que la disposition de plusieurs differentes choses à vn but: & quelle peut estre la disposition, si c'est par tout vne mesme chose? Animal que tu es! Ainsi parleroit vn Fourmy de toy. Il demanderoit à quoy sert l'eminence de ton nez, ou de tes sourcils en ton visage; de tes costes mesmes, qui sont plus haut esleues sur ton corps, que ne sont les montagnes sur les plaines de la terre. Tu l'estimes beau-

Montagnes.

té en ton visage; proportion en ton corps: & en deuiens amoureux en l'autruy: & le veux blasmer en l'Vniuers, comme deformité & faute d'ordre. Mais oserois-tu, ie te prie, ainsi parler d'un Peintre, ou toy mesmes Lucrece, ne te feroit-il point mal qu'õ parlast si lourdemét de ton liure? A qui blasmeroit les ombres en vn tableau, on luy respondroit, que le Cordonier ne passe la pantoufle; car sans leur noirceur, la blâcheur ne peut paroistre, ny sans leur obscur la clarté, ny sans ce qui y semble confus la distinction, & rondeur des parties; ny en somme sans la diuersité des couleurs, l'art du Peintre. A qui reprendroit aussi l'art de ton liure, pour auoir leu quelques endroits par cy par là, seroit tost respondu, par le Iuriscõsulte, Qu'õ ne peut iuger de la loy sans l'auoir leüe toute entiere: Et s'il y a quelque absurdité, soudain s'esueillerõt vn mode de Gramairiens, qui employeront tout leur esprit pour l'excuser & pour trouuer en tes incõgruitez vne elegance. C'est que ce qui est laid à part, embellit l'œuure; l'ombre plus que la couleur, & le noir plus que l'esclattant quand il y est mis à propos. Et les paisages ne sont beaux, qu'autât qu'ils sont diuers. Et si sur vne plaine tu voys pendre vn rocher ombrageux, & au bout d'une claire riuere vn antre moussu dont elle sort; tu en loües le tableau, & en admires le Peintre d'auantage. Non, peut estre, que la plaine ne te plaise plus que la montagne, & la riuere que le rocher; mais par ce que sans iceux ils ne te plairoient pas tant. Or si tu cõtemplois le Monde cõme l'ouurage de Dieu, & les montagnes & autres parties que tu blasmes, non en elles mesmes; mais en tât qu'elles sont petites parties de cest ouurage, tu en dirois sans doute tout autant: Que si d'une veüe tu ne peux pas voir tout le

Monde,

Mōde, pour iuger de la proportiō de tout le corps, & de ses parties; apprē plustost à louër l'art de l'ouurier en ce q̄ tu p̄ses entendre, qu'à le tirer en doute en ce que tu n'entends point. Mais voyons encor quelle raison tu as de te plaindre: tu fuis la pluye, & le hasle & la froidure; & les Mōtagnes te nourrissent des forests, pour te couvrir, pour t'ombrager, pour te chauffer. Tu fuis le proffit du traffiq: elles te fournissent de riuieres de l'Oriēt à l'Occidēt, & du Septentrion au Midy; te ioignent le milieu de la terre à la mer, & les bouts de la terre ensemble. L'ambitiō de tes voisins t'est suspecte, & la tiēne souuent nuisible; les hautes mōtagnes la bornēt, & mettent separatiō entre les natiōs; & les empeschēt d'inonder l'une sur l'autre. Je laisse les vins & les fruiçts qu'elles produisent; les claires eaux qu'elles distillent; les troupeaux qu'elles paissent; les plaisantes demeures qu'elles cachent. Si tu en pouuois autāt trouuer en ta plaine seule, ie te lairroy plaindre de la mōtagne. Mais au cōtraire si tu esproues les incommoditez des plaines de Libye, seulement de la Beauſſe ou de la Champagne deserte, tu voudras incontinent que tout soit mōtagne, comme ainsi soit toutesfois, que s'il n'y auoit que toute plaine, ou toute mōtagne, tu ne ſcaurois en quoy louër ni la mōtagne, ny la plaine. Or cela soit pour respōce à to' ces Philosophes, qui ueulēt cōtrerooller les parties d'un œuure qu'ils ne comprennent pas. Car blasmer l'Vniuers pour la mōtagne, & la mōtagne pour la forest, c'est blasmer l'hōme pour moins qu'une verruë, ou un poil. Et le poil mesmes que le Barbier iettera au feu, quand il l'aura couppé, tu l'honores au vieillard, & le vieillard pour luy. Mais s'uyuōs les autres argumēt: Tu te plains des bestes sauuages; & qui les a fait sau-

Bestes sauuages,

uages autre que toy? Ains admire la Prouidence de Dieu, qui leur a imprimé, cōme remarque Apollonius, vne telle crainte de l'homme, qu'elles ne luy nuisent; sinon, ou qu'il les assaille, ou qu'une extreme famine les presse. Et qu'est-ce que l'homme ne face contre l'homme en pareille extremité? Admire la encor en ce que les animaux qui te peuuent nuire, vont seul à seul, & cherchent les deserts & les cauernes, & se multiplient peu sur la terre, au lieu que ceux qui te sont vtils, quelques forts qu'ils soyent s'appriuoient chez toy, s'assubiectissent par troupeaux à vn enfant, & multiplient à milliers en peu de temps. Sera-ce, di à bon escient, ceuvre de fortune, que ceux qui peuuent nuire à ta vie te fuyent, & que ceux, de la vie desquels tu nourris ta vie, te viennent d'eux mesmes rencontrer? Mais la Mer qui occupe tant de terre te desplaist; & si tu estoys habitant de la Mer comme de la terre, la terre qui occuperoit tant de Mer te desplairoit. Et combien y en a il encor de vuide, qui seroit propre à habiter? Ains sçachez luy gré de tant d'animaux qu'elle te nourrit, & de tant de villes qu'elle t'enrichit; de la nauigation qui abbrege ton chemin & accommode ton trafiq: de ses vapeurs qui entretiennent l'air, & engraiſſent la terre. Car imagine toy que la Mer seche en vn iour, combien penses tu voir de villes desertes, & de peuples ruinez? D'hōmes di-ie qui demeurerōt à sec, comme le poisson, quand la marée se retire. Mais loüie la bien plus encor de ce que non contente de t'accommoder, elle t'enseigne la Puissance prouidente, & la Prouidence puissante de celuy qui l'a faite, quand tu la vois pendre au dessus de la terre, & la menacer à toutes heures d'un deluge: sans que toutesfois elle puisse desborder,

**La Mer.**

Aristote conclut qu'il y a Prouidēce par ce que la terre est descouuerte, que la Mer comme plus haure eust peu courir: Au liure des merueilles.

der, quand tu la voys circuir tout vn grand païs, cōme s'elle le debuoit embrasser & s'arrester en vn Isthme bien estroit; ou se couler par vn petit canal dedans le fonds de la terre, & vne infinité de petites isles affermies au milieu de cest abyfme, qui ne montent pas vne miette de pain en vn estang. Car si tu y cerches ton vtilité; penses tu pas aussi que l'ouurier y cherche sa gloire? Et quand tu n'y aurois autre profit, ne t'est-ce pas beaucoup d'auoir subiect de le magnifier? Les vents, peut estre, te la font haïr; car aussi ne t'en peux tu taire; & si d'autre part il fait calme, tu l'aguis. Mais cogneusses-tu la dixième partie de la terre sans eux; & comment eusses tu descouuert le Perou & les Molucques, & commēt seulement les plus prochaines Isles? Que si tu louës le vent quand il t'est bon, vn autre qui a affaire ailleurs, le louë quād il t'est contraire: & si tous deux vous plaignez de la tempeste, celuy qui a fait les vents en veut estre loué, quand il te donne à penser que sur Terre & sur Mer il est puissant de te rencontrer; & tu es enseigné à l'inuoquer quand le mesme vent qui t'aura porré à ton plaisir, est prest de t'eschouër contre terre! Mais de ce peu qui reste de terre, les deux parts sont inhabitables. Qui te l'a dit? Et comment plustost n'en conclus tu vn Createur, puisque de ton temps elles n'estoyent habitées? Ains les vents dont tu te plains, nous ont appris, Qu'il y a de beaux peuples, & plus sains & vigoureux que nous, & de belles villes, & des fruits delicieux, & nous les trouuons si intemperez que nous quittons les plus temperez de deça pour y aller. Les iours & les nuits sont autrement mesurez en vn païs qu'en l'autre: Mais en ceste varieté y a vne constance, & vn seul Soleil qui par vn mesme cours

Les vents.

Terre inhabitable.

me cours fait tant de diuersitez; te monstre que ce-  
 luy qui l'a fait, en peut bien faire d'autres. Bref, il y  
 a tant d'art en tout celà, qu'il t'a fallu faire vn art  
 pour l'apprendre. Et qu'est-ce vn Art, qu'une Dis-  
 position de plusieurs regles? Et si pour les cognoi-  
 stre il faut tant d'art: qui ne confessera qu'en la cho-  
 se mesme il y en ait beaucoup? Tu accuses les espi-  
 nes qui couurent la terre; mais aduise en combien  
 de maux te plonge l'oisiuëté: Les gelées & les niel-  
 les qui frustrent tes labeurs, au lieu qu'elles te tirēt  
 l'aureille pour te ramenteuoir, que c'est de Dieu  
 qu'en vient la benedictiō. Les pluyes qui te mouil-  
 lent, au lieu qu'elles arrousent & engraisent tes  
 champs. Tu es en somme vn enfant qui iniuries ta  
 nourrice, quand elle te peigne ou t'habille; & bien  
 souuent quand elle t'oste le feu, ou le cousteau des  
 mains; c'est à dire; tu interpretes à mal tout le bien  
 que la liberale Prouidence de Dieu te fait. Mais en  
 fin, dis tu, pourquoy naissons nous sans nous pou-  
 uoir aider? & pourquoy subiects à tāt de maladies,  
 & pourquoy finalement à la mort? Laissons ce que  
 nous dirons cy apres, Que de tout cela tu n'as à te  
 plaindre qu'à toy mesmes; car encor en ce mesmes  
 que tu reproches te monstrerons nous au doigt la  
 Prouidence du Souuerain. L'enfant naist sans se  
 pouuoir aider: il ne sçait pour tout que crier. L'ani-  
 mal au contraire n'est pas si tost né qu'il marche.  
 Ainsi soit. Et ce pendant de ces enfans là, qui sem-  
 blent comme abandonnez; nul ne meurt faute de  
 nourriture & de nourrice, encor qu'il n'y ait que pe-  
 ne & soucy à les esleuer. S'ensuit donq que quelque  
 Prouidence dès le cōmencement a veillé pour eux,  
 qui a engraué en la mere ce soing maternel; &  
 moins ils se peuuent pouuoir; & plus claire est la  
 puis-

L'homme.

puissance diuine qui leur a pourueu. Aux animaux telle naissance au reste ne cōuenoit pas, qui n'estans pas capables de raison, n'auoyent pas aussi interest à la cognoistre. Quant aux maladies, si pour icelles Maladies. tu accuses les saisons, tu accuses le feu par ce qu'il te brusle, duquel toutesfois tu ne peux te passer: car la faute en est en ton indiscretion, & non en sa nature; en ton intemperie, & non en la leur. La mesme chaleur dont tu te plains, te meurit les bleds & les raisins, & les fruiçts dont la plus part du monde se repaist: & si quelqu'vn en semble auoir la fieure, il se pouuoit passer d'aller au Soleil, mais non que le Soleil vinst sur la terre. Mais, si les peres de familles ont des verges à la cheminée pour chastier leurs enfans, & si partie de leur gouuernemēt consiste en cela; trouues tu estrange que celuy qui nous a mis au Monde, ait des moyens de nous tenir en discipline, & de nous conuertir à luy? Et que diras tu de plusieurs maladies, qui sont comme fruits de certains vices & pechez, l'vne d'yurongnerie, l'autre de luxure &c. & d'Hippocrates mesmes, qui parlant des pestes & maladies vulgaires, recommande sur tout au Medecin, de bien aduiser s'il n'y a rien de Diuin en icelles? C'est à dire, si c'est point vne maladie extraordinaire, dont la propre & prochaine cause soit la main de Dieu qui soit sur nous? Que si au reste il n'y a que desordre & misere en ce Mōde, pourquoy accuses tu la mort qui t'en fait sortir? Si c'est par ce que tu as des biens, que tu te fasches de laisser, si tes parens ne t'eussent quitté la place par l'ordre de nature, maintenant tu ne les eusses pas. Si c'est par ce Mort. que la mort esteint beaucoup de choses, adiouste donq qu'elle fait place à plusieurs autres qui ont à naistre. Mais si tu veux considerer combien de fois

on va chercher la mort, là où elle semble estre plus espoisse, sans la rencontrer; combien la rencontrent, aux banquets, aux nopces, aux triomfes; où ils la vouloyent oublier, combien il y en a qui meurent ieunes & bien sains; & combien qui viuēt bien malades iusques en profonde vieillesse; combien qui reuiennent des plus aspres meslées pour mourir en leur lit; & combien qui ont fuy la lisse toute leur vie, qui en fin ne la peuuent euitter: tu cognoistras aiseement, que nostre vie & nostre mort ne sont point en nous mesmes, qu'aussi peu depend nostre vie de la fortune; veu qu'elle eschappe tant de lieux, où la fortune semble dominer; moins encor de la nature, veu qu'elle n'a point comme és arbres & animaux vn certain terme que pour la plus part elle emplisse & n'outrepasse point: mais que nostre vie & nostre mort dependent d'vne cause superieure, qui par sa seule volonté la dispense & la borne, selon qu'il est expedient & pour la gloire, & pour l'ordre de l'Vniuers, & pour nous mesmes. Mais, n'eust il pas donq mieux valu, que l'homme eust esté fait immortel que mortel? Mais diray-ie; eust il pas mieux valu aussi, que la terre eust esté feu que terre; & l'aureille plustost œil qu'aureille; veu que l'vn est plus excellent que l'autre; & qu'il est meilleur, diēt les Philosophes, d'auoir des qualitez actiues que passiuës? Et si la terre eust esté feu, où eusses tu peu cōsister? Et si ton aureille eust esté œil, que fust deuenüe ta parole, voire ta raison? Per-mets donq, mon amy, que ce Monde soit vn Monde, c'est à dire, vne disposition de plusieurs choses; vn ordre de plusieurs degres. Chaque nature a ses bornes & limites qu'il a pleu à Dieu de luy donner. La plante est plante, par ce qu'elle vit: Si elle

sen-



fentoit, elle seroit animal. L'animal est animal par ce qu'il vit & sent; s'il discouroit encor il seroit homme. L'homme discourt par ce qu'il est homme: s'il estoit immuable, il seroit Dieu. Qui demande pourquoy la plante ne sent point, & pourquoy l'homme n'est immortel icy bas, demande pourquoy la plante est plante, & pourquoy homme, l'homme. C'est en somme, qu'ainsi il a pleu au Createur, accorder de diuerses chordes l'harmonie du Monde; & qui en oste la diuersité, oste le Monde mesmes. Mais voicy qu'ils insistent. Bien, dient ils; Qu'une Prouidence ait estably le Monde, mesmes qu'elle en ait vn soing vniuersel: Ainsi soit. Mais de la trauailler du soing de tât de choses particulieres, mesmes en ceste Cloaque d'icy bas, en ceste Region elementaire subiecte à tant de mutations, semble plustost vitupere que louange. Mais ie respon, Si c'est louange à Dieu d'auoir créé toutes choses hautes & basses, quel vitupere luy sera ce de les conseruer toutes? Et qui les a renduës dignes ou indignes que sa volonté, veu qu'elles sont toutes de rien? Et qu'est la robbe de drap d'or au Peintre plus que celle de toile; puis que toutes deux il les a peintes? Et s'il gouerne le Ciel, pourquoy moins la terre, sur laquelle cheminēt infinies sortes d'animaux; en chacun desquels, voire en la mouche & au fourmy, plus reluit la grandeur du Createur, qu'au Ciel mesmes; à sçauoir en leur vie si viue, en leur sentiment si prompt, en leur mouuemēt si leger & si libre, en leur petitesse mesmes qui contient tant de grandeurs ensemble: comme ainsi soit que nous admirions plus l'Ouurier en vn horloge qu'une mouche couure de ses ailes, qu'en vne grande, où la grandeur mesmes fait rabatre du prix? Si

Obiection des choses viles.

tu crains que l'Esprit de Dieu ne se fouille en ces choses corruptibles : par le mesme esprit qui commandoit aux armées & aux Republiques, Cincinatus faisoit amasser son fumier, & en engraissoit les terres; & tu ne l'en estimois pas fouillé poartant. Le mesme Soleil aussi qui illumine le Ciel, perce les nuées obscures & les vapeurs; il sèche les esgouts & les cloaques; il estend ses rayons iusques à ce qui te semble plus ord; & toutes fois il ne s'en tache point. Or craindras-tu donq, que Dieu qui soigne toutes choses sans soing; qui les remuë sans les toucher; qui les attainct sans s'estêdre, ne puisse administrer ces choses basses sans se tacher? Mais, dit Aristote, il conuient mieux, Qu'il traicte les grandes choses, comme le Roy de Perse en son cabinet, & laisse le soing des moindres à ses Sarrapes. Côme si le Jardinier, qui a semé & l'vn & l'autre, fait plus de cas d'un chou par ce qu'il est grand, que de l'ozeille, ou de l'hyssope; d'une courge, q̄ d'un melon. Et comme si aussi tu ne l'admitois pas d'auantage, si de son cabinet il pouuoit commander, ou faire luy mesmes tout ce que les autres font. Qu'admires tu, ie te prie, en Mithridates, sinon qu'il scauoit commander à tous ses soldats par leur nom? En Philippes de Macedone, sinon que luy mesmes pouruoyoit iusques aux bagages, & aux fourrages des asnes. Aux grands Capitaines de nostre aage, sinon qu'ils scauent non combatre, ny arrester des combats seulement; mais à un pain & à un botteau de foin pres, ce qu'il faut par iour à leur armée? Et à un coup pres, quant coups de canon feront bresche en vne telle muraille, &c. En cestuy cy, ou en cestuy là; sinon que l'un a sceu mettre le Soleil au visage de son ennemy, l'autre le vent, la poussiere ou la fumée

àux yeux: vn autre se fera serui d'vn maret; vn autre l'aura attiré en vn país fangeux. Et qu'y a il de plus vil que ces choses là? de plus prudent en la guerre que de s'en seruir? de plus glorieux en fin que la victoire? Ce n'est donq pas par honte, mais ou par impuissance, ou par imprudence que les autres ne le font pas. Or tout ce qui est en l'Vniuers c'est l'armée del'Eternel; vne armée qu'il n'a point recueillie de ses voisins, mais créée de ses mains. Il cognoist les Estoilles par leur nom; car il les a faites. Il a pourueu tous les animaux de pasture, & l'vn ne luy est plus grand que l'autre; car ils ne le font qu'autant qu'il luy plaist. S'il se fait guerre icy bas, toutes les armées sont à son seruice, & à sa solde, & les ambitions des Princes mesmes pour les entreprendre. Si les peuples s'enorgueillissent, il atme contr'eux les sauterelles & les hanerons, les bruines & les frimats, les vents & les vapeurs de la terre. En chacun de nous il a ses intelligences pour nous chastier; en nostre chair nos corruptions; en nostre esprit nos passio's; en nostre ame nos pechez & enormitez mesmes. Il n'y a rien si petit qui ne luy serue à tresgrandes choses: rien si grand, qu'il ne face courber soubs les plus petites; rien si vil qui ne serue à sa gloire; rien si ennemy qui ne combatte pour sa victoire; rien si inique qui n'exécute sa iustice; rien si contraire qui ne frappe à son but. Ne plaide point sans adueu pour sa gloire. Plus il y a ça bas de mouuement, de mutation, de desordre; & plus s'y monstre l'arrest immuable de sa Prouidence eternelle, qui adresse, bon gré mal gré qu'ils en ayent, toutes ces inconstances à vne certaine fin. Que si tu crains que ce ne luy soit trop de pene; car il a bien affaire de ton impieté pour le soulager: voy pour le

moins comme ton ame en vn mesme temps, sans se tourmenter, & sans que tu y penses, pouruoit à nourrir, & à faire croistre toutes tes parties, chacune selon sa portion & proportion: Comme elle donne sentiment iusques à tes ongles & à tes cheueux, qui ne sont qu'excrements de ton corps, & non pas parties. Et si tu veux, sçauoir comment elle s'occupe sans s'occuper, considere comme pendant toute ceste besongne laquelle elle fait sans y penser; elle ne laisse de s'esleuer iusques au Ciel, & de remuer par ses discours toute la terre, de pouruoir à la nourriture & defense d'un million de mesnages, & à la ruine d'autant d'autres; de sonder les desseings de son ennemy pour les faire seruir au sien, de traiter paix & guerre, & au regard de mesmes personnes & tout ensemble? Et oses-tu penser que Dieu soit occupé des choses dont tu ne l'es pas? Et qu'il se lasse des gouuernements où tu prens plaisir? Et qu'un esprit libre & infiny ne face en vn corps finy, ce que fait ton ame qui est finie en elle mesmes en vn corps où elle est comme en prison? Bref, veu que tu presumes faire ta volonté des choses dont tu ne peux faire vn seul poil, Dieu sera-il empesché à faire sa volonté, de celles que par sa seule volonté il a faictes & créées? La vertu qui est au pepin ou en la plante s'espand depuis la racine iusques aux extremittez des branches; elle distribue la nourriture au tronc, à la mouelle & à l'escorce, aux fleurs, aux feuilles, & au fruiçt, à chacun selon sa proportion & nature. Le Soleil mesmes en passant son chemin, & sans y penser pouruoit à vn million de plantes diuerses, & à diuers peuples diuersement, & pour cela ne s'en eschauffe il point d'auantage. Or quand vne creature fait cela, que dirons nous du Createur?

teur? de celuy qui n'est pas l'ame de la plante, ny de l'animal ny de l'homme; mais qui les a faict toutes de rien; qui n'est pas, comme dient quelques Philosophes, l'Ame du Monde, mais la Vie & l'Ame; s'il se pouuoit dire; de tout ce qu'il y a de vie & d'ame au Monde? Ains comme nous voyons iournellement, si le Conseil d'une Republique ne peut cesser vne semaine sans confusion; ny l'ame de l'homme ou de l'animal intermettre tant soit peu son action sans mort, ny la vigueur de la plante estre arrestée, qu'elle ne seche; ny le Soleil se coucher sans tenebres; ou eclipser sans vn notable changement: à plus forte raison deuons nous croire, que si le Monde, & tout ce qu'il contient, n'estoit conduit, soustenu, regardé, de la mesme puissance, sagesse, bonté, qui l'a créé & ordonné tel qu'il est; il passeroit tout en vn moment, d'ordre en confusion, & de confusion à rien. Car ne le regarder point c'est ne le vouloir point, & ne le vouloir point en Dieu c'est le desfaire, puisque le vouloir en a esté le faire. Or si la Prouidence de Dieu s'estend par tout, tant au Ciel qu'en la terre; nous ne pouuons douter que elle ne s'estende sur l'homme. Car qu'y a il mesmes de si excellent en la terre que le corps; ny au Ciel que l'ame de l'homme? Et s'estendant sur l'homme, ce sera sur tous également. Car qu'est le grand ou le petit, le riche ou le pauvre, au regard de celuy qui tous deux les a fait de rien? Et quelle difference y a il sinon que de ses esclaves celuy qui dresse la Tragœdie en habille l'un de drap d'or pour iouër le Roy; l'autre de bureau pour iouër le mendiant, & leur fait changer d'habillement quand il luy plaist? Mais voicy tout incōtinent vn murmure presques vniuersel: car s'il y a, dient ils, vne Prouidence, d'où

vient que les meschâs ont tant de biens, & les bons tant de mal? que les vns sont si tard punis, les autres si tard recognus; bref, que d'entre les meschans l'un aura le gibbet pour loyer de son mesfait, & l'autre en emportera vn diademe, ou vne couronne? Et n'a seulement ceste question traueillé les plus vertueux d'entre les Payens, mais les plus religieux mesmes de tout temps. Mais il vaudra mieux icy reprendre vn peu d'halene; & la remettre avec plusieurs autres qui restent, pour le Chapitre suiuant.

*Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.*

### CHAP. XII.

*Que tout le mal qui semble estre, & qui est au Monde, est subiect à la Prouidence de Dieu.*

**N**O v s disions par cy deuant, de Dieu; Toutes choses enseignét qu'il y en a vn: mais toutes ensemble ne nous peuuent suffisamment enseigner, quel il est. Disons aussi de la Prouidence; En routes choses nous voyons vne Prouidence manifeste; mais d'ẽ vouloir en chacune chercher la cause, c'est sonder vn abyssime, si ce n'est mesmes encores pis; veu que la volõté de Dieu est la Cause des causes. Certes si l'hõme veut accuser le cõseil de Dieu, par ce qu'il ne conuient pas avec son opinion; il est infiniment plus à reietter, que qui reprendroit le pere de famille en l'ordre de sa maison, où il n'auroit logé qu'un soir; & qui contreroolleroit les loix & le Conseil d'un pais estrange, où il n'auroit passé que par les tauernes: Que l'enfant, di-ie, qui prononce arrest sur les actions de son pere; ou le valet sur les Arrests d'une Court de Parlement, sous ombre qu'il aura tenu la mule au Palais. Je diray plus, Que la beste mesmes qui voudroit discourir sur les actions de l'homme. Car que sommes nous

nous hélas! à qui Dieu donne entrée en son Conseil, qui seulement soustenions la clarté de sa face; & qu'en sçauons nous qu'autant qu'il luy plaist de nous en reueler? Et qui est le sage au Conseil d'un Prince, qui puisse donner un bon aduis, s'il ne luy explique premierement son but, & le present & le passé, & toutes les circonstances du fait? Et qui est le mesnager venant de loing, qui presume mieux entendre, quel labour il faut à vne telle ou telle terre, quelle semence, quel fumier, & quel repos, que celuy qui toute sa vie l'a labourée? Et de combien est plus le créer que le labourer? Mais puisque Dieu est la raison mesmes, & que nous en auons par sa grace quelque estincelle; voyons si elle n'est point si claire en toutes ses actiōs q̄ mesmes elle esclaire en ce poinct les tenebres de nostre raison. Que si no<sup>s</sup> ne l'apperceuōs si claire en toutes choses, recognoissons icy que nous sommes hommes, desquels à Dieu il n'y a point de proportion; au lieu certes qu'il n'y auroit point de difference de luy à nous si nous pouuions cōprendre parfaictement tous ses conseils. On dit donq; S'il y a Prouidence, pour quoy les bons ont ils tant de mal, & les meschans tant de biens? Auant que venir à la chose, soyons ensemble d'accord des paroles. Je demande quelles gens tu appelles bons & meschans; & quelles choses proprement biens ou maux? Si ie te demandoy, pourquoy les sains ont ils tant de maladies; & les malades tant de santé; tu te mocquerois de moy avec raison. Car la santé fait le sain, & la maladie le malade. Quand tu me demâdes aussi, pourquoy les bons ont tant de mal, & les meschans tant de bien, pardonne moy si ie te fais expliquer; car naturellement ie ne puis entendre, ny que les bons

Que c'est que  
bien & mal.

ayent du mal, ny les meschans du bien. Si tu appelles les riches, les grands, les sains bons; les richesses, les grandeurs, la santé biens; la question sera absurde: Car c'est comme si tu demandois, Pourquoy les barbus ont du poil au menton, & les non barbus n'en ont point? Mais si tu estimes, cōme ie t'oy dire, la paureté de Solon meilleure que l'or de Cræsus; & la preud'homme de Platon, que la tyrannie de Denis de Sicile; & la grauelle d'un sage avec sa sagesse, que la santé & dispositiō d'un fol; tu t'es donq trompé sous ce beau nom de Biens; car autre chose que ces biēs là te les fait preferer & estimer meilleurs. Disons donq, Que les Bons sont ceux qui suiuent les vrais biens, & que les vrais biens sont la Pieté & la Vertu: Que les meschās aussi sont ceux, qui sont attachez aux vrais maux, c'est à dire au Vice, & à l'Impieté: & ne cōfondons iamais ces choses ensemble, le bien avec le meschant, le mal avec le bon. Car quelques biens que puisse auoir l'homme; & quelques maux, pour parler comme toy, qui le puissent rencontrer, il ne peut estre bon, s'il a tout bon fors que soy mesmes; & ne peut estre meschant si de soy mesmes il est bon. Quant à ces biens qui nous vouloyent deceuoir sous cest habit là; disons, Que ce sont choses exterieures, autant communes aux vns, comme aux autres, & pour lesquels se peuuent moins les hommes appeller bons, ou meschans, pleins de maux ou de biens, que Sages ou Doctes pour vn plus ou moins riche habillement: au contraire; Que comme tous ces faux biēs là sont autant d'instruments au meschant pour empirer, les richesses pour corrompre & soy mesmes & autruy, les grandeurs pour faire violence, la santé pour estre tant plus vigoureux à tout mal faire,



faire, &c. Que ces maux, que mal tu appelles maux, sont autant d'aides au Bon pour bien faire, & pour profiter en l'exercice de vertu; la pauvreté pour moderer ses desirs; la bassesse pour s'humilier; les maladies pour patienter; toutes especes de faicheries pour recourir à Dieu en icelles, & secourir son prochain en pareilles, quand Dieu l'en aura tiré hors: ne plus ne moins qu'un corps mal sain, conuertit tout ce qu'on luy baille en l'humeur peccâte qui le domine; & un bien sain au contraire les plus indigestes viandes en sa substance. Venons donq au poinct. Veux tu sçauoir pourquoy les richesses & les honneurs sont autant communs aux bons comme aux meschans: c'est qu'en despit des meschans Dieu ne peut estre que Bon, qui faict pleuvoir, & luire sur les vns & les autres, encor que les vns le maudissent qu'il les mouille, ou les face suër; & les autres le benissent de ce qu'il arrouse & meurit leurs labeurs. C'est que Dieu n'estime pas conforme, ny à sa grâdeur, ny aux angoisses & trauaux des siens, de leur donner choses si friuoles, affin qu'ils ne s'y amusent point; côme le pere de famille, qui garde son heritage à son fils, ne pense pas faire pour luy de l'habiller de la Liurée de ses seruiteurs & esclaves. C'est en somme, Que le Prince donne vne paye cômune à tous ses Soldats; mais la couronne de Chesne, à qui premier aura donné sur le haut de la breche: comme aussi la largesse des Roys se iette bien au trauers de la foulle; mais les honneurs & les dignitez se distribuent entre les fauorits. Il te desplaist que cestuy là laboure à plus de charruës que toy: mais aduise si tu voudrois changer les graces interieures que Dieu t'a faites à ses bœufs & à ses charruës. Il est plus auât en l'estat du

Pourquoy  
sont les faux  
biens cômuns  
aux bôs & aux  
mauuais.

Roy que tu n'es: mais aduise encor les piques, les enuies, les ialoufies qui le cuiſent; & ſi les moindres eſtats en la maifon de Dieu que tu fers, exempts & francs de tout celà, valét point mieux que les meilleurs chez les Roys. De ſon ſeruite le Roy le reconnoift en terres, en fiefs, en honneurs; mais ſi tu es ſi vil, & ſi inique que de vouloir feſtoyer ton corps des ſeruites de ton ame, penſe que Dieu eſt liberal & iuſte, qui veut rendre aux combats ſpirituels les couronnes ſpirituels; & te veut reconnoitre ſelon ſa dignité, & non ſelon la vileré de ton cœur; meſmes puiſqu'il ne couronne pas en toy tes œuvres, mais proprement les ſiennes: Penſe auſſi que le guerdon ne ſe fait pas ſelon ta qualité; mais ſelon la qualité du guerdonneur. D'vn meſme ſeruite autre recompénſe a on d'vn Seigneur, & autre d'vn Prince. Si tu dis que tu te contentes de mil eſcus, Alexandre te reſpondra, que c'eſt, peut eſtre, aſſez pour toy qui reçois; mais non pour Alexandre qui donne. Et ſi tu veux auſſi que Dieu t'en rende foifon de vins & de bleds, ſi tu le cognoiſſois bien, tu aurois honte de toy meſmes; car c'eſt le pain du commun, & non des ſiens. Mais ſi tu ne paſſes point ſi auant, ains veux ſçauoir quels biens ont les gens de bien en ce Monde, ie parle de ceux qui n'en ſemblent point auoir. Ils approuuent leur vie, dit Seneque, à Dieu qui les cognoiſt; ils ſe reſoſent, di-ie, en luy; ils ont paix en eux meſmes: S'il n'aiouſte rien à leur condition preſente, auſſi diminue il tât plus de leurs deſirs: leurs ennemis louent leur vertu; tout le Monde plaint leur incommodité; les diſtributeurs des biens & honneurs ſont blaſmez pour les auoir laiſſez en arriere. Bref, la queſtion meſmes que tu fais, ſois Chreſtien, ou profane, leur eſt vn loyer inestimable.

mable. Que chacun demande pourquoy ils ne sont riches, & grands, & en credit, au lieu que de la plus part des autres, on demande, pourquoy ils le sont, & eux mesmes bien souuent ont honte de le dire. Or si tu as quelque cœur, aymeras-tu pas mieux avec Caton, qu'on demande pourquoy tu n'as point vne Statüe sur la place; & pourquoy tu n'as point l'Ordre, que pourquoy tu l'as? Mais si Dieu ne m'en vouloit donner; pourquoy au moins ay-je perdu ceux que j'auoy, & pourquoy les m'a il ostez? Mais, Perdes, dit Seneque, si tu ne les eusses perdus, peut estre, t'eussent ils perdu. Si, di ie, il ne te les eust ostez, ils t'eussent osté à luy. Je te prie, combien de fois as tu osté vne poupée, ou vn iouët à tō enfant, pour voir s'il seroit opiniastre; & combien de fois luy as tu arraché le cousteau des mains, encor qu'il pleurast pour l'auoir? Et quel mal luy penses tu faire, quand tu luy ostes le lait & la mamelle pour le seurer? Or trouues tu donq estrange; si Dieu te iette tes biens en la mer, qui eussent aydé à te noyer? Et combien profita le naufrage à Platon pour le faire sage? & qu'il t'arrache le glaïue du Magistrat que tu desires, qui eust, peut estre, occist ton ame? Et que pour te préparer à vne autre vie que celle cy, il te seure des commoditez qui te la faisoÿt aymer? Tu diras que tu en eusses bien vsé: mais cōbien a on veu de gens, qui sous la discipline de pauureté estoÿent gens de bien, que les richesses & honneurs ont gastez & corrompus? Tu permets au Medecin de t'oster telles & telles viandes que tu aimes bien; de retrancher tant de ton manger & de ton boire, de tes exercices & de tes plaisirs; par ce qu'il a veu de ton eau, & qu'il t'a tasté quelque fois le poux: à Dieu qui t'a fait & formé, qui taste eternellement le poux

de ton ame, permettras tu point de t'oster quelques choses exterieures, que luy mesmes a faictes, & qui te feroient perir? Et tu loües vn Capitaine, qui pour faire vne prompte expedition contre l'ennemy, casse tous les bagages & empeschemens de son armée; afin que les soldats aillent plus lestes, & qu'vn chariot ne l'engage par les chemins: à celuy qui t'a fait & qui te conduit permettras tu point de disposer de tó bagage, de quelques acquests ou heritages que tu auras fait icy bas, pour te rendre plus deliure contre le vice & les continuelles tentations de ce Monde? Mais l'Enuie te poinct. Pourquoi non, dis tu, à cestuy là aussi tost qu'à moy? Et pourquoy t'aime il, peut estre, plus que luy? Et pourquoy aussi le Medecin t'ordonne il plus grand dose de Rheubarbe qu'à luy? Tel s'esmeut plus pour vne drachme qu'vn autre pour trois. Tel est plus purgé d'vn simple clystere, qu'vn autre d'vne bien forte medecine. Tel quand il a perdu l'année de sa vigne ou de son champ, sent plus l'admonition de Dieu, que qui aura eu sa maison bruslée, ses biens pillés, ses enfans prisonniers. Ainsi Iob vit la perte de ses troupeaux, & ses maisons en cendre, & ses enfans meurtris, & en loüa Dieu. Ce qui estoit constance en luy, eust semblé stupidité en vn autre. & quand Dieu vint toucher à sa personne, il ne se peut tenir de disputer. Or puisque ces maux là, que tu appelles, sont medecines; veux tu pas qu'elles soyent ordonnées selon la complexion des patients? Et t'estimes tu plus sage en la cognoissance de ton ame que celuy qui l'a faicte, toy, qui ne t'oses fier en toy mesmes de la cognoissance & cure de tó corps? Le mesmes se peut dire de diuerses nations, dont l'vne sera plus long temps affligée de peste, ou de guerre, &  
plus

plus asprement que l'autre; & bien souuent toutes-fois en mesmes causes. Car Dieu cognoist la nature commune des Nations, & la particuliere de chacune personne. Celle là si elle ne voyoit tousiours les verges à la cheminée, deuiendroit trop insolente; & celle cy, s'elle les voyoit tousiours, perdrait le cœur, & entreroit en desespoir. Celle là si elle n'estoit occupée en ses propres maux, ne se pourroit tenir de faire mal à autrui: & celle cy qui est plus reposée se contente de suër au labeur de sa montagne, & de desfricher ses roches sans cōuoirer rien plus auant. Ainsi en est il des plantes: les vnes veulent estre fumées, les autres emondées, les autres esbranchées de fois à autre; aux vnes pour oster le sauagin on fait vne fente, aux autres on leur coupe la teste entierement. Vn mesme iardinier fait tout celà: son enfant qui le verra faire, sera esbahi; & cil qui cognoistra la nature des choses, l'en estimera expert en son art. Voire mais, si ces maux là sont medecines, comment le sera la mort? Car combien voyons nous meurtrir d'innocens? combien massacrer de gens de bien; non au iugement de nous seulement, mais de ceux mesmes qui les font mourir? Mais plustost, Qu'est ce la mort qu'un passage commun qu'il nous faut tous passer? Et quel si grand interest y a il, que tu le passes par terre. ou par eau? par la corruption de tes humeurs, ou de ta republique? Et cōbien les Iuges en cōdemnent ils pour vn crime dōt ils sont innocens; qui sur l'eschafaut persistēt à nier celui là, & en confessent vn autre; à conuaincre die les Iuges d'ignorāce, ou d'iniustice, en recognoissant la sage iustice de l'Eternel? Et si Dieu les auoit amenez là pour vne faute, & la Iustice pour vn autre; quel inconuenient y aurail, Que Dieu laisse mener

Meurtres des  
innocens.

mener

mener quelques innocens au supplice que les Iuges condamnent iniquement & cõtre leur propre conscience d'vne chose; & que Dieu; & leur conscience auront iustement iugez pour vn autre? Le Iuge die pour conspiration contre la republique; & Dieu, peut estre, pour s'estre laschement portez enuers la tyrannie. Le Iuge soubs ombre d'auoir donn e scandale   l'Eglise; Dieu pour n'auoir assez librement conuaincu les Ecclesiastiques? Ie parle & pour les profanes & pour les Chrestiens. Et cõbien en voyõs nous, qui eux mesmes recognois et celà, & de leurs familiers, qui le tesmoignent & s'en amendent; c'est   dire deuiennent eschauffez par tes supplices, au lieu que par iceux tu les voulois refroidir? Et qu'est ce là autre chose sinon, que cõme en vn mesme fait Dieu a eu vne intention; & toy vne autre; aussi l'a il fait reussir   son but, & au contraire du tien? Mais que seroit-ce donq si tu voyois le fruit que Dieu en tire? L'enfant qui voit de belles grappes que son pere foule  ux pieds, luy en diroit volontiers iniures; car il iuge qu'elles doiuent estre gardées, & ne peut comprendre   quel vsage elles peuuent seruir ainsi: le pere cognoist la bonté de ce fruit mieux encor que l'enfant; car il les a plant es, cultiu es, & pouruign es; mais il sçait aussi qu'en deux mois au plus il flestrira, & pour en conseruer la vertu, il n'en garde qu'un peu pour manger, & en foule la plus part pour en faire du vin: & qu nd l'enfant a acquis iugem t, il se mocque de soy mesmes, & recognoist qu'il n'estoit qu'un pauvre enfant, lors toutesfois qu'il s'estimoit bien plus sage que son pere. Autant en fait il, s'il luy voit faire vne Conserue de roses, de violes, &c. Il plaint ces belles fleurs là, & les pleure, & ne se peut rappaiser, par ce qu'il en voudroit

droit faire des bouquets; qui seroyent sechez, & qu'il ietteroit luy mesmes dès le lendemain. Or considère, ie te prie, si desia sans autre induction, tu ne te recognois pas semblable à cest enfant là. Dieu qui a fait les gens de bien tels qu'ils sont, ne les cognoist, ny ayme pas moins que ceux qui les plaignent. Il sçait de quoy sert leur vie en ce Monde: il sçait aussi le temps de les cueillir, & d'y mettre la faucille, afin qu'ils ne pourrissent en l'arbre, ou sur le pied; & combien naturellement ils se peuuent garder. Et trouues tu estrange, qu'il en prenne aucuns comme sur le verd, pour les confire pour toute l'année; que de leurs fleurs il face vne Conserue pour long temps; de leurs foulles vn bon vin: que di-ie, par vne certaine façon il face viure apres eux, leur faueur, leur odeur, & leur force; leur pieté, leur iustice, leur vertu qui autrement s'enseueliroit avec eux? Et que ceux qui pour eux mesmes n'eussent peu viure trois ou quatre ans, viuent non par années, mais par siecles pour le bien de l'Eglise & de la Republique? Pren moy pour exemple, si tu es Chrestien, les Apostres, & tant de Martyrs qui ont souffert; ne bois tu pas encor de ceste liqueur là? Leur constante confession te fait elle pas confesser Christ; & leur mort t'est elle pas vne aide à vie eternelle? Et que pouuoient viure Ignace & Polycarpe, que cinq ou six ans; & quelle partie de leur aage a tant duré, ou tant profité que la demie heure de leur mort? Regarde moy aussi, si tu es Payé, la mort d'vn Socrates, ou mesmes d'vn Papinian. Si Socrates n'eust beu la Ciguë innocemment, eusses-tu ces beaux discours de l'immortalité de l'ame? Et l'eusses-tu creüe si aisément? & en eusses-tu mesprisé ta vie si librement, ou pour la defense de ta Patrie,

ou pour

ou pour la confirmation de verité? Et si Papinian n'eust enseigné combien il est honorable de mourir pour iustice, & iusques à quel poinct on doit obeir au Superieur; serions nous pas priuez d'un si bel exemple de magnanimité & de droicteure? Et qu'ont ils fait en toute leur vie si honorable pour eux; si vtile pour la posterité que leur mort? Disons dōq que nous sommes des enfans, & puis que nous apperceuons la sagesse de nostre pere si grande, là où nous le condamnions d'imprudence; nostre ignorance si espesse, où nous nous vantions de sagesse; confessons plustost nostre imbecillité en toutes choses, que d'oser doubter de sa sage Prouidence en aucune. Mais Caton d'Vtrique voudra encor que Dieu luy rende raison, pourquoy Pompée a esté vaincu par Cesar; comme si le plus malotru de ce Monde vouloit que la Court de Parlement luy rendist conte pourquoy il a perdu son procès. Car que sont deuant Dieu toutes nos grâdes querelles, qu'infiniement moins que deuant vn grand Monarque les moindres procès d'un pauvre village? Ains qu'il considere que par les procès sont chastées les maisons, & par les guerres ciuiles les Republicques. Que la Republique Romaine estoit, par sa propre confession, si corrópue en ses mœurs, en ses polices, en ses loix mesmes; qu'il eust eu plustost occasion de doubter de la Prouidence de Dieu, apres qu'elle auoit seruy à chastier les autres, s'il ne l'eust elle mesmes chastée. Que les grands quelque party qu'ils tinsent, estoient les membres les plus vicieux; tellement que les plus sages de ce temps là disoyent, *Ie voy quel party ie dois fuir; mais ie ne voy point quel Chef ie doine suiure.* Que Cesar ouuertemēt faisoit la guerre à la Patrie; mais que cou-

*Victrix causa  
Diu placuit, scd  
victa Catoni.*

*Quos fugiã scio,  
quos sequar non  
video.*



que couuertement Pompée faisoit combattre sa Patrie pour son ambitio propre, qui estoit, peut estre, desguilée au pauvre peuple; mais, qui ne se pouuoit contrefaire deuant Dieu, qui voit le fonds de nos cœurs & de nos intentions. Or trouuons nous d'oq estrange, que Dieu pour descouuoir aux peuples combien ils sont subiects à estre trompez sous ombre de bonne foy; & enseigner aux grâds combien luy desplait qu'on couure ses conuoitises du manteau de iustice, laisse tomber Pompée és mains de ses ennemis? Et que pour chastier l'orgueil du Senat & de la Republique, il face desfaire leur armée, & la laisse tomber és mains de leur Citoyen & subiect propre? Ains commēt pouuoit Dieu plus clairement monstrer sa Prouidence, qu'en ruinant par ses propres forces, celle qui ne pensoit rester force au Monde pour la chastier? & rendant esclau de son seruiteur, celle qui auoit afferuy tant de Citez, de Republiques & de Roys. Mais, peut estre, demeure il impuny. Ains pour monstrer aux Tyrans, Que le dernier eschellon de leur grâdeur est ioinct avec vne corde, & qu'ils ne sont que verges que Dieu iette au feu quand il en a fait, à peu de temps de là il est tué miserablement en plein Senat. Et par qui? par ceux mesmes en qui il se fioit; qui auoyent porté les armes avec luy contre la Republique; & qui presumans auoir plus meritē de luy, qu'ils n'en auoyent eu, voulurēt meriter de la Republique en le massacrant. Semblable trouuerons nous la Prouidence de Dieu en la mutation de tous estats, si nous sommes aussi curieux à remarquer sa cōduite és histoires, que nous sommes à noter les façōs de parler, ou les antiquitez, ou la methode de l'Historien. Mais ie me contenteray de cest exemple,

comme

Senec. liu. 3. De l'ire.

*Vidit itaq. Caesar stridentem circa sellam gladii commilitones suos Cimbrum Tullium acerrimum paulo ante suarum partium defensorem, alioq. post Pompeum demum Pompeianos.*

comme du plus cognu de tous; si ce n'est qu'en nostre siecle mesmes nous voulussions prendre dequoy l'esclaircir. Or pensez vous donq pas, que si Caton eust suruescu, au lieu que par impatience il se tua, il eust cessé de plaider contre Dieu, & eust loué sa iustice, & fait liures de sa Prouidence singuliere? Mais le mal est que nous ne voudrions pas iuger d'une chanson par vne note, ny d'une Comedie par vne scene, ny d'une harengue par vne periode; & voulons iuger de l'harmonieuse conduicte de l'Vniuers par vne seule action. Et derechef en la Musique nous supportons des miuances & des souspirs, des silences & des dissonances mesmes: Aux Comedies des perplexitez estranges, & des amours mal sortables: és Tragedies les cruantez plus que Barbares d'un Atreus, les impietez d'Ixion, & les lamétables cris du pauvre Philoctete: par ce, si nous voulons dire vray, que nous estimons tant du Musicien, qu'il fera tout venir en vn accord; & du Comique, que tous ces debats se termineront en nopces; & du Tragique, qu'il nous attachera le meschant à la rouë premier que de laisser l'eschafaut, ou que les Furies le tourmenteront, & qu'au contraire Dieu exhaucera la voix, & les piteux cris du pauvre Philoctete. Et s'il semble quelques fois que Dieu se taist, & laisse chanter aux autres leur partie; deuous nous point tant tenir de sa prudence qu'il scaura bien reprendre à temps? & s'il laisse les meschans se pourmener sur l'eschafaut, & les bons en prison; qu'il a aussi pourueu à terminer les brauades des vns par vn iuste supplice, & les cris des autres par vn triomphe? Quand on te represente vne Tragedie, tu ne t'offenses point quelque chose que tu oyes. Pourquoy? Par ce qu'en deux heures on te represente

dix,

La cause des reproches contre la Prouidence.

dix, ou douze, ou vingt années; le rapt d'Helene avec la punition de Paris; la miserable fin d'Herode avec le meurtre de Jehan Baptiste: & si mesmes tu n'en sçais l'histoire, l'art que tu entens, & la fin que tu attens, te fait & supporter & louer, ce qui te sembleroit autrement & iniuste & cruel en celuy qui gouverne le Theatre. Et combien plus dois tu retentir tes reproches si tu consideres que le Monde est vn Poëme conduit à vne certaine fin, & par vn tres excellent Poëte; & quel ordre y penserois-tu voit, si on te pouuoit représenter tant de Siecles & de mutations, comme vne Comedie tout en vn jour? Voire seulement la conduite d'vne seule Gent en vn Siecle, qui seroit moins que l'entreueue de deux esclaves en la Comedie? Tu as veu Pompée vaincu. Voila vne dissonance qui offense tes oreilles. Tu as veu Cesar rapporter son espee teinte du sang du Senat. Si tu es enfant, tu pleures; si tu es homme, tu appaises l'enfant, & attends la Catastrophe, & le iugement du Poëte. Là dessus le Chorus chante, & puis fait vne Pause. Il semble que le Poëte ait oublié la iustice; & si tu t'en vas de l'assemblée sur ce point, tu ne sçauras que iuger de luy. Demeure vn peu & escoute la Note qui ensuit. Cesar est mis à mort par les siens propres. Voila la dissonance tournée en vn bon accord. Ton enfant voit ceste Superbe qui brauoit tout le Monde percée à iour en infinis endroits. Alors, quelque petit qu'il soit, apperçoit il aucunement la Prouidence du Poëte. Or vois tu pas donq derechef, que nous sommes des enfans, qui voulons contrepoiler la Chanson de tous les siecles par vne Note, vne loque harengue par vne lettre; nous dont la vie au regard de l'Vniuers est moins qu'en

πρωτης.

Q la Chan-

la Chanſon vne minime breue? Si tu es Chreſtien, lis l'hiſtoire de Joſeph. Quand tu le lis vendu aux marchans d'Egypte, tu ne peux aſſez te courroucer contre ſes freres, ny aſſez plaindre le pauvre pere, Quand pour loyer de ſa pudicité il eſt mis en la baſſe ſoſſe, tu t'en prendrois volontiers non à Pharao, mais à Dieu meſmes. Mais voy le tirer de priſon pour deliurer le Roy de ſes ſonges: voy le à peu de iours de là comme Roy en Egypte; ſecours de la vieilleſſe de ſon pere, & reſource au beſoing de toute ſa famille: lors iugeras tu, que le meſme qui le fait regner en Egypte, le laiſſa vendre aux Egyptiés; que celuy qui le fit là liberateur de ſa famille, le fit vèdre en ſeruitude au parauant par ſes freres. Bref, que la diſſonance qui t'offenſoit, & l'harmonie qui ores te recrée, procede du meſme art, & du meſme Muſicien. Mais, auant que conclurre ce propos, voy encor combien tu es plus equitable enuers ton Prince, qu'enuers Dieu. Tu verras reuenir infinis bleſſez de ſon armée: Si tu es homme, tu t'eimeus. On te rapportera peu apres ton fils mort: Si tu es pere, tu ne peux tenir tes larmes. Vn voiſin t'aſſeurera qu'il a eſté tué en faiſant ſon deuoir en vne victoire pour la Patrie: Si tu ne t'en conſoles du premier coup, pour le moins ne ſeras tu point ſi forcené que de t'en prendre à ton Prince. A peu de temps de là tu viendras à conſiderer le fruit de la victoire; comme tu as eſté marry de l'auoir perdu, tu loueras Dieu que ç'ait eſté pour la Patrie, & qu'il ait fait ſa part d'un ſi notable ſeruiſe. Dieu d'oq n'aura il point autat de priuilege pour ſa gloire, que les Roys pour leurs victoires; ſur ſes creatures, qu'eux ſur leurs vaſſaux; & nous autant de patience, quand ceux que nous cheriſſons mourront

ront

ront pour son seruice, que pour la grandeur du Prince; & aurôs nous point plus de creance en luy, qu'il ne les employera que bien à propos, que non pas aux Roys, aux Princes, aux Capitaines, qui ne ſçauent l'yſſuë de leurs entrepriſes; qui pour la plus part ne les cognoiſſent point, & n'ont ſoing ny de leur vie, ny de leur mort? Or celà ſoit pour reſponſe à ceux qui ſe trauaillent des afflictions, ou de la mort haſtiue, de ceux qu'ils ayment & eſtiment: mais voyons conſequemment ſi nous leur pourrions ſatisfaire, ſur la proſperité & tardiue punition des meſchans. Tu diſ, Les meſchans ont des biens. Cyrus n'eſtoit pas de ton opinion, quand pour punir ceux de Sardes, il leur commanda de paſſer leur temps en jeux & en banquetts. Ains deurois tu dire qu'ils ont des maux; car tous ces biens que tu appelles Biens, & que nous ne tenons ne pour biens, ne pour maux, és mains des meſchans ſe conuertiffent en maux. Mais comment qu'on les appelle, diras tu, ils ont en ce Monde de grandes commoditez. Que diras tu donq ſi leur meſchant naturel & leur propre vice leur fait plus de mal, que tous les maux que tu deplores és bons? S'il n'y a plus grand malheur que d'eſtre meſchant, & ſi toutes ces commoditez que tu leur enuies, ont auſſi peu de vertu contre le mal qu'ils ont au dedans, que les pantouffes de velours contre les gouttes; les diademes contre les migraines; les robes de pourpre cõtre les coliques paſſiõs? Imagine toy ſi tu peux les frayeurs & les fieures qu'a eu ceſtuy cy à poursuiure vn adultere; ou ceſtuy là à cheualer vn brigandage; l'vn à empoisonner ſon frere pour ſucceder à vn Empire; l'autre à ſe deſfaire des bons Citoyens pour ſe maintenir en la tyrãnie; le mal qu'ils ont eu

La tardiue punition des meſchans.

auât q̄ de pouuoir venir à bout de malfaire; le mal qu'ils ont eu en le faisant; le mal que leur cōscience leur en fait; depuis qu'ils l'ont fait; & tu verras que c'est vne fièvre continüe, vne inquietude estrange, vne douleur aiguë, & d'autant plus dangereuse encor, que le pluseshonté d'entr'eux n'oseroit declarer sa maladie au Medecin. Alexandre Tyran de Phères au plus heureux poinct de sa tyrannie, tiroit vn pontleuis sur luy, pour coucher en vne chambrette avec sa concubine. Denys de Sicile se faisoit faire la barbe par ses filles craignant le rasoir de son Barbier: ses filles propres luy deuinent suspectes; il la brusloit luy mesmes avec vn tison. Vn autre tous les soirs en se couchant fouilloit si sa femme portoit point vn cousteau caché en son seing. Penses tu point que le plus heureux Tyran de ceux là fust plus mal heureux que le plus opprimé sous sa tyrannie? Et à quelle faulce penses tu que Denys mangeast ses delices, quand il s'imaginoit tousiours vne espée nue pendüe à vn poil de cheual au dessus de sa table? Et cōbien à ton aduis y en auoit il lors, qui leur enuioyent leurs robes de pourpre, & leurs diademes, & leurs delices, & combien qui accusoyent Dieu de l'aïse & de la prosperité qu'il leur laissoit? En fās que nous sommes! nous changerions de condition avec vn Coquin qui pour iouer le Roy en la Tragedie traîne le drap d'or sur vn eschafaut, & à deux heures de là est cōtraint de le rendre au frippier avec le louage; & ne considerons pas combié de loques & de hailions, de vermine & de gratelle il cache là dessoubs; combien de fois en iouant la Maiesté, il est cōtraint de se fripper; combien de fois en menaçant, de fremir. Que si nous auions vestu ce qu'il porte,

& dont

*In scelere sceleris  
supplicium est.*

& dont il ne se peut despoiller, seulement vne heure, nous aimerions trop mieux aller tous nus que de les porter. Que s'il te fasche qu'ils regnent & brauent & triomfent, voire qu'aucuns ont vne couronne par mesme fait, que les autres vn gibbet; grand interest certes d'estre geenné en vn habillement de velours ou de roile; d'estre emmanoté d'or ou de fer, de iouïr en vne si courte farce le grand Seigneur ou le mendiant. Comme si toy mesmes quelque fois ne fais pas pendre le coupebourse, la bourse qu'il a couppée au col; & le voleur avec les habillemens qu'il a desfrobez. Sois grand ou petit, sois riche ou pauvre, sois Prince ou subiect, soudain que tu t'es addonné au vice & à la meschanceté, tu es leur prisonnier & leur esclau. Or si celà est, quel interest peux-tu auoir, quel tu sois, si tu n'es plus à toy? Et de quoy te sert tout ce que tu es, & tout ce que tu as, si n'ost pour estre plus meschant, c'est à dire plus malheureux? Mais encor q̄ le supplice du vice soit en soy mesme; & que, comme dit Hesiodé, il soit de mesme aage que le forfait; plusieurs ne se peuuent contenter de la iustice diuine, s'ils ne les voyent mener sur l'heure au gibbet; c'est à dire, s'ils n'en voyent vne punition prompte, exemplaire & visible: comme si le gibbet n'estoit pas la fin de la punition, & non le commencement; & comme si ceux qui sont en la geole pour brigandage, n'auoyent pas la corde au col dès qu'ils sont pris; encor que quelques fois pour oublier leur mal ils iouent ensemble aux chartes & aux déz. Ains nous au contraire, au lieu qu'Epicure en tire son plus grand argument, apprenons à en admirer la Prouidence d'auantage. Je demande donq, quel est le but de tout iugé qui punit; si ce n'est pas ou pour

Senec. in The-  
bai.

Ne metus, pœ-  
nas & eisdem  
soluet graues,  
Regnabis, hac est  
pœna, si dubitas,  
auo  
Patrique crede.

amender le patient, si la mort ne s'enfuit, ou si elle s'enfuit, pour seruir d'exéple à ceux qui suruiuent? Si c'est pour amender le patient, dequoy te plains tu? Qu'il ne le tue? Ains Dieu est Medecin, & non pas Bourreau. Il sçait mieux quelle esperance il y a en la maladie que toy. Il a esté débordé en sa iuennesse. Ce qui est auourd'huy bõ vin, estoit y a deux mois verjus: il se pourra encores meurir avec le temps. Au reste, qu'il fuye si loing qu'il voudra: il est en bonne prison, & sous bonne garde. Dieu n'est pas en pareille doute que toy. Tousiours ne luy peut il eschapper des mains. Mais tu voudrois que pour le moins il luy donnast la fleur de lis? Si c'est au front, as tu peur que Dieu ne le puisse recognoistre quelque habit qu'il prenne? Si en lieu caché, doutes tu que ses cauterres ne penetrent iusques au cœur où tu ne vois goutte? Ains la mesme terre qui par n'estre labourée a produit des espines & des chardõs, des vices & des enormitez; pourra, si elle est bien maniée, porter de bon vin & de bon froment, de la pieté & de la vertu. Et si tu l'auois diffamé au Pillory, ou au Carquan, te feroit-il pas mal de l'auoir rendu inutile? Et qui eust fait mourir ou deshonorer Themistocle pour les excez de sa iuennesse; ou Miltiade pour sa rebelliõ en la Cheronese, dit Plutarque; que fustet deuenües ces belles victoires de la plaine de Marathon; de la coste d'Artemise, & de la riuere d'Eurymedõ? Et si Cõstãtin aussi eust esté puny à la rigueur des cruantez dõt on accuse ses premiers ans, & que tu eusses sceu ce qu'il auoit à faire pour l'auancemēt de la Chrestienté; tu l'eusses plaint. Et pourquoy en saütes tu du supplice pour grands crimes, l'vn par ce qu'il est bon Architecte, & l'autre excellent Musicien; & l'autre



l'autre homme de lettres, toy qui ne sçais ce qu'ils feront à l'aduenir; & cependant ne penses pas nuire, ains seruir à la Republique? Or Dieu cognoist la terre qui est mauuaise de soy; & celle qui produit des chardons faute de culture. Il sçait ce qu'il y a en l'ame d'vn chacun de nous premier que nous. Ce que nous ferons luy est aussi present que ce que nous auons fait. Nero ne le trompe point, pour estre cinq ans homme de bien; ny Constantin pour estre quelques annees desbordé & meschant; encores que toy, qui ne vois que le dehors, appelles l'vn Pere de la Patrie, & l'autre parricide. Il sçait quand le loup appriuoisé doit monstrer son naturel; & le chien farouche passer sa fureur. Il cognoist les natures des hommes en la grene; au lieu qu'à pene les cognoissons nous en la fleur. Il a mille receptes pour guarir les vices, mille sortes de verges pour chastier les vicieux chacun selon sa complexion; au lieu, que cōme les barbiers de village, tu cours à toutes heurtes au fer, à la scie & au feu. Et penses tu dōq, sous ombre que tu n'apperçois point son cautere, qu'il chōme? & q̄ les potetiels ne vaillēt point biē tes actuels? Et quād tu vois le vicieux ainsi guarý, sans incisiō, sans cicatrice mesmes; en dois tu pas tāt plus admirer la cure? Mais il y en a de qui la punition tarde, qui toutesfois ne s'amendent point: Ainsi soit. Mais combien y en a il' aussi qui s'amendent? Ains aduise, s'ils ne viuent point pour te punir: toy, di-ie, qu'ils auront fouetté, & qui ne t'en amēdes point. Tu voudrois que tō pere iettast les verges au feu; & tu as encor vn gros cœur, qui ne peut s'amolir & demander pardon. Accuse ton opiniaftreté de ce qu'il ne les brusle point. Aduise aussi, s'ils ne sont point plus punis de suruiure à

leurs mesfaits, que de mourir en les faisant, quand ils voyent que leurs massacres ne reüssissent point à leur gré, qu'ils ont fait tant de mal en vain, qu'ils ont irrité Dieu & le Monde contr'eux pour neant, qu'ils n'y ont acquis que honte & infamie, & tourment d'esprit. Et si Dieu par telle voye les contraint de s'escrier, *Nous sommes las du chemin d'iniquité, & n'en pouuons plus.* Si, di ie, pendant qu'il semble tarder, il t'amende, & les chastie tout ensemble; y vois tu pas vn œuure singulier de Prouidence? Et puis, qu'est ce que la durée de toute la vie humaine au regard de Dieu, qu'un instant? Moins qu'entre la Cigüe & la mort de celuy qui la boit? moins que d'auoir tué le matin & estre pendu sur le vespre? Que si nous venons à considerer la principale fin des punitions; à sçauoir l'exéple des suruiuans pour le bien de la Republique; ie te demande si tu l'estimes pas aussi bien instruiete par la mort de Neron; qui se tua quelque temps apres ses parricides & le bruslement de Rome, n'ayant amy; ny qui le peust sauuer, ny qui le voulust tuer; que si le feu mesmes qu'il alluma l'eust embrasé? Ains, si tu ne le dois pas estre d'auantage. quand tu vois; que le meschant, lors qu'il se pense eschappé des mains de Dieu, c'est lors qu'il le tient au collet, veu qu'il ne se peut plus clairement demonstrier, Que nul ne prescript sa meschanceré contre sa iustice? Derechef, ie te laisse iuger, quand vn Maximian apres tant de cruauitez, languit en tant de miseres, s'il ne presche pas plus la iustice de Dieu aux Tyrans & aux Courtizans, que s'il eust esté tué ieune comme Domitian ou Commode? Et s'il ne te semble pas estre louié expres comme vn Cricur à iournée, pour publier toute sa vie avec vne voix langoureuse, *Discite iustitiam moniti,*  
*& non*

& non temnere Diuos? Apprenez à mon exemple à craindre Dieu. Ou quand Denys Tyran de Sicile deuiet Maistre d'eschole à Corinthe, & est réduit à fouetter les petits enfans; s'il n'est pas bien plus fouetté, que si le peuple luy eust faict deschirer les espaules sur les carrefours: & si toute la ieunesse à le voir les verges au poing en son eschole, ne retiét pas mieux quelle est l'issue d'une Tyrannie, que s'elle l'auoit veu mourir en vn clin d'œil sur la place? Que si tu n'es content que Lyciscus pourrisse, & crie qu'il pourrit pour sa trahison; si les Orchomeniens mesmes qu'il a trahis ne le voyét; & que Neron finisse miserablement si Agrippine qu'il a tuée n'en paist les yeux; & qu'Herode soit miserable si les Innocens n'y sont appelez: outre ce que tu demandes chose absurde; appren que Dieu ne punit pas comme les Iuges du Monde pour contenter & satisfaire les outragez; pour assouuir ta vengeance, pour acquerir enuers toy reputation de bon Iuge: mais par ce qu'il hait le mal, qu'il le veut corriger, qu'il en veut tirer du bien. Et cōme le Pere discret si son enfant se plaint à luy d'un valet qui luy ait fait tort; ne court pas incontinent au baston contre le valet; car le fils en feroit le mignard & en voudroit faire de mesmes; & s'accoustumeroit apres à battre à tors & à trauers; au lieu qu'il le veut diire à dompter ses passions, & remettre la iustice de ses iniures à luy. Mais bien il tire le valet à part & le chastie ou deuant ses compagnons ou deuant les autres enfans qui n'y apportent point tant d'interest, & tant de passion. Ainsi ne trouue estrange, si Dieu punit bien souuent les meschans loing de la veüe; & quelque fois apres la vie de ceux qui s'en plaignent. Il veut punir leurs passions; mais non grati-

fier aux tiennes. Il veut instruire les hommes de sa iustice; mais il ne veut pas que tu l'estimes auoir à gages, pour frapper toutes les fois que tu veux. S'il frappoit à ton appetit, il seroit ton bourreau; & tu serois le iuge. Or sçaches qu'il execute sa iustice & non la tienne. Mais en fin, quelle iustice, que quelques enfans soyent punis pour les peres? Ains diray ie, quelle iniustice, si pour les bons seruices des peres, ne sont recognus les enfans? A vne ville pour sa loyauté le Prince aura donné des Priuileges. qui ne blasmera le successeur s'il les luy veut oster cét ans apres? A vne autre pour sa rebellion on les aura retranchez. qui trouuera rigoureux que les enfans, qui sont venus depuis, le soyét aussi? Le Prince l'aura fait par ce qu'il crainct que les enfans qui tiennent du terroir, ne se rebellent comme les Peres. Dieu qui ne le crainct pas, mais qui le voit; qui ne cognoist pas comme nous l'aspic, quand il poinct; ou la vipere, quand elle mord; mais auant qu'ils soyent aspic ne vipere, pour mesme raison qu'il a puny les peres, pourra il point quelques fois punir les enfans? si pour tyrannie, leur ostant la domination, par ce qu'ils seroyent pour en abuser; si pour luxure, leur ostant les biens, par ce qu'ils seroyent pour s'y amuser? Et ainsi des autres? Et que di-je punir, quand ie deussés dire guarir? Car, qu'est ce tout cela, sinon ce que iournellement nous voyons faire aux medecins, qui à ceux qui sont nez de peres graueleux, goutteux, hydropiques. defendent les mesmes choses qu'à leurs peres: encor que iamais n'en ayent esté assaillis? Et que sont ce les vices sinon maladies de l'ame? Et qu'y a-il de si estrange que tu ne faces toy mesmes, quand tu priues de la succession les enfans de ceux qui ont attenté contre  
le Prin-

le Prince? Et si le Prince le fait pour se garder, combien est-il plus louïable de le faire pour les garder? Cependant, en cecy la misericorde de Dieu reluit; que si du plus meschant pere du monde le fils suit la pieté & la vertu; & comme à vne succession renonce au vice & à la meschâceté du pere, il ne l'absout pas seulement des debtes de la succession, c'est à dire de la pene, qui est vn apannage inseparable du vice; mais l'adopte mesmes au nombre des siens pour le faire participant à son heritage. Or qu'auons nous donq à nous plaindre, ny de la prosperité des meschans, ny de l'aduersité de ceux que nous estimons gens de bien; si tout celà tend non à la gloire de Dieu seulement, & au bien de la republique, mais au salut mesmes de ceux que nous plaignons? Que si nous venons encor à considerer de combien de gens nous plaignõs les maux, qui couuent vne apostume de mal en leur seing; de combien nous enuions les biens, qui ont le cœur plus net que ceux-là, & qui iettent tout leur venin en dehors: Combié il y en a qui ont les ongles entiers, & n'esgratignent qu'à demy; combien qui deschireroient tout, si on ne les leur auoit rongnez bien court; qui, di-ie, par ne pouuoir, ou n'auoir l'esprit de mal faire, semblent auourd'huy gens de bien; & mille telles circonstances, qui en chaque fait particulier se pourroyent remarquer; certes, ceux qui si legerement chargent la Prouidence, changeroient d'auis; & où elle leur semble plus accusable, là l'admireroient-ils & celebreroient d'auantage. Mais voicy encor le plus grand poinct: Que Dieu punisse le mal tant qu'on voudra, si ne peut-on nier qu'il le laisse au monde; puisque nous sommes d'accord que le vice est mal. Et s'il est tout bon, comment

Comment  
Dieu souffre le  
mal au Monde.

ne le

ne le hait-il? Et si tout puissant, comment le souffre il; & s'il ordonne tout, comment permet-il cela au monde? Or ceste question se pourra mieux esclarcir, quand nous aurons prouué comment est venu le mal au monde; à sçauoir par la cheute de l'homme; & lors aurons nous à admirer la Prouidence de Dieu, qui nous ayant punis par nostre propre mal, l'a sceu conuertir & à la gloire & au salut du genre humain. Pour le dire, en attendant, en vn mot: il estoit besoing & ne pouuoit estre autrement; qu'entre le Createur & la creature il y eüst quelque difference; affin mesmes que la creature se recognust creature, & en rendist l'honneur à celuy qui l'a faite de rié. Or le Createur est vn Bien infiny & immuable. La bonté donq en chaque creature ne pouuoit estre que finie & muable; sauf autant qu'elle voudroit dependre de luy seul. Dieu donq crée l'homme bon, mais qui pouuoit empirer; libre, mais qui pouuoit mal choisir; droit, mais qui pouuoit fouruoyer: & cest homme se destournant de la source dū Bien, vient à decheoir de sa bonté; & suyuant sa propre volonté au lieu de celle de Dieu, perd sa liberté, & deuiét esclau de mal. Tous ceux qui sont nez de ceste vicieuse semence là, tiennent le vice de ce premier là, & ne s'en peuuent prendre qu'à luy. Que si on demande pourquoy Dieu creoit l'homme libre, & non autrement; veu que la liberté l'a rendu esclau; on demande pourquoy il a créé le feu leger & subtil; c'est à dire feu; pourquoy l'eau humide & froide, c'est à dire eau; pourquoy le monde plein de tant de varietez, c'est à dire monde; pourquoy; bref; chaque espece de telle ou telle nature: car auoir vn mouuement libre & capable de raison, c'est estre homme; & si nous ne l'eussions eu tel,

nous

nous nous fussions plains; & l'auoir libre, & qui ne peut estre que raisonnable, c'eust esté la raison mesmes, c'est à dire Dieu. Or Dieu ne vouloit pas créer vn Dieu, mais vn homme pour le seruir; comme voulât créer des animaux pour le seruire de l'homme, il ne les a pas creéz hōmes, mais animaux. Mais en quoy veu-tu plus admirer la Prouidēce de l'Eternel; que si non seulement il ordonne & dispose ce qu'il a fait, mais ce qu'il n'a pas fait mesmes? si, di-je, il tire du mal le bien, voire contrainct le mal tout contraire qu'il est de seruir au bien? Si vn Capitaine sçait tellement ordonner tout ce qu'il a en son armée, qu'il n'y ait rien qui ne serue à la victoire; tu le louēs; & aussi est ce vn des plus rares actes du mestier. S'il peut outre cela gaigner partie de l'armée de son ennemy, & la faire renger de son costé; tu ne peux assez admirer son intelligēce. Que diroy tu donq de celuy qui feroit que sans qu'ils le sceussent, ils combattissent pour luy, & que les harquebusades mesmes de l'ennemy aydassent à le desfaire? Or c'est comme Dieu par sa Prouidēce se sçait seruir & du vice & des vicieux. Cyrus, comme il appert par les hystoires, estoit vn Prince ambitieux; & l'ambition ne peut pas estre agreable à Dieu. Pour assouuir son ambition il leue vne grande armée contre les Assyriens. Qui luy eust dit que c'eust esté pour deliurer Israël, & pour rebastir le temple de Dieu, comme Isaïe auoit predict; que pensez vous qu'il eust dit? Cependant la fin de ses armes & de ses armées est telle. Voilà donq vne ambition qui sans y penser estoit au seruire de Dieu. Titus l'Empereur veut reduire la Iudée à la raison: Et il estoit predict qu'à Hierusalem ne demeureroit vne pierre sur l'autre. La propre passiō, sans doute,

l'em-

l'emportoit: mais voyez comme Dieu l'a conduit. Cestuy mesmes qui persequutoit les Chrestiens à Rome, va véger la mort de Christ à Hierusalem, & comme dit Iosephe, ne se recognoist pas en ce faict Empereur de l'Vniuers, mais executeur de la iustice de Dieu contre les luifs. Par auarice Judas liure le sang iuste à la mort. Dieu, si tu es Chrestien, t'a rachepté par l'effusion de ce sang là: & le diable, dit l'Escriture, estant entré en luy, luy auoit mis ceste affection là au cœur. Voilà donq; non l'auarice de Judas, mais le diable mesmes à son seruice. Outre ce que les saintes histoires en sont pleines, on peut remarquer ordinairement tels exemples és profanes mesmes, si nous y sommes aussi soigneux qu'à obseruer l'art de Rhetorique ou de Dialectique en l'auteur. Car chacun pour la corruptiō croioit qu'à Rome n'y auoit plus de Republique, appellât Dieu à garand contre l'iniustice du Senat, quand Dieu par l'iniuste conuioitise de Cesar en feît la iustice. Aussi quand Attila passa iusques au fonds de l'Europe, tous les prescheurs de la Chrestienté ne faisoient que deplorer la misere & corruption de leur temps. Pensez que quand ce grand brigand là tiroit au fort en son pais de Scythie, à qui meneroit le tiers du peuple dehors, il auoit bien autre desseing que de reformer le mode. Cependant chacun le recognut comme vne verge de Dieu necessaire, & venuë bien à temps: & luy mesmes considerant qu'il auoit plus vaincu de pais qu'il n'osoit esperer d'en voir, voire ceux qu'on tenoit pour la force du monde, vint tout Barbare qu'il estoit, à sentir qu'il n'estoit rien que le fleau par lequel Dieu chastioit le monde: Non certes que Dieu ne nous puisse bien chastier de soy-mesmes quand il veut; car son cabinet n'est

Salnianus li. 7.  
De la Prouidence &c.



net n'est point desgarni de verges pour nous punir, de pestes, de maladies, de famines &c. mais comme le maistre ne daigne pas fouetter ses esclaves, mais les fait fouetter par vn maistre-valet, ou l'un par l'autre; & quand ses enfans mesmes l'ont offensé grieffuement, ne daigne mettre la main sur eux (car ce leur seroit trop d'honneur) mais pour monstrier son iuste courroux, les chastie par vn valet d'estable. Ainsi certes, Dieu punit les meschans par eux-mesmes, qu'il pourroit consumer en vn instant, & ses enfans mesmes par les meschans, quand ne les tenant plus comme enfans, & comme prest de les desheriter, il desdaigne de les punir luy-mesmes. Or voilà donq, comme Dieu se sert du mal & des meschans pour sa gloire, & pour le bien des siens. Et quant aux fautes esquelles il laisse aucunes fois tomber les bons, qu'y a-il de plus prouident, que de les conuertir en instrumens & en aides de vertu? Si Dieu nous tenoit tousiours par la main, il est certain que nous ne chopperions point. Mais il n'y a doute aussi que nous penserions en fin, que ce seroit par nostre fermeté, & non par son soustien, qui ne seroit pas seulement chopper, mais tomber du tout. Car qui nous a fait cheoir que l'orgueil: & quel orgueil, que de penser estre dieux sans Dieu & de nous-mesmes? Or pour nous faire cognoistre nostre infirmité, en laquelle il luy plaist estre fort, il nous laisse quelques fois pour vn peu aller tous seuls, & lors nous venons à chopper au premier estoc que nous rencontrons. Ce choppement nous sauue vne plus grande cheute; car il nous fait reclamer sa main pour nous soustenir. Ainsi en fait la nourrice à son enfant qui veut trop tost aller tout seul. Elle le laisse chanceler, & lors il crie; mais en le laschant

Le peché mesmes es bons est radressé à leur bien,

lâchant d'une main, elle le tient de l'autre; & bien souvent pense-il aller tout seul, qu'elle le conduit & de l'œil & de la main. Quelques fois aussi si nous sommes trop bouillans, il nous laisse tomber au vice tout à bon escient, & puis nous en fait sentir les cuissons & les aigreurs telles, que le vice mesmes nous sert de maistre d'eschole à le fuir. Ainsi le pere laisse brusler le doigt de son enfant à la chandelle; mais c'est affin qu'il craigne le feu; & la petite bruslure du doigt, luy garde de brusler tout le visage. Les exemples en sont en saint Pierre, en Daud, & autres, qui ont fait profit de leurs choppemens, & de leurs cheutes: & ie ne doute point que plusieurs Payens mesmes n'ayent senty en eux, cōbien profite d'auoir esprooué le vice, à faire plus ardemment aimer la vertu. Ainsi, n'enuions point les biens des meschans, ce leur sont maux: ne plaignons point les maux des gens de bien, ce leur sont biens: n'adorons point le masque de vertu aux vicieux, c'est vn instrument de vice: & ne detestons point les cheutes des vertueux, ce sont admonitions à vertu. Mais bien louons Dieu, qui fait le Mal mesmes Bien malgré qu'il en ait, qui fait seruir le Vice à la Vertu, qui conduit les actions plus vicieuses à la gloire, les plus iniustes à la justice, les plus esgarées à son but: & tout cela toutes fois, sans qu'il puisse estre blasimé de tordre rien en ce Monde, ny de supporter le mal en quelque chose que ce soit: ne plus ne moins, certes, que l'ame ou faculté motiue, qui aura rencontré vne iambe qui cloche, encor qu'elle luy ait inspiré le mouuement, ne cloche pas pour tant, ains toute clochante qu'est la iambe, la scait mener droit là où elle veut. Que diray-ie plus: A qui veut encores douter de tout ce qui est cy dessus,

ie ne

*Sunt mala in  
Mundo cetera  
rum antitheta,  
ut in eloquentia  
verborum.*

*Actiones & mo-  
tus sunt Dei, ex-  
orbitationes &  
claudicationes no-  
stra.*

ie ne veux qu'une preuue; dont s'il en veut prendre le loisir, ie le croiray volontiers à son serment. S'il est contempteur de Dieu, qu'il se ramentoie, s'il peut, combien de mal il a eu à auoir ses biens, & combien de mal à faire mal; combien il s'est lassé de ses propres souhaits, combien affligé de ses meilleurs succez; combien bruslé lors qu'il se pensoit chauffer, combien esgaré lors qu'il vouloit conduire les autres à son poinct. S'il craint Dieu, combien de mal il n'a fait, par n'auoir pas tant de faux biens; combien de vray bien il a receu du mal qu'on luy a fait; combien il a souhaité de choses qu'il eust fuyes s'il en eust sceu l'issuë qu'il a veüe depuis; combien redouté & detesté d'autres toutesfois qu'il ne pouuoit mieux choisir, combien ses cheutes & ses gliffemens luy ont seruy à se ferrer à glace contre le peché, combien ses esgaremens à euitter les aguets & les brigandages de ce Monde, combien ses prudences à le destourner du droict, & combien ses imprudéces à paruenir à son but. Et ie ne doute point que chacun obseruant soigneusement celà & en autrui & principalement en soy mesmes; n'apperçoieue que sur nos vies & actions, veille vne Prouidence perpetuelle. Ie dis, si nous ne voulons nier, que ce soit œuvre de Prouidence, de conduire les prouidences des vns ailleurs qu'elles ne veulent, de radresser les improuidences des autres mieux qu'elles ne souhaitent, & de faire seruir la prudence des plus prudens, non à la diuine prudence seulement, si ainsi se peut appeller, mais bien souuent, à l'imprudence des plus petis.

R.

CHAP.

*Que la sagesse humaine a reconnu la Prouidence, & comme elle chemine entre le Destin & la Fortune.*

**O**R, comme les Anciens ont reconnu la Creation du Monde, les vns en termes expres, les autres par consequence, aussi ont ils aisément aperceu la Prouidence, qu'ils ont iugé en dependre, comme vn Corollaire. Mesmes ceux qui ont nié apertement la Creation, ont confessé toutesfois la Prouidence, tant ils l'ont trouuée claire & manifeste; encor que nier la Creation soit nier la Prouidence. Hermes la remarque par tout, tât en la Creation du tout & de ses parties, qu'en l'ordre & en la conseruation de toutes choses. Et si on luy demande, Quelle Prouidence il y a eu à produire tât de choses qui semblent inutiles; sa responce est prompte, Que Dieu a tout créé pour sa gloire. Que ce luy est gloire de faire toutes choses, & à toutes d'estre faites de sa main. Et si derechef, d'où vient le mal és choses: Il respond, Dieu les a fait bonnes, encor que proprement il n'y ait rien de puremēt Bon que luy. Mais le mal suit le bien, comme toute generatiō est suiuite de corruption. Le fer se roüille, tu ne t'en prens pas au ferrurier. Le vin s'aigrit, tu n'en peux accuser le vigneron. Les choses créées se gastent, aussi peu t'en dois-tu prendre au Createur. Pourquoi? Par ce qu'il est seul immuable, & qu'entre le Createur & les choses créées, entre le Tout & le Rien, il faut tousiours quelque difference. Platon en ce qu'il enseigne la Creation, enseigne aussi assez la Prouidence. Car si la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu sont égales, voire mesme chose; où se fera estenduē la puissance, là aussi aura atteint la sagesse; & où la sagesse, la bonté de Dieu. Or la puissance

Anciens.

Hermes en son  
Asclepius. Et  
Cyrille liu. e  
second.

ſance s'eſt eſtenduë iuſques aux moindres, autrement elles n'euffent point eſté. La ſageſſe donq y a atteint pareillement pour les conduire. & la bonté derechef, demeureroit derriere, s'elle ne les conſeruoit toutes. Donq la prouidente Bonté, & la benigne Sageſſe de Dieu veillent ſur toutes. Auſſi quãd il propoſe Dieu à l'homme pour ſa fin, & qu'il preferel'hõme à tout ce qu'il y a au monde, & au monde meſmes; il monſtre aſſez que comme l'homme tend à Dieu, auſſi fait le monde: & il n'y tendroit pas, ſ'il n'y eſtoit dreſſé: & qui l'y dreſſera, que qui l'a premierement fait? Bref, ces Idees particulieres de toutes choſes preſentes & auenir à nous, mais eternellement preſentes à luy, ne peuuent ſubſiſter ſans vne cognoiſſance & cõduicte parfaicte de toutes choſes. Mais ſi quelque ſcrupule nous en reſte encor, oyõns les Platoniques à ce propos. Certes Plotin en a fait trois ou quatre liures, & des plus grãdes choſes aux moindres enſeigne la Prouidence, deſcendant iuſques aux petites fleurs meſmes, qu'on voit eſcloſes au matin & ſechées au ſoir; cõme ſ'il euſt voulu dire, ce que nous liſons en l'Euãgile, *Conſidereꝝ moy les liz des champs, &c.* A la plainte ordinaire de la proſperité des meſchãs & aduerſité des bons, il reſpond, que l'vn eſt vne farce, l'autre vn ieu d'exercices, où il faut tenir vne eſtroicte diete pour gagner le prix. A la queſtion du mal, Que ce n'eſt qu'vn defaut du biẽ, qui va diminuant de degré en degré iuſques au bout: Qu'il ne procede pas de Dieu, mais de l'imperfection de la matiere qu'il appelle rien: Que tãt s'en faut que le mal, qui ne giſt qu'en degrez & defaulx du bien, diminiũ de la Prouidence, que c'eſt en celà, qu'elle ſe monſtre d'auantage; voire, que ſans celà elle ne ſe-

*Si bonus eſt quẽ  
patitur, in bonum  
deſinit quicquid  
patitur.  
Plotinus lib. 3.  
Enne. 4.*

roit du tout point. Cependant, que Dieu est auteur de toutes les puissances, & dispensateur de toutes les volontez, ce qui sera plus conuenable, pour euiter la lōgueur, de voir en ses liures propres. Porphyre son disciple ne s'est point departy de ceste opinion, encor qu'il ait eu pareilles perplexitez, que ceux qui disputent à l'encontre. *Veux*, dit il, *que Dieu par son intelligence preside à toutes choses, & les ordonne par vne incomparable propriété de vertu, & qu'au contraire l'humaine intelligence qui est petite, ignore plusieurs causes, quelque sage & curieuse de la verité qu'elle semble estre: certes alors la pourrons nous dire sage si elle n'est curieuse de choses douteuses & difficiles esquelles y a danger de blasphemmer. Ains plustost, elle dira que les choses sont tresbien faictes comme elles sont. Car que peut taxer ou reprendre nostre petite intelligence és actions de celle grāde là; pour les en estimer licites ou illicites, veu que nous ne les comprenons pas? Et aillieurs; Et, dit il, si nous permettons à vn Roy de dispenser ses affaires à sa volonté, denierons nous à Dieu de disposer les choses dicy bas qu'il a faictes? Et cōtre ceux qui veulent calumnier le gouvernement du Monde qu'ils n'entendent pas, voycy ses propres mots. Certes, dit il, il n'y a propos où il y ait plus d'iniustice, que d'oser enseigner à Dieu la iustice, ny plus sainct que ce qui est selon la verité; & penser autrement, c'est maladie d'entendement & crime. Car Dieu ne dresse pas seulement toutes choses pour l'vtilité & plaine harmonie de l'vniuers de tēps en temps: mais il est mesmes Curateur, Conseruateur & Medecin de chacune en particulier. Je vous prie, n'a il pas monstré aux Medecins qui ont autant de prouidence qu'il leur a donné de science, les choses qui doiuent auenir à tout vn corps humain? qu'il y a des membres qu'il faut couper, d'autres brusler, & d'autres pourrir pour le salut de tout le corps? Et quand les nourrices*

& les

Porphyr. ad Ne-  
mertium.

Cyrril. liu. 2. &  
5. cōtre Iulian.

& les meres, voyent le Chirurgien faire celà, bien qu'elles  
 sçachent que c'est pour le bien du corps, pleurent-elles pas  
 & crient estrangement? Et que fait lors le pere qui est plus  
 sage? sinon qu'il reconforte le patient, & luy tient le Cata-  
 plasme tout prest pour appliquer sur la playe? Or Dieu pa-  
 reillement pour la cure de l'vniuers a ordonné qu'il faut  
 mourir (c'est de quoy se plaignoit Epicure) qu'il faut  
 que l'un se separe de l'autre, comme vn doigt de tout le pied  
 pour le bien de l'vniuers. Que si nous pouuions entrer au  
 conseil de Dieu, nous sçaurions sans doute, pourquoy, &  
 pour quel bien, il a empesché dès le commencement que quel-  
 ques choses fussent: & d'autres a preuen qu'elles seroyent  
 dommageables, & à aucunes a donné la mort en recom-  
 pense de pieté. C'est en somme, Que rien ne se faict  
 que par la Prouidence de Dieu, encor que plusieurs  
 choses semblent repugner à sa Sageste & Bonté,  
 comme couper la iambe ou ventouzer vne partie,  
 à la santé du corps, & au but du medecin. Aux ad-  
 uersitez des bons voicy aussi, ce que respond Syn-  
 ssius Platonique. Les aduersitez mesmes que nous pen-  
 sons endurer sans l'auoir merité, nous aident pour arracher  
 de terre nostre affection qui y est trop encline, & par ces  
 mesmes inconueniens qui font douter les fols de la Proui-  
 dence, les Sages y sont consermez d'autant plus. Car qui  
 seroit l'ame qui voudroit partir d'icy, si elle n'y trouuoit rien  
 de contraire? Et pourtant faut-il estimer que les gouuer-  
 neurs des Prouinces basses (c'est à dire les Diables) ayent in-  
 uenté ces prosperitez que le vulgaire estime pour enchanter  
 & endormir icy les autres. Et Hierocles, apres vne lon-  
 gue dispute, conclut, Que si nous tombons en mal,  
 & n'en pouuons sousspeçonner la cause; nous de-  
 uons considerer que nous sommes ignorans en tou-  
 tes choses, mais qu'il n'en faut iamais venir là, de  
 dire que Dieu n'ait point soing de nous, ou qu'il

Synssius Plato-  
nicus.

Aristote en ses  
Ethiques à Ni-  
comachus & à  
Eudemus.

soit autheur de mal: qui seroyent, dit il, blasphemes trop enormes. Aristote en ses Ethiques grandes & petites, n'en parle point autrement, encor qu'en sa Metaphysique il soit plus perplex. Quoy qu'il en soit, au liure du Monde il luy dōne le soing de toutes les grandes choses: & pensez si c'est à l'homme de borner la sagesse, qui a limité la nature de toutes choses, & d'estimer ce que Dieu repute grand ou petit, deuāt qui rien ne peut estre ne petit ne grand. Mais quand il dit, Que le Monde depend de Dieu comme de sa fin, ses meilleurs disciples en tirent la Prouidence par vne consequence infallible. Car puis qu'il depend de luy & tend à luy, le commencement de ceste conduicte ne peut proceder que de celuy auquel il tend. Et puis, comme il dit ailleurs, Que toutes natures tendent à vne fin particuliere à chacune, mais qui se rencōtrent en vne fin vniuerselle, & qu'elles n'ont pas toutes intelligence ny pour se la prescrire, ny pour s'y contenir; S'ensuit qu'il y a vne Prouidence, qui l'a pour chacune & pour toutes, & icelle reside en Dieu, duquel elles dependent toutes, comme ses plus doctes interpretes sont contraints de confesser. Bref, l'Apophthegme, qu'on luy attribue, Qu'à qui demande preuue de la Prouidence, il faut respōdre à coups de foüet; nous fait assez de foy de son opinion. De celle de Theophraste nous ne pouuōs douter. Car, qui confesse la Creation de chaque chose, ne peut mettre en doubte la Prouidence; veu que la puissance & la bonté en l'vne & en l'autre sont egales: mais voicy les mots expres d'Alexandre en son liure de la Prouidence. *Que Dieu, dit il, ne vueille point auoir soing de ces choses basses, celà est trop esloigné de sa nature: car, c'est le propre d'un enuieux. Qu'il ne puisse aussi, seroit trop indigne*

Alexandre au  
liure De la  
Prouidence.



digne de luy: car il peut plus encores qu'il n'a fait. Ne disons donq de luy, ne l'vn, ne l'autre: mais bien concluons, Qu'il veut & peut auoir soing de tout ce qui se fait icy bas. Et en vn autre lieu il en tire mesmes ceste conclusiõ, Que tout nostre bien gist à seruir Dieu, & que sa crainte est vn don de luy, qui daigne estendre sa Prouidence sur nous. De l'opinion de Plutarque & de Senecque font foy leurs liures expres; de Plutarque le traité De la tardiue punition des malefices; de Senecque ses liures des Benefices, & vn traité expres de la Prouidence, comme aussi de ce sage Philosophe Epictete, sur lequel a escrit Simplicius: car ils essayent tous là, apres plusieurs prefaces de la grandeur de Dieu, & de l'imbecillité humaine, de rendre raison de tout ce qui offensoit les infirmes en ceste question, iusques aux accidens & aux tonnerres mesmes. Et ie prie les lecteurs de prendre la peine de les lire tout entiers, pour y voir combien ce qu'en enseignent les Chrestiens est conforme avec la sagesse des plus estimez entre les Payens: à quoy ils pourront encor adiouster cest Oracle d'Apollon mesmes recité par Porphyre:

*Nul n'est caché à Dieu, nul par fine sagesse,  
Nul par propos subtils, n'enchantera ses yeux,  
Tout est remply de luy, Dieu se trouue en tous lieux;  
Tout ce qui vit çà bas, c'est de par sa hauteesse.*

Et quant aux peuples de toute la terre, pour lesquels pourroyent respondre les Poëtes, qui sont pleins de tels passages par tout Orphee, Hesiodé, Homere, Aratus, Sophocles, Phocylides &c. certes ce q nous voyons que tous peuples ont quelque religion, est vn tesmoignage visible que la Prouidence de Dieu est creüe & receüe vnanimement de tous. Car pour neant sert on Dieu s'il ne le voit, pour neant le

Senecq. ch. 4. §.  
6. 28. 31. du 2.  
liu. des Benef.

Porphyre Des  
recueils de Phi-  
losophie.

Oppianus Θεοὶ  
τῆλόθεν ἐγγύς  
ἄντες.

prie-tou, s'il ne pourueoit, pour neât se plaint-on s'il ne iuge, pour neât, bref, s'adresse t'on à luy par mer & par terre, au cōseil & où le cas semble plus dominer, pour conseruer les biens & pour preseruer des maux, si ce n'est avec vne certaine persuasion qu'il nous oit, & que du ciel il regit la terre & la mer, & tout ce qu'elles contiennēt, voire le sort mesmes de la guerre, cōme dit Cesar, où la fortune semble principalement dominer. Mais auant que pronōcer nostre arrest, nous auons encor deux Aduocats, l'Aduocat de la Fortune, & l'Aduocat du Destin à ouïr. Car, dit l'vn, Si toutes choses marchēt sous la conduite d'vne Prouidence; que deuiēt la Fortune que nous remarquons en tant de choses: ou, dit l'autre, Que deuiēt la liberté des hōmes, & faut-il dōq pas confesser vn Destin qui contraint vn chacun à faire ce qu'il fait? Or si on parle de la Fortune telle que la peignent les Poētes, aueugle, qui a les pieds sur vne boule & qui tourne à tous vents, elle sera aussi aisée à effacer qu'à peindre. Car qui ne voit, qu'il y a & en l'vniuers & en toutes ses parties vn ordre, & cōmēt le pourroit vn aueugle conduire? Et qui n'apperçoit que c'est aux choses stables à remuer les autres, & non aux mobiles? Et cōment peut rien regir celle qui est emportee, tenir le gouvernail celle qui va à vau l'eau? S'ensuyura donq, puisqu'en toutes choses y a vn certain ordre, que la fortune ne trouuera dominatiō ny lieu en aucune, & partant qu'elle ne subsistera point. Que s'ils appellent Fortune, comme Proclus, vne puissance diuine qui rassemble des causes biē esloignées l'vne de l'autre à vne mesme fin; certes en ce cas nous sommes encor plus amis de la fortune qu'eux: car nous ne l'admettons pas en certaines choses errantes & vagabondes

Contre la Fortune.

Proclus sur le Timée.

bondes seulement, mais aux plus certaines & en toutes: car ce n'est que Dieu desguisé sous vn autre nom. Que sera ce donq, à parler proprement, que nous appellerons Fortune? Sera-ce vne substance? Ains elle ne subsiste, dient ils, qu'au desordre d'autrui. Ou vn accident? Ains comment feroit vn accident tant d'accidents diuers? Et que sera-ce d'õq, si c'est quelque chose? Certes c'est vn mot qui signifie relation & qui ne se dit qu'au regard des choses, ou personnes dont est question, & ne subsiste qu'en nostre ignorance propre. Ce qui est fortune à l'enfant, n'est point fortune au pere; ce qui l'est au valet ne l'est point au maistre, ce qui l'est au fol ne l'est point au sage, ce qui l'est aux sages ne l'est point à Dieu. A mesure que nous sommes ignorans croist la fortune, à mesure que nous sçauõs elle diminuë. Ostez l'ignorãce des personnes, la fortune est bannie de toutes choses. Le pere laissera tomber quelque chose tout à propos en son jardin, pour veoir si l'enfant le luy rapportera; pour sonder s'il n'est point larron. L'enfant pense que ce soit vne auanture: le pere en soubzrit, qui sçait avec quel conseil il l'a fait. Ce qui estoit fortune à l'enfant, est conseil à son pere. Le Maistre depesche, au desceu l'vn de l'autre, diuers seruiteurs en vn mesme lieu; afin que de plusieurs, quelqu'vn pour le moins en eschappe. Ils viennent à s'y rencontrer tous ensemble. De prime face, ce qui est proietté par bõ ordre, leur semble rencontré par auanture. Vn homme aduisé pour surprendre la porte d'vne place fera rompre, comme par auanture, vn chariot sur vn pont-leuiz, pendant que ses troupes s'auancent. Les gardes en voudront battre le chartier: plusieurs l'excuseront sur vn auanture. Ainsi à vne ville mal-aiusee sera

*Iuuenaliu:*  
Nullum numen  
ahest si sit pru-  
dentia, sed nos  
Te facimus For-  
tuna Deum ca-  
lõque locamus.

*Cicero:*  
Error & cecitas,  
& ignoratio re-  
rum atque causa-  
rum Nature ac  
Fortune nomina  
induxit.

auanture ce qui est Stratageme à celuy qui l'a fait. Vn Sage pour affiner l'autre, vn Capitaine pour tromper son ennemy, chiffra vne lettre grossierement tout à propos, l'adressera par le chemin, où il se doutera qu'elle sera prise. Celuy qui la surpréd se resiouit d'vne telle auature: il pense lire au cœur de son ennemy, & sur choses controuuées bastit à bon escient ses desseings. Ce qui est vn rare conseil à l'vn, est vn tresrare auanture à l'autre. Or si entre les hommes qui sont tous d'vne espece, & mesmes à peu prez ont mesme portion de raison; il y a telle difference d'aage à aage, de qualité à qualité, de sagesse à sagesse, que ce qui est auature à l'vn est prouidence à l'autre: trouuerons nous estrange que ce qui nous semble auanture, à nous qui ne sommes qu'aveuglement & ignorance, soit vne singuliere Prouidence en Dieu? que celuy qui est la cause vnique de toutes les causes, les sçache rassembler quelques loingtains qu'elles soyent pour vn certain effect? Et s'il te fait réconter vn thresor en cauant vn puis, ou eschapper la ruine d'vn plancher en t'allant pourmener; voudras-tu desrobber ce biéfait là, à la bonté de Dieu, qui t'a adressé en vn tel lieu, ou destourné d'vn tel; de Dieu, di-ie, qui t'a premierement fait, pour en sçauoir gré à vne auanture, qui ne te cognoist point? Et pourquoy luy sera il plus difficile d'appliquer deux causes loingtains l'vne à l'autre, que de les auoir faiçtes si loingtains? Qu'à toy mesmes d'appliquer le feu au bois, & l'eau au feu, & ta viande à l'eau, qui sont causes si esloingnées que tu conioincts toutesfois à vn certain effect de te nourrir? Et qu'y a il plus loingtain en ton esprit, qu'vne charette, vn pont-leuis, vne armée, que tu as sceu dextrement rassembler

pour

pour surprendre vne ville? Où donq tu loges principalement la fortune, là se monstre plus euidement ce qui est de plus rare & de plus admirable en la Prouidēce. Mais voicy l'autre Aduocat qui veut faire profit de tout ce que nous auons produit cōtre la fortune, pour nous ramener à son Destin, & à vne Necessité de toutes choses & actiōs: voyōs donq quel chemin nous pouuōs tenir entre le Destin, & la Fortune, qui nous retire du cas sans tomber en la necessité, & si iceluy est la Prouidence. Ils diēt, Si toutes choses sont cōduictes de Dieu à vne certaine fin, mesmes celles qui semblent fortuites, elles ne s'en peuuent destourner. Cela leur accordons nous volontiers. Et si elles ne s'en peuuent destourner, les actions des choses ne sont plus libres, mais necessaires. La conclusion en est clairement fausse, par ce que les choses qui ont libre volonté pour s'efforcer au contraire de la volonté de Dieu, n'ont pas egale puissance pour empescher sa volōté qui les conduict. Mais declarons cecy plus au long; affin que chacun le puisse entendre. Nous voyons au Ciel plusieurs estoilles fixes, & plusieurs aussi, comme les planetes qui ont chacune vn mouuement particulier, qui fait ses tours & son cours à part soy. Le Ciel par son mouuement vniuersel emporte toutes ces estoilles là, tant mobiles qu'immobiles, sans en rien corrompre, ny interrompre leurs mouuemens particuliers; & par iceux se font mille diuerses configurations que nous laissons aux Astrologues à expliquer. Le Soleil fait le iour & l'an, la Lune, les mois & les quartiers. Les Pleiades & les Yades les faisons; la Canicule les ardeurs de l'Esté, & c. Posons que le Ciel s'arreste; ces mouuements particuliers ne cessent point. Posons qu'il chemine,

Contre le Destin.

mine,

mine, & qu'ils s'arrestent; ces configurations ne se verront point: Mais laissons la chose comme elle est. Que le Ciel emporte toutes les estoilles par son mouuement, & que chacune ne laisse point d'auoir & d'exercer sa nature particuliere, les vnes mobile, les autres immobile, & selon icelles'efforcer, par maniere de dire, au rebours de l'Vniuers; alors cōtemplerons nous la merueille du Ciel, qui par vn mouuement vniforme qui laisse à chaque estoille son propre mouuement, represente chaque iour diuerses formes au Ciel, qui causent les mutations en l'air, que son mouuement seul, s'il arrestoit les autres, ne feroit point, & auxquelles aussi les autres ne paruiédroyent point par leurs cours & mouuemens, s'ils n'estoyent emportez par le sien. Voyons maintenant comme cest exemple conuient à nostre matiere: Dieu par sa volōté & puissance a créé toutes les puissances & disposé toutes les volonte. Que sa puissance rége toutes les puissances, on l'accorde. Car qui est celuy qui ait fait vne monstre & ne la puisse mener? Mais, Que sa volōté dirige à sa fin toutes les volonte, sans les forcer en leur nature, qui doibt estre libre, là est le doute: & ià n'aduienne que celuy qui a fait la nature pour son seruiue, ne s'en puisse seruir sans la gaster. Dieu donq, disons nous, conduit toutes choses à sa volōté, les mobiles par leurs mouuemens, & les immobiles par leur stabilité, les sensibles par leurs appetits, & les raisonnables par leur volōté, les naturelles par leur seruitude, & les volontaires par leur liberté: & plus libres elles sont, & plus grande est sa gloire; comme plus glorieux il est, de ployer doucement à son seruiue, que de trainer par la chaine vne liberté. Si toutes les volonte des hommes estoyent em-

portées

portées par la volonté de Dieu sans qu'elles eussent leurs mouuemens particuliers, la puissance de Dieu n'y reluiroit pas, comme maintenāt, en ce que chacune volonté s'efforce particulièrement cōtre icelle; & cependant en suiuant ses appetits particuliers, se trouue sans y penser conduite là où il luy plaît. Aussi n'y verrions nous pas ces configurations diuersēs, qui produisent tāt de diuers effets, guerres, paix, ruines, prosperitez &c. qui tous seruent à la Prouidence de l'Eternel: Ains par tout nous verriōs vne volonté vniforme, qui tiendrait toutes volontez à la chēne, & les feroit ramer où elle voudroit; & plus estroitement elles seroyent serrees, & moins estimerions nous de sa puissance comme s'elle craignoit de les deslier. Si aussi nous imaginions toutes ces volōtez, suyure leurs mouuemens sans estre regies par vne superieure, qui leur tiēt la bride, lors qu'ils pensent eschapper; nous verrions diuers buts és choses, au lieu qu'elles tendent à vn, & la liberté deuiendroit licence, & la licence confusion & ruine, au lieu qu'en ce monde l'ordre est necessaire, & à l'ordre de se rapporter tous à vn. Dieu donq pour monstrier sa puissance en nos libertez, nous a laissé nos volontez; & pour en oster la licence, les a tellement ordonnées par sa sagesse, qu'il n'en fait pas moins sa volonté que si nous n'en auions point. Efforçons nous tant que nous voulons contr' icelle, nostre desobeissance mesmes luy obeit: allons en Orient quand il va en Occidēt; tousiours son mouuement nous conduit. Mais, encor qu'il conduise & emporte l'vne volonté comme l'autre, bien heureuse est celle qui tasche de suyure, & bien malheureuse qui se fait trainer. Ainsi en vne meute de chiens chacun court selon son appetit, & tous cependant

pour

pour l'appetit du veneur: & en vne armee, l'vn cōbat pour honneur, & l'autre par ialouſie, & l'autre pour le gaing, & tous pour la victoire du Prince qui les a mis aux champs. Ostez aux chiés leur naturel appetit, aux ſoldats leurs particulieres volontez; la chaffe est rôpuë, & l'armee ne peut plus ſubſiſter. Mais, dit on, Dieu voit eternellement toutes choſes, tout le cours du monde, di ie, tout d'vne veüe, & les choſes ne peuuent auenir, que comme il les voit. Il ſemble donq qu'il n'y a rien de contingent, rien au choix de noſtre volonté, rien qui ne ſoit neceſſaire. Ains, Dieu qui voit d'vne veüe, tout le cours des choſes, les voit auſſi operantes chacune ſelon ſa faculté; il voit le mouuement du Ciel, & les particuliers mouuemens du Soleil & de la Lune produire les Eclipſes neceſſairemēt; il voit les plantes pulluler & croiſtre naturellement, il voit les hōmes deliberer, de paix, de guerres, d'alliances &c.

volontairement. Il a determiné les cauſes ſecondes, troiſieſmes, quatrieſmes, & les a enchainees l'vne avec l'autre pour faire ce qu'il veut: mais ce qui nous abuſe en cecy, c'eſt que nous ne cōſiderons pas que nos volontez ſont entre ces cauſes, lesquelles beſoignent ſelon leur liberté telle quelle, és actions de ce Monde, comme les autres cauſes, ſelon leur mouuement, inclination, faculté, ou nature. Ainſi l'homme meſmes qui aura practiqué vne famille, iugera des trois parts qu'elle choiſira l'aiſné, & que elle le ſecond fils, encor qu'il en ſoit bien loing, parce qu'il cognoiſt ſon naturel & ſes inclinations, & toutesfois il ne l'encline pas à faire pluſtoſt l'vn que l'autre; & ſi vn Prince fera paix, ou guerre, parce qu'il cognoiſt en luy vn eſprit inquiete ou repoſé. Sauf que Dieu qui eſt plus proche & plus intime

time

*Sin futis eſt te è morbo reſurgere, fruſtra accerſis Medicum. Reſp. quidam, ſi tibi fatale eſt filios procreare, fruſtra congrederis cum uxore.*



tème à toutes choses que les choses à elles mesmes, les cognoist tresparfaictement, au lieu que nous n'en auons rien que des coniectures, & icelles encores bien foibles. Bref, deuant Dieu sont necessaires les choses, qui és choses sont contingentes, parce qu'eternellement il voit present à soy, ce qui est futur aux choses, & ne voit pas le futur és causes, comme les sages, mais en soy qui est la cause des causes; & ne prononce pas que tu feras, ou ne feras point, mais te voit eternellement faisant ce que tu as à faire, naturellement, ce que naturellement tu fais, volontairement ce que volontairement; ta volonté n'estant cependant moins subiecte à la sienne, que ta nature à la puissance qui l'a faicte, ny ta liberté, telle que depuis ta cheute elle te reste, plus forcée à deliberer, que ta nature à croistre, ou à decliner. Or quand ie dis, liberté, ie n'entens point icy parler de la question, S'il est en nous de choisir la voye de salut ou non. Car comme c'est chose plus haute que toute la nature humaine, & qui n'est pas proportionnée à nos foibles entendemens; aussi faut il necessairement que de plus haut nous soyons tirez; & puis il est question alors de renoncer à soy mesmes, & à ses propres desirs, & non de les suiure. Aussi ne veux-ie pas oster les mouuemens extraordinaires, que Dieu fait en nous quand quelques fois il s'en fert outre l'inclination de nostre nature, creant en nous par vne secreete vertu ce qui de soy n'y estoit pas. Mais ie parle proprement des actions d'icy bas proportionnées à nos sens & au discours de nostre raison, esquelles nostre liberté toute esbranchée qu'elle est se peut exercer; encor que pour monter plus haut elle soit toute manque & estropiée. Ainsi donq pouuons nous cheminer entre la

fortune

fortune d'Epicure, & le destin de Chryssippe par la Prouidence, entre le cas & la necessité par la volonté de Dieu, entre la licence & la seruitude des choses, quand nous leur laissons leurs mouuemens libres, paruenás toutesfois, quelque tour qu'ils pensent prendre, à la fin qu'il plait à Dieu leur ordonner. Et quant au destin des Astrologues, qui assubiectit toutes choses aux reuolutiōs du Ciel, & rend routes actions aussi necessaires, comme ses mouuemens; nous les lairrons plaider contre ce grand personnage le Conte de la Mirande; & les prierons pour le moins de considerer, si l'estude & la péne que tant de grands personnages ont employée contre ce Destin là, se peut aucunement attribuer au Destin.

Concluons donq pour tout ce discours, Que Dieu est vn Souuerain Estre & vn Souuerain Entendement: que l'Estre & l'Entendre en luy n'est qu'vn. Et pourtant, Que comme en la Creation la puissance, & vertu de son estre a atteint iusques aux moindres choses, autrement ne fussent-elles pas: qu'aussi la Prouidence & conduite de son entendement souuerain paruiet à toutes, autrement ne pourroyent-elles durer: Que le meslinge que nous voyons és choses d'icy bas, ne nous trouble point. Car plus il est grand, & plus grande s'y monstre la Prouidence; cōme en vne maladie bien impliquee, l'art du medecin. Et qui est-ce qui puisse borner l'œil de l'Eternel? ny les heurs des meschans, car ce sont Masques; ny les aduersitez des bons, car ce sont exercices; ny leur innocēte mort, car c'est pour confire leur vertu pour la posterité. Que le peché mesmes qui est le vray mal, ne nous face scrupule, car Dieu a créé la nature bonne, mais le mal s'y est engeng-

engendré: Il a créé la liberté, & elle est deuenüe licence. Mais loüons Dieu, qui nous a dōné les puissances; condamnons nous qui en auons abusé; admirons le, qui par nostre propre licence nous chastie, par nos iniquitez exerce sa iustice, & par nos passions desordonnees, accomplit l'ordre de sa iuste volonté. Si nous voyons chose, dont nous n'apperceuions la cause, recognoissons nostre ignorance, ne nommons point la fortune. Les causes les plus esloingnees luy sont proches pour parfaire ce qu'il luy plaist. Si nous faisons chose desraisonnable, n'alleguōs point necessité. Il scait se seruir des choses sans les corrompre, des mobiles selō leurs mouuemens, des volontaires selon leurs passions, des intelligentes selon leurs discours. En pensant faire la nostre, il nous fait faire sa volonté. Nous sommes libres à suyre nostre nature, & nostre nature c'est mal par nostre peché. Pauvre priuilege donq qui nous met sous telle captiuité! De par nous aussi ne pouuons nous fuir nostre nature, car nous sommes serfs d'elle, & elle de peché; & faut plus fort que nousmesmes pour nous en destacher. Or prions donq Dieu qu'il afferuisse nos libertez sous sa volonté, qu'il affranchisse nostre ame de ceste damnable & dure liberté, & nous doint par sa grace, non, comme aux meschans, en ne la voulant point, faire sa volonté; mais comme à ses enfans la vouloir pour le moins en ne la faisant point. Amen.

CHAP. XIII.

*Que l'ame de l'homme est immortelle.*

**I**VS QV E S icy auons nous traicté du Monde intelligible, & du Monde sensible, comme dient les Platoniques, c'est à dire de Dieu & de ce Mōde.

S

S'ensuit

S'enfuit maintenant que nous examinions le petit Monde, qu'ils appellent, c'est à dire, l'homme. De Dieu nous auons recognu qu'il est esprit; du Monde, nous touchons que c'est vn corps. En l'homme nous auons vn abbrege de l'vn & de l'autre, de Dieu en son esprit, du Monde en la composition de son corps, comme si le Createur pour le chef de ses œures, auoit voulu reduire au petit pied, & son infinité, & la grâdeur de l'vniuers ensemble. Au corps humain nous voyons vne mixtion admirable des quatre Elemens, des venes cōme riuieres espanduës iusques aux bouts de ses membres, autant d'organes de sens, cōme au Monde il y a de natures sensibles, tāt de nerfs, d'arteres, de liaisons, vne teste puis apres, par vn special priuilege dressée vers le Ciel, & des mains aptes à toutes sortes de seruices. Qui ne considerera rien que cest instrument là, sans vie, sans sens, & sans mouuement, ne se pourra persuader, qu'il ne soit fait pour de tresgrandes choses; & s'escrira sans doubte, comme Hermes, ou cōme ce Sarrazin Abdala, Que l'homme est vn miracle, qui surpasse de bien loing, non seulement ces bas Elemens, mais le Ciel mesmes & tout son ornement. Mais si peu apres il pouuoit veoir comme hors de soy mesmes, ce corps prendre vie, & tous ses mouuemens iouër avec vne telle habilité, ses mains remuer si proprement, & en tant de sortes, ses sens estendre si loing leur vertu sans se bouger; pensez vous pas qu'il fust rauy estrangement, & qu'il n'admirast ceste vie, ce mouuement, ce sentiment plus que le corps; d'autant qu'il auroit parauant admiré ce corps, ainsi bien proportionné, au regard de quelque masse de pierre? Car quelle proportion y a il entre le Luth & le iouëur? entre vn instrumēt muet

& celuy

L'homme  
corps & ame.

& celuy qui luy donne la voix? Que fera ce donq, si puis apres il peut voir ce corps animé sans partir d'un lieu paruenir en vn moment d'un bout de la terre à l'autre : descendre au centre du Monde, & monter au dessus de sa circonference: se trouuer en vn instant en mille lieux, embrasser l'vniuers sans y toucher, ramper sur la terre & la contenir, regarder le Ciel d'embas, & estre au dessus des Cieux des Cieux tout ensemble? Sera il pas contraint de dire, qu'en ce petit corps habite plus que ce corps, plus que la terre & plus que l'vniuers ensemble? Or disons d'ôg avec Platon, Que l'homme est double, exterieur & interieur. L'exterieur c'est ce que nous voyons en dehors, qui ne perd point sa figure qu'and il est mort, non plus que le luth quand le sonneur cesse; encor que la vie, le mouuement, le sentiment & le discours en soit hors. L'interieur c'est l'ame, & proprement l'homme qui se sert du corps comme d'un instrument, encor que par la puissance diuine elle y soit vnie; qui ne bouge quand le corps court, qui voyage qu'and le corps ne bouge, qui voit quand les yeux sont clos, qui ne voit pas bien souuent encor qu'ils soyent ouuers, qui traueille pendant qu'il repose, qui repose pendant qu'il traueille, c'est à dire, qui de soy peut exercer ses actions propres, sans l'aide de l'exterieur; côme ainsi soit que l'exterieur, sans l'aide de l'interieur, le corps sans la presence de l'ame ne puisse sentir, mouuoir, viure, ie diray plus, ny mesmes consister. En l'homme exterieur nous auons vn modele de l'vniuers: & qui les voudra anatomiser, y trouuera vne conuenance merueilleuse. Mais nostre but en ce liure n'est point de traiter ce qui appartient simplement au corps. En l'interieur nous auons vn abbrege de tout ce qu'il

y a de vie, de sentiment, de mouuement en toutes les creatures; mais qui plus est, vne image, ou plustost ombre, (car par nostre peché elle s'est effacée) de la nature diuine. C'est ce que nous auons à examiner en ce chapitre. Es plantes nous apperceuons, outre le corps que nous voyons, vne vertu interieure que nous ne voyons point, par laquelle elles viennent, croissent, florissent, fructifient. Nous l'appellons ame vegetatiue, qui les fait differer des pierres & des metaux qui n'en ont point. Es animaux nous remarquons ceste vertu mesmes qui opere, pendât qu'ils dorment, & qu'ils sont par maniere de dire comme plantes; mais nous y voyons de plus vne vertu, qui voit, oit, flaire, gouste & touche, & en aucunes qui thesaurize aucunement le rapport des sens, telle que les plantes n'ont pas. Nous l'appellons ame sensitiue, par ce que les effects se cognoissent & s'exercent par les sens. En l'homme nous auons la vegetatiue, & la sensitiue, celle là qui paroist en sa nourriture & croissance, celle cy en la subtilité de ses sens & imaginations, en quoy il est & plante & animal tout ensemble. Mais nous y voyons de plus vn esprit qui discourt & qui cõtémple, qui fait profit de ce que rapportent les sens, qui par ce qu'il voit, conçoit ce qu'il ne voit point, par ce qui n'est point conclut ce qui est: Bref, qui arrache l'homme, & de la terre & des choses sensibles, & de soy-mesmes. Nous l'appellons ame intellectuelle, & c'est ce qui fait que l'homme est homme, & non plante ou animal comme les autres qui ont vie, & qu'il est image ou ombre de la Diuinité, en ce, comme nous dirons, qu'il est Esprit, qui peut subsister de soy & sans le corps. Cependant, quand nous disons que l'homme interieur a vne vertu vegetatiue

Trois facultez  
de l'ame.

getatiue

getatiue, cōme la plante; vne sensitiue, cōme l'animal; vne intellectuelle, par laquelle il est homme; nous n'entendōs pas qu'il ait trois ames, mais vne seule, à sçauoir q̄ cōme en l'animal l'ame sensitiue comprend aussi la vegetatiue, ainsi aussi en l'hōme, l'ame intellectuelle les comprenne toutes, & face les trois offices, c'est à dire, viue, sente & discoure, ne plus ne moins que l'esprit d'un mesme hōme, peut vacquer & aux affaires de son mesnage, & à celles de sa Republique & aux celestes ensemble. Ou pour mieux dire, ces trois degrez d'ames sont trois degrez de vie, dont le second cōtient & excède le premier, & le tiers tous les deux : L'vne sans laquelle le corps ne peut viure, c'est celle de la plante, qui y est tellement attachée qu'elle ne se montre aucunement hors d'elle. L'autre qui ne peut viure sans le corps; c'est celle de l'animal, qui montre bien sa vertu en dehors, mais par les organes du corps auxquels elle est conioincte. La tierce sans laquelle le corps ne peut viure; & qui peut viure & subsister de soy sans le corps, c'est celle de l'homme qui donne la vie au dedans à toutes ses parties, montre sa vie en dehors, en la perceptiō de toutes choses sensibles, & retient, comme il sera dit, sa vertu, voire l'augmente, lors que la force du corps defaut & la vigueur mesmes des sens. Et de faict, l'homme perdant les sens l'un apres l'autre, selon que les instrumens defaillent, retient toutesfois & la vie & la raison toute entiere. C'est qu'aucuns des organes defaillent, mais non la vie qui les viuifie. Et l'animal en cor qu'il perde les sens, ne perd point la vie; mais bien en perdant la vie, perd les sens. C'est que la vie est le subiect des facultez des sens, & l'ame sensitiue vne plus excellēte vie, que la vegetatiue, en laquelle

ces facultez & puissances sont comme en leur racine. Bref, qui oste & à l'animal & à l'homme la iouissance des sens, & le droit vsage de la raison, ne luy oste point la vie; mais bien qui oste la vie à l'animal & à l'homme exterieur, le priue tout ensemble du sentir & du discours. C'est donq vn argument certain que l'ame qui fait viure l'animal, & celle qui le fait sentir est vne, à scauoir vne vie plus viue & plus excellente, que celle de la plante. Que l'ame aussi, qui fait viure & sentir & discourir l'homme est vne, à scauoir vne vie plus excellente, plus viue & plus loing estenduë que celle de l'animal. Mais comme la forme de la vie animale, s'il faut ainsi parler, est le sentir; ainsi est l'entendement, la forme & propre subsistence de l'ame humaine, lequel à proprement parler est l'ame de nostre ame, come la prunelle est l'œil de nostre œil. Et de faict, si l'esprit est rendu, les sens se laschent; si les sens travaillent, la nourriture & la digestion se fait mal: & au contraire; ce qui n'aduiendroit pas, si ce n'estoit vne mesme substance, qui ne peut exercer sa vertu également en tous lieux; ains, se rend mal soigneuse d'vn costé, pendant qu'elle s'occupe attentiuement en l'autre. En ceste ame humaine cependant qui est vne, les diuerses puissances & facultez sont tresapparentes. La vegetatiue nous nourrit, nous fait croistre, & nous entretient. La raison & les sens ne s'en meslent point, mesmes n'ont point de puissance de l'en empescher. Qu'il soit vray, cela se fait mieux, quand nostre esprit repose, & que nos sens sont endormis: & bien souuent par catarithe ou paralyfie les sens & les mouuemens seront perdus, que la nourriture n'en decherra point. La sensitiue aussi voit & sent de bien loing, souuent sans que

l'enten-



Entendement y pense, ou se mette à discourir sur ses rapports. Mesmes plusieurs sont debiles des sens, qui sont bien vifs d'entendement, & au contraire: Et quelques parties, comme dient les medecins, tombent en\*atrophie, qui n'en perdent pas tout sentimēt. La partie raisonnable trauaille bien souuēt tant pour son proffit, qu'elle en nuit à la vegetatiue, & en s'accroissāt la diminuē. Aussi elle dispute contre les sens & les arguē de faisseté. Et conclut au contraire de ce qu'ils rapportent. Mesmes tel aura la digestion & les sens biē entiers, qui n'aura pas le discours de mesme. Si ce n'estoit qu'une faculté, celà n'aduiendroit pas: & icelle mesmes est manifestement diuisee en intellect & volonté, l'un pour deliberer, & l'autre pour executer; car nous entendons ordinairement choses que nous ne voulons pas, & voulons aussi choses que nous n'entendons pas: ce qui ne peut estre attribüē à vne mesme puissance. Tout celà neantmoins, si distinctement vny ensemble, & si vniement distingué l'un de l'autre, qu'en vne mesme action elles concurrent ordinairement toutes, aussi promptement, ce semble, l'une que l'autre, comme ainsi soit toutesfois, que chacune face son operation à part soy, & l'une, selon les obiects, premiere que l'autre. Ainsi auons nous par les facultez de l'homme interieur trois sortes d'hommes. L'homme vegetal, qui ne pense comme vne plāte qu'à dormir & à se creuer, & qui afferuit tous les sens & tout son discours à celà: bref, en qui le soing de la seule vie a englouty & absorbé les sens & l'entendement. L'homme animal, comme S. Paul mesmes l'appelle, qui est tout adonné à ces choses sensibles, & qui abastardit & rabaisse sa raison iusques là, que de la rendre esclauē de

C'est a dire,  
faute de nour-  
riture.

ses sens & de leurs plaisirs. L'homme intellectuel aussi, qui proprement vit de l'esprit, qui entre en soy-mesmes pour se cognoistre, & sort de soy pour cōtempler Dieu, qui fait seruir ceste vie à vne meilleure, & vse de ses sens seulement comme instrumens de son entendement. Selon qu'en l'homme dominant & regnent l'une ou l'autre de ces facultez, selō di-ie qu'il les cultiue l'une plus que l'autre, il se rend semblable aux esprits, aux bestes, & aux plantes, aux troncs & aux busches mesmes. Mais il nous est naturel d'estre emportez de nostre nature corrompuë, & des obiects qui l'assiègent de toutes parts, au lieu que contre ou mesmes outre nostre nature, nostre nature n'est pas suffisante de rien faire. Or ne suffit de sçauoir, Qu'il y a vne ame en nous, par laquelle nous viuons, sentons & discou-rons. & qui seule ait en son vnitè tant de diuerses facultez. Car on nous demandera incontinent, que c'est proprement que ceste ame. Et certes quand ie diray que ie n'en sçay rien, ie ne me feray point tort pour celà: car avec plusieurs grands personnages ie confesseray mon ignorance: & moins encor luy en feray ie; car, puisque nous n'en pouuons nier les effects, moins nous pouuons expliquer sa nature, & plus reluit l'excellence d'icelle. Et puis, c'est chose claire, que rien ne comprend ce qui est plus grand que soy: & nostre ame en vne certaine façon est moins qu'elle mesmes, en ce qu'elle est enuelopee de ce corps, ne plus ne moins, que l'homme qui a les fers aux piéds, est en vne certaine façon plus inhabile que soy-mesmes. Mais essayons toutesfois de satisfaire aux mieux que nous pourrōs à telles questions: & puisque c'est vne image de Dieu non seulement en la conduite & conseruation de l'vniuers,

mais

mais mesmes en sa nature, comme nous auons dit cy deuant parlant de la nature de Dieu; si nous ne pouuons ny exprimer ny imaginer que c'est, soyons certains pour le moins de ce que ce n'est pas.

Premierement, que l'ame & le corps ne soit pas vne seule chose, mais choses tresdifferentes, & q' l'ame aussi ne soit point partie du corps, il appert de soy sans longue preuue. Si l'ame estoit le corps ou partie du corps, elle croistroit avec le corps, cōme les autres parties; & plus grand seroit le corps, plus grande seroit l'ame. Au contraire, le corps prend sa croissāce iusques à vn certain aage, & puis s'arreste, & c'est depuis cest aage là le plus souuēt que l'ame croist le plus, & les plus vigoureux d'esprit sont ordinairement les plus debiles de corps; & l'ame se voit plainē de vigueur en vn corps languissant, & croistre en vertu à mesure que le corps decline. L'ame donq ne croist point avec le corps, & partant n'est ny le corps ny partie du corps. Or quand ie dis croistre en l'ame, i'entens qu'elle croist en vertu en ce qu'elle profite, comme le corps en grandeur en ce qu'il s'estend. Derechef, si l'ame estoit le corps, elle perdrait sa force avec le corps: les estropiez sentiroient diminution en leurs discours, cōme en leurs membres; les malades de quelque maladie que ce fust, en leur raison; du boyteux l'ame clocheroit, & de l'auueugle ne verroit goutte, au lieu que les estropiez & les malades, les boyteux & les auueugles ne laissent point d'auoir pour celà vne ame entiere & saine, droite & cler-voyante en elle mesmes. Bref, maint homme meurt duquel le corps est entier, & qui ne differe rien en ses parties de lors qu'il estoit viuant, & toutesfois la vie, le mouuement, le sentiment & le discours, en sont hors. Disons doq qu'en ce corps

Le corps & l'ame ne font meisme chose.

y auoit quelque chose qui n'estoit point du corps, ains toute autre chose que ce corps. Vn opiniastre objectera à cecy, que la force de l'ame croist avec le corps; veu qu'un homme remuera ce qu'un enfant ne remueroit pas; & qu'un enfant marchera à deux ans, ce qu'il ne feroit pas à un mois. Ains deuroit il aussi considérer que ce mesme homme, & ce mesme enfant, s'il luy vient un accident à la iambe ou au bras, en perdra la force & le mouuement, encor que son ame soit en pareille force à mouuoir l'autre qu'elle estoit. C'est donq à dire que l'ame de l'enfant n'est pas creüe ny enforcée par le temps, mais bien les nerfs desechez & endurcis, desquels l'ame pour mouuoir le corps se sert, comme de cordes & d'instruments. Et pourtant quand ces nerfs seront deuenus lasches, & que l'age les aura vsez, il faudra un baston pour les aider, encor que le vieillard ait autāt de desir de courre que iamais. L'ame donq qui les meut, comme à un seul signe, a dès l'enfance ceste puissance, non moins qu'en la vieillesse, & non en la vieillesse moins qu'en la ieunesse mesmes; mais la faute est en l'instrument, qui n'est pas capable de ses commandemens. Comme certes l'arr du Ioueur de luth ne diminue ny croist point, si les chordes sont mouillées & plus lasches qu'il ne les faut; ou s'elles sont bien montées & tendues à leur point, mais bien es vnes ne se peut monstrer, es autres moins ou d'auantage. Ainsi vient la parole aux enfans avec les dents, encor qu'elle les deuant manifestement quand ils beguaient maintes choses qu'ils ne peuuent prononcer, & se perd aux vieillards avec icelles mesmes, encor que leur eloquence n'en diminuë point. Et Demosthene ne pouoit prononcer certaines lettres, encor qu'il surmontast

tous les Orateurs de son temps. Dónez au vieillard & à l'enfant les nerfs & les dents, à l'un & à l'autre les instruments du corps aussi capables à leur age comme en ieunesse, les fonctions que l'ame fait avec le corps, & par le corps, celles, di ie, de l'ame sensitive & vegetative, entant qu'elles procedent d'elles mesmes, se ferót aussi bien en vn age qu'en l'autre. Mais si tu es aussi raisonnable, à iuger de la force & vertu de ton ame, côme de l'art du Ioueur de luth; non di ie par l'agilité de ses doigts qui seront nouez de goutte, mais par les bons & plains accords de sa tablature, qui te font iuger qu'il a l'art en sa teste, encor qu'il ne l'exerce plus par les mains. Certes quand tu cōsidereras en toy mesmes vn desir d'aller; encor que tes nerfs ne te puissent porter, vn iugement de ce qu'on te dit, encor que tes yeux ne te le puissent rapporter, vne eloquence entiere, encor que tes dents ne la puissent exprimer; mais qui plus est, vn discours solide, vif, & celeste, tant plus que ton corps se rend terreux & caduq; tu concludras facilement, que ton ame a en soy la force & la vertu toute entiere, d'animer, de mouuoir & de sentir, mais que c'est le corps qui defect. Que qui luy bailleroit nouveau corps, & nouveaux instruments; elle seroit aussi vigoureuse que iamais; & que plus elle voit que le corps decline, & plus elle tasche de se recueillir en soy mesme, c'est à dire qu'elle n'est point le corps ny partie du corps, mais la vie & l'action du corps. Or puisqu'ainsi est, il ne faut point long temps disputer, si l'ame est vne substance ou vne qualite: car puisque les qualitez ne subsistent qu'en autruy, la vie qui fait subsister autruy, ne peut estre qualite. Et puisque l'ame fait que l'homme est hōme, qui ne seroit autrement qu'une

L'ame est vne substance.

charon-

charongne, l'ame sans doute est vne substâce formelle, & vne forme substantielle, si nous ne voulons dire, que l'homme, & ce corps mort ne diffèrent que d'accidens: voire vne substance bien excellente & plus infinimēt que l'homme exterieur, puisque par sa vertu elle en fait subsister vne autre, & parfait vne substance corporelle, qui semble par dehors auoir tant de perfections. Mais s'ensuit vne autre dispute, Si ceste substance est corporelle, ou incorporelle, qui merite d'estre examinée vn peu au long. Certes, si nous considerons la nature d'vn corps, il a certaines dimensions, & ne comprend que ce qui est proportionné à sa grandeur & capacité. Car comme il faut qu'il occupe vn espace en autruy; aussi faut il que les choses occupent vn certain espace en luy, dōt se fait que les choses n'y peuvent auoir place si elles l'excédēt, & que l'vne y fait tort à l'autre. Bref, si la chose est plus petite que le corps qui la contient, tout le corps ne la contiendra pas, mais seulement vne partie d'iceluy: & si plus grāde, vne partie en demeurera hors; car tous corps ne sont commensurables que par la quantité. Or nous voyons que nostre ame contient le ciel & la terre, sans qu'ils s'y entr'empeschent; le passé & le present, sans qu'ils s'entrenuissent; infinis lieux, personnes, villes, sans qu'il y ait presse en nostre entendement: Que les choses grandes y sont selon leur grandeur, les petites selon leur petitesse, les vnes & les autres toutes entieres en toute entiere, & non partie d'elles ou en vne partie d'elle seulement. D'auantage plus elle se remplit & plus elle est capable, plus elle loge de choses & plus en appete elle; & plus grandes elles sont & plus propre est elle à recevoir les tresgrādes, S'ensuit donq, que ceste ame, qui

Incorporelle.

car il y a  
 l'ame qui

— 110 —

qui est en quelque façon infinie, ne peut estre vn corps; & d'autant moins le peut elle estre, que logeant tant de choses & si grandes en elle, elle loge soy mesmes en vn si petit corps. Derechef, comme mille lieux diuers se trouuent en elle sans tenir place, aussi sans changer de place se trouue elle en mille lieux, & non par succession de temps, ny par interualles, mais bien souuent tout en vn moment. Commande à ton esprit d'aller à Constantinople, à l'heure mesmes de reuenir à Rome, & derechef à Paris ou à Lyon: commande luy de passer le trauers de l'Amerique, ou de circuir l'Afrique; il fait tout ce chemin en vn instant, & entant que tu commandes il y est; & premier que l'ayes r'appellé, en est reuenu. Or y a il corps qui puisse se trouuer en diuers lieux, qui y passe sans mouuement, qui se meue qu'en temps; voire, que selon vn temps, proportionné à peu pres, & à ses pas, & à la longueur du chemin qu'il doit faire? Certes nostre ame n'est donq point vn corps, & d'autant moins le peut elle estre que logeant en ce corps si mobile, elle ne se meut point avec ce corps. Il est certain aussi, que deux corps ne peuuent penetrer ny contenir l'vn l'autre; car le plus grand contiendra tousiours, & le moindre sera contenu. Or est il, que nous penetrons non seulement dedans les corps, mais par vne certaine façon dedans les esprits les vns des autres, que nous nous entrecomprendons en nous entr'entendant, que nous nous entretenons en nous entr'aymant, &c. S'ensuit donq que ceste substance capable de comprendre vne chose incorporée, ne peut estre corps, & d'autant moins que ce corps mesmes, qui la semble contenir, ne la tient point. Mesmes ceste ame est si loing d'estre corps, & si manifestement

ment esprit, que pour loger toutes choses en soy, elle les rend, en vne certaine façon spirituelles, & les despoüille de leurs corps; & s'il y auoit rié de corps en elle, seroit incapable d'entrer en la cognoissance des corps. Ainsi en vn miroüier se representent mille figures diuerses. Si en la glace du miroüier il y auoit vne propre figure, le miroüier ne les rendroit pas. Et en l'œil s'impriment toutes choses visibles: si en la prunelle y auoit quelque couleur particuliere, ce luy seroit vne taye, ou il verroit tout semblable à sa taye, ou il ne verroit du tout pas. La lāgue qui gouste toutes sortes de saueurs, si elle n'est simple, ains abbrüée d'humeur, toutes choses luy semblent de mesme, si d'amer ameres, si de pituite fades: mesmes si elle est amere, elle ne peut iuger de l'amertume mesmes. Pour conceuoir toutes figures, toutes couleurs, toutes saueurs, il faut estre exempt de toute figure, de toute couleur, de toute saueur: & pour cognoistre & comprendre par intelligence tous corps, comme fait nostre ame, il faut qu'elle soit exēpte de tout corps; voire si elle auoit rien de corps, elle ne cōceuroit aucū corps. Si nous examinons encor de plus pres la nature d'vn corps, nul ne reçoit en soy la forme substātielle d'autruy, sans perdre ou alterer la sienne; & nul ne parvient d'vne forme à l'autre, sans corrompre la premiere. Cela se voit au bois quand il reçoit le feu, au grain quand il germe, & ainsi des autres: qu'est ce donq de nostre ame, qui reçoit & conçoit les formes de toutes choses sans corrompre la sienne; & qui plus est, plus en reçoit & plus se parfait? Car plus elle en reçoit, & plus elle entend; & plus elle entend, plus elle est parfaite? Si c'est vn corps, ie vous prie d'où? & de quelle mixtion? Si des quatre Elemens, com-

ment



ment donnera vie ce qui n'en a point; comment entendement, ce qui mesmes ne sent point? Si de la mixtion d'iceux; qui dira que de plusieurs choses qui ne sont point s'en face vne qui ait estre: de plusieurs superficies vn corps, de plusieurs corps vne ame, de plusieurs morts vne vie, de plusieurs tenebres vne clarté? Et que ne disons nous plustost, que celuy qui outre nature a fait la mixtiõ de ces corps, pour bastir nostre corps, a aussi inspiré vne ame en ce corps? Bref, le propre du corps c'est de patir; le propre de nostre ame est d'agir; & si le corps n'est poussé par autruy, c'est vn tronc: & ores que nostre ame intellectuelle n'eust rié à mouuoir en dehors, elle ne laisse de se pourmener en soy mesmes. Il faut donq conclurre, & par ces raisons, & par semblables, que nostre ame est vne substance incorporée, encores qu'elle soit vnie à nostre corps. S'ensuit aussi, que nostre ame est immaterielle, veu que la matiere ne reçoit forme que selõ sa quãtité, & vne seule, au lieu que nostre ame les reçoit toutes sans quantité, & autant qu'il en peut venir ensemble: & veu encor que nulle matiere ne reçoit deux formes contraires, au lieu que nostre ame comprend & reçoit le feu & l'eau, le chaut & le froid, le blanc & le noir, non seulement ensemble, mais l'vn par l'aide & comparaison de l'autre: bref, veu q plus nous sortons de la matiere, & plus nous entédons: rien certes n'est plus contraire à la substãce de nostre ame, que la nature de la matiere. Que si derechef ceste ame intellectuelle n'est ny corps ny matiere, ny dependante en ses meilleures actiõs de la matiere, elle subsistera de soy, & ne pourra proceder ny de corps ny de matiere: car que produit le corps que corps, & la matiere que matiere, & le materiel que subiect

à la ma-

Immaterielle.

à la matiere? Et par ainsi, c'est vn esprit immateriel, & subsistent de soy : mais voyons s'il est corruptible & mortel ou non. Certes qui croira Plutarque, ceste dispute sera vaine : car il enseigne que la doctrine de la Prouidence diuine & l'immortalité de nos ames, sont si ioinctes, que l'une n'est qu'une dependance de l'autre. Et de fait, pourquoy est creé le Monde, s'il n'y a qui le contemple: & pourquoy contemplerons nous le Createur au Monde que pour le seruir : & pourquoy le seruiron nous sans esperance : & comment nous aura il douéz de si rares dons, qui ne nous font pour la plus part que tra-uailer en ceste vie, si nous perissons comme l'herbe & l'animal, qui ne le cognoist point? Mais pour satisfaire à ces miserables qui vont tousiours comme la beste deuant eux, sans prédre vne fois de leur vie le loisir d'entrer en leur dedans, taschons à leur repeindre icy par viues raisons leur vraye forme, que par tant d'ordures ils s'effortent d'esfacer.

L'ame de l'homme, auons nous dit, n'est point le corps; elle ne croist point, ny decline avec le corps, ains l'entendement s'accroit à mesure que le corps decline; & plus proche il est de la mort, & plus se sent il libre; & plus le corps se descharne, & plus agile est il: pourquoy donq voulons nous que ce qui se rend plus fort par la foiblesse du corps, ce qui s'esleue lors que le corps decline, se reduise en pouffiere avec le corps? A l'homme les sens faillent, par ce que les yeux & leurs esprits defaillent; à l'auengle l'entendement multiplie, par ce que ses yeux ne le traueillent; au vieillard la raison se parfait, tant plus que la veüe se rarit. Que ne disons nous donq, que le corps faut à l'ame, mais non l'ame au corps; que les lunettes sont percées, mais que la veüe est bone:

& com-

Subsistente de  
foy.  
Plutarq. au  
traicté pour-  
quoy Dieu dif-  
fere la puni-  
tion, &c.

Incorruptible.

& comment iugeons nous que l'ame se perd avec les sens? Si l'œil voit & si l'oreille oit, veu que nous auons deux yeux & deux oreilles, que ne voyons nous deux choses, & que n'oyons nous deux sons? C'est donq vne ame qui voit & qui oit, & ce que nous estimons nos sens ne sont que les instruments des sens. Si lors aussi qu'ils sont clos ou creuez, nous voyons mille choses en nostre entendement, & si mesmes nostre entendement est plus vif, qu'à le plus vif de nos sens est comme mort & esteint; comment est l'ame intellectuelle liée & attachée aux sens? Et quelle conclusion est ce donq, L'ame meurt puisque meurent les sens, veu que quand ils meurent croist le vray sens? Et qu'est ce autre chose dire, sinon, La beste est morte puisqu'elle a perdu ses yeux, veu que nous la voyons viure apres les yeux? Aussi nous auons prouué que l'ame n'est point ny corps ny dependante du corps. Puisqu'ainsi est; pourquoy la voulons nous mesurer selon le corps, elle qui mesure tous les corps, & pourquoy faire mourir avec luy, elle en qui viuent par vne certaine façon ceux qui sont morts, il y a plusieurs siecles, & quel heurt craignons nous qu'elle rencontre, puisqu'elle n'en rencontre point en ce corps mesmes? Que l'homme perde vn bras, son ame est toute entiere. Qu'il soit perclus de la moitié de soy, tout aussi bien: car elle est toute en soy, & toute en chaque partie, vnie en soy & en sa substance, & en sa vertu espanduë par tout le corps. Que le corps perisse piece à piece, elle demeure vne. Qu'il s'esfeigne, le mouuement s'affoiblit, les sens faillent, la force se perd, l'entendement pour celà n'en demeure moins sain ny vigoureux iusques à la fin. La maison est percée à iour de toutes parts sans qu'il

T

s'eston-

s'estonne; la place telle fois ruinée premier qu'il parte, & ne la quitte que lors que tout moyen d'y loger luy est osté. Les animaux certes perdent la vie & l'action avec le sang; car avec iceluy les esprits animaux s'en vont: nostre ame au contraire, si bien nous y regardons, se referre lors en soy; & quãd nos sens sont esteins, rasche d'autant plus à surmonter soy mesmes; faisant, quand ce corps vient à luy failir, d'aussi belles actions & bien souuent plus, qu'elle n'aura fait en toute sa vie, disposant di ie de soy, de sa famille, de sa Republique, d'vn Empire mesmes, avec plus de pieté, d'equité, de prudence, de moderation, qu'elle n'aura iamais fait, voire en vn corps, si haue, si desnúé, si hectique, si perclus par dehors & si pourry par dedans, que qui le voit n'y voit rien que terre, encor que qui oit ses propos soit rauy au ciel & par dessus. Qui voit vne ame si viue en vn si foible & si pauvre corps, dira il pas, comme des poulets qui s'efforcent en la coque, que c'est vne coque qui se casse, mais que ce qui est dedans esclost? Voyons aussi ce qui fait ordinairement perir les choses. Le feu s'esteint, c'est ou faute de nourriture, ou par son contraire qui est l'eau. L'eau se resoult en air, c'est par son contraire qui est le feu. La plante meurt, c'est ou par vne froideur ou secheresse extreme, ou par ce qu'on la coupe, ou arrache violemment. L'animal aussi, c'est ou par cõtrarieté d'humeurs, ou par ce que l'aliment luy defaut, ou nature à l'aliment, ou par vne violence externe. De toutes ces causes quelle sçaurions nous choisir, qui puisse rien contre nostre ame? Contre l'ame, di ie, de l'homme qui est vne substance intellectuelle, incorporée, immatérielle, encor qu'elle soit vníe à vne matiere, & à vn corps? Sera ce la cõtrarieté des choses.

ses. Mais qu'estce qui puisse estre contraire à celle qui loge egalement les contraires en foy, qui les entend l'vn par l'autre, qui les renge sous vne mesme science; bref, en qui les cōtraires mesmes despouillent leur contrarieté, non plus pour s'entrechasser, mais pour s'entresuiure? Le feu est chaud, & l'eau est froide. Nos corps abhorrent ces contrarietez là & en patissent. Nostre entendement les conioinct ensemble sans se brusler ny refroidir, les oppose l'vn à l'autre, pour les mieux cognoistre. Et ce qui s'entredestruit par tout le Monde, s'entr'instruit en nostre entendement. Rien aussi n'y a il plus cōtraire à la paix que la guerre, & en preparant la guerre il sçait entretenir ou faire la paix, & en contregardant ou poursuiuant la paix, prepare soigneusement la guerre. La mort mesmes qui esteint nostre vie, ne peut estre contraire à sa vie; car il cherche la vie par la mort, & la mort par la vie. Or qui sçait faire la loy aux choses plus contraires, que peut il rencontrer en l'vniuers qui luy puisse contrarier? Quoy donq? faut de nourriture? mais comment peut elle faillir au Monde, à qui se sçait nourrir de tout le Monde? Et comment luy derechef à elle, qui plus il est plain de sa viande, & plus capable est il, & d'en prendre & d'en digerer? L'animal se paist de certaines choses; nostre esprit de routes. Ostez luy les sensibles, les intelligibles luy demeurent; ostez luy les terrestres, les celestes luy abondent. Ostez luy, bref, tout ce qu'en ce Monde luy peut estre osté, voire ce Monde mesmes, c'est lors qu'il se paist plus à son aise; & que selon son naturel il fait meilleure chere. L'animal aussi s'emplit d'une certaine mesure, & se récréé en certaines choses. Mais qui est ce qui peut emplir nostre esprit? Emplissez le tāt que vous

pourrez de la cognoissâce des choses, c'est lors que l'appetit luy en vient tant plus. Plus il en prend & plus il en desire, & iamais n'en sent ny cfudité ny indigestion pour celà. Que diray-ie encor? Vuidez nostrentendement de soy mesmes, c'est lors qu'il vit en celuy, & de celuy en qui vivent toutes choses: emplissez le de sa cognoissance-propre, c'est lors qu'il se sent plus vuide & plus affamé de celuy-là mesmes. Or celuy qui ne se peut assouvir de rien, & qui se nourrit & entretient de toutes choses, celuy qui vit proprement de cil en qui se soustient tout ce que nous admirons icy bas, peut il mourir ou decheoir faute d'aucune chose? Qu'est ce aussi de la violéce, sinō le choq de deux corps? & quel peut il estre d'un corps contre vne substance spirituelle, voire de deux esprits l'un contre l'autre, veu que lors qu'ils se veulent entredestruire, ils s'entr'instruisent le plus souuent? Et s'il ne peut estre offensé, ny par le dedans, ny par le dehors, reste il rien en la nature qui naturellement luy puisse nuire? Mais, peut estre, se debilitera il par la force mesmes de son obiect, comme nous voyons auenir à nos sens. Car nos sens plus la chose qu'ils sentent est excellente en son genre, & sensible, & plus ils s'en offensent: le touchement par le feu; le goust par l'aspreté; le sentiment par vne forte odeur; l'ouye par vn esclat de tonnerre, ou par la cheute d'une riuere; la veüe par le regard du Soleil, du feu, & de tout ce qu'il y a d'esclattant. le laisse que pour la plus part ce n'est pas proprement la vertu sensiuë qui patit, ains les instruments extérieurs d'icelle seülement. Mais voyons si en nostre ame intellectuelle il y a rien de semblable. Certes au contraire plus la chose est intelligible & excellente, & plus elle recrée & cōfor-

te no-

te nostre entendement. Si elle est obscure, & que nous ne l'entendiōs qu'à demy, elle ne nous offense pas, mais elle ne nous peut plaire: mais comme nous commençons à l'entēdre, & elle aussi à nous agréer, & plus haute elle est, & plus excite t'elle la vertu de nostre entendement, & luy tend comme la main pour y atteindre. A ceux qui ont mauuaise veüe, on leur defend les choses fort esclattantes: à ceux qui ont l'entendement encores rude, on leur propose les choses plus intelligibles: & là où commence le sens à viuement sentir, là est il contraint de quitter, comme s'il sentoit sa mort mesmes. Au contraire, où l'entendement commēce à entendre, là desire il de continuer tant plus. D'où celà, sinon que nos sens s'exercent par iustruments corporels, mais nostre entendement par vne substance incorporelle, qui n'a besoing de l'aide du corps? Et si la nature, la nourriture, les actiōs de nostre ame, sont si differentes & de celles du corps, & de tout ce qui s'exerce par le moyen du corps; y a il rien de plus puerile que de iuger nostre ame mortelle par l'accourcissement des sens, ou la mortalité du corps? Rien au cōtraire de plus solide que de la conclurre immortelle en sa nature; veu que la mort & violente & naturelle procede du corps & par le corps? Voyōns aussi que c'est que mort ou corruption. C'est, dient ils, la separation de la matiere d'avec la forme; & par ce qu'en l'hōme l'ame est considerée commela forme, le corps comme la matiere la separation de l'ame & du corps s'appelle communement Mort. Mais, quelle donq peut estre la mort de l'ame; puisqu'elle est comme nous auōs dit sans matiere; vne forme; drie; subsistēte d'elle mesmes? Car, comme dit quelqu'vn, on peut oster la rōdeur

ou la quarrurè à vn tableau de cuiure, par ce qu'elle ne subsiste qu'en la matiere; mais s'il y pouuoit auoir vne forme circulaire, qui subsistast de soy sans la matiere, sans doute, qu'elle demeureroit tousiours. Qui plus est, comment peut estre la corruption d'une chose, ce qui en est la perfection? Moins est l'homme materiel, & plus il a d'entendement: moins est nostre entendement attaché à ces choses corporelles, & plus il a de vigueur: bref, sa pleine vie, c'est vne pleine abstraction de la matiere & du corps. Tout celà est si clair qu'il n'y faut aucune preuue. Or nous sçauons que chaque chose opere selon son essence; & que ce qui parfait les operations d'une chose, parfait aussi son essence. S'enfuit donq, que la separation du corps avec l'ame, de la forme avec la matiere, qui parfait, comme nous auons dit, l'operation de l'ame, parfait aussi & fortifie son essence; tant s'en faut qu'elle la puisse en rien corrompre. Et puis qu'est ce mourir, qu'estre corrompu? Et estre corrompu, sinon patir: & patir, sinon receuoir? Et qui reçoit toutes choses sans patir, comment peut il receuoir corruption par aucune chose? Le feu corrompt nos corps: aussi patissons nous en le receuant. Aussi fait vn froid extreme. Si nous n'en patissons, il ne nous geleroit pas. Nos sens aussi se gastent par la force excessiue de leurs obiects. C'est qu'ils reçoient & perçoient chose qui les offense; & que la façon selon laquelle ils s'exercent enuers leurs obiects, est subiecte à patir. L'ame intellectuelle qui reçoit toutes choses en vne façon selon laquelle elle agit & ne patit point, à sçauoir intelligiblement, comment pourra elle se corrompre? Car qui est la chose dont nous patissons en l'entendant, en la substance de nostre ame,

qui



qui corrompe l'essence de nostre entendement en la conceuant? Aussi peu l'offense le feu que l'air, & l'air que le feu. Aussi peu les glaces de Norwege, que les sablons bruslans de la Libye. Le vice mesmes aussi peu que la vertu: car tant s'en faut qu'ils luy soyent contraires, qu'il ne les entend iamais mieux qu'en les opposant. Qui donq ne patit de rien, ains prend subiect de se parfaire de toutes choses, ne peut estre gasté ny pourry par aucune chose. Derechef, Qu'est ce que la mort? Le bout du mouuement & le terme de ceste vie. Car en viuant nous mourons, & en mourant nous viuôs, & n'entrons point vn pas en la vie que nous ne nous auacions vn pas vers la mort, ne plus ne moins qu'vn horloge, monté pour certaines heures, qui perd minute à minute son mouuement en se mouuant. Ostez, di ie, le mouuement au corps; il n'a plus de vie; voyons si l'ame aussi s'emporte quand & ce mouuement. Si elles'emporte avec ce mouuement, elle se meut avec luy. Au contraire, que l'ame soit en repos ou qu'elle traueille selon ses propres operations, elle ne se sent point, ny du batement du cœur, ny du poux de ses arteres, ny du soufle de son poulmon. C'est donq vn bateau qui nous amene à vau l'eau, cheminons ou non; mais quand il est attaché & arresté, nous ne laissons pas de nous pourmener sans luy. Si l'ame aussi est subiecte à la corruption finale du corps, elle est aussi subiecte à ses mutations; & si aux mutations, elle l'est aussi au temps. Car mutations sont especes, ou plustost consequences de mouuement; & les mouuemens ne se font qu'en temps. Or l'homme selon son corps à certaines periodes, esquelles il reçoit manifeste mutation, & selon lesquelles il croist & decline; &

le plus souuent où commence la declinaison du corps, commence la vigieur de l'entendement; & au contraire le poil viendra au menton aux vns; & grisonnera aux autres: que l'esprit, faute de culture, ne môstrera aucun signe d'adolescence ou d'accroissement. D'auantage, le temps passé au regard du corps ne se peut rappeler, au lieu qu'au regard de l'esprit il est toujours present, voire parfait, accompli, accroist nostre esprit; & le fait comme rajeunir tous les iours, au lieu qu'il fait vieillir, & escouler, & emmene quād & luy la vie de ce corps. S'ensuit donq que l'ame intellectuelle n'est point subiecte au temps, ny par consequent à toutes les mutations & corruptions qui suiuent le temps. Disons encor, Nul n'entretient sa vie de plus parfaite chose que soy: & rien aussi ne comprend plus que soy-mesmes. Mais les choses corruptibles viuent de corruptibles, & n'en peuuent viure sans les corrompre, les animaux des herbes, & les hommes des animaux &c. Et pourtant celles qui viuent d'incorruptibles, & qui les peuuent conceuoir & comprendre, voire cōuertir en leur nature & nourriture sans les corrompre, sont incorruptibles. Or l'ame de l'homme, c'est à dire, ceste ame intellectuelle cōçoit la raison & la verité, & se paist & se fortifie d'icelle. Et la raison & la verité sont choses incorruptibles, non subiectes aux lieux, aux temps, ny aux mutations, mais fixes, immuables & permanentes. Car que deux & deux soyent quatre, que la raison de huit à six soit comme de quatre à trois, & que le Triangle ait trois angles egaux à deux droits &c. sont veritez qui ne se changent point par siecles, non moins vrayes que quand Euclide les disoit; & ainsi des autres. S'ensuit donq, que l'ame qui comprend

prend raison & verité choses non subiectes à corruption, n'y peut estre aucunement subiecte. Qui est-ce apres, de tous les hommes, qui ne desire estre immortel, & qui le peut desirer s'il ne comprend que c'est; & comment peut-il estre capable de l'entendre s'il ne l'est de l'estre? Certes nul de nous ne desire d'estre eternel; car aussi nul ne l'est, & nul ne le peut estre. Et comme nous ne le pouuons estre; aussi peu pouuons nous comprendre que c'est. Car qui est celuy qui ne se confonde à penser seulement à vne Eternité? Au contraire, il n'y a courage si vil qui ne desire l'immortalité; & ceux mesmes qui ne la croyent point par nature, la veulent obtenir par art & par industrie; les vns par liures, les autres par statuës, les autres par inuentions, & les plus grossiers mesmes se figurent bien que c'est d'immortalité, & sont capables & de la conceuoir & de la croire. Qu'est-ce? sinon q nos ames qui sont creées ne peuuent conceuoir vne nature eternelle? mais par ce qu'elles sont creées immortelles, conçoient bien l'immortalité? Et à quoy puis apres, ce desir vniuersel, s'il n'est naturel, & comment naturel s'il est vain? & non seulement vain, mais pour nous seruir de geenne & de tourment? Sondons encores plus auant: Qui peut disputer, douter seulement, si l'ame est immortelle ou non, s'il n'est capable d'immortalité? Qui peut entendre la difference qui est entre mortel & immortel, que celuy qui est immortel? L'homme distingue entre ce qui est raison & qui ne l'est pas, nous l'en appellons raisonnable. A qui disputera qu'il ne l'est point, ne faudra que la dispute pour le conuaincre; car il le voudra prouuer par raison. L'homme sçait distinguer les natures mortelles & immortelles. Disons donq aussi

qu'il est immortel: car qui disputera à l'encōtre, sera contraint d'apporter de telles raisons, qu'elles mesmes le feront iuger immortel. Tu dis, L'ame ne peut estre immortelle, car pour estre telle il faudroit qu'elle eust des actions separées d'avec le corps. Quād tu pèses celà en ton esprit, regarde ce que fait ton corps. Mais encor, qui t'a rāt appris de la nature immortelle, si tu n'es immortel: & qui est l'animal qui peut dire, quelle est l'action d'un animal raisonnable, si luy-mesmes n'vloit de raison? Tu dis encor, si l'ame est immortelle, elle est exempte de telles & telles passions & c. Comment entres-tu si auant en la nature qui est au dessus de toy, si tu es mortel? Toutes les raisons que tu allegues contre l'immortalité de l'ame, combattent directement pour la prouuer: car si ta raison n'estoit au dessus des choses mortelles; tu ne scaurois mortel ny immortel. Or ce n'est pas vn homme conuoiteux au dessus des autres qui la desire, ou sage par excellence qui la comprend, mais tout le genre humain sans distinction. Ce n'est donq point vne science ou vn naturel qui mette differēce entre vn homme & l'autre, telles que nous en voyons entre plusieurs: mais bien vne nature commune à tous hommes par laquelle ils sont faits differents des autres animaux, lesquels ne montrent en aucune action desir de se suruiure, ny cognoissance du viure, & desquels pourtant l'ame s'escoule avec le sang, & se suffoque avec le corps. Imagine, si iamais tu as esté attendant la mort, les discours que tu fais en ton esprit; iamais tu ne luy auras peu persuader ny faire comprendre qu'il meure avec ce corps: mais lors mesmes qu'il en dispute contre soy, il s'eschappe, ie ne sçay comment, hors de toutes tes conclusions

fions, & discourt de ce qu'il sera & deuiendra hors du corps. Epicure mesmes en aura disputé toute sa vie; & vient il à mourir, il ordōne vne pension pour faire des festins au iour de sa naissance. Pourquoy, ie vous prie, des festins, pour la naisāce d'un pourceau, puisqu'il s'estime tel? Et qu'est ce donq, sinon sa nature propre, qui retracte & confute tous ces vains argumens en vn seul mot? Vn autre aura taché d'abolir en soy par tous moyens l'opinion de l'immortalité; par ce qu'il aura vescu meschāment en ceste vie, il se veut faire croire qu'il n'y a point de iustice en l'autre. C'est lors que sa nature se resueille & reuiet au dessus comme du profond de l'eau, & luy repeint à ce moment deuant les yeux ce qu'il a pris tāt de peine à effacer. Et de faict, combien en auons nous veu qui auoyent contemné toute religion, qui à ce point là ne sçauoyent à quel saint se vouer; tant la vie future leur estoit clairement presente? I'aime mieux, disoit Zenon, voir vn Indien qui se fait brusler alegrement, qu'ouyr tous les Philosophes du Monde discourās de l'immortalité de l'ame. Aussi est ce à la verité vn Syllogisme fort cōcluant. Mais disons donq, I'aime mieux voir vn Athée, ou vn Epicurien resmoignant l'immortalité de l'ame, & faisant volontairement amende honorable à nature, sur vn eschafaut, que tous les docteurs qui la puissent disputer en chaire. Car ce qu'ils dient là, ils le dient sobres & comme à ieun, au lieu que ce qu'ils auront dit toute leur vie, doit estre tenu pour propos d'yurongnes, à sçauoir de gens enyutez & endormis és delices & plaisirs de ce Monde, esquels le vin, la luxure & les vapeurs parlent & non eux mesmes. Que dirons nous plus? Nous auons dit, Qu'en l'hōme interieur il y a trois hōmes

Clemens liu. r.

Triple vie en  
l'homme.

hommes, le vegetal, le sensuel, & l'intellectuel: Disons d'ôq, qu'en iceluy mesmes il y a trois vies continuées de l'une à l'autre; celle de la plante, celle de l'animal, & celle de l'homme, ou de l'ame. L'homme pendât qu'il est au ventre de la mere, vit seulement & croist; son esprit semble dormir, ses sens sont assoupiz, il semble n'estre rien plus que la plâte. Qui considerera toutesfois ses yeux & ses aureilles, sa langue, ses sens, & ses mouuements, iugera aisémēt qu'il n'est pas fait pour estre tousiours en ceste prison, où il ne voit & n'oit goutte, & n'a aucun espace pour se pourmener, mais pour venir en vn lieu; où il y ait à voir & à contempler, & à exercer toutes les facultez que nous y remarquons. Comme il est fort y il cōmence à voir, à sentir & à mouuoir, & petit à petit vient à exercer parfaictement ses parties, & trouue en ce Monde vn obiect propre pour chacune, pour l'œil les choses visibles, & pour l'ouïe les sons, & pour le toucher les corps, &c. Mais outre celà nous y remarquons vn entendemēt, qui regarde par les yeux le Monde comme par des fenestres; mais qui en tout le Monde ne trouuant obiect digne de soy, s'esleue iusques à celuy qui l'a fait, qui en cest vniuers, & non en ce corps seulement loge comme empresse, qui par les sens & quelquesfois sans le sens monte au dessus des sens, & fait des efforts pour voler hors de soy, comme l'enfant pour sortir de la matrice. Certes adonq deuous nous dire, Que cest entendement ou intellect ne doit pas tousiours estre en prison: Qu'un iour il verra tout à clair, & non par ces lunettes ternes & troubles: Qu'il viendra en lieu, où il y ait vn obiect vrayement intelligible: Qu'il aura sa vie libre de tous ces cepts & de toutes ces passiōs corporelles. Bref, cōme  
l'hom-

l'homme a esté préparé en la matrice pour estre mis en ce Monde, qu'aussi est il comme préparé en ce corps & en ce Monde pour viure en l'autre. Nous apprehendons quand naturellemét il faut sortir de ce Monde. Et qui est l'enfant, si nature par son artifice ne l'en chassoit, qui voulust sortir de son cachot, qui n'en sorte comme pafiné & perdu; qui, s'il auoit la cognoissance lors & la parole, n'appellast mort ce que nous appellons naissance, sortir de la vie, ce que nous disons y entrer? Tandis que nous y sommes nous ne voyons goutte, encor que nous ayons des yeux: plusieurs mesmes ne remüent point, sinon en vne frayeur ou quelque accidēt semblable; & ceux qui remüent ne cognoissent point qu'ils ayent sens ne mouuement. Pourquoy donq trouuerons nous estrange qu'en ceste vie nostre intellect voye si peu? qu'en plusieurs ceste nature immortelle ne se ramentöiue qu'à l'extremité; qu'aucuns mesmes n'en pensent point auoir de telle, encor qu'en ne le pensant point ils monstrent qu'ils en ont? Et doutons nous que l'enfant n'ait autant de resistance naturelle à laisser ceste pauvre peau qui l'enueloppe, que nous de cōtradiction en nos sens, & en nostre raison emprisonnée, quand il faut laisser les biens & les plaisirs de ce Monde, ou mesmes ceste chair qui nous enseuelit? Et s'il auoit quelque peu de cognoissance, diroit il pas qu'il n'est que de viure où il est, comme nous qu'il n'est que de viure en ce Monde où nous sommes? Et tiendrait il pas ce Theatre de nos sens pour fable, comme plusieurs le Theatre qui est préparé à nos esprits? Certes, concluons donq, par où nous auons commencé: L'homme est exterior & interieur. En l'exterior, qui est le corps, il represente l'estre & la proportion

de tou-

de toutes les parties du Monde. En l'interieur qui est l'ame, la vie, selon tous ses degrez, de tout ce qu'il y a de vie au Monde. En la matrice il vit comme la plante; mais il y a celà de plus, qu'il a vn commencement de sens & de mouuement qui excède la plante, & qui se prepare à estre animal. En ceste vie, il a les sens & les mouuemés en leur perfection qui est le propre de l'animal; mais outre celà vn commencement de discourir & de contempler, qui tend à vne autre vie; & aillieurs se doit parfaire, telle que l'animal n'a pas. En la vie auenir il a les actions de son intellect libres & accomplies, vn object ample pour l'emplir, vne lumiere intelligible au lieu d'vne sensible: cōme en entrant en ce monde il est fortly comme d'vn autre; ainsi sortant de cestuy-cy il entre en vn autre. De la premiere il entre en la seconde, comme par faute de nouiriture, mais plus fort de mouuement & de sens; & de la seconde il entre en la troisieme, comme faute de mouuement & de sens, mais plus fort de discours & d'esprit. Et le passage de la premiere en la seconde nous l'appellōs naistre: quelle raison donq y a-il d'appeller celuy de la secōde en la troisieme, mort? Bref, qui aura consideré, comme toutes les actions de l'esprit humain tendent à l'auenir sans qu'il se puisse iamais arrester au present, quelque plaisant ou agreable qu'il luy puisse estre, iugera par toutes icelles, que son estre, qui en chaque chose, comme dit Aristote, suit l'operer, est aussi totalement panché vers l'auenir, comme si ceste vie ne luy estoit qu'vn bac à passer, & qu'au delà d'icelle, comme d'vne eau coulante, il deust trouuer sa demeure & son vray logis. Mais il est desormais temps de voir ce qu'on dit au contraire: en quoy nous aurons à re-

marquer



marquer ce que nous difions parauant, que s'il n'y auoit rien en nous que caduq & mortel, nous ne ferions pas si ingenieux à examiner l'immortalité que nous sommes: car des contraires n'y a qu'une science. Si l'homme n'estoit mortel, c'est à dire, s'il n'auoit vne vie, il ne pourroit disputer de la vie mortelle: ny de l'immortelle aussi, s'il n'estoit immortel: Reuenons donq sur nos brisees. Quelqu'un dira que l'ame meurt avec le corps, par ce que l'ame & le corps n'est qu'un; & il croit que ce n'est qu'un, par ce qu'il ne voit que le corps. C'est l'argument de ceux qui nioyent vne Diuinité, par ce qu'ils ne la voyoyent point. Mais par les effects tu as cognu qu'il y a vn Dieu. Par les effects iuge que tu as vne ame: car au corps mort tu vois les mesmes parties, mais les mesmes effects tu ne les vois pas. L'œil si l'homme est mort ne voit goutte: si ne fera son œil en rien changé. S'il vit, il voit infinies choses diuerses; c'est donq vne force qui ne gist point au corps. Tout vif & voyant qu'il est, il ne se voit point soy-mesmes. N'admire donq point si tu as vne ame, & que ceste ame ne se voye point: car ta vertu visue s'elle se voyoit, ne seroit plus vertu visue, mais chose visible: & l'ame s'elle se voyoit, ne seroit plus ame; c'est à dire, l'action & la vigueur du corps, mais vn corps inhabile de soy à action, vne masse subiecte à passion; car nous ne voyons rien que les corps: mais en ce, comme i'ay ià dit, vois-tu autre chose que le corps: que si ton œil estoit teint de quelque couleur, il n'en pourroit voir d'autres; & toy donq qui imagines tant de corps diuers, dois auoir quelque vertu en toy qui ne soit point corps. Soit, dient ils, Que nous ayons vne vertu sensuelle, mais d'intellectuelle nous n'en auons point; ains

l'intel-

l'intellectuelle que nous appellons, n'est autre chose qu'un excellent sentiment, ou plustost vne consequence des sens: & si la sensuelle meurt, aussi fait le reste. Certes en ce mesmes que tu dis, tu as surpassé les sens: ce que tu n'eusses pas, si tu n'eusses rien outre le sens. Car quand tu dis, Si la sensuelle meurt, aussi le reste, c'est vne raison procedante d'un terme à l'autre, un Syllogisme concludant vne chose de l'autre. Or les sens sentent leurs objets; mais quelques vifs qu'ils soyent, ils ne syllogisent pas. Nous voyons vne fumee; iusques là s'estend le sens. Mais si nous disons, Il y a donq du feu, & recherchons, qui l'a peu allumer: cela surpasse la faculté des sens. Nous oyons vne musique, aussi fera l'animal; mais il oit la musique comme un son; nous comme vne harmonie, & sçauons la cause des accords & discords qui contentent ou qui offensent nos sens. Ce qui oit le son, c'est le sens; ce qui iuge des sons, est autre chose que le sens. Ainsi est-il du flairer, du goustier & du toucher. Ce que nous flairons, goustons & touchons les odeurs, les saueurs & les corps, c'est bien œuvre des sens. Ce que nous iugeons par l'odeur de la vertu interieure; par la saueur, de la salubrité & insalubrité d'une viande; par le toucher du poux; de l'ardeur ou vehemence de la fieure; voire que nous entrons par le dehors iusques au dedans des entrailles de l'homme, là où l'œil le plus vif de tous les sens ne voit goutte: certes c'est œuvre d'une plus puissante vertu que le sens. Et de fait, les animaux voyent, oyent, flairent, goustent & touchent, quelques vns mieux & plus viuement que l'homme. Nul toutesfois n'applique les couleurs, les sons, & les odeurs cōtraires; nul ne les fait seruir l'un à l'autre; nul à soy-mesmes. Dont appert, **Que l'homme surmon-**

surmonte l'animal par autre vertu que par le sens: & que ce qu'il est peintre, musicien ou medecin, luy vient d'aillieurs que de par les sens. Que diray-ie, que nous concluons bien souuent tout au contraire du rapport des sens? L'œil nous rapportera de loing qu'une certaine tour sera ronde, l'entendement la iugera quarrée; qu'une chose sera petite que nous iugerons grande; que les bouts d'une allée se ioindront, qui sera toutesfois parallele. Les Elephans, de Vitellio, qui passoyēt sur ce lōg pont, en furent trompez & tournoyent arriere; si n'ont ils pas faute de veüe, non plus que nous. Ceux qui les conduisoÿēt, ne le furent pas. Ils auoyent donq en eux outre les sens vne vertu qui corrige les sens, qui doit estre superieure d'iceux. Le mesme est des autres sentimens: car l'ouïe nous rapporte que le son est apres l'esclair; & nous sçauons qu'il est tout ensemble. C'est par vne vertu qui sçait cognoistre quelle proportion y a entre l'ouïr & le voir. Et la langue du febricitant luy dira bien, que le sucre est amer, qu'il sçaura bien dementir par sa raison. Bref; ceux qui ont les sentimens plus vifs, ne sont pas les plus sages, ny mieux entédus. L'homme donq differe de la beste, & excelle sur l'hōme par autre vertu que du sens. Car quant à ce qu'on dit que ceux qui ont plus veu, sont ordinairement les plus aduisez, maint a passé les mers & les riuieres qui se trouue aussi mal habile de là comme deça l'eau: & le cheual, qui a aussi bons yeux que celuy qu'il porte, n'en deuiendra pas plus prudent, ny, peut estre, le guide qui le conduit. C'est à dire, qu'il ne suffit de voir si on ne fait profit de ce qu'on voit. Or autre est la vigueur des sens, autre la vertu qui mesnage les sens; cōme certes autre est le rapport de l'espion,

& l'espion mesmes; & autre la prudence du capitaine qui le reçoit. Qui niera encor que le sens & l'entendement soyent diuers, ou qui mesmes n'accordera qu'ils soyent en beaucoup de choses contraires? Le sens dit, que nous fuyons la douleur, & nous baillerons nostre jambe au Chirurgien à couper. Il nous retire la main du feu, & nous le ferons appliquer sur nous. Qui verroit vn Sceuola brusler son bras sans grincer la dent, penseroit qu'il n'eust point de sens. Tant la raison se fait obeir au dessus du sens. Bref, le sens a son inclination, c'est l'appetit. L'entendement a la sienne, c'est la volonté. Et comme la raison corrige bien souuent les sens, & y est contraire; ainsi corrige la volonté l'appetit sensuel qui est en nous, & luy fait la guerre; car en la fièvre nous appetons de boire, & en l'apoplexie de dormir, & en la fausse faim de manger; ce que toutesfois nous ne voulõs pas: & plus vn homme suit ses appetits, & moins a il de volonté: comme plus il s'arreste au plaisir de ses sens, & moins ordinairement a il d'entendement. En apres, considerons les animaux qui ont ceste partie sensitiue: si nous n'auons rien de plus, comment vn petit enfant les mene il par troupeaux, & bien souuent où ils ne desirerent pas? Et d'où vient que tous en chaque espeece vivent, nichent, chantent d'une sorte, au lieu que les hommes ont loix, polices, bastimens, discours diuers & contraires. Et qui peut loger ces cõtrarietez, que qui n'a rien de contraire? Et comment seroit ce le sens, à qui son propre obiect est le plus cõtraire? Adioustez ce que nous auons ià dit, Que le sens n'a subiect que les qualitez des corps, au lieu que nous comprenons choses incorporelles, Sagesse, Prudence, Vertu, &c. Que le sens ne paruiet  
qu'aux

qu'aux choses singulieres, au lieu que nous en faisons des regles vniuerselles: Qu'il ne sent que les effects, au lieu que nous en cōcluons la cause: Que le sens s'offense des forts sensibles, au lieu que les choses fort intelligibles nous recreent. Bref, que ce que mesmes nous disputons pour les sens, nous procede d'aillieurs que des sens. Et nous iugerons facilement, que qui nie en l'homme vn entendement, outre le sens, distingué & separé du sens, ne peut auoir ny entendement, ne sens. Mais voicy la grosse dispute. Cest entédemēt, dient ils, ceste vertu intellectiue, qui est en l'homme, est corruptible comme la sensuelle. Nous pensons auoir prouué le contraire, mais encor examinons leurs raisons. Ils dient, La forme perit avec la matiere. Or l'ame est au corps cōme la forme; elle se corrompt dōq avec le corps. L'argument concludroit, si l'ame estoit vne forme materielle. Mais nous auons prouué qu'elle est subsistente de soy & immaterielle: Et de fait; plus elle quitte la matiere, & plus retiēt elle sa vraye forme. La corruption donq de la matiere ne la touche en rien. Derechef, si les ames viuent apres les corps, elles sont infinies, car le Monde est eternel, & nature n'endure rien d'infiny, comme nous sçauons: Elles ne viuent donq point apres les corps. Ains, di ie, nous auons prouué, que le Monde a eu commencement, & avec si solides raisons que tu ne les sçauois refuter. S'ensuit donq, que l'inconuenient que tu allegues, ne peut auoir lieu. Vn autre dit, Si les ames viuent, que ne le nous viennent elles dire? & pense bien auoir rencontré, ie ne sçay quoy de bien subtil. Mais quelle consequence, Nul n'est venu depuis tant d'années des Indes à nous, il n'y a donq point d'Indes. Ains par mesme argumēt

ne ferions nous point nous qui n'y allions point. Et puis quelle communication y a il entre choses corporelles & incorporelles, entre le Ciel & la terre, veu qu'entre les hômes qui viennent sous vn mesme Soleil il y en a si peu? Qui a esté créé magistrat en sa ville, ne retourne pas volontiers au lieu de son exil. Et l'ame qui est logée au seing de son Dieu, & en sa vraye patrie, perd l'enuie de ces choses basses, que d'enhaut elle estime moins qu'un petit poinct. Qui aussi est mis en prison estroicte, quelque desir qu'il aye, n'en peut pas sortir; & l'ame qui est sous la geole du Souuerain, n'a pas tous ses esbats pour en venir conter icy. A l'un la contemplation del' Eternel est vne prison volontaire: à l'autre sa cõdemnation vne volonté prisonniere. Mais nous voudrions que Dieu nous enuoyast l'un & l'autre pour nous faire croire, comme s'il auoit grand interest que nous creussions & non nous à croire. Et qu'est ce en somme tout celà, sinõ vouloir que quelqu'un r'entre dans le ventre de sa mere pour asseurer l'enfant cõtre les pasmaisons & douleurs de sa naissance, qu'il n'abhorreroit pas moins s'il auoit cognoissance que nous la mort? Mais laissons telles vanitez pour venir au principal. Vous dictes, nous diët ils, Que l'ame humaine est vne, encor qu'elle ait diuerfes facultez. Et nous voyons la sensitue & la vegetatiue se corrompre & perir: Il semble donq qu'aussi fait l'intellectiue. C'est en vn mot, comme qui diroit, Vous dictes que cestuy-cy est bon hõme, bon escrimeur, & bon iouëur de luth tout ensemble, l'espee luy a failly à la main, ou la main mesmes luy est deuenüe percluse: Il ne peut donq plus estre bon homme comme vous dites. Car quand il aura perdu ces instruments là, il ne laissera pas d'estre bõ  
 hom-

homme, ny mesmes d'estre escrimeur & iouëur de luth en habitude. Et quãd aussi ces exercices là auront failly à nostre ame, elle ne lairra de demeurer ce qu'elle est. Pour esclarcir ce poinct; des facultez de nostre ame; les vnes s'exercent par les instrumẽts du corps, les autres sans que le corps s'en mesle aucunement. Celles qui s'exercẽt par le corps, sont la vegetatiue & la sensitiue, qui peuuent estre cõparées comme le iouëur au luth. Cassez le luth au iouëur, l'art luy demeure, & l'exercice luy fault. Mais rendez luy en vn autre, il sera tout prest de recommencer. Et creuez vn œil à l'homme, la vertu de voir luy demeure, encor que le voir luy faille. Mais rendez aux plus vieux de ieunes yeux, ils verront aussi bien que iamais: Et ainsi est il aussi de la vegetatiue, à laquelle rendant vn bon estomach, vn bon foye, vne bonne chaleur, elle exercera ses fonctions aussi bien que deuant. Celle qui opere d'elle-mesmes & sans le corps, c'est l'intellecuelle (appelons la si nous voulons entendement.) Et si tu en doutes encor, considere, quãd tu consideres en quoy se sert ton ame du corps, tu verras que plus tu penses fermement, & moins tu vois; plus tu remuës ton esprit, & plus tu donnes de trefue à ton corps, comme n'y ayant rien plus contraire aux propres actiõs de l'esprit que les operations du corps. Or ceste faculté intellectiue peut estre comparee à l'homme, qui ores qu'il ait perdu & ses mains, & son luth, ne laisse pourtant d'estre homme, & de faire les vrayes actions de l'homme, discourir, mediter, vser de raison & c. voire d'estre iouëur & homme comme il estoit; encor que par faute d'instrumens l'exercice ne luy en demeure pas. Mais qui plus est, ceste partie intellectiue se renforce & augmente d'autant

plus, qu'elle n'est plus occupée en ces choses basses & corruptibles, ains toute en soy-mesme, comme en ceux qui ont faute de veüe, qui sont ordinairement plus contemplatifs de l'esprit. Discourons nous? Le corps & les sens ne bougent. voulõs nous? Tout aussi peu. Pour entendre & pour vouloir, qui sont les operations de l'intellectiue, l'ame n'a que faire du corps: & l'operer, dit Aristote, & l'estre s'entresuiuent. Pour donq demeurer en estre, l'ame n'a que faire du corps: ains pour bié operer & bien estre, l'ame doit estre sans corps ou sans subiectiõ du corps. Mais, dient ils encor, nous voyons des hommes qui perdent la raison comme les fols ou melancholiqués; & puis qu'elle se perd, elle se peut corrompre; & si corrompre, mourir aussi. Car qu'est ce mort, sinon vne parfaite corruptiõ? Ains, di plus tost, l'en voy beaucoup qui sembloyët l'auoir perduë qui l'ont recouree par diete, & par bruages de medecine: & si elle eust esté perduë, la medecine ne l'eust pas renduë; & si elle fust perie, ils n'eussent pas eu la vie ny les sens entiers. Il faut donq que l'ame fust entiere comme deuant. Mais nostre ame qui regarde par ce corps, & par ses instruments, cõme par des lunettes, & nostre entendement qui voit par ses imaginations comme par vne nuee, a esté comme troublé, par ce que les lunettes estoyent troubles, & les imaginations enfumees. Ainsi le Soleil semble s'esbloüir & eclipser; mais c'est ou la lune, ou les vapeurs qui sont entre deux: en sa clarté n'y a aucune diminution. Et nos yeux voyent les choses selon les lunettes, ou selon la couleur à trauers laquelle ils voyent. Ostez ces empeschemens, & nos yeux verront clair: purgez les humeurs, les imaginations seront nettes, & l'entendement, com-



me vn Soleil apres la nuee, sera auffi clair, comme il estoit. Et n'en sera point comme de nos corps, qui d'une longue maladie retiennent vne dureté de rate, ou vne courte haleine, ou vne distillation sur le poulmon, ou d'une grande playe, vne cicatrice qui ne se peut effacer, par ce qu'il y a eu solutiō de continuité. Car ny en leur esprit, ny en leur volonté, ils n'en sentiront aucune diminution, sinon autant qu'és instrumens il en sera demeuré de reste: à scauoir, comme nous dirons cy apres, entant qu'il a pleu à Dieu par vne iuste punition, assubiectir nostre ame à ce corps, duquel elle estoit créée maistresse; par ce qu'elle negligea la volōté du createur, pour suiure les appetits & imaginatiōs de ce corps. Cela se voit és lunatiques & autres qui ont le sens troublé par saisons & par interualles: car ils ne s'en sentent qu'au remüement des humeurs, & hors de là sont capables & rassis. Es Epileptiques aussi, car l'entendement semble estre eclypsé, & comme frappé de la foudre: & hors l'access le patiēt est aussi sage que s'il n'en auoit rien. Bref, le corps est subiect à mille maladies, desquelles l'intelligence ne se voit point alterée, par ce qu'elles ne touchent point les instrumens des sens & imaginatiōs qui la meuent: mais de quelques vnes seulemēt elle est troublée, par ce que la phantasie l'est, qui luy rapporte infidèlement les choses sur lesquelles elle discourt. Au contraire, ne se voit aucun troublé du sens ou de la raison, auquel les Medecins manifestement ne recognoissent ou defaut és instruments, comme vne teste malfaiçte & mal tournée, ou vne cholere aduste, qui a premier troublé & gasté leur corps que leur esprit. Et comme les plus Sages prennent de fols conseils sur les faux espions, fondez

toutesfois en bonne raison; & que s'ils n'estoyent sages, ils ne pourroyent prendre: ainsi la raison fait de faux discours, & prend de mauuaises conclusions sur le faux rapport des imaginations, & ne les pourroit faire tels, si elle estoit ou diminuée ou offensée; suiuant le dire de cest ancien, Qu'il y a certaines folies, qu'il n'y a que les Sages qui puissent faire, par ce qu'il y faut de la raison & de la prudence, mesmes pour estre trompé, & des erreurs, qu'il n'y a que les doctes qui puissent suyure; comme d'estre trompé par vn double espion, ou par vne lettre surprise: car vn mal auisé n'y veilleroit pas, d'estre amené à vne fausse conclusion, par choses vray semblables: car vn lourdaud ne les entendroit pas, de tomber en heresie sur quelque point sublime & haut; car son esprit n'y monteroit pas. Bref, qui dit que nostre ame perit avec le corps, sous ombre qu'elle se trouble par l'indisposition du corps, dit que l'enfant au ventre de la mere meurt avec elle, sous ombre qu'il s'esmeut avec elle; & compare par ceste estroicte liaison à ses maux & à ses douleurs; comme ainsi soit que plusieurs se trouuent sains & viuans la mere morte, mesmes qui viennent au Monde par sa mort. Et quant à ce qu'on dit que nostre entendement ne comprend rien icy que par l'ayde de l'imagination, & pourtant qu'icelle s'en allant avec les instruments auxquels elle est attachée, il ne peut operer, ny par conséquent estre à part soy: C'est, certes, comme qui diroit que l'enfant qui au ventre de la mere tire la nourriture du sang maternel; & par le nombril, en estant hors, & iceluy coupé ne peust plus viure. Au contraire, c'est alors que la bouche & la langue & les autres parties font leur office, qui parauant estoyent inutiles, sinon

les, sinon autant qu'ils estoient preparez pour l'a-  
venir. Et ainsi aussi nourrissons nous nostre enten-  
dement par l'imagination en ceste seconde vie, qui  
en la tierce, comme sorty de prison, commencera à  
deployer ses operations luy mesmes; d'autant plus  
seurement qu'il ne sera subiect aux faux rapports,  
ny des sens interieuts, ny des exterieurs, mais à ce  
qu'il aura veu & appris de luy mesmes. Bref, il  
viura, mais non en prison; il verra, mais non par  
des lunettes; il entendra, mais non sur des rapports;  
il voudra, mais non par des appetits: ce que le corps  
luy apporte d'infirmité en sera hors; ce qu'il appor-  
te de vertu au corps sera plus vif & plus vigoureux  
que parauant. Or disons donq, nonobstant ces  
vaines raisons, Que nostre ame est vne puissance  
intellectuelle, sur qui naturellement ny la mort, ny  
la corruption n'a point de puissance, encor qu'elle  
soit accommodée au corps pour le regir. Et s'il y a  
quelqu'un qui en doute, qu'il s'examine; car ses  
doubtes mesmes luy en feront preuve. Et s'il veut  
contester, qu'il argumente; car en la cōcluant mor-  
telle, il se iugera immortel: & si nous n'auons alle-  
gué tout ce qui feroit à ce propos, (Qui le pour-  
roit? veu que tout ce que nous scaurions discourir  
mesmes pour le contraire, nous y contrainct?) pen-  
sons aussi que qui se sent conuaincu en soy, & qui a  
interest de confesser & de croire, n'a point besoing  
de plus diligente preuve. Mais si quelqu'un se des-  
pite encor opiniastrément contre soy, qu'il s'effaye  
de respondre; & voyons consequemment, quelle a  
esté l'opinion des plus sages, & mesmes de tout l'un-  
iuers là dessus.

*Que l'immortalité de l'ame est enseignée par les anciens Philosophes, & creüe de tous peuples & nations.*

CERTES, il eust esté trop malaisé q̄ cest esprit qui recherche tant de choses en la nature, n'eust pris quelques fois le loisir de rechercher soy mesmes, & sa nature propre; & la cerchât qu'il ne l'eust aussi aucunement remarquée. Et pourtant, cōme de tout temps y a des hommes, aussi verrons nous que de tout temps l'immortalité des hommes a esté creüe & receüe, non par vn homme, ou par vne nation, mais bien par le consentement vniuersel du genre humain, par ce que tous & chacun l'ont appris en vne mesme eschole; & de la voix d'vn mesme docteur, à sçauoir de leur cognoissance propre. L'Escriture sainte qui nous enseigne nostre salut, ne nous fait point de demonstrations pour nous faire croire, qu'il y a vn Dieu: C'est par ce que nous ne sçaurions si peu sortir hors de nous, que nous ne le sentions de tous nos sens. Aussi semble il qu'elle nous parle peu expressement de l'immortalité de nos ames, principalement és premiers liures. C'est que nous ne pouuōs si peu entrer en nous mesmes, que nous ne la comprenions. Mais en ce que depuis vn bout iusques à l'autre elle nous declare la volonté de Dieu, elle nous enseigne que c'est chose dont il n'est permis de douter. Et en ce que de siecle en siecle, elle nous remarque combien de travaux & de pénes ont eu les gens de bien qui ont essayé de la suyure, elle demonstre infalliblement que c'estoit pour vn autre respect, que de ceste miserable vie. Car qui est-ce qui perd rien de son gré en ceste vie, que pour esperance de mieux; & quel sera-il à perdre sa vie, si apres celle-cy n'y a vne autre vie? C'est pour

Opinion des Anciens.

Foy des Patriarches, &c.

pour respondre en vn mot à ceux qui demandent des textes de l'Escriture expres, qui ne veulent pas trouuer en la Bible ce qui y est non fueillet à fueillet, mais ligne à ligne. Car en ce que Dieu créel l'hōme apres le monde parfait & accompli, c'est comme s'il l'introduisoit en vn Theatre qu'il a paré pour luy, non comme les autres animaux qui le debuoyent seruir. Et les elemés produisent les animaux & les plantes: mais l'homme reçoit son ame par l'inspiration du Createur. Et les animaux sont afferuis à l'homme, au lieu que l'hōme sert à Dieu seul: & le bon homme Enoch ne fut pas tiré de ceste vie, pour sa pieté, sinon pour le recueillir en vne autre eslongnée de tout mal & plaine de tout bien. Mais quand nous lisons les persecutions de Noë, les traueses d'Abraham; les exils & perégrinations de Iacob, les perplexitez de Ioseph, de Moysé & de tous les autres, tous les maux qu'ils endurēt, & tous les pas qu'ils font, nous sont autant de demonstrations d'vne foy & creance certaine de l'immortalité de l'ame, d'vne vie future, & d'vn iugement auenir. Car s'il n'y eust eu que ceste vie icy à passer, la chair leur eust prou conseillē de se tenir coys; & n'eussent pas mieux aimé que de suyure tout doucement la voye commune; Noë entre ses parens, Abraham en Chaldée, Moysé en la court de Pharaon, & ainsi des autres. Ainsi, encor que l'Escriture semble s'en taire, elle parle bien haut; veu que tous les criz des gens de bien, & les desespoirs des meschans qu'elle nous descript, ne nous sonnēt, si nous auons des oreilles, autre chose. Et pour ceste mesme raison, peut estre, cest article icy n'estoit point mis en la creance ancienne des Iuifs, ny proprement aussi en celle des Chrestiens; par ce que nous croyōs

oultre

outre la raison, & que cecy est encor és termes d'i-  
 celle: & que quicōque traicte de la religion, presu-  
 pose vn Dieu eternal & vn homme immortel, sans  
 lesquels toute religion seroit vaine. Quand aussi  
 nous voyons entre les Payens de tous siècles, priser  
 la Pieté, la Iustice, la Vertu; c'est tout ainsi comme si  
 nous oyons en termes expres prescher l'immortali-  
 té de l'ame: car tout celà est basty là dessus comme  
 sur vn fondement, sans lequel ils ne peuient sub-  
 sister. Je quitteray mes biens ou ma vie pour main-  
 tenir la iustice. Qu'est ce iustice qu'un nom vain; &  
 à quelle fin tant de respects, si ie n'attens rien hors  
 de ce siècle icy? Le perdray mesmes, disoit vn An-  
 cien; la réputation d'homme de bien, plustost que  
 d'estre autre qu'hōme de bien. Pourquoi si ie n'en  
 ay que mal icy, & n'en artens rien de bien ailleurs?  
 Certes les vertus, s'il n'y a autre chose que celà, ne  
 s'exerceront qu'autant que le proffit & la commo-  
 dité y sera, & partant seront traffiques & maqui-  
 gnonneries & non plus vertus. Et toutes fois ce sont  
 les propos ordinaires de ceux mesmes qui ont par-  
 lé ambiguement de l'immortalité de l'ame. C'est  
 donq, en confessant l'accessoire, nier le principal;  
 apres s'estre bruslé, disputer si le feu est chaut. Mais  
 il nous vaut mieux recueillir icy les voix l'une apres  
 l'autre. Hermes en son Pœmandre décrit, comme  
 les Elemens à la voix de l'Eternal produirēt les ani-  
 maux sans raison, comme de leur sein. Mais quand  
 il vient à l'homme: *Il le crea, dit il, semblable à luy, se  
 conioinct avec luy, comme avec son fils (car il estoit beau &  
 fait à son image) & luy donna toutes ses œuures pour son  
 vsage.* Il l'exhorte là à renoncer à son corps (encor  
 qu'il en admire grandement l'art & la structure)  
 comme à la cause de sa vraye mort, pour cultiuier  
 son

Sages Ægy-  
ptiens.

Hermes en son  
Pœmandre.

ἀπεκύθησε τὸν  
 ἄνθρωπον ὁ  
 θεὸς αὐτῷ ἴσον  
 οὗ ἡρώδης ἄς  
 ἰδὲ τὸ κάλλος.

son ame capable d'immortalité, à recognoistre son origine & sa race, qui n'est point terrestre, mais celeste; à se retirer mesmes de ses sens & de ses trahystres allechemens pour se recueillir du tout en cest entendement qu'il a de Dieu, & par lequel suyuant sa Parole, il peut deuenir comme Dieu. Desponille, dit il, *ce corps que tu portes: c'est vn habit d'ignorance, vn fondement de deprauation, vn lien de corruption, vne mort viue, vne charoingne sensible, vn sepulchre portatif, vn larron domestique. Il te flatte par ce qu'il te hait: il te hait par ce qu'il t'enuie. Tant qu'il vit, il t'oste la vie. Tu n'as plus grandennemy que luy.* Or à quoy quitter ceste lumiere, ceste habitation, ceste vie, s'il n'estoit (comme il dit plus amplement apres) assure d'vne meilleure aillieurs? Mais au contraire qu'est ce que l'ame? *L'ame est le vestement, dit il, de l'entendement, & le vestement de l'ame c'est vn certain esprit (par lequel elle est vnue au corps.) Et c'est, cest entendement proprement que nous appellons l'homme, c'est à dire vn animal diuin qui ne se peut comparer avec les bestes, mais bien avec les Dieux celestes, s'il n'est mesmes encores plus. Les celestes ne peuvent descendre en terre sans laisser le Ciel, & l'homme mesure le Ciel sans bouger de terre. L'homme terrestre est donq comme vn Dieu mortel, le Dieu celeste comme vn homme immortel.* Bref, sa conclusion est, *Que l'homme est double, mortel selon le corps, immortel selon l'ame, qui est l'homme substantiel & le vray homme, créé de Dieu, dit il, immediatement comme la lumiere du Soleil.* Et Chalcidius dit, que mourant il prononca ces mots: *Je m'en retourne en mon pais, où sont mes meilleurs progeniteurs & parens.* De Zoroastre qui est encor plus ancien, nous n'auons que des fragmés: mais plusieurs recitent de luy cest article, *Que les ames estoyét immortelles, & qu'vn*

Herm. en son  
Poem. ch. 12.

ὁ σοφὸς ἀν-  
θρώπος.

Herm. en l'As-  
clepius.

Æneas Gazæus  
De l'immorta-  
lité de l'Ame.

jour

iour mesmes se feroit vne resurrection vniuerselle des corps. & les oracles des Mages de Chaldée qui ont esté heritiers de sa doctrine, respondent aussi suffisamment pour luy. Il y en a vn qui exhorte les hommes à retourner en haste vers le Pere celeste, qui leur a enuoyé d'enhaut vne ame vestuë de beaucoup d'entendement, & vn aussi, à chercher Paradis comme le propre seiour de l'ame. Vn autre dit, Que l'ame de l'homme tient Dieu comme ferré à elle, & qu'elle n'a rien de mortel. Car, dit il, elle est comme enyurée de Dieu, & monstre ses merueilles en ceste harmonie du corps mortel. & vn autre de-rechef, Que c'est vn feu clair de la vertu du Pere celeste incorruptible & maistre de savië, qui tiët presques en son seing tout l'vniuers. Mais cestuy-cy passe encor plus outre, Que qui dressera son ame à pieté, sauuera mesmes son corps, tout fragile qu'il est; car par ces mots il reconnoist mesmes la glorificatiõ du corps. Or tous ces oracles sont referez par les Platoniques & nommément par Psellus, & ne dissimulent point que Pythagoras & Platon n'eussent appris d'iceux; mesmes pensent aucuns que ce sont ceux desquels parle Platon en sa seconde epistre, & en l'onzième des Loix; quand il dit, Qu'il faut croire aux anciens & saincts oracles qui ont affermé les ames immortelles, & qu'en l'autre vie elles deuoyent passer par deuant vn Iuge qui leur demanderait conte de leurs faits. Or la somme en reuient là, Que l'ame de l'homme procede immediatement de Dieu: c'est à dire, Qu'autre est le Pere du corps, & autre le Pere de l'ame: Que ce n'est point vn corps, mais vn esprit, & vne lumiere: Qu'au sortir d'icy vn Paradis l'attend, & pourtant qu'elle se doibt cõme haster vers la mort: Que l'ame est si peu mortel-

Chaldeens.

Psellus Platonique.

Χρησὶσὲσπιό-  
δενπρὸςτὸ  
φῶςκαὶπα-  
τρὸςἀγγέλ-  
ῶνἐπαρέμει-  
σὸςψυχὴπο-  
λὺνἑσκαμένη  
νῦν.

Ζήτησονπυρ-  
ρειστοντὸνἀμ-  
φιφωτῆτῆςψυ-  
χῆςχάριν.

Ψυχὴἡμερό-  
πωνἔνἀγγέ-  
λοιςεἰςἑοῦ  
πῶς, ἡδὲνθνη  
τὸνἔχουσα, ὅλη  
θεῶμεμίθου-  
σαι, ἀρμονίαν  
ἀνχεῖ γὰρ ὕφ' ἣ  
πέλεσῶμα  
ἑσθτεῖον.

Ψυχὴπύρδύ-  
ναμῖςπατρὸς  
οὔτεφαινός,  
ἀθάνατόςτε  
μένει καὶζώης  
δεσπότις ἐστὶ  
καὶἔχεικόσ-  
μουςπολλὰπλη-  
ρώματακόλ-  
πων.

Ἐκτείνουσπυ-  
ρρὸννῦν ἔρ-  
ρονἐπ' εὐσεβεί-  
ας ὄντων καὶσῶ-  
μασπιώσεις.  
Greccs.



mortelle, que mesmes elle rend ce corps immortel. Or que pouuons nous dire au iourd'hui de plus, mesmes en la lumiere où nous sommes? Pherecydes Syrien, qui le premier a escrit en prose, pour le moins cognu entre les Grecs, enseignoit de mesmes. Et ce que dit Virgile en la seconde Eclogue, que ceste drogue d'Assyrie croistroit par tout, est par aucuns interpreté, que l'immortalité de l'ame que Pherecydes auoit apportée de là, seroit creüe & entendüe par tout le Monde. Phocylides aussi qui estoit de mesme temps, en parle en ces mots, *Le corps est pris de terre & l'esprit immortel; Sans vieillir vit tousiours.*

Item,

*Les restes des defuncts sont comme Dieux là haut;  
Car l'esprit vit sans fin quand mesme s le corps faut.*

Et ailleurs encor,

*Partons tost d'icy bas pour venir en plain iour:  
La terre est vn passer, le Ciel nostre seiour.*

Et si vous luy demandez la cause de tout celà, il vous respondra en vn autre vers: *Car l'esprit est de Dieu l'instrument & l'image:* qu'il semble auoir appris de ce vers de la Sibylle, *L'homme droit en raison c'est ma forme & image.* Et ceste est aussi l'opinion d'Orphee, de Theognis, d'Homere, d'Hesiodé, de Pindare, & de tous ces anciens Poëtes, qui peuent chacun respõdre, & pour sa patrie & pour son siecle. Pythagoras disciple de Pherecyde tenoit aussi que l'ame estoit vne substance incorporee & immortelle, enuoyée en ce corps pour son peché comme en vne prison. Et quant à ce qu'on luy attribüe de la transmigration des ames d'un corps en autre, encor que elle ne soit directement contraire à l'immortalité, plusieurs pensent qu'on luy fait tort. Et Timée Locrois son disciple en parle tout autrement. Car quelle

Pherecydes.

Assyrium vulgo  
nascitur Anomium.

Phocylides.

Ψυχή δ' ἀθά-  
νατος καὶ ἀγή-  
ρωσ ζῆ δὲ διὰ  
παντός.

Λείψυκα  
ἀπὶ χερμίων  
ὅπισθε θεοῖτε-  
λέγονται.

Ψυχὴ γὰρ  
μικροσιν ἀκή-  
ρειο ἐν φθιμέ-  
νοισιν.

Καὶ ἴαχα δ' ἐπὶ  
γαίης ἐλπίζο-  
μεν ἐς φάσ-  
ελθεῖν.

Πνεῦμα γὰρ  
ἐστὶ θεῶν ἁγί-  
στος θνητοῖσι καὶ  
εἰκῶν.

Pindare es O-  
lymp. Ode 2.  
Homert. en ses  
funerales en  
l'Iliade.

Pythagoras.  
Sibylla.

εἰκῶν ἐστὶ ἀν-  
θρώπου ἐμὴ  
λόγαν ὄρθον  
ἔχουσα.

puni-

punition de mettre l'ame du voluptueux en vne beste pour la rédre voluptueuse sans remors; & qu'est-ce autre chose que de rendre vn meurtrier parricide, ou vn larron sacrilege? Quoy qu'il en soit, il enseigne en ses vers que l'homme est vne race diuine; & comme recite Iambliche, qu'il est mis au monde pour contépler Dieu: & Architas son disciple, Que Dieu luy a inspiré la raison & l'entendement. Comme aussi Philolaus, Que les anciens Theologiens & Prophetes tesmoignoient, que l'ame est accouplée au corps pour ses pechez, & enseuelie en iceluy comme en vn tombeau. D'Epicharme nous auons ce mot: *Si tu es homme de bien en ton ame, la mort ne te peut faire mal, ton esprit viura bien heureux au ciel, &c.* D'Heraclite aussi: *Nous viuons leur mort*, c'est à dire, nous sommes enseuelis en ce corps, & nous mourons leur vie, c'est à dire, nous viuons apres que ce corps est mort. Et semblable est l'opinion de Thales, d'Anaxagoras, de Diogenes, quant à ce point; voire de Zenon mesmes, encor que cestuy-cy la pensast engendrée de l'homme; qui estoit vn dire contraire à soy-mesmes. Bref, entre ces anciens là se rencontrent à peine vn Democrite & vn Epicure, qui tiennent le chemin contraire, que depuis Lucrece a imitez en ses vers. Encor Epicure mourant commanda il vn anniuersaire pour celebrer entre ses disciples sa memoire; tant il se plaisoit en vne ombre vaine d'immortalité. ayant reietté la chose mesmes. Et Lucrece, comme lon escrit, composoit son liure, estant fol, aux bons iours de sa maladie, plus fol certes lors qu'il pensoit estre sage, que lors que le plus fort accez de sa phrenesie le tenoit. De Socrates, qui aura leu ces beaux discours referez par Platon & par Xenophon mesmes, sur le point de la

Cigüe,

θεοσὶ ἐπέε  
 θεῶν γένεσθαι  
 ἐστὶ βροτῶσιν,  
 ἠνιοχὸν γνῶ-  
 μην εἴσασθε καὶ  
 δύπερθεν ἀρί-  
 στην ἢν δ' ἀπο-  
 λείψας σῶμα  
 εἰς αἰθέρα ἔλθει  
 θερὸν ἑλθῆς,  
 ἔσται αἰθ' ἀνάσσει  
 τὸ θεὸς ἀμ-  
 βροτῶσιν  
 ἐπιθνητός.  
 Heraclitus re-  
 feré par Philo.  
 Epicharme re-  
 feré par Clem.  
 Alexand.

Cigüe, ne pourra doubter de son opinion; car il ne l'a pas creüe seulement, mais persuadée par viues raisons à plusieurs, & par sa mort encores plus que par toute sa vie. Et par ainsi nous voicy venus à Platon & à Aristote par le consentemēt des anciens sages, auquel à péne osent contredire deux ou trois miserables, que les plus malheureux d'aujourd'huy tiennent comme yurongnes & comme fols. Certes Platon, qui pouuoit auoir ouï parler des Liures de Moÿse, introduit Dieu en son Timée commandant aux Dieux qu'il auoit créez, de composer l'homme de mortel & immortel; faisant, peut estre, allusion à ce qui est dit au Genese: *Faisons l'homme semblable à nous &c.* Oū les Iuifs dient que Dieu adresse sa parole à ses Anges; mais nos Theologiens à soy-mesmes. Mais peu apres au mesme liure & en plusieurs autres lieux, comme reuenant à soy, il enseigne, que Dieu a créé l'homme par soy-mesme, le foye mesmes & le cerueau, & tous les sens, c'est à dire, l'ame non seulement intellectuelle, mais aussi yegetatiue & sensitiue; & les instrumens dont elles se seruent. Et qui plus est, fait vne si aperte difference entre l'ame, & le corps, Qu'il ne les compare pas comme Aristote, comme la matiere & la forme, mais comme la nef & le nocher, la republique & le gouuerneur, la statuë & celuy qui la porte. Qui a-il plus grand que d'estre semblable à Dieu? Or, dit il, au Phædon: *L'ame est tressemblable à ceste Diuinité immortelle, intelligible, vniforme, indissoluble, & qui tousiours est d'une sorte; qui sont, comme il dit en son Politique, cōditions qui ne prouent cōuenir, qu'aux choses tresdiuines.* Et pour tant au partir de ce monde il veut qu'elle retourne à ses parens, & à sa source; à sçauoir, dit il, à la Diuinité sage, immortelle, source de tout bien, cōme

Platon en son Timée & au 3 de la Republique.

Platon en son Phædon au Politique, en son Altiades, & au 10. De la Republique.

Platon 5. des  
Loix.

si d'un exil elle estoit rappellée en son pais: Il l'appelle ordinairement *ξυγερῆ θεῶν*, comme s'il disoit, parente de Dieu, & par vne consequence, *αἰετῆρῆ, καὶ ἀθάνατος οὐρανίου*, sempiternelle & de même nom que les immortels; plante celeste, & non terrestre; qui a ses racines au ciel, & non en la terre, sa generation d'enhaut & non d'icy bas, & par consequēt; qui ne peut mourir icy, puis qu'elle vit d'ailleurs: Bref, veu, dit il, qu'elle comprend les choses diuines & immortelles, à sçauoir la Diuinité, les choses immuables & incorruptibles, à sçauoir la verité, elle ne peut estre estimée d'autre nature. Et c'est aussi l'opinion que Plutarque luy attribüe, qui se congnoist en tous les fueillets presque de ses escripts. Quant à tous les vieux Platoniques, ils consentent aussi vnanimement en l'immortalité de l'ame; sauf que les vns la tirent de Dieu, les autres de l'ame du monde, & les vns font l'entendement seul immortel, les autres l'ame toute entiere: ce qui se peut concilier, si nous disons, Que l'ame toute entiere est immortelle en puissance, encor que les actions qu'elle exerce avec le corps, luy faillēt avec les instrumens du corps. A Aristote semble commencer la dispute, ie parle entre ceux qu'on daigne appeller Philosophes, encor que ses disciples prennent au point d'honneur, quand on dit qu'il a donné occasion de doubter de son opinion en cest endroit. Car il est certain que sa nouvelle doctrine de l'eternité du monde, luy a troublé la ceruelle en beaucoup de choses, comme d'un erreur en naissent ordinairement plusieurs. Par ce, dit il, que la nature ne pouuoit rendre le genre humain perpetuel en l'individu, elle l'a perpetué en espee en conioingnant le masle & la femelle: C'est parlé ou lourdement ou ambiguëment. Mais, quād il dit,

Arist. liu. 2. des  
animaux.

Lib. 3. De l'a-  
me.

Il dit, que si l'intellect peut rien operer sans les sens, & sans l'aide du corps, il peut subsister de soy; & qu'il conclut, qu'il en peut estre separé, cōme chose immortelle d'auec vne caduque, la conclusion s'ensuit que l'ame peut subsister de soy; dōt aussi il prononce ces mots, Que l'entendement vient de dehors, & non comme le corps de la semence humaine; & que ceste partie seule est diuine en nous. Or estre Diuin & estre humain, estre de la semence & estre de dehors, c'est à dire, de Dieu, sont opposez, dont aussi l'un est subiect à corruption, & l'autre non. Au dixiesme des Morales, il reconnoist deux façons de vie en l'homme, l'une selō que l'homme est composé d'ame & de corps, l'autre selon l'intelligence seule; l'une qui s'exerce és vertus, que lon appelle humaines & corporelles, en suiue aussi d'une felicité en ceste vie; l'autre és vertus intellectuelles en suiue aussi d'une felicité en l'autre, qui gist en contemplation, & est trop meilleure que l'autre; & ceste felicité, c'est propremēt celle qu'il décrit aux Liures du Ciel au dessus du Temps, qui gist en l'action de l'esprit franc & libre, & en la cōtemplation du Souuerain. Et de fait Michaël d'Ephe-  
se de ce passage cōclut tresbien l'immortalité; comme aussi toutes les Ethiques nous doiuent cōclurre le semblable, veti que bien viure, soit en soy, soit enuers autrui seroit autrement chose vaine, qui ne seruiroyent qu'à affliger nostre esprit en ceste vie. Es liures De l'ame il ne sepaté pas seulement le corps de l'ame, mais distingue mesmes entre l'ame & l'entendement, appellant l'ame, l'action du corps & de ses instrumens; mais l'entendement proprement, ceste substance intelligente qui est en nous, dont les actions n'ont rien de commun avec celles du corps,

Arist. liu. 10.  
des Morales.

Michaël Ephe-  
sins sur les  
Ethiques.

& de laquelle l'ame n'est, comme dit Platon, que le chariot, ou, comme dit Hermes, le vestement. C'est entendement, dit il, se peut separer du corps. il ne se mesle aucunement, il est impassible de sa substance, il est & subsiste actuellement & de soy; & quand mesmes il est separé; il est immortel & perpetuel; bref, il n'a rien de commun avec le corps: car mesmes il n'est rien de tout ce qui est auant qu'il l'entende, & pourtant de tous les corps quel pourroit-il estre? En vn autre aussi, Quant est de l'entendement, dit il, & de la puissance contemplatiue, il n'est pas encor bien clair: mais il semble que ce soit vn autre genre d'ame; & c'est celà seul qui se peut separer comme le sempiternel du corruptible. Bref, quand il fait ceste question, Si le Physicien doit disputer de toute ame, ou de l'immaterielle seulement, il consent qu'elle soit telle. Et quand derechef il fait ce Syllogisme: Ce que Dieu est de tousiours nous le sommes selon nostre puissance. Or il est tousiours separé des choses corporelles, nous donq le pouuons estre quelques fois: Il pretend qu'il y a de l'image de Dieu en nous, voire de la nature diuine & subsistence de soy mesmes. Et pourtât tresbien, & à propos en recueille Simplicius l'immortalité de l'ame, car elle depend de ceste separation & subsistence de soy-mesme. Adioustez encor ce qu'il dit, Que la chasse des animaux est permise de droit naturel à l'homme, par ce que l'hōme ne fait que vendiquer par icelle ce qui est naturellement sien. De quel droit, ie vous prie, s'il n'est rien plus qu'eux? Et en quoy plus, si l'vn a mesme ame & mesme vie que l'autre? item, toutes ces louanges de Pieté, de Religion, de Beatitude, de Contemplation. Car à quoy tout celà qu'icy bas ne nous fait que nuire? Et certes il faudra cōclurre, que s'il a doubté en quelque endroit, il a mieux appris & mieux enseigné en plusieurs,

ἄλλοις, θεοῖς  
συγκρίσματος,  
θεοφιλέστατος,  
χωριστος, ἀμι-  
γυης ἀπειθής  
τῆ ἑστίᾳ ὡς  
ἐνέργεια.

Liu. 2. de l'a-  
me.

Liu. dern. des  
parties des ani-  
maux.  
En l'vnziemes  
de la Metaphy-  
sique.  
Liu. 1 des Po-  
litiques.

sieurs, comme il se voit en son disciple Theophraste, qui en parle encor plus clairement que luy.

Les Latins, comme i'ay dit aillieurs, ont philosophé plus tard : & quant à l'opinion commune, les exercices de superstition, qui estoient entr'eux, les façons de parler que nous notôs en leurs histoires, le mespris de la mort, & l'esperance d'une autre vie en peuuent faire foy. Mais si nous voulons examiner les doctes, Cicero nous en parle en ces mots.

Opinion des Latins.

*De nos ames, ou entendemens, dit il, l'origine ne s'en peut trouuer en ceste terre basse; car en iceux n'y a rien de meslé, rien de composé, qui puisse sembler estre ou né, ou fait de la terre. Rien aussi d'humide, de soufflable, d'ignee, car en tout celà n'y peut auoir rien qui ait vne vertu de memoire, d'entendement, de pensée, pour retenir les choses passées, prévoir les futures, comprendre les presentes, qui sont choses totalement diuines. Et la conclusion est, qu'ils sont donq deriuez de l'entendement diuin, c'est à dire, non engendrez de l'homme, mais créés de Dieu; non corporels, mais incorporels; dont s'en suit incontinent, qu'elle ne peut estre corrompue par ces choses caduques. Le mesme dit il aillieurs, Qu'entre Dieu & l'homme y a comme vn parentage de raison, comme entre les hommes, de sang. Que la societé des hommes entr'eux viét de ce corps mortel, mais de l'homme avec Dieu, de Dieu mesmes, qui a créé l'esprit en nous. Dont, dit il, nous nous pouuons dire auoir parenté avec les celestes, comme venus de mesme race & de mesme tronc; & pour le nous ramener à uoir tousiours, nous faut tenir la veüe tendue au Ciel, comme au lieu de nostre naissance, où nous deuons vn iour retourner. Pourtant voicy encor ce qu'il en conclut de luy mesmes. Pense, dit il, que tu n'es pas mortel, mais ce tien corps. Car tu n'es pas celuy que ceste forme te mon-*

Cicero r. Tuscul. & en la cōsolation.

Cicero de la Nature des Dieux, liu. 2. & liu. 1. des Loix.

Au songe de Scipion.

estre estre, mais l'entendement de chacun est luy mesmes, & non pas ceste masse que nous pouuons monstrer au doigt. Sçaches donq que tu es vn Dieu, car c'est certes comme vn Dieu, qui vit, qui sent, qui se souuient, qui prenoit, & qui gouuerne en ton corps, comme ce grand Dieu fait toutes choses en cest Vniuers. Et comme vn Dieu eternal regit, & remiic ce monde caduq, & en quelque façon mortel; ainsi fait ce fragile corps vn esprit immortel. Et à ce cōsentent tous les escriuains de son temps, Ouide, Virgile, & autres, dont les vers sont en la memoire d'vn chacun. Icy pourroit on presques apporter tout Senecque; mais nous nous contenterons de peu de mots. Nos esprits, dit il, sont partie de l'esprit diuin, ce sont estin-celles de choses saintes, qui reluisent en terre. Ils viennent bien d'aillieurs que d'icy bas. Encor qu'ils semblent conuer-ser en ce corps, ils sont selon leur meilleure partie au Ciel, tousiours proches de celuy qui les a enuoyez icy. Et comment pourroyent ils estre d'icy, & d'aillieurs, que d'enhaut; veu qu'ils passent par dessus toutes ces choses basses comme de neant, & se moquent de tout ce que nous sçaurions ou esperer ou craindre? Voyla donq comme il enseigne que nostre esprit vient en ce corps d'enhaut. Mais où s'en retourne il donq, quand il en part? Escou-tions le parlant du fils de la Dame Martia qui estoit mort. Il est, dit il, maintenant eternal & de meilleure sorte, desponillé de ce bagage d'autruy, & rendu à soy mes-me. Car ces ossements, ces nerfs, ce vestement de peau, ce visage & ces seruiables mains ne sont que liens & tenebres de l'esprit. L'esprit en est accablé, abattu, mis en route; il n'a plus grand combat, qu'avec ceste masse de chair. Pour n'estre mis en pieces, il s'efforce de retourner d'où il est enuoyé: là l'attend vn heureux & eternal repos. Et derechef, Cest esprit ne peut estre en exil, car il est parent des Dieux, & pareil à tout le Monde, & à tout le temps; & sa pensée cir-

Ouidius:

*Sanctius huius animi  
mal mentis, que  
capacius altis  
Deerat adhuc &  
quod dominari in  
cetera posset,  
Natus homo est:  
Sive hunc diuino  
semine fecit  
Ille opifex rerum,  
&c.*

*Finxit in effigiem  
dominantis cur-  
sæ Deorum.*

Idem:

*Os hominis subli-  
me dedit calum-  
que videre  
Iussit, & erectos  
ad sidera tollere  
vultus.*

Senecque escri-  
uant à Gallion  
& à Lucillius.  
Le mesme du  
fils de Martia  
& de la breue-  
té de vie. Es  
quest. & au  
traicté De la  
consolation,  
&c.



cuit tout le Ciel, & s'ested depuis tout le passé iusques à l'a-  
 uenir. Ce pouure corps, la geole & les liens de l'esprit est agi-  
 té ça & là. En luy s'exercent les tourmens, les brigandages,  
 les maladies. L'esprit est sacré & eternal, & nul ne peut  
 mettre la main sur luy. Il est libre hors de ce corps & affran-  
 chy de toute seruitude, & se pourmene en ce beau lieu, quel  
 qu'il soit, qui reçoit les ames en son sein bienheureux, quand  
 elles sont deliurées d'icy. Bref, il semble presques en ve-  
 nir iusques à la resurrection en vne epistre à Lucil-  
 lius en ces mots : *La mort que nous craignons tant, ne  
 nous oste pas la vie, mais l'interrompt seulement : & vien-  
 dra encor le iour que serons remis en lumiere, &c.* Mais  
 celà suffira pour cognoistre l'opinion de ce grand  
 personnage, qui certes, plus il vicillit, & plus remar-  
 qu'on qu'il approche de ceste vraye naissance. Car  
 il en parle tousiours en ses derniers traictez & plus  
 asseurement & plus clairement. Le dit de Fauori-  
 nus est aussi celebre : *Rien n'y a de grand en la terre que  
 l'homme : rien en l'homme que l'esprit. Si tu montes ius-  
 ques là, tu montes au dessus du Ciel : si tu te baisses vers le  
 corps & regardes le Ciel, tu es vne mousche & quelque cho-  
 se moins.* C'est dire en vn mot, qu'en ceste masse de  
 fange habite vne nature diuine & incorruptible : au-  
 trement comment seroit-elle plus que l'vniuers?  
 Quant aux peuples anciens, nous lisons de tous Opinion des  
 peuples. qu'ils ont eu certaines religions & certains seruices :  
 qu'ils ont creu vn Enfer & des champs Elysiens ;  
 comme nous voyons en Pindare, Diphile, Sopho-  
 cle, Euripide, &c. Plus ils ont esté superstitieux, &  
 plus nous tesmoignét ils ce qu'ils sentoient en leur  
 conscience. Car religion & superstition ont mesme  
 subiect, à sçauoir l'ame de l'hôme ; & n'en auroient Porphyre au  
 liure de l'ab-  
 stin. 4. du tout point, si elle ne viuoit hors d'icy. Nous li-  
 sons des Indiens, qui se faisoient brusler auant

*Quæque suas  
struxere pyras,  
viniq; calentes  
Inspexere rogos,  
&c.*

que vieillir du tout, & qui appelloyent celà dissoudre l'homme, & separer l'ame d'avec le corps; & qui plustost le faisoit, plus sage estoit estimé entr'eux. Ce qui est encor auiourd'huy obserué par les habitans du fleuve Niger, ou de Senega en Afrique; qui se vont enseuelir vifs avec leurs Maistres. Toutes les demonstrations des Logiciens ou Mathematiciens, disoit Zenon, n'ont point tant de contraincte pour prouuer l'immortalité que celle là seule. Alexandre aussi ayant pris dix de leurs Philosophes, qu'ils appelloyent Gymnosophistes, pour esprouuer leur sagesse, demanda à l'vn deux, Desquels il y auoit le plus, de viuans ou de morts: Il respondit, *De viuans.* Parce, dit il, *qu'il n'y a point de morts.* Et pensez qu'ils se moquoyent bien de tous les Syllogismes d'Aristote, & de Callisthenes, qui auoyét avec toute leur Philosophie si mal instruiet leur disciple Alexandre. Des Thraciens nous lisons qu'ils pleuroyent la naissance & s'esioüissoyent de la mort des hommes, voire de leurs enfans propres. C'est qu'ils n'estimoient pas mort ce que nous estimons, mais vne bienheureuse naissance. Et ce sont ceux, qu'Herodote dit auoir esté appellez *Getas* *Αθανηζοιταις*, Les Getes ou Thraciens immortalizans; lesquels partans de ce Monde, disoyent qu'ils s'en alloient à Zamolxis ou Gebeleizi, c'est à dire, comme quelqu'vn l'interprete de la langue Getique; à celuy qui leur donnoit leur salut, & les recueilloit ensemble. Le mesme est il des Gaulois, principalement Marsillois, & de leurs Druides, des Hetrusques & de leurs Pontifes, des Scythes & de leurs Sages, dont toute l'instruction & sagesse estoit fondée en ce point. Car comme les hommes se sont expandus; ainsi aussi ceste doctrine, qui est si auant imprimée en l'hom-

en l'homme, qu'il ne la peut que porter tousiours  
 qu'il & luy. Ce qui se voit encor en ce que nous li-  
 sons des auditeurs de Hegesias Cyrenaique, qui  
 mouroyent si volontiers apres l'auoir ouy discourir  
 de l'estat des ames apres ceste vie, & de Cleombro-  
 rus Ambraciote, qui se tua apres en auoir leu vn  
 Traicté. Car si ce n'eust esté vne doctrine toute pa-  
 tente à l'esprit humain, ils n'en fussent pas venus  
 iusques à violer leur corps. Et si entre les peuples il  
 s'est trouué quelques miserables, qui se soyent per-  
 suadez autrement, ce que toutesfois iamais ils n'au-  
 ront peu plainement gagner, certes croyons qu'ils  
 ont bien eu de la péne, & qu'ils se sont enyurez pre-  
 mier que d'en venir là; tellement que nous en pou-  
 uons dire comme le Pythagorien Hierocles: *Le me-  
 schant ne veut point que son ame soit immortelle: c'est affin  
 qu'il ne soit point châtié de ses fautes. Mais il preuient la  
 sentence de celuy qui le doit iuger; car il se cond. vne luy  
 mesmes à mort.* Et s'ils ne veulent croire ny Dieu ny  
 tout le Monde, ny eux mesmes; qu'ils escoutét pour  
 le moins le Diable, comme ils font en autres cho-  
 ses, quand, comme dit Plutarque, il respond à Co-  
 rax Naxien, & à quelques autres en ces vers,

*C'est vne grande impieté de croire  
 Que l'ame soit mortelle & transitoire.*

Et à vn certain Polytes,

*Tant que l'ame est au corps de liens attachée,*

*Elle est de passions & de douleurs fâchée:*

*Mais quand ce corps est mort & le lien desfait,*

*Leste & viste quelle est, son sejour elle fait*

*Dans le Ciel estoillé, sans tare & sans vicellese;*

*Ains il le veut de Dieu l'eternelle sagesse.*

Non, que ce qu'il dit de foy, doieue estre allegué  
 pour tesmoignage de verité; mais bien ce qu'il dit

Le mesme  
 Hierocles, ch.  
 10.

Dæmons.

Plutarq. au  
 traicté De la  
 rardieue puni-  
 tion des me-  
 schans.

Ψυχὴ μὲν κρ-  
 κελὶ δὲ δεσμῶν  
 πρὸς σῶμα  
 κερταῖται,  
 &c. ce sont les  
 vers Grecs.

soubs la puissance du Souuerain, qui le contraint, comme les meschans bien souuent, soubs la gehenne. Or sommes nous paruenus au temps ou enuiron, que la doctrine celeste de Iesus Christ fut espandue par toute la terre, & iusques icy auons prouué la succession de ceste doctrine, qui ne pouuoit n'estre coniointe inseparablement avec la succession des hommes. Mais depuis ce temps là elle s'esclarcit encor tellement entre toutes nations, & toutes personnes; que S. Augustin, comme triomphant de l'impicté, s'escrie en quelques endroits: *Qui est maintenant l'Idiot, & qui est le meschant, qui doute encor de l'immortalité de l'ame?* Epictete Philosophe Stoique, qui estoit en si grande admiration entre tous ceux de son temps, est plain de beaux passages à ce propos. *N'auons nous point de honte, dit il, de mener vne vie deshoneste, & de nous laisser vaincre en l'aduersité? Nous sommes parens de Dieu: nous sommes venus de là. qu'il nous soit permis de retourner d'où nous sommes partis.* Et tantost il appelle l'homme, selon l'esprit *θεοσπασμα*, comme vne brâche de Diuinité; tantost race Diuine, ou Estincelle de Dieu: mōstrant par tous ces mots, bien qu'impropres, (car quels propres pourroit-on rencontrer?) l'incorruptible substance de l'ame de l'hōme. Et ce que le Philosophe Simplicius a si diligemment cōmenté ses liures respond assez de son opinion sans l'alleguer icy exprez. Plotin entre les Platoniques le plus excellent a fait neuf traitez exprez de la nature de l'ame, outre ce que par cy par là il en escript en diuers lieux. Ses cōclusions principales sont celles cy, Que les ames des hommes ne procedent point du corps, ny de la semence paternelle, mais qu'elles viennent d'enhaut, & sont comme entées de Dieu en nos corps: Que l'ame en

partie

Opinion des  
Philosophes  
plus recens.

Epictetus.  
*ὁ θεοσπασμα*  
98.

Simplicius.

Plotin.

partie est obligée au corps & à ses instrumens; en partie libre, franche, operante, & subsistente de soy-mesmes. Cependant, Qu'elle n'est ny corps, ny l'harmonie du corps: mais si nous considerons la vie & l'action qu'elle luy donne, qu'elle en est comme la forme; si l'intelligence par laquelle elle conduit ses mouuemens & actions, comme le gouverneur. Que plus elle est distraite des sens, & mieux elle discourt; mesmes que quand elle est totalement separee, elle entend les choses sans discours, & à l'instant, n'estant le discours sinon vn éclair, & vne splendeur de l'entendement, qui consulte quand il doute, & qui doute au milieu des empeschemens que luy apporte la conionction du corps; mais qui ne doubtera & ne consultera plus hors d'iceluy, ains comprendra la verité sans vaciller. Que l'ame n'est point proprement au corps, comme en vn lieu, ou en vn subiect; veu qu'elle n'y est point comprise, & qu'elle s'en peut separer, ains plustost que qui la pourroit voir, verroit que le corps est en elle, comme l'accessoire au principal, & le contenu au cōtenant, & le coulant en ce qui ne coule point, veu qu'elle l'embrasse, & le viuifie, & le meut en toutes parts egalemēt. Que chaque faculté d'icelle est en chaque part du corps, en l'vne autant comme en l'autre, cōme toute l'ame en chacune partie, mais que chacune semble estre en quelque partie particuliere, par ce que son instrument y est: la sensitiue en la teste, l'irascible au cœur, la vegetatiue au foye. par ce que les nerfs, les arteres, & les venes en procedent: quant à l'intellectuelle, qu'elle n'est en aucun lieu sinon entât qu'elle y agit & opere, comme aussi elle n'a besoing ny de lieu ny d'instrument pour s'exercer: Bref, que l'ame est vne vie à part soy, vne

Plotin liu. 1.  
Enn. 4. de l'essence de l'ame  
& liu. 2. cha. 1.  
liu. 3. cha. 18.  
19. 20. 21. 22.  
23. liu. 4. chap.  
18. liu. 7. tout  
entier.

vie vnüe & non departie, qui fait croistre & qui ne croist point; qui penetre les corps, & que les corps ne contiennent point; qui vnit les sens, & que les sens ne diuisent point: pourtant que c'est vne substance incorporelle, qui ne peut patir ny du dedans, ny du dehors; qui n'a que faire du corps ny en dedans ny en dehors, & par consequent, immortelle, Diuine, voire vn petit Dieu mesmes. Ce qu'il prouue par plusieurs raisons, qu'il seroit trop long icy de reciter. Il en vient mesmes iusques là, Que la memoire demeure à ceux qui passent en l'autre vie, encor qu'elle semble à plusieurs se perdre aueq les sens comme le thresor des sens, mais vne plus excellente sorte de memoire, qui ne r'appelle point les choses comme passees, mais les a comme presentes; celle cy il l'appelle Memoire, l'autre proprement Reminiscence. Adioustons vn passage seulement pour eschantillon de sa doctrine. *L'ame, dit il, a hantise auec les Dieux; elle est immortelle; & si nous la voyons, comme dit Platon, pure & claire, nous en parlerions ainsi. Mais sous vmbre que nous la voyons quelques fois troublée, nous ne la cuidons pas ny diuine ny immortelle, comme ainsi soit que qui veut peser la nature d'une chose, la doibt considerer en sa substance propre. Car tout ce qui est adiousté à la chose, empesche la parfaicte cognoissance d'icelle. Que dōq chacun se regarde despoillé de ce qui est d'aillieurs que de l'ame, & certes il se croira immortel, se contemplant en sa nature intellectuëlle & pure. Car il verra que son entendement ne voit pas quelque chose sensible ou mortelle, mais que par vne puissance sempiternelle il comprend les sempiternelles, & tout ce qu'il y a d'intelligible, deuenant luy mesmes en quelque façon ce Monde intelligible & lumineux mesmes. C'est cōtre ceux qui pretendoyent l'infirmité de l'ame par les infirmitéz qu'elle endure*  
bien

Plotin au liu.  
Du sens, & de  
la memoire,  
Enn. 4. liu. 1. &  
au liu. Des  
doutes de l'a-  
me chap. 26. &  
27.

bien souuent en ce corps; & telle est l'opinion de Numenius, Iamblichus, Porphyrius, Proclus, encor que quelques fois ils passent les bornes, laissans courir leur esprit à toute bride; car ils n'auoyent autre regle en leur philosophie que le discours de leur raison. D'Alexandre Aphrodisée on croit vulgairement, qu'il n'a pas creu l'immortalité de l'ame, par ce qu'il la definit vne forme du corps prouenant de la mistion & temperature des elemens: Si est ce que ses mots exprez peuuent faire cognoistre, ou qu'il entend seulement definir l'ame sensitiue comme plusieurs & non l'intellectuelle, ou bien qu'il a varié en cest endroit. Et de faict, il dit consequemment qu'il parle de l'ame des choses subiectes à generation & à corruption: & parlant de l'entendement, Qu'il est separable, immateriel, sans meslinge & sans passion: si ce n'est, que comme aucuns, nous pensions que par iceluy il entende seulement Dieu, & non aussi l'entendement qui est en nous; dont il est viuemét repris par Themistius, qui toutesfois ne dit pas mieux que luy. Quoy qu'il en soit, ses paroles qui ensuyuent, sont sans ambiguité. *Cest entendement, dit il, qui est en nous, vient de dehors, & est incorruptible. Incorruptible, di ie, par ce que sa nature est telle, & c'est celuy qu'Aristote dit venir de dehors.* Et au second des Problemes recherchant la cause, pour quoy les facultez de l'ame sont bien souuent offensées, *Si quelqu'vn, dit il, a le cerueau offensé, l'ame raisonnable n'exercera pas bien les actions qui en dependent: mais neantmoins elle demeurera en elle mesmes, immuable en sa nature, faculté & puissance par son immortalité: & si elle recouure vn bon instrument, mettra sa vertu en effect, comme deuant.* Mais nous disputerons tantost contre l'opinion qu'on luy attribué, plus amplement. Que  
durons

Alexand. Aphrodisée sur les liures De l'ame.

Au second des Problem.

dirons nous de Galien, qui refere tant qu'il peut les causes de toutes choses aux Elemens & à la mixtion & harmonie d'iceux : si apres auoir bien disputé contre son ame, il est contrainct de luy rendre son immortalité? Certes au liure des Mœurs de l'ame, il fait du pis qu'il peut contre Platon : & en vn autre lieu il doute si elle est immortelle, & si elle subsiste de foy, ou non. Mais au liure De la doctrine d'Hippocrates & de Platon, *il faut, dit il, confesser l'un ou l'autre, ou que ce soit vn corps luisant & atherée, comme les Stoïques & Aristote mesmes sont contraincts de confesser; ou certes vne substâce incorporée, de laquelle le corps soit comme le chariot, & par lequel elle ait communication avec les autres corps.* Et qu'il encline plus à la dernière, il appert: car il fait l'esprit animal le plus excellent de tous les corps, & l'ame toutesfois trop plus excellente encor que c'est esprit animal. Que sera ce donq? Pesons les mots au liure De la conception qui se fait en la matrice. *L'ame, dit il; c'est vne destination de l'ame vniuerselle qui descend de la Region celeste; vne substance capable de science, & qui aspire tousiours à vn chemin, & à vne substance semblable à foy; qui laisse toutes ces choses basses pour chercher les plus hautes, qui est participante de la Diuinité celeste, & qui contemplant le plus souuent ce qui est au dessus des ciens, se rend presente à celuy qui gouuerne toutes choses.* Sera il donq raisonnable qu'une telle substance qui vient d'aillieurs que du corps, & s'esleue si haut au dessus d'iceluy, encor qu'elle se serue du corps, meure consequemment avec le corps? Or à cecy encor pourrions nous adiouster infinis passages des anciens Auteurs Grecs & Latins, Philosophes, Poëtes & Orateurs, de siecle en siecle, esquels ils traitent du iugement auenir; du loyer des bons; & de la punition des mechans,

Galien au liu.  
des Mœurs de  
l'ame.

Au liu. De la  
doctrine d'Hip-  
pocr. & de Pla-  
ton.

Au liu. De la  
Conception.



ſchans, d'un Paradis, & d'un Enfer, qui ſont comme dependances de l'immortalité; que nous nous contentons de ramenteuoir en paſſant, les reſeruant en leur propre lieu. En ſomme, courons aujourdhuy, d'Orient en Occident, & du Septentrion au Midy, ie ne dis point viſitant les Turcs, ou les Arabes; ou les Perſes, car leur Alcoran leur enſeigne, Que l'ame de l'homme luy eſt inſpirée de Dieu, & par conſequent incorruptible: mais ce qu'il y a de plus barbare, de plus ignorant, de plus beſtial au Monde, entre les Caribes, & les Canibales meſmes, nous trouuerons ceſte creance receüe & embrassée de tous: C'eſt que ce n'eſt point vne doctrine inuentée par les ſpeculations de quelques Philoſophes, apportée de pais en autre par leurs diſciples, perſuadée par-raiſons vray-ſemblables: bref, qui ſoit entrée par les oreilles en l'eſprit humain: ains vne ſcience naturelle, que chacun a trouuée & leüe en ſoy meſmes, que l'homme a portée par tout quand & ſoy; & qui ſe perſuade auſſi aiſement à tous ceux qui ſe mirent en eux meſmes, cōme à qui n'auroit iamais veu ſa face & ſes yeux, il ſeroit aiſé en vn mot de faire croire qu'il en auroit.

Restent encor deux opinions à refuter: l'une eſt d'Auerroës, l'autre d'Alexandre Aphrodiſee, q̄ tous deux ils dient tenir d'Ariſtote. C'eſt en ce qu'ils enſeignent, qu'il n'y a qu'un entendement vniuerſel, qui fait en nous tous nos diſcours, mais en chacun diuers: ſi nous croyons Auerroës, ſelon que les phantaſies ou imaginations dont il ſe fert comme d'inſtrumens, ſont en chacun diuerſes: ou ſi nous croyons Alexandre, ſelon que l'entendement poſſible qu'ils appellent, c'eſt à dire capable d'entendre les choſes, eſt diuers és hommes, receuans l'impreſſion

Conſentement  
vniuerſel.

En l'Alcoran,  
Azo. 25. & 42.

Ez hiſtoires  
des Indes O-  
rient. & Occi-  
dent.

Contre Auer-  
roës.

ſion

Se souuienne  
le lecteur de  
ces mots, & de  
leur significa-  
tion, pour tou-  
te la dispute  
qui ensuit.

sion d'un entendement vniuersel qui agit en cha-  
cun d'eux, que pour cest effect ils appellent agent.  
Opinions certes, qui se pourroyent refuter en vn  
seul mot. Car cest vniue entedement, ou possible,  
ou agent, n'eust pas receu ou imprimé en tât de di-  
uerses imaginations, & en tant de diuers peuples,  
vne commune creance, & conception de l'immor-  
talité de l'ame en vn chacun; comme nous auons  
veu qu'elle est, veu mesmes que ceste cōception luy  
repugne directement. Et faudroit dire aussi, qu'A-  
lexandre & Auerroës eussent eu des conceptions &  
imaginationes bien diuerses entr'eux, & bien con-  
traires à celles de tous les autres, qui leur ayent im-  
primé ou en l'entendement ou en la phantasie de si  
diuerses & contraires opinions. Mais par ce qu'il y  
en peut auoir encor, qui en font cas, examinons  
les vn peu plus soigneusement. Premièrement, A-  
uerroës veut faire croire à Aristote, qu'il l'a enten-  
du ainsi. Voyons comme ceste conclusion s'accorde  
auec les propositions qu'il nous a laissées. Aristote  
nous dit, Que l'ame de l'homme est coniointe au  
corps, comme la forme à la matiere: que ceste ame a  
trois facultez principales, la vegetatiue, la sensitiue,  
l'intellectiue: que l'intellectiue aussi contient en sa  
vertu toutes les autres, comme le Pentagone con-  
tient le quarré & le triangle. S'ensuit donq; que si  
l'une de ces trois facultez de l'ame est vnue au corps  
comme forme à la matiere; que toutes les trois le  
font, qui sont en vne ame comme en leur racine. Or  
Auerroës ne peut & ne veut nier que la vegetatiue  
& la sensitiue ne le soyent. S'ensuit donq; qu'aussi  
sera l'intellectiue: & par consequent que selon Ari-  
stote chaque corps a son ame, comme chaque puis-  
sance a son action proportionnée à elle, & chaque  
matiere

Auerroës sur  
le 3. liu. de l'a-  
me.

Arist. liu. 2. de  
l'ame.

Arist. liu. 1. de  
l'ame.

matiere sa forme. Le mesme reprend les anciens, qui tenoyēt qu'vne ame pouuoit passer d'vn homme en l'autre; par ce, dit il, qu'il faut que certaine ame soit proportionnée & destinée à vii certain corps. Or l'homme discourt par la mesme ame qu'il vit; car ce n'est qu'vne ame douée de diuerses facultez; comme apertement il enseigne. Vn intellect donq; selon Aristote; doibt operer en chaque corps, & nō vn seul en plusieurs corps. Itē selon Aristote, l'homme & l'animal conuiennēt en ce, que tous les deux ont l'ame sensitiue, & mesmes vne imaginatiō, des choses qu'ils ont perceiies par leurs sens; & different en ce que l'vn a l'entendement, & la raison par dessus, & l'autre non. Or si cest intellect ou entendement est hors l'homme; comme le Soleil hors la chambre qu'il esclaire; l'homme ne se peut dire ny raisonnable ny intellectuel, ny par cōsequent different de la beste. Car la difference doibt estre en la nature & non en l'accident. S'ensuiuroit donq; que la definition de l'homme baillée par Aristote seroit faulse, cōme qui definirait vne chambre par la clarté du Soleil. Que le chien & l'homme ne sont point differentes en espece; mesmes que les bestes seroyent capables d'intellect; veu qu'elles ont l'imagination toute preparée pour en receuoir l'influence. Or Aristote persiste par tout en sa definition, & de l'animal & de l'homme: & Aucroës s'y tient aussi, sans la mettre en doute. Ceste conclusion donq; sur telles positions ne se peut aucunement soustenir. En apres, S'il n'y a qu'vn intellect diuersifié par nos imaginations, entant que nous auons diuerses imaginations; nous serons diuers animaux; entant que nous n'auons tous qu'vn intellect; nous serons vn mesme homme.

Car l'homme ne se dit point au regard de la sensitive, mais de la raison. Or Aristote consent que nous sommes diuers hōmes & non diuers animaux seulement. Il entend donq que nous ne sommes pas diuerses phantasies seulement, mais aussi diuers entendemens. Adioustez outre plusieurs raisons, qui se pourroyent alleguer, Que les Ethiques d'Aristote, & ses discours de la iustice, de la libre volonté, de l'immortalité de l'ame, de la beatitude, du loyer des bons, & de la péne des meschans seroyent inutiles & friuoles. Car comme nos phantasies ou imaginations s'en vont; ainsi feroit tout celà, qui ne feroit aussi rien de subsistent, mais vne vmbre seulement & vne phantasie. Mais laissons là Aristote, car on luy fait tort; & venons à la chose mesmes. Les Philosophes font ordinairement l'entendement double: l'vn qu'ils appellent possible, comme vne table rase, capable d'entendre les choses; l'autre agent, qui reduit ceste capacité là en vne action, n'estans toutesfois deux entendemens, mais deux facultez en vn seul. Or ceste capacité, ou possibilité d'entendre, nous disons qu'elle est en l'ame d'vn chacun. Auerroës au contraire, que c'est vn entendement vniuersel espandu par tout, qui se parfait & reduit en action en chacun diuersement, selon les diuerses imaginations qu'il conçoit, & ce par l'aide ou influence d'vn intellect agent, qui est aussi vne substance separée de l'homme, laquelle est enuers l'intellect possible comme le Soleil enuers la veüe, & les imaginations enuers icelle mesmes, comme enuers la veüe les couleurs. Or ie demande premierement, si ces intellects vniuersels sont substances créées, ou non créées. Si créées, que deuiendra donq sa conclusion, Que le Monde soit

soit eternal; veu qu'il veut qu'elles soyent eternel-  
 lement continuées, en tous ceux qui ont esté, qui  
 sont, & qui seront? Si non créées, comment si ex-  
 cellentes substances s'assubiectionneront elles à nos fol-  
 les imaginations pour inspirer à leur phantasie; &  
 comment ne les corrigent elles? & comment les  
 laissent elles tant errer, mesmes en la cognoissance  
 de soy, puis qu'il faut qu'elles errent & qu'elles s'a-  
 busent bien souuent avec eux? Item, ces substan-  
 ces, qui s'estendent en tant de lieux, sont ce corps ou  
 esprits? Comment corps, veu qu'elles se trouuent  
 en vn instant en infinis lieux, & font infinies cho-  
 ses, mesmes contraires? Et si ce sont esprits, s'en suit  
 il donq pas, qu'elles sont toutes en tous, & toutes  
 en chacune partie, c'est à dire, que chacun homme  
 les a toutes entieres? Et par ainsi s'elles sont abusées  
 en l'vn par la fantasie, qu'elles le sont consequem-  
 ment en tous? Et d'où sera ce donq, que l'vn vain-  
 cra ses imaginations, & l'autre non? l'vn y resistera,  
 & l'autre s'y laissera emporter? Qui peut nier apres,  
 que l'homme vueille certaines choses, & qu'il ait le  
 don d'intelligence? Qu'il ne vueille aussi des cho-  
 ses qu'il n'entend point, & n'entende choses qu'il  
 ne veut point? Qu'il ne vueille mesmes au con-  
 traire de ses appetits, & ne conclue au rebours bien  
 souuent de ses imaginations, comme aux songes  
 mesmes & aux miroüers, ce que les bestes ne font  
 pas? Quand il veut contre ses appetits, veut il pas  
 contre les sens, & contre la fantasie? Car qu'est ce  
 autre chose que le rebond des sens? Et si cest in-  
 tellect agent vnique besongne en son possible par  
 l'imagination, comment luy fait il vouloir le con-  
 traire? Quand aussi il cõclut ou en songe ou en dis-  
 cours, tout le rebours de ce qu'elle luy represente;

comment est, ou l'homme contraire à soy-mesme, ou l'action contraire, & à celuy qui l'imprime, & à l'instrument? Qu'est-ce aussi imagination, selon Auerroës, qu'une vertu attachée au corps, qui monte du cœur au cerueau? Et qui peut nier au contraire, que le vouloir & intelligence ne puissent exercer leurs opérations, sans les instrumens du corps, puisqu'elles veulent & discourent, ce qui est, & de ce qui est le plus repugnant au corps? Veux mesmes, comme dit Aristote, que ce ne sont point actions, qui passent en dehors; ains qui demeurent au dedans, & parfont l'interieur de l'homme? Qui les osera aussi faire dependances de l'imagination, contre laquelle ils prononcent tous les iours infinis arrests, & conclusions, & veillans & dormans, & en toutes manieres? Or si nous n'auons rien en nous au dessus de l'imagination, veu que nous voulons & entendons; il faut donq pour le moins, que ceste vertu là nous soit infuse de dehors. Et si elle est vne, veu que ses actions s'exercent sans la phantasie, & sans les sens, & sans les instrumens du corps, voire contr'eux, elle voudra & entendra en nous ce qu'il luy plaira en despit de tous les empeschemens du corps; & comme elle est vne, aussi voudra-elle vne mesme chose; & comme vn entendement vnique, aussi y aura-il vne mesme intelligence en tous. Car si Aristote confesse que nos imaginations ne rendent point nos volonteiz & raisons afferuies, moins encor celle là de cest entendement vniuersel qu'Auerroës pretend. Or au contraire nous voyons autant de volonteiz que d'hommes en mesme subiect, & les intelligences des hommes non seulement diuerses, mais contraires. S'ensuit donq qu'en chacun homme y a vne substance  
particu-

Arist. liu. 11.  
de la Meta-  
physique.

particuliere, qui veut & qui entend, franche & libre de toutes imaginations, quand elle se veut retirer en elle mesmes, & non pas vne vniuerselle, qui vueille & entende tout en tous. Ioinct, comme ià auons dit, que selon Aristote cest intellect ne pourroit pas operer le vouloir & l'entendre en nous; car vouloir & entendre, dit il, sont operations qui ne sortent point en la matiere, ny en l'exterieur, ains qui demeurent en l'operat, c'est à dire, en nostre esprit, comme actions & perfections d'iceluy. Reprenons encor d'icy dessus. Si c'est vn entendement vnique, qui ait eternallemēt operé es hommes par leurs imaginations, eternallement l'intelligence de toutes choses y est imprimee; car eternallement il aura reduit la puissance & capacité en actiō: ioinct qu'il est impossible que l'actiō & la perfection d'une chose eternelle, depende de quelque temporelle. Et ores mesmes qu'Auerroës ne posast point le Monde eternel, cest entendement possible, qui par tant de siecles, & par tant d'imaginatōs d'hommes en tant de diuers pais seroit reduit en action, ne pourroit rencontrer rien de nouueau, & dont il n'eust eu par cy deuant cognoissance. Or cest entendement possible, dit Auerroës, est vne substance intelligible, qui s'espand en tous hommes, & en tous siecles, & la nature de telles substances est d'estre routes au tout & routes en chacune partie. Car elles ne sont point subiectes à vn lieu, mais sont là où elles operent, & operent selon le tout, & non selon vne partie, veu qu'elles sont indiuisibles. S'ensuit donq, comme nous disions tantost, que cest vnique entendemēt est & opere tout entier en chacun homme. Et s'il y est, il n'y est pas seulement selon vne simple capacité, mais selon son action &

perfection, ne plus ne moins que le dæmon en la Pythonisse, ou au demoniaque; lequel certes s'il estoit possédé de l'homme, au lieu qu'il le possède, comme dit Auerroës, que par nos imaginations nous possédons cest intellect possible, le rendroit capable de tout ce qu'il sçait, & qu'il est. S'ensuiura donq, qu'éternellement en tous hommes dès leur naissance cest intellect possible sera actuellement intelligent, ou entendant toutes choses, que tous entendront également, autant le vieil que le ieune, & l'idiot que le sçauant: que nous n'aurons plus besoing ny des sens ny de l'imagination pour entendre. Bref, quand mesmes Auerroës cederà que le Monde ne soit point eternal, Que ceux qui viennent au Monde aujourd'huy, y viennent tous plus sçauans que tous les anciens; & les enfans plus que les peres, & les arriere-fils plus que les fils, d'autant qu'ils succedent à la science continuée de tous les siècles. S'ensuiura aussi que chaque scièce sera également en tous hommes qui en feront profession. Car ce qu'elles se diuersifient, ne peut auenir que par la diuersité du subiect, puisque nous parlons d'vne mesme scièce en espee, comme de la Grammaire, ou de l'Arithmetique, & c. Or le subiect de la science c'est la capacité de l'entendement, qu'Auerroës pose estre vn seul commun à tous, & non pas l'imagination, qui n'est que comme vn rebond des sens. S'ensuit donq, puisque c'est vn mesme subiect en tous, qu'en tous l'habitude de telle ou telle scièce sera egale; ou s'elle n'est egale, ains diuersifiée, comme nous la voyons par diuers degrez, que c'est par diuersité de subiect, & par ainsi qu'il y a vn intellect particulier à chacun, & non vn commun à tous. Item c'est vne regle commune qu'il faut que  
ce qui



ce qui reçoit vne chose, ne l'ait pas; car comme dit Aristote, il faut que ce qui reçoit soit totalement desnué de la chose qu'il reçoit. Or auant nostre sens & imagination cest entendement commun a receu, & a toutes choses, & ne les aura pas seulement receües, mais aussi conseruées: car comme il dit luy mesmes, c'est le lieu des especes; & puis il n'auroit pas moins de vertu que l'imagination qui retient ce que reçoient les sens. Pour neant donq entendroit il par nos imaginations, veu qu'il entend par soy mesmes; & pourneant y escriroyent ils, ce qui de si long temps y seroit escrit, & pour neant seram mis par Aristote vn entendement agent, qui reduise nostre puissance intellectuelle en action, si eternellement cest vnique intellect est parfait, comme il s'en suit de l'opinion d'Auerroës. Et ne faut dire, qu'encor que les especes intelligibles fussent imprimées en cest entendement, nous aurons besoing de l'imagination pour actuellement entédre, comme nous en auons affaire pour nous seruir des choses que nous auons veües & apprises. Car par ainsi, pour apprendre toutes sciences, nous n'aurions qu'à nous représenter par l'imagination ce qu'il y auroit en cest vnique entendement, comme nous faisons ce qui a passé vne fois par le nostre, & pourrions de nous mesmes apprendre toutes sciences, veu que nous aurions en l'entendement tout ce qui s'est iamais sceu de chacune, ne plus ne moins que celuy qui a sceu l'Arithmetique ou la Cosmographie, & qui l'a en sa teste, n'a point affaire d'vn docteur pour la luy r'apprendre; mais de remuer seulement son imagination, & de fouiller en sa memoire pour retrouver ce qu'il y a mis. Or nous voyons que qui n'apprend rien, ne sçait rien;

Arist. liu. 1. De  
l'ame.

que qui plus estude, ordinairement plus sçait, que qui imaginera toute sa vie ne pourra paruenir de soy mesmes aux seuls rudimens de la moindre science. S'ensuit donq, que les sciences ne sont en nous qu'entant qu'on les y met par enseignement ou par meditation. Que l'imagination ne sert pas à les resveiller, mais bien à les y mettre. Et veu qu'elles y seroyent, si tous auoyent vn mesme intellect, qu'en chacun en particulier il y en a vn, & nō pas vn vniuersel commun à tous. Adiouſtons que nostre entendement vient à s'entendre aucunement soy mesmes, ce que certes à le bien considerer il ne feroit pas. Pour s'entendre soy mesmes il agit en soy mesmes. Or selon l'opinion d'Auerroës, nous ne ferions que parir & receuoir par nos imaginations, non plus que la fenestre qui reçoit la clarté par le Soleil. La capacité aussi de l'intellect vniuersel possible, ne le pourroit faire; car il faut que quelque chose la reduise à action. Et l'imagination ne luy pourroit aider, car elle ne represente que les choses sensibles, mais iusques aux intelligibles elle ne parvient pas. Et toutesfois, nous entendons, que nous entendons, & discourons & de nostre fantasie, & de nostre intelligence mesmes. C'est donq vne vertu autre que l'imagination, & qu'un entendement possible vniuersel, qui entre & penetre ainsi en soy mesmes. Que diray-ie, quand d'une mesme imagination, vne mesme personne conclut maintenant ainsi & peu apres autrement, & en tire argumens & volontez contraires, ou quand diuerses personnes par diuerses imaginations se rendent en mesme volonteé & conclusion? Se pourra il faire que celà procede d'une substâce eternelle en vne mesme personne, veu que l'eternité n'est point subiecte au changement,

gement, ny des temps ny des lieux? Ou d'une mesme en plusieurs, veu que les imaginations sont si diuerses l'une de l'autre; si ceste substance ne besongne que par tels instrumens? Quant à l'opinion d'Alexandre, qui pretend vn intellect agent vniuersel, qui imprime l'intellect possible, c'est à dire, la capacité d'un chacun, & la reduise en action; la plus part des raisons cy dessus deduites contre Auerroës sert aussi contre luy. Mais, par ce que par cest intellect agent, il semble entendre Dieu mesmes, il y a cecy de plus, Que Dieu qui est tout bon, & tout sage, n'imprimeroit point en nostre entendement les folies & les malignitez, que nous y remarquons, qu'il n'y laisseroit pas aussi tant d'ignorances, & de tenebres, que nous y tastons; ains vaincroit en tous la contagion qu'apporte ce corps, & bien qu'il n'inspirast, ou n'influaist tant de choses à l'un qu'à l'autre, selon les diuerses capacitez de ceste table rase, que pour le moins il n'y peindroit pas vn mode de faux traicts, que nous y pouuons voir chacun en soy mesmes. En apres, ou l'influxion seroit perpetuelle; ou bien entrecouppée. Si perpetuelle, nous entendriôs tout ce que nostre imagination nous representeroit sans labeur & sans art: si entrecouppée, il ne seroit pas en nous d'entendre chose quelconque, ny de vouloir quand nous voudrions. Or au cōtraire, nous auons pêne à comprendre certaines choses, & nous faut gagner sur l'ignorance de nostre esprit, comme pied à pied: & y en a d'autres que nous entendons dès qu'elles se presentent, & quand nous voulons. Nous auôs donq vne puïssance debile qui comprend en nous, & toutesfois qui seconde nostre volonté, ce qui ne peut estre attribué à Dieu. Si aussi il y a vne seule intelligence qui agit en tous

Contre Alexandre  
Aphroditee.

hommes, en tous hommes y aura vne mesme intelligence, ie dis, en nature, encor qu'en degrez elle soit differente. Car le Soleil en quelque lieu qu'il iette ses rayōs, luit & eschauffe, encor que selon les lieux & choses qui le reçoieūt, la lumiere & la chaleur soit diuerse, és vnes plus petite, és autres plus grande, és vnes plus, és autres moins apparente. En somme, la clarté ne fera point de tenebres, ny la chaleur des glaçons. Ainli donq, si selon les imaginatiōs des hommes, il y a de la diuerfité d'effect, en l'inspiration qui coule en la capacité de nostre entendement, ce sera certes que l'vn entēdra plus vne mesme chose, & l'autre moins; mais nul n'entendra le mensonge pour la verité, nul le tort pour le droit, nul vne chose pour l'autre. Or nous voyons à combien d'erreurs nous sommes subiects, non, di ie, à voir de plus loing ou de plus pres l'vn que l'autre; mais l'vn le blanc, & l'autre le noir, choses cōtraires di ie en mesme subiect, & en mesme tēps. S'ensuit donq que ce sont diuerfes intelligences en diuers, & non vne mesme intelligence qui agisse en tous. Or disons donq, & par ces raisons, & par autres, que chacū trouuera en soy mesmes, & de soy mesmes: Que chacun a vne ame particuliere, c'est à dire vne substance intellectuelle vnie au corps, entāt qu'elle dōne vie, cōme la forme; entāt qu'elle dōne la raison, comme guide de nos actions. Qu'en chacune y a vn rayon de raison par lequel elles discourent & conçoient, dont auient qu'elles s'accordent bien souuent en la raison, qui est vne, & és principes manifestes d'icelle, & en ce qui clairement en depend: Que chacun aussi a vn corps particulier, complexion, humeurs, imaginations, nourriture, hantise, façon de viure, diuerfes, dont auient que

diuers

diuers prérent diuers chemins, voire que mesmes personnes declinent diuersement de l'vnité de la raison, de laquelle le chemin est vn, & les esgaremens infinis. Que ce rayon de raison, qui fluë & coule de nostre entendement, est proprement cest intellect, qu'on appelle possible; lequel s'accroist & s'augmente de tout ce qu'il voit, qu'il oit, qu'il rencontre, comme vn feu qui accroist sa vertu autant qu'on luy baille de matiere, & qui se rend comme infiny en s'espandant. C'est ce que nous appellons autrement Memoire intellectuelle, qui n'est autre chose qu'une multitude de raison, & vn reseruoir du flux perpetuel de l'entendement. Que l'intellect ou entendement dont il fluë, comme de sa source, est proprement ce qu'ils appellent intellect agent; vne puissance, di ie, ou vertu, qui scait estendre la raison de l'vn à l'autre, proceder des choses sensibles aux insensibles, des mobiles aux immobiles, des corporelles aux spirituelles, des effects aux causes; & des commencemens par les moyens iusques aux fins. Cest entendement au regard de la raison est comme l'art au regard de l'instrument, & la raison au regard de la phâtasie & des choses sensibles, comme l'instrument au regard de la matiere: ou pour mieux dire, l'entendement vers la raison, est comme celuy qui donne le mouuement enuers la chose mobile, la raison enuers ses obiects, comme la chose mobile enuers l'espace où elle se meut. Car raisonner n'est autre chose q̄ proceder d'une chose entenduë, à vne non entenduë pour l'entendre; & l'entendré est le repos qui s'en ensuit, comme vn arrest apres le mouuement. Que l'vn & l'autre n'est qu'une substance, comme l'homme qui se meut, & l'homme qui s'arreste n'est qu'un, & comme la faculté

culté qui meut les nerfs & celle qui les retient n'est qu'une: à sçauoir l'ame intellectuelle en vn chacun, vne substance incorporée & immatérielle, qui exerce ses facultez partie de soy mesmes & partie en nos corps. Et puis qu'Auerroës & Alexandre estiment & admirēt tant les effects qui se font en nous, qu'ils sont contrains de les attribuer à des intelligences incorruptibles, & eternelles, retenons d'eux, qu'à la verité ce qui fait si grands merueilles en ce corps, ne peut estre ny sens, ny corps, ny imagination, ains vne intelligence diuine, incorruptible, immortelle, comme ils dient. Mais apprenons ce mot de plus qu'eux, que tous les sages nous enseignent, & que chacun peut enseigner à soy mesmes; Que ceste intelligence n'est point vniuerselle, comme vn Soleil qui esclaire toutes les fenestres d'une ville, mais bien vne substāce particuliere à vn chacun, comme vne lumiere pour le conduire es tenebres de ceste vie, n'estant certes non plus difficile à l'eternel de créer plusieurs ames pour chacun de nous, que d'en créer vne seule pour nous tous ensemble; mais bien plus glorieux pour luy, d'estre cognu, loué & exalté de plusieurs, & plus salutaire pour nous de le louer, exalter & cognoistre, voire de viure & en ceste vie & en celle auenir de nous mesmes, que si quelconque intelligence que ce fust viuoit ou discouroit, ou en nous ou mesmes apres nous. Or concluōs donq pour ceste matiere, & par la raison & par l'antiquité, & par la cognoissance que chacun a de soy mesmes; Que l'ame & le corps sont choses differentes: que l'ame est vn esprit & non point vn corps: que cest esprit a trois facultez en l'hōme, deux exercées par le corps, la tierce d'elle mesmes & sans le corps. Que ces facultez sont en

vne seule ame comme en leur racine ; mais encor que les deux cessent quand le corps leur faut ; que toutesfois l'ame demeure entiere sans diminution d'aucune de ses puissances ; cōme l'artizan demeure artizan mesmes sans instrumens. Bref, que ceste ame est vne substance subsistēte de soy, immaterielle & intellectuelle, sur laquelle ny mort ny corruption ne peut naturellement auoir de puissance. Et pour tout ce que nous auons traicté en ce liure iusques icy, concluons, Qu'il y a vn seul Dieu, qui par sa sagesse & bonté, est Createur & cōducteur du Monde, & de tout ce qu'il contient: Qu'au Monde il a créé l'homme, image du Createur selon son entendement ; image de ses creatures selon sa vie, son sens & son mouuement. Mortel, entant qu'il tient de la semblance de la creature ; immortel, entant qu'il porte l'image du Createur, à sçauoir en son ame. Qui sort hors de soy pour voir le monde, voit incontinent vn Dieu, car ses œuures le preschent de toutes parts. Qui veut encores doubter, s'il entre en soy mesmes, l'y rencontre ; car il y trouue vne vertu qu'il ne voit pas. Qui croit vn Dieu se croit immortel ; car en vne nature mortelle telle consideration ne viendroit pas, & qui se croit immortel croit vn Dieu, car sans la puissance inexplicable d'vn Dieu le mortel & l'immortel ne se ioindroyent iamais. Qui voit aussi l'ordre du Monde, la proportion de l'homme, l'harmonie en l'vn & en l'autre composée de tant de cōtraires, ne peut doubter d'vne providence ; car celle nature qui les en a pourueus, n'en peut estre despourueü : & comme vne fois elle en a eu soing, elle ne s'en despouillera pas. Ainsi auons nous trois articles qui s'entresuiuent l'vn l'autre. Qui prouue l'vn, prouue les trois, encor que les

ayons

ayons deduit chacun à part. Or prions l'Eternel, que nous le glorifiõs en ses œuures, en ce bas Monde, & qu'il nous daigne par ses misericordes vn iour glorifier en l'autre, Amen.

C H A P. X V I.

*Que la nature de l'homme est corrompuë, & l'homme decheu de sa premiere origine: & comment.*

**O**R ne s'enorgueillisse point l'hõme cependant en l'excellence ou immortalité de son ame; car plus il a receu du createur, & plus il doit; plus excellente est sa nature, & plus puante en sera & dangereuse la corruption. Le Paõn, dit-on, se mire en ses plumes & fait la roüe; mais quand il a bien estendu ses ailes, il demeure court; & quand il vient à regarder ses pieds, reserre son pennage de honte. Nous certes si nous venons à considerer la viuacité de nostre esprit, & l'excellence de nostre ame en sa nature, auons de quoy nous glorifier, en Dieu, di-ie, qui la nous a dõnée, & qui par sa misericorde nous a daigné honorer au dessus des autres creatures. Mais si nous venons puis apres à voir, comme ceste nature s'est estrangement pourrie & corrompuë, & combien elle est loing de sa premiere origine; ne nous restera certes que d'estre hõteux en nous mesmes, non en admirant nostre hauteur, mais celle dont nous sommes decheus & tombez. Ainsi du meilleur vin se fait le vinaigre plus corrosif; & de l'œuf qui estoit les delices des premiers Rois, le pire poison: & tel degré de bonté que tient la chose en sa nature, elle le tient aussi en mal si elle vient à se corrompre. De tant donq qu'est meilleure nostre generation, de tant pire en sera la corruption si elle  
 sy est



fy est mise; ce que suiuant l'ordre precedent nous pouuons examiner, enuers Dieu, enuers le monde, enuers l'homme, & enuers nous mesmes.

Certes grande est l'obligation de l'homme enuers Dieu, s'il y veut penser; & bien auugle est il s'il ne la sçait cognoistre. De tât de creatures que Dieu a créées, aux vnes il a donné d'estre, aux autres de viure, aux autres de sentir. A l'homme il a donné tout celà; mais de plus il luy a dōné, & à luy seul icy bas, vn entendement par lequel il cognoist en toutes choses ce qu'elles ont, & ce qu'elles sont, qu'elles mesmes ne cognoissent pas. C'est vn signe euident, que ce qu'elles ont & sont, elles l'ont & sont pour luy & non pour elles mesmes. Car à quoy toutes leurs vertus & excellences, s'elles ne les cognoissent pas? Le Soleil est excellent entre les corps celestes; la rose entre les fleurs. L'animal tient vn degré au dessus des arbres, & entre les animaux l'vn a vn point que l'autre n'a pas. Quel contentement est ce ou d'estre, ou d'auoir, si on ne le sçait pas? de lui-re, si on ne voit point: de sentir bon, si on ne fleurit point? d'exceller, si on ne iuge point? Certes l'homme seul en tout ce monde inferieur peut sçauoir ces choses & en iouir, & pourtât elles ne peuuent auoir esté faites que pour luy: c'est à dire, que Dieu luy a donné, à proprement parler, tout ce que les autres creatures ont & sont, & ne l'a pas traité cōme creature simplement, mais bien comme vn fils, pour lequel expres il a créé ce mōde, & le luy a baillé à posseder. Si derechef la possession est infiniemēt moins que le possesseur; qu'est-ce de l'homme au regard du monde? Et quelle sera donq l'obligation de l'homme enuers Dieu, qui l'a créé de rien, c'est à dire, qui n'a pas dōné seulement le monde à l'hōme, mais

La corruption de l'homme se cognoist au regard de Dieu.

mais l'homme à l'homme mesmes? Que s'il ne reconnoist point celuy, de qui il tient non seulement cest heritage, mais son estre mesmes; que pouuons nous dire, sinon que c'est vn fils de nature & abastardy, qui a perdu non la raison seulement, mais les sens mesmes? Or de tant d'hommes, qui sont re-  
*unus* *solidū*, & vn seul pour le tout de ceste grande obligation, cōbien y en a-il qui n'y pensent iamais? combien qui y pensent bien? combien qui cognoissent ceste obligatiō? combien qui se disposent à la reconnoistre? Et quand quelqu'vn s'y voudra disposer, qui sera iamais celuy qui y pourra atteindre? veu qu'elle n'importe autre chose sinon de rendre à Dieu ce qui luy appartient, c'est à dire, employer nous, & tout ce qu'il nous a donné, tout nostre estre & nostre vie, nos sens, nos discours & nos actions; bref, tout ce que nous auons en nous & hors nous pour son seruice; comme ainsi soit; que nous tournons toutes choses à nous comme à leur fin, voire nous mesmes à rien que nous mesmes. Si nous tenons registre de nostre vie, quante partie en donnons nous à Dieu: si de nos pas, combien y en a-il pour son seruice? si de nos pensees, combien qui s'adressent à luy? si de nos prieres mesmes, que sont ce qu'offenses continuelles; veu qu'au milieu de nos plus grandes vehemēces, nous nous esuanoüissons incontinent en vains discours, & nous trouuons esgarez & emportez sans y penser; aussi loing & plus de nos prieres que le ciel est de la terre? Qui est le fils qui ne prenne querelle s'il oit mal parler de son pere? qui ne soit estimé lasche de tous les assistans s'il le passe soubs silence? Qui est au contraire celuy de nous, qui s'esmeue s'il oit blasphemer le nom de Dieu? s'il s'en esmeut, qui s'en formalise? s'il s'en  
 forma-

formalise, qui ne l'oublie tout aussi tost? Et qu'est-ce donc? Sinon que nostre ame, à proprement parler, ne vit pas; mais nostre corps: qu'elle n'a pas ses mouuemens ny actions vifs & libres, puisqu'elle ne s'esmeut que des torts qu'on fait au corps, & au pere du corps, mais non des iniures qui sont faites à l'ame & au pere qui l'a faite? Si on brise nos armoiries, nous le prenons au point d'honneur; si nos effigies, nous sortons des gonds. Les Princes en font crimes de leze maiesté; & ce n'est faute d'orgueil, mais faute de puissance que n'en faisons autāt. Qui est ce de nous au contraire, qui sente le tort qu'on fait à son prochain, mesmes qui tous les iours ne luy en face; qui s'esmeuve beaucoup de voir tuer vn homme, si ce n'est son frere ou son amy, qui ne le tuë mesmes ou de fait ou en son cœur, ou de glaiue di-ie, ou de haine, pour la moindre offense qu'il pretende? C'est à dire, qui ne brise & rompe à tous coups sans aucun respect, l'image de Dieu qu'il a peinte & engrauée en l'hōme? Qu'est ce cela, sinon que nous ne cognoissons plus ceste image là en nous? Car qui seroit si outrecuidé, que de l'oser violer? que le consentement taissible du genre humain confesse l'auoir perduë? pour le moins, qu'elle y est si bien effacée, & si estrangement barboüillée, qu'il ne la recognoist plus? Que le parentage aussi que le genre humain a par l'ame receüe d'vn mesme pere, ne nous touche que bien peu; mais seulement ce vil parentage de la chair autant different de l'autre que l'ame est d'vne masse de terre, & presques que les peres sont entr'eux? Et toutesfois veu que le plus meschant homme du monde, tuant celuy qu'au monde il hait le plus, & qui ne le semble toucher de rien, soudain apres le fait sent vn remors en son

ame, qui le tourmente, qu'il ne sent pas en tuant mille animaux par iour; pouuons nous nier que ce ne soit ce reste d'image diuine, commune à tous hommes, qui se ramentoit, qui se tient offensée de son offense propre; & comme on dit, Que bon sang ne peut mentir, nous fait elle mesme nostre procez, & volontiers se vengeroit de nous en nous mesmes? Certes disons donq, ce que nous ne pouuons nier sans nous nier, que l'homme estoit créé de Dieu, pour tenir le lieu d'un enfant; mais qu'il s'est abastardy, voire estrangement abastardy, qui ne se soucie pas, comme nous voyons en la plus part, d'estre recognu ny de son pere ny de ses freres; ce que toutesfois les bastards s'efforcent tant qu'ils peuuent; ains aboliroit volontiers sa genealogie & tous ses titres, pour se dire enfant de la Terre; qui estoit l'ancien nom des bastards; plustost que de celuy qui l'a créé, & tant de choses dont il iouit, pour luy. Qu'il soit encores vray; que suyons nous en toutes nos estudes, sinon la terre, & les choses terriènes? Nous, si nous estions demeurez en nostre origine, qui selon la substance spirituelle de nostre ame, deurions naturellement voler apres les spirituelles, & au dessus des celestes? Et où cerchons nous nostre heritage, nostre bien, nostre felicité, qu'en ces choses caduques? Et de quoy plaidons nous en ce monde, que de terres, de bœufs & de charruës? Certes confessons dōq, que c'est vn tesmoignage du genre humain, que l'homme se sent exheredé de l'heritage de son pere, qu'il est en son ire & en sa malegrace, se mettant à courir apres les filiques, comme l'enfant prodigue, apres auoir dissipé son heritage à sa phantasie. Mais pour venir à ceux qui plus font profession de pieté, d'où pensons nous que vienne ceste

desfian-

*Terra filius.*

desfiance, que naturellement nous auons tous de la bonté & assistéce de Dieu, que du sentimét de nostre iuste exheredation, que la conscience a graué en nous? Le fils d'un bon & riche pere se promet de luy autant de secours, qu'il aura de moyen, & luy de besoing. Sinon, & qu'il en doute, nous presumons tant de la bonté du pere, que nous concluons que le fils l'a offensé, & qu'il s'est rendu indigne de sa bonté par quelque grand forfait. Veu que Dieu est la bonté & la richesse mesmes, d'où vient donq, que nul ne s'en peut asseurer? que nul ne peut se remettre assez confidemment en luy: que nul ne peut aussi hardiment esperer de luy comme il conuient à sa bonté: bref, que nos demâdes sont pleines de mesfiance, & nos cœurs mesmes d'incrudulité? Certes, veu qu'en sa bonté n'en peut estre la faute, qui est vne source qui ne peut s'espuiser; reste seulement qu'elle soit par nostre malice & en nostre imbecillité, qui n'ose esperer son bien du tresbon, par ce que toute nostre nature nous admonnéste que nous sommes indignes de sa grace, pour l'auoir trop grieuement offensé.

Si nous considerons la police & l'ordre du monde, aussi clairement y pourrons nous noter, *Au regard du monde.* Que l'homme n'y tient plus son reng, & qu'il est decheu du siege d'honneur, où Dieu l'auoit placé. Dieu l'auoit logé bien haut au dessus des pierres, des plantes, des animaux; du monde mesmes. S'il tient encor son degré, d'où vient que tant de gens se rendent esclaves de l'or & du metal? que tant d'autres menent vie de plante & d'animal en corps d'hommes? Les vns di ie, qui ne font que boire, manger & dormir, & ne s'esleuent iamais plus haut; les autres qui se consument en plaisirs, & voluptez du tout

bestiales? Car qui est l'animal qui vueille estre plante, la plante qui ne s'esleue en haut pour sortir de la terre; bref, qu'y a en ce monde, si ce n'est l'homme, qui negarde bien estroittement son reng? Qui verroit, ie vous prie, quelqu'un, vn Diademe fangeux en la teste, labourer la terre, & suyure vne charruë; que pourroit-il presumer, sinon, qu'il seroit deietté de son throsne, & que quelque meschef luy seroit auenu? Et que dira-on donq de cest homme, qui fouille la fange & suit les bauges pour se veautrer en mille vilenies, & qui employe tout son esprit à cela? Sinõ, qu'il a esté precipité du haut de sõ esprit, & que de ce fault perilleux, il s'est brisé toutes ses facultez; tellement qu'il n'est plus en luy de retourner d'où il est tombé? Car qui peut nier qui ne soit né pour plus grandes choses qu'il ne fait? Et qui peut penser que Dieu luy ait donné vne ame immortelle, pour s'arrester du tout en choses, qui n'ont pas seulement la dignité d'estre mortelles, vne veuë, qui l'adiourne à toute heure de penser au ciel, pour crouppir en la fange; vn sceptre, en fin, pour seruir de marotte; ou vn trident pour charger du fumier, ou pour fouir la terre? Aussi comment est renuersée en l'homme, qui est vn petit monde, ceste loy de police, qui reluit en l'vniuers & en toutes ses parties, Que le corps obeisse à l'ame? Es plantes, es arbres, es animaux, l'ame dispense la nourriture par proportion. Le corps obeit à sa conduite sans contradiction; & est chacune obeïe, selon ses facultez & sa portée. La nutritiue suit ses appetits, mais elle ne les excede point. La sensitiue ses naturels plaisirs, mais elle ne les viole point. En l'homme que dirons nous, que le corps commande à l'ame? que la charruë, comme on dit, mene les bœufs? que la  
volonté

volonté se laisse conduire à l'appetit; la raison aux sens; que toute nature mesmes y soit bien souuent violee, si nous ne voulons confesser vn renuersement de nature, en celuy toutesfois pour qui la nature estoit faite: C'est à dire, que l'homme se soit detraqué de s<sup>on</sup> chemin, veu que toutes les autres parties du monde suiuent le leur, & que nature mesmes le nous enseigne? Et que pouuons nous donq dire, sinon que l'homme n'est pas seulement decheu du degré où il estoit, pour estre logé plus bas, qu'il n'estoit; mais mesmes qu'il est decheu en soy & de soy, en sa nature & de sa nature propre? Derechef, c'est chose claire, que le monde a esté créé pour l'usage de l'homme, car le mode ne se cognoist point, ny les creatures qui sont en luy. Et puis les anges n'en auoyent que faire: & les bestes n'en scauent bien faire. Mais l'homme seul a vn entendement pour s'en seruir, & vn corps qui a besoing de leur seruice. Veu qu'ainsi est; qui peut doubter, que Dieu n'ait créé l'homme avec vne cognoissance de ses creatures, & qu'il ne luy ait donné puissance sur elles? Et d'où vient donq, que les bestes cognoissent naturellemét leurs saisons, les remedes de leurs maladies, les herbes qui ont vne proprieté de nature affectée à leur guarison; l'homme seul, d'entre tous les animaux n'en cognoist point? mesmes est contraint de les apprendre en l'eschole des bestes brutes? D'où peut venir aussi, que ces creatures, qui n'ont point esté tenduës comme des laqs à l'homme; car celà repugneroit à la bonté du createur; mais créées pour son bien & seruice, regimbent maintenant contre luy, iusques à celles mesmes, qui n'ont force ny puissance aucune de luy resister? Laissons là les Loups, les Leopardz, les Lions, qui

semblent auoir quelque force pour entreprendre sur l'imbecillité humaine. Mais qu'est-ce, que les vers nous font la guerre en nos entrailles; que la vermine ronge nos moissons? que la terre ne nous produit fruit, qui n'ait vn ennemy particulier en soy pour le nous corrompre? Sinõ, certes, que nous confessions que l'homme doibt auoir griefuement offensé le createur, que Dieu luy auoit assubiecty ses creatures, affin qu'il s'assubiectist à luy; mais cõme il s'est rebellé contre sa maiesté, qu'il permet aussi que ceux qu'il luy auoit donné pour vassaux se rebellent, voire iusques aux excremens de la terre? Car, qu'est-ce autre chose la contradiction que fait la terre à qui la cultiue, la mer à qui la nauigue, l'air au succez de nos labours & traux, sinon vne protestation de toute la nature, qui desdaigne de seruir vne creature, qui ait esté si outrecuidée, que de n'obeir à son createur? vne creature, di-ie, qui en seruant aux creatures, a perdu le credit, qu'elle auoit receu de son facteur?

Au regard de  
l'homme.

Considerons consequemment l'homme enuers l'homme: qu'y a-il de plus desreglé, de plus cõtraire à nature que sa nature mesmes? Si animaux de mesme espece s'entretuēt, ou s'entremangent, nous le tenons pour prodige. Quel prodige donq, nous doibt-ce estre, quand nous voyons les hommes, seuls capables de raison, s'entretuier, & s'entr'exterminer à toute heure? Ou plus tost quel prodige y a il plus grand entre nous, que d'en voir, non par nations, ny par prouinces, ny par communautez, mais par familles, ou par chambrées s'accorder ensemble? Les loups sont cruels: mais en quelle race de loups, trouuerons nous des Caribes, ou des Canibales? Les Lyons aussi; mais où les vit on iamais en  
bataille



bataille l'un contre l'autre? Or qu'est ce la guerre, sinon vn amas & vn recueil de toutes les bestialitez qui se font au monde:& qu'y a il plus commun entre les hommes que celà? L'animal abbaye & grongne, dit quelqu'un, auant que de mordre; la maison craque auant que d'accabler; le vent siffle premier que de briser. Qu'est ce del'homme au contraire enuers l'homme, qui menace en riant; qui tue en saluant; qui sous vne face de si belle rencontre cache mille serpens, mille lionceaux, mille bancs, & mille rochers tout ensemble? Laissons les mechans trop descouuers: que faisons nous en traffiquant, que nous entretromper; en nous caressant, que nous entrelutter:& qu'est ce de toute la societé humaine que nous prisons tant, qu'un monopole, & vne vraye corraterie, des grands pour tyranniser les inferieurs; de ceux cy pour s'en reuenger sur les petits; des petits pour donner la iambe à leurs semblables? Bref, si nous faisons bien, c'est affin qu'on le voye; & en tenebres nous ne le ferions pas. Si nous ne faisons mal, c'est crainte qu'on le sçache; & tout nous seroit bon si nous ne craignons pas. A quoy donq nous sert la raison, qui nous deuroit aider à tout bien, qu'à couvrir nostre mal, c'est à dire, à nous faire & plus malfaisans & plus desraisonnables? Cependant quelques desraisonnables que nous soyons en toutes nos actions, nous ne sçaurions ignorer qu'il n'y ait vne raison; & si elle n'auoit esté en nous, nous ne la comprendrions pas; & si elle n'estoit corrompuë, ne nous en foruoyerions pas. Et nous cependant si nous nous examinons, ne sçaurions nier que nous n'en declinons bien loing. Certes disons donq de nostre raison, comme d'une mauuaise veüe, ou enchantée. Elle a les prin-

cipes de voir encore, mais qui ne seruent qu'à la tromper par fausses images & illusions.

Au regard de  
soy mesmes.

Venons à l'homme mesmes en soy ; & voyons si pour le moins il s'aime mieux qu'autrui, & plus le remüerons nous, plus certes sentirös nous la puanteur de sa corruption. Quand le malade se deult, nous disons, qu'il y a de la corruption en son corps, & passöns plus oultre; qu'il y a du vice de nature, ou qu'il a fait quelque grand excez qui l'ait amené là. Or que dirons nous donq de tant de maladies dont le genre humain se deult; qui en est tellement accablé, qu'il n'y a aage de sa vie, partie de sön corps, fibre d'aucune partie, qui n'ait quelque mal particulier? Le diray plus, que l'homme seul est subiect à plus de maux, que tous les animaux qui viuent icy bas ensemble? Les Philosophes l'ont veu, & en ont fait liures expres, & demeurent en la recherche de la cause, tout esbahiz & estonnez. Mais quelle iamais ont-ils peu donner, qui puisse satisfaire ny à autrui ny à eux-mesmes? Tant y a que la plus part en reuiennent là, Que l'homme est le plus malheureux de tous les animaux, & s'en plaignent à Dieu & à la Nature, que toutesfois ils confessent n'auoir rien que iustement fait. L'vn dit, que l'homme seul & non autre, se tue par impatiéce de douleur. L'autre, que sa vie est telle, que le mourir luy est plus à desirer que le viure. Et les Escholes retentissent de semblables mots. Quelqu'vn mesmes par merueille, recite quelques centaines de maladies ausquelles nostre œil seul est subiect. Or, quel des animaux'en a seulement en son corps la trentiesme partie? Et comment sera il vray semblable, que Dieu ait créé l'homme, qu'il a tant chery sur toutes ses creatures expres pour le gehenner; plustost, qui ne dira, qu'en son

son origine il ait esté créé tout autre, soit qu'on regarde le createur, soit la fin pour laquelle il le creoit. Certes disons donq, comme deuant, L'homme seul a plus de mal en son corps que toutes les creatures ensemble; par ce qu'ayât abusé des graces de Dieu, il a fait plus de mal que toutes n'eussent sceu faire: & ce mesmes qu'elles ont de mal & d'infirmité, n'est que pour l'affliger luy mesmes; comme certes, la gresle & la nielle ne sont pas pour affliger ou la terre, ou les moissons, mais celuy qui en deuoit tirer profit. Venans puis apres à considerer la composition du corps & de l'ame; combien de passions y rencontrerons nous, d'autant plus douloureuses, comme dit Plutarque, que les corporelles, que plus pechereuse & plus coupable est l'ame que le corps? Pour les ramener à quelque raison, les Philosophes ont fait des liures exprez de la Vertu morale, & donnent des preceptes, dient ils, pour les renger; & en ce confessent ils la rebellion, qui nous est naturelle contre la raison. Mais qui est celuy qui ne sente en soy mesmes, que leurs remedes ne seruent pas tant à oster ce mal qu'à le celer; c'est à dire, que ce n'est pas vne tache, qui se laue, mais vne impression comme cauterizée en la nature, qui n'est pas proprement effacée, mais couuerte, & non vaincue ou domptée, mais à pêne reprimée & contraincte. Et puis veu que la raison est plus excellente que la passion, comme la forme, dient ils, que la matiere; d'où vient ceste cōfusion en nous, qui rend la matiere maistresse de la forme, qui fait que la forme recoiue forme de la matiere, c'est à dire, que la raison soit assubiectie à la passion, & aux impressions qu'elle luy donne, contre ce qui est obserué en tout l'vniuers? Car qu'est ce intemperance, sinon la raison telle qu'elle

nous reste, imprimée de concupiscence, & ire, qu'icelle mesmes teincte de cholere, & ainsi des autres? Que si on veut dire que celà soit naturel; d'où viét que de ces passions nous auons remors au dedans & honte au dehors, voire si naturellement, que vueillons ou non, nous ne le pouuons empescher, aussi peu que le poux de nos arteres, ou le battemēt de nostre cœur, sinon que la honte & le remords du vice sont naturels en nous; mais le vice mesmes contre nature? Pour exemple, il y a des choses que nous faisons apertement par vice, que les animaux font par nature; car ils se courroucent, ils se vengēt, ils se meslent indifferemment & deuant tous. De celà n'ont ils point de honte, par ce qu'il leur est naturel; & si les passions & les voluptez nous estoyēt naturelles, aussi peu en aurions nous qu'eux. Au contraire, si vn honneste homme suruiet sur nostre courroux, il se reprime soudainement, comme si nostre vice se cachoit deuant luy; & si nous sommes surpris en vn plaisir, bien que legitime, nous rougissons, comme si nostre sang nous vouloit cacher & couvrir. Mesmes quelques seuls que nous soyons en l'execution de nos vices, nous rencontrons tousiours vne compagnie en nous mesmes, non seulement qui en tesmoigne, mais mesmes qui les cōdamne & punit en nous. Certes, les mouuemens donq de l'ire, & de la concupiscence contre la raison en l'homme, ne sont point naturels ny originels, c'est à dire procedez de la premiere creation, mais bié vicieux, & suruenus depuis. Et pourtant n'est autre chose ce regret qui nous auient en ces passions, qu'une tacite, mais viue admonition de nature, qui a honte de faire la beste & l'animal; ce qu'elle n'auroit pas si elle l'estoit d'origine. Et de

faict,

faict, ce consentement vniuersel du genre humain, qui a honte d'aller nud, comme si on voyoit plus volontiers vne peau d'animal sur luy, ou l'excrement d'un ver, que sa chair mesmes; & ce que S. Augustin remarque en tous hommes, qu'ils feront plustost vne iniustice manifeste à la veüe d'un chacun, qu'ils n'auront legitiment affaire avec vne femme, monstre euidement que ce qu'il y a de bestial en la generation, à sçauoir la concupiscentence, n'est point vne nature primitiue, mais vne corruption d'icelle. Ce que nostre siecle encor, non certes à sa loüange nous peut prouuer plus que toutes raisons. Car veu le desbordement des vices que nous y voyons, & la coustume, de ceux mesmes qui sont contre nature, tournée presque en nature, certes si volupté eust iamais peu se desguiser en nature, & gagner sa cause contre elle, ce deuoit estre en nostre temps: au lieu que toute armée, authorisee & regnate, qu'elle semble estre, elle est contrainte de se cacher au milieu de ses triomphes, recognoissant sans doubte qu'elle ne regne pas sur le sien, mais sur l'autruy. S'il est question, puis apres, de l'amitié, de la charité, de la nourriture des enfãs, de la societé cõiugale, quelque nourriture qui nous y duise, quelque lecture qui nous instruisse, que veut dire q nous auõs recours à l'exemple des animaux, pour estre enseignez d'eux, sinon que leur nature, cõme i'ay ià dit, est moins corrompüe que la nostre? Si mesmes, de se destourner des vices, de l'intemperance, de la paillardise, de l'yurõgnerie, des incestes, que veut dire encor, que nostre nature si excellente, ait outre le discours de la raison, tant de loix, de polices, de gibets, de magistrats à son aide, soit bridée par tant de dangers, de douleurs, de penes, qui en  
ensui-

August. De la  
citè de Dieu,  
liu. 14. cha. 17.  
& 18.

ensuiuent, & cependant ne puisse estre retenuë? Au contraire, que les animaux naturellement n'vsent, ny des viandes ny des voluptez, sinon autant que la nature l'ordonne, à sçauoir pour la conseruation ou d'eux-mesmes, ou de leur espeece? Et veu que leur nature se soustient ainsi d'elle-mesmes, & que la nostre estayée en tant de manieres, & enfermées de tant de barrieres ne se peut ny soustenir ny cōtenir; qui peut nier que nostre nature, selon son degré, ne soit maintenant pire que la leur; & qui voudroit dire, que dés son origine la nature de la plus excellente creature eust esté telle? Tout ce que dessus a l'hōme commun avec la beste, mais par dessus il se vante d'vn entendement subtil, que Dieu a enrichy de dons excellens & infinis. Que sera-ce donq, si en ce qu'il les surmonte, il se trouue moins qu'eux? Si en ce qui est de soy incorruptible, la corruptiō est plus euidente & manifeste? De tant d'hommes ie vous prie, qui ont entendement, combien y en a-il qui en vsent? C'est à dire, de tant d'hommes combien y en a-il de bestes? Et qu'y a-il de plus rare entre les hōmes que l'homme mesmes? De ceux qui en vsent, combien y en a-il qui en vsent bien; c'est à dire de tant d'hommes, cōbien y a-il de diables? Et ostant du genre humain les bestes & les diables, qui trouuera e strange si ce Philosophe prend la lanterne en plein midy, pour chercher vn homme au milieu de la presse? Les vns toute leur vie ne pensent qu'à ceste vie, ne prennent pas seulement le loisir, de considerer quelle est ceste vertu qui pense en eux. A quoy leur sert cest entendement, plus que les yeux à qui tousiours dormiroit? Les autres l'employent à corrompre vne femme, à suborner vne fille, à pallier vn tort, à chiquaner vn droict, à semer discordes en

une maison, à mettre le feu aux quatre coings d'un pays. A quoy sert derechef cest entendement, qui n'est rendu, ny entendu qu'à nuire? Et qu'est-ce, si non l'œil de cest animal d'Egypte, qui tue ceux qu'il regarde, & luy mesmes de la reflexion de sa propre veüe? Quelques vns esleuent l'œil de leur entendement en haut. Mais combien? Et que voyent-ils? Certes, comme dit Aristote, ne plus ne moins que les Chahuäns au Soleil. La poincte de nostre esprit rebousche cõtre la superficie des moindres choses. Que sera-ce dõq, si nous venons au dedans? Nostre entendement s'esbloüit aux vapeurs; que sera-ce à la clarté inaccessible, pour laquelle il fut créé? Dieu a créé le monde pour l'homme: c'estoit donq en intention qu'il s'en seruist. Et pour se servir des choses il les falloit cognoistre. Au contraire, quelle est celle que nous cognoissons suffisamment? Et que sçauons nous au prix de ce que nous ignorons? Et comment nous en seruirons nous, si les moindres nous commandent? non les animaux, les herbes, ny les pierres, mais la terre & ses excremens mesmes? Dieu a créé l'homme pour sa gloire; & cõme la fin du Monde, c'est l'homme, ainsi la fin de l'homme c'est Dieu. Et tout ainsi qu'il luy auoit donné cognoissance du monde pour s'en servir, ne doubtons point, que pour le servir, il ne l'eust doiüé de sa cognoissance. Or combien y en a il qui se representent ce but là; & comment y frapperons nous, si nous n'y visons point? Et comment y viserons nous, si nous ne le voyons point? Et comment le verrons nous, si nous n'y pensons ny regardõs point? En apres bandons nostre esprit le plus roide que nous pourrons; qui est celuy qui ne le sent lasche, quãd il faut penser à Dieu? & qui ne rompe s'il se veut efforcer de le

ten-

tendre? Et d'où cela, sinon que la corde de cest arc est tombée en l'eau, & s'est mouillée de telle façon qu'elle ne vaut plus rien? C'est entendement produit des actions: Et par ce qu'elles sont plus lentes, elles se font avec plus de consultation. Mais que sont les meilleures que peché? Si nous faisons vn crime; tout nostre esprit y va, & certes nous le faisons pour soy mesmes: Si nous faisons vn bien, qui est celuy qui ne le face plustost pour l'accessoire, que pour le principal? l'vn pour l'honneur, l'autre pour le gaing; l'autre par crainte? &c. Et qu'est ce autre chose, sinon seruir à la vanité, non obeir à la vertu? Et veu que le mal n'est que priuation ou defaut du bien; qui ne pense au contraire estre assez hōme de bien, s'il ne fait point de mal; cōme si le bien n'estoit que priuation du mal? De fait, qu'appellons nous gens de bien, sinon ceux qui ne font tort à personne; qui ne pillent, qui ne forcent, qui ne prestent point à vsure? comme ainsi soit qu'il faille bien passer plus outre, donner, aider, seruir, veu que le bien n'est pas *defectus*, mais *effectus*; & ne consiste pas à chommer, mais à faire? Et qu'est ce en somme definir l'homme de bien, parce qu'il ne fait pas, que definir le bon archer, en ce qu'il ne frappe rien du tout? C'est entendement produit aussi des paroles. Celles cy vont plus viste que les actions! mesmes aux plus sages. Qui fera vn recueil de ce qu'il aura dit par iour; que trouuera il au vespre, qu'vne moisson de vanité? detractions, calomnies, mensonges, blasphemes, ie laisse mille legeretez, & mille paroles oisives, qui monstrent nostre vanité en leur seule oisiveté. Et veu que la parole nous estoit euidentement donnée pour concilier societé, quand nous voyons qu'elle est communement appliquée, à la dissoudre



dre par discordes & diuisions; qui peut nier, qu'il n'y ait vne notable corruption en l'entendimēt qui dispense ceste parole? Et veu que c'est vn vice vniuersel que les meilleurs combatent à toute force, & ne peuuent vaincre; qui dira, que ce soit de certains indiuidus, & non de l'espece? Que fera ce donq des pensées, & des volontez, qui passent mille par nostre entendement en vne heure, & que nos entendemens ne peuuent ny reprimer ny exprimer? O combien de gens sont estimez gens de bien, que nous verrions estre meschans, s'ils les portoyent en leur liurée, ou si nostre œil penetrait iusques là? O combien nous verrions de bestes sauuages cachees dans le cœur de l'homme, comme dans vne forest? Et qu'est ce donq, nostre science, qu'ignorance; nostre sagesse que vanité; nostre pieté qu'hypocrisie? Et en quoy consiste nostre vertu qu'à cacher nostre vice; qui seroit bien plus grande & plus proche de iustice, comme dit Aristote, en le confessant? Et qu'est ce, au reste de tous nos efforts pour le vaincre, sinon courir pour deuancer nostre ombre; qui, vucillions ou non, nous accompagne tousiours? Certes, en ce deuons nous rougir, non proprement que nous soyons tels, mais qu'estans tels, nous ne le cognoissons point, ou pour le moins n'en rougissons point assez. Et n'y a point plus fort argument de nostre corruption que celuy là; ne plus ne moins que nous iugeons punais, ceux qui crouppissent en des cloaques, & ne les sentent point; & malades, ceux qui ne sentent point leur mal, plus que ceux qui s'en deuillent; & phrenetiques, ceux qui s'estiment sages, plus que ceux qui vont au Medecin confesser leur folie. Car si nous auions le sens de prendre garde à nos mutations, de taster l'inegalité de nostre poux,  
& d'ob-

& d'observer les euaporations de nos humeurs, & les impressions qu'elles font en nostre cerueau, en ce que nous cognoistrions nostre mal, nous serions demy malades & demy Medecins. Mais certes en l'estat où nous sommes, viuans, par maniere de dire, comme d'ame empruntée, ie ne sçay à qui nous comparer qu'à certains malades desquels Hippocrates a fait vn Aphorisme expres. *Ceux, dit il, qui en leur maladie n'ont point de mal, & se ioient à la couuerture, & en arrachent les poils, & recueillent les festus, c'est vn mauuais signe, & n'y a point d'apparence qu'ils viuent.* Car qu'est ce nostre vie autre chose que celà? Ioindre vne piece de bois sur l'autre, & vne pierre à l'autre, vn denier à l'autre, sans penser à la vie de nostre ame, non plus que si n'en auions point? Qui doute encor de celà, ie luy fais vn party & l'adiure de l'essayer, & il n'en doubtera plus. *Que* seulement il prenne le loisir de mettre par escrit, toutes les pensées & imaginations indifferemment, qui luy passeront vn iour durât par la teste, & qu'au soir il vienne à reuoir ses contes: il y trouuera des vanitez, des crimes, des grotesques, des monstres si estranges, qu'il se fera peur à soy mesmes, comme l'animal qui se mire, non certes pour se noyer en sa beauté comme Narcisse, mais pour courir au lauoir en rougissant. Et que seroit ce dōq, si toute la iournée il n'eust fait que penser sans escrire; & que sera ce puis d'vne année, & en fin de toute nostre vie? Bref, pour remettre en peu de mots l'homme deuant nos yeux, nous lisons communemēt qu'il y a quatre puissances en l'ame; la raison, la volonté, l'irascible, & la concupiscible; & en ces quatre logeons quatre vertus, en chacune d'icelles la sienne, prudence, iustice, fortitude, temperance. Or est la raison frappée d'igno-

καρφαλο-  
ζωυτες.

d'ignorance, la volonté d'iniustice, la fortitude d'infirmité, l'attrempance de concupiscence, & ne se peuent en ce monde ny guarir sans cicatrice, ny mesmes cicatrizer. En l'homme aussi nous remarquons, les sens exterieurs, l'imagination & l'appetit, qu'il a communs avec la beste; mais de plus, la raison & la volonté, qu'il a receuës en don particulier de Dieu. Et si nous sommes hommes, nous nous estimons plus que la beste, & voulons qu'elle soit au dessous de nous. Au contraire, les sens exterieurs rauissent l'imagination, & la trompent, au lieu qu'elle les deuroit gouverner, & l'imagination la raison, & l'appetit la volonté; tellement que le seul sens d'un homme estant charmé ou deceu, il se laisse precipiter en tout mal, comme le Phaëthon des Poëtes. C'est donq à dire que l'homme s'assubiectionne à la beste, & par consequent est le genre humain estrangemēt renuersé, & certes beaucoup plus monstrueusement, que si nous le voyons les pieds au haut marcher dessus la teste. Or l'homme estant ainsi renuersé; de quoy se peut il vanter en ceste vie, que d'offenser Dieu incessammēt, & en l'autre d'estre puny infiniment, eu esgard à la qualité de celuy qu'il offense? & que luy proffitera son immortalité, que pour mourir immortellement?

Mais laissant ce propos pour vn autre lieu, puisque par la consideration de l'homme enuers Dieu, le monde, l'homme, & soy-mesmes, nous auons prouué euidemment la corruption & peruersion d'iceluy; à sçauoir en ce qu'il est directement contraire, à la fin pour laquelle Dieu l'a créé, à l'ordre de l'uniuers, au bien du gēre humain, & à son heur propre; aduisons cōsequemment d'où & de quand ce mal luy peut estre venu, & quelle en a peu estre

D'où est venuë ceste corruption.

la cause. Certes si nous disons de Dieu, & dès sa creation, nous blasphemons trop lourdement. Dieu est bon & la bonté mesmes. Il n'aura donq pas rien fait de mal. Nous apperceuons aussi en toute la police du monde, qu'il est maistre d'ordre. En ce petit monde donq, commét auroit-il fait vn modele de cōfusion? Et puis il n'a esté induit à créer l'homme, que pour sa gloire & pour le salut de l'homme; & l'homme au contraire, en l'estat où il est, ne cesse de blasphemer son nom, & de pourchasser sa ruine propre. Faut donq dire, que du commencement l'homme fut créé tout autre, cōme certes le laboureur ne crée point les Charaçons au bled, ny le Vigneron l'aigreur au vin, ny l'Artizan la rouille au ferrement; ains ils y suruiennent d'aillicurs. Mais qui n'auroit iamais beu que du vinaigre, penseroit que nature le produist ainsi: & nous qui n'auons iamais senty, que corruptiō, qui sommes nez comme les Cymmeriens en tenebres; nous voudrions faire croire, que Dieu en fust cause & auteur. Iugeons maintenant par cest exemple, nous qui auōs gousté & du vin & du vinaigre, quels nous pouuōs estre en nostre premiere creation: en quoy toutefois il y a ceste difference trop grande, que le palais de nostre corps est capable des deux gousts, au lieu que le palais de nostre ame n'est capable de l'vn ny de l'autre; de l'vn, par ce que la corruption ne peut iuger de la pureté; de l'autre, par ce qu'elle ne peut bonnemét iuger de soy mesmes. Au vin & au vinaigre nous remarquōs vne nature liquide; mais si nous venōs aux qualitez, l'vn est doux, chaud, amy de nature; l'autre aigre, froid & corrosif: & mesmes les couleurs ne se ressemblēt pas. Voilà deux choses totalement cōtraires, & toutesfois n'est le vinaigre  
autre

autre chose qu'un vin corrompu : & par ce que nous auons veu l'un & l'autre, on ne nous fera jamais accroire qu'il soit venu tel de la vigne. Iugeons avec pareille raison de nostre ame. Nous y remarquons vne nature spirituelle, immaterielle, immortelle. Celà a elle encor de reste de sa premiere origine. Mais cest esprit n'est prompt qu'à mal, ny enclin qu'à choses viles & caduques; il est accroupy en ceste terre, il est serf de ce corps; bref il rampe, ie ne sçay cōment, au lieu de voler, & ce contre la nature ordinaire de l'esprit, qui s'esleue en haut, & ne peut estre enclos en ces choses viles & materielles. Faut donq dire, q̄ ceste nature n'est point telle de nature, qu'elle n'est point partie telle des mains de l'ouurier; ains au cōtraire, bōne, libre, pure; en sōme douēe de qualitez tout autres q̄ celles qui y sont, malice, seruitude de peché & corruption. Mais dira-on, puisqu'elle n'a point esté creēe en corruptiō, quil'aura dōq peu corrompre, cōme nous la voyons? Certes c'est vne nature spirituelle, & immaterielle. Les elemēs dōq ny tous autres corps naturellmēt n'y peuuēt rien, & le temps aussi peu; car ce n'est que le mouuement des corps. D'auantage elle estoit libre en soy, & maistresse mesmes de son corps, & pourtant ne la peut il auoir premierement corrompuē. Et toutesfois nous voyons que maintenāt elle est subiēcte à estre corrompuē, & par sa chair propre, & par les vanitez du monde, qui naturellement ne pouuoeyēt rien contre elle. Faut donq, que celuy qui a fait la nature mesmes, ait donné vne puissance à ces choses, outre leur nature, sur la nature de nostre ame; ce que certes il ne peut auoir fait que iustement, veu qu'il est la iustice mesmes. Or la iustice ne donne point de pēne, que là où a precedé la coulpe. Faut donq conclurre,

clurre, que l'homme ait cōmis quelque crime enorme contre son createur, dont telle pēne & subiectiō luy ait esté iustement ordonnēe. Certes disons dōq, **Que** ceste ame humaine s'est premierement corrompuē d'elle-mesmes, s'esuanouïssant comme le vin en vinaigre en foy-mesmes, & de foy-mesmes; au lieu que s'elle se fust tenuē close & couuerte, reposant, comme on dit, sur sa mere; c'est à dire, si elle fust demeurēe fixe en la cōtemplation du createur, sans chercher son bien en elle-mesmes, elle pouuoit demeurer tout incorruptible. Puis apres, que s'estāt ainsi destournēe de Dieu à elle-mesmes, elle a ofensē son createur, & mescognu les graces qu'elle auoit receu de luy, dōt s'est ensuiuie vne maledictiō du createur, & vn arrest de son iuste courroux sur sa creature; qui fait que non seulemēt elle est demeurēe priuēe des graces dont elle estoit remplie en se mirant en luy, mais aussi, assubiectie à ces choses mesmes, qui auoyēt esté crēees pour son seruice. Or quel a esté premierement ce peché, nous ne le pouuons mieux cognoistre que par la pēne. Car le peché & la pēne s'entreregardēt, comme la playe & le remede; & se peuuent aucunement cognoistre, l'vn par l'autre. L'ordre vouloit que nostre raison obeïst à Dieu, & tous nos sens & appetits à nostre raison; & maintenant nous voyons que nos sens & appetits tiennent la raison soubs les pieds. Ceste pēne nous doibt représenter la coulpe, quand nous nous voyons decheus & precipitez au dessoubs de nous mesmes, à sçauoir, que l'homme a voulu monter au dessus de Dieu. Le mesme ordre vouloit, **Que** l'vniuers seruist à l'homme, & l'homme à Dieu: que Dieu, di-ie, fust le but de l'homme, comme l'homme de l'vniuers. Et nous voyons auourd'huy, que  
 l'hom-

l'homme est serf des moindres choses, que iusques à celles qui n'ont ny sentiment ny vie luy resistent, qu'il termine toutes ses volonteés és choses terriennes, comme si elles valoyent mieux que luy, à sçauoir selon ce que nous sçauons tous, Que la fin est tousiours meilleure que les choses qui y tendent. C'est donq à dire, Que l'homme s'est reuolté contre Dieu, puis que la nature se reuolte contre luy, comme c'est la péne ordinaire des subiects rebelles, que leurs subiects propres leuent le talon contr'eux. D'auantage, que l'homme doit auoir cherché son heur en soy, & aillieurs qu'en Dieu, puisque non seulement il ne trouue en soy que malheur; mais est encor si auengle, que de le chercher en la fange, & entre les ordures de ce monde. Bref, nous sommes frappez en nostre ame d'une ignorance des choses plus necessaires, & en nos corps d'infirmitez continuelles, & finalement de la mort: c'est que nous auons esté curieux en choses friuoles, ne nous contentans de la Leçon de Dieu, & auons voulu nous rendre immortels, non par l'esprit viuifiant de son éternelle puissance; mais par l'usage defendu de choses caduques, qui mesmes en eux n'auoyent point de vie. Or sçauons nous maintenant, d'où est venu la corruption au genre humain, à sçauoir de nostre grieue coulpe, & de la péne qui l'a suiue: mais on nous demande encor de quand ce peut auoir esté. Si depuis quelques siecles en ça seulement nous auons remarqué ceste corruption en nous, de là la faudroit il rechercher: mais quãd nous suiurons le cours de ceste riuierẽ humaine iusques à la source, tousiours la trouuerõs nous pollüë & trouble; & en tous siecles orrõs les mesmes cris entre les meilleurs; *l'ayme le bien & si ne le puis faire.* en somme, Que

De quand est  
ceste corru-  
ption.

l'homme est enclin à malfaire, & subiect à mal auoir: qui sont en vn mot & la péne & la coulpe. Si c'estoit aussi en quelques nations, ou en quelques familles seulement, on tascheroit d'en attribuer la coulpe au climat & au terroir, ou à l'institution, ou à l'imitation des parens. Mais quand nous voyons que tous hommes sont en ce regard de mesmes, autant les anciens que les modernes, sauf que le vice croist tousiours, autant sous l'Equinoctial qu'entre les Tropiques, & entre iceux qu'au delà; sauf que les vns prennent plus de péne à le celer que les autres, & que ceux qui ont plus d'esprit, font plus de mal; veu que nous auons suffisamment prouué la creation du monde & d'vn premier homme; sommes nous pas contraints de remonter iusques à ce-luy là, & de dire, côme il est la souche de nostre genealogie, qu'aussi est il la source de ceste corruption, qui regne en nous, nostre race ayant esté en luy, & entachée de la coulpe, & attachée à la péne? Icy n'est il question de plaider contre Dieu, ains ployer ses espauls sous sa iustice, & leuer les yeux vers sa misericorde; car de point en point ceste consequence suit necessairement: L'ame en la race humaine est corrompuë. Qui est si corrompu, qui ne le sente? Ceste corruption ne peut proceder du createur. Où est iamais la pureté qui produise corruption? Les autres creatures ne la peuuent auoir souillée. Qui fait la souilleure que la contagion; & la contagion que l'attouchement; & quel peut estre l'attouchement entre vn esprit & vn corps? Reste donq, que nostre ame se soit corrompuë en delaisant son deuoir, ou d'elle mesme, ou par la contagion de quelque malin esprit; c'est à dire, par la persuasion d'iceluy, qui est aux esprits comme l'attouchement

aux



aux corps. Et derechef, ceste corruption est de tout temps: Ce n'est donq point institution. Et en tous peuples: Ce n'est donq point constellation. Et en tous aages: Ce n'est dōq point imitation. Faut dōq, qu'elle procede, & d'un seul homme, & du premier créé, qui se soit orgueilleusement destourné de Dieu, & Dieu iustement destourné de luy; comme nous lisons en l'Escriture sainte de nostre premier pere Adam. Or que nous reste il plus donq, sinō de conclurre par la nature, ce que nous croyons par l'Escriture? Que Dieu crea l'homme bon, Qu'il luy proposa sa volonté, Qu'il ayma mieux suiure son appetit, & que mesmes il se voulut egaler à luy? En apres, Qu'il fut banny de la face, & de la grace de Dieu: Que la terre se reuolta contre l'homme, & l'homme contre soy mesmes: en somme, qu'il fut enueloppé de miseres en ce monde, serf de peché en luy mesmes, viuant mortellement en ceste vie; & si la iustice de Dieu n'est appaisée enuers luy, mourant immortellement en l'autre?

## C H A P. XVII.

*Que les anciens sont d'accord avec nous de la corruption de l'homme, & cause d'icelle.*

**S'**EN SVIT que nous recueillions par les voix le iugement des plus sages, & de tous hōmes mesmes, lequel à mon aduis doit auoir enuers nous d'autant plus d'autorité, qui nous est naturel & de nous aimer & de ne penser que trop bien de nous-mesmes. Car dequoy se peut plaindre l'homme, s'il est iuge en sa propre cause, s'il instruit luy-mesmes son procez, & si on se tient à sa volontaire confession? Certes, que l'hōme soit estrangement vicieux, l'histoire de tous les siecles le tesmoigne prou; qui

Conscience du  
peché en tous.

n'est en somme qu'un registre de fraudes, meurtres, incestes, raiſſemens, guerres perpetuelles; & quand ie dy guerres, ie pense auoir compris tout ce qui se peut imaginer de mal en vn mot. Et que ces vices en la nature humaine ne soyent point créez, mais suruenus; les liures Rituaux de toutes les nations le monstrent assez; desquels tous les seruices, ne sont que sacrifices, c'est à dire protestations publiques soir & matin, que nous auons offensé Dieu, & meriterions d'estre sacrifiez & meurtris pour nos offenses, en lieu de ces pures bestes qui luy sont offerres. Si l'homme auoit esté créé vicieux, il n'auoit conscience ny repentir; car le repentir presuppose coulpe, & la cōscience s'en propose la pêne: & il n'y peut auoir coulpe ny pêne en ce qui se fait selon la creation, mais seulement en ce qu'on s'en destourne. Or le seruice & les ceremonies de tous les peuples, nous tesmoignent vn resentiment & vn remors de peché contre Dieu. Ils nous tesmoignent donq tout ensemble vn resentimēt de son ire, qui ne peut estre allumee contre la nature qu'il a créee, mais contre ce qu'il y a de vicieux & desnaturé en elle. Tant de volumes de loix, que sont-ce aussi qu'un denombrement authentique de nostre corruption; & tant de commētaires escripts dessus, que corruption des loix mesmes: & que testifient ils, sinon, comme la multitude des medecins les maladies d'une ville? c'est à dire, les tares ausquelles nostre ame est subiecte, iusques à gaster & enuenimer les cataplasmes mesmes? Les pēnes que nous mesmes nous auons ordonnées, que demonstrent ils, sinon que nous chastions en nous, non ce que Dieu a fait, mais ce que nous auons desfait; non le naturel, mais le forlignement? Mais principalement quand nous con-

siderons

siderons qu'en toutes nations, le legiflateur qui aura dit; Tu ne tueras point, Tu ne defroberas point, Tu ne diras point faux tesmoignage, aura esté creu & fuyui à son premier mot; veu qu'aux autres loix qui ne font ainfi naturelles il faut tant de perfuasions, nous faut il pas cōclurre, que c'est la conscience de tous les hommes qui est persuadée d'elle-mesmes, que celà est peché, & que le peché merite peine? c'est à dire, que peché est vn vice en la nature & non la nature mesmes? Le laisse l'écriture sainte, qui n'est tout entiere qu'un miroüer pour nous représenter nos taches & macules : mais que sont encor toutes les escholes des Philosophes, sinon leçons pour l'ame; & la Philosophie mesmes, sinon vn regime pour la guarir, dont le premier precepte est tant célébré, *Cognoy toy mesmes?* Aristote en ses Ethiques monstre, comme il faut regler les passions par la raison, & reduire nostre ame des extremitez au milieu, & des dissonances à son vray ton. C'est signe donq qu'elle est hors d'accord bien à bon es-cient; puisqu'il faut tant de preceptes à l'y remettre: & encor ne fera il pas si presumptueux de dire qu'en la sienne propre il en soit venu à bout. Theophraste son disciple souloit dire, *Que l'ame payoit bien son louage au corps, veu ce qu'elle y souffroit.* C'estoit recognoistre les debats qui y sont. Mais, comme dit Plutarque, il deuoit plustost dire, que le corps a bien à se plaindre, des bruits que luy fait vne si fascheuse & turbulente hostesse. Platon qui les a precedez, a veu plus clair que tous les deux. Il condâne par tout la compagnie & societé de l'ame avec le corps; & toutesfois il ne condamne pas l'ouurage de Dieu: mais il nous enseigne que l'ame est maintenant en ce corps, comme en vne prison, voire, comme en vn

Opinion des  
anciens Philo-  
sophes.

Aristote.

Platon au  
Phædre.

sepulchre, ou vne cauerne. C'est parce qu'il remarquoit euidemment, que contre l'ordre de nature l'ame est subiecte au corps, comme ainsi soit, que naturellement elle luy doibt & peut commander. Le mesme dit encor, Qu'elle rampe vilement sur ces choses basses, & s'attache à la matiere; & que c'est, par ce qu'elle s'est rompu les ailes, que parauant elle auoit. Il entend donq, que de sa nature elle voloit en haut, & auoit des ailes; c'est à dire vne nature celeste & diuine, que par quelque cheute elle doibt auoir perduës. Mais pour sortir de ces liens & pour recouurer ses ailes, le remede que Platon luy donne, c'est de s'esleuer vers Dieu, & vers les choses intelligibles. Par le remede pouuons nous cognoistre quelle il pensoit la maladie; à sçauoir que nostre ame ayant esté esleuée en vne notable dignité, qu'elle pouuoit garder, en adherant à Dieu, s'est esblouie en son pennage, & s'est precipitée en ces choses caduques, où maintenant elle rampe, cōme vn reptile ne retenant plus de l'oyseau, qu'vn bauoler, & vn vain battement d'aïles. Or tout cecy dit il auoir appris d'vn secret Oracle, qu'il a en grāde veneration; comme à la verité nous deuons remarquer en ceste doctrine, ie dis en l'origine de nostre corruption, ce qu'auons dit de quelques precedentes; Que plus nous approchons du premier siecle & plus la trouuons nous claire & manifeste. Empedocles & Pythagoras enseignoient, que les ames, qui auoyent offensé Dieu, estoient condamnées & cōfinées icy bas en ce corps. Et Philolaus Pythagorien adiouste, qu'ils tenoyent cela des anciens Theologiens & Prophetes. C'est que le corps qui deuoit estre vne maison à l'ame, par la iuste sentence de Dieu luy est conuertie en prison, & ce qui luy estoit donné pour

instru-

instrument en manicles & en ceps. Il y a donq & de la péne & de la coulpe; & ceste coulpe doit estre procedée d'un premier homme, mesmes au iugement de ces anciens là, qui recognoissoyent la creation du monde. Qui incita aussi ce premier homme là à la coulpe, il semble bien que ces plus anciens en ayent ouy parler. Homere parle d'une deesse, ΑΠΗ, c'est à dire, Deguaft, ou Dommage, qui troubla le ciel, & pour ce fut precipitée à bas, où elle troubla tout le genre humain : & de là Empedocles appelle les dæmons *εργνοπετεῖς*, cheus du ciel: & les Ægyptiens, qui sont des plus anciens, en leurs mysteres tenoyent & enseignoyent le mesmes. C'est vne ombre assez claire de ce que nous lisons en l'Escriture de la cheute du diable, à laquelle il a puis apres attiré par ses tentations le genre humain. Mais quand Pherecydes Syrien, s'accordant en ce avec la Sibylle, nous dit exprez, que ce dæmon, qui a deguafté toute la terre, estoit Serpent qu'il appelle *επιιογνη*, ou, *επιόνηεν*, race serpentine, qui arme comme par esquadrons les hommes contre Dieu; recueillans tous ces tesmoignages ensemble, nous aurons l'histoire de la cheute de l'homme toute entiere. Hermes plus ancien que tous ceux là, recognoist par tout la corruption humaine; iusques à dire, qu'il n'y a rien que mal en nous, & qu'il n'y a moyen d'aimer Dieu, qu'en nous haïssant. Et afin que n'en accusions le createur: *L'artizan*, dit il, *pour couper court, n'a point fait la rouillure; ny aussi le createur l'ordure, & la fange qui est en nous.* Or à qui donq en donnerons nous la cause? Dieu, dit il, *auoit créé l'homme à sa semblance, & luy auoit donné toutes choses pour son vsage; mais au lieu de s'arrester en la contemplation du pere, il se voulut mesler de faire quelque chose, & tomba de la contemplation celeste,*

en la

Pherecydes.  
Origene con-  
tre Celsus.

Sibylla:  
ἄϊθραπος πεί-  
πασαι θεῶ  
παλαμαῖς ἐν  
αυταῖς.  
ὄντε πλάνησεν  
ὄφις εἰόλας,  
ἐπιμοῖσεν.  
ἀνελθεῖν  
ἔθει ἀτα,  
γνώσει τε λα-  
εῖν ἀγαθῶ τε  
κακῶτε.

Hermes en son  
Pæmād, ch. 1.

et la Sphere elementaire, ou de generation. Et parce qu'il auoit puissance sur toutes choses d'un grand amour de soy mesmes, il commença à se mirer & admirer en soy; dont il s'empestra luy mesmes tellement, qu'il deuint serf de ce corps de libre que parauant il estoit. Or il embrouille ceste verité là de ses speculatiōs accoustumées. Mais qu'est ce en somme, sinon, Que le premier homme enorgueillily des graces qu'il auoit receuës, s'est noyé en l'amour de soy mesmes; au lieu qu'il pouuoit s'abreuer immortellement de l'amour de son Dieu?

Que si nous montons encor iusques à Zoroastre, petit fils, comme on escrit, de Noë, nous le trouuons en ses oracles deplorāt la race humaine en ces mots; *Ha ha hos, la terre pleure iusques aux enfans!* qui ne peuvent estre interpretez que du peché originel, qui a passé du premier hōme en toute la race; comme aussi les Cabalistes, & nōmément Osias Chaldeen, l'interpretent; & Gemistus Platonique n'y repugne pas. Et quant à l'origine de ce mal, il nie que ce soit de la creation, en ces mots, *Que chose imparfaicte ne peut proceder du createur.* Or estans venus contremont iusques au premier Adam, par qui le peché est entré & par le peché la mort; voyōs depuis la venuë du second, à sçauoir Christ, quelle a esté l'opinion des Philosophes. Nous auons vn petit liure de Hierocles Stoïque sur les mots dorez de Pythagoras, qui respondra & pour les Pythagoriens & pour les Stoïques. *L'hōme, dit il, de son mouuement propre est enclin à suiure le mal, & à laisser le bien. Il a vne controuerse germée dans ses affections, excitée contre le vouloir de nature, qui le fait trebucher du ciel en enfer en prenant debat contre Dieu: il a vne volonté libre dont il abuse, mettant toute péne de contreuenir aux loix diuines; & ceste liberté mesmes, n'est autre chose qu'une volonté*

Zoroastre.

Hierocles Stoïque  
que contre les  
Athéens.

*lonté de receuoir ce qui n'est pas bon plustost qu'autrement.*

Qu'est ce cela sinon ce que dit l'Ecriture saincte, *Genef. 6. & 8.*

Que toutes les imaginations du cœur de l'homme, ne font que mal en tout temps; & ce que nous disputons tous les iours, Que nostre liberté est dispoſte à mal, & estropiée à tout bien faire? Puis, si vous luy en demandez la cause: *Ne blasphemons cependant,* dit il, *disans, Que Dieu soit autheur de nos crimes: Ains l'homme est deuenu peruers par sa propre volonté; & quand sommes tombez en peché, nous auons fait ce qui estoit en nous, & non ce qui estoit de Dieu en nous.* Or comment donq accorderons nous ces propositions siennes? Dieu a créé l'homme, l'homme est peruers & corrompu; Dieu toutesfois n'a pas créé l'homme tel, si nous ne disons que l'homme estant créé bon, a degeneré de sa nature? Mais voicy aussi où de luy mesmes il en reuiet. *L'ambition,* dit il, *nous est mortelle, & ce mal auons nous par nous mesmes, entant que nous nous sommes esloignez de Dieu, enclinans aux choses terriennes lesquelles font oublier Dieu.* Et que ce mal soit vniuersel à tout le genre humain, il le cōfesse prou, quand il nous en donne vn remede vniuersel, à sçauoir la religion, *qui seule,* dit il, *nous peut purger de la terrene ignorance; sans laquelle purgation nous ne pouuons reuenir à nostre premiere forme, & similitude de nostre espece, qui estoit d'estre semblables à Dieu.* Or si toute l'espece est souillée, comme il dit, certes il faut reuenir à vn premier pere, en la propagation duquel elle l'ait esté. Plutarque escriuant de la Vertu morale, trouue bien de la péne à rendre les passions subiectes à la raison, & le corps à l'esprit: & semble ne s'esmerveiller pas peu, *Que nos pieds soyent prompts à marcher, ou à se retenir, soudain que la raison a secoüé la bride; & qu'au contraire, nos affectiōs nous*

Plutarque De la vertu morale.

Item De l'amour naturel des peres & enfans.

Item Que les bestes vient de raison.

empor-

emportent quelques saécades qu'elle leur donne. Trouue fort estrange aussi qu'en nos disputes des plus grandes choses de la charité, de la nourriture des enfans, &c. nous soyons contrains de prendre les bestes brutes pour iuges, comme si nature n'en auoit imprimé aucun indice en nous mesmes; & iusques là se trouue pressé de ces considerations, qu'il prefere en toutes choses les animaux à nous, fors qu'en la capacité que nous auõs de cognoistre Dieu; trouuant sans doute, en tous iceux vne suite de nature; en nous seuls au contraire vne nature si desnaturée, & si abastardie, que de nostre premiere nature, ne reste aux meilleurs qu'une honte de ne l'auoir plus. Ce don mesmes particulier à l'homme de cognoistre Dieu le rend plus perplex que tout le reste. *L'homme, dit il, est vn animal raisonnable, Dieu l'a mis au monde pour en estre seruy & honoré, il l'a fait naistre à societé ciuile. D'où vient donc, qu'en ses actions il soit plus desraisonnable, plus contraire à la volonté de Dieu, plus à la loy de la nature, que les bestes brutes mesmes?* En ceste perplexité, tantost il dit, qu'il auoit receu de belles & genereuses semences, mais qu'il les a corrompues; tantost qu'il a fait de la raison comme les parfumeurs de l'huile; qui la desguisent tant qu'on ne la recognoist plus: en vn endroit voyant ceste corruption, comme il est à croire, si vniuerselle, il passe oultre, Que dès le commencement, & dès la premiere entrée les hommes se sont embrouillez & confondus. Par où certes nous pouuons apperceuoir, que qui luy eust recité la chose comme nous la croyons, il l'eust volontiers embrassée & receuë, comme l'unique solution de toutes les perplexitez où il se trouuoit. Venons aux Platoniques. Tous s'accordēt en ce poinct, Que l'ame de l'homme est  
vn es.



vn esprit; Qu'vn esprit naturellement ne peut recevoir passio<sup>n</sup> par vn corps, ny qui la puisse faire perir, ny mesmes qui la puisse troubler. Ne peuuent nier ce pendant de quelque costé qu'ils se tournét, Que nostre ame en ce corps ne soit troublée d'infinies passions: qu'elle ne soit di-ic subiecte, ores à sortir des gonds par orgueil, par ire, par enuie; ores à s'accroupir, en luxure, gourmandise, paresse, mesmes à recevoir diuerses impressions, non de ce corps seulement, mais de l'air, de l'eau, du brouillas; en somme, des moindres choses du monde. Or comment peuuent-ils accorder ceste contrariété, s'ils ne dient avec nous, Que naturellement nostre ame n'estoit point subiecte à tout cela, mais qu'outre nature elle y est assubiectie? Si outre nature, de par qui que de par celuy qui commande à la nature, auquel il est aussi aisé de mettre vn esprit en prison, comme de le loger en vne maison? Si de par luy, qui est la iustice mesmes; s'en suit-il pas qu'il y a eu de la coulpe? Si de la coulpe, puisque la péne en est en tous, en qui sinon en l'homme, qui a esté l'origine de tous, en qui, di-ic, materiellement nous estions tous? Or ceste coulpe derechef, ne se peut attribuer au corps; car la coulpe est en la volonté, & le corps de soy n'en a point, ny a la contagion premiere du corps; car l'ame n'enduroit rien du corps. Faut dōq qu'en l'ame ait esté la coulpe du genre humain, & de par l'ame la péne qu'elle endure, & qu'elle fait endurer au corps; mais pour mieux iuger de leurs opinions, oyons-en les principaux l'vn apres l'autre. Plotin ayant consideré que l'ame est vne nature diuine, celeste, spirituelle, conclut que de soy elle ne patit point par le corps. Mais venant puis à remarquer qu'elle est souillée, serue de peché, mesmes que par

Iamblich. liu.  
Des mysteres  
chap. 9.

Plotin Enn. 3.  
liu. 1.

Item Enn. 1.  
liu. 6. chap. 5.

Item Enn. 1.  
liu. 8. ch. 14. &  
Enn. 6. liu. 9.  
chap. 9.

necef-

nécessité la concupiscence y est adioincte; il reuiet à ceste solution, Que ce qu'elle est icy bas, c'est vn exil, & en termes expres vne cheute, qu'il appelle autrement, selon Platon, vne perte d'ailes; que ce qu'elle a de vertu, c'est vn reste de son ancienne nature; ce qu'elle a de vice, vne hantise avec ces choses basses & caduques; bref, que toute vertu, n'est autre chose qu'une purgation de l'ame, qu'il faut comme fourbir, pour l'esclarcir de tât de rouille qui la couvre. En ces contradictions donq, il se fait ceste question. *Que ces ames, dit il, qui sont d'une nature Diuine ayent ainsi oublié & Dieu qui est leur pere, & leur parentage & elles mesmes, quelle en peut estre la cause? Certes,* respond il, *le commencement du mal a esté vne temerité & audace, par ce qu'elles se sont voulu emanciper, & estre maistresses d'elles-mesmes; & abusans de leur liberté en licence, ont pris leur chemin tout au rebours, & se sont tellement esloignées de Dieu, (ne plus ne moins que les petits enfans, que dès le lait on auroit séparé de leurs peres & meres) qu'elles ne scauent plus ny à qui, ny d'où, ny quelles elles sont.* Or en ces mots non seulement il est d'accord, que la corruption est venuë par le peché, mais aussi avec nos Theologiens de l'espece du peché, à scauoir de l'orgueil, par lequel nous nous sommes destournez du createur. En vn autre lieu, *L'ame, dit il, qui de soy estoit née pour les choses celestes, s'est plongée en ces materielles; & la matiere de soy est tellement mal, que non seulement ce qui est materiel ou conioinct à la matiere, mais mesmes ce qui la regarde s'emplit de mal, comme l'œil qui regarde les tenebres, de tenebres.* Voila donq, non seulement, dequoy nous nous sommes destournez, mais à quoy; c'est à dire de Dieu à la vanité, du createur à la creature, du bien au mal. Or de ceste inclination vers les choses materielles, il en veut quelques fois

Plotin liu. 1.  
Enn. 5. chap. 1.

Plot. Enn. 7.  
liu. 8. chap. 4.

Plotin. Enn. 1.  
liu. 6. chap. 5.

fois faire le corps auteur, comme si le corps auoit emporté l'ame par ses imaginations; & en absoult l'entendement tant qu'il peut, iusques à dire, qu'ice-luy, nonobstant toute ceste deprauation, vit & reside en Dieu pur & net; pendant mesmes que l'ame, de laquelle il est comme la prunelle, habite en ce corps. Mais outre ce qu'il en est repris par Porphyre, Procle, & c. ses argumens propres, par lesquels il prouue, que l'ame naturellement n'est point subiecte au corps, sont si forts, qu'il luy seroit impossible de s'en depestrer. En ce s'est abusé ce grand Philosophe, qu'il a voulu chercher la cause du peché en l'homme, tel qu'il est; & y voyant la raison emportée par l'imagination, & l'imagination tröpée souuent par les sens, a pensé que la faute seroit venuë de là; au lieu qu'il en deuoit chercher la cause en l'hôme tel qu'il estoit premierement commandant absoluëment à ses sens & appetits, duquel la coulpe volontaire, a attiré la péne necessaire que nous portons. Et de faict, autremét ne se peut interpreter ce qu'il dit aillieurs, Que la cause de ce que l'ame endure en ce corps tant de troubles & passions, doit estre prise de la vie que parauât elle a demenée hors du corps; c'est à dire, que la subiection du corps, ne luy est pas cause primitiue de peché, mais condamnation & péne. Comme aussi il ne peut eschapper de ces siennes conclusions; L'ame separée du corps a ses ailes entieres & parfaites: Le corps conioinct à l'ame n'a point puissance de les luy rôpre, & toutesfois elle s'y trouue debile & sans ailes: S'il n'aduouë avec nous que l'ame par sa cheute a perdu de sa puissance, & que le corps par la debilité de l'ame, & sentence du createur s'est fortifié de son impuissance; à sçauoir, entant que de maison, comme i'ay

Enn. 3. liu. 3.  
chap. 4.

Plotin Enn. 1.  
liu. 8. chap. 14.  
& liu. 3. cha. 4.

ia dit, le corps luy est conuertý en prison: Bref, presuppofant la iustice de Dieu, comme il fait, il ne pourra iamais sortir de la question, qu'il se fait luy mesmes, Pourquoy les pechez sont imputez à l'ame; veu qu'elle ne les fait que par la contagion du corps, s'il ne fait ceste cõtation vne pene de la coulpe, que l'ame ait premierement cõmise en ce corps. Or Porphyre qui a apperceu ces inconueniens, a parlé plus distinctement de ceste matiere que son maistre, accordat au reste avec luy en la corruption de l'homme, & en la purgation de l'ame: *Qui luy est,* dit il, *si necessaire qu'il n'est pas possible, que Dieu n'ayt pourueu de quelque moyen vniuersel pour purger le genre humain. Comment, dit il, seroit il possible que la cheute de l'ame vinst par l'imagination, qui comoinct l'ame avec le corps; veu que les choses superieures ne sont point tirées à bas, par les inferieures; mais au contraire? Ains, dit il, ces substances superieures descendent en elles mesmes de l'intelligence en l'imagination, des spirituelles aux materielles, des hautes aux basses, des parfaites aux imparfaites; & au lieu que se tenans tenduës vers Dieu elles pouuoient demeurer fermes, non tant par leur vertu que par la sienne, & viure & agir comme sous sa forme, elles viennent à decheoir d'elles mesmes en s'enclinant à la matiere. Et pourtant, dit il, en ces substances qui peuuent s'encliner à telles choses, est, comme on dit, aduenü le peché, & a esté condemnée l'infidelité, entant qu'elles ont aymé les creatures, & se sont diuerties de l'amour du createur. Bref, il en reuiét là, Que la cheute des ames est semblable à la cheute des demons, ou diables; telle qu'elle est enseignée par les Hebreux, & que par le vice de l'intelligence & de la volonté, qu'il appelle Infidelité, l'homme est tombé en ceste folie de concupiscence, c'est à dire, de la coulpe en la pene, de la rebelliõ de l'ame en la subiection*

S. Augustin De  
la cité de Dieu,  
liu. 10. cha. 23.  
& 32.

Porph. au liu.  
qui demonstre  
la voye de par-  
uenir à l'intel-  
ligible.  
Item liu. 3. De  
l'Abstinence.

iection du corps. Et ne pensons que ce soyent choses contradictoires, quand nous disons, ores que l'homme a peché s'esleuant par trop, & cōme à l'egal de Dieu, & ores declinant de luy vers ces choses basses. S'esleuer vers Dieu, n'est autre chose q' s'humilier. Car qui peut regardant vers luy tenir conte de soy? ou ne s'abbaisser en soy-mesmes? Et s'encliner vers soy, n'est autre chose, à vray dire, q' s'enorgueillir & s'égaler à Dieu. Car c'est chercher en soy ce que nous ne trouuōs qu'en Dieu, à sçauoir nostre bien & felicité: & qu'est-ce orgueil, qu'vne admiration de soy-mesmes? Proclus appelle ordinairement l'inclination de nostre nature à mal, descente; & la corruption, cheute; par ce que la hauteur de nostre ame c'est la contemplation de Dieu, la descēte, l'admiration de soy-mesmes, la cheute d'estre abbatuë au dessous de soy, comme vn corps qui tombe de sa hauteur. Mais quant à la cause de la corruption, il l'attribuë à nostre intelligence; c'est à dire, à la partie superieure de nostre ame; disant que si celle là fust demeurée entiere, & prez de Dieu, comme dit Plotin, elle eust retenu la raison, qui est son rayon, en son integrité, & consequemment toutes nos actions; tellement que nous ne fussions point subiects à peché. Pourtant puisque la pēne est paruenue iusques à la partie superieure que nous voyōs troublée de tant de passōs, & obscurcie de tant de tenebres, & souillée de tant de vices, que la coulpe sans faute a procedé d'elle & non d'ailieurs. A ceux cy pourrions nous en adiouter plusieurs autres, mais nous nous contenterons d'vn seul Simplicius interprete assez celebre d'Aristote. Tant, dit il, que l'ame de l'homme adhere fermement à Dieu son auteur, elle demeure entiere, & retient sa perfection avec laquelle elle a esté créée de

Proclus de l'ame & du dēmon. ch. 40.

Simplicius sur Epictete.

Dieu; mais si elle vient à s'en arracher, soudain comme perdant sa racine, elle flestrit, & va à neant, & ne peut recouurer sa premiere vigueur, s'elle n'est réunie à ceste premiere cause. Or nous apperceuons tous que nostre nature est flestrie: disons donq qu'elle est hors de sa racine. Et la racine ne laisse pas les branches, mais au contraire. Disons donq, que nous nous sommes priuez de la benignité de Dieu, qui nous eust entretenus; car, nourrir & viuifier ses branches, est propre & naturel à la racine. En vne chose seule reste la differéce entre ces Philosophes & nous; qu'ils diét, Que les ames humaines ont peché, & nous, le premier homme, qui a obligé toute sa race à la pêne: Mais, qui reuient incontinent tout en vn; veu que nous auôs prouué par leurs raisons mesmes la creation du monde; qui necessairement nous amene à vn hôme pere de tous, au lieu que ces Philosophes branloyent encor irresolus en ce point. Entre tous peuples nous voyons des prieres pour demander pardon, des sacrifices pour appaiser l'ire de Dieu, des lauements mystiques, des piacles qui se chargent des pechez d'vn estat, ou d'vne ville. Ce sont, comme i'ay ià dit, autant de protestatiōs publiques d'vne corruption publique. Les Philosophes sont empeschez à trouuer vn moyen pour purger le gère humain de ses souilleures; les vns par les Ethiques, les autres par les Mathématiques, les autres par la Theologie, & cōfessent en fin que tout cela n'y peut rien. Ils sont fols en leurs remedes, mais sages en la cognoissance de la maladie. Nous hions des Africains d'auourd'huy, peuples assez contemplatifs, qui entrent en de grandes apprehensions; ne se pouuans persuader que tous leurs seruices fussent à les nettoyer. C'est donq qu'ils sentét vn mal au de-

dans

Consentement  
vniuersel.

dans où le medecin ne voit goutte, & iusques où la medecine ne peut aller. Les Perses aussi souloyent celebrer tous les ans vne Feste, qu'ils appelloyent la Mort aux vices; en laquelle ils tuoyent pour insigne pieté toutes sortes de serpens & de bestes sauuages. C'est sans doubte qu'ils auoyent appris, que l'homme cachoit en son ame toutes sortes de bestes, qu'il falloit faire mourir en soy, suiuant ce que les Platoniques disoyent, Que le plus court chemin de retourner à Dieu, & par consequent en sa premiere nature, estoit la mort de ses affections. Mais que dirons nous de ce qu'auons appris en nos iours entre les plus Barbares des Indes Occidentales? *Vn homme*, dient ils, *qui se disoit fils du Soleil, vint en leur país, qui par sa parole & vertu remplit la terre d'hommes & de femmes qu'il crea, & leur donna grãde abondãce de fruits.*

Agathias l.ii.  
2. De la guerre  
Perfique.

L'histoire ge-  
nerale des In-  
des chap. 122.

Qui ne se ramentoit incontinent la creation de l'homme & de la femme en l'Escriture, auxquels Dieu dit, Croissez, multipliez, & remplissez la terre: ie vous ay dõné toute herbe portant semence, & tout arbre portant fruiçt &c. Mais, dit leur Cabale, *par ce qu'aucuns l'irriterent, il changea depuis le bon terroir qu'il leur auoit donnẽ, en sablons secs. & steriles, & leur osta la pluye, & ne leur laissa que quelques fleuues pour s'entretenir avec vn grand trauail.* Qui ne remarque encores icy le peché de l'homme, la malediction de Dieu sur la terre, & nommẽment ces mots, *Tu mangeras d'icelle en trauail tous les iours de ta vie?* Et qui le doibt plus ignorer, quand ceux là le sçauent, que nous estimons presques d'vne autre espece que nous ne sommes?

Mais voicy que le meschant se voyant sans replique commence à blasphemer cõtre Dieu; Puisque l'homme a peché par ceste libre volenté que Dieu

Obiections.

luy auoit donnée, commēt se peut-il appeller Bon, luy ayant donné dequoy pecher? Ains par mesme raison, dy tout d'un coup, Si Dieu est Bon, pourquoy a-il fait ny l'homme, ne rien pour l'homme? S'il venoit à t'oster tout ce dont tu abuses, ie te prie que te resteroit-il? La raison. Mais qu'y a-il en toy qui te face plus desraisonnable? Les sens. Mais à quoy t'en sers tu qu'à perdre le sens? La langue. Et combien est elle plus eloquente à mal qu'à bien dire? Où, seront ce en fin les biens qu'il t'a dōné pour maintenir ta santé & ta vie? Au contraire, quel est celuy que ne te conuertisses en mort & en poison? Or l'auteur est il à blasmer, si tu te fais mourir, des choses sans lesquelles tu ne pouuois viure? Si de ce tu deuiens mauuais, sans quoy tu ne pouuoys estre bon? Dieu t'a donné vne volōté: sans elle tu ne pouuoys estre bon. Il luy a donné vn bon entendement pour guide: sans entendement tu ne pouuoys estre sage. Si voudroy tu estre l'vn & l'autre, si ce n'est que tu te fasches d'estre homme. La volōté t'estoit donnée pour aimer Dieu. Or l'amour veut estre volontaire; & Dieu ne vouloit pas estre aimé de nous comme par charmes, mais d'une pureté & franchise de cœur. Il falloit donq que ceste volōté fust libre. L'entendement aussi t'estoit donné pour contempler. Si tu n'eusses eu que les sens; qu'eusses tu esté plus que la beste; & si tu n'auoy rien plus, pourquoy les bestes & tout cest vniuers pour toy? Or duquel des deux te sçauroy tu plaindre, si sans les deux tu ne peux estre ny bon, ny sage, ny homme mesmes? Tu voudrois auoir esté créé immuable, mais certes non comme vn roc, ou vne montagne, ains comme vn homme. Or est l'immuabilité des esprits créés dependante de la conionction du createur,



teur. Tu vouldroy, peut estre, auoir esté Ange, mais des Anges mesmes sont tombez; & plus hauts ils estoient, plus dangereusement se sont ils precipitez que toy? O homme, recognoy donq la benignité du createur, qui t'a créé bon; recognoy la vanité de la creature, qui ne peut subsister en sa bôté qu'au createur: Mais admire sur tout sa bonté & misericorde, qui non seulement te releue en ta cheute, mais mesmes t'a comme soustenu pour plus mollemét tomber. Vn autre se prend à la iustice de Dieu. Quelle Iustice, dit il, d'auoir puny l'homme si rigoureusement & pour si petite faute? Ains qu'y a-il plus iuste que la nature? plus naturel que de tomber en tenebres, quand on se destourne du Soleil; ou, comme dit Plotin, que d'empirer quand on s'elongne du tresbon: Mais ô homme, qui te sembles plus iuste que Dieu; Quelle péne ordonneroy' tu à ton fils, non enfant ou mineur d'ans, mais en aage de discretion & de perfection; non affamé, mais plein de tous biens, qui pour vne chose de neant, de gayeté de cœur, t'auroit voulu desobeir? Imagine toy donq vn Adam tout freschemét venu au monde par la seule bonté du createur, non tout nu, mais auec vn monde pour le seruir; non ignorant, mais auec vn esprit entier & pur; non subiect à ses appetits, mais capable de les renger sous sa volonté, & sa volonté sous la raison; soit que tu consideres le peché, reuolte, infidelité, orgueil; soit que tu ayes esgard à la facilité de ne point pecher; quelle péne ne luy ordonneras tu point? Mais pourquoy donq ceste rigueur contre ses enfans? Ains dy plus tost; Pourquoi ceste misericorde, de les auoir humiliés en la cheute du pere, à fin qu'ils ne se precipitent point? Tu bastis vne nouuelle ville:

c'est la coustume de l'orner de priuileges. Elle vient à se mutiner: tu luy ostes les priuileges, les cloches, les armes; & la péne de la mutinerie passé à toute la posterité, encor qu'elle soit petite à son commencement, & vienne à se multiplier bien fort apres. C'estoit bonté d'otroyer ces libertez aux premiers. Sinon, ils eussent occasion de se plaindre. C'est iustice de les leur oster, à eux; & misericorde d'en priuer leurs successeurs, qui ont le mesme esprit de rebellion, & se fussent precipitez en extremes pénes. Dieu t'a donné ce priuilege de liberté, t'a enrichy de dons d'esprit & de corps singuliers, louie sa bonté. Par ce que tu en as abusé, il te les oste, ou diminue; recognoy sa iustice, par ce que tes enfans feroient comme toy, & ne se chastiroyét pas par ton exemple; il les leur oste aussi & diminué en toy, admire encor en sa iustice sa misericorde, mais adore sur tout en sa misericorde sa iustice, qui de ceste race mutine fait naistre celuy qui la peut appaiser. Pour tout cecy encor ne se rendent ils point. Si pour le peché du premier, la nature est corrompue en tous; pour tât de pechez que les peres font, que ne le sont les enfans plus que les peres? En cecy la clemence de Dieu leur desplait, au lieu que sa iustice n'agueres ne les pouuoit contenter. Or le Seigneur a voulu chastier sa bourgeoisie, pour faire qu'elle se remette sous sa conduicte, mais non la ruiner. Et Dieu a voulu humilier la race humaine, luy faisant sentir sa cheute, nō pour la briser par son courroux, mais pour luy faire reclamer sa misericorde. Nous sommes tombez en vn puis, nous sommes cheuz de nostre hauteur: quelle peut estre la seconde cheute? Nous auons brisé nos ailes contre terre; comment tomberons nous encor, ne pouuans faire vn second

vol? Nous sommes di-ie decheus de la bonté de nostre nature en malice, de la grace de Dieu en son ire: où pourrions nous encor plus bas tomber? Mais rampans mybrisez contre terre nous cognoissons que nous sommes tombez: sentás la perte que nous auons faicte, crions à Dieu pour estre releuez; & comme petits enfans la nourrice, implorós sa main puissante pour estre soustenus & appuyez.

Or concluons donq pour ces deux Chapitres, Que la nature humaine est corrompuë; Qu'elle n'a esté créée telle du createur, mais que l'homme abusant de ses graces s'est precipité de bonté en malice, de sa grace gratuite en son iuste courroux; Que cest homme, en qui elle a esté corrompuë, a esté le premier duquel nous auons tiré nostre corruptiõ, comme aussi nostre nature. Mais ne nous amusons pas tant à conter, comme nous sommes tombez en ce puis d'infection, que nous ne pensions à bon es-cient au moyen d'en sortir; qui est ce qu'auons consequemment à traicter.

#### CHAP. XVIII.

*Que Dieu est le souuerain bien de l'homme, & pourtant que le principal but de l'homme doit estre de retourner à Dieu.*

**N**ous difons qu'en ce different principalemēt les fols des sages, que les vns tirēt toutes leurs actions en l'air, & comme à coup perdu, les autres se proposent vn certain but, auquel ils s'efforcent d'adresser. Et derechef, Qu'en ce different les bons des mauuais, que les vns se le proposent bon, les autres au contraire; les vns vrayement bon, les autres seulement en apparence. Il nous importe donq grandement, & d'auoir vn but & de l'auoir bon:

d'en auoir vn, par ce que Dieu nous a donné vn entendement; & la perfection d'un entendement, c'est sagesse: de l'auoir bon, par ce qu'il nous a aussi donné vne volonté; & la perfection d'une volonté, c'est bonté. Dieu certes comme il est la sagesse & la bonté mesmes, n'a point esté sans celà en la creation de toutes choses. Car nature, dient les Philosophes, ne fait rien ny inutilement ny autrement que bien. Si de la chambriere ils ont ainsi parlé; que dirons nous du maistre mesmes? Mais comme il est le commencement, le milieu, & la fin de tout, il n'a eu en ses actions fin que soy mesmes. Nous ses creatures qui tirons nostre commencement & conseruation de luy, ne pouuons auoir autre fin que luy. Si est il que la creature raisonnable se veut du bien, & se propose tousiours vn but qu'elle pése vtile; car la fin de chacune est son bien propre, & ce desir, qui est naturel en tous, ne peut estre vain. Faut donq que le vray bien de l'homme soit en sa vraye fin, ou en son vray but; & que le vray but de l'homme, & la fin du createur se rencôtrent; à sçauoir, Que l'homme soit rapporté à la gloire de Dieu, qui a créé toutes choses pour sa gloire, & en y tendant paruienne à son bien propre, qui est ce que naturellement toutes choses cherchent. Et parainfi, si nous trouuons ou le principal but, ou le souuerain bien de l'homme, nous les aurons tous deux; le but pour obiet de l'entendement; le bien pour obiet de la volonté, l'un & l'autre ensemble pour l'obiet de tout l'homme, qui lors deura tendre & ployer tous ses mouuemens, vers sa fin, & tous ses desirs à son bien & salut.

*Omne dicitur bonum aut quia finis, aut quia ordinatus ad finem.*

Le but & le bien de l'homme en mesme chose.

Les marques pour cognoistre le but & le bien de l'homme.

Or si nous fussions demeurez en nostre premiere nature, nous fussions hors de pêne de les chercher; car nostre entendement estoit esclairé de son but,

& no-

& nostre volonté attirée de son bien; c'est à dire de Dieu, par lequel & pour lequel nous estions créés, au lieu que par nostre orgueil nos yeux sont au iourd'huy ouuerts à toutes choses, fors qu'à voir nostre chemin & nostre bien : Mais encor le pouuons nous retrouver par certaines marques ; sur tout, si nous nous souuenôs, que nous sommes tōbez; car lors nous ne le tastonnerons point parmy les infections d'icy bas, cōme estourdis de nostre cheute; mais en la grace, & en la face du createur dont nous sommes decheuz. Or quand nous recherchons l'vsage d'vn instrument, pour exemple, d'vne sie, nous ne le prenons pas de la rouille, qui luy aura rongé les dents; ny de quelque heurt qui l'aura brisée, mais de ses dents bonnes, tranchantes & emouliës, telles qu'elles sont parties de chez l'ouurier. Ainsi nous en faut il faire en l'homme; ne iuger di ie pas de sa fin, par l'auueuglement, l'ignorance, la malice, en somme par la corruption qui luy est suruenüë, mais par l'excellence, bonté, & lumiere, en laquelle premierement Dieu l'auoit créé. Nous ne iugerons pas aussi de l'vsage de la sie, par ce qu'elle est de fer, parce qu'elle a vn manche, par ce qu'elle coupe; car vn cousteau aura tout celà, qui toutesfois ne sera pas sie: mais nous iugerons d'icelle par quelque particuliere forme & vertu de ses dents, qui la fait differer, non seulement d'vn cousteau, qui n'en a point; mais mesmes d'vne lime qui les a d'autre sorte. Faisons donq encor le mesme en l'homme. Si nous iugeons de l'vsage auquel Dieu l'a destiné, par ce qu'il vit, ou par ce qu'il sent; qu'estoit il besoing de le faire homme; veu que les plantes & les animaux ont celà? Or il l'a fait homme, & ne l'a point fait en vain. Faut dōq apprendre son

son vſage de la partie ſpeciale & propre qu'il luy a donnée pour le rendre homme; de celle, di ie, qui le rend different de ce qui eſt, qui vit & qui ſent, c'eſt la partie ſuperieure de l'ame. Et derechef ceſte forme particuliere, qui donne vn particulier vſage à la ſie, eſt commune à tous les inſtrumens, que nous appellons ſies. Faut donq que ceſte ſpecialité de l'homme, qui luy dōne vn vſage que les autres creatures n'ont pas, luy ſoit tellemēt propre, qu'elle ſoit neantmoins commune à toute l'eſpece; c'eſt à dire, comme tous ſont créez avec ceſte propriété, que tous auſſi doibuent tendre à ce but là. Conſequemment entant que ce but eſt le ſouuerain bien de l'hōme, il a certaines marques auſquelles il ſe doit cognoiſtre. L'homme ne craint rien plus que ſa fin, & ne deſire rien tant que toujours eſtre; & ce ſouuerain bien toutesfois eſt la fin de l'homme: faut donq que ce ſoit vne fin ſans fin; vne fin, non qui conſume, mais qui accompliſſe; non outre laquelle on ne ſoit plus, mais outre laquelle on ne puiſſe rien ny deſirer ny eſtre. S'il y en auoit vn plus outre, il ne ſeroit ny fin ny ſouuerain. Or nous en cerchons vn tel. Et ſ'il pouuoit ou pourrir, ou perir; nous ſerions en crainte de le perdre; & plus grand ſeroit le plaiſir, plus grande en ſeroit la pēne. Or le propre de la felicité c'eſt de cōtenter le deſir, & exclurre la crainte. Faut dōq en ſomme, que ce que nous cerchons, entant que but, ſoit conuenable à la vraye nature de l'homme, particulier à l'eſpece, & commun à tous ceux qui en ſont; entant que Bien ſouuerain, ſoit vniuerſel, parfait & perpetuel: & voyons maintenant quel il peut eſtre.

Le Monde  
n'eſt le but de  
l'homme.

Certes ſi nous conſiderons l'homme & le monde, en l'vn des ſens, en l'autre des natures ſenſibles;  
en l'vn

en l'vn vn Spectateur, en l'autre vn Theatre; en l'vn vn Conuie, en l'autre vn Banquet préparé de toutes choses qui luy conuiennent; nous dirons incontinent, non seulement qu'ils sont faits l'vn pour l'autre, mais que le mōde est vrayemēt fait pour l'homme, & non l'homme pour le monde, ny pour chose qui soit en luy. Et derechef, si nous venons à considérer, qu'au monde il y a de quoy contēter la veuē, l'oūie; bref, les sens de l'hōme, mais rien pour contenter suffisamment cest esprit, qui tout terreux qu'il est, passe des choses visibles aux inuisibles, des corporelles aux spirituelles, des creatures au createur; nous conclurons aisément, (& cecy sera puis apres deduit plus au long) que comme le monde ne peut estre le but, aussi ne peut-il estre le contentement de l'homme. Et toutesfois l'homme n'est pas créé en vain, ny le desir de son bien pour neant en luy. Car, dient les Philosophes, Nature ne fait rien en vain, & ne manque point aussi és choses necessaires. Faut donq, & ne reste autre chose, que le createur soit la fin & le contentement de l'homme; qui ne peut ny borner son entendement, ny emplir sa volonté, s'il a encor quelque reste d'homme, en ces choses viles & caduques. Cependant, par ce que nous disons communement que Dieu est le but & le bien de toutes choses, entant qu'elles sont toutes conduites, où il luy plaît, par sa prouidēce, & qu'elles participent aussi de sa bonté; nous faut entendre qu'il se dit de l'homme d'une bien plus haute & excellente maniere. Des creatures d'icy bas les vnes ont vn sens & vn appetit; les autres vne simple inclination de nature; l'homme seul vn entendement & vne volonté, qui le rendēt homme. Or sont bien toutes celles là infalliblement conduites où il plaît à Dieu,

à Dieu, comme la fiesche par l'archer, qui frappera bié droit, encore qu'elle ne voye goutte. Mais l'hōme par vn priuilege special a vn entendement, qui luy fut donné clair & net. C'estoit pour voir le but pour lequel il estoit fait, vne volonté, qu'il receut franche & libre. C'estoit pour prédre tout son plaisir en luy, l'vn pour le cognoistre, l'autre pour l'aimer; l'vn pour voir son heur, l'autre pour en iouir. Comme donq la prochaine fin des creatures d'icy bas, c'est l'homme, mais la lointaine, Dieu; la prochaine fin & sans milieu de l'homme, c'est de cognoistre Dieu; son vniq̄e bien, d'adherer totalement à luy.

Dieu le but de  
l'homme.

Imaginons nous l'hōme, autant que nous pourrons en ceste integrité, quel autre but, quel contentement pouuoit-il auoit que Dieu? Nous faisons cas de richesses: Qu'eust acquis celuy qui possedoit tout, & à qui tout estoit ià acquis? Et qu'est l'acquisition de ce siecle, qu'un argumēt de disette & pauureté? Nous faisons cas d'hōneurs, de vains titres, de grandeurs: Qu'est-ce aussi tout celà qu'une vaine admiration du peuple, & quelle peut-elle estre, où il n'y en a point? Certes il n'estoit donq pas mis au monde, pour tendre là; & moins encor, y pouuoit-il chercher son contentement. Et toutesfois il auoit receu plus d'esprit que nous n'en auons, & non en vain: disons donq, que c'estoit pour le tendre ailleurs qu'à la vanité, qui ne pouuoit auoir lieu alors. L'vn dira que son bien gisoit en sa santé. Qu'estoit sa santé, que son estre; & qui la fait priser que les maladies, & qui la desire q̄ qui ne l'a point? Et à quoy vn si excellēt esprit pour n'auoir rien plus que la beste? Vn autre dit, en vertu. Mais quelle? veu que la vertu n'est que la victoire de la raison



sur la passion, qui de nature luy estoit toute acquise, si de luy mesmes il ne se fust rendu au mal? Or que reste il donq, sinon que cest esprit luy fust donné, pour tendre & plus haut que le monde, & plus haut que soy-mesmes; puisqu'il n'auoit que faire ny en luy ny hors luy, c'est à dire, pour contempler le createur, luy redre seruice, & graces de tât de biens, & s'embrazer totalement en luy? Or, quel est le but & le bien du premier, tel le deuons-nous estimer de tous, encor que nostre esprit soit emoussé, nostre volonté affadie; & toute nostre nature, comme de la sie, couuerte de rouille & corrompuë. Comme donq le but du premier en son integrité, estoit d'aspirer à Dieu; le nostre, en ce qui nous reste doit estre de souspirer à luy, & comme adherer à Dieu estoit son seul bien, nous ne pouuôs esperer de paruenir au nostre, qu'en retournant à luy; c'est à dire, en nous retournant vers luy. Examinons en ce bien & but, que nous proposons à l'hōme, si nous trouuerons toutes les marques que nous y auons requises. Il faut qu'il soit propre à l'espece de l'homme, & par consequēt assis en sa plus noble partie. Or qu'y a-il d'esprit icy bas, qu'en l'homme; & en l'homme qu'y a-il plus noble que l'esprit; & qui le fait homme proprement, qu'iceluy mesmes? Qui plus est, qui ne voit, qu'é vigueur, & de vie & de sens, quelques animaux le passent; mais en celle-cy seule, sōt, comme dit Plutarque, surpassez de luy? Faut neantmoins, qu'il soit commun à tous hommes. Or qu'y a-il de plus commun entre tous, tout auueuglez & corrompus que nous sommes, que la cognoissance d'un Dieu? Si nostre but est d'estre riches, d'estre en honneur, de tât de gens qui y tirēt, d'œil, de mains, & de nerfs, combien le frappent-ils; Si nostre bien, d'estre

d'estre sains, vertueux, égaux en nos actions, tranquilles en nos passions; combien peu en iouissent ils? Au contraire, qui est si aueugle, s'il regarde hors soy, qui ne voye Dieu; si en soy, qui ne l'y trouue; si au dessus de soy, qui n'y atteigne? Et qui ne verra ce but si clair que le monde n'en est qu'une ombre; si grand, que l'univers ne luy est rien? si proche, que nous le sommes moins à nous-mesmes? Ou (qui craindra de n'y auoir part?) si ample, que chacun y peut auoir place? si suffisant, que les premiers & les plus proches coups, ne peuuent nuire aux derniers? Certes disons donq; si nous fussions demeurez entiers, nous ne pouuions auoir but ne fin que luy; car tout le reste ne nous estoit rien: & maintenant que sommes corrompus, ne pouuons tendre & pretendre tous qu'à luy, car luy seul peut estre tout à tous; & ce poinct ne peut estre ailleurs qu'en luy. Bref, comme l'esprit est la forme de l'homme; ainsi est la cognoissance de Dieu la vraye forme de tout entendement humain. Mais comme ceste forme humaine a esté déformée au premier homme, en tous est bien demeurée vne cōmune apprehension de Dieu, mais si effacée & embrouillée, qu'ou nous ne le recognoissons plus pour nostre but, encor qu'il se ramentoiue à nous de toutes parts; ou pensans y viser, prenons à costier, ores vers l'impieté, ores vers la superstition; ou certes, aymons mieux, pour la plus part, tirer au plus espais; i'entens au monde & aux choses sensibles, nous accroupissans en ces choses basses; comme les animaux qui n'ont rien outre le sens. En nostre souuerain Bien nous desirions qu'il fust vniuersel. Or, où se trouuera il tel, si non en Dieu, qui est diu le bien de tout ce qu'il y a de bien au monde? Parfait & accompli. Que desirons nous  
aussy,

aussi, que les choses qui sont? Et quelle nous pourra manquer, possédans celuy, en qui elles sont toutes? Perpetuel encor & immuable. Or qui peut estre tel, que qui a fait l'ordre & les mutations; & que voyons nous icy bas, voire en nous mesmes, deux momens semblable à soy mesmes? Bref, voulons nous contenter nos sens, il a fait les choses sensibles; voulons nous saouler nostre esprit, il est luy mesmes les intelligibles. Où donq se peut recouurer, ce que nous pouuons desirer, qu'en luy? Or est il, que de ce bien vniuersel, que nous sommes tous capables de desirer, mais incapables la plus part de cognoistre, & tous d'atteindre, ne nous reste, ie dis aux meilleurs, depuis nostre cheute, qu'un regret, & de ne l'auoir plus, & de n'y pouuoir de nous mesmes icy bas recouurer. Disons donq, comme nostre heur eust esté d'y estre demeurez, que maintenant c'est d'y retourner; c'est à dire, d'estre remis en la grace de Dieu, pour pouuoir encor vn iour reuoir sa face; & par ce que cest heur ne se peut accomplir en ceste vie pléne de miseres, qu'il nous faut dresser nostre vie en ce monde, non pour viure au monde, ains pour mourir à ces choses mortes, & viure à Dieu, si nous voulons vne fois viure viuement & immortellement en luy.

Voulons nous voir maintenant, que nous auons trouué nostre vray but, & nostre vray bien; à scauoir, de retourner à Dieu, de la grace & compagnie duquel nous sommes decheus, ne faut qu'examiner de poinct en poinct les autres buts & biens, que les hommes du monde se proposent, selon les marques & preuues qu'en auons données: en quoy, comme nous trouuerōs vn appetit commun à tous de chercher le bien, nous nous esmeruellerons, sans

Faux buts, &  
faux biens.

doubte d'une telle diuersité de gousts, qui ne nous peut monstrier, comme les appetits de ceux qui ont les pasles couleurs, qui courent apres la poussiere, le charbon & la cendre, qu'une estrange Cacoehymie, c'est à dire, vne corruption de toute nostre nature. La plus part des hommes de tout temps ont employé toute leur vie ou apres l'auarice, ou apres l'ambitiõ, ou pour se charger de terre, ou pour s'enfler de vent; qu'y a-il plus contraire au droict appetit de nostre entendement que celà? La fin est meilleure que les choses qui y tendent. Qu'est ce donq tendre à ces choses exterieures, que declarer que nous sommes pires que terre & fange? Et qui voudra croire que l'esprit humain, soit fait pour celà, moins infiniment que le drap d'or pour enuelopper de la boüe? Nous cerchons aussi la derniere fin de l'homme. Or qui est celuy qui ne desire les richesses, pour autre fin que pour elles mesmes? qui pour despendre lasciuement, qui pour grandemêt, & qui pour necessairement, en somme qui en fist cas, s'il pouuoit auoir les autres choses sans elle? Sinon, qu'y a il plus miserable que l'homme qui en son but doit trouuer son bien; veu qu'un vent, un feu, un sac, nous peut priuer de ceste felicité; c'est à dire, nous combler de miseres en un moment? En apres, comment seront les richesses le but commun des hommes; veu que la richesse des vns est la pauureté des autres? veu mesmes, qu'elles ne consistēt qu'en opinion, les vns appellans richesses l'or, les autres les coquilles, & les autres les noisettes; & tous ressemblans aux petits enfans, qui mettent leur bien aux gettõs, ou aux espingles? Et qu'est ce mettre la felicité des hommes en ce qui n'est point luy, ny de luy, sinon mettre la bonté du cousteau en la

gaine,

Richesses.

gaine, du cheual en la couerture, ou en la selle? Bref, comment sera souuerain bien, ce qui seulement n'est pas bien; ce qui est commun aux bons & aux mauuais, ce qui fait plus empirer, qu'amender? Ou comment nostre principal but, ce qui destourne plus du vray but de toutes choses, à sçauoir Dieu; comme ainsi soit, qu'il n'y ait chemin plus abbrege, d'esloigner vn homme de Dieu, que de l'approcher de ces richesses terriennes? Qu'est ce aussi de l'ambition? Nous en pourriõs faire icy des discours sans fin; car aussi n'en a elle point. Les vns paruiennent iusques à quelque point. Les autres en sont exclus. Quels à nostre aduis sont les plus heureux? Certes, ceux qui en sont exclus sont priuez de ceste pretenduë felicité. Ils n'ont que ce mal. Ceux qui y ont accez, sont en continuelle pêne, enuiez ou enuians; faisans du mal, ou endurãs; tyrannisez, ou tyrannisans. Qu'est ce donq que pour vn mal plusieurs? & pour vn ombre d'heur, vn nombre multiplié de miseres? Laissons le reste aux declamateurs; mais les fruiçts de ces géennes, quels sont ils? Honneur, reputation, puissance. Qu'est-ce tout celà, que vent, non pour nous emplir, mais à pêne pour enfler? Je seray salüé aux marchez, premier assis aux assemblées: qu'ay-ie, qu'vn meschant n'ait plus tost que moy? Et si c'est vn bien, comment se donne il au mal? J'auray acquis reputation. Si entre les meschans, quel sera mon blasme entre les bons? Je l'auray, peut estre, entre les bons. Mais si pour vertu; qui ne voit que reputation est vne ombre faicte pour la suiure; & qui voudra courre apres, & laisser le corps? Si pour rien, &, comme on dit, à credit, Qui ne cognoist donq que c'est moins que rien; puisqu'elle se donne pour rien, & à

Puissance.

vn rien; & qui croira que soyons nez pour cela? Et combien mesmes y en a il de calomniez en bié faisant, qui sont contrains bien souuent de perdre reputation pour garder leur conscience? En somme, i'auray acquis de la puissance. Si c'est le but de l'hōme, comment pour la puissance d'vn, faut il que tāt de millions n'en ayent point? Si c'est son souuerain bien; d'où vient, non seulement qu'il est conuerty à mal, mais qu'il y conuertit souuent ses possesseurs? Mais posons que tout cela soit bon. A qui? Pour vn qui est adoré, dix mille s'agenouillent; pour vn qui triomphe, cent mille sont trainez; pour vn qui domine, vn million sont esclaves. A ce conte vn homme seul seroit la fin de plusieurs; l'heur de trois ou quatre le malheur de tout le monde. Or nous cerchons le but & le bien, non de quelques vns, mais de toute l'espece. Que sera ce donq, si mesmes ceux cy nel'ont pas? Je prens à tesmoing les plus heureux de tous les Courtizans; si vn mauuais œil du Prince ne les poinct plus au cœur, que mille flatteurs; & autant d'adorateurs, ne leur plaisent aux yeux & aux oreilles. Les plus grands Princes mesmes, si vne riote domestique ne les fasche plus, que ne les recréent leurs plus honorables triōphes. Or n'aurions nous point honte de dire que le souuerain Bien de l'hōme fust subiect à vne grimace? Et qu'est ce donq, tout celà, sinon, comme ces pommes des enuirs de Sodome qui plaisent à l'œil, & poignent l'appetit; & quand on vient y mettre la dent, s'esuanouissent en fumée, ou en suie? Adioustez que la felicité doibt estre en la chose mesmes. Or le contentement de l'ambitieux depend d'autrui: Qu'elle doibt estre perpetuelle: Or elle finit avec ce corps, & s'enterre sous mesme tōbeau.

Que

Que tout celà s'obtient pour autre chose le plus souuent: Or nous cerchons vne fin, non vn milieu pour y paruenir: Bref, tant s'en faut que l'ambition soit vn chemin pour paruenir à nostre bien, que c'est celle proprement, comme cy deuant auōs dit, qui nous en a fait si miserablēmēt decheoir & tomber. Or ne pouuans ny entre les autres hommes, ny és choses de ce Monde trouuer ce que nous cerchons; s'ensuit il pas, que nous le recerchions en nous mesmes?

Certes le monde ne s'est point fait, & aussi est-il fait pour autruy; & l'homme n'a point son cōmencement de soy: & pourtant ne peut-il estre le but de soy-mesmes. Celuy qui fait la chose, ne la fait pas pour elle, mais pour soy: il est donq son but. La chose aussi qui est faite, n'est pas bonne en soy, mais pour l'usage de qui l'a fait; il est donq aussi son bien. Mais encor fera-il bon deduire la chose plus amplement. L'homme est composé de corps & d'ame; le corps mortel, l'ame immortelle. Si nous cerchōs l'heur de l'homme au corps seul, nous faisons trop de tort & à l'ame, & à l'hōme. Car s'il gist au corps, il perit & pourrit avec luy. Que reste-il donq à l'ame qui suruit, q̄ misere? Or nous cerchons la felicité, & de l'hōme tout entier, & de sa vie toute entiere. Et puis, quelle peut estre ceste felicité au corps, si ce n'est, peut estre, vne beauté, qui resioiit plus celuy qui la voit, que celuy qui l'a? qui puis apres se perd, par vne playe, vne vlcere, vne bube, mesmes par le hasle d'vn Soleil? En l'ame coniointe avec le corps, nous auons trois facultez; la vegetatiue, la sensitiue, l'intellectuelle. Voyons en quelle de ces trois peut estre logé le bien & le but del'homme. L'ame donne vie au corps de l'homme; & la perfe-

Le but & le bien de l'homme n'est point en soy mesmes.

Beauté.

**Santé.** ction de la vie, c'est santé. Si nous n'auons autre but en ceste vie, l'homme qui premierement fut créé sain, qu'y auoit il à faire? Si ce doit estre nostre but depuis nostre corruption, qui a-il non de plus heureux, mais de plus incapable d'heur, que l'homme? Vn corps subiect à mille maladies, à mille heurts, à mille dangers, debile, fresse, farcy de maux intérieurs, & enuëloppé d'extérieurs, tousiours incertain de sa vie, & tousiours certain de sa mort; qu'un ver, qu'une herbe, qu'une poudre, peut faire mourir; qui ne voit que pour auoir cest heur, vaudroit trop mieux estre, non un homme, mais une plante? Et puis, qui sera si sain de corps, ou si malade d'esprit, qui n'ayme mieux, s'il en a le choix, auoir l'entendement sain en un corps mal dispos, qu'en une parfaite santé estre hors du sens? Certes c'est donq un argument tresclair, qu'en l'esprit gist nostre principal heur, puis que nous le rachetons du malheur du corps. Venons à la partie sensitue. Son heur semble cōsister en volupté. Si par là nous sommes heureux; heureuses les bestes qui les exercent, & plus librement & avec plus de plaisir que nous; & malheureux l'homme, qui ne peut totalement deuenir beste, quelque pêne qu'il y prenne. La beste exerce ses plaisirs: c'est sans respect, c'est sans remords, c'est sans plaider contre soy-mesmes. Au contraire, qui est l'homme, qui ne sente une loy en soy, qui le veut brider; qui au plaisir ne sente un desboire, à qui les plus grandes voluptez ne laissent un aiguillon de repentir? Et quel heur peut estre cestuy-là dont nous auons honte, & sommes cōtraints de nous cacher? Quel est aussi ce mauuais ouurier, qui nous a si mal façonnez pour un tel vsage; veu que tout nostre corps est capable de douleurs, & de morsures,

dedans,



dedans, dehors, de toutes parts, au lieu qu'à péne auons nous, deux ou trois endroits sur nous capables de plaisir, & iceux mesmes beaucoup plus subiects à douleur & à péne? Mais qu'un homme, dit Plutarque, toute sa vie n'ait vescu qu'en voluptez, qu'il soit à deux heures pres de sa mort, qu'il ait le choix ou de coucher avec Laïs, ou de deliurer sa Patrie, d'un plaisir des sens, ou d'un contentement d'esprit; qui sera si animal, que d'estre empesché à choisir? Or qui ne voit donq que le plaisir de l'esprit est plus grand, plus propre à l'homme, plus conuenable à sa fin? Nous cerchons vn souuerain Bien; s'il est bien, il nous amendera. Or qui nous corrompt & empire plus, corps & ame que la volupté? Nous le voulons parfait. S'il est tel, il nous accomplira. Or qui nous consume, qui nous ruine plus qu'icelle mesmes? Nous cerchons aussi vne fin; mais sans fin, non qui finisse nos plaisirs, mais qui fournisse nos desirs. Qu'y a-il au cōtraire, qui plustost finisse en soy, qui plustost nous mette à fin, qui moins nous contente, & qui plustost nous lasse; veu, comme dit le Poëte, que le plaisir & le regret en viennent ensemble? Comment aussi sera ce Bien souuerain, qui n'est pas mediocre? Car, qui nie que l'abstinence n'en soit tenue pour vertu, mesmes par les vicieux; & quel est le bien, qui en croissant puisse deuenir mal, si de soy mesmes il n'est mal? En somme, tout le plaisir gist au sens, & les maladies, la vieillesse, les nous hypothequent souuent: en l'exercice de la partie sensitiue, & iceluy au plus tard, cesse par la mort. Or, comme ainsi soit, que l'homme ait double vie; vne icy bas, & l'autre ailleurs; vne mourante, & l'autre immortelle; la premiere qui est icy tendante à la seconde, comme la pire à la

meilleure; nous ne cerchons pas ny vn but, ny vn bien, qui meure avec nous; mais qui nous bienheure, viuifie & recrée immortellement, qui certes ne peut estre trouué és choses mortelles. S'ensuit d'oq, la partie intellectuelle, laquelle tantost est occupée en soy mesmes, tantost en la conduicte du monde, & tantost en la contemplation des choses diuines, & de ces trois operations ensuyuent trois perfections, Vertu, Prudence, Sageffe; voyons en quelle encor de ces trois, nostre bien & cōtētement peut consister. Et certes ne faut doubter, qu'en ceste partie ne se trouue nostre fin; car que peut l'esprit, outre le monde, l'homme, & celuy qui a fait l'vn & l'autre? Mais voyons si en ce monde nous en approchons. Qu'est ce donq, ie vous prie, que vertu? La tranquillité de nos passions. Que sont ce nos passions? Des flots, des tempestes en nostre ame, que le moindre vent esmeut, qui la renuersent sans dessus dessous; qui contraignent les meilleurs Pilotes, d'amener les voiles, la raison presque de quitter le gouuernail. Si l'homme fut créé pour ce but là, pourquoy sans passiō? Si à les domter gist maintenant son bien, qu'y a il plus contradictoire, qu'estre sans passion, & estre homme? Posons que quelqu'vn en vienne là; mais s'y arrestera il? Ains la fortitude se rapporte à la guerre, & la guerre à la paix, & la paix à la santé de la Republique, & ainsi des autres. Or ne peut estre derniere fin, celle qui se rapporte à vne autre. Mais, pour le moins s'en contentera il? Ains, louons la vertu tant qu'on voudra; exerçons nous à en faire liures, si elle ne tend ailleurs qu'icy bas; qu'y a il non de si heureux, mais, i'ose dire, de si miserable? C'est vn homme de bien, dira le peuple, mais on le lairra mourir de faim. C'est vn

hom-

Vertu.

homme rond, entier, droicturier, dira le Prince, mais il n'est pas pour faire ses affaires au monde. Le plus enorme vice du monde trouuera femme. La vertu qu'elle coure toute sa vie par l'vniuers, à pêne trouuera elle où se marier. Or si nous cerchons nostre heur en ceste vie, qu'est ce donq vertu que malheur? Et si nous la cerchons en l'autre, où sera ceste vertu quand nos passions ne seront plus? Certes, vertu n'est donq point nostre fin; car la fin que nous cerchons ne se refere point aillieurs; & son bien, qui y est conioinct, ne finit point. Quoy donq? Prudence? Nous appellons prudence le droict exercice de la raison, en la conduicte des affaires du monde. Prudence. Mais laissons, que prudence est proprement l'art de conduire ses actions à vne fin; & que l'art & la fin, ne peuent estre mesme chose. Qu'est ce pour abbreger que le monde? Proces, guerres, discordes, enuies, rancunes, bruslemens, sacs, rauages, ruynes, miserable subiect pour rendre l'homme heureux. Qu'est ce manier tout celà, sinon penser des vlceres, des bossès, des chancres; qui, si nous n'auons point de sentiment, au mieux aller, ne nous peuuet faire de bien; si nous en auõs, ne nous engendrent, que douleur, que chagrin, que contre-cœur? Mais c'est heur de les guarir. Heureuse donq la Republique qui reçoit proffit de ta pêne; mais non heureuse la pêne que tu as prise de la guarir. Car si le Medecin a guarý, qui en a le bien, le Medecin ou le malade? Et si le Medecin l'a fait pour le gaing, le Conseiller pour l'honneur, qui ne voit que la medecine & la prudence n'estoyent pas la fin, puis qu'elles tendoyent à si pauvre fin? En fin l'homme pourrit, & le monde perit; l'ame vit, & toutesfois laisse les affaires du monde: faut donq, qu'autre chose que

prudence soit nostre bien, qui est toute bornée és confins de ce monde. Examinons donq la sagesse. C'est la contemplation de Dieu, & des choses diuines. C'est lors que l'homme s'esleue au dessus du monde, & de soy mesmes; que l'homme, di-ie, se retire en l'ame, l'ame en l'entendement, l'entendement en Dieu. Certes il y a bien apparece, que là se doit uent rapporter nos actions, & qu'en icelle gist nostre büt & nostre bien. Pour la perfection, disons nous, d'vne telle contemplation sont requises, suffisance: car paureté sont des fers aux pieds d'un bon esprit. Santé, car vn corps malade luy est comme vne géenne. Vertu, car les passions esblouissent & font voir vne chose pour l'autre. Prudence, car elle assure les Republicques; & il importe, dient ils, que le contemplateur pour bien asseoir son niueau, soit en lieu qui ne branle point. Toutes choses donq semblent seruir à son vsage; mais quand elles accourront toutes à poinct nommé pour nous ayder, ie vous prie encor, iusques à quel poinct monterons nous? L'homme naturellement a vne impression en foy, qu'il y a vn Dieu. Ses œures le luy ramentoyuent à toute heure. Commét penetrera il l'ouurier; veu qu'il rebousche cõtre la superficie de ses moindres œures? Et qui ne sçait, sinon, qu'il y a vn Dieu, quel heur a il; & veu qu'il le sçait, par maniere de dire dès qu'il est né, que traueillons nous tant à chercher ce que nous auons? La raison luy dira plus outre, Qu'il est bon, qu'il est iuste, c'est à dire, amateur du bien, ennemy du mal; mais sa conscience; Qu'il ne fait rien de bien, mais beaucoup de mal; Que si peu de bien qu'il fait, il le fait mal; Quel heur y a il, ou plustost quel malheur n'y a il en ceste cognoissance, qui nous fait à toute heure apprehender vn

der vn bourreau? Mais le contemplateur montera plus haut, Que Dieu est immortel, immuable, impassible; c'est à dire, qu'il n'est pas comme nous autres hommes, qui mourons, mouuons & changeons; & quand il est iusques là, il est au plus haut de son entendement. Qu'est ce tout ce vol là, que ramper bien bas? Car qu'est ce dire d'une chose ce qu'elle n'est pas, que protester qu'on ne sçait pas quelle elle est? Et qui se voudroit vanter de sçauoir que c'est d'un elephant, sous ombre qu'il sçauoit que ce n'est pas vne limace? Et qu'est donq nostre plus haute contemplation qu'une basse ignorance? & d'ignorance qui voudroit faire ne son bien ne son but? Qui plus est, combien peu y en a il qui viennent iusques là? Et si aucuns temerairement veulent passer outre, en quels erreurs & aueuglements tombent ils, ne plus ne moins que ceux qui contre le Soleil perdent la veüe? Reste en fin de croire, ce que nous ne pouuons icy comprendre, de monter par vne viue foy au dessus de nostre entendement, & où son œil ne peut atteindre. Et Algazel Arabe est venu iusques là, que la racine par laquelle la felicité future s'acquiert, est la foy. Mais, qu'est ce foy en Dieu, que croire que tout nostre bien gist en luy? Et le croire, que l'esperer? Et l'esperer, que le desirer? Et le desirer, que ne l'auoir point? Bref, qu'est ce le croire tousiours icy, que ne l'y pouuoir iamais voir ny auoir? Si nous n'auons point de foy, qu'auons nous au dessus de l'ignorance? Si nous auons foy, qu'auons nous de plus, sinon vn desir; veu que plus grande est la foy en l'homme, plus grand est le mespris de ces choses basses; & plus vehement le desir des hautes, plus grande la haine de foy mesmes, & plus vehement l'amour de Dieu?

Foy.

Algazel au  
commence-  
ment de sa  
Metaphysique.

Bref,

Bref, qu'est ce la foy? vn salut promis. Or nous le voulons voir. Vn chemin de felicité: or nous la voulons auoir. Telle proportion donq qu'il y a entre le present & l'auenir, telle est elle entre l'esperoir que nous auons icy, mesmes au dessus du monde, & de nous mesmes, & la possession entiere du bien que nous cerchons. Or ramassons tout ce que dessus en peu de mots: Si nous cerchons vn but, le monde est fait pour l'homme, l'homme pour l'ame, l'ame pour l'entendement, l'entendement pour plus haut que foy; quel peut estre cela, sinon Dieu? Et ce que nous entendons icy bas de Dieu selon la Sageſſe naturelle, c'est Ignorance; selon la supernaturelle, c'est croyance; & la croyance ne parfaict pas, mais seulement esmeut l'intelligence. S'ensuyt donq que nos actions ne peuuent auoir vn but icy qui les arreste; mais seulement en l'autre vie, c'est de voir & cognoistre Dieu. Si derechef, nous cerchons le bien souuerain, les appetits doibuent obeissance à la volonté, la volonté à l'entendement, & la perfection de l'entendement c'est de cognoistre Dieu. Le contentement donq de la volonté, c'est de le posseder. Or nous ne possedons Dieu, qu'entant que nous l'aymons, & ne l'aymons, qu'entant que le cognoissons; & l'ignorance ne peut engédrrer ardent amour; ny la croyance, entiere possession; ains seulement vne esperance, & icelle aux meilleurs, avec impatience. S'ensuyt donq, que nous ne pouuons iouir de nostre souuerain bien, que quand nous serons paruenus à nostre dernier but; auoir plein contentement, que quand nous aurons pléne cognoissance; c'est à dire, non en ce Monde, ny en l'homme, qui ne peuuent contenter l'entendement ny remplir la volonté de l'homme, estans tous deux vn monde  
de maux;

de maux; mais comme nous auons double vie, en Dieu seulement, & en l'immortelle vie. Icy resteroit à dire, Quelle sera la felicité de l'homme, quand il sera paruenü à ce but là: mais apres celuy qui nous a dit, Qu'œil ny entendement ne la peut comprendre; qui sera si temeraire, que d'en ouuir la bouche? Et comment la pourrions nous icy sçauoir, ne l'y pouuans pas ny voir ny auoir? Or en vn mot, contentons nous, que tous nos desirs seront lors accomplis, veu qu'ils ne s'estendent qu'aux choses qui sont; & qu'en Dieu nous verrons, aurons, & sçaurons lors toutes choses. Mais pour plus ample confirmation de ceste doctrine, il est temps d'en ouir parler les Philosophes.

C H A P. X I X.

*Que les plus sages sont d'accord de tout temps, que Dieu est le but & le bien principal de l'homme.*

**C**ERTES, c'est vn desir naturel à l'homme pour le contentement de sa volonté, d'estre bien; & pour l'exercice de son entendemēt, d'auoir vn but. Et pourtant, il n'y a lieu plus frequent ny plus ample en la Philosophie, que la recherche du principal But & du souuerain Bien de l'homme, suiuant ce que dit Ciceron, *Que toute l'authorité de la Philosophie gist en ce seul poinct.* Cependant, par ce que par nostre cheute nous nous trouuons icy bas estourdis comme tombez des nuës; & d'auantage, aux plus espesses tenebres, en vn carrefour, d'infinis & tresdiuers chemins; en ceste perplexité nous ne sçauons lequel prendre: & s'estime toutesfois chacun assez sage pour adresser son compagnon. L'vn crie, à droicte, l'autre à gauche; l'vn par le mont, l'autre par la plaine; tous aussi peu assurez  
du vray

du vray l'un quel l'autre; & la plus part apperceuans au bout de leurs trauaux, que plus ils se sont hastez, & plus ils se sont foruoyez de leur chemin. Mais qui s'esmerueillera si des aueugles, ou sans conduite, ou conduits par aueugles, s'esgarent? Plustost qui n'estimera miracle, si quelqu'un d'eux, mais certes guidé d'enhaut, se vient rencontrer au chemin? Le desir naturel a fait chercher le bien. Aussi toute la Philosophie gist en ce poinct, de chercher le bien de l'homme. Le vice nous en a esloignez, & le nous fait perdre. C'est pourquoy les plus sages tastent à le recouurer en le fuyant. Mais la plus part des hommes ignorans, que ce vice nous est aduenü par vne haute cheute, pensans encor estre logez en leur premiere place, s'amusent à l'y chercher; ne s'aperceuans point qu'ils sont precipitez bien bas, loing de Dieu, & au deffoubs deux-mesmes. C'est pourquoy pour neant, cerchons nous à tastons; à l'entour de nous, ce qui n'y est point, & qui ne s'y peut trouuer. Varro dit que de son temps il y auoit deux cens octante & huit opinions sur ce poinct es liures des Philosophes; c'est à dire 288. sectes; car c'estoit la liurée qui faisoit distinction entr'eux. C'est merueille de telle diuersité, mais plus encor que si peu ayent peu rencontrer. Cependant ils triomphent l'un de l'autre, & sont subtils à s'entrefuter, comme tousiours a esté plus aisé, reprendre qu'enseigner, conuaincre le mensonge que trouuer la vérité. Mais pour le moins, auons nous ce poinct gagné sur eux tous, Que l'homme a vn but & vn bien fouuerain, où il doibt tendre: & par les raisons des vns contre les autres, Qu'il n'est point en toutes les choses esquelles on l'a cherché, dont il nous fera aisé à conclurre qu'il ne peut estre que là où nous le cerchons.

August. De la  
cité de Dieu  
llu. 19. chap. 1.



ehons. Or s'ilseussent bien ruminé, comme l'homme est trebuché de sa premiere dignité, comparans la gloire du premier estat à la misere du present, ils n'eussent cherché autre heur que d'y retourner; c'est à dire à la conionctiō avec Dieu, sans suyure tant de vaines fantasies plus dignes de compassion, encor que de risée; mais si s'en trouuera-il en tous aages quelques vns, qui ont entreueu ce but; comme aussi en tous, nous en auons remarqué aucuns qui ont eu cognoissance de nostre premiere nature.

Les Epicuriens l'ont cherché en la volupté, & aux plaisirs du corps: mais les Stoiciés se sont mocquez d'eux, apperceuans bien qu'il n'y a rose icy qui ne picque bien fort; & que c'estoit d'un homme faire vne beste: Bref, ils ont eu tant de honte d'eux-mesmes, que pour faire passer volupté pour vne femme de bien, ils l'ont desguisée tant qu'ils ont peu; disans que par volupté, ils entendoient les plaisirs de l'esprit; mais non ces plaisirs fieureux du corps, qui passent en vn moment. Mais en fin quels? Se resouuenir, dient-ils, quantes fois on a fait bonne chere, quâtes fois on a veu Laïs. O bestialité estrange! Comme, si, dit Plutarque, les plaisirs de ce monde se gardoyent confits, ou en composte en la memoire des hommes, ou plustost diray-ie, comme si le recit des trauaux passez, mesmes d'une griefue maladie, ne nous estoit pas plus agreable, que des plus grandes ioyes que nous puissions auoir. Les Stoiques donq, nous en donnent vne autre: c'est la vertu morale, le paisible gouvernement de la raison en nous. Mais, qu'est-celà, sinon vne Idée? Et que respōdront-ils aux Peripatericiens; Que l'homme n'est pas fait pour soy, mais pour la societé; Que sa vertu doibt auoir vn but plus outre; Qu'icelle

Epicuriens.  
Antisthenes  
respondoit,  
μεγαλὴν μὲν  
λαοῦ ἠδ' αἰῶν.

Stoïques.

mesmes

mesmes ny selon son obiet, ny selon son subiect ne le peut rendre heureux: Bref, que diront-ils à leurs compagnons mesmes, qui, pour soustenir ceste felicité pretenduë, l'appuyent de biens, de santé, de vigueur, de plaisirs moderez, comme non suffisante d'elle-mesmes? Mais nous auons assez fondé ce point au chapitre precedent. Que nous proposent dõq les Peripatetiques? Cõme les Stoiques ont laissé le corps pour monter à l'ame, ceux cy mõtent de l'ame à l'entendement. Il y a, dit Aristote, deux sortes de beatitude: l'vne est ciuile & politique; c'est prudence qui gist en action: l'autre est priuée & domestique; c'est sagesse qui gist en contemplation. Il pense bien auoir dit quelque chose. Mais comment prudence; veu que selon luy, ce n'est que l'art de conduire les choses à vne fin, & non la fin mesmes? Et comment sagesse; veu, comme il dit, Que nostre entendement voit aussi peu és choses diuines, que l'œil du Chahuant peut approcher du Soleil? Nostre esprit est mouffe, nostre iugemēt branlant, nostre memoire faulsaire. Le fonds de nostre science, ignorance, dit Socrates; &, comme maintient Porphyre, toute la Philosophie pure cõiecture, au moindre heurt aisée à renuerser. Or quel sera donq cest heur, si nous ne voulõs dire que le Chahuant soit heureux, quãd il approche du Soleil; l'aveugle, quand il contemple les couleurs? Alexandre & Auerroës ses disciples apperceuans que toute nostre contemplation n'est qu'un trauail d'esprit, le plus souuēt en vain, ont trouuë vne autre inuention: C'est que nostre heur gist à conioindre nostre capacité d'esprit, ou bien nostre imagination avec certaines substances separées, qui les nous rendrõt informées de toute cognoissance; enquoy ils sont

repris

Peripatetiques.

Arist. en ses  
morales, liu.6.Porphy. liu. de  
l'ame à Byri-  
thie & à Ane-  
bon.

repris de la plus part, &, comme ie croy, se sont en fin moquez d'eux mesmes. Mais, cōme nous auons ià dit, Quelles sont ces substāces separées, & comment n'ont ils plus tost mis nostre heur en la conionction de Dieu, qu'ils confessent meilleur que tout celà? & puis, qui iamais en ceste vie s'est peu vanter de ceste cōionctionlà, quelque fantastique qu'il ait esté, fust ce Auerroës mesmes? & veu que pour y paruenir, comme ils dient, est requis de cognoistre la nature de toutes choses sensibles; comment atteindrons nous au sommet, si nous demeurons court dès les commencemens? Les Academiciens donq, qui ont pris leur liurée de Platon, ont monté vn degré plus haut; considerās tresbien, que toute nostre contēplation est vne lutte perpetuelle; tantost avec l'obscurité des choses, & tantost avec les tēnebres de nostre esprit propre. Et comme ils ont recognu que nostre mal procedoit d'vne cheute, qui nous auoit rompu nos ailes, à sçauoir, comme Platon l'interprete, la vertu morale & la contemplation; aussi ont ils conceu incontinent que ce nous seroit vn grand heur de les recouurer. Mais pour où aller? Escoutons Platon *Tout ce que nous appellons icy biens, beauté, richesse, force, parentage, tant s'en faut qu'ils soyent biens, qu'ils nous corrompent & empirent.* C'est donq bien loing d'estre le souuerain Bien de l'homme, ny par consequēt le But, où il se doit arrester. Item: *Il n'est possible qu'en ceste vie, les hommes soyent heureux, quoy qu'ils facent, mais bien en l'autre, où les vertueux receuront felicité pour loyer.* En vain donq cerchons nous icy bas, par nos actions & contemplatiōs ce qui ne s'y peut trouuier; & en vain le but, où n'est pas le bout de nostre vie. Mais en fin quelle felicité? C'est, dit il, *d'estre conioincts, & comme sem-*

Academiques.  
Platon liu. 10.  
De la republiq.  
Platon en son  
Epinomis.  
Platon en son  
Thextete.  
Laeret en la  
vie de Platon.

Platon en son  
Phædon.

blables à Dieu, lequel luy mesmes est le sommet, la fin & la borne de toute felicité. Voila donq, qu'en Dieu seul se rencōtent, selon Platon, les deux choses que nous cerchōs. Le but de nostre vie, c'est d'estre cōioincts à Dieu; le bien qui la doibt contenter, c'est d'estre comblez de tous biens, en la possession de la felicité mesmes. Or Aristore aussi semble en fin en estre reuenu là; quand il dit, Que Dieu est le commencement, le milieu, & la fin de toutes choses; & derechef, Que la felicité de l'hōme gist en mesme chose que celle des Dieux, à sçauoir au dessus de ces choses muables en parfaicte contemplation. Pythagoras disoit, Que la fin de ceste vie est cōtemplation; la fin de toute contemplation Dieu, la felicité de l'homme d'estre esleué en Dieu: aussi nous auoit il appris, que nous peregrinions en ce monde, comme bannis de sa face; & que desirer plus le banny que d'estre restably en son pais? Et Mercure, Que nostre But est, viure de l'entendement, qu'en ce monde il est enscuely; qu'au reste il n'y a rien qui merite d'estre appellé Bien ny Bon. C'est donq ailleurs qu'il doibt viure & chercher son Biē, à sçauoir, comme il dit, estant reüiny avec Dieu. Et Zoroastre en ses oracles, Qu'il faut tēdre de tout son pouuoir vers la splēdeur du Pere, qui nous a donné l'esprit. Aussi nous auoit il dit, Que nous estions tombez de ceste lumiere là en tenebres, & auions perdu sa grace par nous emanciper de nous mesmes. Mais comme le mōde nous a de plus en plus appris, qu'il n'y a rien de bien au monde, les derniers Philosophes en ont encor discouru plus amplement que ceux-là. Icy donq pourrions nous rapporter vne bonne partie de Seneque, de Ciceron, & autres, desquels par ce qu'en auōs allegué au chapitre De l'im-

Arist. liu. du  
mōde Es Ethi-  
ques, & au liu.  
du ciel 1.

Anciens Phi-  
losophes.

l'immortalité, l'opinion se peut assez cognoistre; mais contentons nous de quatre ou cinq pour le présent. Plutarque certes est admirable, à refuter les bestialitez des Epicuriens, & les Paradoxes des Stoïques, aux vns opposans les plaisirs que l'homme de bien reçoit, de voir Dieu bien seruy icy bas, & de l'auoir pour conducteur là haut; aux autres les debats del'homme contre soy mesmes, que toute leur Philosophie ne scauroit appaiser; & pourtant il se resoult en fin, comme és mysteres anciens l'inspection estoit la fin de l'initiation, qu'ainsi la fin de la vraye Philosophie, c'est la veüe & contemplation de la nature intelligible & immortelle, c'est à dire de Dieu le createur.

Plutarques

οἷον ἐπαγγελία  
πλετῆς.

Iambliche est appellé Diuin, & dit-on que c'est pour auoir diuinement parlé de ceste matiere. Voycy donq qu'il en dit. *Estre sain, beau, riche, honoré, de bon sentiment, dirons nous que ce soit l'heur de l'homme? Certes non. La force de l'homme est vne risée; son honneur vne mocquerie; l'homme mesmes, & tout ce qu'il estime, vne ombre qui passe. Ains aux gens de bien; ce sont bonnes possessions; aux meschans, mauuaises & dangereuses. Quoy donq? Posseder cela non cōme vn songe passant, mais à perpetuité, sera-ce le vray heur? Ains si on les possede immortellement sans vertu, ce sera vn tresgrand mal: & plustost elles nous seront ostées, & moindre en sera-il. Mais le vray moyen de paruenir à la Diuine felicité, ce sont prieres & inuocations des Dieux, & principalement du grand Dieu; qui regne sur eux. Et pourtant, dit-il aillieurs: Tout ce qu'on determine de faire ou non faire, doit viser à la Diuinité, & toute ceste vie n'est ordonnée que pour suyure Dieu; duquell la cognoissance est vne vertu, vne sagesse, vne beatitude parfaite, qui nous rend semblables aux Dieux: c'est à dire felon son langage, aux anges.* Oyons en-

Iambliché.

cores plus. L'homme iadis estoit conioinct à la contemplation de Dieu, puis fut assubiecty à ce corps, & attaché à la nécessité du Destin, & pourtant faut-il auiser au moyen de l'en deliurer. Or autre cognoissance n'y a-il, qui l'en deliure, que celle de Dieu; car l'Idée de felicité, c'est de cognoistre le Bien, qui est la porte sacrée pour paruenir au Createur de toutes choses. Or, dit il apres: Le soing de ces choses basses, qui fait oublier Dieu, ne peut estre separé de ceste vie caduque où nous sommes, car iamais ce corps ne nous lairra philosopher à bon escient. S'ensuit donq, que ceste cognoissance de Dieu, souz laquelle il reduit toute la vertu, toute la sagesse, tout l'estude de Philosophie, ne peut estre accōplie ny acquise en ceste vie, mais seulement en l'autre. Plotin dit, *La fin finale de l'homme, c'est le pur Bien, à scauoir Dieu, & tout le reste sont choses appartenantes à la fin: mais non la fin mesmes. A qui possede ce Bien là, nul Bien ne peut estre osté, nul adiousté; car c'est non seulement estre vny à Dieu, mais presques Dieu mesmes. Or qui est celuy qui en puisse prendre réelle possession en ceste vie? Et pourtant adiouste-il, Là nostre entendement regarde la fontaine de vie, d'entendement, d'estre, la cause du bien, la racine de nostre ame. Là gist tellement nostre bien, qu'en estre loing, n'est autre chose que moins estre. Là est le commencement & la fin de sa vie: le commencement, car il en procede; la fin, car là est son bien. Son bien, di-ie; car y paruenant il reuient à estre ce qu'il estoit: car ce qu'il est icy, qu'est ce sinon, qu'il est tombé & a perdu ses ailes? Icy regne vne Venus basse & abiecté; là vne celeste; icy vn amour du monde; là vn amour de Dieu. Et quel regret nous doibt ce estre, d'estre liez icy bas? Quel desir au contraire de toucher Dieu de toutes parts là haut? voire d'estre tellement conioincts à luy, qu'un centre soit en l'autre, & que tous deux ne soyent qu'un? Or il est plain de tels & plus amples passa-*

Plotin Enn. 1.  
liu. 4. chap. 1. 6.  
11.

Enn. 6. liu. 9.  
ch. 9. & 10.

passages: & conclut tousiours, Que beatitude & eternité s'entresuiuēt, en quoy il l'exclut & du monde & de ceste vie: mais pour nous haster; venons aussi aux autres. *Quelle est la fin de l'homme, dit Porphyre? C'est, sans doute, viure de l'entendement. Mais comment? Contempler en ceste vie? Ains, dit il, ailleurs, Toute la Philosophie n'est que coniecture, vne legere creature venue de main à main, & n'y a rien en icelle, qui ne soit fort disputable. Quella sera donc ceste cōtemplation? C'est, dit il, non vn amas de paroles, ny vne Rhapsodie de disciplines, mais vne vnion vraye du contemplateur, & de la chose contemplée; de nostre entendement avec Dieu.* Simplicius Peripateticien, soit qu'il l'ait appris d'Epiactete, ou autrement, en parle en ces mots. *Le plus grand bien de la science naturelle, c'est qu'elle est vn beau chemin pour amener à la cognoissance de l'ame, des substances separées, & de la diuine essence: En apres elle nous enflamme au seruice de Dieu, nous conduisant des effects à la maiesté du createur, dont s'ensuit vne conionction avec Dieu, vne foy & vne esperance certaine, pour lesquelles principalement il faut philosopher. Et en vn autre lieu: Le commencement, dit il, & la fin de la vie heureuse, & la perfection de nostre esprit, c'est de s'estendre & conuertir à Dieu, tant en recognoissant qu'il gouerne tout iustement, comme en acquiesçant à tout ce qu'il fait, comme procedant d'vne iuste sentence. Tant que nostre esprit demeure en luy comme en sa racine, il demeure en sa perfection avec laquelle Dieu l'a créé. Mais s'il vient à s'en arracher, il devient fleschy & languissant, iusques à ce que derechef il se conuertisse & soit reüny à luy. La cause donc de nostre malheur c'est d'estre separez de Dieu; la cause de nostre heur d'estre reünis à luy: & l'homme cherche vn heur, comme toutes choses, conuenable à sa nature. La fin donc de l'homme, c'est de se*

Porphyre de  
l'abstinence  
liu. 1. ch. 2.

Porphyre de  
l'ame à Byri-  
thre & à Ane-  
bō Ægyptien.

Simplicius sur  
la Physique &  
sur Epiactes.

conuertir à Dieu pour estre reüny à luy. Syrianus son precepteur escriuant sur Aristote l'a compris en vn mot. *Nous philosophons*, dit il, *pour nostre bien; c'est à dire, pour nostre salut, qui est d'estre reünis à Dieu.* Et Alexandre Aphrodisée, n'en vient pas loing; quand il dit, que nostre souueraine felicité, gist en pieté enuers Dieu, outre lequel nous n'auons à desirer autre loyer. *Car veu*, dit il, *que la plus digne operation de l'ame c'est la contemplation, & que contemplation est proprement la vraye cognoissance des meilleures choses, & qu'il n'y a rien si bon que les diuines; nostre fin & felicité doit estre la contemplation des choses diuines.* Bref, les interpretes d'Aristote plus estimez, bon gré malgré qu'il en ait, le font ployer à ce poinct, estans honteux pour luy, d'auoir tant cherché, & n'auoir point assigné le vray but.

Or les anciens n'ont pas seulement cognu de tout temps, que ceux qui paruiennent au But, pour lequel l'homme fut créé, sont heureux; mais aussi que ceux qui le mesprisent, tombent en miseres extremes; les vns, di-ie, receus en perpetuelle felicité; les autres par la iuste iustice de Dieu cōdemnez à perpetuelle pêne. Et est cest article aussi expres en la creance de tous peuples, qu'il est dès la premiere entrée probable à tous, *Que Dieu est iuste & bon; & que le mal est suiny de pêne, & le bien de loyer.* Des Cabalistes Iuifs n'y a de quoy s'esmerveiller, s'ils ont bien traicté ceste matiere; car ils ont puisé en l'Escripture sainte. mais escoutons seulement les Payens. Hermes dit: *Ceux qui ont acquis la grace de Dieu, de mortels sont immortels, & comprennent le seul Bien, qui les fait entrer en mespris de ces choses basses, pour se hafter de tout leur pouuoir, de retourner vers luy.* Orphée plus clairement, il amene les bons deuant

Dieu

Sur ces mots  
 & ἀγαθὸν εἶναι  
 καί.  
 Alexand. au  
 Iu. De la Pro-  
 uidence, cité  
 par Cytille.

La fin des bons  
 & des meschās.

Livre De la  
 honte celée,  
 &c.

Hermes Trif-  
 meg. au Pœ-  
 mandre.



Dieu au seiour de felicité, au festin des iustes, où il les enyure d'une parfaite & perpetuelle contemplation : mais quant aux meschans, il les enterre en vn borbier, les tourmente de vaines pensées, leur fait puiser de l'eau dans vn crible; c'est à dire, affeure les vns d'un contentement parfait, les autres d'un desespoir extreme. De Pythagoras nous auons ces vers.

Pythagoras.

*Si la droite raison tu t'es prise pour guide,  
T'y laissant manier, laissant ce corps mortel  
Au Ciel tu monteras haut, au dessus du Vuide  
Non plus subiect à mort, ainçois Dieu immortel.*

Ἡνίοχον γινώ-  
μιμω εἴσας  
καθύπερθε  
αἰρίσω.  
Ἡνδ' ἀπὸ λεί-  
ψας σῶμα ἐς  
αἰθέρ' ἐλάσθη-  
ρον ἐλθης,  
Ἐστὶ αἰθέ-  
ρατος, θεὸς  
ἄμβροτος σὸς  
ἐπιδητός.

Et sont ces vers suiuis par tous les Poètes, qui representent communement l'opinion receuë, entre lesquels Pindare & Diphile viennent iusques à descrire vn Iardin excellent, & abondant en toutes choses, qui est destiné pour loyer aux Bons, comme s'ils auoyent ouy parler de ce que les Hebreux appellent Paradis, ou leu les vers de la Sibylle d'un Iardin verdoyant, qu'elle appelle aussi Paradis, assigné en heritage à ceux qui suiuront la voye de Dieu; c'est à dire, qui le prendront pour leur But, avec vie & lumiere perpetuelle; comme au contraire, seront les meschans, dit elle, bruslez de pénes perpetuelles, comme de torches ou flambeaux. Timée de Locres aussi en son petit liuret, n'a point oublié cela. *Il y a, dit il, vne Vengeance, & selon les Loix, & selon les Oracles, qui nous fait craindre & ciel & terre; car supplices estranges, & inexorables sont preparez aux meschans es enfers.* Mais Platon ne se peut tirer de ceste matiere, tant il y prend de plaisir; & à péne se passe il vn dialogue, où il n'en parle; voulant signifier sans doute, que toute la Philosophie & Theologie demeurent manques sans cela : & y a apparence

Sibylla.

οἶδ' ἔ θεὸν π-  
μῶντες, ἀλη-  
θειὸν ἀκυ-  
νάοντε ζῶν  
κληρονομῆσε  
τὸν αἰῶνα  
χρόνον αὐτοῖ  
οἰκωῦτες πα-  
ράδ' ἔστιν ὁμοῖ  
ἐραθίλα κη-  
πον:

mais des au-  
tres elle dit,  
- λάμπουσι  
ἐπιμόνας πνο-  
ερέμνοι πα-  
νά.

Socrates en  
l'Apologie.

que la constance de Socrates son precèpteur ne l'a-  
uoit pas peu confirmé, duquel en son Apologie,  
qui est cōme son Testament, nous lisons ces mots:  
*La mort me seroit dure, si ie n'estoy assenré, premierement  
que partant d'icy ie m'en vay vers les sages Dieux (ainsi  
appelloyent-ils les Anges, ou intelligences creées)  
puis apres vers ceux qui sont deliurez de ceste vie, qui sans  
doute sont beaucoup meilleurs que ceux-cy.* Au Cratyle

Platon au Cra-  
tyle.

donq il dit: *L'homme de bien partant d'icy, parvient à vn  
grand honneur & heritage: car, dit il, il est fait demon,  
selon la vraye signification du mot; c'est à dire, sçauant ou  
sage.* C'est donq l'accomplissement du philosophe,  
duquel le but & la profession est, sçauoir. En son  
Theætete, Que chez les Dieux il n'y a point de mal,  
mais qu'il se pourmene icy bas entre ces choses ca-  
duques: pourtant qu'il faut tendre là & fuir d'icy;  
c'est à dire, estre iuste & sage. *Car, dit il, ceux qui au-  
ront suiuy le chemin de folie & de meschanceté, ne seront  
iamais receus en ce seiour bien heureux exempt de tout mal,  
mais selon leur mauuaise vie, condamnez à habiter perpe-  
tuellement avec le mal.* Au Gorgias il fait mētion d'v-

Platon au  
Theætete.

Platon au  
Gorgias.

ne ancienne loy soubs Saturne, qu'il dit estre encor  
en vsage, Que les bōs au sortir de ceste vie sont en-  
uoyez aux Isles fortunées (que Pindare décrit aussi  
fort curieusement) & les meschans en la Geole de la  
Vengeance, qu'il appelle Tartarus; designant sans  
doubte, ces lieux incognus; par les lieux à eux co-  
gnus, qu'ils tenoyēt communémēt pour plus plai-  
sans, ou plus horribles; comme les Hebrieux, le Se-  
iour des bien-heureux par vn iardin, l'Enfer par la  
vallée de Onam, ou Ghehinom, qui estoit vn lieu  
execrable prez de Hierusalem. Au Phædon, il in-  
troduit vn certain Prophete resuscité des morts; qui  
raconte que ceux qui sont iustifiez sont à la dextre,

purs

Platō au Phæ-  
don & liu. 10.  
Des loix.

purs & nets, & enuoyez au ciel; les condamnez à la gauche, couverts d'ordure & vilenie, pleurans & grinçans les dents, & en fin enuoyez aux bas lieux. Mesmes il y décrit la region bienheureuse en tels termes, que quelques vns ont bien pris la péne de la conferer avec ce qui en est depeinct en l'Apocalypse. Bref, en son Axiochus, il appelle le lieu du Iugement le Champ de verité; auquel, dit il, ceux qui auront suiuy l'inspiration d'un bon dæmon, seront enuoyez en vn Paradis ou Iardin, qu'il décrit là, le plus plaissant qu'il peut, representant les choses que ne pouuons cōprendre, par celles que nous voyons icy bas: mais ceux qui auront esté conduits par les Furies, c'est à dire, qui aurōt suiuy l'instinct du diable, seront condemnez aux tenebres & au chaos, où il décrit vn grand nombre de tourmens infinis.

Platon en l'Axiochus.

ἐπὶ ἐπέσοι  
καὶ χάριτι  
ἐπράξει.

Mais il nous monstre que cela ne se doit prendre selon la lettre, quand il dit en sa Republique, Que ny les pénes ny les loyers de ce monde ne sont rien, ny en nombre ny en grandeur, au regard de ce qui attend les vns & les autres en l'autre vie. Ciceron, qui a voulu estre vn Platon Latin, suit par tout ces mesmes traces, comme aussi Plutarque introduisant, à l'imitation de Platon, vn Thespeus ressuscité qui discourt de l'autre vie. Et sans appeller icy, Plotin, Porphyre, Procle, Hierocle, &c. qui seroyent trop longs à ouir, vn seul Iambliche suffira pour tous en ces mots: *La bonne ame habitera avec Dieu, & se pourmenera au ciel, qu'elle aura pour son sciour; mais celle qui se sera polluée de faicts execrables, sera enuoyée sous terre aux iugemens qui là s'excutent sur les ames.* Or que sçaurions nous plus demander des Philosophes que ce qu'ils confessent? Que l'heur & la fin de l'homme ne sont en ceste vie, mais en l'autre; & que le but

Platon au 10.  
De la Repub.

Plutarque De  
la tardive pu-  
nition des ma-  
léfices.

de l'homme est de rapporter ceste vie à la cognoissance & seruice de Dieu, pour iouir en l'autre de tous biens eternellement en luy?

Ainsi donq concluons, & par la raison humaine, & par l'autorité de toute la Philosophie, Que comme le corps de l'hôme se rapporte à l'ame; ainsi aussi ceste vie mortelle, à la vie immortelle qui la suit. Que le but, pour lequel est créé l'homme au monde, est, Cognoistre & seruir Dieu; le bien qui suit & accompagne ce but là, iouir de luy, & le posseder entierement là haut. Mais, par ce que par nostre cheute nous sommes tombez de cognoissance en ignorance; & pourtant encor que nous entreuoyons aucunement nostre but, n'y sçaurions de nous mesmes adresser. Et derechef, par icelle mesmes sommes decheuz de nostre souuerain bien en vn abyfme de mal; ou, di-ie, nous rampons si estropiez, qu'il n'est possible à nous de retourner à nostre premier estat. Voyons si Dieu par sa misericorde ne nous a point laissé quelques brisées pour nous adresser & conduire; & si, di-ie, il ne nous tend point au trauers des nuës & obscuritez, vne main paternelle pour nous rappeler & retirer à luy, tous bastards, rebelles, & indignes creatures que nous sommes.

#### C H A P. X X.

*Que la vraye religion est le chemin pour paruenir à ce but & souuerain bien: & quelles en sont les marques.*

**N** O V S auons prouué par cy deuant, Qu'il ya vn Dieu Pere du genre humain: Qu'il a créé le monde, pour l'vsage d'iceluy: Qu'il conduit & le monde & l'homme, par sa prouidence. Le moins homme d'entre les hommes conclura de là incontinent,

tiennent, Puisqu'il est Pere, que nous luy deuons obeïssance; puis que nous tenons tout en fief de luy, que luy en deuons foy, & hommage; puis qu'il pouruoit à toutes choses, que nous le deuons inuoyer en tous nos affaires, & necessitez. Nous auons monstré aussi que l'hōme est de nature immortelle; il doibt donq tendre de tout son cœur à choses immortelles. Que par peché il est decheu de Dieu & de soy mesmes: il doibt donq luy requerer pardon, pour appaiser son ire. Que ceste offense fut vn orgueil, & mesconnoissance de soy mesmes: il doibt donq recognoistre sa fragilité & misere, pour s'humilier deuant Dieu. Or qu'est ce à dire tout celà, sinon en vn mot; Comme il y a vn Dieu & vn homme, qu'il y doibt auoir vne Religion; c'est à dire vn deuoir & seruice ordinaire de l'homme enuers Dieu? Car que sont tous les exercices de la Religion, que corollaires des articles que nous auons prouuez; à sçauoir, de la creation du Monde, & de la prouidence de Dieu, de l'immortalité, cheute, & souuerain Bien de l'hōme? En la Religion on adore, on fleschit le genouil, on a des Loix à obseruer; c'est en signe d'obeïssance. On rend graces & loiianges à Dieu: on luy donne les premisses & du bestail, & des fruiçts; c'est en signe de recognoissance. On l'inuoque en aduersité; on luy demande prosperité en toutes actions iusques aux moindres: c'est proprement se recommander à sa Prouidence. En la religion aussi, il y a des pleurs, & des contritions, des ieusnes, du sac, & de la cendre: c'est que nous nous deuōs humilier au dessoubs de la terre. Des sacrifices particuliers & vniuersels: ce sont protestations q̄ tous & chacun meritōs la mort. Au bout de tout cela vne promesse & pretention de

vie

*Hiatus.*

vie eternelle, à ceux qui s'acquittent de leur deuoir enuers Dieu: c'est que toutes ces ceremonies & obseruations, ne sont point pour nous arrester icy, mais pour nous acheminer à nostre droite fin; c'est à dire, nous esleuer en haut. Mais entre le penultime & dernier article, entre la mort, di-ie, que nous protestons meriter, & la vie eternelle, qu'on nous promet d'heriter, il y a vn merueilleux abyfme à remplir; & toutefois, ou il faut que l'homme soit mis au monde en vain, ou qu'il y ait vn chemin, ou vn pont ordonné pour le passer. Faut donq que la religion qui nous a conduit si auant, nous mōstre encor ce pont; à sçauoir qu'elle reünisse & relie avec Dieu, ceux qui par leur cheute en sont estrangement esloignez; qu'elle reconcilie les enfans abastardis avec le Pere, les subiects rebelles avec le seigneur, sans laquelle reconciliation, ou, selon l'etymologie Latine, Religion, Dieu cesse d'estre nostre Pere, nous d'estre ses enfans; toute Religion, quelque apparence qu'elle ait, est inutile & vaine. Or est le But de l'homme en ceste vie de retourner à Dieu, & ne peut estre vain; & il sera vain, s'il n'y a quelque chemin de l'homme vers Dieu, ou plustost de Dieu vers l'homme, qui y mene. Faut donq, selon les preuues precedentes, pour ne frustrer ni Dieu de sa gloire, ni l'homme de son But & felicité, qu'il y ait vn chemin; & ce chemin nous l'appellerons selon le mot commun, Religion, à sçauoir le droict moyen de reünir & reconcilier l'homme à Dieu pour son salut.

Or sont tous les anciens fort bien d'accord, qu'il y doit auoir vne Religion entre les hommes, comme il n'y a rien qui plus necessairement s'entre-suiuë, qu'un Dieu, vn homme, vne Religion, vn Pere, vn fils, vne obeissance, vn Seigneur, vn subiect, vn serui-

Qu'il y a vne  
vraye religion.

seruice, vn donneur, vn receuant, vn remerciement, ou plustost vn creditur, vn debteur, vne obligation. Et pourtant dit tresbien quelqu'un, Les Philosophes doibuēt auoir esté les premiers Theologiēs; car comme ainsi soit que nous tendions de deux ailes vers Dieu, de l'entendement, & de la volonté; l'entendement ne peut si tost auoir conclu, Dieu est nostre pere, que la volonté n'en tire ceste cōsequen- ce; Il luy faut donq obeir & seruir: voire qu'elle ne passe encor plus oultre, S'il est nostre pere, nous ses enfans, que nostre Bien est de retourner à luy. Her- mes dit: *O Seigneur quelles graces te rendrons nous?* Puis se resoult, *Seigneur il n'y a qu'un remerciement tout seul, c'est la cognoissance de ta maiesté.* Et derechef: *Le seul chemin de paruenir à Dieu, c'est pieté coniointe à cognois- sance.* C'est à dire, scauoir comme il veut estre seruy, & le seruir. Et Pythagoras souloit dire à ce propos: *Il faut viure à Dieu, veu que sans luy nous ne sommes rien.* Platon celebre la Religion en mille endroits: mais ie n'en veux icy que deux mots: *L'heur de l'homme*, dit il, *c'est d'estre semblable à Dieu.* Mais comment? *Estre iuste & saint.* Mais derechef comment? *Par Religion enuers Dieu, qui est la plus grande vertu, qui puisse estre entre les hommes.* Aristote estoit au dire de plusieurs peu religieux: & Auerroës son interprete du tout impie. Mais voyons comme nature nage au dessus de l'impieté. Aristote dit, *Qu'il est enté en nature de sacrifier.* Auerroës, *Que naturellemēt nous sommes obligez de magnifier Dieu par oraisons & sacrifices.* Qu'est ce dire, sinon qu'il est naturel à l'homme, voire de sa propre forme & essence, d'auoir vne Religion? Mais pourquoy? Alexandre fait profession d'interpreter Aristote; & il le nous interpretera icy. *C'est, dit il, pource qu'en pieté enuers*

*Dieu*

Marfil. Ficin  
de la Religion  
Chrestienne.

Æscul. chap.  
dernier &c.

Platon en l'E-  
pinomis &  
Theætetus.

Arist. s. des E-  
thiques & i. du  
Ciel.  
Auerroës sur le  
i. du Ciel.

Dieu gist toute nostre felicité; car nous n'attendons autre loyer que Dieu; & Dieu mesmes qui est le souverain bien; nous l'acquerrons en le servant. Or quand nous oyons ces paroles, pensons que c'est vne forte geenne de verité, qui presse leurs consciences: car nul n'ignore combien Auerroës principalement presse l'éternité du Monde: & l'intellect vniuersel, qui toutesfois ne peuvent comparir avec pieté. Epictete ne fait pas tant le Philosophe; mais si philosophe il bien mieux: *Si nous auions entendement, dit il, que ferions nous, sinon louer Dieu assiduellement, & luy chanter psalmes, & actions de graces? en hoüant & labourant la terre? en trauaillant & reposant? Et quelz? Grand est Dieu qui nous a donné ces instruments pour labourer la terre; grand encor qui nous a donné les mains; mais qui plus est, qui nous a donné de croistre sans y penser, & de respirer en dormant. (Car ce sont choses que ne pouuons attribuer à nostre industrie.)* Tel, dit il, deuroit estre l'hymne d'un chascun de nous. Et derechef: *Si i'estoy rossignol, ie feroy ce que les rossignols font; mais ie suis creature raisonnable. Que feray ie donq? ie loueray, dit il, Dieu, & ne cesseray iamais, & ie vous exhorte tous à faire le semblable.* Et Simplicius son interprete, apes plusieurs beaux discours, adiouste, *Que qui est negligent & lasche à seruir & honorer Dieu, ne pourra estre soigneux de quelcōque autre chose, quelque necessaire qu'elle soit.* Hierocle dit: *De toutes vertuz. Religion est la guide, laquelle se refere à la cause diuine; & pourtant, dit il, Pythagoras commence ses preceptes par icelle.* Et le mot mesmes dont il vſe, signifie, la Princesse. c'est en vn mot beaucoup, à ſçauoir, que toutes les vertus que nous estimons icy bas, fortitude, prudence, iustice, temperance, ne sont rien si elles ne sont rapportées à Dieu, & ne s'exercent pour l'esgard de luy;

Alexandre de la Prouidence cité par Cyrille.

Epictete.

Simplicius sur Epictete.

Hierocle contre les Athées chap. 1.



de luy; c'est à dire, si par la Religion elles ne sont adreſſées & conduites au But principal, où toutes nos actions doiuent tendre. Mais qu'est ce que Religion? C'est, dit il, *vne obeiffance à Dieu, mere de toutes vertus, & vne desobeiffance à tous vices; & faut tellement obeir à Dieu, qu'il faut pluſtoſt desobeir aux parens, voire perdre ſa propre vie. Car c'est pour l'amour de Dieu que deuous obeir aux peres, & de la bonté d'iceluy que nous poſſedons nos vies.* Iambliche dit: *Commenceons par le meilleur & le plus precieux. C'est, qu'il faut cultiuier la pieté; qui eſt le ſeruice de Dieu.* Et ailleurs: *Tu ſoupçonnes, dit il, qu'il y ait quelque autre chemin de paruenir à felicité, que pieté; & me demandes quel il peut eſtre. Mais certes, ſi és Dieux giſt l'eſſence, & premiere puiſſance de tout bien, ceux ſeuls ſeront heureux qui à noſtre exemple ſe ſeront conſacrez & vnus à Dieu. Car en ceſt eſtat il y a & de la contemplation & de la ſcience accomplie; & outre la cognoiſſance des Dieux, vne cognoiſſance de ſoy meſmes, qui s'acquiert en reployant ſon entendement vers ſoy.* Bref, Proclus dit, tant de ſon opinion que de celle de Platon, Iambliche, Porphyre, Plotin & autres, que la religion, & l'inuocation de Dieu, eſt vn *proprium quarto modo*, comme dit Ariſtote, à l'homme; c'eſt à dire, vne propriété naturelle, qui conuient & compete à tout homme, au ſeul homme, & ſans laquelle il ne peut eſtre homme. Or ie n'ignore pas qu'ils parlent quelques fois du ſeruice des Dieux en plurier; meſmes que quelques vns de ces Philoſophes ſe ſont deſtournez à la magie, & tous accommodez aux Idolatries & ſuperſtiſiōs de leur temps. Car auſſi ſont ces degrez bien differens; ſçauoir qu'il faut ſeruir Dieu; ſçauoir comment il veut eſtre ſeruy, & le ſeruir. Mais ſuffit pour ceſte heure que nous gagnons ce poinct, **Qu'il y a neceſſairement**  
 reli-

Hierocli. cha. 5.  
10. 11.

Iambliq. des  
Myſt. cha. 45.

Proclus au li-  
ure De la prie-  
re.

religion: ce qu'aussi les nauigations modernes nous montrent imprimé en tous climats du monde, & en toutes natures d'hommes, lesquelles ont descouvert des peuples esgarez par les bois, sans loix, sans Magistrats, sans Roys, nul sans quelque seruice, nul sans quelque ombre de religion.

Qu'il n'y en a  
qu'une.

Ià sçauons nous donq, qu'il y a vne religion; c'est à dire vn chemin de salut, vn chemin pour retourner à Dieu: mais y en a il vn ou plusieurs? C'est vne haute question, mais aisée à decider, si nous regardons ce que la religion requiert de nous, & ce qu'elle doit acquerir pour nous. La religion, comme les anciens mesmes nous ont appris, requiert en substance de nous, que nous rédions vne entiere obeissance à Dieu: l'obeissance entiere, Que nous consacrons à sa gloire, nos faits, nos paroles, nos pensées; que, di-ie, nous rapportions, nous & tout ce qui est en nous, à son honneur. Si la religion requiert celà, comment peut elle estre autremét qu'une? Et quelle diuersité y peut il auoir? Que si quelques vnes requierent moins de nous, se contentans peut estre de l'exterieur; c'est à dire, desrobans l'homme ou partie de l'homme à Dieu, Que seront elles sinon hypocrisies ou sacrileges? Mais derechef, quand la religion nous propose ceste obligation si grande & si naturelle, comme il n'y a celuy qui ne soit cōtraint de confesser la debte, tesmoignée par tout l'vniuers; il n'y a nul qui en soy mesmes se sente soluable, & qui ne passe condamnation volontaire: mesmes qui ne soit contrainct de dire, que la plus part de ses faits, paroles & pensées, ne sont pas seulement bien loing de Dieu, mais directement tenduës à l'offenser. Si donq la religion ne nous presente avec l'obligation, vn moyen de l'acquiter & casser, tant s'en faut

faut qu'elle soit le chemin de salut, cōme elle doit estre; que ce nous est vn arrest de mort, & vne expresse condemnation : voyons donq; s'il y a vn ou plusieurs moyens de satisfaction. Or qu'offrira le plus deuotieux à Dieu pour s'acquiter? des premieres? il a donné la semence & la moisson entiere, des sacrifices? il a donné le bois, le feu, le troupeau. le monde mesmes, s'il est tout à luy? Or par s'estre emancipé de Dieu, il a forfait l'heritage. Mais qui plus est, Dieu n'a pas seulement donné le monde à l'homme, mais l'homme à soy mesmes: le monde donq; & tout ce qu'il contient, ne peut acquiter l'homme enuers Dieu. Quoy donq; l'homme mesmes? Certes ce seroit bien, comme dit Hierocle, vn sacrifice agreable à Dieu, si l'homme estoit tel qu'il doit estre. Mais que luy peut sacrifier, en se sacrifiant le meilleur de tous? enuies, haines, mesdisances, detractions, pensées de vanité, paroles de mensonge, actions iniques, difons plus encor, actions de graces par acquit, prieres ou froides, ou hypocrites. Tant s'en faut que cela vienne en acquit, qu'il tourne en vn amas de pires obligations, & infinies; à sçauoir, selon la Maiesté infinie du Createur, qui en est offensé. Si donq; ny le monde, ny l'homme ne peuuent acquiter l'homme; que reste il que Dieu mesmes, & que la Religion le nous presente, pour nous acquiter; Dieu misericordieux enuers Dieu iuste, Dieu payeur, enuers Dieu creancier? C'est à dire, qu'en nous mōstrant l'obligation enuers Dieu, elle nous enseigne aussi vn moyen admirable ordonné de luy, & en luy, par lequel il soit satisfait, & à sa iustice supreme, & à nostre iniquité extreme tout ensemble? Or est nostre debte de tous, d'une sorte & nature; c'est que nous nous devons entiere-

ment à Dieu, nostre insuffisance pareille; c'est que tout ce qui procede de nous, ne peut meriter que mort sur mort. Nostre obligation commune contractée par les benefices de Dieu enuers le premier homme, & par sa rebellion renduë penale, à luy die & à tout le genre humain: mais qui plus est, le creancier & le payeur est vn, & ne peut estre qu'vn, ny la satisfaction qu'vne, car c'est vn seul Dieu qui satisfait, & seul peut satisfaire à soy mesmes. S'ensuit donq que la vraye religion ne peut estre qu'vne; à sçauoir celle seule, qui nous adresse ce seul & vni- que moyen de salut; & que toutes autres, si elles diminuent de l'obligation de l'homme enuers Dieu; sont sacrileges, si elles ne luy proposent vn suffisant moyen de l'acquiter, Ceremonies vaines & inuti- les, les vnes & les autres indignes totalement du nom de religion. Disons encor, S'il y a diuerses religions vrayes entre les hommes, ie dis diuerses en ce qui est de la substance; qui peut faire la diuersité? Sera ce l'obiet? Ains, en Dieu, qu'elle regarde, il y a telle vnitè, q̄ toute autre vnitè au regard d'icelle est diuersité; & si c'est que les vns s'adressent à vn Dieu, les autres à vn autre, nous sçauons que Dieu est vn, que les Dieux sont ou creatures ou vanité; que, comme dit mesmes Proclus, plusieurs Dieux ne different point de l'Atheisme. Que seront donq ces religions là, qu'ou Idolatrie ou Atheisme? Quoy donq? le subiect? Ains l'homme qui en est le subiect, est vne mesme espee. La maladie en tous, cō- me de mesme origine aussi de mesme nature. Le remede aussi, comme ià auōs dit, seul & vni- que. D'vn semblable subiect, de mesme maladie, de mesme remede; qui dira iamais qu'il y ait plusieurs arts? S'il est question d'humilier l'homme, quel autre moyen,

moyen, (ie les prie de le dire) sinon qu'il se cognoisse; pour se cognoistre, que de se mirer; pour se mirer, que se regarder en vne chose claire & nette? C'est à dire, en la loy de Dieu, & en l'obeissance parfaicte que Dieu requiert de luy? Et veu que ceste loy & obeissance parfaicte ne peut estre qu'vne; commēt la religion se diuifera elle en plusieurs? Si derechef il le faut esleuer à Dieu, quel autre moyen que de le luy faire cognoistre? Createur, afin qu'il l'adore: Conducteur, afin qu'il l'inuoque: Pere, afin qu'il luy obeisse: Iuste sur tout, afin qu'il appaise son ire? Et ne pouuant de soy, que la prouoquer contre soy; que luy reste t'il sinon de courir au remede: & veu qu'il ne peut estre qu'vnique; s'ensuit il pas, que le salut soit en la religion seule qui le monstre, confusion & vanité en plusieurs? Qu'est ce encor à propremēt parler, que Religion? l'art, s'il faut ainsi parler, de sauuer l'homme. Et en quoy cōsiste cest art? premierement luy monstre, qu'il est malade; puis, que sa maladie est mortelle; en fin, de luy en enseigner le propre remede. Or la loy de nature nous achemine bien au premier poinct. Car qui est celuy à qui nature ne face son proces; & que sa conscience ne remorde dès qu'il a peché? La raison aussi nous pouffe iusques au second. Car, qui ne cōclut, que la creature qui offense son createur, ne merite d'estre exterminée; c'est à dire, que peché engendre mort? Et iusques là peuent paruenir toutes les religions & ceremonies prdonnées par les hommes, prieres, sacrifices, lauemens, piacles, &c. Mais, qu'est ce tout celà, sinon nous mener iusques au bord de l'enfer, ou bien nous monstre le Paradis de bien loing, mais vn gouffre horrible & infiny entre deux; que l'hōme ny le monde entier ne sçauoyent

ny combler ny passer? Or si faut il, qu'il y ait vn passage; car le but de l'homme, c'est d'estre conioinct à Dieu, & n'est pas vain; le moyen d'estre conioinct là haut, c'est d'estre reconcilié icy bas; & le moyen d'estre reconcilié icy bas, comme nous auons dit, est vnique; à sçauoir que Dieu luy mesmes nous acquitte sans nous quitter, de ce que nous luy deuons. Celle religion donq & non autre, qui nous mene droict à ce passage, & en la suite de laquelle nous le trouuons, est la vraye; comme celle seule qui paruient au but de religion, qui est de sauuer l'homme. On dira, Peut on pas adorer Dieu diuerfement, les vns leuans les yeux au ciel, les autres donnans de la face en terre? Ains ce n'est qu'une adoration, vne humilité, mais signes differens, d'une chose. Or ne disputons nous pas icy des ceremonies, mais de la substance d'icelles. Peut on pas aussi sacrifier diuerfement? Ainli soit. Mais si tes sacrifices ne tendent rien plus outre, qu'à esprendre le sang d'une beste, c'est, comme dit Hierocle, au feu, vapeur & nourriture, aux Sacrificateurs abondance superfluë. Faut donq que ces sacrifices soyent rapportez à quelque chose; c'est que par iceux tu protestes, quand ces pauues bestes innocentes endurent la mort, que tu l'as meritè & en ton corps, & en ton ame. Que si encor en ta religion tu n'as rien que sacrifices & prieres, quelque apparence qu'ils puissent auoir, tu n'as rien que confession de faute, & sentence de mort: car si ces ceremonies n'ont point de but, elles sont friuoles; si elles en ont vn, elles sont manques, te conduifans iusques à la mort, & puis te laiffans là.

Obiection.

Quelques vns veulent faire entendre, que Religion est vne obseruation de certaines ceremonies en cha-

en chacun pays; & par ainsi ce qui sera saint icy, sera profane ailleurs; ce qui sera sacré en vn pays, sera sacrilege en l'autre. Ils en font en somme cōme des Loix du Coustumier, qui ne passent point le ruisseau du Bailliage. Si religiō n'est rien que celà; quelle science, voire quel art y a il plus vain? Et qu'est-ce autre chose dire, si nō, qu'il n'y en ait du tout point? La medecine est incertaine en beaucoup de sortes, par le changement d'air, d'eau, d'aage, de climat: Mais ce qui est medecine en vn pays, sera il brigandage en l'autre? La Iurisprudence a presques autant de loix diuerses comme de cas, & les cas en ce monde sont infinis. Qui ne voit toutesfois que toutes ces diuersitez sont ramenées sous vne equité, ou raison; & que ceux qui ne s'y accordent, sont reputés non plus hommes, mais ennemis du genre humain, ou bestes sauuages. La Vertu aussi a les passions pour son subiect; subiect plus muable que la mer, & le vent. Qui dira toutesfois que ce qui est hardiesse entre les Tropiques, soit timidité au delà; ce qui est temperacē en vn Hemisphere, soit le contraire en l'autre? Bref, qu'y a il plus subiect à descry & à billon entre nous: que l'or & l'argent; qui semble suivre la volonté des Princes, & qui toutesfois, quoy qu'ils en ordōnent, a tousiours son prix? Que dirons nous donq de la Religion, qui a vn subiect plus ferme & plus solide que tout celà; non di-ic le corps, les biens, les passions, les phantasies, mais l'esprit & entendement de l'homme? qui a aussi vn But arresté, immuable; & Maistre de toutes mutations, à sçauoir Dieu? Et combien plus sagement enseigne nostre Pythagorien Hierocles, Que la guide de toutes vertus est Religion; que toutes les vertus tendent à elle, comme à vn But certain; c'est à dire, ne

font plus vertus, quand elles en declinent? tellement que hardiesse rapportée ailleurs qu'à pieté, devient temerité; prudence, fraude, ou cautelle; iustice, vne corraterie; en somme toute vertu, maquignonage & hypocrisie? Si pieté est le but des vertus, faut il pas qu'il soit fixe & immuable? S'il est muable; qu'y a il donq de iuste, de bõ, de vertueux: & si ainsi est, qu'y a il de plus inutile au monde que l'homme, ou pour mieux dire, que l'entendement en l'homme? Or il y a vne vertu, & le plus vicieux l'auoie. Il y a donq vne certaine pieté, qui la faict vertu, & à laquelle elle se rapporte, & le plus impie ne s'en scauroit eschapper. Voyons encor les absurditez de ceste opinion. Qui peut nier qu'entre ces diuerses religions, il n'y en ait de manifestemét impies & meschantes; les vnes qui font seruice aux creatures du ciel, ou de la terre, comme celle des anciens Ægyptiens, ou au iourd'huy des Tartares; les autres qui immolent les hommes, comme des anciens Carthaginois, & encor des Isles Occidentales; quelques vnes mesmes qui permettent choses non seulement contraires à toutes loix, mais qui font horreur à la nature mesmes? Si tout celà est bon; ie vous prie que reste il de bon, ou qu'y a il de meschant au monde? S'il est mal en foy; qui peut donq nier, qu'il n'y ait des Religions (i'v se de ce mot selon le vulgaire) meschantes & damnables; & qu'il faut vne regle pour les discerner? Et de faict, il est tellement imprimé en la nature, qu'il n'y a qu'vne Religion, comme il n'y a qu'vn Dieu; que l'homme endurera plus tost, comme il se voit tous les iours, le changement d'vn air temperé en vn treschaud ou tresfroid; de liberté en seruitude; de iusticé en tyrânie; que la moindre mutation au faict

de sa



de sa religion; comme certes, s'il n'estoit pas si naturel à l'homme d'aimer sa Patrie, d'estre libre, d'estre à son aise, que d'auoir vne certaine Religion, qui le conduise à salut.

Or ay-ie voulu expliquer ceste verité en plusieurs sortes pour en ôster les doubtes, & vider les difficultez, par quelques Libertins de nouveau inuentées: mais puisqu'il y a plusieurs ceremonies, qui s'habillent du masque de Religion pour nous tromper; il n'est pas moins necessaire d'auoir des marques certaines & infallibles pour discerner la vraye. Et premierement, posons ce fondement que nous auôs cy dessus planté & assis, Que la Religion est la droicte regle de seruir Dieu, & reconcilier & reünir l'homme à luy pour son salut. Or n'est le salut de l'homme autre chose que sa felicité; sa felicité comme auons ià deduiçt, que d'estre conioinct à Dieu. Car ny le monde, ny creature du monde ne peut faire l'homme heureux; ains celuy seul seulement qui l'a fait homme. Et c'est chose trop claire, que nous deuôs seruir icy bas, celuy qui nous doit bien-heurer là haut, & non autre. Toute religion donq, quelque apparence qu'elle ait, qui destourne nostre seruice du createur à la creature, nous sera idolatrie & impieté. Toute religion aussi, qui nous fera chercher nostre bien aillieurs qu'en celuy qui a fait tout bien, nous sera non seulement vne vanité, ou vn fouruoyement; mais vn destour de brigandage, & vn precipice de malheur. Il y pourra auoir des premices, des actions de graces, des seruices: mais qui sont autant d'iniures & blasphemés contre Dieu, si nous tenons de quelque creature que ce soit; ce que n'auons, ny pouuons auoir que du createur: Des prieres aussi & des sacrifices; mais

Première marque de vraye religion.

prieres vaines & impies, adreſſées à qui ne les peut ouïr, & qui attribuent la conduicte du monde aux creatures, ou qui ne voyent point, ou qui à pêne voyent deuant elles; & ſacrifices auſſi fumeux & ſacrileges, qui confeſſent leur vie deuant choſes mortes, & font amende aux creatures de l'offenſe faicte au createur. Soit donq en cecy la premiere marque de la vraye Religion que nous cerchons, Qu'elle nous adreſſe & tout noſtre ſeruiſe au vray Dieu, createur du ciel & de la terre, qui ſeul eſt ſcrutateur des cœurs des hommes; deſquels principalement il veut eſtre ſeruy, pour la diſtinguer des idolatries qui ſuiuent le bois, la pierre, le Soleil, la Lune, les hommes, les Anges, tout ce qu'il y a de creatures & en terre & aux cieus. Et n'eſt icy beſoing d'accumuler beaucoup de preuues outre ce qu'auons deuict au ſecond & troiſieſme Chapitres: car puifqu'il n'y a qu'une Religion, & qu'un Dieu createur, il n'y a rien plus naturel, que de l'attribuer au createur: & de faict, Plotin, Porphyre, Procle, Iambliche & autres qui ont penſé ſeruir les Anges ou bons Dæmons, ont touſiours dit, (ce qui toutesfois eſt inexcusable) que c'eſtoit pour paruenir de degré en degré au ſouuerain Dieu. Mais ceſte marque ſeule nous ſuffira elle? Ains il ne faut pas ſeulement ſeruir Dieu, mais le bien ſeruir. Or quelle ſera la regle de ce ſeruiſe, & qui ſera l'homme qui la puiſſe preſcrire? Pour le bien ſeruir, il le faut bien cognoiſtre. Qui eſt celuy de nous qui s'en puiſſe vanter? Et cōbien y en a il ſeulement, qui au bout d'un long eſtude, puiſſent dire ce qu'il n'eſt pas? Et que ſ'enſuit il donq, ſinon, comme la ſageſſe du monde, vient iuſques là de dire ce que Dieu n'eſt pas, mais ne peut paſſer outre ſans ſe precipiter; qu'auſſi ceſte meſme ſageſſe

Seconde mar-  
que.

sageſſe puiſſe bien paruenir iuſques à cognoiſtre le faux ſeruiſſe; mais de deſigner le vray, non plus que d'atteindre iuſques à la nature diuine, elle ne le puiſſe point? Le Peiſant ſera ridicule ſ'il veut deſcrire cōme doit eſtre ſeruy le Prince: Si eſt il homme, comme le Prince, differēt de luy de condition, mais de meſme eſpece & nature. Que ſera ce donq de l'homme, d'vn ver, & moins encor au regard de l'Eternel, ſ'il le veut & figurer & ſeruir à ſa fantaſie? Le Philoſophe dira, Dieu doit eſtre ſeruy. S'il eſt Theologien, il paſſera outre. Il n'eſt point ſeruy de vapeurs, de fumées, de ſang eſpādu. Mais, qui d'eux a dit, Dieu eſt eſprit, & veut eſtre ſeruy en eſprit? Et ſi quelqu'vn en a approché; comment s'eſt il eſgaré, quand il eſt venu à ſpecificier ce ſeruiſſe? De faiēt, qu'eſt ce de tous les ſeruiſſes que l'homme de ſa teſte a ordonné pour Dieu, qu'imagination d'enfans, non ſeulement indignes de la grandeur de Dieu, mais meſmes au deſſous de la capacité des hommes? Jeux, Theatres, Courses de cheuaux, Combats de mille ſortes, à coups d'eſpée, à coups de pied, à coups de poing: Qu'eſt ce tout celà, ſi non q̄ l'homme ne monte point plus haut que l'hōme; & quand il péſe voler bien haut, ſe leue à péne ſur le bout des pieds, mais iamais ne peut laiſſer la terre? Car qui eſt meſme l'homme, retiré & reſtraint en l'homme, qui ſe penſe ſeruy de celà? Certes diſons donq, que autant que Dieu daigne deſcendre à nous, autant pouons nous approcher de luy; car noſtre monter eſt ſon deſcendre. Que le Soleil ne ſe voit point ſans l'ayde du Soleil, quelque bonne veüe que nous ayons; & qu'à plus forte raiſon ne ſe peut voir ny cognoiſtre Dieu, ſans l'ayde & lumiere de Dieu: en ſomme, que nous ne pouōs ſeruir Dieu, ſi nous ne

le cognoissons; que nous ne le cognoissons qu'autant qu'il luy plaist se reueler à nous; & pourtant que nous ne pouuons cognoistre son seruice, qu'autant qu'il luy plaist le nous manifester par sa parole. Mais qui plus est encor, que pour se reueler à nous, il ne faut pas, ny qu'il nous tire à sa splendeur, ny qu'il approche de nous en sa Maiefté; car nostre entendement ne la peut porter, moins que nostre œil le Soleil; mais qu'il descende à nous selon nostre petitesse, c'est à dire, nous declaire le seruice, qu'il requiert de nous, non selon sa nature spirituelle, qui nous est incomprehensible; mais bien souuent au trauers d'un verre & d'un estuy, selõ la nature charnelle que nous portons. Or voicy donq nostre seconde marque trouuée; c'est, que le seruice de Dieu, que la Religion nous enseignera, soit fondé en sa parole, & nous soit reuelé de par luy mesmes. Oyons sur ce les Payens, qui ont certes bien cognu que toutes les eschelles de leur Philosophie estoyét trop courtes, pour y paruenir; & qu'il falloit estre illuminé & enseigné d'enhaut. Platon dit: *La Theologie ne se peut pas expliquer comme les autres disciplines; mais a besoing d'une assidue meditation, & lors tout à coup nostre esprit est illuminé comme d'un feu, qui puis apres s'allume & entretient soy mesme: bref, dit il, nous ne cognoissons rien de diuin par nostre science.* Si celuy d'entre les Philosophes anciens qui a veu plus clair, confesse icy sa veüe courte, si elle n'est aidée d'enhaut; quel iugement pouuons nous faire des autres? Et de fait, es choses de Religion, il nous amene tousiours aux anciens Oracles, c'est à dire selon son sens, à la parole de Dieu. Aristote en sa Metaphysique recite & louë vne responce vulgaire de Simonide à Hieron. C'est en somme, *Qu'il n'appartient qu'à*

Plato, Epist. 2.  
Et en son Par-  
menide.

Aristote en sa  
Metaphysique.

qu'à Dieu d'estre Metaphysicien; c'est à dire, de parler des choses qui sont outre la nature: Combien plus d'estre Theologien, d'ordonner de la religion; c'est à dire du moyen de vaincre & surmonter la nature? Et Ciceron qui dit en ses Loix, qu'il n'y a point de loy, entre le genre humain, à laquelle les hommes soyent tenuz d'obeir, qui ne soit ordonnée de Dieu, & comme proferée par sa bouche propre; s'il eust esté bien enquis de la religion, n'en eust pas dit moins. Iambliche dit: *Il est certain qu'il faut faire les choses qui plaisent à Dieu.* mais quelles? Certes, dit il, *il n'est possible de les cognoistre, sinon à qui aura ouy Dieu luy mesmes, ou qui par vn art diuin les aura apprises.* Et Alpharabius Arabe y consent en ces mots, *Que les choses diuines, & qui se doibuent croire par vne sainte foy, sont plus hautes en degré que les autres; d'autant qu'elles procedent d'une inspiration diuine; & que l'esprit humain est trop foible, & ses raisons trop courtes pour y atteindre. Et pourtant lisons nous, que tous ceux qui ont institué religion entre les peuples, l'ont proposée comme procedante de Dieu; à sçauoir, par ce que nature les enseignoit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'ordonner de son seruice, & qu'autrement aussi elle ne seroit pas suivie; veu qu'autant s'estimeroit homme celuy qui auroit à obeir que celuy qui l'ordonneroit. Or demeure donq ferme nostre seconde marque par l'arrest des Philosophes; qui nous seruira à distinguer la vraye religion des inuétions des hommes; & à reiecter comme mensonge, tout ce qui ne sera fondé en sa parole. Mais aduisons encor, suyuant ce qu'auos déterminé cy dessus, si elle suffit. Vne loy nous est necessaire qui soit procedée de la bouche de Dieu: quelle, ie vous prie, pourra elle*

Ciceron 1. liu  
Des loix.

Iambliche.

Alpharab. au  
liure Des sciences.

Tierce mar-  
que.

elle estre, procédant de la saincteté mesmes, sinon que nous soyons saincts comme il est sainct? Et si nous ne pouuõs ny cognoistre Dieu de nous mesmes, ny quel doibt estre son seruice; comment, hélas! quand il nous l'aura déclaré, l'accomplirons nous? Le but, dit Platon, de la religion, c'est de conioindre l'homme à Dieu; ou, comme dit Hierocle, de faire d'un hõme vn Dieu. Le moyen d'y paruenir, c'est d'estre iuste & sainct; ou, comme dit Iamblique; de luy présenter vn esprit pur de toute malice, & nettoyé de toute macule. Qui fut iamais l'homme, comme ils confessent tous, qui s'en soit peu vanter? Et qu'est donq à tous la religion qu'un liure où nous lisons l'arrest de nostre mort? c'est à dire, nostre mort mesmes: si au bout nous ne trouuons quelque grace ou remission? Or la Religion toutesfois est vn chemin de vie, voire de vie éternelle; & vn chemin qui a yssüë, & qui ne nous abuse point: faut donq qu'elle nous remplisse par quelque moyen ce grand abyfme, qui est entre la mort, & la vie éternelle; entre le seiour bienheureux, & l'horreur de l'enfer. Et soit pourtant ceste cy nostre troisieme marque, Que la Religion nous mette en main vn moyen de satisfaire à la iustice de Dieu, sans lequel certes non seulement les autres religions, mais celle mesmes qui contiendroit le vray seruice du vray Dieu, seroit vaine & inutile. Or a bien la raison humaine apperceu, que quelque tel moyen estoit necessaire en la religion: mais de cognoistre, quel; il estoit trop haut au dessus de l'homme. Les Platoniques donq sont fort occupez à trouuer vn moyen de purger les hommes de leurs pechez, pour les reioindre & reconcilier à Dieu: & proposent certains degrez, pour y paruenir; mais confes-

confessent en fin que leurs lauemens & purgations n'y peuuent suffire. Qui dit que c'est par abstinence, qui par vertu morale, qui par science, qui par certains mysteres de Iuppiter, qui de degré en degré par tout celà: mais apres s'estre tournez de tous costez; la conclusion de Porphyre est, Que ce sont ceremonies sans effect, mais qu'il faut toutesfois & est necessaire qu'il y ait vn moyen de purger & iustifier l'homme, & iceluy vniuersel; & qu'il n'est pas possible, presupposant la prouidence de Dieu, comme il faut, qu'elle ait laissé le genre humain destitué de ce moyë là. Et que ce remede doibue estre compris en la religion, il le monstre assez, quand il le cherche és initiations, consecrations & mysteres de la siëne, desquelles en fin il se lasse: comme aussi Hierocles plus claiement: Que la religion est l'estude de sapience, qui consiste en purgation & perfection de vie, pour estre reünis & rendus semblables à Dieu: Que pour paruenir à ceste purgatiõ, le chemin est, entrer en la conscience, cognoistre son peché, le confesser à Dieu, iusques icy tresbien. Mais en cecy demeurent ils tout court; car de la confessiõ ensuit la mort; si Dieu qui est la iustice mesmes, & plus contraire infiniment au mal que ne sçaurions imaginer, n'est appaisé & satisfait de nos offenses, au lieu qu'en la religion nous cerchons la vraye vie. En somme, de tât de diuerses religiõs les vnes n'ont point de but, comme nous lisons de quelques Africains, qui adorent la chose que premiere du iour ils rencontrent: Ce sont vaines ceremonies. Les autres en ont vn, mais mauuais; pour exemple, toutes celles qui nous adressent aux creatures: Ce sont idolatries. Quelques vnes se le proposent bon, entant qu'elles s'adressent au createur; mais elles le veulent seruir

Hierocles, ch.  
14. & 24. & en  
sa pface.

seruir à leur fantasie: Ce sont destours & superstitions; mais qui pis est, seruir, non a Dieu, mais à sa propre fantasie. Quelqu'vne mesmes y en pourroit auoir, cōme des Iuifs d'auourd'huy, qui aura pour but le createur, & aura en honneur sa loy: C'est encor vn chemin qui nous laisse en chemin; qui nous mene au bois, & ne nous en tire point. Mais celle seule est la vraye religion, & digne de ce nom, qui a Dieu pour son but, la parole pour seruice, vn moyen ordonné de luy pour l'appaiser enuers nous, & en aucune n'y a salut qu'en celle là.

Obiection.

Quelques vns nous dient, que la religion n'est que charité, c'est à dire, le deuoir de l'hōme enuers son prochain; qui, s'ils osoyent parler, nous diroyent que religion n'est qu'instrument de la police. Cependant ils s'estendent és louanges de charité tant qu'ils peuuent: mais en vn mot, Qu'en peuuent ils dire plus, que ce que nous disons, Que charité a telle force, & est de tel poix, Que religion ne peut aucunemēt estre sans elle? Mais pour en parler proprement, charité n'est pas la marque pour discerner la vraye religion; mais plus tost pour cognoistre le vray religieux. Il est question de retourner à Dieu pour estre heureux: il le faut donq seruir. C'est la marque de religion. Mais en ce monstre le religieux sa religion; c'est à dire, qu'il est vrayement touché de Dieu en son cœur, quand il exerce enuers l'image de Dieu qui est son prochain, tout debuoir d'amitié & sincere affection. Charité dōq n'est qu'vne reuerberation de la pieté ou amour de Dieu sur le prochain, vne reflexion de nostre veüe sur son image. Il est question aussi pour bienheurer l'homme, de le conioindre à Dieu; pour le conioindre, de le reconcilier à luy. Or est la charité qu'ils appellent,

vne



vne conionction de l'homme à l'homme. Ce n'est pas celle qui le rend heureux, & ne gist l'offense qui nous a tous perdus en defaut de charité, ie dis de celle là qu'ils pretendent, mais en rebellion contre Dieu. Ne suffit donq, d'estre bien avec nos prochains, si nous ne sommes bien avec Dieu; mais c'est bien vn signe que nostre cœur est bien ardent en l'amour de Dieu, comme d'enfans enuers vn pere, quand ne pouuans nous vnir encor à luy, nous nous vnissons en vn corps & en vne ame, à tout ce qui porte son image. Bref, la vraye marque du feu n'est pas chaleur; car autres choses sont chaudes que le feu; mais c'est bien vne vertu qui y est si conioincte, que si tost qu'on a dit, Il y a du feu; la conclusion s'ensuit, Il y a donq de la chaleur; mais non au contraire. Et la charité aussi n'est pas la vraye religion, mais c'est vne vertu qui l'accompagne si necessairement, qu'on ne sçauroit dire, Il y a de la religion en cest homme là, qu'il ne s'ensuiue incontinent, Il y a donq de la charité. Mais quelle charité? Non certes, comme ceux-cy pensent, vne crainte des loix humaines, qui nous retient de malfaire: c'est vne hypocrisie. Non vn desir de credit, pour mieux faire nos affaires: c'est vne marchandise. Non vn desir d'honneur, qui nous poinct à bien faire: c'est vn amour de soy mesmes. Mais vne crainte & amour de Dieu, qui nous fait cherir & aymer pour l'amour de luy, tout ce qui est & qui tient de luy. Or qui est l'homme, qui s'ose vanter de ceste parfaicte charité? qui ayme son prochain, & comme il faut, & pourquoy il faut? c'est à dire, comme soy mesmes & pour l'amour de Dieu? Car comment aurons nous ceste charité, si pieté ne precede; & si nostre amour enuers Dieu, comme auons dit, est si

est si courte & si foible, quelle en fera la reflexion sur le prochain?

Or concluonsdonq, Comme l'homme a vn but de retourner à Dieu; qu'il y a aussi vn droit chemin pour l'y remener; c'est la Religion: Que comme il n'y a qu'un Dieu; aussi n'y en peut il auoir qu'une vraye, c'est à dire, suffisante à Salut. Que les marques infallibles pour la discerner sont trois: Qu'elle serue le vray Dieu, Qu'elle le serue selon sa parole, Qu'elle luy reconcilie l'homme qui la suit: Et voyons consequemment de tant qu'il y en a en l'vniuers, quelle est celle seule qui a ces marques.

#### C H A P. X X I.

*Que le vray Dieu estoit adoré en Israël: qui est la premiere marque de vraye Religion.*

**L**A premiere marque de la vraye Religion, sans laquelle le nom mesmes de Religio ne luy peut estre attribué; c'est de seruir le vray Dieu. Le vray Dieu, c'est celuy, comme nous auons dit, qui a créé le Ciel, la Terre, & tout ce qui est en iceux; qui les conduit par sa sagesse; qui les entretient par sa bonté; qui les ploye en somme à son vouloir, & les dresse à sa gloire. A vne si remarquable marque, ne pouuons nous faillir de demesler le vray Dieu d'entre les faux, & par mesme moyen de recognoistre la religion qui porte nostre premiere marque entre les autres, quelques fardées & desguisées qu'elles puissent estre. Ce Dieu, qui a fait telles choses, ne peut estre qu'un. Car puisqu'il a tout créé, tout ce que nous voyons icy bas ne sont que creatures. Toute religion donq, qui nous en monstera plusieurs, nous sera abominable dès l'entrée. Et derechef, il nous est infiny & incomprehensible. Car l'ouurage  
ne co-

ne cognoist point l'ouurier; mais bié l'ouurier l'ou-  
 urage. Celle donq qui nous le voudra figurer, repre-  
 senter, monstrier, ne nous peut estre qu'idolatrie, &  
 superstition, inuention ou diabolique ou humaine.  
 Approchons maintenant de ceste presse de religiõs;  
 nous les verrons thymbrées d'vn million de Dieux,  
 bigarrées de fantosmes estranges, d'hommes, de  
 femmes, d'animaux, de monstres. Là ne trouuons  
 nous rien encor de ce que nous cerchõs. Mais quel-  
 qu'vne entre toutes se verra, qui pour tout porte  
 graué en son front: **A V COMMENCEMENT**  
**D'IEV CREA LE CIEL ET LA TERRE;**  
 qui fait esclater ceste voix par tout, **LE SEI-**  
**GNEVR** nostre Dieu est vn seul Dieu, & qui au  
 milieu de ceste foulle qui l'abbaye & gourmãde de  
 toutes parts, s'escrie courageusement, **T O V S V O S**  
**D I E V X** ne sont qu'erreur & vanité. Sans nous ar-  
 rester aux autres, qui ne meritent pas les regarder  
 de plus prez, nous nous approcherons de celle la  
 seule, qui seule, à la verité, fait profession & du che-  
 min, & du lieu où nous voulons paruenir. Pour  
 monstrier le chemin, il faut scauoir le but: Et le but  
 où nous pretendons tous, c'est de viure heureuse-  
 ment. Et viure heureusement, c'est viure en Dieu  
 qui est la felicité mesmes; & ce Dieu comme auõs  
 fait confesser aux Payens, est vn. Ces religiõs donq,  
 qui ne portent pas la liurée d'vn, mais de plusieurs,  
 ne nous peuvent mener à la felicité que nous cer-  
 chons; car elle est vne, & de par vn. Or, quelle sera  
 donq ceste vne, qui nous menera à vn? Cerchons  
 la chez les Assyriens, ils adoroient autant de Dieux,  
 comme ils auoyent de villes. Les Perles, autãt com-  
 me d'estoilles au ciel, & de feux en terre. Les Grecs,  
 autant qu'ils auoyent de fantasies. Les Egyptiens,  
 me d'obq

autant ou qu'ils semoyent de fruits, ou que la terre d'elle-mêmes leur en produisoit. Les Romains, bref, en conquierant le monde, ont conquis toutes ces vanitez là, & n'ont pas eu faute d'esprit pour en inuenter d'autres. Que gagnerons nous à demander le chemin à ces aueugles, qui le tastent aux parois; qui n'ont pas, comme quelques aueugles, vn enfant ou vn chien pour les cōduire, mais qui s'attachent tout esperdus à tout ce qu'ils rencontrent? Mais au milieu de ces grandes nations, nous descouurons vn petit peuple d'Israël, qui adore le createur de l'vniuers, qui le reclame pour pere, qui l'inuoque seul en ses necessitez, qui au reste abomine en sa petitesse toute la splendeur & le lustre de ces Empires desuoyez. C'est en la Religiō de ce peuple là & non en autre que nous trouuons nostre premiere marque; & pourtant la deuons nous seule enquerir, laissant la piste damnable des autres, cōme plus seuremēt nous suyuons vn seul clair voyāt qu'vn milliō d'aueugles. Car quel plus grād aueuglement y a il que celuy de l'entendement; & en l'entendement, que de prendre la creature au lieu du Createur, vn Rien au lieu de l'Infiny?

Le vray Dieu  
en Israël.

Or que le peuple d'Israël ait adoré le vray Dieu, tel que nous l'auons descrit, la deduction de toute son histoire le nous monstre assez. Chacun sçait, en quelle reuerence de tout temps a esté tenuē la Bible entre les Hebrieux: & si on veut doubter, qu'elle soit la parole de Dieu; c'est vne autre question à vider: mais pour le moins est il hors de doute; que par les Hebrieux elle est tenuē pour telle, & que nous ne pouuons mieux iuger de leur croyance & religion, que par ces Escritures, pour lesquelles ils ont volontiers enduré la mort. Or que  
preschent

preschentelles depuis le premier mot, iusques au dernier, qu'un seul Dieu createur du ciel & de la terre? Enir'ouurez la Bible tant soit peu: *Au commencement Dieu crea le ciel & la terre.* Dès l'entrée de la porte elle forclost du milieu de ce peuple, tous les Dieux que les hommes ont faits, pour le reseruer totalemēt au vray Dieu, qui a fait les hommes. Ouurez la puis apres à l'auenturē en quelconque autre lieu que ce soit, de ligne en ligne, vous ne rencontrerez q̄ les louanges de ce Dieu là, ou protestations & foudres contre les dieux estranges. Il a faiēt l'homme excellent; & pour sa rebellion il est assubiecti à corruption. Qui pouuoit punir & emprisonner vne telle substāce, que qui l'auoit faiēte? Il a planté & peuplé le monde; il vient à estre rauagé par vn deluge: qui peut lascher la bride aux eaux, que celuy qui les retient? Le peuple d'Israël trouue vn chemin sec en la Mer rouge: qui le luy a paué; que qui a fondé la terre au milieu de l'abyssime? Le Soleil aussi s'arreste ou recule à vne parole. de qui? que de celuy qui a dit, & il a esté fait? Icy ne dispute-ie point encor si ces choses sont vrayes, ou non: mais celà di-ie seulement, que les Hebreieux les croyent, & les ont creu de tout temps; & ont adoré celuy seul, qu'ils croyent les auoir faiētes; qui ne peut estre certes, que celuy mesmes, duquel le premier mot du liure dit: *Qu'il a creé le ciel & la terre.* Demandez à Iob, qui est celuy qu'il adore? Iob 38. Il ne vous dira point, Celuy qui a trouué l'inuentiō de labourer, ou de paistrir, de pouruigner ou faire le vin; qui premier a filé, tissu, ou forgé; qui aura couppe vne queux avec vn rasoir, tourné vne image le deuant derriere, ou fait quelque tour de passe passe; qui aura esbloüy les yeux des enfans. Tels

font, comme nous verrons plus à plain, les dieux des Gentils; mais c'est, vous dira il, celuy qui a fondé la terre, & estendu la ligne sur icelle; qui a enseré la mer entre des huis, & borné la fureur de ses ondes; qui a fait la lumiere & les tenebres; qui restreint les Pleiades, & deslie Orion; qui a créé le monde, & donné intelligéce à l'homme. C'est, dira David, celuy qui estend les cieux cōme vne courti-  
ne, & qui plāche ses chambres entre les eaux; qui a fondé la terre sur ses bases, & escarté la mer à vne simple menace; de qui les vêts sont les messagers, & les éléméts les valets. C'est, dira Esaie, celuy qui est le premier & le dernier: Sa main a fondé la terre, & sa dextre a mesuré les cieux: il les a appellez, & ils ont comparu ensemble; le ciel est son siege, & la terre le scabeau de ses pieds. Mais dira Moyse, outre tout cela, quoy que nous en dions, nous n'en scaurions q̄ dire, c'est celuy de qui le nom est, le suis qui suis; celuy qui seul est, de par qui tout est ce qu'il est, & au regard de qui tout n'est rien; celuy que ny œures ny paroles ne peuuent exprimer; vn en somme, & infiny tout ensemble. On dira, Ce Dieu, peut estre, qui est si grand, ne s'abbaisse pas iusques à nous, & aura laissé le soing & du monde & des hommes à quelques siens seruiteurs; qu'il nous faut adorer. Ains, il est aussi profond en sagesse & bonté, qu'il est grad & haut en puissance. Es tu malade, c'est luy qui fait la santé, & enuoye la maladie. Tu l'y verras Medecin d'Ezechie: & veux tu des enfans, c'est luy qui ouure & clost la matrice. Il rend la vieillesse de Sara feconde; & la sterilité d'Anne mere & nourrice. Et l'ennemy te presse-il? c'est le Dieu des Armées: aussi fort le sent Gedeon en grande qu'en petite armée. Veux tu aussi du vent? c'est  
de par

Psal. 104.

Esa. chap. 48.  
& 61.

de par luy; dit Iob, que le vent d'Orient est espars Iob 38.  
 sur la terre: qui appelle l'Aquilon, & il vient. Et tes  
 labeurs se fendent ils de secheresse? c'est luy qui dis-  
 pense la pluye matin & soir; qui a engendré les  
 gouttes de la rosée; qui fait plouuoir sur la terre,  
 mesmes où il n'y a personne. Bref, crains tu la faim,  
 il a appareillé au corbeau sa proye, & ses petits ne Psalm. 104.  
 crient qu'à luy; les lionceaux bruyent vers luy pour  
 leur pasture; & tout ce qui vit en l'air, en la terre, &  
 en l'eau, l'attend à son besoing. Or qu'est ce en  
 somme tout cela, sinō que ce Dieu qu'Israël adore,  
 est le createur & conducteur de l'vniuers? Ce vray  
 Dieu qui entretient tout par sa bonté, comme il l'a  
 fait par sa puissance? soigneux pour toutes choses  
 iusques aux moindres, comme il a esté puissant &  
 suffisant pour toutes? Or ne chante toute l'Escritu-  
 re de bout en autre; c'est à dire, le peuple d'Israël, de  
 siecle en siecle autre chose: mais si nous fueilletons  
 les vieux Rituaux des Ægyptiens, des Perles, des  
 Thoscans; où trouuerons nous vn mot du vray  
 Dieu, qu'en renoncement & en blaspheme; & que  
 font tous leurs dieux, que porteurs de receptes; qui  
 font profession ou d'vne maladie seule, comme les  
 charlatans; ou d'vn mestier? Ce vray Dieu, auons  
 nous dit, est vn seul Dieu; à quel autre peuple a il  
 esté defendu d'en inuoker plusieurs? ou plustost  
 à qui n'a il esté commandé pour insigne religion  
 d'en auoir infinis? c'est vn esprit viuifiant, qui ne se  
 peut ny représenter ny cōprendre. Quel autre Dieu  
 a dit, *A qui me ferez vous semblable, qui tiens la terre  
 entre mes doigtz? Quelle maison me bastirez vous, qui  
 fais de la terre mon marchepied, & du Ciel mon siege? & à  
 quel autre peuple a il esté dit: Tu ne seras image taillée?*  
 Et quel autre l'a il obserué, iusques à mourir mille

Origen. contre  
 Celsus, liu. 3.

fois plustost? Iusques à ne receuoir en bourgeoisie  
 ny peintre ny statuaire aucun? au contraire, qui de  
 tous ces dieux des Gentils n'a demadé des statués?  
 n'a enseigné, cōme nous lisons en Porphyre, com-  
 ment il deuoit estre peinct? plus vain beaucoup que  
 les hommes qui l'adoroyent? Bref, ce vray Dieu, qui  
 conduict l'vniuers, doibt aussi conduire, comme a-  
 uons dit, & les hommes, & leurs volonteZ à sa gloi-  
 re: & pour les conduire, il les faut cognoistre; &  
 pour les cognoistre, il les faut voir; & pour voir de-  
 dans les cœurs, il les faut auoir faitcs: car le pere qui  
 pense auoir fait l'enfant, ne voit point en son cœur;  
 ny le maistre qui pense auoir formé l'esprit, en l'e-  
 sprit du disciple: beaucoup moins vn dieu imagi-  
 naire, qui n'aura fait ny l'vn ny l'autre. Or quel au-  
 tre Dieu lit on auoir dit: *Tu ne conuoiteras point?* auoir  
 demadé vn sacrifice de cœur? vn ieusne d'esprit?  
 vne ame contrite & humiliée? & qui peut defendre  
 la conuoitise ou l'hypocrisie, que qui l'a peut punir;  
 & qui la punira, que qui la voit; & qui la verra en  
 l'homme, que qui a fait l'homme mesmes? Au con-  
 traire, qui ne voit que les loix qu'on dit inspirées  
 des Dieux à Rome, en Athenes, en Lacedemone, ne  
 passent point l'exterieur? Que nulle d'icelles, com-  
 me disoit Cato, ne se trouuera auoir dit, Qui vou-  
 dra desrober, mais qui desrobera, sera coulpable?  
 C'est à dire, Que ce sont loix d'hommes qui ne  
 voyent pas dedans le cœur; loix de creatures, qui re-  
 bouchent ou cōtre l'habillement ou contre la peau?  
 Certes ce peuple donq seruoit le seul Dieu qui a fait  
 l'homme: mais tous ces autres, les Dieux que l'hom-  
 me a faitcs.

Les Payens ont  
 reconnu le  
 vray Dieu en  
 Israël.

Or a esté ce pauvre peuple, comme nous lisons  
 és histoires, estrangement mesprisé & foulé aux  
 pieds,



pieds, comme si tous les dæmons eussent esté liguez  
 contre luy qui seul adoroit le vray Dieu. Mais que  
 sont en fin les Payens contraints de confesser? Var-  
 ro le plus docte des Romains, qui auoit mis par in-  
 uentaire tous leurs Dieux; de peur, dit il, qu'ils ne  
 s'esgarassent, conclut en fin, *Que ceux adorent le  
 vray Dieu qui l'adorent seul, & sans images, & qui  
 croient que c'est luy qui gouerne l'Vniuers. Qui  
 plus est, Que les luifs adorent vrayement cestuy là,*  
 de quelque autre nom qu'ils appellent: & que si à  
 leur exemple on eust defendu tous images, (com-  
 me vn long temps à Rome) on ne fust pas tombé  
 en tant de superstitions & d'erreurs. Or ne doub-  
 tons pas que celuy qui parloit ainsi de ceste armée  
 de faux Dieux qui estoit à Rome, en eust bien dit  
 d'auantage, s'il n'eust plus craint les hommes que  
 ses Dieux. Et quant à ce que pour excuser leurs sa-  
 crileges, quelques vns ont voulu faire croire, que les  
 luifs adoroient la Teste d'vn Asne sauuage, par ce  
 qu'vn tel animal leur auoit descouuert vne fontaine  
 au desert, lors que la soif les pressoit. Polybe, Stra-  
 bo, Tacite mesmes (qui fait ce beau conte) tesmoi-  
 gnent qu'au temple des luifs ne se trouua iamais  
 chasse, relique ni image, qu'Antiochus le saccagea  
 par auarice, que Pompée l'espargna par reuerence.  
 Et est aussi peu digne de refutation que de foy ceste  
 asnerie là. Mais bien, par ce qu'ils chommoient le  
 Sabbath, que les Payens depuis ont dedié à Satur-  
 ne; plusieurs ont pensé qu'ils adoroient Saturne:  
 qui s'ils eussent enquis seulement vn enfant d'en-  
 tre les luifs, eussent appris que le Dieu d'Israël, ne  
 s'en fuit point, comme Saturne pour vn homme;  
 mais que le ciel s'arreste, & la terre tremble deuant  
 luy. Or contre ce petit peuple se sont armées en tous

Auguff. De In.  
 Cité liu. 8. cha.  
 31. &c.

Denys d'Hali-  
 carnaç. liu. 1.

Tacite liu. 5.  
 ou 21. selon les  
 diuerfes Edi-  
 tions.  
 Appion contre  
 Iosephe.

siècles les Monarchies principales du monde: mais plus petit il estoit, & plus y a paru la grandeur de son Dieu. Sennacherib, Roy des Assyriens; auoit subiugué tous ses voisins, & vouloit combler les fossez de Ierusalem des ruines des autres. Il enuoye donq Rabfaces, chef de son armée, pour domter Ezechias Roy de Iuda. Selō les hommes, son argument estoit bon & concluant: Si ie te fournis deux mille cheuaux, à péne fourniras tu les hōmes pour monter dessus. Qui es tu donq qui penses faire teste à mon armée? I'ay domté Aram & Arphad; & Ana, & Aua, & Sepharuaim: Que fera ce donq de Ierusalem si elle s'opiniastre cōtre moy? Mais quād il dit, *Aduise, que sont deuenus les Dieux de ces gens là: & qu'il pense conclurre du Dieu d'Israël le mesme, là se trouue vn trop manifeste Elenche, non, comme dient les Dialecticiens, de l'espece au genre, ou de ce qui est dit simplement, à ce qui est dit selon vne certaine consideration; mais du Rien au tout, de la vanité des Idoles à la toute puissance du Createur. Qu'auient il donq à ce Monarque victorieux & des hommes, & de leurs Dieux? Sans que l'Escriture sainte parle; Herodote le nous peut enseigner assez: L'armee de Sennacherib, dit il, est miserablement desfaite, son estat en vient en combustion, ses fils le massacrent au temple de son idole; les Babyloniens recueillent les dissipations de son empire; mais qui plus est, en vn temple d'Ægypte luy est dressé vne statue avec ceste inscription: *Apprenez à me voir, à craindre Dieu.* Or que nous en dit presque l'Escriture d'auantage? Et qui peut nier que ce ne soit là vn vray Trophée du vray Dieu contre les dieux des Gentils, en la personne de celuy qui en auoit tant destruit? Depuis ce temps là, la Monarchie des Assyriens*

2 Rois, ch. 18.  
& 19.

Elenche. i. faul-  
se conclusion.

οὐκ ἔστι θεὸς ὁ  
ἐάνθρωπος  
ἴστω.

fyriens ne fit pas beau fait, & vinrent les Medes & Perses à l'Empire, qui semblent au commencement y auoir pris exemple; car ils restablirent Israël selon les propheties, & donnerent liberté de redresser le temple, mesmes pour l'edifier fournirent de leurs moyens; & pour les sacrifices ordōnerent certaines contributions; recognoissans en leurs lettres aux Gouverneurs, q̄ cestuy là estoit le vray Dieu & non autre. Mais que dirons nous des dieux de Grece, qui en conquerant les Perses, sont venuz faire naufrage en Iudée? Alexandre donq, apres auoir conquis les Perses, se faisoit adorer; & oyāt dire qu'en ces montaignes il y auoit vn peuple, que ny les Assyriens ny les Perses n'auoyent peu assubiectir à leurs Dieux, par toutes leurs rigueurs & cruautez: mesmes en Babylone ayant esté defobei tout à plat de quelques Iuifs là transportez, quād il y vouloit bastir vn temple à Iuppiter Belus, comme recite Hecateus, qui l'accompagnoit en ce voyage; il tournoit teste vers Ierusalem avec vn courage fort enuenimé contre ce pauvre peuple; vient au deuant de luy Iaddus le Pontife, ou souuerain Sacrificateur des Iuifs, en son habit, accompagné de ses Leuites: Alexandre se iette deuant luy & l'adore. Ce Dieu, di-ie, que les plus grands d'alors adoroyent, adore vn homme, qui le venoit supplier. Parmenio trouuant cela fort estrange, demande la cause: Je n'adore pas, dit Alexandre, cest homme, mais le Dieu duquel il est Sacrificateur: *Car ie l'ay veu*, dit il, *en mesme habit, estant encor en Macedone; & doabtant si i'attaqueroiy l'Asie, & il me donna courage, m'asseurant que par sa conduicte ie vaincroy les Perses.* Il monta donq au temple & sacrifia à Dieu, selon que luy enseigna le Sacrificateur; & luy fut monstré le liure de Daniel, predisant quelques

Hecateus Ab-  
derita.

Ioseph, liu. An-  
tiq. I., chap. 8.

ques siècles deuant, qu'un Grec viendroit subiuguer les Perles; & reconnut qu'il estoit cestuy là; dont il laissa viure les Iuifs, selon leurs Loix, & de sept ans en sept ans leur donna immunité, ce qu'il denia aux Samaritains. Or de tât de peuples qu'il auoit plus tost vaincuz, que veus, où lisons nous qu'il ait fait le semblable? & à quoy l'attribuerons nous, sinon certes, qu'il se souuenoit bien, de ce qu'il auoit appris en secret de ce grand Pontife des Ægyptiens nommé Leon, Que tous ces dieux que les Gentils adoroient, estoient anciés Roys; desquels on auoit consacré la memoire à la posterité: & pourtât comme plus grand Roy, aussi pensoit il bien estre plus grand Dieu qu'eux tous. Mais en ce Dieu d'Israël il auoit reconnu toute autre chose; Que c'estoit le Roy des Roys, & le Dieu des dieux; celuy qui changeoit les Empires selon son plaisir, & qui prenoit les Roys par la main, non tant pour poursuiure leurs vains desseings, que pour executer ses decrets eternels? Vient par sa mort ceste Monarchie à estre dissipée, & s'esleuent les Ptolomées en Ægypte: quelle plus grande approbation voulôs nous, que de voir Ptolomée Philadelphie à ses despens faire traduire si solennellement la Bible des Hebreux? Car que desirerent les Princes victorieux que donner la Loy aux vaincus, & qu'estoit celà toutesfois sinon la recevoir? Et puis que les hommes d'Israël estoient plus foibles que les hōmes d'Ægypte; que pouuons nous dire, sinon que le Dieu d'Israël auoit subiugué leurs Dieux? & de fait, quand puis apres Ptolomée surnommé le Bienfaicteur, s'est rendu maistre de Syrie, il ne sacrifie pas pour les victoires aux dieux d'Ægypte, qui toutesfois estoient en si grand nombre, & sembloient auoir donné la Loy aux peuples

circum-

Cyprian De  
la vanité des  
Idoles.  
S. August. De  
la Cité liu. 8.  
chap. 5.

circumuoifins; mais il s'en vient en Hierufalem, reconnoit fa prosperité du Dieu d'Israël, & luy confacre les monumets de ses victoires. Or c'estoit toutesfois au temps de la plus grande aduersité des Iuifs, lors que leur país estoit rauagé, le temple profané & par les ennemis & par les sacrificateurs mesmes; c'est à dire lors que toutes choses exterieures le debuoyent dissuader d'adorer le Dieu de ce peuple là, si la verité tresmanifeste ne luy eust contrainct. Des Romains lors qu'ils estendirét leurs armes iusques en Iudée, nous lisons qu'ils eurét le temple en reuerence; qu'Auguste ordonna des sacrifices & iouruels & annuels; qu'il y enuoyoit mesmes des offrandes bien soigneusement, & plusieurs Payens à son exemple. Mais veu que les Romains introduisoient à Rome, les Dieux de tous les peuples qu'ils conqueroyent, d'où viét que cestuy cy & non autre n'y trouue point de place? Cicerō respōd, qu'il ne conuenoit pas à la maiesté de l'Empire. Mais, en sa consciéce, Bacchus, Anubis, Priapus, & leurs hôteux & tenebreux mysteres y apportoyent ils de la splendeur? Ains s'il veut dire vray, ils cognoissoyent que le Dieu d'Israël estoit le vray Dieu, & non autre; que pour le loger il falloit chasser tous les autres; & auoyent de si long temps nourry le peuple en idolatrie, qu'ils craignoyent, comme encor plusieurs Princes, d'estre chassés de leurs subiects en receuant leur droict Seigneur. Cependant, dira on, ces pauures gens sont trāsportez aux quatre coings du monde, dispersez entre les peuples, departis entre les nations de la terre au gré de leurs ennemis victorieux. Icy certes faut remarquer la Prouidence de Dieu admirable, plus sans comparaisō, que si ce peuple eust subiugué par armes tout l'vniuers.

Ciceron pour  
Flaccus.

Par

Seneque au li-  
ure De la su-  
perstition.

Par ce qu'en ont escrit les Poëtes, nous voyons en quel mespris ils estoient entre tous: mais oyons là dessus l'admiration, non d'un vulgaire, mais de ce grand personnage Seneque. *Nonobstant cela*, dit il, *la coustume de ceste gent a pris vne vigueur telle, qu'elle est tantost receue par tout le monde, & ont les vaincus ie ne scay comment donné les loix aux victorieux. Qui ne voit icy vne grande esmotion en ce Philosophe; & qui est l'homme doué d'entendement qui n'en soit rayuy comme luy? Les Roys ont ils subiugué vn peuple, quelle pêne ont ils à luy faire changer de loix? La Iudée en sera pour exemple, qui a esté foullée aux pieds des Assyriés, Syriens, Grecs & Romains; & quelque maistre qu'elle ait changé, n'a peu changer de loy. Et entre les autres peuples au fait de leurs loix, il se trouuera quelque constance semblable. Mais que les Iuifs subiuguez, transportez, afferuis, vilipèdez, trainez en triomphe par les Empires, ayent non seulement subiugué les cœurs des triomphans à leur Dieu; mais, par maniere de dire, trainé leurs Dieux mesmes en triophe: Que le vainqueur n'ait peu donner la loy au vaincu, & que le vaincu l'ait donné au victorieux, le subiect au Prince, le captif au maistre, le condamné au Iuge, Qui le croira, ie vous prie, s'il ne le voit; & s'il le voit, comment dira il, qu'autre que Dieu le puisse faire? Mais si Seneque veut ouir paisiblement Seneque, peut-estre, trouuera il solution à son admiration luy-mesmes. C'est que ces Dieux, comme il dit, que les Iuifs ont fait laisser au peuple, qu'on appelloit inuiolables & immortels, estoient des statues muettes & insensibles, desguisees en hommes, en bestes, en poissons; quelques vnes mesmes en monstres hydeux & infames, que les Démonis qui s'emparoyent de ces statues requeroyent pis des hommes*

pour

Seneque au  
liu. De la su-  
perstit.  
August. liu. 6.  
chap. 10. De la  
cité de Dieu.

pour leur service que les plus detestables Tyrans qui ayent onq esté; qu'on s'incisast, qu'on s'estropiast, qu'on se chastast, qu'on leur sacrificast des hommes, des vierges, des enfans. Et quand les peuples ont ouy parler du vray Dieu, createur du ciel & de la terre, qui veut estre seruy de cœur & d'esprit; ceste parole sortant de la bouche d'un pauvre captif, a captivé les hommes, & subiugué les Dieux. Et de faict, comme nous verrons cy apres, si nous lisons les bons auteurs de ces temps là, ou ils ne parlent que d'un Dieu, ou s'ils parlent des Dieux, ce n'est que pour la coustume, & en les condamnant. Or que sont donq ces transmigrations des Juifs, qu'autant de colonies de prescheurs pour annoncer le vray Dieu; autât d'armées pour destruire & extirper les Idoles? Nous lisons que les Exorcistes anciens des Gentils, adiuoyent les demoniaques par le Dieu d'Israël, le Dieu des Hebreux, le Dieu qui noya les Egyptiens, & que les Demons trembloyēt à ce nom. Ce n'est pas que les Gentils n'adorassent autres Dieux; mais qu'ils les cognoissoyent sans efficace. Iulian l'Empereur aussi, prestoit l'espaule tant qu'il pouvoit pour releuer le service des faux Dieux. Cependant il n'ose nier que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Iacob, ne soit un grand & puissant Dieu; & iure tous les Dieux, qu'il est un des cōuertis à son service, & qu'il le cognoist grandement propice à ceux qui le seruent, comme Abraham a fait. Or qui a iamais fait confesser à un Israélite qu'un autre Dieu que celui qu'il adore fust bon? Et si cestuy-cy est bon, cōme dit Iulian, comment ne sont les autres mauvais, veu que ce bon là les condamne, & les declare tous malings esprits & ennemis du genre humain? Mais si Iulian mesmes nous vouloit dire ce qui luy auint en Antioche, lors qu'il

Orig. contre  
Celsus, liu. 3.

Iulianus con-  
tre les Galiléés.

Zosimus liu. 3.  
Socrat. liu. 3.  
chap. 18.

qu'il cōsultoit les dæmons, qui fit trembler ses Philosophes & fuir les plus grands Sorciers de frayeur; on verroit assez quels ils sont: & Zosime son historien à honte de le reciter.

Or vouldroy-ie seulement que les Payens ou leurs Aduocats me monstrassent de deux l'vn; ou vn Autheur Iuif, qui rende tesmoignage à quelqu'vn de leurs Dieux; ou vn Autheur graue des leurs, qui ayt condemné le Dieu adoré par les Iuifs. Mais veu qu'en vn Chapitre expres, nous auons prouué par tous les anciens, & par le consentement des peuples, Qu'il n'y a qu'vn Dieu; & par Varro maintenant, que les Iuifs adorent cestuy là: Que s'ensuit il, sinon que tous ceux là en cest article soyent Iuifs; & tous ceux qui ne le sont, Idolatres & abusez? Et c'est pourquoy Orphée, apres auoir célébré Dieu en ces vers & semblables alléguez au troisieme chapitre,

*Il n'est qu'un Dieu parfait qui toute chose a faite,  
Qui tout couue & nourrit, &c.*

Adiouste consequemment:

*Homme ne cognut onq son essence incognüe,  
Fors vn du sang Chaldée.*

Ce que les vns rapportent à Abraham; les autres à Moÿse; & quelques Platoniques à Zoroastre petit fils de Noë. Et Apollo mesmes interrogué par les Gentils, quels peuples auoyent esté anciennement religieux, leur respond,

*Sans plus, les Chaldéens, aussi le peuple Hebreu  
Ont sagesse en partage, adorans le vray Dieu.*

A quoy aussi s'accorde ce vers de la Sibylle:

*Les Iuifs race du ciel, sont diuins & heureux.*

Mais ce sera plus encor, si nous prouuons par leurs meilleurs Autheurs, que leurs Dieux ne sont que

men-

Μῆνοι χαλ-  
δαῖοι σοφίαν  
λάζον ἠδ' ἄρ  
εἰς ἔξισιν  
Ἰσραήλων με-  
κάρων θεῶν  
γενέσθαι ἕρω-  
σιῶτων.



menfonge & vanité; c'est à dire, que non seulement ils ont approuvé le Dieu d'Israël, mais aussi condamné tous les leurs.

## CHAP. XXII.

*Que les Dieux adorez par les Gentils estoient hommes consacrez à la posterité.*

OR auons nous assez montré au second & troisieme Chapitres, Qu'il n'y a qu'un Dieu; Que les Anges & les Dæmons sont creatures, les vns seruiteurs, les autres esclaves; Que la nature & la philosophie cōsentent en celà, encor que la coustume inueterée cōme vn torrent emporrast le peuple, & que les sages du monde aymassent mieux suyure le fil de l'eau, que ramer à l'encontre. Mais encor ne sera il point superflu de voir ce qu'eux mesmes ont escrit de leurs dieux, & de tous en general, & de chacun d'iceux. Hermes donq, pour commécer, lequel nous auons ouy tant célébrer vn seul Dieu, en escrit en ces mots: *Comme le Seigneur Dieu, dit il, est facteur des Dieux celestes; ainsi est l'homme de ceux qui se contentent d'habiter aux temples, pour estre proches des hommes. L'homme donq fait des statües à sa semblance, esquelles il inuite par art magique les esprits; ou bien ils y viennent d'eux mesmes, & iceux leur predisent les choses futures: Mais le temps viendra, que toute ceste religion [des Ægyptiens] sera abolie, & que toutes leurs adorations se feront en vain. Et de faict, dit il, Æsculapius grand pere d'Asclepius, & Mercure mon grand pere, qu'on adoroit en Hermopolis en Ægypte, estoient des hommes, desquels les hommes moindains [c'est à dire, les corps,] gisent de l'vn en Libye, de l'autre en Hermopolis, mais sous leurs noms sont adorez les Demons, que j'ay conuü, & attiré en leurs statües. Or quel plus grand tesmoing scauriõs nous*

Hermes en son Asclepius tourné par Apulce.

August. De la cité liu. 8. chap. 23.

Dieux d'Egypte.

pro-

Cypr. De la vanité des Idoles.

Plutarq. au traité d'Isis & Osyris.

Dieux des Phœnciens. Sanchoniaton tourné par Iosephe.

Dieux des Grecs. Herodote li. 2. A. Gell. liu. 10. cha. 11. & liu. 17. chap. 21.

Porphyr. en la vie de Pythagoras.

produire contre les dieux d'Égypte, que celuy qui les a faits? Et que sont, ils donc, sinon ou hommes; ou dæmons vestuz de statües, ou charongnès d'hōmes? Mais nous poursuiurons ces deux parties l'une apres l'autre. Ce grand Sacrificateur Égyptien nommé Leon, enquis en secret par Alexandre, de l'origine de leurs dieux, craignant plus sa puissance que leur ire; luy reuela aussi; que tous ces plus grâds dieux, ie dis ceux mesmes que les Romains appelloyent, *Maiorum Gentium*, estoyét des hommes; mais avec priere, qu'il ne le dist qu'à Olympias sa mere, & qu'elle brustast incontinent les lettres; Car quant aux animaux que les Égyptiens adoroient, Plutarque dit, que les vns sont adorez comme Planetes & signès du ciel; les autres par ce qu'Osyris menant son peuple en bataille, auoit, selon les contrées, diuerses enseignes, vn Chien peint en l'une, en l'autre vn Bœuf, &c. qui furent, à l'enuy tournées en superstition. Des Phœnciens leurs voisins Sanchoniaton leur historien escrit, qu'ils honoroient comme dieux, ceux qui auoyent esté grands entre eux, ou qui auoyent inuenté quelque chose vtile à la vie humaine; & cōme ils ont esté long temps maistres de la mer, & ont mené plusieurs colonies en Libye; & en Hespaigne; ils les peuplerent aussi de mesmes dieux. Des dieux de Grece, nous lisons qu'Orphès, Homere, & Hesiodè les ont les premiers introduicts, & en ont descript la Genealogie, leur donnant & ordonnant noms, surnoms & honneurs à leur fantasie, & Pythagoras disoit, que leurs ames estoyent penduës à vn arbre en enfer, attaquées de serpens de tous costez, pour si damnables inuentions: Et ce que luy mesme pensoit de ces dieux là, nous le voyons en sa vie descrite par Porphyre. Car il escri-

il escriuit des vers sur le sepulchre d'Apollo à Delphes, qu'il estoit fils de Silenus, qui auoit esté tué par Python, & enseuely en vn lieu appellé Tripos; par ce que les trois filles de Triopus l'y vindrent pleurer. Et venant puis apres en la cauerne Idée, où il trouua vn throne dressé à Iuppiter, il mit ceste inscription dessus: *Pythagoras à Iuppiter. Le grand Zengist icy, qu'on appelle Iuppiter.* Socrates en despit de ces mesmes dieux iuroit par le Chefne, le Bouc & le Chien; & fut condamné à la Cigüe, par ce qu'il enseignoit vn seul Dieu. C'est qu'il pensoit moins de diuinité en ces dieux, qu'és moindres creatures: & c'est toutesfois celuy qu'Apollo iugeoit le plus sage de Grece; moins sage encor que ces bestes là, s'il eust iugé tressage, celuy qui eust condamné la Diuinité: Mais c'est le propre des diables, en abusant les hommes de se mocquer encores d'eux. Or on cria blaspheme contre Socrates, & luy fit on aualler la mort: mais les Atheniens peu apres luy dresserent vne statüe en vn temple, & firent mourir ses accusateurs de despit; ne pouans certes mieux condamner leurs dieux, qu'en iustificiant & honorant celuy qui les condamnoit. De Platon, son disciple, ce mot suffira: *Quand ie t'escriis à bon escient, ie ne parle que d'un Dieu; quand autrement, ie parle de plusieurs.* Il employoit ses dieux en vanité; par ce qu'il les estimoit vains: Bref, l'vn dit, S'ils sont dieux, pourquoy pleurez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous? l'autre, Bon courage Citoyens, les hommes viuent deuant les dieux, & les dieux meurent deuant les hommes; & les Poëtes, qui les ont faitz tels qu'ils sont, prennent tant de plaisir à les desfaire comme les enfans leurs poupées: qu'il n'est pas bonne tragœdie, qui ne basoüe quelqu'vn de

Apulée & A.  
Gelle.

ces dieux; comme Euripide entre autres en ces vers:

*Neptune & Iuppiter, & vous tous autres Dieux  
Tant vous estes meschans, si on vous fait iustice,  
Vuidez seront bien tost les temples & les cieux.*

Dieux des Ro-  
mains.

On dira que les Romains, peut estre, auoyent quelque chose de mieux. A l'origine qu'ils en descriuēt, nous pourrōs iuger quels ils estoÿēt; & notons que ce ne sont point les Grecs, qui escriuent des Romains, ce qui pourroit estre suspect; mais les Romains, idolatres d'eux mesmes. Numa fut le premier qui institua la Religion entr'eux; & pour l'authoriser il feignoit auoir affaire avec vne Deesse *Ægeria*, qui estoit vne Sorciere; & sous ceste belle ombre enforcela le peuple ignorant de mille superstitions. Auint long temps apres, sous le Consulat de *Cornelius* & de *Bebius*, qu'au champ d'vn certain *Petilius* escriuain, sous le lieu appellé *Ianiculum*, furent trouuez par les fossoyeurs deux coffres; en l'vn le corps de *Numa*, en l'autre sept liures en Latin, de *Iure Pontificio*; c'est à dire, de leurs ceremonies & seruices; & autant en Grec de l'estude de sapiēce, par lesquels il destruisoit non seulement les Dieux des autres peuples, mais ceux mesmes qu'il auoit instituez. Cela rapporté au Senat, il fit brusler ces liures deuāt tout le peuple; c'est à dire condamna tous ces Dieux, & tous leurs seruices au feu. Or entre plusieurs autres *Varro* recite aussi ceste histoire; & ne dissimule pas que *Numa* vsoit de l'hydromantie, & auoit communication avec les Dæmons. Et quant aux Dieux; qu'auāt *Pompilius* adoroyent les Latins; *Varro* & *C. Bassus* dient, que *Faunus* ordonna sacrifices à son ayeul *Saturne*, à *Picus* son pere, & à *Fauna* sa sœur & sa femme, que les bōnes femmes appelloyēt, *Fatua* à *fatis*, par ce qu'elle leur disoit

Tite Lue de-  
cad. 4. liu. der-  
nier.

Valere, liu. 7.

Plin. liu. 13.

chap. 13.

August. liu. 7.

chap. 14.

Lactan. liu. 1.

difoit leurs bonnes auentures; & depuis le peuple l'adora, fous le nom de la bonne dame ou deesse: comme aussi certes, ceux qu'Æneas y apporta, ne valoyét pas mieux; que Virgile appelle Dieux vaincus, & les met, par maniere de dire, le petit enfant & eux en vne mesme hotte. Ce grand Pontife Scuola fait, comme ailleurs auons dit, trois sortes de Dieux; ceux des Poëtes, pires, dit il, que les pires hōmes; ceux des Philosophes, qui enseignent que les Dieux estoient des hommes, qu'il n'est pas bon que le peuple sache; & ceux des citez, que les princes, dit il, ont instituez pour contenir le peuple: & à ce propos, adiouste Varro, qu'il est bon que les Capitaines & Gouverneurs soyent persuadez, qu'ils sont venuz des Dieux, pour entreprendre plus hardiment & executer plus heureusement. Or qui en pouuoit mieux respondre que le Pontife mesmes? Et quels sōt ces meilleurs Dieux, qui ne sont Dieux qu'autant qu'il plaist aux hommes? Varro pareillement, Qu'il escrit des choses humaines, premier que des diuines, par ce que les citez sont deuant les Dieux qu'elles ont instituez, comme le Peintre deuant le tableau. Combien estoit il plus raisonnable que les Dieux se recommandassent aux citez; que les citez à eux? Item, il diuise ses Dieux en certains & incertains: les certains, dit il, au second liure, autant & plus subiects à caution que les incertains. Que dira il de certain de ces Dieux si eux mesmes sont incertains? Mais, voyez la pieté de cest hōme; il les veut enregistrer, & en faire inuétaire; de peur, dit il, qu'ils ne se perdent, non tant par vn sac de ville, que par la nonchalance des citoyens ( qui commençoient fort à n'en tenir conte. ) Certes les Romains eussent esté plus excusables, de deifier

*Sicra manu vi-  
Etōque Deos par-  
uumq. nepotem,  
&c.*

August. De la  
cite liu. 7. chap.  
17.

Varro, qui conseruoit & fauoit leurs Dieux. Cependant ce sage Senat pensoit bien auoir pourueu à son fait par vne ordonnance, Que nul Dieu ne fust receu à Rome sans son adueu; comme si pour estre Dieu il falloit presenter requeste, & briguer les voix des hommes; que certes, par ce seul argument ils declaroyent plus diuins que leurs Dieux. Et de là aussi est aduenu qu'ils ont receu tous les Diabes, tous les Tyrans & toutes les ordures du monde pour Dieux en leur ville. Le seul vray Dieu, qui a creé les hommes, fondé les villes, transferé les Empires, n'a point eu de nom au milieu d'eux. De la nature de ces Dieux, Ciceron a escrit trois liures; c'est à dire, a fait liures de renuerfer, à proprement parler, tous les Dieux des Romains; car il recognoist leurs aages, leurs vestemens, leur parure, leur race, leur parentage, leurs alliances; que leurs temples sont sepulchres; leurs sacrifices & mysteres, representatiōs de leurs vies; & des plus grāds iusques aux petits, que c'estoyent hommes, & toutes leurs religions superstitiōs & contes de vieilles. Du vray Dieu il en parle tout autrement: Qu'il a tout creé, Qu'il a fait l'homme, Qu'il a fait ces Dieux là mesmes: en somme, Qu'il luy est plus aisé de l'admirer que de l'expliquer; de dire ce que ce n'est pas, que ce que c'est. Et quant à ce que quelques fois, à l'imitation des Stoiques, il veut tirer des fables des Dieux, les choses naturelles, c'est seulement pour retenir le peuple en abuz, suyuant ce qu'il dit és mesmes liures, ayant condemné ses Dieux, Que celà toutes fois ne doibt pas estre déclaré au peuple; & ses Allegories sont si froides, qu'il est à croire qu'ils s'en moquoit luy mesmes. Des Augures, luy qui estoit Augur, ils s'en moque expressément; c'est à dire, de

Ciceron De  
la nature des  
Dieux, premie-  
re Fuscul.

dire, de sa profession propre, & de ceux qui prennent conseil des corbeaux & des corneilles; c'est à dire, de tout le Senat Romain: comme aussi nous lisons, que Cesar tint l'Afrique contre les Augurs; & que Carus s'esmerueilloit comme deux Augurs se pouuoient ou rencontrer, ou regarder sans rire. & Senecque en ses Questions, dit que les Aruspices n'estoyent inuentez que pour contenir le peuple. Tant peu ces plus sages croioient ce qu'ils faisoient & admirer & adorer au vulgaire. Or soit dit cecy en general de leurs Dieux. Mais si nous venons au particulier, il nous sera trop plus clair; & i'y seray le plus bref que ie pourray, par ce que ceste matiere est traitée expres de plusieurs. Entre ces innombrables Dieux ils en nomment douze principaux compris en ces deux vers d'Ennius,

*Iuno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,  
Mercurius, Iupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.*

Et quelques vns y adioustent Bacchus & Saturne: l'un à qui on penseroit autrement faire tort; veu que son fils y est: l'autre, qui, peut estre, comme il est bouillant, eult fait sedition; veu que Ceres y estoit. Pour en depescher les principaux tout à la fois, vn seul Euhemerus de Messine suffira, qui recueillit l'histoire de Iupiter, & des autres, des Titres, Epitaphes, & inscriptions, qui estoient es temples, nommément en celuy de Iuppiter Triphylien, où estoit vne colonne grauée de ses plus remarquables faits, que Iuppiter mesmes y auoit dressée. Et fut ceste histoire appelée Sacrée, traduite par Ennius; duquel

*Titan qui estoit Paisné demande de regner: mais Vesta leur mere, & Ceres & Ops leurs sœurs, conseillent à Saturne de ne ceder point le Royaume. quoy voyant Titan, qui se*

Senecque *liu. 2.*  
*ch. 4. & 42.*

*Dij maiorum  
Gentium.*

Euseb. *liu. 4* De  
la Prepar.

Euhemerus cité par Lactance.

sentoit le plus foible, accorda avec Saturne, à condition que s'il auoit hoirs masles, il ne les esleueroit point; afin que le Royaume reuinst à ses enfans. Ainsi ils tuerent le premier fils qui nasquit à Saturne; puis nasquirent Iuppiter & Iuno gemeaux, dont ils ne monstrerent que Iuno, & baillerent Iuppiter à Vesta pour le nourrir en cachette. Puis Neptune qui fut aussi caché; & en fin Pluton & Glauca, dont Glauca, qui tost apres mourut, fut seule monstrée, & Pluton nourry comme Iuppiter en cachette. Or vint cela aux oreilles de Titan, qui assemblea ses enfans, & mit Saturne & Ops en prison. Mais Iuppiter estant venu en aage, combatit les Titans, & les vainquit, & mit ses pere & mere hors de prison; tant qu'ayant descouuert, que son pere, qu'il auoit restably, estoit ialoux de luy, & attentoit à sa vie; il s'empara de l'estat, & le chassa en Italie. En ceste seule histoire voyons nous quels estoient Saturne, Iuppiter, Iuno, Vesta, Ops, Neptune, Ceres; c'est à dire, des hommes & femmes; & des hommes certes, entre les hommes fort hommes, qui sont toutesfois les peres & meres des autres Dieux, & regnoyent és Isles de l'Archipelago, & en Candie, peu auant les guerres de Thebes & de Troye. Et par mesme moyen voyons nous aussi, d'où les Poëtes ont puisé leurs fables; qui ne sont point comme aucuns pensent, simples fantasies ou imaginatiōs sans subiect, mais desguisemens de verité, & d'histoire; en ce veritables, qu'ils content des faits vrayemēt humains; en ce mensongers, qu'ils les attribuent à des Dieux, & non à des hommes. SATURNE est tenu pour le pere d'eux tous. Ce qui se trouuera du pere, sera prouué de la posterité. Les Historiens donq, on dit, que sa femme luy cachoit ses enfans. Les Poëtes, qu'il les mangeoit, par ce qu'un deuin luy auoit dit, qu'un d'eux le deuoit chasser. Les Stoiciens, pour  
euiten



euiter l'absurdité de Κρόνον, ou Saturne, ont fait Χρόνος, c'est à dire, le Temps, qui deuore tout. mais comment accommoderōt ils toute l'allegorie, avec toute l'histoire; & qui seront les iours perdus, & les iours sauuez: & qui sera Ops, & qui Iuppiter, & qui Pluton, & qui ce fils du Temps, qui ne perisse auāt, & avec le Temps? Mais Hermes, quel qu'il soit, qui sçauoit ce parētage, se tient à la lettre, quand il conte entre les rares hommes des temps passez, Vranus, Saturne, & Mercure. Et Ennius dit, que cest Vranus estoit le pere de Saturne, qui regna aussi; & par ce qu'Vranus en Grec signifie Ciel, les Stoiciēs plus fabuleux, comme dit Plutarque, que les Poētes, ont appellé son fils, le Temps; son petit fils; à sçauoir Iuppiter, l'Æther, ou suprême region de l'air, lequel Euhemerus dit auoir ordonné des sacrifices à Vranus: & Ennius son traducteur, au Ciel son ayeul, mort en Ocean, & enseuely en Aulatie. Bref, de tous ces antiquaires, comme estoient Theodore Grec, Thallus, Cassius Seuerus, Cornelius Nepos, &c. ne s'en trouue point qui le descriue autre qu'un homme: & Orphée mesmes, qui les a deifiez n'en parle pas autrement. De Iuppiter que lisons nous? Iuppiter, dit l'histoire, chasse son pere, il tient ses assises en la montaigne d'Olympe, il rauit Europa en vn vaisseau nommé le Taureau: Ganymedes en vn autre, qui s'appelloit l'Aigle; mais il espargne Thetis, par ce que d'elle deuoit naistre vn Achilles plus fort que luy. en fin apres auoir donné quelques Loix, & departy les charges de son estat entre ses amis, il meurt, & est enterré en la ville de Gnose: Qu'est celà que la vie, & d'un homme, & d'un tres-meschant homme? indigne, non de regner au ciel, mais de marcher sur la terre? Mais par ce que ses

Hermès en son  
Atclepius.

successeurs le faisoient adorer, cōme luy son aieul; & mesmes, que de son viuant, il s'estoit fait dedier des temples par ses subiects, vassaux & confederez, dont nous le voyons appellé, Labradeus, Atabyrius, Triphyllius, &c. il faut que toutes choses s'accomodent & se rapportent. Comme donq d'un homme on a fait yn Dieu, de la montaigne d'Olympe les Poëtes font vn ciel, du nauire vn aigle, de Thetis vne deesse: mais cependant le sepulchre fait foy de tout, & l'Epitaphe de Pythagoras semblablement. Car ce sont choses trop contraires d'auoir icy vn Temple, & là vn Tombeau; d'estre icy adoré, & là rongé des vers. Or Callimache veut taxer les Cretains qui monstrent son sepulchre avec ceste inscription, *ὁ Ζεὺς τῶ Κρήνου*: mais puis apres quand il dit, que Rhea l'enfanta entre les Parrhasiés, il n'aduiue pas qu'il le fait mourir luy mesmes: car qu'est ce naissance, qu'un commencement de mort? Et pourtant parle la Sibylle de ces dieux en ces mots:

C'est à dire  
Iuppiter fils de  
Saturne.

*Δαίμονας  
ἀψύχους  
κύων εἰδωλά  
κρυμόντων,  
ὄν κρήτη κού-  
ρημα τάφους  
ἢ δ'ύσμορ  
ἴχει.*

Seneq. en ses  
Morales.

*Fu trium libero-  
rum.*

*De Crete le vain los qui en abuse maints*

*Ce sont Demons sans ame & sepulchres humains.*

Bref Amalthée & sa Cheure nourrices de Iuppiter estoient reuerées au Capitole; & tous ses mysteres ne representoyét que les trauerfes de son enfance, & de sa vie; comme il fut defrobé, comme caché, comme nourri; c'est à dire, dementent sa diuinité en toutes sortes. Et Seneque perd sa grauité, pour s'en mocquer; tant il trouue la chose digne de risée: *Si, dit il, ce Iuppiter est viuant, veu qu'il estoit si lascif, que n'engendre il encor des enfans? Est ce qu'il soit deuenu sexagenaire; ou la Loy Papia l'a elle bouclé? Ou auroit il impetré le droit des trois enfans? Ou en fin luy seroit il monté au cœur, Atten d'un autre, ce que tu auras fait à autruy? craignant que quelque sien fils ne le traictast com-*  
*me luy*

*me luy Saturne?* Ainsi se mocquoit ce grand Philoſophe de ſon grand Dieu, moins excuſable, veu qu'il l'adoroit, que ſ'il n'en euſt pas tant ſceu. De Iuno ne nous arreſtons point aux Poëtes: Varro meſmes dit, qu'elle fut eſleuée en Samos, & là ſe maria à Iuppiter ſon frere, duquel elle ne peut concevoir; dont l'Iſle eſtoit appellée Parthenia, comme qui diroit l'Iſle de la vierge: & là auſſi eſtoit ſon plus fameux Temple, où elle eſtoit en habit nuptial: & ſes feſtes annuelles ſont proprement ieux ordonnez à la façon ancienne, pour representer ſa vie; à ſçauoir ſes nopces, ſes ialouſies, ſon inceſte. Et de Minerue, fille de Iuppiter, nous liſons que par conſentement du pere, qui auoit promis à Vulcain de ne le reſuſer de choſe qu'il luy demandaſt; elle fut violée: tant eſtoit toute ceſte race monſtrueuſe & effrenée. Car quant à Venus, de qui on conte plus d'adulteres que d'enfans; qui premiere, dit Euhemerus, introduit le bordeau au monde, que ſes adorateurs appelloyent pour l'honorer *πειρασίαν, ἑταῖρον, καλλιγλυτον, χρυσόφαλον*, &c. qu'une femme bien effrontée prendroit à grâde iniure: bref, au temple de laquelle eſtoit enſeuely Cynaras, Roy de Cypre, qui premier l'auoit entretenuë, j'ay honte certes que les Payens n'ont eu honte d'une telle honte; mais plus encor qu'és liures de ceux qui ſe dient Chreſtiens, on n'ait point de honte de la chanter. Venons aux autres: Neptune, dit l'hiſtoire ſacrée, eut la coſte de la mer en partage; ou, comme les autres veulent, fut Amiral de Iuppiter: ainſi nos Poëtes appellent les Amiraux Neptunes. Pluton eut le gouuernemēt du bas pays. ils l'ont deſguiſé en enfer. Mars conduiſoit les troupes à la guerre, & faillit pour vn homicide à eſtre pendu à Athenes. Quels, ie vous prie, ſont ces

Dieux, aufquels les hommes dōnent grace; & quelle est la loy de ce ciel, qui reçoive pour Dieux ceux qu'on met au gibbet en terre? Apollo aussi par amour devint berger, & de berger masson de Laomedon. Il fit quelques tours de soupplèssè, qui trōperēt le peuple; mais en fin, comme Porphyre nous a dit, fut tué par Python, pleuré par les filles de Triopus, & enterré à Delphes. Qui vit iamais rien de plus absurde que de le desguiser en Soleil; c'est à dire enfermer le Soleil dedans la terre? Or tels sont donq les Dieux des Grecs & des Rōmains; c'est à dire, hommes morts, Princes, Princesses, &c. que l'amour ou la crainte a deïfiez. Et de fait, ils ne faisoient rien à leurs Dieux, qu'ils ne fissent encor à leurs morts signalez & de reputation; des temples, des chapelles, des autels, vn habit selon leur aage, vne enseigne selon leur condition, ou mestier, vn festin funebre, des Anniuersaires tout de mesmes. *Nec differt*, dit tresbien Tertullian, *ab epulo Iouis Sili-cernium, à Simpuvio Obba, ab Aruspice Pollinctor, quia & Aruspex mortuis apparet.* Et ne trouuons maintenant estrange si Alexandre vouloit estre Dieu, sçachant qu'on en adoroit de tels; & si Scipiō l'Africain pense que la grand' porte du ciel luy doive estre ouuerte; car son argument semble concluant:

*Si fas, cædendo*, dit il, *caelestia scandere cuiquam est,*

*Mi soli cali maxima porta patet.*

Si par bien tuer on est Dieu, ie n'en ay pas tué moins que ceux-là; & si ces bonnes dames Larentia & Flora furent consacrées à Rome, car elles ne pensoient moins meriter en leur profession, que la Venus des Cypriots; & si Caligula entreprit bien de se faire bastir autels & sacrifier, car il estoit & plus puissant & aussi meschant que ceux qu'il adoroit.

Or ce-

Or cela fuffife de ces plus grands, & pour le regard des petits, contentons nous d'un *Æsculapius*, que l'empereur *Julian*, ce grãd ennemy des Chrestiens, celebre comme son sauueur entre tous. *Il est*, dit il, *filz de Iuppiter*. Il est donq homme; car les hommes n'engendrent point des Dieux. *Mais il est descendu au monde par le Soleil, & du Soleil en terre pour le salut des hommes*. Quel auheur ny serieux ny fabuleux a iamais dit cela? Ains il estoit, dit l'histoire, filz de la belle *Coronis* celebrée par ces vers,

*Plus belle n'y auoit en toute l'Aemonie*

*Que Coronis la blonde.*

Et icelle estant grosse du Sacrificateur d'*Apollo*, pour couvrir son honneur, on dit que c'estoit d'*Apollo* mesmes; c'est à dire, qu'il n'estoit pas, comme dit *Julian*, filz du Ciel; mais, cōme parloyent les anciens, filz de la Terre; c'est à dire, bastard. & *Tarquilius Romain* a escrit, que c'estoit vn enfant trouué de *Messine*, qui apprit quelques herbes de *Chiron* Centaure, & fit le charlatan à *Epidaure*; & estant mort frappé du tonnerre, fut, dit *Ciceron*, enseue-ly à *Cynosures*. Bref, quel miracle lit on de luy, sinon qu'il monstra le *Scordion*, & l'*Asclepiodote*; & pourquoy non, à mesme raison, ne deifions nous ou *Ibis* pour les clysteres, ou le *Cerf* pour le *Dictame*? & quelle bestise en fin, de laisser celuy qui les a creées toutes pour adorer vn hōme qui en a cognu deux ou trois? Quant aux autres peuples de l'vniuers, les *Ægyptiens* ont pour semblables raisons deifié *Apis* leur Roy, publiant surpêne de la vie, qu'on n'eust à dire, qu'il fust hōme: & i'ay horreur de referer ses mysteres: les *Babyloniens* *Belus*, les

*Varro.*

*Maures* *Iuba*, les *Macedoniens* *Cabyrus*, les *Latins* *Faunus*, les *Sabins* *Saucus*, les *Romains* *Quitinus*,  
à sça-

*Æsculapius.*  
*Julian* contre  
les *Galileens*.

*Pulchrior in to-  
ta, quam Laris-  
sæa Coronis non  
fuit Amonia.*

à ſçauoir les premiers Autheurs de leurs villes, ou conducteurs de leurs colonies, & les aînés de ces Dieux; c'eſt à dire, de ces Princes plus anciens, ſ'appelloyét Saturnes, leurs fils Ioues, leurs arriere-fils Hercules &c. dont on voit en diuerſes nations diuers Saturnes, Iuppiters, & Hercules. Les Empe-reurs puis apres ſe font deifiez eux-mefmes, & leurs amis, qui ſes mignons, comme Alexandre Heph-eſtion, & Adrian Antinous, qui leurs enfans, & qui leurs femmes. Et Ciceron qui n'eſtoit qu'un bour-geois d'Arpine, eſtoit bien ſi outrecuidé, que de vouloir deifier ſa fille Tullia; & n'a point doubté de dire à Atticus, qu'il la feroit adorer comme vne Iu-no, ou vne Minerue; veu qu'en rien elle ne leur ce-  
doit. Mais il eſtoit venu en vne aſpre ſaiſon pour eſleuer des Dieux. Quoy plus? en l'homme on a trou-  
ué vn million de Dieux; car on a deifié les Vertus, la Foy, la Conſtance, la Prudence &c. & les vices, les Amours, les Voluptez, les inſtrumés des voluptez, & les Paſſions, la Peur, la Palleur, l'Eſtonnement, & les Maladies, la Fieure, les Hemorrhoides, l'Epilepſie; bref, le Fumier, la Nielle, la Bruine, le Vét meſ-  
mes: iuſques là, que ce grand Empereur Auguſte faiſoit ſacrifier au vent Circius, qui le moleſtoit en Gaule. Or la cauſe de ces abſurditez eſt en deux choſes: l'vne, que Dieu frappe d'un iuſte auugle-  
ment l'homme qui ſe deſtourne de Dieu à l'hom-  
me; tellement que de poinct en poinct, il vient à ſe proſterner aux beſtes, & aux reptiles; c'eſt à dire, de-  
uient moins que beſte, au lieu qu'il ſe vouloit egal-  
ler à Dieu: l'autre, que les Princes ſont ſi ambitieux, ſ'ils ne ſont eſclairez de Dieu; & leurs ſeruiteurs ſi flatteurs, que ſe voyans commander aux hommes, les Princes ſe penſent plus qu'hommes, & leurs ſer-  
uiteurs,

Xenophon és  
Equiuoques.

nitteurs, pour estre eux-mesmes idolatrez, les idolatrent volontiers. De là lisons nous és Loix mesmes des Empereurs Chrestiens, que leurs Responces sont appellées Oracles; leurs personnes diuinitez sacrées; leur face splendeur diuine. Qui doute, lisant celà, que tels Jurisconsultes, s'ils fussent venuz en ces premiers temps, ne nous eussent fait des Dieux? Mais pleust à Dieu que nous ne vissions point encor entre nous tant d'exemples vifs & parlans, de l'inclination de l'homme à adorer les creatures, encor que nostre loy de ligne en ligne nous en tance; &, par maniere de dire, nous retire à toute heure par la robbe pour nous en arracher. Ce que dessus nous soit pour eschantillon; & de la vanité des dieux, & de la stupidité des hommes qui les ont & adorez & faitts: & laissons conclurre ceste matiere à Ciceron mesmes. *La vie & coustume des hommes*, dit il, *a approuué d'esleuer au ciel, en reputation, & de volonté, les hommes desquels on auoit receu quelque grand bien. De là sont Hercules, Castor, Pollux, Aesculapius, Liber, &c. tellement que le ciel est peuplé du genre humain. Et si, dit il, ie viens à fouiller les antiquitez, & rechercher les memoires des Grecs; ces dieux mesmes que nous tenons pour les plus grands, se trouueront sortis d'entre nous. Et qu'il soit vray, demande, de qui sont ces sepulchres qu'on monstre en Grece; & te resouuien, quels sont les mysteres; toy qui y as accez, tu cognoistras sans doute que mon dire s'estend bien loing.*

Ciccr. De la Natiuit. des Dieux: au liure des Loix & aux Tusculanes.

#### CHAP. XXIII.

*Que les Esprits qui se faisoient adorer sous les noms de ces hommes là, estoient Demons, c'est à dire, diables, ou malings Esprits.*

**O**R puis que ces Dieux estoient hommes, & non plus hommes, mais statües; & que ces statües,

tûes, s'elles estoient plus que statües, adoreroient les hommes; faut bien dire, avec Seneque, que ces hommes qui les adoroient fussent deuenuz pis que statuës. Mais à ceci me respondra on; qu'ils respondoient des choses auenir; qu'ils faisoient des effectes plus qu'humains; qui monstroient vne vie, & vne vertu en eux; autrement qu'ils n'eussent pas si long temps seduit tant de peuples: Et c'est la secõde partie que i'ay pris à prouuer; à sçauoir, cõme ainsi soit que tous les Philosophes anciës sont d'accord, qu'il y a de bons & de malings esprits; les vns que nous appellons Anges seruiteurs & messagers de Dieu; les autres diables, ennemis de sa gloire & de nostre salut; que ces Esprits qui se seruoient, comme nous a dit Hermes de ces statuës, estoient immondes & malings. Ces Dæmons donq, pour s'authoriser, empruntoient le nom des hommes, & bien souuent de tresmeschans hommes: & en leurs Oracles quand on leur demandoit, quels ils estoient, se disoient estre ceux là: celuy de Delphes, fils de Latone; Æsculapius, fils d'Apollo; Mercure, fils de Iuppiter & de Maia, &c. comme nous lisons en leurs Oracles recitez par Porphyre. Or qui est l'homme de bien, qui ne face difficulté pour vn bien grand gaing, de se seruir du nom d'vn meschant homme, qui mesmes n'en deteste & le nom, & la memoire? Et qui ne conclurra donq, que ces dæmons estoient pires que ces hommes, qui veulent acquerir credit, vertu de la peau de si meschans hommes? Ils s'attirent aussi, dit Hermes, dedans ces statuës, par art magique; mesmes, comme dient Porphyre & Procle, ils enseignent aux hommes des receptes, pour les y attirer, & contraindre, comme nous lisons de Proserpine, d'Hecate, d'Apollo: L'vn commande d'enui-

Porphy. liu. des  
Respon. des  
Dieux.  
Euseb. liu. 3.  
chap. dernier  
De la prepar.  
Euangel.

Porphy. des  
Responces.  
Euseb. De la  
prepar. liu. 5.  
chap. 6. & 7.



d'environner la statüe d'Absinthe, de luy peindre tant de souris, de luy offrir sang, myrrhe, styrax, &c. pour l'attirer. L'autre d'effacer les lignes & caracteres; d'oster les bouquets de ses pieds, & le rameau de Laurier de sa main; c'est à dire, de la statüe, à fin qu'il se puisse retirer. Qui n'apperçoit qu'ils se faisoient attirer, & retirer par choses qui n'ont aucune vertu? mesmes sur les esprits? c'est à dire, comme aussi Iambliche l'a bien apperceu, qu'ils ne demandoient qu'à venir pour nous tromper, qu'à s'en aller quand ils ne sçauoyent que dire? plus desireux de mentir, que nous stupides à les croire? Mais quand ils nous ont obeï, ou fait semblant d'obeir; voyons quel seruice ils nous demandent: Que leurs images soyent bien peintes, & bien diaprées; qu'elles soyent adorées, inuouquées, encensées. Si ces statües sont les leurs, Qu'y a il plus mensonger, qu'un esprit représenté en vne statue? Sice sont statues d'hommes, Qu'y a il, dit Seneque, plus bestial, que sacrifier deuant vne statue, & faire manger à la seconde table le statuairé qui l'a faiçte? s'agenouiller deuant la peinture, & faire tenir le peintre debout, la teste nue? Et qu'estoyent ils donq, que docteurs de mensonge, qui vouloyent destourner les hommes, non de Dieu à ses œuvres seules, mais aux leurs mesmes; & finalement les conuertir en statues? Apollo enquis du seruice qu'il faut rendre aux Dieux, enseigne qu'il faut sacrifier à tous, tant ceux qui habitent l'air, & le feu, que la mer & la terre; mais aux vns des animaux blancs, aux autres noirs; aux vns sur les autels, aux autres enfouis en terre; aux vns les parties hautes de l'animal, aux autres les extremitez, &c. Et comme ils veulent estre finges de Dieu en toutes choses, ils requeroyēt ce seruice à l'exemple du

Iamblich. des  
Mysteres, cha.  
27. & 31.

Porphy. au liu.  
des Responf.  
Euseb. liu. 4.  
chap. 4.

ple du vieux Testament. Car aussi, dit Porphyre, ils ne se delectent de rien plus, que d'estre tenuz pour Dieux; & le plus grand d'entre eux qu'il appelle Serapis, nous Beelzebub, d'estre adoré pour Souuerain Dieu. Mais encor quelle conuenance? Dieu nous demâde les premices de nos fruicts & de nostre bestail. C'est luy qui les a creés pour nous: & qu'y a il plus raisonnable que de recognoistre la moisson & le troupeau de luy? Ceux cy au cōtraire s'en font faire hommage, & à leurs statuës. Dieu nous fait sacrifier des animaux, pour protester la mort que nous meritons par nostre peché: ceux cy par la mort d'un animal, nous acquittent de tous pechez. Dieu nous dit en fin, Vos sacrifices ne sont rien: le veux obeissance, & non sacrifice: vos oblations me sont abomination, vos encensemens puanteur: le veux vn cœur contrit & humilié. Ceux-cy ne parlent que d'espandre sang, sans dire, ny sçauoir pourquoy; sans fin, sans but, sans signification, sans approcher de bien loing du cœur. Or, que sont ils donq, sinon esclaués fugitifs & rebelles, qui taschèt d'emporter le loz de nostre Createur? Mais apres s'estre desguisez en quelques choses, ils ne peuuent celer leur malignité long temps. Et pourtât, ils nous commandēt de leur sacrifier des hommes, des vierges, des enfans. Si d'entrée ils eussent ordonné celà, qui est l'homme qui ne les eust abhorrez? Cependant, quād ils se sont insinuez par quelques responces agreables à nos oreilles curieuses, par quelques tours de passe passe admirables à l'imbecillité de nos yeux; nous nous laissons aller peu à peu à tout ce qu'ils veulent, comme fils ne pouuoient que bien dire; ny nous en leur obeissant, que bien faire. Ainsi lions nous, qu'à Saturne on sacrifioit des enfans

Sacrifices humains.

Euseb. liu. 4. chap. 7.  
Denys d'Halicarn. liu. 1.  
Diod. Sicilien liu 20.  
Porphy. de l'Abstin.  
Histrus & Marnethon citez par Euseb.

fans en Crete selon l'usage des Curetes: & en Rhodomene le sixiesme iour du mois Geitnion; & en Phœnice au temps de peste, guerre & famine; & en Afrique pareillement, vn homme; iusques au Proconsulat de Tybere, qui fit crucifier les Sacrificateurs au bois mesmes où ils souloyent sacrifier: En Cypre aussi à la Nymphé Agraulis, & à Diomedes, & en l'Isle de Tenedos à Bacchus, & en Lacedemone à Mars: & sont referez toutes ces abominations par Porphyre, qui de là cōclut, que tous tels Dieux estoient de tresmeschans dæmons. Mais, qui plus est, nous lisons qu' Aristomenes Messenien sacrifia trois cens hommes pour vne fois à Iuppiter Ithometes, entre lesquels estoit Theopompe Roy des Lacedemoniens, Que les Latins immoloyēt la disme de leurs enfans à Iuppiter, & pour l'auoir discontinuē, pensoyent estre affligez de cherté & de maladies: Que ces Dieux mesmes respōdoient aux Carthaginois; que leur malheur venoit de ce qu'au lieu d'immoler l'eslite de leurs enfans, ils ne sacrifioyent plus que le rebut, & des enfans achetez & supposez: & le mesme faisoyēt les Druides en Gaule; les Allemans, les Scandinaviens, les Tauriques, &c. iusques là, qu'vn Chiron Centaure auoit tels sacrifices annuels; tant le regne du Diable estoit espandu, & avec vne cruauté si exquisite, que le Diable & non autre n'en pouuoit estre l'inuenteur. Qui doubtera apres tout cela, que ces Dieux ne fussent Diabes, qui faisoyēt non ce que les bons detestent, mais ce que les meschans ne peuuent qu'abhorrer? Or lit on, qu'vn Diphilus Roy de Cypre, fit contenter le dæmon de Cypre, d'vn bœuf au lieu d'vn homme; & Amosis Roy d'Egypte, au lieu de trois ieunes hommes, ordonna à Iuno en Heliopolis trois

h

veaux;

*Tertull. in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votiuus crucibus exposuit. en l'Apologetique.*

*Enichon apud Lucanum.*

*Si vos satu ore nefando Polluioque uoco, si nunquam hac carmina sibrū Humanū ieiuna cano, si pectora plena*

*Sæpe dedi & laui calido profecta cerebro, &c.*

*Item, Pius Aeneas apud Virgilium*

*-Salmone creatos Quatuor hic iuuenes totidē quos educas Uphens, Viuentes rapit infernas quos immolet umbris, Captiuoque rogi perfundat sanguine flammæ.*

*Cæsar De la guerre de Gaule.*

*Procop. liu. 2. De la guerre des Goths.*

veaux; & Pallas de Laodicée se contenta puis après d'une biche; & Hercules passant par Italie leur donna des hommes de foin, qu'on iettoit au Tybre, plus louable certes d'avoir châtié ses Dieux, que les plus grands monstres dont on luy donne gloire. Mais tousiours s'estoyent ils retenuz ce droit: & à Rome mesmes que tous les ans, le iour que l'homme devoit estre sacrifié, les autels estoyét arrousez de sang humain, encores qu'environ quatre vingts ans auât la venuë de Christ, le Senat eust condemné tels sacrifices à Rome. Or veu, comme dit Seneque, qu'ils demâdoient vn service que iamais Busris ny Phalaris n'osèrent demander; qui ne cõclurra avec Porphyre, quelque ennemy des Chrestiens qu'il soit, que c'estoyent tous Demons & malings Esprits? ou avec Quintilian, que tels dieux ne peuvent estre qu'insensez, & pleins de rage? Et si le Senat, qui les adoroit, condemna, & abolit leurs sacrifices; pourquoy, sinon qu'il condamnoit aussi les instituteurs? Le dis ces malings esprits qui les demandoient si instamment; & si fort se tenoyent courroucez, quand ils n'estoyent continuez? Or disoit Labeo, qu'on tenoit pour grand maistre en ces mysteres, qu'en ce peut on distinguer les bons d'avec les malings esprits, que les vns se rendent propices par meurtres & supplications funebres, en quoy il les condamne presques tous; les autres par ieux, festins, mommeries & choses semblables. Mais si ces bons qu'il appelle, prennent plaisir en choses que les sages hommes detestent, & dont les fols ont honte; que s'en suit il, sinon que ces bons mesmes ne valent pas les pires hommes? Examinons ces ieux: car c'est la difference de Labeo. Les dieux requis en vne peste extreme, commandent pour l'appaiser, qu'on leur ordon-

Euse. li. 4. ch. 7.  
Anno urbis condita 657.  
Plinius liu. 30.  
chap. 1.

Quintilian au  
fanatiq.

Services infames.

August. liu. 2.  
De la Cité  
chap. 11.

August. De la  
Cité liu. 1.  
chap. 32.

ordonne des ieux Sceniques. Scipio Nasica grand Pontife, pour euter, disoit il, la peste des Esprits, defend de dresser l'eschafaut. De Scipion, ou de ces dieux ie vous prie, qui se trouuera le plus sage? Ces ieux Sceniques ce sont farces d'amours, d'adulteres, de paillardises entrelardées de mille paroles infames; les maris les defendent à leurs femmes; les meres à leurs filles; les fols en rient, & les sages en rougissent, & tous au partir de là, d'un commun accord bannissent ces Comediens de toute bonne compagnie, les excluent de tous honneurs, les recusent en tesmoignage, les declarent infames. Veu que seruir Dieu est si loüable, si ceux cy sont dieux, pourquoy est ce infamie de les seruir? Celuy qui demande les ieux est honoré, pourquoy deshonorer celuy qui les ioie? Viennent donq à disputer les Grecs contre les Romains: Si tels dieux, dient les Grecs, meritent d'estre adorez, les Sceniques meritent d'estre honorez. Leur proposition est bien fondée, & cognüe de soy mesmes. Mais assument les Romains, Il n'est pas possible, que les Sceniques, veu ce qu'ils font & dient, meritent d'estre honorez: reste donq à nous à conclurre, Que ces dieux ne doibuent aucunement estre adorez. Or a donq Nasica gaigné sa cause cōtre ses dieux & leurs ieux. Et ce sont toutesfois ceux mesmes que Zosimus ce grand ennemi des Chrestiens regrette tant, confermez par tant d'Oracles, & abolis par Constantin; avec lesquels, dit il, a fini le bon heur de l'empire Romain. Les mysteres aussi qu'il recommande tant, que sont ce que memoires des paillardises, des incestes, des meurtres, des tromperies; que les hommes desquels ils empruntent le nom, ont faits? Et qui est celuy si effronté, qui n'ait hôte de son vice; &

August. liu. 2.  
ch. 4. 5. 6. 13.  
Aux Digestes  
en lieux infis.  
nis.

Zosimus li. 2.

qui ne rougisse si on luy conte? Et qui doute que ceux là mesmes, s'ils reuiuoyent, en auroyent & honte & horreur deuant les assistans? Et qui doubtera donq, que ces dieux ne soyent des pires diables; qui non seulement prennent plaisir au mal qu'ils font, mais se baignent au mal qu'ils ne font pas? Pour exemple, si ceste bonne dame, qu'ils appelloyent Mere des Dieux, que le plus malotru n'eust voulu pour mere, eust peu ouïr les vilaines paroles, qui solemnisoyent sa feste; qui ne croira qu'elle se fust cachée de vergoigne? Et si Flora eust peu lire les Florales d'Apulée; qui doute qu'elle n'eust fait de mesmes? mais d'auantage qu'elle n'eust esté esbahie de voir vn Ciceron en deuotion pour les celebrer? Car que sont en somme tous ces mysteres, qu'escholes d'impudicité, de Sodomie, d'incestes? Et si, comme dit Plotin, le But de Religion, c'est d'estre semblables à celuy qu'on adore; quel pouuoit estre le But de celles là, que de rendre les hōmes meschans en toutes sortes; & quel plus court chemin d'estre diables, que de leur ressembler? Car quant à ce qu'ils dient, qu'apres auoir vommy toutes ces ordures là en publiq, ils donnoyent quelques preceptes de iustice, & de modestie à leurs disciples plus priuez: en celà reluit plus clairement leur malice puremēt diabolique, de corrompre les mœurs de tout vn peuple, & par leurs seruices, & par leur exemple; & puis prescher modestie, & temperāce à deux ou à trois; faire, di-ie, leçons publiques de tout mal, pour lascher la bride à vn chascun, & pour retenir le credit enuers quelques plus conscientieux, leur dire quelque petit mot de vertu à part: car, au reste, qui iamais a leu, qu'aucun d'eux ait donné vn bon precepte, ou vn bon exemple au peuple,

soit

soit pour le retirer du vice, soit pour l'attirer à la vraie vertu? Et toutes fois pourquoy voulons nous que Dieu ou ses Anges bien heureux, conuersent avec nostre imbecillité humaine; sinō par vne singuliere bien-vueillance, pour nous induire, introduire, & conduire en la voye de salut?

Mais leurs defenseurs font instance: Cependant ils prophetisoient, & faisoient des miracles grands & estranges. Laissons qu'il est plus naturel de croire qui presche le bien sans diuinations & miracles, que qui deuinant & faisant miracles, tient eschole de mal. Mais qu'estce en fin de ces Oracles, & miracles qu'ils celebrent tant? L'Oracle de Delphes estoit des plus estimez: Son commencement sera argument du reste. Vn troupeau de cheures, dit Diodore, fut premierement occasion de le mettre en credit: Et puis vne fille y fut mise, pour prononcer les responce, qu'elle receuoit, dient ils, par les parties honteuses; & pour les scandales qui en auenoient, fut ordonné que la vierge seroit de cinquante ans. A ces circonstances peut on estimer, quel Dieu ce pouuoit estre. A Cræsus donq, voulant sçauoir quelle seroit l'yssuë de sa guerre contre les Perses, il respond:

*Cræsus ayant passé de Halys à la claire onde,  
Vn Estat destruira des superbes du monde.*

Cræsus entendoit qu'il destruiroit l'Empire des Perses, & ruine le sien propre: mais l'Oracle y auoit pourueu, par ce que sa responce se pouuoit prendre en deux sens. Si auoit Apollo quelque interest à conseruer Cræsus; car il auoit par singuliere deuotion grandement enrichy son Temple de Delphes. A Pyrrhus, dit Ennius, il respond:

*Je te dis les Romains pouuoir bien Pyrrhe vaincre.*

*Oracles des  
Dæmons faux,  
ambigus, vains  
& meschans.*

*Aio te Acatida  
Romanos vincere  
posse.*

Et là dessus il est desfait au lieu qu'il pensoit desfaire: & aux Atheniens il conseille de fuir deuant Xerxes: & aux Salaminois, il predict qu'ils serōt rui-  
nez par les Perſes, ou l'hyuer ou l'esté. En ces ambi-  
guitéz qui ne voit qu'il ne ſçait rien de certain; &  
pourtant qu'il se veut laiſſer vne porte de derriere  
pour eſchapper à toutes fins. Et quant à ces predi-  
ctions auenuës; qui doute que Themistocles voyãt  
venir vne ſi puiffante armée, n'en iugeaſt autant;  
veu meſmes qu'auant auoir ouy la reſponce d'A-  
pollo, il conseilloit d'attendre l'ennemy par mer? Et  
combien penſons nous, qu'il y auoit de ſages Sena-  
teurs, & de bons Capitaines en ces Eſtats & Empi-  
res là, qui en euſſent prononcé leur aduis plus per-  
tinement? Aux Palmyreniens, dit Zoſimus, de-  
mandans s'ils auroyent l'Empire d'Orient; vn Ora-  
cle reſpond:

*Sortez de ma maison abuseurs que vous estes;*

*Trop desplaisent aux Dieux les choses que vous faictes.*

Et Zoſimus en recite quelques ſemblables, dont il  
fait grand cas. Que ſont telles reſponces vagues &  
generales, qu'ambiguitéz encor plus fallaces? &, par  
maniere de dire, ſers à tout pied, auſſi conuenables  
à vn peuple bien eſloigné, qu'à celui qui enquiert?  
Oenomaus donq Philoſophe, & Orateur Grec,  
ayant ſouuent, comme il confeſſe, eſté trompé par  
l'Oracle de Delphes, recueillit ſes menſonges, &  
publia vn liure contre luy, intitulé De la fauſſeté  
des Oracles. Et Porphyre qui les auoit bien recueil-  
lis & examinés; &, comme il iure en ſes liures, ſans  
y adiouſter, changer ny diminuer vn ſeul mot, dit  
qu'ils ſe trouuoient ordinairement faux: & en ad-  
iouſte la cauſe. C'eſt, dit il, qu'ils ne prediſent pas les  
choses par vr. aye diuination; mais par coniectures priſes des  
choses



choses naturelles, & du mouuement, & conionction des Astres: ce qui est, dit il, apparu en plusieurs oracles. Car Apollo enquis par quelqu'vn s'il auroit masle ou femelle, respond, Femelle; par ce, disoit Apollo mesmes, qu'au temps de la conception Venus obscurcissoit Arares: & si l'année seroit insalubre, respond qu'Ouy, parce que la constellation estoit dangereuse pour les poulmons: & ainsi des autres. Or combien de sages femmes, & de Medecins en respondroyent mieux, ausquels on n'eust pas sacrifié pourtant? Mais qui plus est, dit Porphyre, quand Apollo Delphique ne pouuoit coniecturer par les Astres, il prioit qu'on le laissast en paix; & disoit ouuertement, que si on l'importunoit, il respondroit des mensonges: & quelques fois, Que pour l'heure, la voye des estoilles ne luy pouuoit rien monstrier. Je vous prie quels Dieux, qui apprennent leur sagesse des estoilles; mais qui pis est, quels bons dæmons qui menacent, si on les presse, de mentir? Et de fait, tels sont les oracles, que les Diabes cõiurez par les Sorciers rendent encor en ces temps; pour lesquels leurs seruiteurs sont par toutes loix condemnez au feu: cõme celuy qui trompa Manfred, ayant à combatre Charles d'Anjou au Royaume de Naples par ceste Grammaire ambigüe,

*Non, non, Gallus superabit Apulum.* n'apperceuant point que deux negations en Latin peuuent valoir vne affirmatiue, & plusieurs semblables qu'il nous fera moins ennuyeux de lire és histoires. Or s'ils ne sçauent point la certitude de ce dont ils sont enquis; pourquoy les adorons ou admirons nous? Et s'ils dient ce qu'ils ne sçauent pas, sont ils pas trompeurs? Et s'ils sçauent autrement qu'ils ne dient, sont ils pas méteurs? Et si tromper & mentir appartiennent aux Dieux, pourquoy en blasmons nous

nos voisins & fouëttons nos enfans? Mais qui plus est en choses de telle importance, où il va du sang de tant de pauvres personnes, du sac de tant de pauvres familles; qui pourra nier que ce ne soit le propre du Diable, qui dès son commencement s'est trouvé & homicide & menteur? Des Augures i'en ay cy deuant touché vn mot. Les Egyptiens les prennent d'une sorte; les Africains d'une autre; les Grecs à droicte, les Romains à gauche: & Aristote s'en moque, par ce qu'ils ne determinoyent point le temps: & Pline, par ce que par leur doctrine propre, ils ne touchent en rien à ceux qui n'y prennent point garde: & ces grands Augurs mesmes, Cato, Cæsar, Ciceron s'en sont moquez. Que si quelques fois ils sembloyët rencontrer en quelque chose; c'estoyent, comme les Almanachs, desquels le contraire suiuy pied à pied, approcheroit plus de la verité. Cependant, si par coniectures naturelles, comme les Philosophes, les Medecins, les Veneurs, & les Bergers mesmes en ont, ils preuoyoiët la peste, ils feignoyët estre corroucez cõtre vn Estat, ou vne Republique. Et pourquoy? Par ce qu'on auoit intermis les Comedies; c'est à dire, que les Escholes de paillardise auoyent esté interrompues, ou par ce qu'on n'auoit point exhibé de gladiateurs, c'est à dire, de gens qui s'entre-tuoyent publiquement, pour leur donner plaisir, & rēdre tout vn estat homicide & meurtrier. Que s'ils iugeoyent par la saison, qu'elle deust passer, c'estoyent ces beaux sacrifices qui les auoyent appaisez, & pourtant estoit on tant plus soigneux de les continuer. Aussi quand les Romains perdent vne sanglante bataille de Cannes, c'estoit par ce que leur Consul Varro auoit mis vn beau ieune garçon en sentinelle; & quand les affaires alloient mal en la ville,

ville, ou quelque faulx leur auoit despleu aux ieux du Cirque, ou quelque malfaicteur, qu'on menoit au gibet, auoit passé par là. Quelle diuinité, ie vous prie, qui s'irrite de modestie, & s'appaise de crimes? qu'on ne peut auoir propice qu'en mal-faisant, & qu'on offense si estrangement en faisant iustice? Mais voyons encor s'ils ont point esté meilleurs Theologiens que Prophetes. l'Oracle de Delphes dit,

*Cleomede est vn Dieu non vn homme mortel,*

*Le dernier des Heros, dresseꝝ luy vn autel.*

Or estoit ce Cleomede vn de ceux qui donoit plaisir à ces Dieux à se battre à coups de pied & de poing; duquel on lit; qu'il tua son aduerfaire d'un seul coup. D'un Socrates, d'un Platon, d'un Pythagoras iamais il ne parla de mesmes. Item

*Archiloche est vn saint vray seruiteur des Dieux.*

Certes de tels Dieux voirement; veu le meschant & vicieux subiect qu'il auoit choisy pour ses vers. D'un Theognis, ou d'un Phocylides, qui exhortoyét le peuple à bien viure, il n'en eust pas tant dit. De Cypselus il disoit, Cypselus est heureux, & bien aymé des Dieux. Si ainsi est, que sont donq Busiris, Phalaris & tous les autres Tyrans; veu qu'il n'en fut iamais vn plus grand que celuy-là? Mais aussi disoit ce mesme Oracle, que Iuppiter & Apollo auoyent prolongé la vie à Phalaris, pour ce qu'il auoit bien traicté Cariton & Menalippus. Or, qu'y a il plus propre à créer des Tyrans, c'est à dire, des ennemis du genre humain au monde, que de faire croire qu'ils sont aymez des Dieux? Zosimus leur grand protecteur recite d'un qui respondit, Que pour appaiser vn tremblement de terre à Athenes, il falloit honorer Achilles, comme vn Dieu: C'est destour-

ner l'homme de Dieu à la creature. Le mesme auoit respondu à ceux de Methymne, *Qu'il leur falloit adorer vne teste de bois de Bacchus, qui fut respeschée en la mer: C'estoit encor les aueugler plus que la statue mesmes. Mais s'il est question de l'adoration, & de la maniere de seruir ces Dieux:*

*Καὶ κεφαλὰς Κρονίδῃ καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα.*

Enuoyez, dit il, des testes à Iuppiter, & vn homme à Saturne. L'ambiguité du mot *φῶτα*, qui signifie vn homme, & peut signifier vne torche, a cousté la vie à maintes personnes; laquelle toutesfois il n'affectoit pas pour les espargner, mais pour auoir enuers les consciencieux matiere d'excuse: car enquis par les Atheniens, comment ils poutroyent satisfaire pour le meurtre d'Androgée, il leur commande d'enuoyer tous les ans à Minos sept corps de l'vn & l'autre sexe, choisis entre tous pour appaiser l'ire de Dieu; & duroit ce sacrifice encor à Athenes, du temps de Socrates. Or, quelle est donq toute leur doctrine; sinon, & de seruir le diable, & les creatures, & d'vn seruice vrayement diabolique & execrable? Or sont ces Oracles referez par Oenomaus Payen, qui les auoit recherchez; par Porphyre nostre ennemi, qui par iceux veut nous induire à en faire cas, lequel au commencement de son liure atteste Dieu qu'il n'y met rien du sien: par Chrysippe Stoicien en son liure Du destin, qui par iceux s'efforce de le prouuer; par Zosimus mesmes, qui se plaint tant, de voir leurs bouches closes, & leurs temples fermez. Et ne faut certes s'esmerueiller, si les Peripateticiens, les mettans à l'examen, propofoyent de grands griefs contre ces Oracles; & si les Platoniciens, qui y alloient de meilleure foy, sont contraints de conclurre, *Que non seulement les esprits*

prits impurs, mais leurs dieux mesmes, qu'ils pensoyent estre purs, estoient subiects à mentir.

Venons aux miracles. Au temple de Venus, y auoit vne lampe, qui ne s'estaignoit point, & l'Idole de Serapis estoit pēdie en l'air. En pareille chose se peuuēt faire diuerses impostures: mais nul n'ignore, qu'ēs choses de nature, il ne se voye de telles merueilles; vne fontaine qui allumera vne torche; vne pierre qui pendra du fer en l'air: & ceux qui se sçauent seruir de telles choses, & rassembler les vertuz de plusieurs ensemble, peuent raurir les plus subtils en admiration; comme il s'en voit qui ont trouuē l'inuētion de brusler vne eau avec vne autre, d'arracher vne forte serrure, sans presques y toucher. Or que les Dæmons qui sçauēt plus que nous, se seruēt mieux des merueilles de nature que nous, n'en faut doubter; comme, certes vn Medecin qui cognoit les vertuz des herbes, en fait choses, que le Jardinier, qui mesmes les aura semées & esleuées, admirera, & ne fera pas. Mais voicy vn grand cas: Accius Nauius grand augur en presence de Tarquin, coupe avec vn rasoir vne queux aguisoire en deux. Combien brusle on tous les iours de Sorciers, qui par l'accointance du diable font beaucoup plus; qui estanchent vn tōneau percé, qui retiennent vne lexieue, qui lient les facultez naturelles; & toutesfois nous cōfessent que c'est de par les malings esprits, & les malings esprits ne se desguisent pas autrement à eux? Et de fait, les Anges & les diables ne different pas propremēt de puissance, mais de volonté & d'exercice; comme entre les hōmes, les gens de bien ne different pas des malings, ny en force, ny en grandeur d'esprit, mais certes en l'application de leurs corps & de leurs esprits. L'image  
aussi

Faux miracles.

aussi de Fortune feminine aura parlé, ou celle de Iuno Moneta, &c. & Castor & Pollux auront essuyé les cheuaux des Romains siians de trauail: & la dame Claude, aura tiré la nauire, où estoit l'idole de la Bonne deesse, que tant de ieunes hommes ne pouuoient esbranler. Posons toutes ces choses vrayes, encor que Tite Liue dit, qu'il deuiet vieil, en les contant. Mais nous ne disputons pas si les Esprits peuuet parler par des Statuës; car nous n'en doutons point: ains disons, que ceux qui y parlent sont malings esprits, qui nous destournent à la creature, pour nous faire offenser le Createur: ny que les Esprits ne puissent emprunter des corps, ny qu'ils ne puissent faire des efforts outrepassans la force de l'homme: car les exemples s'en voyent, & plus qu'il ne seroit de besoing. Mais bien que ces esprits sont diables, qui veulent auoir la louiange d'une victoire gagnée, ou d'une peste appaisée, qui n'est deüe qu'à vn seul Dieu; ou la veulent faire donner à vne fortune, qui n'est qu'en imagination; à vne Iuno qui n'est qu'en statuë; à vne bonne deesse, mere des dieux, que les plus miserables hommes, comme auons dit, renieroyent pour mere. Et de fait, ce que le diable, qui empruntoit son nom, se laissa trainer à Claudia, qui auoit si mauuais bruit entre tous, conuenoit tresbien à la vie que la deesse auoit menée, & au but des Dæmons & de leurs miracles; à sçauoir, & pour donner plus de hardiesse à Claudia de continuer sa vie, & aux autres occasiõ de la suiure. L'vn aussi est reputé Dieu, parce qu'il a chassé les locustes; l'autre fait mourir les grenouilles, les hanetõs, les mouches: & de là auoyent les Chananéens leur Beelzebub, & les Grecs leur Iuppiter Chasse-mouche. Vn autre, dit Zosimus, enuoye des oyseaux qui

man-

Iuppiter  
 Ἰουπυτέρου

mangent les sauterelles. Laissons que tous ces effects ont leurs causes particulieres. Mais quels miracles pourestre reputez Dieux? Et à ce conte, que ne le sont aussi ceux, qui par certaines receptes font mourir les serpens, les souris, & les mulots, ou ceux encor qui chassent les vers du corps de l'homme? Mais voulons nous voir les miracles que fait vn Dieu, impossibles, admirables, incommunicables à toutes creatures. Il a fait le monde, & il le ruyne; il a fait la mer, & il la seche; il a fait le Soleil, & il l'arreste: mais, qui plus est encor, il les a faits par sa parole, & du vent de sa bouche les change comme il luy plaist. Ce sont les miracles du Dieu d'Israël, qui n'ont leurs semblables entre les Dieux: & s'ils sont equitables en dispute, il faut qu'ils croyent de ces miracles nos liures, cōme nous croyons leurs liures des leurs. Et voulons nous voir aussi les miracles des bons esprits, & des seruiteurs de ce Dieu là; ce ne sont point habilitéz de main, pour esblouir les yeux, tours de souplesse, prodiges sans fin, sans raison, sans enseignement; mais s'ils frappent, c'est en chastiant les hōmes; & s'ils guarissent, c'est en glorifiant Dieu. S'ils parlent, c'est pour enseigner; & s'ils apparoissent, c'est pour nous conduire à salut. S'ils predisent, c'est comme messagers de Dieu: & s'ils font merueilles, c'est comme executeurs de sa puissance. Et sur tout, tant s'en faut, que comme ces Dieux des Gentils, ils s'irritent d'vne chanson mal entonnée, ou bien d'vn faut mal commencé en leur honneur, que de rien ils ne s'offensent plus, comme nous lisons en nos Escritures, que quād de ce on les remercie, ou admire, dont on doibt remercier & adorer le createur. Aux marques que les Platoniques nous en donnent, cognoistrōs nous encores mieux,

Marques pour  
discerner les  
Dæmons.

si ces

Porphy. liu. 2.  
De l'Absti. li. 2.  
des Sacrifices.  
En l'Epistre à  
Anebon alle-  
gué par Euseb.  
liu. 4. chap. 11.  
Iamblich. liu.  
des Mysteres  
en plusieurs  
endroits.

si ces Dieux estoyent bons ou malins esprits, Anges, ou Diables, encor que ceste secte ait esté trop abusée en leur seruice. Porphyre dit, *Les Demons ou malins esprits s'esioiuent de sang espandu, & de paroles sales & vilaines, baillent des poisons, fournissent de charmes d'amour, incitent à paillardises, & à tous vices, & font à croire que les Dieux & le Souuerain mesmes y prennent plaisir; seignent en outre d'estre les ames de quelques defuncts, ou veulent sembler Dieux. Quelle de toutes ces marques n'auons nous remarquée en leurs Dieux mesmes? Item, Ils se desguisent, tant qu'ils peuuent, en Dieux (c'est à dire en Anges de lumiere;) trompent nos sens & imaginations par quelques vains prodiges: mesmes celuy qui preside sur eux, veut estre estimé le Dieu souuerain. Et cependant ils ne predisent que par coniectures, & sont tous en general subiects à tromper, & à mentir; s'irritent de peu de chose, s'appaissent aussi de vanité. Mais ils ont trompé quelques Poëtes, & Philosophes vains, & par iceux, puis apres le pauure peuple, pour se faire adorer comme Dieux. Qu'est ce tout cela sinon vne vraye description de ceux mesmes qu'il adoroit? Iambliche pareillement qui en a fait l'Anatomie, Ils se transfigurent, dit il, en bons; mais ils viennent pleins de vanterie, & s'attribuent plus qu'ils ne sont; ils sont les braues & s'estonnent de paroles, ils sont les Dieux, & se troublent de legeres passions. Mais, dit encor ce grand Magicien Apulée, Ils s'appaissent de dons & s'irritent d'iniures, ils se pluisent en ceremonies & se courroucent, si on y faut tant soit peu. Ils president aux Augures & aux Aruspices, aux Oracles & aux miracles des Magiciens; sont, en somme, animaux de genre, passionnez, d'esprit, raisonnables d'entendement, aériens de corps, immortels de temps. A qui peut conuenir cela qu'à les Dieux; & que reste il donq, sinon qu'ils estoyent Demons, d'autât plus miserables, qu'ils sont & plus*  
vehe-

Iambliche au  
liu. des Myste-  
res.

Apulée.



vehemens en leurs passions, & immortels en leur nature. Ne peut rester que leur confession propre; & encor ne nous manquera elle point. Apollo donq en plusieurs Oracles recognoist le Souuerain Dieu, comme sous la geenne; & pour se bien vanter, se dit estre vn de ses Anges, comme en cest Oracle sus allegué,

*Nous Anges du grand Dieu quelque parcelle sommes.*

Mais enquis vne fois comme il vouloit estre appelé & inuocé; il respond,

*Appelle moy Damon tout sçauant & tout sage.*

Et en vn autre,

*Sage Damon l'accord du monde & le flambeau.*

Et derechef,

*Nous Demons qui courons toute la terre & l'onde,*

*Tremblons au fouet de Dieu sous qui tremble le mōde.*

Et ce nom toutesfois de Dæmon, estoit si odieux entre les gens de lettres mesmes qui en sçauoyent l'etymologie, qu'on eust fait conscience d'appeller ainsi vn esclau. Mais quand encor nous lisons, que ces Dieux tremblent au nom du Mareit Stygien, c'est à dire de l'Enfer, que Iuppiter mesmes iure par iceluy, & craint de l'offenser; qu'estce sinon que ces Dieux, qui se feignent regner aux cieus, sont tourmentez en Enfer? Or sont aussi cessez les miracles, & les oracles de ces Dieux; & sont periz leurs seruices & sacrifices; & ont en fin les peuples recognu vn seul Dieu, Createur du ciel & de la terre, & conducteur de l'Vniuers, tel que l'adorent les Iuifs: & pour ceste cause s'escrioit cy deuant Seneque, Que ces esclaves Iuifs auoyent donné la loy à toute la terre. Mais qui s'esmerueillera, que celuy qui a fait & le monde & les hommes, se face en fin recognoistre tel qu'il est?

μικράδε θεῶν  
μερὶς ἀγγελῶν  
ἡμεῖς.

πάντα φε,  
παντοδιδάκτε  
ἐνολοίεσθε  
κέλευθι δ' αἰ-  
μοι.

Ἀερονίη κόσ-  
μοιο φαίσφο-  
ρε καὶ σοφῆ  
δ' αἰμον.

August. De la  
Cité li. 9. ch. 19

Ainsi

Ainsi donq, concluons pour tous cestrois Chapitres, Qu'il y a vn seul Dieu, Que cestuy là a esté adoré & seruy & inuoqué du peuple d'Israël, Que les Dieux des Payens estoyét hommes, Que soubs le nom de ces hommes se faisoient adorer les Diabes. En somme, que nostre premiere marque, à scauoir le vray Dieu, ne se trouue qu'en la religion Iudaïque; dont s'ensuit, que toutes les autres n'estoyét qu'idolatrie & vanité. Car quant à ce qu'aucuns alleguent pour excuse, que le seruice des Dieux peut compatir avec le seruice d'vn seul, S'ils sont Dieux, c'est à dire, Anges, ils le prennent à iniure; car ils ne cherchent que l'honneur de Dieu. S'ils sont Diabes, ce sont ennemis de Dieu: C'est dōq se rebeller contre son maistre. Bref, aussi peu s'accorde le seruice du vray Dieu, avec celuy des Gentils; que la lumiere avec les tenebres, la vraye bonté avec la malice, sa volonté tressainte avec leur peruersité extreme; le salut que nous desirons en luy avec la perdition, qu'ils ont acquise en se rebellant.

C H A P. X X I I I I.

*Qu'en Israël estoit la Parole de Dieu pour regle de son seruice: qui est la seconde marque de vraye religion.*

**M**AINTENANT auōs nous veu par les Chapitres precedens, combié l'homme est aueugle és choses de Dieu, & de son salut; quand au lieu du vray Dieu son Createur, & son Sauueur, il a adoré non seulement, les plus viles & basses creatures, mais les ennemis mesmes & de la gloire de Dieu, & du salut humain. Et cecy nous doit d'autāt plus apprendre combié est necessaire en la vraye Religion, la seconde marque que nous auons donnée; Que la parole de Dieu soit la regle de son seruice. Car qui s'abuse

s'abuse tant, que de prendre non vne estoille, mais les tenebres au lieu du Soleil; ne peut certes, qu'il ne s'abuse bien dauantage s'il veut discourir de sa nature, de son cours, & de sa vertu. Et comme celuy qui a failly le chemin dés l'entrée, plus il se haste, & plus il se fouruoye: celuy sans doubte, qui se sera abusé en l'Obiect de Religion, c'est le vray Dieu, plus il parlera de Religion & de seruice; plus il blasphamera le nom de l'Eternel, & plus s'esgarera de son Salut. Les Payens, comme nous auons veu, ont serui au diable, au lieu du vray Dieu: quel seruice aussi s'en est il ensuiuy? ieux, farces, combats, escholes de paillardises, d'incestes, de meurtres, sacrifices sanglans, parricides ordinaires. Si telle estoit leur pieté, quelle pouuoit estre l'impieté entr'eux? Quelques vns par ces extremes meschâcetez ont soupçonné qu'il y auoit de l'abus. Mais que leur a profité cela? Les vns ont dit, puisque Religion consiste en telles choses, il la faut bānir & de soy & du Monde: & de là est sorti l'eschole d'Epicure: C'est tomber d'un precipice en l'autre. Les autres ont sacrifié, comme le vulgaire; & opiné en leur cœur, comme les plus sages. Tels se disoyent Aristote, Ciceron, &c. dont l'un sacrifie en son testament mesmes à Ceres; & l'autre celebre les infames festes de la Deesse Flora. Qu'est ce que se moquer de Dieu, tromper le peuple de guet à pens, & trahir son salut propre? Ils s'en est trouué quelque peu, qui ont lāsché en leurs escrits quelques mots, contre telles impietez, & enseigné, Qu'il y auoit vn seul Dieu: Qu'il n'estoit point serui de ces seruices là. Mais quand ils viennent à donner regle de Religion, où se trouuent ils? l'un parle d'une sorte, & l'autre d'un autre, chacun selon sa fantasia. Ils disputēt & crient

Que ceste marque est necessaire.

prou l'vn contre l'autre, pour s'entre-destruire: mais si vous tirez à part les plus opiniastrés, & les laissez refroidir de leur ardeur; ils vous diront qu'ils sont fort peu asseurez, de ce qu'ils asseurent, Que ce sont opinions d'hommes, & pourtant disputables des deux costez; seulement, qu'en leur opinion ils pensent trouuer plus d'apparence. Bref, de tout ce que les sages du monde ont escrit çà & là, du seruice de Dieu, on trouuera vn bon mot en vn siecle, & vn bon mot en vn autre; mais les recueillant bien soigneusement tous ensemble, encor n'en sçauroit on faire, ny Regles ny Aphorismes, ny à péne de bons problemes. tant est l'homme par sa corruption, & auéglé és choses de Dieu, & negligent és choses de son salut. Si est il, & nous l'auons prouué, Que l'homme est mis au monde, pour seruir Dieu son Createur; & ce seruice nous l'appellons, Religion. Et puis qu'ainsi est, dès qu'il y a eu homme au monde, il y a eu aussi Religion; car la debte est de mesme date, que l'homme; & la debte de l'homme enuers Dieu, c'est vraye pieté & Religion. Et derechef, ne pouuoit ceste Religion estre inuétion d'homme; car les inuétions des hommes qui tendent à leur plaisir, ou vtilité, procedent d'Aphorisme en Aphorisme, de Theoreme en Theoreme, & d'experience en experience; & sont au commencement rudes; & puis se polissent, non par vn mesme homme, mais bien souuent de siecle en siecle, au lieu que la Religion, c'est à dire, le debuoir de l'homme enuers Dieu, non tant institué, que né avec l'homme, pour la gloire de Dieu, & pour son salut; sans laquelle, di-ie, Dieu n'eust pas fait l'homme, & l'homme deuroit auoir regret d'estre fait; deuoit estre parfaicte dès le commencement, & accomplie pour son but; ce qu'elle ne pou-

ne pouuoit estre par le cerueau de l'homme, frappé en son esprit d'ignorance, depuis sa cheute, & en sa volonté de peruersité & malice. Certes faut donq que la Regle du seruice de Dieu, luy fust donnée de Dieu mesmes, qui seul peut reueler sa volonté, faire regle de son seruice, & nous declarer ce qui luy plaist. Or est la vraye Religiõ le vray seruice du vray Dieu; & n'estoit anciennemét ce vray Dieu, comme nous auons prouué, cognu & serui qu'en Israël; & n'estoyent les Dieux des Gentils, que diables; & par consequent leurs Oracles, paroles de diables: S'enfuit donq, qu'entre le seul peuple d'Israël, se doit chercher & le vray seruice de Dieu, & la vraye parole de Dieu; voire qu'ils s'y doibuent aussi necessairement trouuer. Car puis qu'il y a necessairement vne Religion, & en la Religion necessairement vne regle procedante de Dieu, selon laquelle Dieu veut estre seruy, & qu'il estoit serui en Israël, & non ailleurs, en Israël se trouuera necessairement ceste regle, que nous cerchons. Car comme ailleurs il est impossible qu'elle soit, puisque le vray Dieu n'y est point; il n'est possible qu'elle ne soit en ce peuple, puisqu'il y en a vne, & que le vray Dieu y est. Or a le peuple d'Israël, de tout temps, certains liures que nous appellons la Bible, ou ancien Testament, qu'il reuere & ensuit, comme la vraye parole de Dieu, en laquelle Dieu a reuelé aux hommes, comme il veut estre serui & adoré; & sont ces liures continuez de temps en temps, depuis la creation du Monde; & en telle autorité entre les vrays Israélites, qu'ils n'ont creu autres liures quelconques, & pour iceux ont enduré guerres, oppressions, exils, transmigratiõs, morts, massacres, &c. choses qui ne se trouueront entre les autres nations, encor que les

Qu'elle ne  
peut estre  
qu'en Israël.

Legislateurs, en leur donnant des Loix, leur fissent croire qu'elles procedassent des dieux, par ce que c'estoit chose comme confessée entre tous, qu'à Dieu seul appartenoit de prescrire Religio, ou Regle de salut à l'homme. Et pourtant nous pourrions tirer ceste conclusion, dont les premisses sont cy deuant prouuées; Il y a vn vray Dieu, vne vraye Religio, vne vraye Regle de seruir Dieu, reuelée de par le vray Dieu: Et ce vray Dieu n'a esté cognu, & adoré qu'au peuple d'Israël: A Israël donq il a reuelé ceste parole; & icelle doibt estre ceste Bible, ou ancienne Alliance, selon laquelle Israël a esté enseigné au seruire de Dieu. Mais par ce que nous auons à faire à gens, qui seront plus tost forcez par arguments à se taire, que persuadez par raison à croire; comme si Dieu auoit interest à les persuader, pour son hōneur, & non eux à croire pour leur bien propre; deduisons avec le congé du lecteur, ceste matiere tout amplement.

Or premierement, puisqu'il y a vn seruire de Dieu, & qu'iceluy seroit plustost desseruire, que seruire, s'il n'est selon sa volonté; & que sa volonté ne nous peut estre manifeste par nos coniectures, mais seulement par sa parole: ie leur demande en conscience, s'ils auoyent à discerner ceste Parole d'avec toutes autres, à quelles marques pour ne s'abuser point ils la voudroyent recognoistre. Ceste Parole, disōs nous, est la Regle du seruire de Dieu, & le Chemin de salut. A ce seruire est l'homme obligé, dés qu'il a esté créé, à ce but doibt il tendre dés qu'il est né. Sera ce donq pas vne bonne marque de ceste Parole, si elle est plus ancienne que toutes autres loix, & regles, que toutes autres paroles, que toutes inuentions humaines? si aussi elle ne tend à  
autre

Marques pour  
discerner la  
parole de Dieu.

autre but, qu'à glorifier Dieu, & à sauuer le genre humain? si, di-ie, elle retire l'homme de toutes choses, pour l'amener à Dieu; & le destourne de tous autres sentiers, quelque plaisir qu'il y puisse auoir, pour le guider à salut? Mais qui plus est encor, si nous trouuõs en l'Ecriture choses que nulle creature ne peut auoir ny predictes ny dictes; choses qui ne peuuent tomber en entendement aucun; choses non seulement, outre, mais contre nostre nature; y aura il si opiniastre, & si ennemy de son propre salut, qui ne se rende, & qui n'aquiesce, voyãt & la main, & la signature, & le seau de Dieu?

L'entreprends vne matiere outre mes forces: mais plus haute elle est, & plus par sa grace nous aydera Dieu. Et premierement, veu que le monde est fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu, que iamais l'homme n'a peu estre sans vraye religion, ny religion sans parole de Dieu; ie demande, de tant de grands peuples; & de florissans Empires, qui ont donné la loy à l'vniuers, esquels mesmes les lettres, les arts, les sciences ont esté celebrées, S'il s'en trouuera quelqu'un, qui ait eu vne loy par escrit du vray seruice du vray Dieu? mesmes vne parole ou à tort ou à droit, qu'on ait creu estre procedée de luy, i'entens de ce seul Dieu eternal, Createur du ciel & de la terre? S'il se trouuera, aussi, entre les Assyriens, Perses, Grecs, Romains, vne histoire de la religion deduiète depuis le commencement du monde, & continuée de temps en temps & de siecle en siecle? Au contraire, s'il y a Gentil qui ne soit contraint de confesser, que celuy de nostre Bible, qui dernier a escrit, est plus ancien que les plus anciens auteurs celebres par les Gentils? Que si peu qu'ils ont appris de Dieu, ils l'ont eu d'aillieurs: en somme, qu'és

La Bible plus  
ancienne que  
toutes autres  
Ecritures.

choses de la religion, ils ont cheminé à tasts, sans lampe, ny conduicte aucune? Cest argument est traicté au long par quelques anciens : mais pour le soulagement de ceux qui ne les peuuent tous lire, nous le cueillirons icy en peu de mots. LA BIBLE donq commence par la creation du monde & de l'homme; nous amene de temps en temps, & de pere en fils iusques au Christ; nous deduit la diuision des hommes en Gentils & Israélites, en Idolatres & vrays adorateurs du Souuerain, leur reünion future aussi en vn temps, & par vn moyen ordonné eternellement de Dieu à ceste fin; & sont les escriuains, Moyse, Iosué, les Annales des Iuges & des Roys, les Prophetes chacun en son temps, Daniel, Nehemie, Esdras, ces derniers mesmes enuiron l'an trois mille six cens de la creation, & deuant qu'il y eust Annales ou Chronologies du monde, au reste du monde. Je prie tous les Antiquaires de ce temps, qui font si grand cas de l'antiquité des Grecs & des Romains, d'vne vieille medaille, d'vne colonne escornée, & d'vn Epitaphe my-mangé, qu'y ont ils rencontré semblable à cela? Esdras au canon des Hebreux est le plus nouveau de tous; & cependant il viuoit deuant que Socrates enleignast à Athenes. Quelle regle de Religion y auoit il entre les Grecs de son temps, qui le condamnerent par ce qu'il parloit d'vn seul Dieu? Alors estoient Pythagoras, Thales, Xenophanes, ces sept Sages tant celebres en Grece, qui ont dit chacun en toute sa vie, quelque bon mot des mœurs; & de la vie humaine; de Dieu n'en ont parlé qu'en songe, ny ont pensé qu'à la trauerse; n'en ont sceu que si peu, qu'ils en alloient apprendre en Egypte. Là allerent estudier Orphée, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagoras, Platon,



Platon, Heraclite, Démocrite, Thales, Oenopis, &c. cōme ils s'en vantent bien haut en leurs liures. Que puisoyent ils, comme nous auons monstré, en Egypte, que superstition? Et que pouuoët ils donq apporter en Grece? Et quelle y pouuoit estre l'ignorance, puisqu'à si bon marché on estoit reputé sage? De ceste mesme date sont les loix de Solon en Athenes, & peu apres les douze Tables à Rome, que les Romains enuoyerent querir en Grece par l'aduis d'un Hermotimus Ephesien. De Dieu & de son seruice, qui doit estre le cōmencement de toutes bonnes loix, à péne vn mot. de la iustice mesmes, sinon autant que l'interest particulier la gouerne, bien fort peu. Or demanderons nous la regle de pieté aux Grecs & aux Romains, qui trois mil six cens ans apres la creation du Monde, ne sçauent s'il y a vn Dieu ou plusieurs; qui ne sçauent de son seruice, qu'autant que le trafiq d'Egypte leur en a appris? qui au regard des autres sont si nouueaux au mode, & qui pis est, y ont regné trois ou quatre cens ans, sans s'enquerir ny de pieté ny de iustice? Certes retenons tousiours ce point, Dés que l'homme est né, il y a eu religion au monde; car il n'estoit pas né en vain; & pour regle de religion vne reuelation diuine. Car Dieu (comme les Philosophes dient de nature) ne defaut point és choses necessaires. Et pourtant où les hommes ont esté si tard, & Dieu si peu cognu, là ne les trouuerōs nous point. Car quant aux Oracles, c'est à dire, aux paroles des Diables qui les abusoyent, s'ils estoient plus anciens que ces peuples, ils ne parloyent à personne; si neç depuis eux, ils estoient nouueaux: & à la verité par leurs histoires propres, l'origine des faux Dieux de Grece, & de leurs Oracles, est enuiron la

Cicer. liu. 2.  
Des fins.  
Gelle liu. 20.  
chap. 1.  
Denys d'Hal-  
lyc. liu. 1. ch. 2.  
Pline liu. 34.  
chap. 5.  
Pomponius ff.  
De l'Origine  
du Droit.

guerre de Troye, & icelle tombe sur le temps des Iuges, vers les deux mille huict-cens ans apres la creation du Mōde. Les grands Roys d'Assyrie sont plus anciens que les Grecs; car ils tombent au tēps des Roys & des Prophetes d'Israël, au lieu qu'il n'y a rien de notable en l'histoire Grecque deuant la captiuité de Babylone. Mais où nous monstrent ils vne loy du seruice diuin, & cōment l'eussent ils eüe, veu qu'ils reiectoyēt le vray Dieu, & adoroyēt les faux? Mesmes de ces faux là, quelle memoire presques en auons nous, sinon en la Bible, à sçauoir les victoires du vray Dieu contr'eux, & ses Trophées erigez de fueille en fueille, à leur confusion & ruyne? Au contraire, que sont les Roys d'Israël, que Guarends; les Prophetes, qu'Expositeurs de la loy de Moyses; ceux-cy pour la publier de temps en temps, à fin que le peuple ne l'oublie; ce que nous ne voyons en aucune autre nation: ceux-là, pour la faire obseruer, comme celle à laquelle sont obligez les Roys mesmes? Mais si nous reculons, iusques au temps de la publication de ceste loy, sous Moyses; qu'auront les Payens de ce temps là à mettre à l'encontre? Je dis non seulement pour la pieté; mais mesmes pour la iustice, & à pēne pour la societé humaine? Les Atheniens allegueront Cecrops autheur de leur ville; les Thebains Ogyges leur Roy, & d'eux s'appellent les choses anciennes Cecropiennes, & Ogygiennes: nous diront mesmes que lors en Attique nasquirent les peuples hors de terre, cōme fils parloyent de champignons, ou de cigales; qu'attendons nous apres ce mot, qu'ils nous puissent dire du seruice de Dieu, & des choses celestes, puis qu'ils pēsēt auoir germé en terre? Mais encor ne nieront ils pas, que ce Cecrops estoit Egyptien,

qui

qui leur apporta quelques Loix pour le reglement des Mariages, indice certain que c'estoyent gens sauvages ignorans de tout droit diuin & humain; & long temps apres luy, sont leurs Dieux & leurs Oracles: & se taist tout court l'histoire Grecque plusieurs siecles apres, comme vne riuiera, par maniere de dire, qui se perd à trente pas de sa source. Entre les Egyptiens & les Syriens, il y auoit plus de police: mais quant à la pieté, ils adoroyent le Ciel, les Planetes, les Estoilles; qui certes sont faites pour les hommes, & que Dieu pour leur vsage a assubiert à certaines Loix; tât s'en faut que ces dieux peussent auoir donné des Loix aux hommes: & s'ils scauoient quelques choses de plus, c'estoyent Augures, Aruspices, especes de Magie, qui destournent l'homme de Dieu aux creatures; tât s'en faut qu'elles l'adressent au salut. Mais de ce temps là entre le peuple d'Israël, que trouuons nous? Vn Moysé qui ne presche qu'un seul Dieu, & enseigne de par luy, comme il veut estre serui: vne Loy qui definit les bornes de pieté, & de iustice, le debuoir de l'homme enuers Dieu, & enuers son prochain, qui de sept en sept iours est leüe publiquement à tout le peuple; que les Roys ont deuant leurs yeux, les sacrificateurs portent avec eux, les peres enseignent à leurs enfans, les maistres à leurs seruiteurs, les paroissiens, & les frontispices des maisons, & aux estrangers, & aux domestiques. Au plus heureux temps qu'on puisse choisir à Rome, ou à Athenes, ie laisse volontiers leur Barbarie; qu'auons nous, ie ne dis pas en pieté, mais en ordre, en iustice, en police, qui approche de bien loing de cela? Au contraire, quelle Loy y fut iamais publiée, qui ne fust abolie premier que d'estre cognüe au peuple? Et qui y regardoit

doit que les Iurifconsultes? & qui n'auoit violé la Loy premier, que de sçauoir qu'elle fust? Bref, où auons nous leu vn peuple tout iurifconsulte, tout instruit aux Loix diuines & humaines, que ce peuple d'Israël? Et pourquoy, sinon que ceste Loy estoit ou contenoit la regle de salut; qu'il conuenoit que toutes personnes indifferemmét sceussent & entendissent, comme toutes naturellement debuoyét tendre à leur salut? Or de l'antiquité de Moÿse, qui publia la Loy entre ce peuple, ne veux ie point qu'on nous croÿe, mais les Gentils mesmes. Le fonds de l'antiquité de Grece, dient Diodore & Denys d'Halycarnasse, c'est Inachus, qui viuoit vingt generations, c'est à dire, enuiron quatre cens ans auât la guerre de Troye. Or disoit Ptolomeus Mendefius sacrificateur d'Egypte, qui auoit recueilly son histoire des memoires sacrez des Egyptiës, au mesme temps qu'Inachus regnoit en Grece, regnoit Amosis en Egypte; sous lequel, dit il, Moÿse sortit d'Egypte avec le peuple d'Israël. Et le mesme dit Appion Grammairen, ce grand ennemy des Iuifs; auxquels aussi s'accordent Berosse Babylonien, Polemon, Theodote, Ipsicrates & Moschus historio-graphes des Phœniciës, recitez par Eusebe & Africanus. Eupolemus, au liure des Roÿs de Iudée, dit, que Moÿse enseigna les lettres aux Iuifs, les Iuifs aux Phœniciës, les Phœniciës aux Grecs par Cadmus. Et par ainsi ne seroit pas seulement Moÿse le plus ancien en leurs histoires, mais plus ancien que toutes histoires. Et Numenius dit, que Platon, & Pythagoras n'auoyent rien que des Egyptiës & Syriens, & nommément de Moÿse; & recite son histoire presque de mot à mot, telle que nous l'auons en la Bible; disant que c'estoit vn grand Theologien,

legisla-

Denys d'Halycarn.  
liu. 1.

Appion liu. 4.  
de son histoire  
& contre les  
Iuifs.  
Euseb. liu. 10.  
chap. 3.

legiflateur & prophete. Auffi dit Diodore Sicilien, qu'il a appris des Egyptiens (ennemis toutesfois de Moyse & de fa race;) qu'il auoit esté le premier legiflateur de tous; homme au reste de grand cœur, & de treslouable vie; & que les Iuifs le tenoyent comme vn Dieu, soit pour la cognoissance de Dieu qu'il auoit, soit pour son autorité & excellence: Et, dit il, il donna la Loy au peuple des Iuifs; laquelle il disoit auoir receuë de Iah, ainsi appellent ils le Dieu qu'ils adorēt. Et quel estoit ce Dieu, Strabo le nous monstre assez, quand il dit, *Que Moyse se retira d'entre les Egyptiens pour seruir Dieu, les ayant en vain repris de leurs vanitez & folies, & de ce qu'ils attribuoyēt à Dieu des images de bestes & d'hommes, qui deuoit estre adoré & serui autremēt. Bref, Porphyre au liure quatriesme, cōtre les Chrestiens, rend ce tesmoignage à Moyse, qu'il auoit escrit l'histoire des Iuifs veritablement: ce qu'il auoit apperceu en le conferant avec Sachoniathon Berutien, qui recite les circonstances mesmes, qu'il auoit apprises des memoires d'vn Hierobaal, sacrficateur du Dieu de Leui, c'est à dire, du Dieu d'Israël, & des Annales des villes, & des Liures sacrez, qu'on souloit dedier aux temples: & estoit, dit il, ce Sachoniathon, quelque temps apres Moyse, enuiron le temps de Semiramis. Or nous donne icy Porphyre plus que nous ne demandons; car nous mettons Abraham au temps de Semiramis; & Moyse est quelques siecles apres. Les liures donq de Moyse nous conduisent de pere en fils iusques à Abraham, d'Abraham à Noë, de Noë au premier homme, du premier homme à Dieu le Createur, outre lequel on ne peut passer; & auquel, comme nous auōns prouué, traictant de la Creation, il nous faut tousiours*

Strabo liu.16.

Porphyre contre les Chrestiens liu.4.  
Euseb. De la Prep.

reuenir: & en toute ceste deduction, il nous declaire les reuelations de Dieu aux hommes, & les Loix en forme d'alliance, qu'il leur a donnees, à fin qu'ils fussent son peuple, & qu'il fust leur Dieu: laquelle alliance certes, eust esté trop impudemment & imprudemment controuuée, enuers ce peuple dur & reuesche; auquel il ne reproche autre chose: mais elle leur estoit notoire, & en estoient informés dès leur natiuité. Et ne faut icy souspeçonner qu'il ait escrit cela, comme aucuns veulent dire, pour authentifier soy, ou les siens: Car il flestrit Leui son aieul d'une marque d'ignominie, toute expresse en ces mots du Testament de Iacob, *Simeon, & Leui instrumens de violence par leurs desconfitures, &c. Maudite soit leur fureur; car elle est impudente: ie les diuiseray en Iacob, & les espandray en Israël, &c.* comme s'il eust voulu degrader toute sa race; ce que toutesfois rien ne le pressoit de dire: Et taxe l'idolatrie d'Aaron, & les murmures de Marie, qui estoient ses frere & sœur: & repete en plusieurs endroits, que pour sa faute, Dieu luy auoit déclaré, qu'il verroit la terre de Chanaan; mais qu'il n'y entreroit point: Bref, laisse & ordonne Iosué pour successeur, au lieu que selon l'autorité qu'il auoit en ce peuple, il pouoit, ce semble, y installer ses enfans; comme ainsi soit que naturellement nous celons les vices de nos peres, & corrompons les genealogies pour les rendre vertueux, & nous mesmes recommandables par leur vertu; & ne cōfessons nos fautes, ie dis les plus gens de bien, qu'entre nos plus priucz, & le plus tard encor que nous pouons, tant s'en faut qu'à nostre escient nous les publions à la posterité: bref, sommes tant desireux de laisser honneurs & dignitez à nos enfans, que ceux qui n'ont peu estre ambitieux pour

pour eux mêmes, ne se peuuent garder de l'estre pour leur posterité. Or que pouuõs nous conclurre de là, sinon, qu'il a quitté l'honneur de son parentage, & le sien propre, à la gloire de Dieu, & à la verité? Et ores que ne venions pas à cõclurre de plain pied, qu'il escriuoit donq de par Dieu, & non de par l'homme, puis qu'il despouilloit en ses Escritures la nature de l'homme; deuons nous pas au moins conclurre, que celuy qui a postposé les siens & soy mesmes à la verité, pour quelconque consideration que ce soit, ne luy aura preferé le mensonge?

Quelque miserable querelleux contre son propre bien dira icy, Que Moÿse, Iosue, Dauid, Esaie, &c. ayent esté tant anciens que vous voudrez, mais quelle certitude ay ie que ces liures soyent aussi anciens & escrits par eux? Et suffiroit de luy respondre, Comme tu crois que tels liures sont de Platon, d'Aristote, de Ciceron, par ce que de main en main on l'a ainsi creu; vse aussi de pareille equité enuers ceux cy, qu'un si grand nombre d'hommes t'asseure estre venuz d'eux. Mais s'ils ne veulent estre persuadez, encor ne nous manque il point de quoy les forcer. Premièrement i'atteste la conscience & le iugement de toutes personnes, qui sçauent que c'est que decrire, si le style de ces Escritures est pas tel, & si peculier, qu'il ne peut estre aucunement contrefait ne desguisé: & si aucun y a qui en vueille doubter, ie le prie qu'il en face seulement l'essay en vne page, soit en la simplicité de l'histoire, soit en l'ardeur des prieres, soit en l'energie des Propheties. Car il cognoistra incõtinẽt, & en la forme d'escrire, qu'elle aura vn goust nouueau, au lieu du vieil; qui est particulier à chacun temps, & en la matiere mesmes; que nul ne peut auoir ceste naifueté,  
ce zele,

Obiections.

ce zele, ceste efficace, s'il n'est mené de la mesme main, men du mesme esprit, poinct du mesme aiguillon, que Moyse, Dauid, & les Prophetes: bref, que s'il est difficile de supposer vn liure à Platon, à Herodote, à Hippocrate, qu'incontinent, vn qui les aura bien leus, ne le sente & de bien loing, qu'il a esté impossible d'en supposer à ceux-là, qui ont vn style tout esloigné des autres escrits; si on ne veut se faire à croire, que ceste supposition ait esté faite aux mesmes siecles, ou enuiron, que ces Autheurs ont vescu. En ces mesmes siecles voyons comment il aura esté possible. Moyse publie la Loy deuant tout le peuple, il maudit de mort corporelle & eternelle, quiconque y adiousterá, changera ou diminuera. Il oblige le peuple de famille en famille d'y tenir la main. Ses liures sont baillez à chaque lignée, leuz publiquement tous les Sabbats, gardez soigneusement en l'Arche, & l'Arche par toutes les lignées. Et que cela ait esté fait, n'appert pas seulement par son liure, mais par les effects qui en ont paru de temps en temps, & les traces qui en sont encor euidentes entre les Iuifs. Si liure peut estre contregardé de faulxeté, & de supposition; qui sera il, sinon celuy là? qui est gardé par vn million d'hōmes; contreroullé, non par quelques Greffiers seulement, mais par tout vn peuple? Vient apres Iosué qui renouelle la mesme alliance, publie la Loy, & rend tesmoignage à Moyse; les Iuges pareillement à Iosué, Samuel aux Iuges, les Roys & les Chroniques à Samuel, les Prophetes à eux tous. Ces liures s'entre-suyuent immediatement, & sans interruption: & presupposent tous & chacun comme verité infallible, ce qui a esté escrit par les precedens; & ne s'y trouue point comme és autres histoires, que

l'vn



l'un reuoque en double, ou reprenne l'autre; Hel-  
lanicus Ephore, Ephore Timée, & Timée consé-  
quemment ceux qui l'ont précédé : ains Iosué tire  
en certaine & infallible conséquence Moyse, les Ju-  
ges Iosué, Samuel les Iuges, Dauid tous ceux-là, &  
ainsi des autres. Et s'il est question des Prophetes,  
ce ne sont point les liures de nos Astrologues, qui  
s'entreprésentent le calcul, & contreroulent les pro-  
nostiques les vns des autres: Ains, comme ils ten-  
dent tous à vn mesme but, aussi s'accordent ils tous  
en vne mesme chose, mesmes en diuers temps, &  
diuers lieux. Qui plus est encor, de siecle en siecle  
nous voyons le peuple si certain de ceste loy, qu'il  
endure plustost toutes extremitez, que de la quitter;  
qu'il la defend cōtre les Chananéens, les Philistins,  
les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs,  
les Romains. A vne chose tenue si sacrée, defendue  
de tant de vies, & confirmée de tant de morts; qui  
eust esté si outrecuidé, & si hazardeux, que d'y tou-  
cher? Si on dit les Gentils: leur but n'estoit pas de la  
corrompre, ains de la rompre: car quel profit leur  
reuenoit il de ceste péne? & à quelle fin l'eussent ils  
fait? & cōment l'eussent ils corrompuë au veu & au  
sceu de tant de gens? D'auantage qui ne sçait, qu'a-  
uant que ces Escritures vinssent és mains des Gen-  
tils, comme Grecs ou Romains, elles estoient por-  
tées par les exils des Iuifs en diuers païs du monde?  
Si les Iuifs: leur but, & leur felicité estoit de la gar-  
der, & le loyer de qui la corrompt est la mort; &  
quel bien en pouuoit reuenir en la corrompant?  
Mais encor, qui d'eux eust voulu mourir puis apres  
pour vne loy, qu'il eust sceu corrompuë, ou suppo-  
sée? Comme certes, nous ne voyons point en toute  
leur histoire, vn demy siecle seulement, sans perse-  
cutions,

cutions, & guerres pour ceste loy? Et quant à ce qu'on pourroit dire, que quelque hōme rusé d'entre les Iuifs l'auroit fait pour abuser les autres; comment derechef, veu qu'elle n'estoit point comme les ceremonies des Hetrusques, & des Latins, entre les mains de quatre ou cinq Prestres, mais de tout vn peuple, & qu'on n'y pouuoit changer vne syllabe, qui ne peust estre remarquēe par les enfans? Veut aussi que nous ne lisons point, que iamais aucun Roy quelque sage qu'il ait esté, ait presumé d'y adiouster, diminuer, ou changer tant soit peu; comme ainsi soit que toutes les autres loix du monde sont faictes piece à piece, & que les Roys & les Senats se retiennent tousiours le droit de les corriger & changer à leur plaisir, quand mesmes ce ne seroit que pour entretenir leur possession & ne prescrire leur autorité? Que si pour nous oster cest argument on vient à dire, que nos Escritures sont comme vne histoire recueillée des memoires de plusieurs siecles, par vn seul autheur; comme nous voyōs que Beroſe a escrit pour les Chaldéens, Duiſ pour les Phœniciens, Manetho pour les Egyptiens, &c. qu'ils nous dient donq, & ie les en prie, en quel aage peut auoir esté cest autheur? Si au temps de Moysē, de Iosué, ou des Iuges, comment escrit il du regne des Roys? Si au temps des premiers Roys, comment escrit il des derniers? Si au temps des derniers; comment donq s'est il peu faire que les Iuifs deuant ce temps là transportez en lieux si escartez du monde, esbanduz comme les membres d'un Pentheus, par l'vniuers, eussent porté & gardé avec eux les liures de Moysē, qui à leur conte n'eussent esté encores faits, selon lesquels toutesfois ils ont vescu, & instruit d'autres peuples? Je dis, les dix  
lignées

lignées nōmément, espanduës par trois anciennes transmigrations sur la terre, dont les marques sont trop euidentés pour les nier: la première au temps d'Achaz Roy de Iuda, & de Phacea Roy d'Israël, par Thiglath Phalassar Roy des Assyriens, qui trāsporta Ruben, Gad, & la moitié de Manasse: la seconde par Salmanazar au temps d'Osée, qui emmena en Assyrie, Isachar, Zabulon, & Nephtali: & la troisieme peu apres par iceluy mesmes, qui enleua Ephraim, & l'autre moitié de Manasse; tesmoignées & par les antiquitez de plusieurs pays, & par les Chronologies des Hebrieux? Et de ce temps là quel'imprimerie n'estoit point en vſage, quel moyé y auoit il de les esandre, & si tost & si loing? Mais qui plus est, que diront ils, quand au fonds d'Ethiopie, où les Empites n'ont iamais passé, se trouuent de pere en fils les liures de Moÿse, qu'ils dient auoir dès le temps de Salomon, apportez par vne Roÿne de la prouince de Saba? Or est ce trop parlé sur ce propos, & pour ceux qui se payent de raison; car si seulement ils lisent nos Escritures, ils ont de quoy acquiescer, & pour ceux qui n'en ont point; car à qui ne veut riē voir, il est malaisé de rien monſtrer. Mais encor, y en a il, qui nous alleguent, qu'au tēps des Machabées Antiochus abolit la Loy d'Israël, & tous les liures de la Bible; & pensent bien auoir dit quelque chose de grand, & difficile à soudre. Je laisse à penser à tout homme de iugement, s'il est aisé à vn Prince, quelque diligence qu'il y face, d'abolir vn liure quel qu'il soit, veu le naturel de l'homme qui estreint les choses plus on les luy veut arracher: Mais vn liure creu & reueré de tout vn peuple, non pour histoire humaine, mais pour reuelation de salut; pour la verité duquel on ne craint

ny la mort, ny les tourments; comme plusieurs tesmoignerent du temps d'Antiochus; quelle diligence humaine suffisoit pour l'abolir? Posons mesmes qu'il l'eust aboly en Iudée. Posons en tout son Empire; que s'en pourra il encor ensuiure? Veü que les dix lignes sur lesquelles Antiochus ne pouuoit rié, les auoyét portées & espanduës, iusques aux bouts du Monde? veü que les transmigrations des autres deux en auoyent empli les Perles, & les Babylo niens? veü que les Ptolomées caressoyent les Iuifs en Egypte, & leur y donnoyent Synagogues publiques en toute frâchise & liberté? veü aussi que Ptolomée Philadelphie auoit fait traduire toute la Bible en langue Grecque, par les septante Interpretes, & l'auoit mise en sa Librairie, comme en vn Thresor? Bref, veü que les Iuifs estoyent lors tellement espannus entre les Grecs mesmes, qu'à péne y auoit il ville, qui ne les eust receüz, avec leurs Synagogues? Mais quand toutes ces raisons n'y seroyent point; si elle a esté perduë, & abolie, comment s'est elle en vn instât retrouvée? Et qui la pouuoit reicter, comme de l'estomach tout en vn moment? & qui a iamais leu; que les Iuifs se soyent plaints de l'auoir perduë, ou ayent esté en péne de la rechercher? Et pour abbreger; d'oü vient donq que de tant de Grammairiens, qui penseroient estre sages en vn iour s'ils auoyent leu les liures de la Republique de Ciceron; il ne s'en est trouué quelqu'vn plus rusé que les autres, pour les supposer en son nom? Ains plustost disons, Ces Escritures sont plus anciennes que toutes autres; & plus elles le sont, & plus ont elles souffert de mauuais temps: les deluges des Tyrâs ont passé par dessus, & ne les ont peu ny noyer ny effacer. elles ont esté condamnées au feu, &

feu, & n'ont peu consumer. Au contraire, les liures des plus grands hommes, quelque autorité qu'ils ayent eu, se sont perdus; quelque péne qu'on ait pris à les garder, sont venuz bien souuent à neant. Les Chroniques, di-ie, des Empereurs sont peries: & celles de ces petits Rois de Iudée, de ces pàures bannis, de ie ne sçay quels pasteurs mesprifez du Monde, & mesprifans le monde, sont demeurez à la posterité en despit du monde. Faut donq dire, que ces Escritures ayent esté gardées par vne singuliere Prouidence de Dieu, si long temps, & contre tant d'iniures de temps. Et puis qu'il les a seules, & seul gardées depuis la creation du monde iusques à nous, elles nous estoient necessaires; & puis qu'elles estoient reiettrées du monde, & toutesfois viuent & regnent en despit du mōde, elles estoient d'aillieurs que de l'homme, & du monde; c'est à sçauoir reuelations continüées de Dieu à l'homme, de temps en temps, pour sa gloire, & pour nostre salut.

Or gaignōs nous donq ce poinct par tout ce discours, Que nos Escritures sont les plus anciēnes de routes, & celles mesmes sans apparence de meslinge, ny supposition, qui ont esté laissées par Moysē, Iosue & les Prophetes; & veu que dès le commencement y a eu vne religion reuelee de Dieu, & qu'autre ne trouuons nous que celle cy, continuée depuis la creation, iusques à nous; nous pourrions inferer; que ces Escritures, esquelles nous la lisons, sont de Dieu; veu qu'elles contiennent de ligne en ligne, les reuelations d'iceluy au genre humain. Mais passons cestē antiquité, qui n'est qu'une escorce; & venons à la substance des Escritures, qui nous fera foy du lieu, dont elles sont parties.

Lisons donq tous les liures des hommes & anciens

La Bible tend  
toute à 'a gloire  
de Dieu.

ciens & modernes, sinon, autant qu'ils exposent ou suyuent nos Escritures; quel en est le but, quel le subiect, & quel le fil & le discours? Les vns ont escrit pour celebrer les Roys, & grands Capitaines de leur temps: ce sont vanteries d'hômes, rumeurs de peuples, conseils pour s'entre-destruire, ruses pour s'entre-desfaire. Les bons y deuiennent malicieux, les malins encores pires. Quelque petit mot en passant, de la Fortune, qui incline les batailles. De Dieu qui fait les Roys & les desfait, qui tient les entrées & les yssuës de toutes choses, en tout vn gros liure pas vn mot. Qui doutera que ce ne soyent liures d'hommes, qui ne contiennent que les passions, les ruses, les efforts des hommes? Les autres ont escrit, dient ils, pour s'immortalizer. Ils declament pour se faire admirer. S'ils ont rencōtré quelque bon mot pour les mœurs, ou pour la vie humaine; ils le desguisent pour le faire trouuer bon en mille sortes; ils pesent leurs mots à la balance, font venir leurs clauses en cadence, euitent curieusement les rencōtres des voyelles: Qu'y a il de plus enfant en matieres graues que celà? Ils font cependant liures de mespriser l'ambition, & leurs liures mesmes sont ambitieux; de brider les passions, & leurs argumens ne sont que venin & contention. S'ils parlent quelquesfois de seruir Dieu, c'est en sacrifiant aux Diabes, à leurs amours, à leurs amis; comme nous lisons de Socrates, de Platon, d'Aristote. Qui donq ne cognoistra dès la premiere ligne, & à l'ouuerture du liure, que ce sont hommes qui parlent, & bien fort hommes; veu qu'en tous leurs liures ils ne parlent qu'homme? Hommes, die, cerchans la gloire de l'homme, & non de Dieu, preschans vanité & non salut aux hommes? Oyons  
au con-

au contraire l'Escriture, *Au commencement Dieu crea le ciel & la terre*: Que veut dire ce commencement, sinon que le lecteur n'attende point icy les folies des hommes, mais les merueilles du Createur? Et quel autre autheur a iamais commencé ainsi? Herodote commençant son histoire, *Herodote d'Halycarnasse*, dit il, *a dit ces choses*. Quand il ne l'eust point dit, on n'eust iamais soupçonné qu'il y eust rien que de l'homme: car qu'est tout son liure, que vanité; & qu'y a il qui ne soit au dessoûbs de l'homme? Et de mesme façon commencent Hippocrates ses liures De la nature de l'homme; & Timée de Locres, son traicté De la nature & creatiõ du Monde; que i'allegue comme les plus anciens de tous. Mais si nous poursuiuons toute l'Escriture, de bout en autre; qu'y trouuerons nous que ce qui est promis dès le premier mot? Des caracteres, di-ic, vifs & impossibles à falsifier, d'un liure procedé de Dieu, à scauoir sa gloire, & le salut de l'hõme? S'il est question de la gloire de l'Eternel, elle nous deduit la creation du monde, & de l'homme, le peché d'Adam, la corruption du genre humain, le deluge qui s'en ensuiuit, la deliurâce de Noë, la confusiõ des langues, la vocation d'Abraham, & de sa semence, les playes de Pharão, les merueilles d'Egypte. Qu'y a il en tout celà del'homme, & de la vanité, qui le possede? Et qu'y a il qui ne le face, ou humilier deuant Dieu, ou precipiter aux Enfers? Au contraire, que nous monstre tout ce discours, sinon la hauteffe de l'Eternel? ses misericordes enuers les humbles? ses iugemens enuers les outrecuidez? quand nous voyons toute la presomptiõ du monde plonger deuant luy, toute la force des Empires se rendre aux chenilles, & aux reptiles de la terre? Vient apres

Moyse à reciter la Loy que Dieu dōne à ce peuple. En cẽ temps que tous les autres peuples estoient si rudes , d'oũ vient ceste sagesse si extraordinaire, & pourquoy en Israël plustost qu'aillieurs? Mais quelle Loy? comprise en dix Paroles;& en ces dix Paroles, tout ce qui peut appartenir à la pieté & à la iustice, au seruice de Dieu, & au deuoir enuers le prochain. Et sont tous ces gros volumes de Loix, dont on remplit le Monde , sans fonds & sans fin, & qui toutesfois ne traictent que de la iustice, rapportez à ce but là; & n'y a rien qui regorge dehors. Encor sont ces dix Paroles referrées en deux mots, *Aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy mesme.* Monstrent maintenant les Atheniens leurs loix de Draco, les Romains leurs douze Tables, s'il y a vn mot de pieté & de vraye iustice? Monstrét les Grecs & Romains tout ce qui a esté escrit par eux l'espace de mille ans , s'il s'y en trouuera autant qu'en ces deux paroles seulement? Et quãt à nos Philosophes, qui vantent tant les dix Categories de leur Aristote, qui ne sont que fondemens de Sophisterie, & de vain babil; ie leur demande, s'ils ont des yeux, quel cas donq ils doibuent faire de ceste loy, qui ait reduit en si peu de mots, & les cas humains, qui sont infinis; & les choses diuines qui sont incomprehensibles à l'homme tout ensemble? Viēent les Israëlités à s'acheminer en Chanaan soubs Moyse, y sont introduicts par Iosué, & regis & gouuernez par les Iuges & les Roys; & en cẽ discours eschéent beaucoup de choses humaines, entreprises, surprises, sieges, batailles, victoires, conquestes. Icy nous faut il entrer en nous , & par nous en tout esprit humain. Quand nous allõs à la charge, ie dis les plus gens de bien, que disons nous? Seigneur, nous ordonnons

les



les batailles; mais tu donnes les victoires: Ainsi parlent les Chrestiens à cest instant. Mais si Dieu nous a beny, à nostre retour quel sera nostre langage? Je gagnay vne telle colline, i'esbranlay l'auant-garde; par mon conseil, l'ennemy fut desfait. Querelles là dessus se créent à qui aura l'honneur de la victoire. De Dieu vous n'en oyez non plus parler que s'il n'en estoit plus. & les Historiens qui descriuent ces victoires, sont curieux à nōmer iusques aux moindres Capitaines pour n'offenser personne; à descrire l'auantage des lieux, du Soleil, du vent, de la pouffiere; de celuy qui cōduit les coups des soldats, & les conseils des Capitaines; qui balāce les batailles selon sa iustice; & les pechez des hommes qui les menent, ils ne s'en souuiennent du tout point. Je vous prie d'où peut donq venir ce nouuean style d'histoire en nos Autheurs de la Bible; & où l'ont ils peu apprendre, veu qu'ils sont les plus anciens de tous? qui des batailles, & de tous les faicts d'armes donnent la gloire, & deuant & apres au seul Dieu? & d'où viennent ces mots ordinaires, Dieu les donna en nos mains? Dieu est nostre victoire, Dieu est egaleme[n]t fort & grand; & en petit nombre, ces beaux Cantiques aussi, que nous ne trouuerons en nul des Payens, sinon qu'ils escriuoient les guerres de Dieu, & les victoires du Seigneur; & certes, de par celuy mesmes, qui les faisoit? S'ils escriuent de par l'homme; que n'escriuent ils en langage d'hommes? que n'escriuent, di-ie, Moysse, & Iosüe, comme vn Polybe, ou vn Cäsar: & qui les empeschoit; de se donner gloire de leurs hauts faicts? Et s'ils escriuent pour des Roys, & par commandement des Roys, que n'y trouuons nous des Panegyriques de Iosué, de Dauid, de Iosaphat,

d'Ezechias, aussi bien que de Themistocles, & de Miltiades, ou d'Alexandre, & de Traian? Car quel autre loüange y voyõs nous d'eux, sinon qu'ils cheminerent en la voye du Seigneur? qu'ils destruirent les hauts lieux, renuerferent les Idoles, &c? encor que de leur temps nous lisions des actes Heroïques & belliqueux? Et que deuons nous donq conclurre, sinon, comme ces autres liures, qui tendent à la gloire des hõmes; d'eux mesmes, di-ie, ou d'autruy, sont œuures d'hommes; que ceux cy, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu, par le mespris mesmes des hommes, sont œuures de Dieu, c'est à dire, inspirez de par Dieu? Autant en est il des Prophetes, quand ils parlent de quelque secours qui doibt venir au peuple d'Israël; ou de quelque ennemy, qui leur doibt venir sur les bras: Car ils ne dient point, Vos amis vous secourront, ou vos ennemis vous courront sus: mais Le Seigneur vous enuoyera Cyrus pour vous deliurer: Le Seigneur armera les Babyloniens, pour vous affliger. En vain sont vos menées si vous ne vous assurez en luy; en vain les menaces de vos ennemis, si vous vous conuertissez à luy, pour nous assëurer tousiours que toutes choses luy sont subiectes; mesmes que ceux qui luy pensent faire la guerre, la font pour luy, & par luy: Bref, si on les enqueste de l'estat du Royaume terrestre; ils nous respondent du celeste: si on est en pêne de ceste vie, ils nous enseignent de la vie à venir: & souuent pense on, qu'ils ne parlent pas à propos de nos demandes, par ce qu'ils ne respondent pas à ce que nous demandons, mais à ce que deuõs demander. Nous cognoissons à peu près, quel est l'esprit des deuins; & par les oracles des Dæmons, & par ceux qui font profession de deuiner. Les Dæmons,

pour

pour répondre à quelques curiositez, demandent des sacrifices. Les Astrologues se font rechercher des Princes. Qui lit les choses futures aux mains, & qui au visage, qui aux entrailles des bestes, & qui és signes du Ciel. Mais qu'y a il ordinairement de plus vain, & de plus enflé que ce genre d'hommes là? quelles cōtentions entr'eux? quelles contradictions en leurs presages? Mais qui d'eux auons nous veu, qui n'ait esté mercenaire? qui ait mesprisé la mort, pour denoncer l'ire de Dieu à vn Prince? qui ne l'ait flatté en ses pechez pour en tirer proffit? Quel aussi qui ait donné gloire à Dieu, & non à son art, de ce qu'il sçauoit, & reietté l'honneur qu'on luy en vouloit faire; cōme vn tort insigne? Tesmoins soyent, Apollonius, Apuleius, Maximus, & autres: qui iamais n'ont recherché par leurs predictions, que des statües de leur nom aux Halles des villes, & des pensions aux Cours des plus vitieux & detestables Princes. Et que dira on donq de ces gens icy, qui vont annoncer franchement la ruine aux Estats, & la mort aux Princes; qui partent de leur aise expres pour leur aller denoncer l'ire de Dieu, qui de tout ce merueilleux sçauoir, n'ont autre raison, sinon, le Seigneur nous a dit; autre loyer que la gloire de Dieu, mesmes conioincte le plus souuent avec leur mort? Venons aux poësies de nos Escritures, & viennent les Payens à confronter les leurs: qui doute encor qu'ils ne rougissent de honte? ie laisse l'art, la mesure, & l'antiquité, qui ne sont que superfices, & plus belles toutesfois és nostres qu'és Grecques ne Romaines, que sont celles, que plus nous leur enuions, que vanteries d'hommes? loüanges controuuées? amours non plus humains, mais indignes d'hommes? L'vn chante les despits d'Achille: l'autre,

tre, les erreurs d'Enée: vn autre, les amours de Paris & d'Helene: & a celà passé si auãt en vsage, qu'il semble impossible d'estre Poëte & Theologien, mesmes historien tout ensemble; tant nos ioyes & nos chants sont naturellement esloingnez de Dieu, & de verité. Que dirons nous donq des Poëmes de Dauid principalement, si nous considerons qu'il est deuant tous ceux là; c'est à dire, que ce n'est pas imitation, mais affection simple? Cerchons nous des Chants de victoire; nous y en auons, mais au Dieu des Armées: des Chãts nuptiaux, il n'en manque point; mais de Dieu, & de ceux qui le craignent: des amours ardentes, c'est l'amour mesmes, mais embrasé de Dieu mesmes: des pastorelles, il en est plein, mais de l'Eternel pour pasteur, & d'Israël pour troupeau. L'art y est si excellent, que c'est excellence de le traduire. Les affections si viues, qu'elles esteignent & estouffent toutes autres. S'il escriuoit de par l'homme, n'auoit il pas aussi beau subiect qu'Homere? Son duël de Goliath, ses victoires des Philistins, ses amours de Bersabée, &c. Et doubtôs nous qu'il ne fust subiect à des passions, & composé de mesme paste que nous? Ou estoit il stupide, qui nous reueille tant? sans amour, & sans hõneur, qui ne parle iamais d'autte chose? mais certes vn autre Esprit battoit dedãs ses venes; vn autre feu penetroit ses moiïelles: & nul ne sçauroit nier lisant ses Psalmes, si vifs, si ardents, si pleins d'affectiõs, puisqu'il adresse ses amours & ses vehemëts desirs aillieurs, qu'il auoit veu vne beauté, conuoité vn honneur, gousté vn plaisir, autre qu'humain.

Or n'ont dõq tous ces liures autre but que l'hõneur de Dieu, contre la nature de l'homme, qui despoüille Dieu de sa gloire entant qu'il peut, pour  
 s'en ve-

s'en vestir, & de rien n'estant conuoiteux que de gloire. mais venons à l'autre but, qui est comme subalterne, à sçauoir le salut des hommes. Veu dōq que nous difons que le but de l'homme en ceste vie, c'est son salut: si Dieu luy a laissé quelque parole, s'il luy a donné quelque reuelation, à quoy la de-uons nous plustost recognoistre, sinon qu'elle l'es-claire au chemin de salut, & le destourne de toutes les trauerſes & fausses rues, qui le pourroyēt diuertir de son but? Or quel est le liure, lisons les hardiment tous entre les anciens Payens, qui ne nous amuse aux cabarets & aux tauernes; qui ne nous y face passer les iours & les nuicts; comme si nous n'auions autre ſciour à chercher: & quel autre liure nous ramentoit nostre chemin que cestuy seul? Nostre salut, c'est nostre but; l'vn & l'autre de viure immortellement vnis avec Dieu. Commēt le nous ramenteura Aristote, qui nous laisse en doute, s'il y a immortalité ou non; qui met nostre but, en ie ne ſçay quelles meditations, de Logique, peut estre, & de Physique comme les siennes? Et comment Platon, qui luy mesmes se laisse emporter à l'erreur commun; ou Seneque, quoy qu'il hausse ses ailes bien hant; qui veut que le sage face le fol, l'intemperant, le luxurieux, s'abandonne à tous les vices du monde pour faire ses affaires? c'est à dire, fust ce à son dam, & en blasphemant Dieu mesmes? Mais oyons les Escritures ſainctes, & nous cognoistrons de ligne en ligne, que ce ne sont point guides mal-asséurez du chemin, qui disputent sur le premier quarrefour, s'il faut tourner à droicte ou à gauche; ains guides certains, qui nous peuuent tirer des bourbes, & des forests de ce monde, non seulement en nous menant par la main, mais nous ſeruant & de guide

Et au salut du  
genre humain.

Senieque en ses  
Exhortations.

de guide & de lampe & de chemin ensemble. Dés l'entrée donq elles nous dient que Dieu ayant créé le Monde, crea l'homme de la pouldre de la terre, & le fit à son image & semblance, luy dōnant puissance sur tout ce qu'il auoit créé icy bas. C'est luy apprendre dés le premier mot, qu'il doibt tout à Dieu; que son heur est de le seruir, & que son but est autre que des animaux, à sçauoir Dieu mesmes. De là elle nous amene à nostre rebellion, & à la péne qui en est ensuyuie; à sçauoir qu'en cherchant nostre bien aillieurs qu'en Dieu, nous sommes tombez en tout mal. De l'immortalité des ames, ny de la Providence de Dieu, vous n'y en voyez pas disputer; mais, par ce que ce n'est pas vn Probleme, comme entre les Philosophes; ains, à qui conçoit qu'il y a vn Dieu, comme fait tout homme, vne Maxime indubitable, & laquelle il conuient aux hommes non de disputer, ou enseigner, ains pratiquer & exercer toute leur vie. Henoeh donq endure beaucoup au milieu d'vne generation peruerse pour seruir Dieu, & par priuilege est rauy de ceste vie. Pourquoi? sinon pour vne meilleure? Abraham, Isaac, Iacob, errent de place en place sur la terre. Seroit ce pour l'esperance de Canaan? Mais qui voudroit tant de mal pour sa posterité? pour vne promesse qui ne doibt escheoir de quatre cens ans? C'est donq qu'ils se fondent sur vn autre heritage. C'est ce que Dieu dit à Abraham, *Je suis ton loyer tresgrand*. Moyse approcha plus pres de ceste promesse; il vit la terre, mais du haut d'vne montagne. Pourquoi languir quarante ans en vn desert au milieu de mille murmures, prest à estre assommé à toutes heures par les siés propres pour mourir sur le bord de son espoir? Il auoit donq veu vne autre terre de plus pres, à laquelle

quelle il aspirait; & possédoit par foy en l'autre vie, mieux qu'il ne perdoit en celle-cy. Ainsi est il de Iosué, des Iuges, de Samuel, de Dauid, des Prophetes; desquels toute la vie n'est pas comme des Philosophes, vne dispute d'eschole, mais vne pratique de ceste foy, Que le but de l'homme n'est point icy, & que nostre salut ne sy doibt point chercher; mais qu'il le nous faut chercher en Dieu, & retourner à luy pour en iouir. Là tendent les preceptes donnez à l'homme: *Tu aymeras Dieu, dit la Loy, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta force.* Pourquoi? Pour estre opprimez de Pharaon, tracassez au desert, battus des Philistins, ruinez par les Assyriens, transportez par les Babylo niens, foullez aux pieds de toutes nations. Si l'amour de Dieu ne nous apporte autre chose; quel acquest y a il d'estre son peuple? Mais c'est pour nous monst rer qu'icy bas ne gist pas nostre salut, que ces hostes qui nous rient à l'entrée, nous couppent la gorge au liét: que le loyer de ceux qui seruent Dieu, n'est pas le monde, ny chose du monde, mais celuy qui a fait l'homme, & le mode. S'en suit l'autre precepte: *Tu aymeras ton prochain comme toy mesmes.* Qu'eust dit Carneades, ou que n'eust il dit, s'il eust examiné ce precepte? Ce Philosophe estant vn iour enuoyé Ambassadeur des Atheniens à Rome, fit vne harengue de la iustice deuant Caton le Censeur, & en dit merueilles. Le lendemain vne autre, où il prouua, que ce n'estoit que sottise & vanité; autrement qu'il faudroit que les Romains reuinssent aux cabanes; & que la marchandise, & tout ce qui fait florir les villes, allast à neant. Qu'est ce donq de ceste loy, qui s'estend si loing? qui ne dit pas, Ne faites à autruy que ce que voulez vous estre fait; mais faites pour autruy, ce que voudriez pour vous

vous mesmes? Et de fai&ct, si nostre salut gist icy, quelle plus belle loy que de s'aymer & les siens? de ployer tous les affaires de ses voisins à son proffit? & quelle plus friuole, que de mesnager pour autruy; c'est à dire, procurer souuent son propre dommage? Mais ce Philosophe ignoroit que pieté est la racine de iustice; & que charité n'est qu'une reuerberation de l'amour, que nous deuons à Dieu sur le genre humain, qui est son image. Et le but aussi de ce commandement restreint en vn mot; & espandu par toute la loy d'Israël, n'est autre, que de nous monstrier, que nostre principal mesnage est aillieurs qu'icy; puisque nous y aimons toutes choses pour nous, & deuons aymer autruy cōme nous, & nous mesmes pour Dieu, qui est le seul & vnique bien de tous. Or là nous conduisent toutes les Escritures; soit par l'authorité de la loy, soit par l'exemple des saincts personages; soit par les exhortations des Prophetes: & n'y a ligne, qui ne nous tire l'oreille pour nous esueiller du sommeil de ce monde; qui ne nous arrache du bāq & de la table, & des gluantes vanitez, où nous nous attachons, pour nous ramener à la gloire, & iouissance de Dieu, qui est nostre salut. Veu donq, que naturellement nous pensons si peu à ceste gloire de Dieu, quel est ce liure qui ne parle d'autre chose? Veu que nous sommes si auant plongez au Monde, & le Mōde en nous, quel est ce liure qui nous en retire à toute heure? Et quel fera l'hōme, sinon inspiré d'aillieurs, que de l'homme, & du monde, qui denonce guerre & à l'homme & au monde? Certes, disons donq, que ces Escritures sont vrayement inspirées de Dieu, qui ont des caracteres si expres de luy, & si cōtraires, à la main, aux traicts, & à l'escriture de tout le Monde.



*Qu'en tout le progrez de la Bible, ou ancien Testament, y a des choses qui ne peuvent estre procedées que de Dieu.*

**O**R auions nous appris cy deuant par la consideration du Monde vniuersel, que toutes les creatures tendēt à la gloire de Dieu, & par la recherche de l'homme, que son salut n'est autre que d' adherer à luy. Maintenant donq, que nous voyōs, que ces Escritures nous preschent ce que nous auōs leu, & au monde & en nous mesmēs; quel argument nous doibt ce estre, que celuy qui a fait & le mōde, & les hommes, a fait aussi ces Escritures, pour les régler? Que celuy qui a parlé à tous peuples par ses Creatures, par ces Escritures a voulu se manifester de plus pres à eux? Et veu que ces Escritures nous commandent d'aymer Dieu de tout nostre cœur, & que les Creatures cy deuant nous y ont déclaré obligez; c'est à dire que les Creatures enseignent ce mesmes que commandent ces Escritures; que pouuons nous dire, sinon que ces deux liures ont vn mesme Autheur? Mais que nos yeux estans tellement esblouis de nostre cheute, que les Creatures nous estoient vn liure clos, ou vn Chifre, Dieu nous a donné ses Escritures, pour s'accommoder à l'imbecillité de nostre veüe: & nos volonteiz estans totalement destournez de luy, a esté besoing qu'il nous ait commandé nostre salut, que selon nostre premiere origine, à la veüe seule du premier liure nous deuions conuoiter & poursuiure? Mais par ce qu'encor pourra on dire, que ces liures sont plustost œuures de gens de bien, & craignans Dieu, que de Dieu mesmes; voyons s'il n'y a point en icelles quelques marques propres & peculieres de l'Esprit de Dieu; i'entens incommunicables à toutes

toutes Creatures, sinon par inspiration diuine. Car tout ainsi qu'en matiere de faiçts, y a certains miracles, esquels les plus meschås recognoissent le doigt de Dieu: ainsi en matiere de paroles, ou Escritures, y en peut il certes auoir de telles, qui ne peuuent proceder que de Dieu mesmes. Commençons par le style. Es affaires humaines nous auons deux sortes d'escrire: Les inferieurs ou les egaux s'esforcent de persuader par viues raisons; car ils sçauent que leur autorité ne leur donne pas foy. Les Princes, de pure autorité veulent estre creus en ce qu'ils dient; car ils pensent auoir les choses humaines en leur main, & parler comme de leur propre; & cuidoient en perdre quelque chose, s'ils alleguoient raison. Et és sciences humaines, c'est le mesme: car le Medecin est creu du patient, sans alleguer pourquoy; mais d'vn autre Medecin, il ne le fera pas: & le Maistre pareillement creu du disciple des choses mesmes qui luy seroyent disputables avec vn compagnon. Tant plus dōq aura lieu ceste regle és choses diuines, qui surpassent & l'entendemēt des disciples, & le sçauoir du docteur mesmes. Aussi voyōs nous que les Philosophes montent des choses euidemment cognuēs aux moins cognuēs, des principes aux conclusions: & pourtant Aristote voulant prouuer, Qu'il y a vn Dieu, en a fait vne vingtaine de liures: & Platon parlant des choses diuines, veut que les Oracles anciens soyent creuz, & non son dire propre: C'est que les hommes naturellement cognoissent bien qu'ils ne meritent d'estre creus, que autant qu'ils prouuent, mesmes és moindres choses; & pourtant qu'ils seront ridicules, s'ils pensent parler d'autorité és diuines. Maintenant donq, comme ainsi soit, que tel soit le style, & de tous hommes

Style des Escri-  
tures.

hommes en leurs discours, & de tous les Philosophes és choses hautes; qui sera cest Auteur de nostre Bible, qui veut & pense estre creu à son simple mot, & de choses qui excedent, & la creance naturelle de ceux qui escoutent, & l'entendemēt de tout homme qui entreprendroit d'en parler? Dieu a creé le ciel, & la terre: L'homme est decheu de son origine par le peché. Si tu es homme, qui te croira, si tu ne prouues? Et toutesfois il appert, qu'il escrit pour estre creu; car il commande mesmes de croire: C'est donq par autorité, & non par persuasion. Et nul cependant n'est creu à son simple mot, que des choses qu'il a & en sa puissance & en sa cognoissance. Celuy donq, qui des choses qui passent l'homme; des choses, di-ie, de Dieu & du salut; veut estre creu d'autorité, & par ce seulement qu'il les dit, voire plus creu sans preuue que les autres en prouuant, doit estre le Prince & le pere de l'homme, & non pas l'homme. Or, qui ne voit ce fil en toute l'Escriture; & où est le Syllogisme ou la demonstration en icelles? sinon celles cy certes, plus fermes que tout Syllogisme, & plus necessaires qu'aucune demonstration, Le Seigneur a dit, & il a esté fait: Le Seigneur a parlé, & il veut estre creu? Et quel autre liure trouuons nous qui procede de mesmes, encor que quelques abuseurs long temps apres l'ayent voulu imiter?

Nous auons aussi plusieurs liures des mœurs escrits par les Payens. Comment procedent ils contre le vice? & comment pour la vertu? Ils definissent, ils distinguent, ils disputent du genre & des especes, du milieu & des extremités. C'est parlé de compagnon à autre: & s'ils pechent contre les regles de Logique, ils craignent d'estre repris. Les loix parlent

Commandemens & Loix  
en l'Eſcriture.

Vn peu plus expreſſement, Qui deſrobera payera le quadruple, Qui tuera ſera puny de mort. C'eſt que ceux-cy ont de l'authorité autant qu'ils peuuent, & ceux là ſeulement autant qu'ils prouuent. En ſomme, autant ordinairement ſ'eſtend noſtre parole que noſtre puissance, & pourtant autrement parle le Maïſtre au Diſciple, que le Prince au ſubieſt, l'Orateur que le Senat au peuple. Quel eſt donq, ie vous prie, ce liure, qui parle à tous hommes egale-ment, Roys & ſubieſts, grands & petits, ieunes & vieux, doctes & ignorans, ſi ce n'eſt qu'il les ſurpaſſe autant l'un comme l'autre? qui ne prie & ne perſuade perſonne, mais commande ou defend abſoluément à tous? mais qui plus eſt, qui ne dit pas; Tu ſeras nourry en la maiſon de ville ta vie durant; ou tu ſeras en priſon perpetuelle, mais tu viuras ou mourras eternellement & à iamais? En quel autre liſons nous tels commandemens? en quel autre telles pénes, & tels loyers? Et ſi chacun parle ordinairement, ſelon que ſa puissance s'eſtend; de qui eſt ceſte parole, qui oſe ou promettre ou menacer choſes eternelles, que de l'Eternel meſmes? Si c'eſt vne creature qui ait ainſi parlé, ſera elle pas bonne ou mauuaïſe? Si mauuaïſe, comment defend elle le mal ſi rigoureuſement, comment ſi expreſſement commande elle le bien; ou pour mieux dire, comment fait elle ſon but de la gloire de Dieu & de noſtre bien? Si bonne, comment? veu qu'elle s'attribue ce qui eſt à Dieu? ce qui eſt incommunicable à toute creature, qui eſt ce peché meſmes qui a precipité, & le Diable en enfer, & l'homme en ruyne? Que ſi ce n'eſt creature ny bonne ny mauuaïſe; que reſte il donq, ſinon que ce ſoit le Createur? Or quel eſt le fueillet de l'Eſcriture, où nous ne rencontriôs  
tels

tels propos? & de là voyons nous aussi entre les observateurs de ceste loy, ce qui ne se lit d'autres quelconques, qu'ils ont abandonné leur vie, & encouru la haine & le mépris de tout le monde plus tost que de la violer ou mespriser: à sçavoir, certes; & ne s'en peut donner autre cause, par ce qu'ils s'asseuroyent de servir vn Legislatateur, qui n'auoit pas seulement, comme les autres, puissance sur l'escorce de l'homme, & sur ceste miserable vie; mais & vne vie eternelle, & vne mort immortelle en sa puissance. Le mesme appert encor, de ce que les loix qui sont es Escritures, données à l'homme, ne sont point commandées à l'exterieur, mais penetrent iusques au cœur de l'homme. Elles requierent des sacrifices; mais elles preferent obeissance; des ieunes aussi, mais de peché; vne circoncision, mais du prepuce du cœur: bref, elles defendent pour recapitulation de tous pechez le desir & la conuoitise: ce qui certes, comme ailleurs auons dit, ne se trouue en aucune loy des Payés. Qui sçait, ie vous prie, l'anatomie & les cachettes de nos cœurs; que qui les a faitts; & qui voit en l'homme, que le createur de l'homme? Et qui fut iamais ou l'homme, ou le diable si outrecuidé, que de prescrire loy aux pensées? Mais tout celà reuient tousiours à ce but, Que celuy qui parle ainsi d'autorité; qui menace de choses qui excèdent l'homme, & fait loy à celles que ne penetrons point; doit necessairement pouuoir ce que ne pouuons point.

Derechef, combien de doctrines auons nous en ces Escritures, qui ne peuuent naistre en l'esprit humain, & n'y peuuent estre venues que d'enhaut? Et si elles ne peuuent estre nées en l'esprit; comment sorties de la main ou de la bouche? Qu'il y ait vn

Doctrines plus  
qu'humaines.

Dieu, nous le pouuons bien dire: car entrans dedans nous, nous l'y trouuons; & sortans tant soit peu, nous le rencontrons par tout; mais qu'en vne essence il y ait trois personnes, vn Perc, vne Parole, vn Esprit, comment peut il naistre en l'imagination de l'homme, & qui onq s'en seroit peu auiser? Aussi des creatures nous venons à vn Createur, des mouuemens à vn repos, des nouueutez à vn commencement; & là subsiste la ratiocination de l'homme: mais encor que le premier homme ait peu sçauoir de quand il estoit créé; comment aura il sceu de quand fut créé le monde? Et ores que par les nouueutez nous le iugions nouueau; qui eust iamais osé coter le premier iour, & la premiere heure, & en quel esprit eust peu tomber ceste Chimere là? Et de fait nous auons és anciens diuerses Chimeres de la creation, selon que diuerses ont esté les opinions des Philosophes, & les imaginations des peuples: mais, qui iamais auant ce liure a commencé vne Chronologie; ou vne histoire du premier iour du monde, bien qu'il fust d'accord de la creation d'iceluy? Et veu que le but de tout historien est d'estre creu; qu'estoit ce commencer vne histoire par là, que perdre son credit dès l'entrée, si la maiesté de l'Authéur n'eust seruy de Guarend? Pareillement, que l'homme pour paruenir à son but, eust besoing de l'entremise de Dieu mesmes, il nous appert par l'imbecillité de nostre nature. Mais que pour appaiser sa iustice, il faille qu'il descende & qu'il prenne chair humaine, Qui le pouuoit dire que Dieu? & qui en pouuoit estre creu que luy? Ainsi est il de la conception d'une vierge, d'une promesse à escheoir au bout de quatre cens ans, d'un Messie à venir, & choses semblables, qu'il ne viendroit iamais en

la teste

la teste d'un homme d'escrire; tant elles sont loing du sens humain, ie dis de soy mesmes & sans imitation. Et i'ose dire, Que qui lira diligemment les Escritures avec intention de les noter, trouuera en chaque liure, plusieurs propos; lesquels selon son iugemēt ne fussent iamais tombez en esprit d'homme, dits toutesfois, & par gens sages, & qui les croyoyent fermement, & vouloyent estre creuz en les disant.

Que dirons nous donq de la Prophetie ou vraye diuination qui est semée par toutes ces Escritures? c'est à dire de l'esprit de Dieu, qui est espandu d'un bout en autre? non, di-ie, en feuilles esparses, comme des Sibylles, mais qui adressent toutes en un, encor qu'elles soyent prononcées, & en diuers tēps, & de diuerses personnes, & en diuers lieux? le laisse ceste premiere de la semence de la femme, qui briserait la teste du Serpent, &c. & semblables, appartenantes à la redemption de l'homme par le Messie; par ce que ceste doctrine aura cy apres son propre lieu: & n'allegueray que choses ià prouuées & hors de controuerse. A Abraham est donnée ceste promesse, *Ta semence seruira en terre non sienne; & y sera affligée par quatre cens ans; puis ie iugeray les gens ausquels ils seruiront, & au quatriesme aage ils retourneront icy.*

Quel Oracle a iamais predit si precisement, si clairement, & de si loing? Et toutesfois à poinct nommé est ceste Prophetie accomplie: & ne se peut dire qu'elle soit supposée; car Moysse menant le peuple par tant de traueses, n'est fondé en autre chose: & falloit bien qu'il leur parlast d'une Prophetie commune entr'eux, & baillée de main en main; puis qu'il prend tout son theme, & de parler, & de faire là dessus. Et de faict, cōme elle est receüe par Abraham,

Prophetie semée par toute la Bible.

Genes. 15.

Genes. 49.

ham, elle est refueillée par Moÿse; & Iosué en est l'executeur. Iacob fait son testament en Egypte. Autant de mots, autant de Propheties; non pour ses enfans seulement, mais pour leurs lignées: mais ie n'insisteray que sur vne. *Tuy Iuda, tes freres te loueront, & les fils de ton pere te feront reuerence; & le sceptre ne sera point osté de Iuda, ne le Legislatteur d'entre ses pieds, iusques à ce que Silo vienne.* C'est en somme, Que le Sceptre sera en Iuda, & qu'il y aura iurisdiction en iceluy, iusqu'au temps du Messie. Et ainsi l'interpretent les Hebrieux. Si estoient, Ruben, Simeon, Leui les aînez de la maison: c'est donq cõtre nature. Et Moÿse, qui tira le peuple hors d'Egypte, estoit de Leui: & Iosué, qui l'introduit en Canaan, d'Ephraïm: & les Iuges suscitez tantost d'une lignée & tantost de l'autre: & Saul premier Roy esleu du peuple, de la lignée de Benjamin, qui estoit le plus ieune: C'estoit donq pour esbranler grandemét la Prophetie. Cependãt le Sceptre passé de Saul en Dauid, d'un Roy en un ieune Berger de Iuda; & y est establi. & perpetué malgré les murmures des dix lignées, la reuolte d'Israël, & la captiuité de Babylon mesmes. Et quant à ce qu'il dit, *iusques à ce que Silo vienne*, suffit, iusques à un autre endroit, q̄ deux mil ans apres, la race de Iuda gouernoit encor en Israël, & auoit aînesse & genealogie certaine; ce que nous ne lisons d'autre race du monde. Icy, dirõt ils, Qui nous assurera que Iacob ait dit celà? Mais si ie leur dis ainsi de leurs histoires, que scaurõt ils plus? Et quel acquest auroit eu Moÿse de le controuuer, luy qui est de Leui, & qui baille la charge à un d'Ephraïm; qui eust esté plustost pour faire murmurer Iuda cõtre luy, qui estoit la plus forte lignée, l'authorizant & par un Testamēt & par un Oracle? Ou  
si c'est



si c'est pour gratifier Iuda, que ne craint il d'offen-  
 ser Ruben, Simeon & Leui; ou que ne fait il tomber  
 cest Oracle sur Leui, pour s'authorizer? Mais quelle  
 gratification encor, veu que Iuda en est excluz pour  
 l'heure, & n'y reuiet de mille ans apres? Certes, ces  
 circonstances bien pesées, ou iamais Oracle ne fut  
 sincerement rapporté; ou si aucun le fut iamais, ce-  
 stuy cy le doibt estre. Et quant à ces bons Philoso-  
 phes, qui veulent que la prophetie se face par vne  
 conionction de l'entendement, qu'ils appellét Pos-  
 sible, avec vne intelligence séparée, par le moyen de  
 l'imagination; & que pour la debilité de la vertu  
 imaginatiue, les vieillards ne puissent prophetizer;  
 que dirôt ils icy de Iacob, plus vieil que nul de leur  
 temps, & qui toutesfois voit si clair & de si loing?  
 Car si leur doctrine est communemēt vraye, & ce-  
 pendant il prophetize; s'ensuit il pas que sa prophe-  
 tie est irreguliere; & vient de plus haut, que ceste in-  
 telligence pretenduë; à sçauoir de Dieu? Et si elle est  
 reguliere; s'ensuit il pas que leur doctrine est fausse;  
 c'est à dire, que prophetie ne viét pas de la force de  
 nostre imagination, ny de nous, veu qu'elle ne se  
 debilité point avec nous; ains d'une inspiration di-  
 uine? En ses benedictiōs ne se doibt pas aussi passer  
 de leger; que Iacob parle des partages de chacun de  
 ses enfans en la terre de Chanaan, cōmes'il les eust  
 faits luy mesmes; assignant à l'un la coste de la mer,  
 à l'autre les terres de labour, à l'autre les vignobles,  
 selon que le sort les leur distribua quelques siecles  
 depuis. Car de qui le pouuoit il sçauoir, que de ce-  
 luy qui preside sur le sort? Et veu que les Predictiōs  
 Astrologiques, comme enseigne Ptolomée, sont en-  
 tre le necessaire & le contingent; & qu'il n'y a rien  
 plus contingent que le sort; quelle est ceste Astro-  
 logie,

Rab. Moses sur  
 le liure d'Ab-  
 bacher.

Genef. 48.

logie, qui iuge & de si l'og temps & si certainement du sort? Mais quand nous lisons au precedent Chapitre, que Iacob benissant les fils de Ioseph, Manassé & Ephraïm, prefere le puisné Ephraïm à son aîné; & admonesté par le pere, luy replique qu'il ne s'abuse pas, mais que le petit frere sera plus grand, & que sa semence sera multitude de gens. Quel art mouuoit Iacob à le dire; ou quel profit Moÿse à le controuuer? Si on dit Phÿsionomie, ou Iudiciaire; le bon homme auoit perdu la veüe: mais quels lineaments prononcent pour toute vne race, & quelles constellations pour des peuples auenir? Si on dit que Moÿse ay moit l'vn plus que l'autre: Et les deux dont est question estoient pieça morts; & les peuples qui en deuoyent sortir, ne faisoient que venir. Cependant la Prophetie se trouue accomplie; car la lignée d'Ephraïm est tousiours plus forte que de Manassé; comme il se voit par tout le fil de l'histoire: & en fin, le royaume des dix lignées fondé principalement sur elle: & toutes les fois que Moÿse, Iosué, les Roys, les Chroniques, &c. parlent de ces deux enfans, le puisné est nommé deuant l'aîné, en cōfirmation de ceste parole: ce que sans doute la lignée de Manassé n'eust pas enduré sans protester, s'elle n'eust pensé acquiescer à la volonté de Dieu, & non à la fantasie d'vn homme. De Moÿse que dirons nous? Il parle perpetuellement à ce peuple de la cōqueste future de Chanaan selon la promesse. Il falloit que ce fust vne Prophetie toute vulgaire: & de fait, Ioseph y choisit l'og temps au parauant son sepulchre. Mais qui plus est, il la leur diuise en esprit, leur ordonne leurs Arbitres de partage; leur donne les loix qu'ils y doibuent establir, l'ordre qu'ils auront à tenir, le Modelle des villes, des faux-

des faux-bourgs, des maisons; le labour de la terre, le repos du septiesme an, les festes & solemnitez, les villes de retraite pour les homicides casuels, &c. Vous diriez comme il en parle, que c'est vn Pere qui dispose de ses aquests, & de ce qu'il tiét en sa main. Quelle apparéce y en auoit il lors qu'ils cuisoient des briques en Egypte? quelle, lors qu'ils languifoyent au desert? quelle encor au retour de ces espies, qui ne rapportèrent que difficultez au peuple? Je vous prie, qui nous departiroit aujourd'huy à quelque partie de nous l'Italie ou la Grece en fantasie; que dirions nous, sinon, selon le prouerbe, qu'on partiroit l'Ours premier que l'auoir pris? Et combien en trouueroit on, qui sous telle banniere passassent les Alpes? Si est il, & que Moÿse n'y entre point, & que ceux qui s'y attendoyent meurent en chemin; & toutesfois qu'au temps ordonné les Chananéens font place à ce peuple. Qui ne voit donq qu'il estoit necessaire, & que ce peuple fust poussé d'aillieurs que de l'homme à suyure Moÿse, & Moÿse mesmes à entreprendre sa conduicte entre tât de destroits? tous deux, di-ie, fondez, non en fantasie humaine, mais en promesse expresse, qu'ils creussét par tesmoignages infallibles estre de Dieu? Mais il passe encor plus outre. Car comme il les voyoit en Chanaan premier qu'ils y fussent, il les y voit offenser Dieu, & seruir à Baal, depuis qu'ils y sont: il les voit, di-ie, oublier Dieu, & Dieu se raméteuoir en son ire: il les voit dispersés & espanduz aux quatre coings du monde, & foullez aux pieds des estrangers: bref, les Gentils appelez en l'Eglise de Dieu en leur place: & le voit si clairement, qu'il le leur predict à tous en son Cantique, & veut qu'il soit gardé par eux de main en main en tesmoignage

Moÿse en son  
Cantique Deu-  
ter. 32.

contr'eux & descharge pour luy. Si du haut de la montagne de Nebo, il a peu voir Chanaan pour en parler si pertinemment, de quelle mōtagne pouuoit il voir ces choses, qui estoient encor és reins, & és cœurs des hommes auenir, & ces hommes cachez derriere plusieurs siecles; & en quel liure les pouuoit il auoir veus & leus, qu'au liure de Vie, c'est à dire en Dieu mesmes? De la parole qu'auoit prononcé Moÿse, Iosué est executeur de mot à mot, & n'y adiouste ne diminue rien; encor quel'esprit ambitieux de l'homme ne prenne pas plaisir à suyure la leçon d'autruy; qui n'est pas vn petit signe, que Iosué n'obeissoit pas à Moÿse, mais à Dieu parlant par Moÿse. Et en son liure n'est à oublier la malediction que Iosué prononce contre qui redifiera Iericho, en ces mots: *Il mettra ses fondemens sur son premier nay, & colloquera sur son puisnay les portes d'icelle.* c'est à dire, il en fera puny par mort soudaine de ses enfans. Car au temps d'Achab enuiron cinq cens ans apres, Hiel de Bethel edifia Iericho, laquelle il fonda sur Abiram son premier nay, & mit les portes sur Segub son puisnay, selon, dit le liure des Roÿs, que le Seigneur auoit prononcé par Iosué fils de Nun: pour monstrer certes, que la parole de Dieu est eternelle, & qu'elle ne se suranne jamais. Et de faict, elle est encor ruinée, & ne fut onques redressée depuis, encor que la belle assiette où elle estoit y deuoit conuier vn chacun; comme nous lisons és Geographes anciens. Au liure de Iosué & des Iuges nous voyōs l'accomplissement des choses predites par Moÿse, & l'effect & des promesses & des menaces faictes par iceluy. Car selon que ce peuple se diuertit de Dieu, ou se conuertit à luy, Dieu luy suscite des Tyrans en Chanaan pour l'affliger, ou des Libérateurs

en Is-

Iosue 7.  
1 Roÿs 16.  
vers. 34.

en Israël pour le deliurer. Et quant aux liures de Samuel, des Roys, & des Prophetes; ou ce sont propheties des effects à venir, ou effects des Propheties passées: Bref, il ne se trouue saison en tout le discours de la Bible, sans Prophete & Prophetie, tant en aduersité qu'en prosperité; dont nous verrions plus clairement & la diuinité & la verité, si nous pouuions nous remettre deuant les yeux, les lieux, les personnes & l'estat de ce temps là. Mais de ceste continuelle Prophetie tirons en quelques particulieres si euidentes, qu'on n'y puisse contredire; & celles là à toutes personnes equitables feront foy du tout. Quand Ieroboam fils de Nabath fit reuolter les dix lignées cõtre Roboam fils de Salomon, à fin qu'ils n'eussent occasion d'aller adorer en Hierusalem, il dressa vn autel en Bethel contre la loy de Dieu. *Lors, dit l'histoire, vint vn homme de Dieu en la parole du Seigneur en Bethel, & dit à Ieroboam, Voicy, vn fils naistra en la maison de Dauid, qui aura nom IOSIAS. Cestuy là sacrifiera sur toy les Sacrificateurs des hauts lieux qui encensent sur toy; & cecy r'en soit en signe, Ton autel se rompra, & sa cendre qui est dessus sera espandue.* Et fut accomplie ceste Prophetie selon toutes les circonstances trois cens ans apres par Iosias: Et apres, dit l'histoire, que Iosias eut fait celà, il vit vn certain sepulchre, & demãda de qui il estoit; par ce qu'il en vouloit brusler les os comme des autres sacrificateurs de Bethel: mais il luy fut dit que c'estoit le sepulchre de cest homme de Dieu qui auoit predit celà si long temps deuant; dont il defendit d'y toucher. Or ceux qui sçauent comme ces liures des Roys ont esté dressez, ne reuoueront point ceste histoire en doubte; car les histoires des Roys estoient escrites par les Sacrificateurs & Prophetes, à niesure qu'ils regnoyent,

1 Roys ch. 13.

2 Roys 22. v.  
15. & 16.

regnoyent, & estoÿét tenuz si sacrez, qu'il estoit capital d'y toucher. D'auantage, si cest Oracle est escrit auant la venuë de Iosias, il ne peut estre falsifié; car qui s'auiseroit de ce nom propre? Et s'il est descrit depuis, & feint sur l'euenement, comment a-on basty tout en vn coup ce sepulchre? & sans se mettre en ceste péne, y auoir il point vne autre inuention pour le desguiser? & suffisoit il pas sans parler ny de la mort de l'homme de Dieu, ny de la rencontre du Lion, ny de la communication avec le Prophete de Samarie de dire, *Vn Iosias viendra, &c.* sans se mettre en péne d'estre deméty par les Samaritains, qui sçauoyent l'origine de ce sepulchre, ou s'en pourroyent enquerir? Cependant ceste Prophetie, qui designe le nom, le lieu, les circonstances de l'action, est telle, qu'elle ne se peut attribuer qu'à Dieu, à qui seul les choses absentes ou futures sont presentes. Et pour monstrier plus clairement la sincerité de l'Escriture, elle ne nous cele point que ce mesme homme de Dieu, par la bouche duquel il auoit prononcé cest Oracle, pour auoir au partir de là communiqué avec le Samaritain contre la parole du Seigneur, est tué d'un Lion; à sçauoir pour nous ramener tousiours à ce But, Que les hommes ne sont rien d'eux mesmes, mais entant seulement qu'ils sont organes & instrumens de Dieu. Or celuy qui n'a fait difficulté de deshonnorer la memoire d'un tel Prophete pour dire la verité, & duquel la sincerité paroist en tant de circonstances; quelle coniecture auons nous qu'il ait feint mensonge? **E S A I E** est admirable en ce qu'il prédit du regne du Messie & de la vocation des Gentils; car il semble plustost Euan-geliste que Prophete. Et quād aussi il menace Hierusalem de la captiuité de Babylone, ou la recrée de  
 la de-

sa deliurance future, le style mōstre qu'il parle, comme voyant l'vn & l'autre (& aussi s'appelloyent ils Voyants.) Et de fait, il ne dit pas, Le Seigneur fera, le Seigneur appellera, &c. mais *il fait, il appelle, il destruit.* voire bien souuent, *il a fait, il a appelle, &c.* comme s'il parloit de choses non proches d'exécution seulement, mais ià executées. Si predisoit il ces choses, en vn temps que le peuple prosperoit & se confioit en l'alliance des Chaldéens; & que toutes apparences estoient au contraire. Mais ie demande à ceux qui doubter de nos propheties, par quel Esprit Esaie a peu dire: *Je suis le Seigneur qui fait ces choses; qui dit à Cyrus, Tu es mon Pasteur, & accompliras toute ma volonté: & dit à Hierusalem, Tu seras redifiée: & au Temple, Tu seras fondé.* Et derechef: *Le Seigneur dit ainsi à Cyrus son Oinct, duquel i'ay prins la dextre, afin que ie rende subiects les gens deuant sa face, & que ie debilité les reins des Roys. I'iray deuant toy, & dresseray les voyes tortuës. Ie rompray les portes d'airain, & briseray les verroux de fer, &c. afin que tu sçaches que ie suis le Seigneur le Dieu d'Israël t'appellant par ton nom. Pour l'amour de mon seruiteur Iacob & d'Israël, ie t'ay nommé par ton nom, & t'ay appelle, combien que tu ne m'eusses point cognu, &c.* En ce peu de mots, combien trouuerōs nous de merueilles, si nous les voulons examiner? Lors que le peuple de Iuda triōphe sous l'alliance des Chaldeens, Esaie les menaçoit de ruine par ceux là mesmes. C'est quelque chose. Mais on dira que la prudence humaine passe bien iusques là. Il ne predit pas seulement la captiuité du peuple, le sac de la ville, la destruction du temple, mais la ruine des Chaldees par les Peres, & la restauration de Hierusalem, & du Tēple par iceux mesmes. La prudence des hommes peut percer les semaines, & les mois; mais en  
 l'incer-

l'incertitude des choses humaines ; elle ne perce gueres les ans, moins les siècles entiers, & le cours d'une puissante & longue Monarchie, comme Isaïe fait là. Mais plus de cent ans deuant que Cyrus fust né, il le nôme; & deuant que ses yeux fussent nommez au monde, il l'appelle par son nom, pour deliurer Israël : & semond encor en vn autre lieu ceux de Cithim, c'est à dire, ceux de Macedone à la ruine des Perses: & au huitiesme Chapitte prend nommémēt à tesmoing de sa prophetie Vrie & Zacharie, fils de Iebarachie, cent ans auant qu'ils fussent. Entrent les plus ennemis de verité en leur cōscience, & me dient quelle prudence, ou quel art y peut auoir en celà? Et ne peuuent icy dire; que ces propheties ayent esté forgées sur l'euenement par quelqu'un. Car par la transmigration de Babylone, les Escritures, Loix, & Propheties d'Israël, qui estoient publiques en ce peuple, auoyent esté transportées en diuers lieux du monde, esquels ils auoyent ceste prophetie, auant que Cyrus fust né; & en si diuerses mains il estoit impossible de la falsifier. Et de fait; ce que nous voyons, que ces Roys de Perse victorieux, font rebastir le temple; nous doibt estre vne marque en l'idolatrie d'où ils sortoyēt, qu'ils auoyēt veu des merueilles du Dieu d'Israël; & que selon la parole d'Isaïe, ils se sentoient appelez de luy. Le mesmes deuous nous cōsiderer en Ieremie & Ezechiel, qui en lieux bien esloignez l'vn de l'autre; l'vn en Hierusalem, l'autre en la Transmigration; predissent mesmes choses, comme certes recorder d'vn mesme maistre. Mais Ieremie est en ceste particularité admirable; qu'il prophetise nommémēt, que le peuple de la Trāsmigration seroit deliuré au bout des septante ans, contre toute apparence; cependant

en telle



en telle asseurance, qu'on diroit proprement, qu'il les ramene par la main en Hierusalem. Et de fait, au bout des septante ans le peuple est ramené à point nommé; comme si Cyrus n'eust eu autre but que de le verifier, ou eust esté à la solde du Prophete: & se voit par Daniel chapitre neuuiesme, où est ceste Prophetie alleguée, qu'elle estoit cōmune entre tout le peuple. Quār à Daniel mesmes, qui estant né sous la premiere Monarchie, semble plustost Historien que Prophete de celles qui sont venuës apres; ie dis des Perses, Grecs & Romains, de la tyrannie d'Antiochus, de la profanation du temple; & qui parle de ce qui est six cēs ans apres luy, comme de choses iā auenuës, comme il clost la Prophetie depuis la creation du monde iusques au Christ: aussi doibt il clorre la bouche à tout homme, qui y voudroit contredire. Car, si on ne veut croire aux Annales Iudaïques, que Daniel fut leu à Alexandre le grand, quand il vint en Hierusalem; pour luy monstrer ce qu'il auoit predict de luy; pour le moins est il euident & ne se peut nier, que quād Ptolomée fit traduire les Escritures par les septante Interpretes, Daniel estoit iā en lumiere, & fut traduit avec les autres; c'est à dire, long temps deuant la tyrannie d'Antiochus qu'euidemment il décrit. Et pōurant si elle n'a esté falsifiée en cest endroit, aussi peu le doibt elle auoir esté au reste; veu que le tout excède la mesure des creatures également, & infiniement; & ne peut proceder que d'vn esprit. Voyons donq ce que nous auons en ce Prophete; & de qui il l'a peu auoir, que de celuy qui fait les Roys, & les defait à son plaisir? Il auoit predict à Balsasar, fils de Nabuchodonosor, sa ruine; par ce qu'il n'auoit pris exemple au chastiment de son pere, & s'estoit esleuē

Daniel 9.

Daniel 5.

en or-

en orgueil contre Dieu. On dira, que c'est vn dire des sages, que quand l'orgueil vient deuant, la honte fuit de bien pres. Mais quand Balsafar est occis la mesme nuit au milieu de ses triomphes, c'est marquer la chose bien precisémēt; & cela mesmes auoit esté predict clairement par les precedens Prophetes.

Esa. 13. 21. 47.  
Jeremie 50.

Mais en ce qui s'ensuit, il n'y a moyen de tergiverser. Voyla Darius qui ne fait qu'entrer en la Monarchie. La belle premiere année Daniel luy dit, *Voicy, trois Roys persisteront encor en Perse, & le quatriesme sera enrichy de beaucoup de richesses par dessus tous; & estant ainsi accreu, il incitera vn chacun contre la Grece.*

Daniel 11.

Ces quatre mots contiennent l'histoire de sept ou huit vingts ans. Le vous prie, nous auons de grands personnages, qui ont par vne lōgue experience fait anatomie de nostre estat; mais quel d'eux presumeroit de dire, quants Roys il y doibt encor auoir, tant moins de predire ce que fera le quatriesme Roy auenir, comme nommément Daniel fait icy mention de l'expedition de Darius contre la Grece? Escoutons plus outre: *Mais vn fort Roy, dit il, se leuera, & dominera avec grande seigneurie, & fera selon sa volonté. Qui ne voit icy Alexandre sortir de Grece contre Darius & subiuguer les Perles? Et quand, dit il, il sera en estat, son regne sera brisé & diuisé par les quatre vents du ciel, & non point à sa race; ains son royaume sera extirpé pour estre à d'autres qu'à ceux-cy.* Plus clairement ne pouuoit il depeindre la Monarchie d'Alexandre, qui ne fut qu'vn esclair, passant d'Occident en Orient; qui finit en luy mesmes; & qu'elle seroit diuisée en plusieurs Royaumes, de Macedone, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, entre Princes qui n'estoyent point de sa race. Et qui de toute l'histoire de la Monarchie Grecque voudroit faire vn abbregeé,  
en peu

en peu de mots, ne le pourroit presque faire qu'en ceux-cy. Cependât c'est penetrer à trauers de deux Monarchies, & de deux siècles tout entiers; au lieu que toute la prudence du monde ensemble ne scauroit voir à trauers de deux ans, mesmes es affaires plus communes d'une maison. Or n'appartenoit plus à son but l'histoire des Macedoniés; car il s'en-queste principalemēt de l'estat futur de l'Eglise entre les Iuifs; & pourtant il laisse les autres branches, & poursuit seulemēt les Roys de Syrie & d'Egypte. Lisons donq le reste du chapitre. Il y depeint la guerre d'Antiochus Roy de Syrie contre les Iuifs, la resistance des Machabées, l'oppression des iustes, la profanation de toutes choses saintes, si clairement & si au vif, que qui n'en seroit auerty premier que lire, ne scauroit si c'est prophetie ou histoire. Au Daniel 8, huictiesme chapitre il décrit le combat d'un Belier contre vn Bouc. *Le Belier qui auoit deux cornes, dit il, c'est le Roy des Medceens, & des Perses, par ce que ces deux Estats estoient ioinctz ensemble. Le Bouc c'est le Roy de Grece, & la grande corne qu'il a entre deux yeux, c'est le grand Roy, à scauoir Alexādre le grand. Si n'ont vescu ne l'un, ne l'autre six vingts ans apres. Au septiesme il décrit les quatre Monarchies, nommément Daniel 7. la Romaine; qui auoit, dit il, des dents de fer, dont elle auoit brisé & deuoté toutes les autres: & la poursuit si auant, qu'il montre en auoir veu en son esprit, la naissance, le progrès, & la declinaison. Si nous regardons toutesfois qu'estoit Rome alors, à péns estoit elle née. & long temps apres, Alexādre, qui n'auoit qu'un traict de mer entre deux, ne la cognoissoit pas. Bref, au neuuiesme, il predict, qu'au Daniel 9. bout de septante sepmaines; à conter du iour que la parole fut prononcée par Ieremie, pour la restauration*



nous doit il estre; d'auoir preferé vn Dieu qui n'en donnaist point, mesmes en tant de destresses & oppressions, aux Dieux des Payens, qui ne faisoient autre chose. Mais par ce que nul des anciens n'est si impudent que de les nier; mais tous empeschez, ou à les admirer, ou pour en diminuër l'admiration à en alleguer des causes; examinõs encor celles qu'ils en donnent. L'vn dit, qu'ils les lisoient aux astres; comme ainsi soit. qu'ils se mocquét par tout des diuinations des Chaldéens: De tant d'Astrologues donq, que les Gétils ont eu, & qui en ont fait liures, qu'on m'en nomme vn seul, qui ait predict, non les choses futures à vn Empire, mais à vn homme; non au bout d'vn siecle, mais au bout d'vn an? Sinon; autant quelques fois que le diable par la permission de Dieu a executé le mal mesmes qu'il predictoit sur celuy qui l'auoit enquis? Ains dira Ptolomée, Les predictiõs Astrologiques sont entre le necessaire, & le contingent; elles ne preuoyét pas les euenemens, mais seulement les inclinatiõs; & ceux qui promettent d'auantage, ne font qu'abuser. Or que pensons nous donq qu'eust dit Ptolomée, s'il eust leu ces Propheties si particulieres, plustost histoires du passé que predictions de l'auenir? Certes qu'elles ne peuvent estre que de Dieu seul; selon que tresbien il determine aillicurs en moindres choses; Que ceux qui predictent les choses particulieres sont necessairement inspirez de Dieu: & derechef, Que les iugemens de ceux qui regardent aux estoilles, sont ambigus; mais que ceux qui predictent de la bonne part, approchent de la verité, par vne vertu qui domine en leur ame, encor qu'au reste ils n'ayent aucune cognoissance de l'art. Et de faict, les meilleurs Astronomes ont reiecté la Iudiciaire comme vaine

Objections.

Ptolomée au liure du fruit.

& sans fondement, apres y auoir bien trauaillé, au lieu qu'en Israël, nous lisons les Propheties d'un Amos, qui estoit vn Bouuier, non moins claires en leur subiect que d'un Daniel & d'un Esaie. Auerroes & les siens ont vne opinion particuliere de l'ame; à sçauoir que nous auons vne capacité d'entendement, qu'ils appellent Intellect possible; laquelle s'informe & instruit par vn Entendement vniuersel agent, qui vient à se conioindre par les particulieres imaginations d'un chacun, à cest intellect possible commun à tous. Et pourtant, dient ils, la prophetie se faict proprement par ceste conioction là, es hommes qui ont vne imagination forte & viue. Je voudroy donq que les disciples d'Auerroës, qui a eu vne si belle imagination, pour imaginer cela, me monstrassent quelque prophetie de leur maistre ou bien d'eux mesmes. Qu'ils me respondissent aussi comment nos Prophetes ont esté pour la plus part vieillars; veu que vieillars selon leur doctrine ne peuuent prophetizer pour la debilité de leur imagination. Mais veu que ces mesmes gens preschent l'eternité du monde; comment eternellement de tout temps, & en tout temps n'y a il des propheties, instillées aux hommes par ceste conioction? puis, di-ie, qu'il ne tiént qu'à auoir vne imagination forte, pour estre prophete, estans tousiours les intelligences séparées, prestes, & disposées à ceste conioction? Et comment aussi depuis qu'un homme y est paruenü, ne prophetize il de tout ce qu'il peut imaginer, au lieu que nous voyons manifestement, que prophetie n'est point vne habitude; mais vne passion qui passe comme le son du Luth, quand le ioueur cesse de sonner? Ou s'ils dient qu'il faut auoir acquis les habitudes actiues, & cōtemplatiues;

& que

Le mesme dit  
Moses Narbo-  
nenfis sur le  
liure d'Abu-  
bacher & A-  
uemparé.

& que lors ceste intelligence se conioinct à nostre imagination comme la forme à la matiere; d'où vient donq que Dauid, qui estoit pasteur; Amos bouvier, &c. prophetizent si admirablement? Quelques vns veulent q̄ la prophetie découle en l'homme par les estoilles, pourueu qu'il soit disposé à la recevoir. Et là dessus donnēt vn certain regime, Qu'il faut rendre son corps egal & contrepesé par l'Alchemie; puis assembler les rayons du ciel, dedans vn miroir, qu'ils appellēt Alchemufi fait̄ selon les preceptes de la Catoptrique; en apres stellifier par l'Astrologie, tant l'homme que toutes les viandes, dont il v̄se. Et dient qu'Apollonius Thyanaeus prophetizoit par ceste façon là. Ce sont fantasies qui meritent plustost mocquerie que responce; & pense vn chacun si nos prophetes estoient informez de telles curiositez, bergers, bouviers; idiots, &c. pour prophetizer selon ce regime: mais quand bien il resueilleroit l'esprit en quelque sorte, si ce seroit pour inspirer les choses que les estoilles ne peuvent ny faire ny signifier ny sçauoir; veu qu'elles sont encor en la puissance de la premiere Cause, & ne sont point descendues iusques en la subiection des secondes. Les Platoniques donq approchent plus pres de la verité, Iambliche nommément & Porphyre, Que les predictions des choses lointaines ne se peuuēt faire ny par art, ny par nature, ains seulement par inspiration diuine. Mais par ce qu'ils ont parlé de plusieurs Dieux, & ont pris les Diabes pour les Anges; nous peut estre obiecté, que nos Propheties seroyent ou de par les Diabes, ou de par les Anges, encor que nous resouuenant des Oracles des Dæmons, & les comparant à nos Propheties, la difference y sera telle, que du discours

Rogierius Baco  
au liure des six  
sciences exper-  
imentales, &  
au Compen-  
dium de Theo-  
logie.

d'un sage aux verues d'un fol. Escoutons donc ce qu'ils adioustent: *Les dieux, dit Porphyre, predisent des choses naturelles, par l'ordre des causes naturelles qu'ils obseruent, des choses qui dependent de nostre volonte, par coniectures prises de nos actions; mais comme ils sont plus soudains que nous, ils nous preuient & deuantent, en telle sorte cependant, que, comme les choses naturelles sont fallaces, & les cas humains muables & incertains, ils sont bons & mauuais; subiects à mentir. Qu'est ce, sinon dire, qu'ils ne peuvent predire de nous qu'autāt qu'ils apprennent de nos actions? des choses de nature, qu'autant qu'ils en lisent en la nature? c'est à dire, qu'ils lisent en vn mesme liure, mais avec vne veüe plus aigüe & plus soudaine que nous? Or ny Anges ny Diables ne peuvent lire aux Astres, ce qui n'y est point; ny és hommes ce que les hommes n'y sçauēt point; veu mesmes q̄ les plus doctes tiennent, qu'ils n'y penetrent point. Et és Astres ne se peuvent lire les noms de Iosias, d'Vrie, de Cyrus; ny és cœurs de Iosias, d'Vrie, de Cÿrus, qui n'estoyent point encor, ce qu'ils auront à faire quelques siecles apres; mais à Dieu seul sont presens les siecles auenir; aux Anges & à nous autant seulement de ce rouleau des tēps, qu'il luy plaist par sa grace nous en desployer. S'ensuit donc par la doctrine de ces Philosophes, que nos Propheties si claires, si particulieres, si prochaines des choses lointaines; ne peuvent estre decouuées des Dieux. Or est toutesfois; dient ils, toute Prophetie ou d'art ou de nature, ou du dæmon ou de Dieu mesmes: d'art, comme par Astrologie; & de nature, quand la nature humaine est preparée à receuoir les influxions de l'vniuerselle; & du dæmon par vne certaine alliance faicte avec luy. Et de ces trois ne peuvent estre venuës les Propheties des*

**Hebrieux,**



Hebrieux, comme nous l'auons euidemment mon-  
stré. Reste donq, que ces Propheties soyent de  
Dieu; & leurs Escritures par consequent Paroles de  
Dieu; qui ne sont toutes autre chose, qu'ou ces Pro-  
pheties mesmes, ou les effects de ces Propheties. Et  
pour clorre ce Chapitre, ne sera hors de propos ce  
tesmoignage de Porphyre, Que ceste religieuse se-  
cte des Esséens qui estoit entre les Iuifs, par estre  
versée en ces Propheties, faisoit profession de pro-  
phetizer, & rarement s'abusoit. Car aussi y a il bien  
apparence, que si nous entendions toutes les Pro-  
pheties de la Bible; ce qui nous est impossible, par-  
ce que nous ne nous pouuons pas représenter l'estat  
de tous les temps; nous y lirions plusieurs choses  
qui sont auourd'huy obscures, & ont esté claires,  
intelligibles & faciles au vulgaire mesmes, chacu-  
ne en son temps.

## C H A P. X X V I.

*Que les choses qui semblent plus admirables en nos Escritu-  
res, sont consermées par les Payens: & solution de leurs  
principales Obiections.*

**M**AINTENANT, quand nous sçauõs que c'est  
Dieu qui parle en ces Escritures, ne resteroit  
à nous que de l'escouter, & de nous taire. Car puis-  
que par sa parole il a tout fait, sa parole ne peut rien  
auoir dit qu'il n'ait peu faire. Et si dès que nous  
voyons la signature d'un Roy, nous ployons le col,  
& mettons le doigt en la bouche: à meilleure raison  
quand nous voyons la signature & le seau si exprez  
de Dieu en ses Escritures; deuous nous disposer no-  
stre entendement à croire, nostre volonté à obeir,  
sans disputer, ny tergiuer ser à l'encontre. Mais pour  
ne laisser aucun scrupule au lecteur, puisqu'on a

ose obiecter, ie prie qu'il me soit permis de soudre: & voyons donq ce que les infideles tant anciens que modernes nous veulent opposer. Premièrement, dient ils; vous faictes tant de cas de ces Escritures. Nos anciens Auteurs Grecs, & Latins n'en ont rien tesmoigné, ny Platon, ny Aristote, ny Theophraste, & tant d'autres Philosophes, Historiens, Poëtes. C'est comme qui demanderoit tesmoignage à ceux du Perou de l'histoire de France, ou d'Espagne: car au temps dont parlent nos Escritures; qu'estoyent les Grecs & les Romains, au regard des Iuifs, que pauures Sauvages nourris de gland? Ou certes, comme qui le demanderoit à vn enfant de ce qui est passé auant qu'il fut né; veu que les histoires plus recentes en nostre Bible, sont plus anciennes que les Escholes en Grece, & l'vsage de lire à Rome. Mais encor, dés que les Grecs cognerent qu'il y auoit vn Egypte, ils s'y en allerent à l'eschole; & eurent, comme auôs prouué, communication avec les Iuifs, dont ils rapporterent ce peu qu'ils auoyent du vray Dieu, de la creation du monde, de la cheute de l'homme. & Platon allegue nos Auteurs sous ces mots, *comme dient les anciens*, ou, *comme il est es anciens Oracles*. Et Numenius ayant remarqué qu'il ne pouuoit sçauoir cela que de Moÿse, dit que Platon est vn Moÿse parlant Athenien; c'est à dire, traduit en Grec. Les histoires Grecques commencent enuiron le temps de Cyrus. Or, dit Aristobulus, auant qu'Alexandre & les Perses mesmes regnassent, auoyét esté traduits en Grec la loy de Moÿse, & l'ysue des enfans d'Israël hors d'Egypte; c'est à dire, que dés que les Grecs furent néz, ou pour le moins commencerent à se cognoistre, ils ouïrent parler de nos Escritures, & les voulurent auoir. Et Hecataeus

Abde-

Obiection &  
tesmoignage  
des Grecs.

Aristob. escri-  
uit à Ptolom.  
Philomater  
liu. i.

Abderitain qui suyuit Alexandre en ses conquestes, fit vn liure expres des Iuifs, ce qu'il ne fit de tant de florissantes nations qu'il auoit veües en son voyage: & Herennius Philo, qui l'auoit leu, voit ce Philosophie si plein d'admiration des choses qu'il auoit apprises en Iudée, qu'il croit qu'il estoit deuenu Iuif, & auoit esté conuertý à leur loy. Peu apres approchant le temps de la vocation des Gentils, qu'il falloit que les Propheties fussent manifestées à tout le Monde, pour oster le soupçon à tous qu'elles eussent esté controuuées sur les euuenemens, Dieu mit au cœur de Ptoloméé Philadelphie Roy d'Egypte de dresser vne Librairie, en laquelle, par le conseil de Demetrius Phalereus disciple de Theophraste, il voulut auoir la Bible des Hebreux, & la fit à grands frais traduire en Grec. L'histoire de ceste version est descrite par Aristæas Chambellan de Ptoloméé; lequel avec vn autre nommé André fut enuoyé vers Eleazar souuerain sacrificateur des Iuifs pour auoir la Bible, & six hommes de chaque lignée doctes és deux langues pour la traduire. Il dit donq que Demetrius Phalereus faisant cas au Roy de ces Escritures, comme seules vrayement diuines, il luy demanda, luy present, d'où venoit, veu qu'il n'y espargnoit rien, & que la Iudée estoit si proche, qu'il n'auoit point encor ces liures là? Que Demetrius respondit, qu'ils estoient escrits en vne langue particuliere: Qu'il falloit escrire au Pontife pour auoir des Interpretes: Que là dessus furent expediez Lettres, Présens, & Ambassades de la part du Roy vers Eleazar, & que luy mesmes estoit vn des Ambassadeurs; & que par l'aduís de tout le peuple les septante & deux Interpretes luy furent enuoyés. Mesmes en ceste histoire, qui vit encor, se

Hecatzus des Iuifs.

Herennius Philo des Iuifs.

Aristæas de la version des septante.

Euseb. liu. 8. De la prepar.

trouuent les copies des lettres de Demetrius à Ptolomée, de Ptolomée à Eleazar, & d'Eleazar à Ptolomée. Icele traduiſte, adiouſte il; & collationnée en preſence des principaux de ſon Royaume, le Roy fit prononcer à haute voix vne malediction ſolénelle, contre ceux qui y adiouſteroyent, diminuëroyent, changeroyent. Puis, dit il, comme il ſe la faiſoit lire, s'eſmerueillant, comme de tant de choſes memorables, n'eſtoit faite mention par les Hiſtoriens, & Poëtes Grecs: Demetrius Phalereus luy reſpondit que c'eſtoit vne Loy diuine, & donnée de Dieu; à laquelle il ne falloit toucher, qu'avec les mains nettes; comme Hecataus meſmes auoit eſcrit: & qui plus eſt, afferma auoir entendu de Theopompe diſciple d'Ariſtote, que quelques vns auoyent taſché de deſguifer en leur eloquence Greque, les Eſcritures Iudaïques, qui en auoyent eſté frappez d'eſtourdiſſement; & ayans prié Dieu, auoyent eſté admonettez en ſonge, Qu'ils ſe gardaſſent de profaner ny deſguifer les choſes diuines, par le fard de leurs inuentions. Meſmes que Theodotus Poëte Tragique luy auoit dit, que voulant entremeler quelque choſe de ces Eſcritures en ſes Tragœdies, à ſçauoir en tirer des argumens pour ſes Poëmes; comme les autres Poëtes faiſoyent; des guerres de Thebes, & de Troye; il auroit ſoudainement perdu la veüe; qui puis apres par aſſiduelles prieres & longue penitence luy auroit eſté renduë. Et cecy tombe proprement au temps que les Grecs & Romains ne commençoient qu'à philoſopher. Numenius Pythagorien auſſi, que pluſieurs preferent à Platon, faiſoit tant de cas de ces Eſcritures, que les liures du Bien, du Nombre & du Lieu, & ſon Epope eſtoient pleins de paſſages alleguez de Moÿſe & des Prophetes,

Orig. liu. 4.  
contre Celfus.

phetes, en grande reuerence: & c'est ce Philosophe que Plotin a tât estimé, qu'il a bien daigné le commenter. Mais ie voudroy seulement que les Grecs me monstrassent, non en noz liures pareil tesmoignage des leurs; & de leurs Loix; mais en leurs liures, mesmes des leurs: & ie pense que nulle personne equitable ne voudroit refuser ce party là.

S'en suit vne autre obiection: Ces Escritures ont vn style simple, nud & grossier; si elles estoyent de Dieu, elles parleroyent bien autrement. Ie leur demande si le style doibt pas estre selon les personnes qui parlent; si la vertu de l'eloquence n'est pas ce qu'ils appellent *le decorum*; si di-ie autre n'est pas l'eloquence du subiect que du Roy, de l'enfant que du pere, de l'Aduocat que du Iuge; & si selon les regles des Orateurs, ce qui est eloquence à l'vn, ne seroit pas inéptie à l'autre? L'Aduocat donq plaidera eloquemment. Il faut qu'il esmeue les affections; & pour esnouuoir vn autre, qu'il s'esmeue le premier. Le Iuge prononcera graument. Il faut aussi qu'il soit inflexible, & inexorable, sans mouuement & sans affection. Le Roy commandera simplement & absolument. C'est par ce qu'il est & la voix de la loy, & la regle du Iuge: Mais si le Roy vient à persuader, ou le Iuge à debatre, ils vestent la qualité de subiect & d'Aduocat, & despouillent celles de Roy & de Iuge. Quelle donq, ie vous prie, sera la loy de Dieu, du Roy des Roys, de celuy qui est infiniment plus au dessus des plus grands Monarques, qu'ils ne sont eux mesmes sur leurs vassaux; & qui excede également & les parties & les Iuges? Nous voudrions qu'il vst d'Inductions comme Platon, de Syllogismes comme Aristote, d'Elenches comme Carneades, d'Exclamations comme Ciceron, d'arguities

Obiection sur  
le style.

guties ; comme Seneque, qu'il choisist ses mots au poix, à la cadence, & au son, qu'il y entrelassast quelques mots recerchez, quelques propos allegoriques, esloignés de l'usage commun. Si nous voyons vn Edict de Roy, composé de ce style ; qui n'y remarquerait incōtinent vne pedanterie, & à qui n'escorcherait il l'aureille au lieu de plaire? Certes plus donq est simple la Loy, & mieux cōvient elle à l'Eternel; veu que plus simple elle est, & mieux represente elle la voix de celuy qui peut toutes choses: mais qui plus est, plus simple elle est, & mieux conuient elle au peuple; car celle qui est ordonnée pour tous indifferemment, doibt estre comme vne viande ordinaire; ou, pour mieux dire, comme vn pain commun accommodé au goust & au palais de tous. Que sera ce donq, si ceste Escriture a en son humilité plus de hauteur, en sa simplicité plus de profondeur, en sa naifueté plus d'attraits, en sa grossiereté plus de vigueur & de poincte que nous n'en sçaurions trouuer ailleurs: Lisons le premier Chapitre de Genese: Dieu crea le Ciel & la Terre. Dieu dit, & les eaux furent separees de la terre. Il cōmanda, & les herbes furent produictes: il n'y a si idiot, si simple homme, qui ne puisse entendre celà; ie dis autant qu'il est besoing pour son salut; voire qui ne consente dès qu'il a ouy celà, qu'il faut q la chose ait esté ainsi. Mais si on veut approfondir ce poinct: comment en toute l'Eternité, par maniere de dire, Dieu a choisi vn poinct pour commencer cest œure, comment sans matiere, commēt à la simple parole; ce sont des Abysmes, qui font peur aux plus presomptueux, & font renger les plus sages à la sagesse des humbles & des petits. tant est la simplicité de l'escriture excellente, & pour instruire les humbles, &

bles, & pour confondre les orgueilleux tout ensemble. En nostre Bible nous auons des histoires. En l'histoire que desirons nous? vne verité. C'en est la matiere. Quel plus grand argument de verité que simplicité? Vn style qui remette les choses passées deuant les yeux telles qu'elles estoient. Quel plus grand signe en voulons nous; que de sentir en lisant les affections mesmes de ceux de qui nous lisons? Viennent maintenât les plus durs cœurs, & les plus degoustez palais du Monde à lire ces histoires de nostre Bible; comme Isaac est mené au sacrifice, Ioseph reconnu de ses freres, Iephté troublé de la rencontre de sa fille; David affligé de la mort d'Absalom; ils sentiront, s'ils le veulent dire, vn fremissement en leurs corps, vne esmotion en leur cœur, vne tendresse d'affection en vn seul moment, plus grandes; que si tous les Orateurs de Rome ou d'Athenes leur preschoyent mesme matiere en iours entiers. Que s'ils viennent à lire ces mesmes histoires en Iosephe, auquel l'Empereur Tite ordōna vne statuë pour l'elegance de son histoire, après les auoir enrichies de tous les ornemens de Rhetorique; il les lairra plus froids & moins esmeus; encor qu'il ne les aura pris. C'est que la beauté veritablement ne veut point de fard; que plus elle est nue, & plus vifs sont ses attraiçts; & comme dient les Orfeures, que plus belle est la pierre, & moins y faut il & d'or & d'œuure. Et n'est proprement autre chose monter nos Escritures sur hautes paroles, que mōter vn homme autrement bien proportionné sur des eschasses; qui n'adioustant rien à sa grandeur, & luy ostent de sa proportion naturelle. En nos Escritures aussi nous auons des Propheties, & en ces Propheties des menaces, des exhortatiōs, des vehemens.

Et c'est

Et c'est en telles matieres que les Orateurs tonnent & montent sur leur haut parler. En ce genre les Latins font cas de Ciceron. L'atteste tous ceux qui ont leu l'un & l'autre de mesme iugement, quelle comparaison de luy à Esaie; de ses insinuations flateresses & excuses d'ignorance pueriles, aux entrées viues, graues & plenes de maiesté d'Esaie; des longues périodes de l'un esquelles il s'escoute si deuotement, à ces mots tranchans de l'autre, qui sont autant de coups de tonnerre redoublez pour estonner les plus obstinez? Mais entre tous les Grecs Ciceron mesmes admire *Æschines* contre *Demosthene*, en vn certain passage où il s'espand en iniures & passions contre luy, plus propres à vn forcené qu'à vn homme de bon sens; qu'à celà d'eloquence, de vigueur, de penetration (ie prie de bon cœur les Lecteurs de lire l'un & l'autre passage) au tegard du commencement d'Esaie; *Escoute ceux*, dit il, *& toy terre prestes l'auteille: car l'Eternel a dit: l'ay nourry des enfans, & les ay esleuez, & iceux m'ont esté rebelles. Le bœuf cognoist son possesseur, & l'asne la crèche de ses maistres: mais Israël n'a point cognu; mon peuple n'a point entendu. Ha gënt pecheresse, peuple agraué d'iniquité! à quel propôs. serez vous plus battus; veu que vous adiousteriez peché sur peché? Tout le chef languit, tout le corps est amaty; depuis la plante du pied iusques à la teste, il n'y a rien d'entier. Combien de naïfueté & d'eloquence, d'humilité & de grâdeur, de raisons & d'affections en ce peu de mots? Et combien plus grandes les trouuerions nous en leur propre langue & en leurs naturels accens? Et de fait, grands personnages de nostre temps, de la louange desquels ie ne pense pour cela rien rabattre, ont entrepris de faire des Paraphrases sur ce Prophete; & autres, pleins de belles paroles & d'elo-*

quence

Ciceron en ses  
Tusculanes.

Oforius Lufi-  
anus.



quence humaine, mais qui n'ont seruy proprement, qu'à luy donner tant plus de lustre. Que si ces similitudes comme trop basses desplaisent à nos Rhetoriciens; ie les prie de me dire, quel est l'usage des similitudes, sinon d'esclaircir, & le moyen d'esclaircir, que de les prendre des choses plus cognuës? Et quelles estoyēt les Metaphores des Romains, sinon au commencement rustiques, puis prises de la guerre, & puis du plaidoyer, selon qu'ils vinrent à se corrompre? Et quelles mesmes celles de leur Ciceron sur son vieil aage, que prises de la vigne & du labour, par ce qu'il y prenoit plaisir? Bref, s'il est question de pourfuyre vne similitude clairement, de représenter vne desolation viuement, de reprendre les vices aigrement, de promettre vne deliurance gayement; tout y est si naif, & si present, si vigoureux & si vif, qu'il appert manifestement, qu'ils auoyent & personnes, & lieux, & temps, & les choses mesmes dont ils parloyent deuant leurs yeux: & est ce style vniuersel & commun à tous nos prophetes. De tout ceci, ie ne veux autres tesmoings, que nos contempteurs de Dieu mesmes, qui contemnent la plus part nos Escritures, qu'ils n'ont iamais pris le loisir de lire; sous ombre que quelque Maistre aux arts, qui n'aura iamais leu que son Ciceron, & ne sçaura distinguer ce qui conuient à diuerses personnes, ny à soy mesmes, leur aura mesprisé; ce qu'il ne sçaura ny peser ny priser. Et de telles gens est sorty le mespris de noz Escritures mesmes en Italie, qui hors de l'eschole n'eussent peu dire vn mot à propos, ny simplement deuiser. Vn Politian, dit Viues, mesprisait totalement la lecture des Escritures. Voyons donq ce qu'il prisoit. Toute sa vie il a disputé s'il failloit dire *Vergilius* ou *Virgilius*, *Carthaginensis*, ou *Car-*

ou *Carthaginensis, primus* ou *primus*; & s'il a eu quelque reste de loisir, ce a esté pour faire quelque Epigramme Grec, en louange de pailiardise, & de Sodomie. Graue iugement d'homme certes pour nous y amuser. Vn certain autre *Domitius Calderianus* en détournoit les ieunes hommes: mais belle matiere qu'il a pris pour s'occuper. Il a passé sa vie à commenter les *Priapeies* de Virgile, que tous hommes qui ont quelque reste d'homme, ont honte de prononcer. Quand telles gens les mesprisent, quel plus grand argument voulons nous pour les priser? Au contraire, vn *Marsile Ficin*, vn Conte Iehan de la *Mirande*, l'honneur en toutes sciences, & de l'Italie, & de leur siecle, apres auoit leu tous les bōs Auteurs du Monde, se sont veuz reposer en nos *Ecritures*; & ont esté en fin degouttez de toutes autres; de celles cy ne s'en sont peu rassasier. Quand il n'y auroit que la simple affirmation des vns, & des autres; ie vous prie, ausquels aymerions nous mieux acquiescer? Mais i'ose dire, & le veux maintenir, entre tous ceux qui scauent que c'est, de parler à propos, & selon la bienfiance d'vn chacun, que nos *Ecritures* sont escrites selon qu'il conuenoit, & à Dieu qui en est l'Auteur, & à la matiere qu'ils traittent, & aux gēs à qui elle est adressée; & que plus feant style ne se peut imaginer. A Dieu, di-je; car il est nostre Prince; & aux Princes ne conuient persuader: à la matiere; car elle est sainte & graue: & choses graues, dit *Aristote*, ne se doibuent farder: aux gens aussi, car c'est vn mellinge de peuple; & falloit que tous peussent entendre, comme tous estoient tēuz de croire & obseruer.

Obiections des  
choses peu  
croyables des  
*Ecritures*.

Ils entrent maintenant en la matiere: Ces *Ecritures*, dient ils, nous content des choses impossibles

& in-



mans; qui ont vāté les douze Pairs de Charles-  
 Magne; encor que nous ne doubtons pas, qu'il n'y ait  
 eu vn Charles- Magne, qui a fait de grandes choses  
 en son temps, & n'a pas eu faute de grands person-  
 nages à son seruice. Bref, si iamais n'y eust eu chien,  
 cheual, ours, lion au mōde; les Poètes ne nous euf-  
 sent feint, ny les Peintres peinct le Cerberus, le Pe-  
 gase, ny la Chimere. Et s'il n'y eust eu vne verité des  
 choses qui sont fabuleuses és Poètes, nous n'aurois  
 point auourd'huy de fables au monde. Venons au  
 particulier: En toute l'Escriture n'y a rié plus admi-  
 rable q̄ la creation du monde, & de l'hōme: & quād  
 nous auons admis ces poincts, rien ne nous doit  
 plus sembler estrange en la Bible: Car tous les mi-  
 racles que nous admirons, ne sont qu'estincelles de  
 ceste infinie puissāce, qui se desploya lors en la  
 creation de toutes choses. Si auons nous cy deuant  
 prouué, & par viues raisons, & par tesmoignages  
 de tous les anciés, que le Monde a esté créé, & tout  
 ce qu'il cōtient, & par la seule volonté de Dieu; &  
 quand il luy a pleu, & qu'il ne se peut imaginer au-  
 trement. Sur ceste verité les Phœniciens & les Egy-  
 ptiens ont façonné leurs fables: Qu'au commen-  
 cemēt il y auoit des Tenebres, & vn Air spirituel, &  
 vn Chaos infiny: Que cest Esprit conuoita ce  
 Chaos, que de leurs embrassemens nasquit vn cer-  
 tain Moth, c'est à dire Limon, dont furent produits  
 tous les animaux. Nul ne peut nier, que cela ne soit  
 vne copie mal prise, du vif & du naturel de Moyse.  
 De la creation de l'homme, les Egyptiens ont dit  
 qu'il fut créé masle-femelle: Platon en a retiré qu'il  
 fut fait Androgynne, ou Hermaphrodite: l'Escriture  
 auoit dit que Dieu les auoit créés masle & femelle.  
 C'est proprement ce qui aduient à vn portraict tiré  
 sur vn

Creation du  
 Monde, & de  
 l'Homme.

Sur vn autre. Celuy qui est pris du vif, perd vn peu du naturel. Celuy qui sera pris sur ce crayon, en perd encores plus; & de l'vn à l'autre s'esloignent en fin tant de la verité, qu'à péne y en peut on remarquer vn seul traitt. La cheute de l'homme nous a esté prouuée par plusieurs raisons, approuuée par tous les Philosophes, & par le sentiment mesmes de nostre corruption. Tous sont contraints de la confesser. Mais vn seul Moysse nous en recite & l'histoire & la cause. Là dessus Iulian l'Empereur s'escarmouche. Il trouue estrange que le Serpent ait parlé; c'est à dire le diable par le serpent. Qu'est ce, qui n'auinst tous les iours entre les Gentils? Les diables pour les tromper, parloyent par des statües: Le Dæmon de Dodone par vn Chesne. Vn Orme, dit Philostrate, parla à Apollonius Thyanaus: vn fleuve, dit Porphyre, salua Pythagoras. Iulian mesmes & son Philofophe Maximus, l'ont ouy en diuerses voix, & en diuerses sortes: Et de tout celà on ne s'estrange point. Veü que le Diable en soy mesme n'est pas visible à nos yeux; faut il pas qu'il emprunte vne autre forme? Et s'il emprunte, quel interest, que ce soit plustost vn autre animal, qu'vn serpent? Et s'il parle, pourquoy moins sous ombre de ceste bouche que d'vne autre? d'vne espece qui a vie, que d'vne qui n'en a point? Mais encor, cest animal a de la figure manifeste, entant qu'il se traîne en terre, & qu'il vit de poussiere; & que par nous destourner de Dieu aux choses basses & terriennes, nous sommes auioürdhuy reduicts à ce poinct. De ces premiers hommes, nous lisons qu'ils viuoyét sept,

La cheute.

Aage des premiers hōm. c. 3.

qui s'ensuit, le mois est de vingt & huit iours, & l'an de douze mois; & qu'autrement nous faudroit admettre qu'ils auroyent engendré à moins de dix ans Solaires. Et c'est vn des Griens qu'ils proposent contre nos Escritures, comme s'il n'estoit pas aussi aisé à Dieu d'estendre nostre vie à milliers, qu'à centaines; à luy, di-ie, qui a fait & les siecles & les ans, & la vie mesmes. Mais Manethon Egyptien; Berosé Chaldéen, Moschus, Hestiaus, & Hierosme, qui ont escrit l'histoire des Phœniciens, confirment ce que dit Moysé de ces premiers hommes. Et Hesiodé, Hecatée, Acusilaus, & Hellanique & Ephore s'y accordent. Et que ceste vie leur estoit ordonnée ainsi longue, tant pour l'estude des sciences, que pour l'inuention des arts; & specialement de l'Astronomie: par ce, dient ils, que s'ils eussent véscu moins de six cens ans, leurs obseruations eussent esté en vain, par ce que le grand an dure autant. Bref, la chose estoit si claire, & si commune en toute l'histoire ancienne; que Varro ne la passe pas de leger, mais tafche d'en rendre la cause. Ensuit pour la punition du genre humain le Deluge. Quel peuple ne l'a creu, & quel autheur n'en a parlé? Les Egyptiens, Phœniciens, Grecs & Romains n'ont eu rien plus commun; & par ce qu'ils oyoyent dire, qu'il auoit esté és premiers temps, ignorás la Chronologie, chacun le met au temps qu'il pensoit plus ancien; les Thebains au temps d'Ogyges; les Thesaliens au temps de Deucalion; & ainsi des autres; mais, qui plus est, au Bresil, en l'Espagne neuue, en la Floride, c'est vne croyance commune, & l'attribuent tous aux pechez des hōmes, & à l'ire du Souuerain espanduë sur le genre humain. Mais voyons les particularitez. Dieu commande à Moysé de  
faire

faire vne Arche pour s'y sauuer luy & sa famille, & y conseruer la semence du monde. Et nous en conte particulieremēt tous les bouts & les costez. C'est qu'il auoit la verité, dont les autres n'auoyent que le bruit. Mais encor, Alexandre, & Abydenus escriuent, Que Saturne predict à Xysuthrus le deluge auenir; & qu'il se fist vne Arche pour sauuer toute sorte de bestail avec luy: Qu'il sauua ses Escritures en Heliopolis d'Egypte, en certaines sculptures; & nauigua en son arche vers l'Armenie: Qu'au bout de certains iours il mit quelques oyseaux dehors qui ne trouuerent rien de sec; & au bout de quelque temps encores d'autres; & en fin ayant apperceu terre, descendit en Armenie, où, dient ils, les restes de l'Arche sont gardées soigneusement par les habitans, qui s'en aydent en plusieurs maux. Et ce qu'ils dient de Saturne, c'est selon les Grecs qui ont pensé que les Iuifs adoroient Saturne à cause du septiesme iour: & Xysuthrus peut estre autant que Noë, en langage Assyrië; lequel en diuers lieux, comme nous lisons, a eu diuers noms. Cependant ceste difference nous sert à la preuue, quand nous voyons que ce n'est pas simple traduction, mais plustost tradition de pere en fils. Le mesme est referé par Berose, non le supposé, mais celuy qui est allegué par les anciens; & par Hierosme l'Egyptien, Mesas Phœnix & autres. Mesmes ils adioustent, que le lieu où descendit Noë, fut appellé Saleh Noah, & en Grec *στοβαρνίον*, c'est à dire, la descente de Noë, en vne montagne appellée Baris, ou Parapanisus; qui selon leur langue d'alors semble reuenir à vn. Et Plutarque parle nommément de la colombe que Deucalion enuoya hors de l'Arche pour sonder la terre, & Phaurinus & Stephanus du lieu

Alexander Polyhistor.  
Abydenus allegué par Cyrille liu. 1. contre Iulian.

Ioseph liu. 7. des Antiq. chapitre 3.

Au traité Que les bestes sont capables de raison.

où l'Arche descédit; qui ne peut estre entendu d'un deluge particulier de Theffalie, lequel sans doute a esté composé sur cestuy - cy. Icy donq ne scachans que repliquer, ils s'attachét sur les mesures de l'Arche; & trouuēt mal aisé à Dieu tout ce qu'ils ne peuvent. Mais outre ce que l'Arche estoit vne figure de l'Eglise en laquelle toutes nations deuoient vn iour estre recueillies & sauuées, Origene par la condée Geometrique mōstre à Celsus Epicurien, qu'elle estoit d'une grādeur & capacité merueilleuse: & Buton Mathematiciē en vn liure exprez, déclare pied à pied ce qu'elle pouuoit cōtenir. Bref, quand nous liſons que ce deluge fut vniuersel, & venons à considerer que tel ne pouuoit il estre, sinon de par Dieu; lequel toutesfois vouloit absolument sauuer les siens; apres vn tel miracle tout doibt estre croyable, sans alleguer mesures en vne puissance qui n'en a point. Car quant à ce qu'aucuns veulent l'attribuer à vne certaine grande conionction qui auint lors; ie les renuoye au Conte de la Mirande, qui ne leur prouue pas seulement, que lors il n'y auoit point de grande conionction; & qu'ores qu'il y en eust eu vne, ils ne la peuvent marquer à poinct nommé; mais que selon leurs propres regles, elle eust esté lors, plustost pour apporter vn embrasement vniuersel, que non pas vne inondation au monde. Au sortir de ce deluge l'Escriture nous parle d'un Ham ou Cham, qui descouure la vergongne de Noë son pere. Les Chaldeens dient que c'estoit Zoroastre, qui par charmes le voulut rendre sterile: les Grecs apres eux ont feint leur Iuppiter Hammon qui l'auroit chastié. Voyla comment de l'histoire on vient à la fable. Et Iaphet aussi n'est autre que le Iapetus des Poëtes; qui ont pris le renouvellement du monde a-

Iehan Picus,  
Conte de la  
Mirand. contre  
les Astrolo-  
gues.

Cham.



de apres le Deluge, pour la creation mesmes. Vient consequemment la confusion des langues. C'est chose toute claire que les langues ne sont vtilles, que autant qu'elles sont diuerses; & que s'il n'y en auoit qu'vne en vsage au Mōde, ce seroit pure vanité d'en sçauoir plusieurs. Comme donq la raison nous a amené à vn premier homme; aussi doit elle à vne premiere langue, qui ait esté seule, comme l'homme estoit seul avec sa femme. Qu'elle se soit diuersifiée avec le temps, il se pourroit dire, si c'estoyent Idio- mes ou Dialectes: mais on sçait qu'il y a plusieurs langues, qui ont racines toutes diuerses, & ne tien- nent rien l'vne de l'autre, sinon quelques mots ap- portez d'vn país en autre, avec les marchādises, qui ont retenu par tout le nom qu'elles auoyent d'où el- les venoyent. Resteroit que les hommes menans diuerses Colonies, les eussent inuentées. Mais quel- le vanité seroit celà? & quelle est la vie de l'homme qui y suffise? Et quel profit en pouuoit il venir, ou aux inuenteurs, ou à leur suite? Ains qui ne voit que c'estoit vne calamité publique? non vn sçauoir, mais vne ignorāce; non vn plaisir, mais vne geenne pour la posterité? Certes disons donq, que la raison nous amene à ce que dit l'Escriture, *Qu'au commence- ment il n'y auoit qu'vne langue; Que les hommes n'ont point diuisé les langues; ains que la diuision des langues a diuisé les hōmes; & que ce n'est point vne inuention des hommes, occupez alors suffi- samment en la cognoillance necessaire de nature, & en l'inuention des arts & sciences vtilles, mais vne punition de Dieu sur le genre humain. A ces raisons voyons qu'adioustant les anciens: La cōmu- ne opinion est, dient Abydenus, & Alexandre, *Que les hōmes estans néz de terre, & se fians en leur force, en despit**

Confusion des  
langues.

Alexandre Po-  
lyhittor. Aby-  
denus.  
Sibylla.  
Euseb. liu. 9.  
chap. 4. De la  
Prepara.

des Dieux, voulurent esleuer vne Tour iusques au Soleil, au lieu où est maintenant Babylôn : mais comme elle estoit ià haut esleuée, que les Dieux la ruinerent, & ietterent sur leur teste à coups de vent; & qu' alors commença la diuersité des langues, dont les Hebricux appellerent le lieu Babel. En mesmes termes aussi en parle la Sibylle en ses vers: & Hestiaëus & Eupolemon adioustent, que les Sacrificateurs qui en eschapperent, se retirerēt avec les mysteres de leur Iuppiter (c'estoit Nemrod, ou Iuppiter Belus) en la campagne de Sennaar; duquel lieu par la confusion des langues, les hommes commencerent à s'espandre çà & là, & à peupler le monde. Icy Iulian se veut moquer. Car, dit il, plusieurs globes de la terre amonncelez l'vn sur l'autre, ne fussent pieça paruenuz à la Sphere de la Lune. Mais la raison de ceste entreprise est euidente: Que leur but estoit, d'auoir vne retraicte contre la hauteur des eaux, si elle reuenoit; c'est à dire, de faire vne chauffée contre l'ire de Dieu, qu'il eust mieux valu appaiser par prières. Et ne faut trouuer cest orgueil si estrange; quand nous lisons és histoires Grecques, d'vn Xerxes, qui menaçoit la mer par lettres; & és Romaines, d'vn Caligula, qui prenoit querelle à Iuppiter. Et Iulian mesmes n'estoit gueres plus sage, quād il vouloit empescher le Royaume de Dieu, en defendant aux Chrestiens la lecture des Poëtes. Et quant à ce que Celsus se veut faire croire, que ceste histoire soit prise de la fable des Aloides, chacun scait qu' Homere est le premier qui en fait mention, lequel est long temps après Moÿse. Et de faict, ces particularitez de la confusion des langues; de la dispersion des hōmes; du lieu où cela aduint; du nom de Phateg; qui nasquit lors de ceste diuision, &c. monstrent euidemment que Moÿse ne parle pas à l'esga-

Genes. 18. 11.

l'esgarée. Comme aussi les Origines des peuples, selon le departement des familles, ne se lisent point ailleurs. Aussi vain est ce, qu'ils dient, que l'embranchement de Sodome est pris de la fable de Phaëthon, qui en est aussi loing que le ciel de la terre; car encor auiourd'huy s'y voyent les restes de l'ire de Dieu remarquées par Strabo, Galien, Mela & autres; vn lac amer, qui ne nourrit aucun animal, le riuage bordé de bitume, les pierres puantes & infectes, les arbres produisans fructs beaux en apparence, mais qui au manier, s'en vont en cendre, & en suie; ce que nous ne lisons point auoir esté veu ailleurs: & ce toutefois en vne vallée tresbelle en apparéce, où estoient lors basties cinq villes; ou selon Strabo treize, qui furent englouties du feu, pour le peché contre nature. Et Iosephe dit, que la statue de sel de la femme de Loth s'y voyoit encore de son temps. Ce sont les plus grandes merueilles du liure de Genese: & le reste consiste en l'histoire d'Abraham & de ses enfans. Des Princes d'alors, nous n'en auons ny genealogie, ny histoire, entre les Payens; & pourtant sera il d'autant plus à admirer, qu'ils ayent parlé de nos pasteurs. Berosé donq dit, qu'environ dix generations apres le Deluge, y eut vn grand personnage entre les Chaldeens, excellent en Astronomie. Et qu'il vueille designer Abraham, Eupolemon le monstre; car il dit, qu'en ceste dixiesme generation, nasquit Abraham en Camerine de Babylone, autrement appellée Vr ou Chalceopolis; lequel inuenta l'Astronomie entre les Chaldeens; qu'iceluy fut agreable à Dieu; & par son commandement passa en Phœnice, où il enseigna le cours de la Lune, du Soleil, & des Planetes, dont il pleut grandement au Roy: toutesfois qu'il disoit l'auoir de main en

Genes. 18.  
Sodome.

Galien au liure  
Des simples.  
Pausanias en  
ses Eliaques.  
Solin en son  
Polyhistor.  
Tacite liu. der-  
nier.

Euseb. liu. 9. De  
la Prepar. ch. 4.  
Eupolem. au  
liu. des Iuifs.  
Abraham & sa  
race.

main d'Enoch, que les Grecs, dit il, ont appellé Atlas, & auquel les Anges auoyent appris beaucoup de choses. Il recite aussi la bataille pour la recouffe de Loth; la reception de Melchisedec; les trauerfes qu'eut Abraham pour sa femme Sara en Egypte; la playe que Dieu enuoya à Pharaon pour la luy faire rendre. Et Artabanus presques le mesmes en son histoire des Iuifs, adioustant que de luy les Iuifs furent appellez Hebrieux; en quoy l'affinité des noms l'auroit abusé. Melon en ses liures contre les Iuifs escriuoit qu'il eut deux femmes: De l'une qui estoit Egyptienne douze enfans, entre lesquels fut departie l'Arabie, qui de son temps auoit encor douze Rois. Ce sont les douze enfans d'Ismaël fils d'Abraham par Agar Egyptienne, qui sont nommez au Genese. De l'autre, qui estoit du pays, vn seul nommé Isaac, qui eut douze fils, dont le dernier s'appelloit Ioseph, par lequel Moysse descendoit. Alexandre aussi recite le sacrifice d'Abraham tout au long, & les fils qu'il eut de Chetura; & allegue en son histoire vn Cleodemus prophete, autrement appellé Malchas, qu'il dit s'accorder avec Moysse, en l'histoire des Iuifs: & Hecatæus Abderitain ayât esté en Iudée, fit vn liure expres de la vie d'Abraham; ce qu'il ne fit pas mesmes d'Alexandre son maistre. Bref, ce que dit Orphée d'un Chaldeen, auquel seul Dieu se manifesta, semble dit de luy; car il auoit frequenté en Egypte, où le nom d'Abraham estoit si grand, qu'és Exorcismes mesmes il estoit fait mention expres du Dieu adoré par Abraham. Ce mesme Alexandre escrit la fuite de Iacob, craignant l'ire de son frere Esau; son sejour en Mesopotamie, son seruice de sept ans, son mariage avec les deux sœurs, le nombre de ses enfans, le rapt de Dina,

l'esclan-

Artabanus en  
son histoire  
des Iuifs.

Melon contre  
les Iuifs.

Pesclandre de Sichem: En apres, la vendition de Ioseph, sa prison, sa deliurace par l'exposition des songes, son credit en Egypte., son mariage avec Asce-neth fille de Pethefer Sacrificateur, les deux enfans nommément, qui en nasquirent, la descente de ses freres en Egypte, le banquet qu'il leur fit, les cinq parts qu'il donna à Benjamin ( dont il veut rendre raison;) la venuë de Iacob, & de son mesnage en Egypte, quel aage chacun d'eux auoit, quels enfans il eut. Et ainsi nous amene de Noë au deluge, du deluge à Abraham, d'Abraham à Leui, & de Leui à Moyse. Le tout tousiours avec des fautes en l'histoire, des differéces au calcul, & quelques additiōs par cy par là de peu d'importance, qui seruent à mōstrer qu'il n'auoit pas ces histoires de nostre Bible seulement, mais de quelques autres liures qu'il auoit veu aillieurs. Le mesme deduisoit Theodotus en ses Poëmes; Artabanus, Philo Biblius, Nicolas de Damas, Aristæus, &c. Et ce dernier particulièrement a descrit l'histoire de Iob, comme il fut tenté tant par le Diable, que par ses voisins; & qu'il estoit fils d'Esau habitant és confins d'Idumée & d'Arabie: ce qu'il ne pouuoit auoir leu en l'Escriture. Bref, les lieux qui portent le nom d'Abraham en Damas, en Chaldée, en la terre de Chanaan, & de Ioseph en Egypte; les Puis aussi pres d'Ascalon d'vne admirable antiquité, nous font foy, & de leur demeure en Palestine, & de leur passage en Egypte. Et Manethon Egyptien nous deduit leur origine, & leur descente de Chanaan en Egypte, les appellât en sa langue Roys pasteurs; à sçauoir cōme nous lisons en l'Escriture, par ce que leur bien consistoit en bestail: mais nous n'auons de tous ces anciens que des fragmens, tels que nous les pouuōs recueillir en diuers Autheurs.

Verons

Moyse.

Artabanus des  
Iuifs.

Venons à Moyse. Alexandre dit, qu'il fut fils d'Amram, fils d'Elat, fils de Leui, fils de Iacob, &c. c'est à dire, naturellemēt Israélite, & non Egyptien. Mais oyons d'Artabanus & son origine & le discours de sa vie. Il dit donq, que Meris fille de Chenephrim Roy d'Egypte ne pouuant auoir d'enfans, adopta vn enfant Iuif appellé Moyse, qu'il institua les loix, & dōna les lettres aux Egyptiens, & par eux fut reputé comme Dieu, & nommé Mercure. Que Chenephrim ialoux de sa reputation, l'enuoya en guerre contre les Ethiopiēs, & luy composa son armée de Iuifs inexperimentez pour le faire perdre, & eux avec luy: mais qu'il s'y gouerna si sagement, que les Ethiopiens vaincuz l'eurent en admiration, & receurent la Circoncision de luy. A son retour qu'on luy fit bon accueil; mais que s'apperceuant de mauuaise volonté, il se retira en Arabie, où il espousa la fille de Raguel qui regnoit là. Cependant que ce Roy qui auoit opprimé les Iuifs de tant de cruautés; & qui mesmes pour les faire tuer, impunemēt leur ordōnoit vne certaine liurée, mourut assez soudainement de lepre. Or n'est cecy referé par Moyse; qui n'escriuoit pas pour se vanter, & qui a pour subiect les victoires de Dieu, & non les siennes. mais s'ensuit en ce mesme autheur la vocation de Moyse. *Ce Moyse, dit il, estoit en continuelles prieres vers Dieu pour la deliurance du peuple: & vn iour comme il prioit ardemment, sortit vn feu de terre, où toutesfois n'y auoit aucune matiere propre à brusler; & luy fut dit par vne voix, Qu'il falloit qu'il deliurast les Iuifs, & les remenast en leur pays. Ainsi sans leuer aucunes forces; par le conseil de son beau pere, il declaire au Roy la voloné de Dieu; lequel le fit incontinent mettre en prison: mais les portes luy estans miraculeusement ouuertes, il vient trouuer le Roy au lit;*

au lict; & derechef le somme d'obeyr à Dieu: & le Roy luy demandant le nom de ce Dieu, il le luy dit en l'aureille: mais estant tombé d'estonnement, il le releua par la main; & les Sacrificateurs qui s'en moquoyent, moururent promptement. Il deduit apres, Que le Roy demanda signes; & que Moyse conuertit sa verge en serpent; Qu'il frappa le Nil, & le fit desborder; Qu'il le frappa derechef, & qu'il reuinft entre ses bords; Que là dessus fut commandé aux Sacrificateurs de Memphis de faire quelque cas semblable sur pêne de la vie: lesquels par art magique produirent vn Dragon, & changerét la couleur au fleue; dont le Roy s'enorgueillit & s'endurcit contre les Iuifs. Mais qu'alors Moyse frappa la terre de sa verge, qui produit des mousches venimeuses, puis des grenouilles, & puis des sauterelles, & autres choses estranges: Dont, dit il, est demeuré la coustume, qu'on garde tousiours & reuere vne verge és temples, par ce qu'ils tiennent qu'Isis est la Terre, qui frappée de ceste verge les produisoit. En fin, dit il, il y eut vn tel tremblement de terre en toute l'Egypte, que le Roy se resolut de laisser aller ce peuple; mais icy les Sacrificateurs varient: car ceux de Memphis dient que Moyse obserua la marée & passa la mer par ce moyen: mais ceux de Heliopolis, que le Roy voulut poursuyure ce peuple, pour rescourre les joyaux qu'ils emportoient aux Egyptiens; & que Moyse admonesté de Dieu frappa la mer, qui luy fit place & à tout ce peuple; & que les Egyptiens furent partie accablez de fouldres, & partie noyés és mesmes eaux. Or ayant passé l'eau, ils vescuient au desert trente ans, nourris pour tout d'une certaine nege que Dieu leur faisoit pleuuoir du ciel. Et estoit ce Moyse homme de haute stature, blond, portant les cheueux longs & la barbe; plein de maïesté en son visage; & accomplit tout cest œuure aagé d'octante & neuf ans. Le mesme lisons nous escrit par Demetrius &

Eupo-

Eupolemus historiens Grecs, qui adioustent beaucoup de particularitez; & Manethō nomme le Roy sous qui celà auint Tethmosis; & Numenius Pythagorien, dit auoir leu la vie de Moyse en histoires dignes de foy; & recite comme il fut retiré des eaux, qu'il fut nourry en Court, que deuant qu'il fust circonciz, il s'appelloit Iehoiachim: mais que selon ceux qui font profession des mysteres, il auoit vn nom caché au Ciel, à sçauoir Melchi; qu'il fit aussi de grandes merueilles deuant le Roy d'Egypte, & que certains Magiciens Iannes & Mambres voulurent faire de mesmes: qui sont choses qui ne se lisent point en nos Escritures, & qu'ils deuoyent auoir des Memoires sacrez d'Egypte. Et de faict, és Exorcismes des Egyptiens contre les Dæmons estoyét employés ces mots, Le Dieu d'Israël, le Dieu des Hebrieux, le Dieu qui noya les Egyptiens en la Mer rouge avec leur Roy: qui monstrent euidement que la chose estoit commune & hors de doute. Or ne me souuiens-je point aussi d'Autheur, qui nie que Moyse ait tiré ce peuple d'Egypte avec grands miracles; car aussi eust ce esté le miracle des miracles, de luy faire souffrir tant de maï sans miracles; mais bien les vns les ont attribuez à la Magie; & les autres à raisons naturelles. Il y a, dit Plin, vne espece de Magie, qui depend de Moyse & de la Cabale; mais, dit iceluy mesmes, iamais la Magie ne fut en si grande vogue que sous Neron; & iamais ne fut cognüe plus debile ne plus vaine. Et de faict, qu'y a-il de semblable entre les illusions d'vn Magicien, qui passent en vn momét; & la conduite d'vn grand peuple au trauers de la mer; & qui plus est, de la faim & de la soif vn si long temps? Mais encor l'Escriture a pourueu à ceste calomnie;

car

*Secundum My-  
st. 16.*

*Origene con-  
tre Celsus li. 4.*

*Miracles de  
Moyse.*



car en nulle loy n'est si expressement defendue la Magie, qu'en celle de Moÿse. & la Cabale dont Pline auoit ouy parler, est plus esloignée de tels effects que l'Arithmetique ou la Grammaire. Et quant à ce que dient les autres, que Moÿse auroit obserué la basse eau pour passer la Mer rouge, certes ils font le conseil des Egyptiens bien grossier de s'y estre si temerairement perdus. Mais, qui plus est, la mesme onde qui eust noyé les vns, n'eust pas espargné les autres : & chacun sçait que le Golfe Arabic n'est pas subiect à telles marées que celles là : & pareille caillation n'auroit lieu en tous les miracles qui luy sont attribuez. Aussi peu est receuable la calomnie de Iustin l'Historien, & autres: Que Moÿse par ce qu'il estoit lepreux, fut chassé d'Egypte; & en emmena tous les lepreux avec luy. Car il est clair par tous les Anciens, que ce peuple qu'il emmena, estoit estranger en Egypte. & quand il recite publiquement les biens que ce peuple a receu de Dieu, *Vous sçauéz*, dit il, *qu'il n'y a eu ny maladie ny infirmité en vous depuis le temps qu'estes partis.* Et les menace au contraire, s'ils offensent Dieu, des playes, bosses & apostumes d'Egypte. Mesmes, comme ainsi soit qu'en aucunes loix anciennes, ne se parle de l'ordre qui doibt estre pour les lepreux, en celle-cy, comme si Dieu auoit voulu pouruoir à la calomnie, ils sont separez de la compagnie des hommes, leurs vestemens mis à part, les maisons raclées, &c. qui est vn argument trop certain, que ceux qui gouernoient & estoient en autorité en ce peuple, n'estoyent pas lepreux. Ce peuple donq, sort d'Egypte; & dit l'Escriture,

Au lieu de Cabala il y a en Pline *le cabala.*

Exode 12.

Nombre des enfans d'Israël

peut

peut il tant sortir? Or ie ne veux point alleguer miracle, encor que l'Escripture remarque, que ce peuple pulluloit grandemét: & vse du mot de Frayer, comme de poissons. Mais ie les prie seulement de calculer à peu pres; non selon l'excez, mais selon la coutume, ce qui peut naistre de septante personnes en quatre cens ans, ou enuirõ, qu'ils furent en Egypte; & deuant qu'ils soyent aux deux cens cinquante, ils trouueront leur conte. Ainsi voyons nous que soixante familles d'Arabie qui passerent en Afrique au temps du Schisme du Calife, en moins de trois cens ans la peuplerent toute; dont encor les Prouinces s'appellent, Beni Megher, Beni Guariten, Beni Fenssecar, &c. c'est à dire Les enfans de Megher, de Guariten, de Fenssecar: & n'y a famille qui n'en ait peuplé vne. Et les Indes Occidentales qui ne nous sont cognuës que depuis cent ans, dedans cent autres seront peuplées d'Espagnols. Bref, Viues dit auoir veu en Espagne vn bon homme qui peupla de son corps vn village de cent maisons; tellement que les noms de paréré defalloient: & ceste année mesmes est morte vne dame illustre en Allemaigne, qui a veu cent & soixante enfans procréés d'elle & des siens, encor que la moitié de ses enfans sont morts premier que d'estre mariez; & ceux qui sont mariez en aage d'en auoir encor plusieurs. C'est donq vne manifeste ignorance, comme de ceux qui ignorent; que c'est d'vne progression Arithmetique, avec lesquels on contractera aisément la vente d'vn cheual ou autre chose, à condition de bailler vn moys durant tousiours le double, commēçant le premier iour par vn denier; & quand ils sont à la moitié du mois, ils commencent à apperceuoir ce que nulle raison ne leur eust mis en la teste, que tout leur bien  
, n'y four-

n'y fourniroit pas. A Moÿse succede Iosué, qui in- Iosue.  
 troduit le peuple en la Terre promise; & les Chana-  
 néens partie fuyent deuant luy, partie se rendent  
 tributaires sous luy. Qui lira le voyage de ce peu-  
 ple de iournée en iournée, les bouts & costez de  
 leurs partages; iugera incontinent de la verité de  
 l'histoire. Mais Procopius en l'histoire des Vanda- Procop.liu.1.  
 les nous en laisse vne marque insigne en ces mots. De la guerre  
 des Vandales.  
*Tout ce país, dit il, qui est depuis Sidon iusques en Egypte,  
 s'appelloit iadis Phœnice: & ceux qui ont escrit l'histoire des  
 Phœniciens, racontent que iadis vn seul Roy y dominoit. En  
 ces enuirs habitoyent les Gergesiens, Iebusiens & autres;  
 lesquels comme ils virent venir à eux ceste grande armée de  
 Iosué, passerent en Egypte. Mais peu apres le País ne les  
 pouuant tous porter, ils passerent en Afrique, où ils bastirent  
 plusieurs villes, & peuplerent iusques aux Colomnes d'Her-  
 cules, & est leur langue demye Phœnicienne. En Numidie  
 aussi ils bastirent entre autres la ville de Tingit, tresforte  
 d'assiette, où se voyent deux colomnes de pierre blanche,  
 pres la grand' Fontaine, esquelles en langue Phœnicienne  
 sont entaillez ces mots, N O V S sommes ceux qui fuismes  
 deuant ce brigand Iosué fils de Nun. Et tel est, dit il, l'ori-  
 gine de ces peuples, qu'on appelle auiourd'huy Maurusiens.*  
 Or dit Eupolemus que Iosué prophetiza cent & dix  
 ans, & planta le tabernacle en Silo: & de là saute à  
 Samuel; à Saul, qui fut, dit il, Oinct par le cōman - Saul.  
 dement de Dieu; & à Dauid qu'il appelle, prenant Dauid.  
 l'vn pour l'autre, fils de Cis. Mais entre deux nous  
 auons tout le temps des Iuges, en l'histoire desquels  
 aucuns remarquent, que les forces de Hercules sont  
 feinctes sur celles de Samson; & le veu d'Agamem-  
 non sur le veu de Iephté. Dauid, dit ce meisme Au-  
 theur, subiugua les Ammonites, Moabites, Itu-  
 réens, Nabathéens, &c. s'estendit iusques au fleuve  
 d'Eu-

d'Euphrates, & rendit tributaires le Roy de Tyr, & les Phœniciens. Puis luy fut monstré par vn Ange appellé Nathan, le lieu où deuoit estre edifié le Temple, pour lequel il prepara les materiaux, & équippa vaisseaux en la ville de Melane en Arabie; lesquels il enuoya en vne Isle de la Mer rouge, appellée Vrphen, dont il apporta grande quantité d'or, de cuyure, de bois de Cedre, &c. Mais, dit il, l'Ange ne voulut pas, qu'il bastist le Temple, par ce qu'il s'estoit en sanglanté en ses guerres; & fut reserué cest ouurage à Salomon son fils, qui vint à la couronne à l'aage de douze ans. Or des richesses de Daud il peut apparoir par son sepulchre; auquel, selon la coustume du temps, Salomon cacha de grands thresors. Car enuiron huiect cens ans apres; Hircanus assailly par Antiochus Pius en fit tirer d'vne vouste trois mil talens pour le contenter; & quelque temps apres l'autre fut ouuerte par Herode, qui n'y en trouua pas moins. De Salomon que lisons nous de notable? Premièrement l'edifice du Temple. Es Annales des Tyriens competeurs des Iuifs, dit Iosephe, il est descrit comme és nostres; & sont gardées en leur Thresor les lettres de Salomon à Hiram Roy de Tyr, & de Hiram à luy; qui font foy du nombre des Charpentiers, que Hiram luy enuoya; de l'ordre que Salomon donna, pour les faire nourrir par estappes; & ce que chaque province contribuoit à ceste fin: ce qui est aussi referé par Eupolemus tout au long; par Alexadre Polyhistor; par Hecataeus Abderitain; par Dius Phœnicien, &c. voire si particulierement, & avec tel soing, qu'il n'y a mesure, vaisseau, vtésile du temple, qui n'y soit remarqué: ce que nous ne lisons point qu'ils ayent fait d'aucun temple des leurs. Mesmes les Tyriens

L'escriture du  
Prophete.

Ioseph. liu. 11.  
des Antiq. cha.  
16. & liu. 16.  
ch. 11. & liu. 5.  
chap. 12. Des  
guerres.

Salomon.

Ioseph. ch. 2. liu.  
8. des Antiq.  
Euseb. liu. 9.  
chap. 4.

mar-

marquēt en leurs Annales l'an & le iour; à sçauoir, cent quarante & trois ans & huit mois, auant qu'ils bastissent Carthage. En apres, l'Escriture fait vn singulier cas de sa sagesse; que mesmes vne Royne de Saba vint de bien loing, pour le voir. Et nous lisons en Plutarque, que la coustume de ces anciens Roys estoit de s'entrefaire des questiōs, à qui l'emporteroit par habilité d'esprit: & y auoit vn certain prix à celuy qui gaignoit. Or Dius en l'histoire des Phœniciens recite les ænigmes, & questions que Salomon enuoyoit au Roy Hiram; & que ne les pouuant soudre, il luy en cousta beaucoup; tant qu'il trouua vn ieune homme Tyrien nommé Abdemon, qui luy en deschiffroit la plus part. Et quant à la Royne de Saba, qui vint de Meroë, pour le voir; les Annales d'Ethiopie portent, qu'elle s'appelloit Makeda, & qu'elle eut vn fils de Salomon, nommé Meilich, & depuis Dauid, qu'elle fit son heritier; dont est auiourd'huy ce grand Empire, que nous appellons de Prete Ian. Pareillement qu'elle ramena avec elle douze mille Iuifs, de chaque lignée mille; & par ce que les plus nobles du pays se vantent d'estre du sang d'Israël, encor qu'ils ayent receu l'Euangile, ils retiennēt la Circoncision; non, dient ils, qu'ils l'estiment necessaire à salut, mais pour garder la prerogatiue de leur sang. Que reste il encor? Ceste navigation des nauires de Salomon, qui dūroit trois ans, leur a semblé incroyable. Et tousiours selō ceste regle, Que nous ne croyons pas volontiers ce que nous n'entēdons pas. Mais à qui est ce auiourd'huy, que les Espaignols & Portugais ne l'ayent persuadée? Les Portugais specialement, qui font vn an & dixhuit mois en leur voyage, encor qu'ils ayent & l'usage du compas, & la mer

Plutarq. au  
Conuiue des  
sept Sages.

Ioseph. liu. 8.  
chap. 2.

L'Histoire E-  
thiopique.  
Makeda.

plus reconnüe, & les stations certaines, & qu'ils ne fassent pas si long voyage? Et certes n'est legeremēt à passer qu'en nos Escritures, l'or qui s'apportoit de ceste nauigation, est appellé en nombre Duël en Hebrieu, Paruaim, comme qui diroit apporté des Perouz, ou des Indes tant Orientales, qu'Occidentales; comme a remarqué vn docte homme de nostre temps. Et ainsi s'appelle Bresil, le bois qui s'apporte du Bresil; Machoachan, la drogue qui s'y trouue, &c. Car quant à la nauigation vers Indie, par la Mer rouge, elle estoit trop commune, & pour y employer tant de temps, & pour en faire tant de cas. Es histoires des Roys ensuiuans, sont en premier lieu remarquables les trois Transmigrations des dix lignées d'Israël, sous Phacea fils de Rome-lia & Osée Roys d'Israël, par Tiglath Phalassar & Salmanazar Roys des Assyriens. Et la façon en estoit telle, qu'on transportoit les Israélites en d'autres pays loingtains; & principalement les plus apparens d'iceux; & faisoit on venir autres nations en leur place. Or furent les Israélites transportez au delà de Medie, & prirent pays inhabitez à desfricher; & d'iceux sont venus parties les Colches, qui du temps d'Herodote se faisoient circoncir; & partie les Tartares, qui enuiron l'an mil deux cens inderent sur la face de la terre, sous la cōduicte de Cingi, & ont depuis constitué l'Empire du Cham: Et de fait, ils estoient circonciz, deuant qu'ils eussent ouï parler de Mahumed; & se sont partie laissez aller à sa Loy, tant plustost par ce qu'elle sembloit tenir de la leur: Et ce mot de Tartares, ou plustost Totares, signifie en Syriac, les Restes, ou les Delaissez. Mesmes entre les Hordes de Tartarie en la partie plus Septentrionale, y en a qui ont re-

tenu

1 Chron. ch. 3.

Gilber. Genebrard. en sa Chronologie.

Transmigrations.

2 Roys 15.

2 Roys 17.

4 Esdras 13.

Herodote li. 2.

renu les noms de Dan, de Zabulon, & de Nephthali: dont ne faut s'esmerveiller, s'il y a tant de luifs és pays de Ruffie, Sarmatie, & Lituanie; & d'autant plus tousiours qu'on approche des Tartares. Le mesme n'est pas moins vray semblable des Turcs; car ce mot Turc en Hebrieu, signifie Gens exilez, & se prend entr'eux en mespris: & y a bien apparence que Mahumed, pour n'offenser ces grands peuples, qui lors comméçoient à se resueiller, retint la Circocision, & les purgations, & ceremonies de la Loy de Moyse. Quant à la transmigration de Babel, qui estoit proprement de ceux de Iuda, Alexandre Polyhistor dit nommément, qu'au temps de Ioachim Roy de Iuda, Ieremie leur fut enuoyé de Dieu, pour predire vne extreme calamité, à cause qu'ils adoroyent vng Idole de Baal; mais que Ioachim commanda qu'il fust bruslé vif: & que Ieremie adiousta de plus, Que le Roy des Assyriens les feroit trauailler pour rendre l'Euphrates nauigable dans le Tigris: Que sur ceste confiance Nabuchodonozor se mit en campagne avec toutes ses forces; rauagea Samarie, prit Hierusalem, amena Ioachim prisonnier. Et le mesme tesmoigne Diocles, & nommément Berosé de Chaldee, Que ceste captiuité dura septante ans. Alphée adiouste, que Megasthenes ancien autheur escriuoit, que Nabuchodonosor à son retour auoit esté saisi de rage, & estoit mort, criant sans cesse aux Babylo niens, Qu'vne grande calamité estoit prochaine, que toute la puissance de leurs dieux ne pourroit arrester: Car, disoit il, *vng Perse demi Asne viendra qui nous fera esclaves*. Et cestuy cy fut Cyrus, lequel par le tesmoignage d'Alexandre Polyhistor, & de Hecataeus Abderitain restitua le temple de Hierusalem. De l'expédition

Deliurance par  
Cyrus.

Ioseph. liu. 8.  
chap. 4. des  
Antiq.

aussi de Sefac contre Roboam parle clairement Herodote, encor qu'il ne le nomme point; comme il passa sur le ventre à l'Egypte, à la Syrie, & à la Palestine. Et l'histoire de Sennacherib y est sous ce mesme nom, & qu'à son retour il fut tué; & qu'on luy dressa vne statue, avec ceste Inscription: *Apprenez en moy à craindre Dieu.* pour vne memoire du iugement de Dieu contre luy. Mais encor, Menander Ephesien en son histoire Tyrienne, faisoit mention de la grande secheresse, qui fut au temps d'Achab, & de la pluye obtenuë en abondance, par les prieres d'Elie; à l'imitation de laquelle les Grecs ont feint le mesme d'Æacus. Et Iosephe tesmoigne auoir leu l'histoire de Ionas, en plusieurs Commentaires, laquelle est encor vulgaire entre les Arabes d'Afrique: & quant à la grandeur de Ninieue, elle est descrite toute pareille en Diodore. Mesmes le signe donné à Ezechias du Soleil qui retourna quelques degrez en arriere, estoit enregistré és Annales des Babylonniens & des Mages de Perse: lequel, quelques vns dient, & non sans propos, luy auoir esté donné tel, par ce qu'il prenoit plaisir en l'Astronomie, & auoit reformé le Calendrier des Hebreux: Or sont perdus beaucoup de liures anciens, qui nous en pourroyét dire d'auantage. Mais ie prie les contreroolleurs de nos Escritures, de me dire, s'ils ont histoire entre les Payens, qui ait plus de tesmoignages de sa verité que celle cy? Le dis histoire du plus grand Empire du Monde, qui soit confirmée par les histoires de ses amis, comme est celle de ce petit peuple par celles de ses ennemis. Et quant à ce qu'ils obiectent, que nous ne voyons point en nostre temps ces miracles, aillieurs ie leur prouueray, que depuis ceux là on en a veu de semblables,

1 Roys 14.

Herodote, li. 2.

1 Roys 18.

Miracle.

Diod. liu. 3.

Esaië 38.

Denis en sa Hierarchie.



blables, & procedans de mesme puissance: mais me suffit pour ceste heure, de leur ramenteuoir. Que si miracles vrais n'auoyent esté faiçts au monde, nous n'aurions point entre les Payens tant de faux miracles: ie dis plus, que nous n'aurions mesmes pas ce nom de Miracles; qui ne peut auoir esté donné premierement, qu'à choses excedentes la mesure de l'homme & de toute creature, & vrayement dignes de ce nom.

Restent les absurditez qu'ils y veulent trouuer, par ce qu'ils n'en entendent la raison. Ceste loy, dient ils, s'arreste à parler des bestes, des pastures, d'un bœuf qui heurte de la corne, &c. Ce sont choses trop viles pour vne parole qui procede de Dieu. Que ne dient ils donq, que c'estoit chose trop vile à Dieu de les créer? Et pourquoy sont faiçtes les loix, sinon pour l'usage des hommes? Et si celles cy semblent viles au regard de Dieu, peuuent ils nier qu'elles soyēt viles au regard des hommes d'alors, qui faisoyēt pour la plus part vie de pasteurs? Mais, ie demande à ces scrupuleux, quelles sont les loix de Platon, & quelles celles des douze Tables, lors que les Romains estoyent laboureurs & pasteurs; & quelles celles de Venize, du temps qu'ils n'estoyent que pescheurs? Si les reuerōs nous pour l'antiquité: & quand nous trouuons quelque vieux fragment, pensons tenir vn thresor. Et les Empereurs de Rome, n'ont pas raclé de leurs Digestes au milieu de leur splendeur, les loix, *Si quadrupes*; ny les Venitiens leurs ordonnances de Pescherie; ou les Francons de Venerie & Fauconnerie; quisembleront ridicules en nostre temps en plusieurs regions, & l'estoyent lors mesmes, qui les eust portées en vn autre pais; nécessaires neantmoins pour leuer les dissensions,

Objection des  
absurditez.

en leur lieu, & en leur temps. Bref, tandis que Rome estoit champestre, elle faisoit loix du dommage des bestes, quand elle vint à se bastir du dommage des gouttieres & des cloaques; quand elle commença à ruyner les autres, de guerre, de milices, de sacs de villes; quand elle voulut destruire soy mesmes, de rebellions, de proscriptions, & d'exils: les vnes chacune en son temps autant à propos & necessaires que les autres; & ces premiers Legislaturs non moins honorez que les derniers: mais bien la Republique pire, & plus corrompue en vn temps qu'en l'autre; qui n'auoit à reprimer en ces premiers temps que les bestes, au lieu qu'és derniers elle auoit à brider des hommes pires que bestes sauuages; ou, pour mieux dire, estoit deuenue beste farouche elle mesmes. Ils adioustent: Dieu, dites vous, a creé toutes choses: Moysé cependant prononce certains animaux purs, & certains impurs, à quoy peut estre bon celà? Ains deuroyent ils considerer, que ce qui est pur de soy, est impur bien souuent selon l'usage; comme ce qui est bon & sain en sa nature, deuiet mauuais & mal sain par l'exces. Et pourtant a esté defendu le vin entre plusieurs peuples; & s'en trouue peu qui n'ayent eu quelques animaux en horreur: comme nous voyons qu'à Rome, les parricides estoyent iettez en vn sac en l'eau, & vn singe, vn iars & vne vipere avec eux; chose dont seroit malaisé de donner la raison. Mais ceste loy qui n'a rien d'inutile, & qui ne tende plus haut que ceste vie, n'a pas discerné les animaux sans cause. Ains si nous y prenons garde, elle prononce impurs tous les animaux dont les Egyptiens prenoyent leurs presages, & augures; comme le loup, le renard, le dragon, le lieure, l'espreuier, le vautour, &c. pour faire abominer à

ner à ce peuple les vanitez & abominations d'Egypte; ne plus ne moins que pour garder les enfans du feu, on leur defend mesmes la cheminée : & comme ces abus estoient cognus entr'eux, aussi estoit la fin & le but de ceste loy. Et de ce poinct ie desire que nos contempteurs apprennent à suspendre leur iugement en choses qu'ils n'entendent point: car comme en ce temps là ceste difficulté ne se fust présentée en la loy de Moÿse; ainsi ne feroyēt plusieurs autres aujourd'huy, si nous nous pouuions représenter le mesme temps. Je laisse que les animaux qui viuoyent de proye, outre ce qu'ils en prenoyent les augures, auoyent cest enseignement en eux de ne raurir point l'autrui, sans se destourner beaucoup de la lettre. Et quant au pourceau, on sçait que pour l'inuention du labourage qu'il monstra aux Egyptiens en fouillant la terre avec le groin, il fut adoré d'eux: en quoy il estoit déclaré abominable; outre l'Allegorie, qui y paroist toute euidente, de ne se fouiller point és fanges & boubiers de ce monde.

Des sacrifices nous en auons touché cy deuant, & en discourrons cy apres plus au long, entant qu'ils ramenteuoyent à toute heure la mort deüie au péché; la necessité d'un sacrifice pour l'expier, & le sacrifice auenir du Christ pour la purgation du genre humain. Mais encor, quand Dieu nous auroit voulu donner des loix dont nous ne sçaurions la raison, afin de nous duire à son obeïssance; qu'est ce, que plusieurs Princes & Legislatours, comme dit Plutarque, n'ayent fait? & que nous ne facions à nos enfans & seruiteurs? Et qui trouueroit bon qu'ils en demandassent raison? Or ie ne desire autre chose, sinon que ceux qui approchent de nos Escritures, y apportent au moins tel respect qu'aux liures d'un

Homere ou d'un Virgile. S'ils y trouvent quelques passages obscurs, ils dient qu'ils y ont voulu laisser des croix pour tourmenter les Grammairiés. Qu'ils ne trouvent donq estrange, que Dieu en ait laissé en ses Escritures pour humilier l'esprit des Theologiens. S'ils y rencontrent des Solecismes, c'est à dire incongruitez, ce sont incontinent elegâces ou figures. Qu'ils pensent aussi, que ce qu'ils pensent mal conuenir de prime face, sera tresconuenable à qui entédra la figure. Bref, si le Poëte a dit quelque mot, qui semble ou inutile ou sans raison, le maistre le tourne de tous sens pour y en trouuer; le disciple se fasche si le maistre n'y en trouue; & plustost s'en prend le disciple au maistre, le maistre à son ignorance propre, que de cōfesser imperfection ou chose mal à propos au Poëte. Certes à bien plus forte raison, en ces liures confermez par tant de merueilles, & procedez de si grande autorité, si nous rencontrons choses inutiles ou absurdes à nostre sens charnel; espluchons les soigneusement & les tournons de tous sens. Mais si au bout de tout celà nous ne trouuons dequoy nous satisfaire; que l'auditeur se confesse indocile; que le docteur se cognoisse ignorant: & prions Dieu qu'il nous daigne illuminer par son esprit.

Or pense-je auoir suffisamment mōstré par l'antiquité, par le style, & par la matiere, par le but aussi, & par les singularitez de nos Escritures, Qu'elles sont, & ne peuuent estre procedées que de Dieu. Par l'antiquité; car elles sont les premieres; & dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu vne reuelation de Dieu. Par le style; car elles instruisent les humbles & confondent les orgueilleux, & parlent d'une egale autorité à tous. Par la matiere; car elles ne discourent

rent que des faicts de Dieu & de sa communication avec les hommes. Par le but; car elles ne tendent qu'à la gloire de Dieu, & au salut de l'homme. Par les singularitez; car il y a choses infinies, qui ne peuvent estre creuës en entendement ny Angelique ny humain. Ce que nous y pèsons absurde, c'est au regard de nostre ignorance: Ce qui nous y semble impossible, en comparaison de nostre impuissance. Sa verité mesmes nous est tesmoignée aux histoires, si tant est qu'une parole de Dieu ait besoing de tesmoignage humain. Qui est enfant de Dieu, cognoist la voix de son Pere; mais, peut estre, que pour le confermer, cecy ne sera point escrit en vain. Qui la veut reietter, n'y a homme qui le persuade: mais cecy servira à le conuaincre; & plusieurs, aydant Dieu, qui ont les oreilles estourdies du bruit de ce monde, s'ils n'ont fait iusques icy que l'entr'ouïr, y enclineront & l'oreille & le cœur cy apres. Or ie prie le Toutpuissant, qui a dit, & le monde a esté fait, qu'il parle effectuellement en nos iours, & que le monde croye. Et par ce que le but du croire c'est le salut de l'homme; voyons quel salut nous trouuons en ceste parole; qui est nostre troisieme marque de Religion, & sera la matiere du Chapitre suyuant.

## C H A P. X X V I I.

*Que le moyen ordonné de Dieu pour le salut du genre humain, a esté reuelé de tout temps au peuple d'Israël: qui est la troisieme marque de Religion.*

**R**ESTE la troisieme marque de vraye Religion à examiner: c'est qu'en icelle soit enseigné le vray & vniue rsal moyen ordonné de Dieu pour le salut & reparation du genre humain: & ià nous auons monstré que sans iceluy toute religion est inutile & vaine. Mais parce que ceste doctrine importe  
entie-

entièrement le salut du monde, & qu'entre deux nous auons traicté plusieurs choses qui en pourroyét obscurcir la memoire : ramenteuons nous encor icy combien ceste marque est necessaire en la Religion. Et cecy nous sera encor vne marque de la diuinité de nos Escritures, si nous trouuons & qu'elles nous enseignēt la necessité de ce moyen vnique, & qu'elles nous y adressent dès le commencement, & de temps en temps. Or auons nous leu au liure de Nature, que l'hōme est immortel : Que son heur n'est point icy bas, mais en l'immortelle vie : Que l'heur de celle immortelle vie, c'est d'estre iouissans de Dieu là haut; & le moyé d'y paruenir, de le seruir & honorer icy bas de tout nostre cœur. Mais ce mesme liure aussi nous a enseigné, Que par le peché nous sommes decheus de nostre origine; Que de la grace de Dieu nous sommes tōbez en son ire; Que nous sommes infiniment esloignez & de le seruir & de luy adherer; & par consequent de l'heur que nous eussions deu chercher, & ne pouuions trouuer qu'en luy. Que nous reste il donq, sinon vn desespoir extreme : & q̄ nous sert ceste immortelle vie que d'vne immortelle mort? Cest heur pour lequel estions créés, que d'vn perpetuel regret? S'il ne nous reste quelque table à la main pour nous sauuer du naufrage? Si, di-ie, Dieu ne nous a laissé quelque voye, & pour appaiser son ire, & pour rentrer en sa grace? En ceste extremité donq nous rencontrons la Religion, & icelle nous a adressez au vray Dieu. Mais qu'estce qu'adresser le malfaieteur au Iuge? approcher la paille du feu? veu que Dieu est infiniment bon; c'est à dire, infiniment cōtraire au mal: & si au mal, certes à nous mesmes, qui ne pensons, disons, faisons que mal? Ceste mesme religion nous  
a adres-

La necessité de  
ceste troisieme  
marque.

a adressé des Escritures, esquelles nous lisons la volonté de nostre Createur. Mais qu'y auôs nous encor trouué? Que le genre humain est corrompu dès sa source, & côme pourri en pepin: Que toutes les imaginatiôs du cœur de l'homme, ne sont que mal en tout temps. Cepédant que Dieu nous commande de l'aymer de tout nostre cœur, & nostre prochain comme nous mesmes; & à ceux qui le feront propose vie eternelle, aux autres vne immortelle mort. Qui est celuy de nous, qui ne sente en tous ses membres vne repugnance à la volonté de Dieu; & par consequent qui ne doie apprehender vn enfer, quand il entre en soy, & en ces Escritures lire son arrest & condemnation? Et qu'est donq religion que vanité; Escriture ou parole de Dieu, qu'anxiété de vie, & sentence de mort, si nous n'y trouuôs vnes lettres de grace & de remission, qui nous reconcilient à Dieu, nous reioignent à luy, & nous rendent en sa cõionction, l'heur pour lequel nous fumes créés? Si est il que Dieu ne peut estre frustré de sa fin. Que la religion aussi qu'il a grauée si profondement au cœur de l'homme, ne peut estre vaine. Faut donq qu'en la vraye Religion, & en ces Escritures, nous trouuions nostre grace, & le Moyen d'icelle: qui est ceste troisieme & principale marque, que nous cerchons. Exprimons encor ceste doctrine dauantage; par ce que c'est le nœud & la forme de toute la religion. La felicité de l'homme c'est d'estre conioinct à Dieu: le moyen d'y estre conioinct, c'est d'adherer à sa volonté. Le premier homme estant créé libre & capable du bien, se rebella contre Dieu, & par sa rebellion deuint serf de peché. Le voyla esloigné de Dieu & de son heur; & par consequent, si grace n'entreuient en extreme mal-

malheur, que nous appellons Enfer: de ce rebelle nous sommes tous nez, & la chair nous a engédrez, & charnels & serfs de peché, comme il estoit. De nature donq, nous ne pouuons attendre que le loyer de peché: c'est la mort. & ne pouuons heriter que de nostre pere, qui pour tout heritage ne nous peut laisser que damnation. A ceste ruineuse succession voyons ce que nous auons apporté. Au lieu d'acquiter l'obligation nous laissons courre les arterages; & non contens de celà, creons tous les iours nouvelles debtes. Car il n'y a celuy de nous qui s'acquitte enuers Dieu, de ce qu'il requiert iustement en la loy; & ainsi nous demeurons en arriere; Qui mesmes n'offense tous les iours le Souuerain en infinies fortes, de pensée, de parole, & de faict; & ainsi nous plongeons nous tousiours plus auant. Quand donq nous n'auriôs trouué la succession si ruineuse, nous mesmes la faisons incontinent telle par debtes excessiues, & offenses continuelles; qui est en somme tout ce que nous y puissions apporter. Ces offenses encor voyons contre qui? Contre Dieu, contre nostre Pere, contre nostre Createur. tout celà aggraue estrangement la faulte: Vn enfant se rebeller contre son Pere, vn Rien se reuolter contre son Createur; qui pis est, se mettre à la solde du Diable contre luy. Le crime est si enorme de soy, qu'il ne se peut, ny doit exagerer. Mais quand il n'y aura que ce point, Que Dieu est infiny, & que l'offense multiplie selon la personne, à qui elle est faicte; nostre offense commise contre Dieu, ne peut estre qu'infynie; & par consequent, nostre péne infinie: voire, nous pauures miserables subiects à pénes infiniment infinies, qui à toute heure par offenses continuelles, multiplions ceste infinité sur nous. à ceste

extre-



extremité, il faut vn remede : mais quel? la misericorde de Dieu? Mais elle n'est pas contraire à sa iustice: La iustice donq de l'Eternel? mais nous auons besoing de misericorde. Quel moyen & que Dieu execute iustice, sans euacuër sa misericorde, & exerce misericorde sans preiudice de sa iustice? Que di-ie, tous les deux se verifient, & que Dieu soit infiniment bening, & infiniment haïssant le mal tout ensemble? S'il fait misericorde absolument à vne offense infinie, où sera sa iustice? & où la police de l'vniuers, qui rend au bien le bien, & au mal le mal? Et où la nostre mesmes, qui n'est qu'une ombre de la diuine? S'il fait aussi iustice purement, que deuient le genre humain apres ceste vie? ou plustost, comment l'a il maintenu depuis la premiere cheute? & que ià ne nous a deuorez sa iustice? nous di-ie, en qui n'y a rien qui ne brusle deuant son ire? Reste, que pour estancher l'ire, & donner lieu à la misericorde, l'ire qui n'est en Dieu que vne iuste volonté de punir; la misericorde, qu'une iuste volonté de pardonner; quelque satisfaction entreuienne entre Dieu & l'homme; sans laquelle, par maniere de dire, il y auroit vn Vuide au monde: ce que nature mesmes ne peut consentir. Mais quel abyfme est ce icy encor? veu que la coulpe est infinie? & la péne proportionnée à la coulpe? & la satisfaction derechef à la péne? c'est à dire, la satisfaction, qui est requise de nous infiniment infinie? Que l'homme offre le monde à Dieu; qu'offre il que ce qu'il a receu de luy, & ià perdu par sa rebellion? Et veu que Dieu a créé ce Monde de rien, comment ce rien infiniment multiplié satisfera il à ceste offense? Qu'il s'offre encor soy-mesmes, qu'offrira il qu'ingratitude & rebellion? que blasphem-

blasphemes & actions peruerfes? C'est à dire, que fera il que prouoquer l'ire de Dieu sur luy? Que l'Ange mesmes y entreuienne, créature pour appaiser le Createur; finie en son bien, pour couvrir vne infinité de mal; endebtée de tout point, pour acquitter autrui: Que fera ce, comme dit le Propheete, qu'vne couuerture qui ne couure pas à demy? vn emplastre infiniment plus petit que la playe? Certes, disons donq, il faut que Dieu luy mesmes entreuienne entre sa iustice, & sa misericorde; & comme il nous a créez premierement, qu'il nous recrée; & comme il nous crea en sa grace, qu'il nous absolue de son ire; & comme lors il desploya sa sagesse en nous creant, qu'à nous restaurer il employe encor icelle mesmes. Et certes d'autant plus encor, si plus se peut dire, qu'en nostre creation rien ne resistoit à la benignité du Createur, au lieu qu'en nostre restauration, nostre malignité y repugne tant qu'elle peut. D'vn abyfme encor nous voicy en vn autre: mais loüé soit Dieu, que ce sont les abyfmes de sa grace. Quel donq, dira on, sera ce Moyéneur, Dieu enuers Dieu, infini enuers infini, qui puisse & acquitter vne obligation, & appaiser vne péne infinie? Icy resouuenons nous de ce qui a esté dit, és cinq & sixiesme Chapitres: Là auons nous déclaré, & par la raison, & par le tesmoignage de toute l'antiquité, qu'en Dieu resident trois personnes ou subsistences en vnité d'essence, & icelles coëternelles & egales en toutes sortes. Le Pere comme le principe & la source; le Fils, comme la parole & sagesse eternelle du Pere; le S. Esprit, comme la liaison, la dilection & l'amour du Pere & du Fils: & ie prie le lecteur pour s'en rafreschir la memoire, de les relire sur ce point. Certes faut donq, que l'vne de ces trois personnes

Vn Mediateur  
Dieu & Hom-  
me.

Le fils.

sonnes s'entremettre entre l'ire de Dieu, & nostre coulpe infinie. Et puis qu'ainsi est, quelle plustost que la sagesse; veu qu'il est question de nous recréer, & que par icelle il nous a créés? & que le fils, puis qu'il est question de nous adopter, c'est à dire, de nous admettre en l'heritage? Mais qui plus est, il faut que de tousiours ce Mediateur se soit entremis; car le monde estant créé pour l'homme, & l'homme reuolté contre Dieu, ny le monde ny l'homme depuis sa cheute n'eussent pas duré deuant Dieu vn moment. En la façon de ceste entremise voicy derechef vn mystere incomprehensible, tel toutesfois, que quand il nous est reuelé, nous iugeons qu'il ne peut estre autrement. Nous auons vn Dieu infiniment iuste, & vn hōme infiniment pecheur. Ceste iustice infinie d'vne coulpe infinie ne peut estre satisfaite que par vne péne ou reparation infinie; & ceste reparation infinie, ne peut estre que de par vn infiny, c'est à dire, Dieu mesmes. Il fault donq que nostre Mediateur soit Dieu, & par sa grace nous l'auons tel. Mais ceste Diuinité infinie ne doit payer nostre desobeissance qu'en obeissance, nostre demerite qu'en merite, & nostre rebellion qu'en humilité; ny derechef racheter nostre grace que par péne, & nostre vie que par mort. Et pour obeyr il se faut submettre, pour meriter seruir, pour s'humilier se demettre de soy mesmes, pour patir estre infirme, & pour mourir mortel. Certes disons donq, qu'il conuient & est besoing que nostre Mediateur soit Dieu & homme. Homme né sous la loy, mais Dieu pour la parfaire; homme pour seruir, mais Dieu pour affranchir; homme pour s'humilier iusqu'à tout, mais Dieu pour s'exalter au dessus de toutes choses; homme pour patir, mais Dieu pour

vaincre; hōme pour mourir, mais Dieu pour triompher de la mort. Mais qui plus est, puis qu'il se submet volontairement à telles choses, pour nous, di-ie, & non pour soy mesmes, que son obeissance à ceux qui croiront en luy tourne en acquit de desobeissance; son merite de demerite, son humilité de rebellion; voire plus, en acquest d'obeissance, de merite, & d'humilité; c'est à dire, que ce qui seroit deu à son obeissance; c'est amour; à son merite; c'est loyer, à son humilité; c'est grandeur, à la douleur; c'est ioye, à la mort; c'est vie, à la victoire; c'est triomphe, soit acquis, & donné de luy, imputé & deu de Dieu à tous ceux qui adoreront ce grand benefice, & inuoqueront le pere de par luy. De cest article, pouons venir apres à d'autres conditions & circonstances requises en ce Mediateur, Dieu & homme, les recherchant tousiours, selon ce qui mieux conuient; & à la iustice de Dieu, & à l'office & dignité du Mediateur. Il est necessaire à nostre salut, disons nous, que ce Mediateur soit homme pour porter les pénes des hommes, & pour reconcilier le genre humain. Et s'il n'estoit de ce genre, comme nous n'aurions part en luy, ny luy en nous; aussi ne nous apporteroit rien ny la satisfaction ny son merite. Conuient donq qu'il naisse de mesme race; qu'il soit chair de nostre chair, & os de nos os; afin que cōme en Adam nous sommes tous serfs de peché, en luy nous soyons libres & affranchis du salaire de peché; c'est à scauoir de mort. Mais derechef, puis qu'il doit vaincre le peché, il faut qu'il soit sans peché; puis qu'il nous doit lauer, qu'il soit sans macule; & nous scauons que nous sommes tous conceus en iniquité, & nez en souillure & corruption. Faut donq qu'il soit homme, mais

conceu

Homme né  
sans corrup-  
tion.

conceu en autre façon que l'homme. Et cecy apres tant de merueilles ne doit plus tenir lieu de merueille; car celuy qui a tiré la femme de l'homme sans l'homme, peut il pas sans homme tirer l'homme de la femme? A ces particularitez nous viendrons tout à temps cy apres: & nous suffise pour le present, que la iustice de Dieu & la coulpe de l'homme par la raison humaine nous ont cōduict à la necessité d'un Mediateur, Dieu & homme; capable & d'acquitter l'homme de mort eternelle enuers Dieu; & de luy acquerir la vie bienheureuse. Et c'est ce que nous disions au commencement de ce chapitre, Que ceste marque est si essentielle, & si formelle en la religion, que sans icelle religion seroit inutile & vaine. Les Payens semblent auoir apperceu ceste necessité, par beaucoup de vestiges. Ils ont cognu que l'homme estoit né pour vne vie eternelle; qu'il n'en pouuoit iouir qu'en retournant à Dieu: Mais en ce font ils demeurez court, que de nous à Dieu, le chemin est impossible à l'homme, si Dieu mesmes ne nous est le Chemin d'aller à Dieu. Ils pouuoient auoir ouy dire, qu'il falloit qu'un homme mourust pour les pechez du monde. Là dessus le Diable leur proposoit de sacrifier des hommes; de charger sur quelque pauvre miserable les pechez d'un pays, ou d'une ville: & le plus criminel qu'ils pouuoient choisir entre les malfaicteurs, qu'ils auoyent pour plusieurs forfaits voüé au gibet, estoit employé pour appaiser l'ire de Dieu enuers eux. Ce sont les singeries accoustumées du Diable. Mais comment celuy qui est en l'ire de Dieu l'appaisera il? Et qu'y fera le plus meschant, si le meilleur n'y peut rien? Iulian l'Empereur certes en ses disputes contre les Chrestiens ne se pouuoit commét de mesler de ceste

Opinion des  
Payens de la  
purgation du  
genre humain.

necessité. Voyant donq, qu'il est besoing de l'entre-  
 mise d'un Dieu pour nettoyer les ames, il se fait à  
 croire que cest *Æsculapius* fils de *Iuppiter*, s'estoit  
 manifesté au monde par la vie generatiue du So-  
 leil, & apparu premieremēt en *Epidaure*; & puis en  
 plusieurs autres lieux, pour guarir, dit il, les corps  
 & redresser les ames. C'est vn argument que l'im-  
 possibilité pretenduë par aucuns, de l'incarnation  
 du fils de Dieu, ne luy a pas semblé impossible,  
 puis que celle d'*Æsculapius*, fils de *Iuppiter*, Dieu,  
 selon *Iulian*, fils de Dieu, luy semble non seulement  
 possible, mais venue en effect. Et de faict, qui trou-  
 ue estrange, que celuy qui a vny l'ame, vne substan-  
 ce spirituelle, au corps de l'homme, se puisse vnir à  
 l'homme mesmes? Mais nous auons monstré que  
 cest *Æsculapius* estoit vn homme; celuy qui abu-  
 soit de son nom vn Diable; tous deux meschantes  
 creatures. Et qui aussi a iamais ou creu, ou mis en  
 auant ceste fable d'*Æsculapius*; que ce *Iulian* seul?  
 Mais *Porphyre* certes, a surmonté toute l'antiquité  
 en ce poinct. Car ayant mis ce fondement, Que le  
 souuerain bien de l'ame c'est de voir Dieu, Qu'elle  
 ne le peut voir, s'elle n'est purgée de ses souillures:  
 & pourtant; Qu'il y doibt auoir quelque moyen  
 procuré de Dieu par sa Prouidence, pour purger le  
 genre humain, venant à le rechercher, il dit, Que les  
 arts & les sciences nous esclarcissent bien l'esprit  
 en la cognoissâce des choses; mais qu'ils ne le nous  
 nettoient point pour paruenir iusques à Dieu: Et  
 parce que plusieurs s'abusoyent cerchans ceste pur-  
 gation par la Magie ou Theurgie, Que par icelle,  
 l'imagination & le sens commun pouuoient bien  
 estre aidez en la preception des choses corporelles;  
 mais qu'elles ne paruenoyent pas iusques à l'ame  
 intelle-

S. August. De  
 La Cité, liu. 10.  
 chap. 9. & 23.  
 & 32.

intellectuelle pour la purger, & ne luy pouuoient faire voir son Dieu, ny la verité mesmes. Et derechef, par ce que quelques Philosophes la recherchoyent és mysteres du Soleil, & de Iuppiter; c'est à dire, non en la communication; ce leur sembloit des Dæmons : mais de ceux qu'ils estimoyent bons Dieux, declare, qu'en ces mysteres aussi peu y en a il d'apparéce qu'és autres: qu'au reste, ces choses paruiennent seulement à vn bien peu de gens; au lieu que ceste purgation doibt estre vniuerselle, pour le genre humain. Et apres auoir reietté toutes autres purgations, sa conclusion est; Que les seuls Principes, & non autres, peuuent faire & moyenner ceste purgation vniuerselle. Or, ce qu'il appelle Principes, les Platoniques l'entendent assez; & nous l'auons declaré par plusieurs siens passages, és cinq & sixiesme chapitres; à sçauoir les personnes, ou proprieté qui subsistét en Dieu, que Porphyre appelle nommément, le Pere, l'Entendement du Pere, & l'Ame du monde. Or ne pouuoit il gueres approcher plus pres, sans nous rencontrer: & aussi semble il auoir eu cela des Chaldeens, desquels il dit auoir leu plusieurs diuins Oracles sur ceste matiere. Mais suffit que nous auons ce poinct de luy, Qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque moyen, ordonné de Dieu, pour la purgation & salut du genre humain: Que nul ne peut operer ceste purgation, sinon l'vn des Principes, c'est à dire, Dieu mesmes: Qu'il n'a encor rencontré aucune Secte en toute la Philosophie qui adresse ce moyen là. Et pourtant c'est à nous à le rechercher, non en la Philosophie, mais en nos Escritures. Car puis qu'elles sont de Dieu, & reuelées pour le salut de l'homme, elles nous doiuent adresser le moyen vniue du Salut,

auquel nous aspirons. Et comme nous auons dit, que la religion est aussi tost née que l'homme; aussi doit estre ce moyen aussi tost reuelé que la religion, & és saintes Escritures publié de temps en temps. Et ce nous sera, si nous le trouuons tel, vn tesmoignage infallible, & de nostre Religion, & de nos Escritures ensemble.

Commençons donq dès la creation de l'homme: l'Escriture nous dit, que dès que l'homme fut créé, Dieu luy donna vne Loy: *Si tu manges de l'arbre de science de bien & de mal, tu mourras de mort.* c'est à dire: Si tu te destournes, tant soit peu, de mon obeissance, tu tomberas en mon ire; & de mon ire, en mort eternelle. Et peu apres l'homme est seduit du serpent, c'est à dire, du diable; & transgresse la Loy de Dieu son Createur: Le voylà donq en son ire, & par le peché subiect à damnation eternelle. Que restoit il, veu que cest homme estoit seul, veu que le monde estoit fait pour luy, sinon que le monde fust confondu incontinent, & que l'homme bruslast eternellement en son ire? Mais voicy la sagesse de Dieu qui entreuient pour le salut de l'homme, & pour la conseruation de son ouurage; & n'est pas si tost né le peché, qu'elle nous manifeste le remede: *Je mettray inimitié,* dit le Seigneur au diable, *entre ta semence, & la semence de la femme: ceste Semence te brisera la teste, & tu luy briseras le talon.* c'est à dire, ie feray naistre de la semence de la femme, celuy qui domtera le Diable; & le Diable raschera bien à le tenter & supplanter en toutes sortes: mais il le foulera aux pieds, & luy fera rendre les armes; à sçauoir le peché & la mort. Or pour domter le diable, qui ne voit, qu'il faut qu'il soit Dieu? pour naistre d'une femme; qu'il soit homme; c'est à dire, comme nous  
l'auons

Le Mediateur  
promis és Es-  
critures depuis  
vn bout iuf-  
ques à l'autre.

Genes. 3.



l'auons dit, Dieu & homme tout ensemble? Or icy commence nostre dispute contre les Iuifs des derniers temps, qui pretendēt que le Messie ou Christ, que nous disons estre Mediateur entre la iustice de Dieu & les pechez des hommes, sera quelque grād Empereur, qui les deliurera des oppressions corporelles: & nous leur respondrons amplement cy apres. Mais ils ne peuēt nier que Rabbi Mose, Ben Maimon, par la mort dont Dieu menace Adam en cas de transgression, entend vne mort spirituelle; c'est à dire, vne mort de l'ame naurée de peché, & destituée de sa vie, qui est Dieu; & par le venin du serpent le peché mesmes: *Qui cessera*, dit il, *soubs le Messie.* & que ce ne soit l'interpretation des anciens Cabalistes. Pareillement, que ce passage n'ait esté entendu du Messie par l'anciēne Synagogue, comme en fait foy l'interpretation des Septante, & l'anciēne Traduction de Hierusalem mesmes. Car dit nommément celle cy: *Tandis, ô serpent, que les enfans de la femme gardent la Loy, ils te font mourir; & quand ils la laissent, tu les poings au talon, & leur peux beaucoup nuire; mais à ton mal il n'y a point de guarison, au lieu qu'au leur, il y a vn certain remede; car à la fin des iours ils t'escacheront avec les talons, par le moyen du Christ le Roy.* Or si la mort est spirituelle, spirituel l'ennemy, spirituelles ses armes; qui peut nier que le combat du Messie, qui le doibt vaincre, & de luy, ne soit spirituel? spirituelles ses forces? spirituel son empire? Mais encor, quel bien apporte ceste promesse autrement à Adam? & quel à Henoch, à Noë, à Abraham, si elle ne passe point ces choses temporelles? Et qui voudra patir icy bas mille maux, soubs ombre que d'icy à quelques millaines d'ans, naistra de nous vn Empereur redoubté par tout? Or comme

Christ Roy  
spirituel cōtre  
les iuifs mo-  
dernes.

Se souuienne  
le Lecteur vne  
fois pour toutes,  
que Messie  
en Hebreu,  
Christ en Grec,  
n'est qu'vn,  
c'est à dire  
l'Oin & du Sei-  
gneur.  
R. Mose B.  
Maimon.

Le Tharghum  
de Hierusalem.

l'Escriture commence par la promesse d'un Messie; c'est à dire, d'un Libérateur de nos ames; aussi montre t'elle euidentement, qu'elle n'a autre But que ce luy là. Car laissant les grandeurs du monde, & la naissance des Royaumes, & des principautez, esquelles les histoires s'arrestent si curieusement, elle nous conduict sans tourner à gauche ny à droicte, à la naissance & race d'Abraham, de laquelle deuoit naistre le Messie; & à iceluy, Dieu reitere ceste promesse plusieurs fois, Qu'en sa semence seront benites toutes gens: c'est à dire, que le salut, par vn qui naistroit de sa semence, seroit présenté à tous peuples de la terre: & derechef, Qu'en Isaac luy seroit appelée semence; ce qui certes n'est pas dit de la posterité d'Ismaël son fils; encor que Dieu luy declare que la posterité charnelle seroit tresflorissante. Mais ceste preface du Seigneur, *Celeray ie quelque chose à mon seruiteur Abraham, &c.* montre euidentmēt, que c'est vn mystere qui surpasse tout entendement humain, & auquel Abraham mesmes n'a pas moins d'interest que sa semence. D'Abraham passe ceste promesse, de main en main à Isaac, d'Isaac à Iacob, & Iacob la laisse par testament à ses enfans, en ces mots: *Le sceptre ne sera point osté de Iuda, ny le Legislatteur d'entre ses pieds, iusques à ce que le Silo vienne; & à luy s'assembleront les peuples.* Et sont ces mots prononcez nommément à Iuda, par ce que par luy deuoit descendre ceste sainte semence. Or que ce passage s'entēde du Messie, le Thargum de Hierusalem & Onkelos, qui ont tāt d'authorité entre les Iuifs, en font foy; car ils traduisent, *Iusques à ce que le Christ vienne.* & cestuy-là adionste, *auquel le regne appartient.* Et l'Eschole de Rabbi Sila enquisse au Thalmud, *Quel seroit le nom du Messie; respond, Silo est son nom: car,*  
dit

Genese 49.

Thalmud au  
Traicté San-  
hedrin, ch.  
Helec.

dit elle, il est dit, *iufques à ce que Silo vienne*. Mais encor que ce regne foit autre qu'un Empire temporel du peuple d'Israël sur la terre, le texte y est formel. Car le Messias ou Christ est attendu par les Iuifs de la race de Iuda; & voicy qu'au temps qu'il doit venir, doit estre osté le Sceptre & le Legislatateur de Iuda. Certes, ce que donq Israël l'attendoit, n'estoit pas pour subiuguer les autres peuples, puis qu'il ne debuoit pas lors regner luy mesmes: & miserable aussi eust esté l'esperance des autres peuples, desquels, selon ce passage, il est l'attente, s'il n'eust deuenir que pour les fourrager. Or il regnera & en tous peuples, & pour le bien de tous peuples. Ce sera donq, selon la premiere promesse, sur les ames qu'il deliurera de la seruitude de peché & tyrannie du diable. En la loy de Moysse les sacrifices & ceremonies nous representent la satisfaction que rendroit le Christ pour les pechez du peuple, par son sacrifice. Mais specialement l'Agneau du passage, le sacrifice de la Vache rousse, l'enuoy du Bouc au desert, le Serpent d'airain erigé pour la guarison des maladies, estoyent autant de souuenâces au peuple pour luy ramenteuoir, & la venuë du Messie, & le but de sa venuë. Car quâd nous lisons, Que les poteaux des maisons estoyent trempéz du sang de l'Agneau, à fin que l'Ange destructeur n'y touchast; Que les cendres de la vache sans macule estoyent gardées pour le peché de la congregation; Que le grand Sacrificateur mettant la main sur la teste du Bouc, confessoit sur iceluy toutes les iniquitez du peuple, qui les portoit en vn lieu inhabitable; c'est à dire, pour n'en ouïr iamais parler: & que ceux qui regardoyent ce Serpent d'airain, estoyent incontinent guaris de la piqueure du Serpent. Veü que les

choses qui sont employées à cest effect, n'y peuvent servir, selon leur nature; il nous faut necessairement conclurre, que ce sont signes; signes, di ie, de choses spirituelles & interieures, comme l'Escriture est spirituelle & pour l'interieur: C'est à sçavoir; Que le diable ne peut rien sur ceux qui sont recõciliez à Dieu par le sacrifice du Messie, qui s'est chargé de leurs pechez; & que ceux qui regardent vers luy, sont incontinent guaris de sa mortelle piqueure. Et quant à ce qu'on trouue estrãge, qu'une chose si grande soit figurée par choses si viles & abiectes; c'est au contraire la plus vtile & la moins dangereuse figure que ce soit. Car qui figureroit les choses hautes par choses approachãtes de leur hauteur; on pourroit s'abuser, & prendre la figure pour la chose mesmes, en s'arrestãt à la beauté de l'estuy, sans penetrer au dedans. Pour exemple, qui au lieu d'un bouc ou d'un agneau eust sacrifié le plus homme de bien de la cõgregation; l'homme qui est subiect à trop deferer à l'homme, eust abusé de cestuy là pour le Mediateur mesmes. Mais quand on préd la figure de nostre reconciliation avec Dieu, & de la remissio de nos pechez, d'un animal qui n'a rien de conuenable, sinon entant qu'il est sans tache, & capable de mort; nous sommes appris que c'est sans doubte vne figure, qu'il faut penetrer en la chose mesmes; & d'autant plus, que ces sacrifices se font si solennellement, & sont si expressement recommandez à la posterité, comme choses qui pour le salut humain, doibuent tousiours estre en la memoire, ou plustost presentes deuant les yeux. Mais encor les Hebreux tiennent que les trois fils de Choré, Afer, Elcana, & Abiasaph mentionnez en Exode sixiesme chapitre sont Autheurs de plusieurs

Midraſch The-  
hilim.

Tradition des  
Hebreux.

Pfal-

Psalmes recueilliz au second liure du Psautier de  
 Daud, comme aussi Moyse de quelques vns du  
 troisieme liure; par lesquels ils consoloyent les pe-  
 res au desert, les asseurant de la venue du Christ. A  
 Daud, qui estoit de la lignee de Iuda, Dieu mesmes  
 conferme ceste promesse, Que de luy sortiroit ceste  
 semence de benediction. *Je susciteray, dit il, ta semen-  
 ce apres toy, laquelle sortira de ton ventre, & establi-  
 ray son royaume eternellement; ie luy seray pour Pere, & il me se-  
 ra pour Fils, &c.* Et combien que cela semble dit de  
 Salomon fils de Daud, qui n'estoit que figure du  
 Christ; ce qu'il est dit & repeté tant de fois, *eternel-  
 lement & à jamais*, ne peut estre entendu que de la  
 chose figurée, c'est à dire, d'un Roy eternal. Et de  
 fait, Daud monstre bien en ses Psalmes, qu'il a  
 percé des yeux de son entendement plus outre que  
 Salomon son fils. Car au Psalme second, *Tu es mon*  
*fils*, dit l'Eternal, *ie t'ay aujour d'huy engendré, ie te don-  
 neray pour ton heritage les Gentils, & pour ta possession les*  
*bouts de la terre.* Et au quarante cinq parlant des nop-  
 ces de ce Fils, avec vne preface extraordinaire, *O*  
*Dieu, dit il, ton throne est à tousiours, & le sceptre de ton*  
*regne est le sceptre d'equité.* Et au quarante sept. *Les*  
*Princes des peuples se sont assemblez pour estre peuples de*  
*Dieu d'Abraham.* & au soixante sept. *Tu iugeras les peu-  
 ples en equité, ton salut sera connu en toutes gens, & tu a-*  
*dresseras les nations de la terre.* Et est ceste clause con-  
 clüe par ce mot, *Selah*, que les Hebreux n'ont ac-  
 coustumé d'employer; qu'en vn profond mystere.  
 Bref, au septante & deuxiesme, apres qu'il a dit, *Tous*  
*Royz l'adoreront, & toutes nations luy serviront.* Car ad-  
 iouste il, *il deliurera le pauvre, criant à luy, & l'affligé qui*  
*n'a aucun ayde.* Mais, qui plus est encor, *Toutes nations*  
*se diront bien heureuses en luy, & le diront bien heureux.*

Or, il

2 Samuel 7.  
 1 Roys 5. & 6.  
 1 Chroniq. 22.  
 Psalm. 89.

Psalm. 2. 45.  
 47. 67. 72.

Or, il est plein de tels passages; qui montrent qu'il parle d'un Roy, mais certes d'un autre que Salomon son fils; veu que son royaume ne s'est pas esté du plus outre que celui de son pere; veu que les nations ne se sont pas rassemblées sous luy; veu que son regne finit par sa mort, & le lendemain fut déchiré en pieces. Et pourtant par l'ancienne Synagogue ont ils tousiours esté entenduz du Christ qui naistroit de la seméce de Dauid; comme aussi nous les voyons par la traduction Chaldaïque interpretée de mesme. Mais, veu qu'en tous ces Psalmes il ne dit pas, Resiouy toy, Israël, car tu regneras sur les nations; ains, Resiouissez vous nations, resiouissez vous peuples & Roys; car ie vous dōneray vn Roy: certes, il est tout euidét, que la ioye qu'il annonce si grande, n'est point par ce que les peuples auront vn Roy Iuif; car chacun l'ayme mieux de sa nation propre: ou les Roys vn Monarque pour les contrerouler, car chacú aymera mieux regner à par soy: Mais, bien que ce Roy doibt estre d'autre nature & qualité que les autres Roys, Roy des ames, Libérateur des serfs de peché, & Monarque spirituel. Le Cantique des Cantiques est aussi vn Poëme expres de la cōiunction de Christ & de l'Eglise; & ainsi a esté entendu des Iuifs, comme il appert par la Paraphrase Chaldaïque, que nous en auōs. Mais és Prophetes nous ne trouuons de ligne en ligne, que predictions du Christ à venir, de la nature de son royaume, de la vocation des Gentils, du reſtabliſſement de pieté, &c. tant pour en rafreschir la memoire au peuple present, que pour preparer à sa reception les peuples auenir. Mesmes, si les Prophetes parlent du retour de Babylone, du reſtabliſſement du royaume, du redressement du Temple, &c. à trois versets  
de là

de là vous les voyez ravis, à la deliurance spirituelle de la tyrannie de Sathan, au royaume spirituel de Christ, au vray Temple, qui est l'Eglise; comme nous voulant dire, qu'il ne nous faut pas arrester à ces choses temporelles, qui ne sont qu'ombres; mais nous souuenir que nous sommes hommes, c'est à dire, ames; & que nostre bien ne gist pas à viure, à gouverner, à regner icy; mais à seruir Dieu, à estre conioincts à luy, à estre regis de luy; c'est à dire, non, que nous regnions au monde, mais que Dieu par le sceptre de sa Parole, & la vertu de son Esprit, regne & soit obey en nous. Esaie dit: *Il aduiedra qu'és derniers iours la montagne de la maison du Seigneur sera disposée és coupeaux des montagnes, & que toutes gens y accourront, & beaucoup de peuples diront, Venez, montons à la montagne du Seigneur, & à la maison du Dieu de Iacob.* Ce passage est euidement du Christ, & de son regne, & de la benediction desployée sur toutes gens en iceluy. Mais lisons plus outre: *Il nous enseignera ses voyes, & cheminerons par ses sentiers. La Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem. Il iugera entre les gens, & reprendra les peuples. Ils forgeront leurs espées en coutres, & leurs lances en faux.* Icy donq n'est pas question de guerres, de combats & de force, mais de loy, de parole de Dieu & d'enseiement. Au quatriesme chapitre, *En ce iour là, dit il, le germe du Seigneur sera en magnificence, & en gloire; & celuy qui sera resté en Hierusalem on l'appellera saint.* Par ceste gloire si elle n'est expliquée, on se promettrait icy vn Triomphe: Mais, *ce sera alors, dit il, que le Seigneur lauera les ordures des filles de Sion; & nettoiera le sang de Hierusalem du milieu d'icelle en esprit de iugement, & en esprit d'ardeur.* C'est donq vne gloire, & vrayement gloire; mais tout autre que la chair ne l'entend. Or

Esaie 2.  
Mich. 1.

Esa. 4.

est ce

est ce passage par les Iuifs entendu du Messie: car où il est dit, *le Germe*, le Chaldeen a traduit *le Christ du Seigneur*. Au neuuesme, il dit, qu'il sera appellé Prince de paix; & le Chaldeen a tourné, *Le Christ de paix*. que son Empire sera augmenté; & qu'il n'y aura nulle fin, & qu'il exercera iustice sur le throne de Dauid à iamais. S'il est Prince de paix, où sera la guerre: & si il n'y a point de guerre, quel sera cest accroissement de son Empire? Mais en l'vnziesme, il nous l'explique clairement: *Il sortira vn Jetton du tronc d'Isai, & vn Surgeon croistra de sa racine, l'Esprit du Seigneur reposera sur luy, l'Esprit de sapience & d'entendement, l'Esprit de conseil & de force, l'Esprit de science & de crainte du Seigneur. Il frappera la terre de la verge de sa bouche, & occira le meschant par l'Esprit de ses leures. Le Bouc habitera avec l'Agneau, & le Leopard avec le Cheureau; la terre sera remplie de la science du Seigneur comme d'vne inondation de mer; & les Gentils requeront ceste racine d'Isai, qui sera esleuee pour le signal des peuples. Les conquestes donq. de cest Empereur, sont les Ames des peuples; les tributs, leurs adorations; les armés, l'Esprit du Seigneur Dieu; sa paix, la reünion de tous peuples & en vne mesme Eglise, & en la grace du Createur. Au vingt & cinquiesme aussi: Il destruira la mort à tousiours, & otera le voile qui cache la face de tous peuples. & au tréte cinquiesme: Les yeux des auetgles seront ouuers, & les oreilles des sourds destouppées: & au quarante deuxiesme & quarante neuuesme: Il ne criera point, & ne s'esleuera point; & sa voix ne sera point entendue es rues; il mettra iugement en la terre, & les Isles s'attendront à luy. Il sera pour l'alliance du peuple, & pour la lumiere des Gentils. Les vns viendront d'Aquilon, & les autres de Midy; si que la terre sera trop estroicte. Les Roys mesmes seront nourriciers de mon peuple, & les Princesses*

*ses nour-*

Esaie 9.

Esaie 11.

Il auoit dit parauant que les grands Cedres seroyent abbatuz, c'est à dire les grands Princes: & oppose expres à ces Cedres, ce petit sion, de la racine d'Isai.

Isai estoit Pere de Dauid.

Esaie 25. 35.  
42. 49. 45.



*ses nourrices.* Qu'y a il de tout cela, qui se puisse entendre que d'un Royaume spirituel? Au contraire, voyons comme ce mesme Prophete parle de Cyrus; de ce grand Empereur, di-ie, qui à main armée, devoit deliurer Israël de la main des Chaldeens? *I'ay pris ta dextre, dit le Seigneur, afin que ie rende les gens subiects deuant toy, & que ie debilite les reins des Roys; à fin qu'on ouvre deuant toy les huis, & que les portes ne soyent point fermées. Je rompray les portes d'airain, & briseray les verroux de fer. Je te donneray les thresors musses, & les choses cachées en lieux secrets.* Qu'y a il de semblable en ces façons de parler; & par consequent ny en ces redemptions, ny en ces redempteurs? Mais au cinquante deux, & cinquante troisieme, il oste toute doute: *Voicy, dit il, mon seruiteur se portera heureusement, & sera exalté & esleué fort haut.* Mais comment? *Il sera, dit le Prophete, mesprisé & debouté des hommes, homme de langueur, & de douleurs; & chacun cachera sa face de luy. Il sera nauré pour nos forsaicts, & blessé pour nos iniquitez; & la correction de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guari-son.* Mais, dit il apres, encor qu'il n'y eust aucune iniquité en luy, le Seigneur l'a voulu desbriser par douleur; & mettant son ame pour le peché, la volonté du Seigneur prosperera en sa main, & verra du labour de son ame, & enioüira. Car il rendra plusieurs iustes par sa science, & luy mesmes chargera leurs iniquitez. Or est toutesfois ce passage par le Paraphraste Chaldeen nommé mét interpreté du Messie: & au Thalmud Rabbi Jacob enquis du nom du Messie, dit qu'il l'appellera Le-preux; & y induict ce passage; & à ce conte n'est son regne que langueur & péne; sinon entât qu'il triomphe du diable, & de la mort; & que nous l'entendons spirituellemét. Bref, au cinquante cinquieme, il est

Esaie 52. &amp; 53.

Au Thalm. au  
Traicté Sanhe-  
drin ch. Helec.

Esai. 55. 59.  
61. 62.

il est appellé le Legislatteur des nations : & au cinquante neuuesme, le Redempteur : & au soixante & vniesme, le Medecin des desolez, & le prescheur de l'an agreable du Seigneur : & au soixante & deuxiesme, le Sauueur, & l'Alliance qu'il apporte au peuple ; ce n'est point qu'il domine, mais qu'il soit saint ; ny qu'il donne la Loy aux autres nations de la terre, mais qu'il ait la parole de Dieu en sa bouche, & en la bouche de sa semence. Sinon que Dieu donnera meilleure place au Royaume de son Christ, aux estrangers qu'à eux. Tous les autres Prophetes, comme ils n'ont autre But, aussi n'ont ils autre voix : mais nous nous contenterons de quelques passages qui feront foy de tout ; & d'autant plus, qu'ils escriuoyent bien souuent & en diuers temps, & en diuers lieux. Nous auons veu que le Messias estoit promis à la race de Dauid, & à Dauid mesmes. Voicy donq comme Ieremie en parle, en conformité de ce que nous auons dit cy dessus : *Je susciteray à Dauid vn Germe, dit le Seigneur, & regnera comme Roy, & prosperera & fera iustice & iugement en la terre. Et si tu interrogues le Prophete de ceste prosperité, c'est, qu'és iours d'iceluy Iuda sera sauué, & Israël habitera en confiance, & sera le nom dont on l'appellera l'Eternel, nostre Iustice ; c'est à dire, nostre iustification. Car, dit il, le Seigneur dit ainsi, Iamais ne sera exterminé de Dauid successeur seant sur son Throne, & iamais des sacrificateurs Leuites ne sera exterminé deuant moy Sacrificateur offrant holocauste : & aussi peu pouuez vous rompre ceste Alliance, que celle que j'ay faicte avec le iour & la nuit. Or ne peuuent nier les Iuifs que ce passage selon leur Paraphraсте mesmes ne soit du Christ, & toutesfois que successeur ne soit failly & à Dauid, & à Leui ; & que le Royaume & la Sacri-*

ficature

Ier. 23. 30. 33.

ficature n'ayent pris fin. Et pourtant ce doit estre, & d'un autre Royaume, & d'un autre sacrifice, qu'il parle icy. Ezechiel pareillement: *Je susciteray sur mon troupeau un Pasteur, qui les nourrira, à sçavoir mon serviteur David. Je seray leur Dieu, & il sera le Prince au milieu d'eux. Je traiteray avec eux Alliance de paix, & seray cesser de la terre la beste nuisante. Je leur susciteray, bref, une plume de renom; & ne seront plus les diffames des Gentils.* Et si nous l'enquerons, comment? *Ils ne seront plus souillés, dit il, par leurs Idoles, ne par leurs abominations, ne par leurs forfaits; ains, ie les sauveray de toutes leurs offenses; & les nettoieray, & seront mon peuple, & ie seray leur Dieu.* Et que ce passage soit du Messie, les Juifs ne le peuvent nier. Car en leur Thalmud mesmes, ils dient que le Messie est appellé David, par ce qu'il naistroit de sa race; & alleguent ce passage & autres à ce propos. Daniel au deuxiesme & septiesme Chapitres expliquant le songe de Nabuchodonosor, traite de ces quatre grandes Monarchies, qui chacune en son temps ont esté esleuées au monde; lesquelles sont là signifiées sous ces quatre metaux, or, argent, airain, & fer. Mais quand le songe nous represente ceste pierre couppée sans mains, qui frappe l'image en ses pieds de fer, & les brise; c'est comme s'il nous admonnestoit, *Que le royaume du Messie, semblera bien de moindre estoffe, sans appuy & sans force humaine; mais parce qu'il sera estably de Dieu, qu'il durera eternellement.* Et pourtant ce qu'il adiouste ailleurs, *Que tous peuples, nations & langues serviront à ce royaume, doit estre entendu d'une autre nature de service que l'ordinaire.* Mais au neufiesme, il nous declare en quoy proprement il consiste: *C'est, dit il, pour finir la desloyauté, & pour signer le peché; pour purger*

Ezech. 34. &amp; 37.

Thalm. au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

Daniel 2. &amp; 7. &amp; 9.

l'iniquité, & pour amener la iustice des siècles; pour clorre la vision, & la Prophetie, & oindre le Sainct des Sainctz. Mesmes, que tât s'en faut que Hierusalem deuienne siege de cest Empire, que peu apres elle sera destruiete par les Romains. Osée dit, *Le nombre des enfans d'Israël sera comme le sablon: là où on aura dit, Vous n'estes point mon peuple, il sera dit, Vous estes le peuple du Dieu viuant.* C'est à dire, que plusieurs peuples deuiendront Israélites. Mais, *ce sera,* dit le Seigneur, *non par arc, ny par espée, ny par bataille: mais parce que ie feray misericorde, & les sauueray en leur Seigneur Dieu, & les espouseray en mes compassions.* Ioël dit, *Iudée sera habitée eternellement, & Hierusalem de generation en generation.* Si eut elle de grandes trauerfes depuis, & mesmes en son temps. Mais, il adiouste, *Je nettoieray le sang de ceux que ie n'auoye point nettoyez. (c'est à dire des Gentils) & le Seigneur habitera en Sion.* Il parle d'õq d'vne autre Iudée & d'vne autre Sion; à sçauoir spirituelle, qui est l'eglise. Là mesmes tend Amos, quand il dit, *Je releueray le tabernacle de David, & reclorray ses breches, & redresseray ses ruines; à fin qu'il possede le reste d'Idumée, & de toutes les nations.* Et Michée, *Que plusieurs nations viendront à la montagne du Seigneur, & s'y conuieront l'vne l'autre; à sçauoir, suyuant ce qu'ils adioustent, Que le nom du Seigneur sera inuouqué sur eux, & que la Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem, qui leur enseignera ses sentiers.* Et à fin que ne pensions, quãd Michée a dit; que le nom du Messie sera bien tost magnifié iusques au bout de la terre, qu'Israël en triomphe temporellement: *Ains, dit il, l'Assyrien ne lairra pas de venir en nostre terre, & de marcher en nos palais.* C'est à dire, les gens de bien ne lairront pas d'estre perfecutez pourtant; mais, quoy qu'il en soit,

Osée 1. 2. 3.

Amos 9.

Michée 4. &amp; 5.

soit,

soit, l'idolatrie, comme il dit apres, sera renuerſée,  
 & le Christ gouuérnera en la force du Seigneur, &  
 sera noſtre Paix. Et Sophonie predict à meſme pro-  
 pos, *Que Dieu amaigtira tous les Dieux de la ter-  
 re; Que chacun l'adorera de ſon lieu en toutes les  
 iſles des Gentils; c'eſt à dire, que Hieruſalem ne ſera  
 pas tout; ains pluſtoſt que Dieu aura vne Hieruſa-  
 lem par tout. En Zacharie quand le Seigneur a dit,  
 Je feray venir Germe mon ſeruiteur; il adiouſte incont-  
 nent, & effuſeray l'iniquité de ceſte terre en vn iour: &  
 comme il a dit, Il dominera ſur ſon ſiege; il adiouſte  
 immédiatement, Que le Sacrificateur auſſi y ſera  
 aſſis; c'eſt à dire, Que le Christ ſera Roy Sacrifica-  
 teur. Il dit bien, Eſgaye toy, fille de Sion, & triomphe; car  
 ton Roy vient. Mais voicy l'equippage, *Iuſte Sauueur  
 & humble, monté ſur vn aſne & ſur vn aſnon, qui oſte le  
 chariot d'Ephraim, & le cheual de Hieruſalem, & l'arc de  
 la bataille; qui parle payſiblement à toutes gens, mais qui  
 neantmoins eſt obéy d'un bout de la terre en l'autre. S'il  
 n'y a autre triomphe, qu'eſt il beſoing de ſi grand  
 ioye? mais il l'explique és mots ſuyuans, Tu ſeras  
 ſauuée par le ſang de ton alliance: & i'ay enuoyé tes pri-  
 ſonniers hors de la ſoſſe où il n'y a point d'eau. Or que ce  
 paſſage ſoit du Christ, il appert par Rabbi Samuel,  
 & Rabbi Ioseph au Thalmud: & Rabbi Selomoh  
 ben Iarchi, quelque noſtre ennemy qu'il ſoit, ne  
 l'explique pas autrement. Derechef, en ce iour là, dit  
 il, y aura vne fontaine ouuerte à la maiſon de Dauid, &  
 aux habitans de Hieruſalem pour le peché & pour la ſouil-  
 lure; & i'extermineray, dit le Seigneur des armées, les noms  
 & la memoire des idoles hors de la terre. Tout cela n'eſt  
 que Iuſtification d'offenſes, & abolition du regne  
 de Sathan. Bref, Malachie nous dit, du Christ, qu'il  
 nous apportera vne alliance de Dieu avec nous, &**

Sophon. 1.

Zach. 3. 8. 9. 13.

Au traité de Sa-  
hedrin ch. Hé-  
lec.

Malach. 3.

del'Ambassadeur qu'il enuoyera deuant luy pour preparer ses voyes: Qu'il conuertira les cœurs des enfans aux peres, & des peres aux enfans, &c. Par les preparatifs de l'Ambassadeur, nous iugeons de l'office du maistre. C'est qu'il vient proprement pour regner en nos ames; puis que son Ambassadeur les luy prepare nous exhortant à conuersion. Or de ceste lōgue, mais necessaire, deduction nous tirerons deux choses. L'vne contre les Gentils; que le moyen de purger le genre humain nous est promis & annoncé dès la cheute du premier homme; & ceste promesse de temps en temps rafreschie en nos Escritures, à sçauoir en Christ, qui deuoit naistre de la semence de la femme, par Abraham, Iuda, Daud, &c. L'autre contre les Iuifs d'auourd'huy, qui attendent le Christ: Que la deliurance promise par iceluy ne s'entend point de la tyrannie de quelque Prince terrien sur nous; mais de celle, que le diable exerce en nos ames par le ministere de peché, duquel le salaire est vne eternelle mort. Or ont acquiescé les anciens Gentils à ces textes, quand ils ont embrassé le regne spirituel de Christ: & peut estre que si nous auions affaire à ces plus anciens Iuifs, que la chose seroit tost vuidée. Car tous les passages sus alleguez, ont esté entenduz, & par les anciens Rabbins, & par les Paraphrastes Chaldéens du Messie & de son regne. D'auantage il est tout clair, Que les Cabalistes qui ont escrit long temps deuant les Thalmudistes; & qui, comme ils dient, penerrent la mouelle des Escritures, au lieu que les Thalmudistes s'en tiennent à l'escorce, ont attendu par le Messie, l'expiation du peché, & la guarison de ce venin contagieux, que le serpent espendit en Adam, & par luy en toute la race humaine.

Les anciens  
Iuifs attendoyēt vn Roy  
spirituel.

maine. Mais encor, non obstant toutes leurs pre-  
 occupations d'esprit, nous n'auons point faite de  
 quelques vns; mesmes des nouveaux, qui l'ont en-  
 tendu ainsi. L'exposition du Cartique des Cātiques  
 sur ces mots, אשכל הכפר, vne grappe de Copher,  
 &c. fait ceste allusion אשכל כופר, Que le Christ est à  
 l'Eglise vn homme de toute propitiation, qui nai-  
 stra des enfans d'Abraham, & satisfera pour ses pe-  
 chez; & qu'il pourra dire à la Mesure du iugement,  
*C'est assez*; c'est à dire, arrester l'ire & la punition de  
 Dieu. & Dieu, dit il, l'engagera & le liurera pour les  
 siens. Icelle mesmes sur le quatriesme chapitre, où  
 il est dit, *Mille boucliers pendent en icelle*, à sçauoir en la  
 tour de Dauid, dit ces mots: *I'ay souuent*, dit le Sei-  
 gneur, *pris en protection mon peuple pour le merite d'vn*  
*qui deuoit venir apres mille generations; & les ay fait suc-*  
*ceder l'vne apres l'autre, pour en fin luy amener ce bouclier*  
*mesmes, qui est le desir vnique de mes enfans, & qui seul*  
*les courrira autant que mille boucliers.* Aussi dient les  
 Rabbins, Que les creatures qui ont degeneré par  
 la cheute d'Adam, serōt remises en leur perfection,  
 par le fils de Perets: & induisent à ce propos, selon  
 leur vanité accoustumée, vn passage de Ruth, & vn  
 de Genese, où ce mot תולדות est escrit tout plein;  
 c'est à dire avec deux י. Et quant à ce fils de Perets,  
 chacun sçait entr'eux que c'est le Messie, qu'ils at-  
 tendoyent de la race de Iuda par son fils Perets. De  
 la vocation des Gētils, le Thalmud faict ceste com-  
 paraison: Que le cheual sera mis en la creche du  
 bœuf clochant: & R. Iacob, & R. Selomoh l'expo-  
 sent, Que les Iuifs ayans delaisé la Loy, Dieu met-  
 troit les Gentils en leur place, & ne les en chasse-  
 roit pas, encor que les Iuifs vinssent apres à se con-  
 uertir, qui est bien loing de la Monarchie, qu'ils

Midrach Sir  
 Hasrim 1 Cā.  
 tiq. vers. 14.  
 Cantiq. 4. v. 4.

R. Barachias  
 en son Bere-  
 schith Rab ba  
 Midrasc,  
 Exod. 21.

Thalmud au  
 traicté Sanhe-  
 drin, ch. Helce.

s'imaginent toutes les fois qu'il se parle de la vocation des Gentils. Bref, leurs plus notables Rabbins ont honte de ces festins, & de ces ioyes extraordinaires, qu'ils se promettent à la venuë du Messie; & concluent avec Rabbi Mose Ben Maimon (duquel ils dient, que depuis Moyse iusques à Moyse, il n'y a eu semblable à Moyse) Que la felicité & les delices de ce temps là se doiuent entendre selon ce passage d'Esaië: Que la terre sera comme inondée de la cognoissance du Seigneur; & que chacun sera occupé à chercher & cognoistre Dieu. Mais Rabbi Hacadosch, plus clairement, Que le Messias sauuera par sa mort, la race d'Adam; deliurera les ames d'Enfer; & pourtant sera appellé Sauueur.

Vainquons encor, s'il est possible, l'opiniastrété de ces gens par la raison. Ils tiennent pour article de foy, & par les Escritures & de pere en fils, qu'il y aura vn Messie. Qui le nie, dient ils, nie la Loy & les Prophetes; qui nie la Loy & les Prophetes, est condamné en la géenne d'Enfer. Et pourtant, dient ils, qui nie la venuë du Messie, ne peut estre sauué. Si c'est vn Roy temporel qui doit dominer en Israël, & luy donner bon temps, quel si grand inter-est ay-ie de le sçauoir, & de le croire? & quelle ioye à moy qui ne le puis voir? Ains plustost quel regret de ne le point voir; & quel plaisir de languir en l'attendant; & quelle bonté en Dieu de nous l'auoir predit, si pour le croire nous n'en amendons rien, & mourons eternellement pour ne le croire point? En leurs articles de foy ils croyent vn Dieu. Il y a vn grand loyer à le bien croire. Ils croyent vne vie bien heureuse; comme c'est lame qui croit, aussi est ce loyer pour elle. Et ainsi est il des autres, qui

ne sont

Esaië 11.

Raisons contre  
les Iuifs mo-  
dernes.  
C'est le 13. Ar-  
ticle du Sym-  
bole des Iuifs.  
R. Mose Ben  
Maimon.



ne sont articles de foy, qu'autant qu'on a interest à les croire. Mais à cest article du Messie, quel interest a Abraham, quel Moyse, & quel tant de Roys, de Prophetes & de peuple, s'il n'y a autre mystere? Et pourquoy est il si soigneusement predit par les Prophetes? Et pourquoy tant de fois reiteré? non moins en la prosperité qu'en l'aduersité de ce peuple? non moins sous les bons Roys que sous les Tyrans? Mais qui plus est; plus, & plus soigneusement, à ceux qui n'estoyent au temps qu'il deuoit venir, qu'à ceux qui deuoient naistre de son temps? Si ce n'est certes, & vn autre Roy que simplement bon, & vne autre prosperité qu'en la terre, & vne autre ioye que celle des sens? Or c'est toutesfois vn article de foy au Iuif, & necessaire à salut. Disons dōq, que ce Messie n'est point vn Roy de ioye temporelle, mais vn Roy de salut. Derechef, ils croyent que les Escritures sont de Dieu, & qu'elles les instruisent au salut: & la voix ordinaire d'icelles, c'est cōtre les pompes, les brauades, les vanitez du monde. Que Dieu les changera en tristesses, en funerailles, en ordures. Cependant ces mesmes Escritures nous destournent de toute autre ioye pour nous parler de celle-cy; de toute grandeur, pour nous entretenir de ce Royaume. Qui ne voit donq que ceste ioye que les Escritures presentent, est d'autre nature que celle qu'elles mesprisent; que ce Royaume qu'elles nous font desirer, se possède au ciel & non en terre? Resiouy toy, dient les Prophetes, fille de Sion: esgaye toy Hierusalem; chantez peuples & nations. Et pourquoy? Dedans quelques millenes d'années il s'esleuera vn grand Roy en Israël. Qu'y a il de plus absurde? Il fera, dient ils, vne bonne paix: Que m'en chaut il, si ie suis en guerre? Il

ouurira les prisons: Que me fait celà, si i'y pourris? Il triomphera de toutes les nations du monde: Que m'en reuient il, si les nations me foullent cependat aux pieds; si ie suis mené en triomphe, les mains derriere, par tout le monde? Le pere s'esioit pour son fils. Encor c'est vne ioye legere & qui-passe, mais pour les arriere-fils de ses arriere-fils, qui s'en esmeut? Et qui n'estimeroit fou qui l'en voudroit resioir, & plus encor qui l'en voudroit croire? Certes ceste ioye donq s'estend plus loing; & ceux qui la predisent, la sentent, & s'en eschauffent: & ceux qui l'oyent, la goustent & s'en trouuent soulagez, & iouissent en leurs ames des priuileges & franchises de ce Royaume, premier que ce Roy qu'ils attendent naisse icy bas. Posons encor que ceux qui suyuront ce Messie soyent comblez avec luy de tous les plaisirs de ceste vie: mais en fin que deuient il? Il mourra, dient ils, & sa generation avec luy; & là dessus ils se debattent fort quant années il a à viure. Combien est loing cela de ce que dient les Prophe'tes, que ceste ioye durera eternellemét? Qu'ils passent cent ans en toute ioye; qu'estce qu'un long festin, que le premier somme efface en vn instant? Et si vous mourez entierement, qu'en demeure il de reste? Et si vous vivez hors de ce monde, qu'en reste il qu'un regret? Et dequoy ont tât à se resioir les Peres, pour cest esclair qui passe en vn moment? beaucoup moins que pour le festin d'une nopce, qui sera suiuy au moins de la naissance de quelques enfans? Or sont ce choses ridicules, mais serieuses entr'eux: & là s'arrestent auiourd'huy ces pauures gens, comme si l'homme n'auoit que ceste vie, ou comme si en ceste vie il estoit tousiours enfant. Mais aucuns qui ont veu ceste absurdité, sont tombez

bez en vne autre. C'est que tous ceux qui ont attēdu ce Messie, reuiendrōt en vie comme ils estoient parauant, & les meschans mesmes pour en creuer d'enuye & de regret. Ceux qui seront en la gloire de Dieu reuiendrōt pour voir la gloire de cest homme. Ceux qui seront libres de ceste prison de peché, s'y renfermeront pour voir ceste licence. Ceux qui viuront eternellement en toute felicité là haut, descendrōt pour manger des bestes grasses. Qu'est ce, sinon vn conte d'enfans, qui en leurs discours ne peuent passer la tarte & les dragées, ny apprehender plus hautes delices que celles là? Et que sera, en somme, tout celà; sinon, se releuer du liēt pour boire, & apres boire retourner dormir? Mais si tout celà se faict en la Palestine, & que ceux là y reuiennent tous, Quelle Palestine suffira à les receuoir, & quel Leuiathan à les nourrir? Et si les Gétils, cōme ils dient, y sont encor admis, quel sera le Temple? Et si tous y apportent leurs sacrifices; que sera Hierusalem, qu'vn meurtre perpetuel de bestes, & toute la Iudée vn deluge de sang? Et qui ne voit donq, comme les Prophetes le nous monstrent, que les Gentils ne seront pas proprement recueillez en Hierusalem, mais Hierusalem espanduē entre les Gentils? Qu'ils n'accourront pas de loing au temple; mais qu'ils seront le temple mesmes; leurs cœurs; di-ie, esquels Dieu sera seruy & adoré? Et veu que Dieu reiette tant nos effusions de sang, nos gresses de moutons, & nos parfums; qui pourra penser que ce soit là le festin qu'il nous prepare pour nous resiouir?

*Les Iuifs modernes dient que ce Leuiathan est vne Balene salée, pour le festin du Messie.*

*Que le Mediateur ou Messie est promis és Escritures, Dieu & homme, à sçavoir le Fils eternal de Dieu prenant chair humaine.*

**O**R, soit donq ce poinct conclu, Que le Christ ou Messias promis és Escritures sainctes, est vn Redempteur de seruitude spirituelle. Mais parce que nous auons prouué, qu'il ne nous doibt racheter de la Geole, sans rançon; ny payer ceste rançon qui est infinie, s'il n'est Dieu, & homme; hōme pour souffrir & Dieu pour vaincre; s'ensuit que nous monstions, que la Parole de Dieu le nous a promis tel: & cecy seruira tant enuers les Gentils que contre les Iuifs. Or quand nous n'aurions autre preuue que celle cy, Que l'office du Christ est, de desfaire le peché & la mort, & d'appaiser l'ire de Dieu contre le genre humain, comme nous auons dit; veu que ce sont choses que nulle creature ne peut presumer ne faire, autant de fois que nous lisons que son office est tel, nous deuous conclurre, Le Messias doibt donq estre Dieu. Car selon que disoit ce Gymnosophe Indié à Alexādre, Celuy est vrayement Dieu, qui fait ce que nulle creature ne peut faire. Mais l'Escriture qui a voulu subuenir à nostre infirmité, plus le monde va vieillissant, & plus clairement nous en parle, & certes de telle façon, que les plus habiles d'entre les nouveaux Iuifs deuiennent mal-habiles, quand ils la veulent obscurcir. Premièrement quand la promesse est faicte en Genese, il est dit, Que ceste semence, c'est à dire, ce Christ, escachera la teste du Serpent: & ce Serpent, comme dessus disions, c'est le diable; & son venin, le peché; & par le peché nous sommes tous esclaves du diable, contre la puissance duquel nous sçauons que

Mediateur ou  
Christ Dieu &  
Homme, selon  
les Escritures.

Genese 3.

que la force humaine ne peut rien. S'ensuit donq, que ce Christ doibt auoir autre nature qu'humaine, & plus qu'Angelique; car les anges & les diables ne different point de puissance, c'est à dire, diuine. En apres, là où la promesse est reiterée à Abraham, de quel homme se peut dire, *en ta semence seront benites toutes les gens?* & qui peut benir effectuellement, Deuter. 28. v. 3  
 sinon Dieu seul, qui commande, dit il quelques fois, à sa benediction, & lors elle s'espand sur nous & nos affaires? Mais, comme les Prophetes nous annoncent le Messie, aussi nous en descriuent ils bien les natures & qualitez, & ne nous faut autre commentaire sur ceste promesse, qu'eux mesmes. A Dauid donq elle est renouvellee, & c'est en sa race qu'elle se doibt accomplir. Voicy comme il en parle au Psalme quarante cinquiesme: *Mon cœur,* Psalm. 41.  
 dit il, *veut mettre hors bon propos, & mon œuvre parlera du Roy.* à sçauoir du Messie: & ainsi l'interprete le Chaldeen mesmes; *Tu es parfait plus que les fils des hommes.* Celà pourroit estre entendu d'un homme, mais lisons plus oultre: *O Dieu ton Throne est à tousiours, & à iamais: Le Sceptre de ton regne, est le Sceptre d'equite: Tu aymes iustice, & hais meschanceté; & pourtant Dieu, ton Dieu, t'a sacré de l'huile de liesse, &c.* Ces mots si expres, ne peuuēt estre dictés principalement entre les Hebreux, qui n'estoyent pas prodigues du nom de Dieu, comme les autres peuples; que d'un, qui soit vrayement Dieu & homme tout ensemble. Au Psalme 110. *Le Seigneur,* dit Dauid, a Psalm. 110.  
 dit à mon Seigneur; *Sieds toy à ma dextre, iusques à ce que j'aye mis tes ennemis le scabeau de tes pieds.* & peu apres, *Tu es Sacrificateur à perpetuité à la forme de Melchisedec.* Seoir à la dextre de Dieu, estre Sacrificateur eternal, celà ne peut estre attribué à vn homme: mais  
 qui

qui plus est, David qui sçauoit bien qu'il n'y auoit qu'un Seigneur; l'appelle son Seigneur. Et par ce passage, nous lisons, que Iesus ferma la bouche aux Pharisiens. Or que par les anciens, il ait esté entendu du Messie, il appert par la translation de Ionathan, citée au liure des Collections: car il traduit:

Liber  
קט"ו

*Le Seigneur a dit à sa Parole: & est là allegué, pour prouuer que le Messias serroit à la dextre de Dieu. Mesmes le Commentaire des Hebreux, sur le Psalme deuxiesme, dit expres, Que les mysteres du Messie sont racontez au Psalme cent dixiesme. En Esaie chapitre neufiesme: Le petit enfant nous est né, & le Fils nous est donné, & sa domination sera mise sur son espaul. Voylà la naissance d'un homme. Mais, & son nom sera appellé Admirable, Conseiller, le Dieu fort, Pere eternal, Prince de paix. Il faut donq que ce mesme homme soit aussi Dieu. Or, là où il est dit, Le Prince de paix, Ionathan traduit, le Christ de paix. Et Rabbi Io-*

Midrasch The-  
hilim sur le  
Psalme 2. v. 7.  
Esaie 9.

Lamér. 1. v. 16.  
Bereschit rab-  
ba sur Gen. 45.

Rabbi Haca-  
dosch.

ses Galileen, dit sur les Lamentations, Que le Messie sera appellé, Pere de l'eternité, Prince, Paix, &c. & pour confirmation allegue ce passage, comme aussi fait le Commentaire sur Genese. Et le Sainct Rabbi, qu'ils appellent, dit expres, Que le Messie entant qu'il seroit Dieu & homme, seroit appellé Emmanuel; entant qu'il seroit Dieu, Admirable & Conseiller; entant que fort, Gheuer, c'est à dire, Robuste; entant qu'eternal, Prince d'eternité; entant que la paix se multiplieroit sous luy, Prince de paix; entant qu'il deliureroit les ames d'enfer, Expeditif; entant qu'il saueroit, Iesus. Car quant à ce que Rabbi Selomoh, pour le transferer à Ezechias l'interprete en ceste façon: *Et Dieu, Admirable, Conseiller, Pere eternal, &c. a appellé Ezechias Prince, paix, &c. outre ce que la Grammaire Hebraïque, & le*

style

style de la langue y repugne; on voit assez que telles choses ne peuvent conuenir au Roy Ezechias; & que c'est vne inuention de ce Iuif moderne, contre l'opinion de toute l'antiquité, pour eschapper de ce passage si expres. Au septiesme chapitre, Esaie dit: *Voicy la Vierge conceura, & enfantera vn fils. Voylà que le Christ sera vn homme. Et appellera son nom Emmanuel, c'est à dire Dieu avec nous.* Il sera donq Dieu & homme, à sçauoir, Dieu cōuersant comme vn homme entre les hommes. Mais à semblables passages ils nous respōdent que le mot *אלהים*, c'est à dire, Dieu, se communique aux Princes, & aux Iuges. Et pour tant escoutons plus outre: *En ce iour là*, dit Esaie, *le Seigneur des armées יהוה צבאות sera pour couronne de gloire, & pour diademe de magnificence au residu de son peuple.* Le Chaldéen l'interprete du Messie. Et de rechef, *En ce iour là sera apporté en don au Seigneur des batailles, le peuple distraict, & deschiré, &c.* Le Commentaire sur Genese l'entend d'iceluy mesmes. Et cest autre, *l'attendray le Seigneur, lequel cache sa face de la maison de Iacob, & m'attendray à luy.* Les disciples de Rabbi Hija au Thalmud l'appliquent au Messie. Si est il qu'en tous ces lieux là, où il est dit, *le Seigneur*, il est escrit en Hebrieu יהוה, Celuy qui est; qui est le nom ineffable du Createur, selon les Hebrieux incommunicable à toute creature. Dōt s'ensuit, *Que le Messie auquel il est cōmuniqé, seroit vray Dieu eternal; & que les Anciens qui luy attribuoient ces passages, l'attendoyent tel.* En Ieremie vingt & trois & trente troisieme nous lisons, *Voicy les iours viennent, que ie susciteray à David vn germe iuste, & regnera comme Roy, &c.* Ces mots appartiennent à l'humanité. Mais puis apres, *Et és iours d'iceluy Iuda sera sauué, & voicy le nom dont on l'appellera, יהוה l'Eternel nostre*

*Iustice.*

Esaie 7.

Le Christ est  
apellé אלהים  
.i. Dieu eter-  
nel.

Esa. 18. & 28.  
& 8.

Bereschith Ke-  
tana.

Au troisié  
Sanhedrin  
au Chap.  
ד'יני בטנות

Ierem. 23. v. 6.  
& 33. v. 16.

*Iustice.* C'est encor ce nom incōmunicable de Dieu tant reueré des Hebreux: Cependant les septante Interpretes, qui estoient Iuifs, l'ont entendu ainsi; & Ionathan l'interprete du Christ en tous les deux endroits. Et quant aux ieunes Rabbins qui veulent corriger le texte, & lire au lieu de יקרא יקרא, à fin que le sens soit, *Celuy qui l'appellera sera l'Eternel.* Le me rapporte à tous leurs Grammairiens, si ce n'est pas & corrompre & forcer le texte. Et de fait, au trente troisieme Chap. il dit la mesme chose en diuers mots, auxquels ceste corruption ne pourroit s'accommoder. C'est pourquoy Rabbi Abba sur les Lamétations de Ieremie, demande, *Quel sera le nom du Messie: puis respond, יהוה שמו, l'Eternel est son nom.* Et allegue à ce propos ces passages mesmes de Ieremie. Et le Commentaire sur les Psalmes dit, *Veux que des subiects d'un Roy de chair & de sang, c'est à dire, d'un Roy temporel, nul n'est appelé de son nom; d'où vient que Dieu appelle le Messie de son nom, & quel est il? Certes, יהוה est son nom, suyuant ce qu'il est dit, L'homme de combat l'Eternel est son nom.* Et Rabbi Moses Hadarfan expliquant ce mot de Sophonie, *pour inuoquer le nom de l'Eternel: icy, dit il, יהוה n'est autre chose que le Roy Messias.* & cecy mesmes est repeté en mesmes mots au Thalmud. Et quant à ce que quelques vns, pour nous oster la consequence de ces passages, dient qu'en Ezechiel Hierusalem est appelée de ce nom, où il est dit, יהוה שמה, *l'Eternel est là; c'est à dire, l'Eternel a choisy sa demeure en Hierusalem; & en changeant de voyelles veulent qu'il y ait, יהוה שמה, l'Eternel est son nom.* outre le consentement de tous les exemplaires qui repugne à ceste impudence, Ionathan la peut soudre, qui traduit expressement, *Dieu a posé sa diuinité là.* Or outre ces passa-

Lament. i. v. 16

Midrasch Tehilim sur le Psalm. 20. v. 1.

R. Moses Hadarfan sur Genes. ch. 41.

Thalmud au traité Sanhed. ch. Helec.



passages, que les anciens Iuifs attendissent vn Messias Dieu & homme, nous en auons de grandes traces en ce peu qui nous reste çà & là de leurs escrits; encor que les Iuifs les nous cachent ou corrompent tant qu'ils peuuent. Le Commentaire sur les Psalmes dit, *Parce que les Gentils ne cessent de nous demander, où est nostre Dieu, le temps viendra que Dieu s'asseerera au milieu des Iustes, & qu'ils le pourront monstrier au doigt.* Et quand il est si souuent dit, *Je chemineray au milieu de vous; c'est,* dient ils, *comme d'un Roy qui s'en vint pour mener en son iardin avec son iardinier, & le iardinier se tiroit tousiours arriere. Mais le Roy luy dit, Voicy ne recule point, ie suis semblable à toy: & ainsi se pourmenera Dieu entre nous, au temps auenir, en son iardin de Volupté.* Et pourtant, dit vn autre, que l'Eternel fera vn iour comme vn frere à Israëel; c'est à dire, au temps du Messie; suiuant ce qui est dit au Cântique: *A ma volonté que tu me soy' comme frere, &c.* Et le cōmentaire sur le Cântique dit aillieurs, *Que Dieu mesmes, qui est l'Espoux de l'Eglise, viendrait en personne pour l'espouser.* Au Leuitique chapitre vingt & cinquiesme, où il est parlé d'un frere qui rachete l'autre en l'an de Iubilé, plusieurs allegorisent que ce frere est le Christ. Mais le Commētaire dit mesmes, qu'Israëel sera racheté en Dieu; lequel viēdra en sa propre essence, & q̄ plus il ne sera reduict en feruitude. Et Rabbi Moles Hadarsan sur Genese alleguāt ce mot du Psalme, *Je luy mōstreray le salut de Dieu: C'est icy,* dit il, *une des Escritures de plus grād poix, Que la saluatiō d'Israëel est la saluatiō de Dieu: car Dieu sera ie prix, & le payemēt de sa rançon, tout ainsi que qui auroit vn peu de froment de la secōde decime, & le racheteroit.* De là est venuë ceste Traditiō, *Que Dieu auoit laissē au costē d'Aquilon, quelque endroit non parfait; à fin que si quel-*

Midrasch Tehilim sur le Psalm. 40.

Au Liure Siphrei sur le Leuit. 26.

Le liure Mechilts sur le 24. d'Exode. Canticq 8. v. 1.

Leuit. 25. v. 25. Le Liure Tanchumah.

Midrasch sur le Leuit.

Rab. Moles Hadarsan sur Genese 49. Psalmc 49.

Midrasch Sir Hasrim c. 1. R. Eleazar au Zohar.

Cabalistes.

Rab. Simeon  
B. Iohai sur  
Genes. chap. 1.  
vers. 17. & ch.  
17. vers. 1.

Le liure De  
pudore.

Le mesme sur  
Genes. ch. 10.

Au Traicté  
Sanhedrin ch.  
Helec.  
Jerem. cha. 16.

Le liure De la  
Foy & Expiation.  
Au Liure Ha-  
cadma Vau,  
He, Iod, He.

quelqu'un se disoit estre Dieu, il remplist ceste imperfection, & qu'à celà on cognust sa diuinité. Et chacun sçait que par l'Aquilon ils entendent ordinairement le Mal, auquel le Messie deuoit apporter remede. Mais les Cabalistes ont esté bien plus spirituels en ceste matiere que les Thalmudistes: & premierement Rabbi Simeon Ben Iohai, en ses Commentaires sur Genes en langue de Hierusalem, dit clairement, Que la crainte ou misericorde de Dieu prendroit corps en la matrice d'une femme, & seroit couronnée à perpetuité en Roy ancien des anciens. Qu'il auoit esté decreté qu'un saint corps & une femme seroyent incorporez ensemble (& cite vn liure ancien dont il l'a pris) que cela s'accompliroit en vn troisieme siecle; c'est à dire, en la troisieme Periode de l'Eglise; & que lors par ce saint corps seroit conioinct le monde superieur avec l'inférieur: Que Dieu seroit sanctifié en bas, comme il est en haut; Que le saint Esprit sortiroit cōme d'un fourreau, c'est à dire, seroit desployé; & que tout cela n'estoit qu'un, à sçauoir l'Eternel mesmes. Bref, Que ceste femme, de laquelle prendroit corps ceste sainte Parole, & dont auoit à sortir cest homme plein de foy, seroit sainte & benite entre toutes. Or qu'il entende par là l'incarnation du Messie, il appert. Car au Thalmud, l'Eschole de Rabbi Hanina enquisse du nom du Messie respond: *Hanina*, c'est à dire, *Misericorde est son nom*. Et par misericorde, ils designent souuent es Prophetes le Messie. Vn autre Cabaliste dit, Que le peché sera fini par le Messie; lequel sera la vertu de Dieu, & ce par l'Esprit de Sapience duquel il sera remply: & vn autre, Que le secret du Roy Messie, c'est q son operation sera toute en  $\text{יה}$ , & aussi en  $\text{יהי}$ , qui est le mystere du septies-

septiesme iour; c'est à dire, en tranquillité d'esprit, & sans force; & que son nom entier sera composé de ces lettres, à sçauoir **יהוה** Eternel. Mais le Sainct Rabbi sur Esaie chapitre neufiesme, où le Christ est appelé Pere eternal, &c. philosophe plus outre par les lettres de ce nom: Comme, dit il, la lettre **ה** He, en ce nom **יהוה** est composée d'un Daleth **ד** & d'un **ו** Vau (cela se voit par la figure des lettres; ) ainsi sera le Messie de nature humaine, & de nature diuine. Et comme deux **ה** He se font de deux **ד** Daleth, & de deux **ו** Vau, ainsi y a il deux filiations au Messie; c'est à dire deux manieres d'estre fils: l'une, dit il, entant qu'il est fils de Dieu; l'autre, entant qu'il est fils d'une Prophetesse; comme il dit en Esaie 8. & comme elles sont distinctes en vne mesme lettre, & toutesfois ne font qu'une lettre; ainsi seront distinctes les natures au Christ, ou Messie, & toutesfois ne feront qu'un Christ. Or ie ne m'arreste point au fondement qu'il prend sur les lettres, que i'estime nul: mais cela veux-ie dire seulement & par ce passage & par les precedens, & par autres qu'on pourroit rassembler, Que l'attente ancienne des luifs estoit d'un Messie Dieu & homme; & qu'ils ne l'ont peu encores du tout effacer de leurs liures, quelque diligence qu'ils ayent peu faire.

S'en suit, par ce que nous auons dit, Qu'en Dieu subsistent trois personnes egales en vnitè d'essence, le Pere, le Fils, & le S. Esprit, que nous voyons quelle de ces trois l'Eglise d'Israël attèdoit pour Messie. Et comme nous auons trouué qu'il estoit conuenable que celuy par lequel Dieu nous auoit créés, à sçauoir le Fils ou la Parole fust le Moyenneur pour nous recréer; aussi trouuerons nous par toute l'Escriture, que c'est ceste seconde personne, qui nous est promise. En Genese le Messias est appelé Silo, &

Au liure Porte de lumiere chap. 2.

Rabbi Hacadofch.

Que la seconde personne prendroit chair.

promis à la race de Iuda. Or le mot de Silo, dit Kimhi, signifie *le fils d'iceluy*; & est deriué d'un mot, qui signifie l'arrierefaix, (qu'on appelle) de la femme; & cela ne se doibt pas passer legerement: & pourtant à Dauid est reiterée & expliquée la promesse en ces mots, *Je luy seray pour Pere*, dit le Seigneur, & *il me sera pour Fils*. Et au Psal. 89. est adiousté, *Je l'ordonneray le premier né & souuerain sur les Roys de la terre*. Ce que Rabbi Nathan applique au Messie. Or voicy cōme il l'explique luy mesmes au Psal. 2. *Le Seigneur m'a dit, Tu es mon fils, ie t'ay aujourd'hui engendré*. Et derechef, *Baisez le fils, ô Roys & Gouverneurs de la terre*. & *Bienheureux sont ceux qui ont esperance en luy*. Certes, appert, qu'il parle du fils de Dieu, & non du fils d'un hōme en tout ce texte: & celuy qui nous a dit, *Maudit qui se confie en l'hōme*, & fou qui s'appuye sur les Princes de la terre, ne nous diroit pas, *Bienheureux ceux qui esperent en luy*. Mais encor, Rabbi Selmoh fils de Iarchi, & Aben Ezra tesmoignent que ce Psalme a esté anciennement entendu du Messie, quelque nos ennemis qu'ils soyent; & ne l'exposent pas autremēt eux mesmes: & Aben-ezra dit exprez que בן Bar, signifie là, fils, comme au trēte & vniēme des Prouerbes, & l'exposition des Hebrieux sur ce Psalme. Que c'est comme d'un Roy qui vouloit razer vne ville en son courroux, s'il n'eust esté appaisé par son fils. Au Psalme septāte deux, où manifestement est descrit le regne du Messie, *Son nom*, dit il, *sera à perpetuité; son nom sera perpetué, tant que le Soleil durera*. Et le mot dōt il vse en Hebrieu est בן linon, qui vient de בן Nin, c'est à dire Fils, comme qui diroit, filié. Or le Commētaire sur le Psal. 93. l'expose du Messie; là où il est dit: *Ton throne est de toute eternité*. & le Paraphraste, qu'on dit estre Rabbi Ioseph l'Aueu-

Kimhi au liure  
des Racines.

Psal. 89.

Psal. 2.

Midraſch The-  
hilim sur le  
Psal. 2.

Psal. 72. v. 17.

Psal. 93. v. 2.

l'Aueu-

l'Aueugle, y consent : & au Thalmud , l'eschole de Rabbi Ianai, enquisse du nom du Messie , respond : *Innon est son nom, car il est dit au Psalme, deuant le Soleil Innon est son nom.* Esaie, Ieremie, Zacharie es passages sus alleguez l'appellent Germe; & en tous ces lieux le Chaldeen dit, *le Christ au Seigneur.* & Iehosuah fils de Leui dit, que Germe est son nom. Mais à fin que ne pensions que ce Germe soit simplement Germe de Dauid , il est appellé le Germe du Seigneur, le Germe de l'Eternel, & l'Eternel mesmes. Or il n'y a pas ny plus proche , ny plus propre translation que de Fils à Germe , & de Germe à Fils. Ce Fils nous l'appellons aussi Parole : & encor ne s'esloignent point les Iuifs de nous en celà. En Esaie 45, *il est dit, Israël sera sauué en יהוה* : c'est à dire en l'Eternel, de salut eternel : Jonathan traduit *en la parole du Seigneur.* Et en Osee, *le sauueray*, dit le Seigneur, *la maison d'Israël au Seigneur son Dieu* : il traduit, *en la parole du Seigneur leur Dieu.* & ainsi ordinairement. Et que par ceste Parole ils entendissent le Messie, il n'est à douter; car au Psalme 110. qui contient, selon eux, les mysteres du Messie, où il est dit: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, &c.* Jonathan dit: *Le Seigneur a dit à sa Parole, siedo toy à ma dextre.* Et Rabbi Isaac Arama sur Genese , exposant ce passage du Psalme: *Le Seigneur enuoye sa parole, & il les fond;* ou selon les autres, *il les guarit* : dit expres, que ceste Parole est le Messie. Mesmes Rabbi Simeon fils de Iohai, le premier des Cabalistes , sur Genese , exposant en passant ces mots de Iob, *Toutesfois de ma chair ie verray mon Dieu* : dit que la misericorde qui procede de la treshaute sagesse de Dieu sera couronnée par la Parole , & prendra chair en vne femme. Mais oyons Philo Iuif sur ce point : *Je me trouue*, dit il, *bien*

Au Traicté  
Sanhedrin ch.  
Helec.

Rab Iehosuah,  
Ben Leui en  
l'Echa Rabethi  
chap. 1. v. 16.

Esa. 45. v. 17.

Osee 1. v. 7.

Psal. 110.

Genes. 47.  
Psal. 147. v. 18.

Genes. 10.

Iob 19. v. 26.

Philo Iuif au  
liure des Ban-  
nis.

empesché à dire, quel temps est destiné pour le retour des Iuifs exiliez. Car on tient que c'est la mort d'un souverain Sacrificateur, qui est de l'un hastiue, & de l'autre tardiue. Mais mon opinion est, que ce Sacrificateur sera le Verbe ou la Parole de Dieu, exempt de tout peché, tant volontaire que non volôtaire; lequel a pour Pere, Dieu le Pere de tous; & pour Mere, la Sageffe, par laquelle toutes choses sont creées au Monde. Et pourtant son Chef sera oingt d'huile, sa principauté esclatera tout à l'entour de lumiere, & en sera vestu comme d'une robe. Car la tresanciëne Parole de Ce-

Malach. 3. v. 1. *luy qui est, est vestuë du monde, &c.* En Malachie aussi, où il est dit; *I'enuoye mon Ambassadeur deuant ma face: Rabbi Mose, fils de Maimon expose, deuant le Christ.*

Osee 6. v. 2. *& en Osee, nous viurons deuant sa face, Rabbi Moses*

Psal. 17. v. dern. *Hadarsan dit; C'est Christ le Roy: & au Psalme 17. Je verray ta face en iustice; & seray rassasié quand ta semblance se leuera: Rabbi Nehumiah dit, quand ie verray ton Messie, qui est ton image.* Et à ce propos s'en pourroyent recueillir plusieurs. C'est en somme, ce que nous disons, que le Fils, ou la Parole est l'image de Dieu, & la resplendeur de sa face. Bref, nous disons que le Fils est vne lumiere de lumiere; & ils dient le mesme du Messie. Car sur les Lamentations Rabbi Biba, s'enquiert du nom du Messie, & dit en fin que c'est נְהִירָא Nehira, c'est à dire Lumiere; suiuant ce qui est dit en Daniel chapitre 2. *La lumiere est avec luy.* Et Rabbi Moses Hadarsan, où il est dit, *Que la lumiere soit:* dit, que c'est le Messie, selon Rabbi Abba, & Rabbi Iohanan, sur le Psalme 36. où il est dit, *Nous verrons lumiere en ta lumiere: souuent, dit il, la lampe d'Israël auoit esté esteincte, & allumée; quand, tantost il estoit subiugué, & tantost deliuré; mais en fin, a il dit, il ne faut plus demander que la chair & le sang, c'est à dire, vn homme mortel, nous esclaire, ains Dieu mesmes en sa*

sub-

En Eca Raba-  
thi chap. 1. v. 6.

Daniel 2. v. 22.  
Rab. Mof. Ha-  
darfan sur Ge-  
nes. chap. 1.  
Psal. 36. v. 9.

*substance.* suivant ce qui est dit au Psalme, *Dieu nous a esté lumiere.* & en Esaie: *Israël sera sauué en l'Eternel.*

Psalme. 18.  
Esaie 45.

Bref, comme nous auons dit; que le Fils au regard du Pere est comme le ruisseau au regard de la source; ou la raison au regard de l'entendement: ainsi, dient les Cabalistes, *Que la lumiere de l'ame du Messie au regard du Dieu viuant est comme la raison au regard de l'entendement; & le Dieu viuant au regard du Messie, comme vne fontaine d'eaux viues au regard d'un ruisseau de vie.* Or, auõs nous dõq en nos Escritures vn moyeneur Dieu & homme. Mais la raison nous a encor amené à deux circonstances: l'une que cest homme doit estre de nostre race; l'autre, qu'il doit naistre d'une autre façon que nous; l'un pour nostre necessité, & l'autre pour sa dignité: & pourtant interrogeons les encor sur ces poincts. Quant au premier, il est clair, & n'a besoin de lõgue preuue: Car le Christ est promis à la semence d'Adam, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Iuda, de Dauid & c. Et les Iuifs l'ont tenu si certain, que durant mesmes leur captiuité de Babylone, ils elisoient le Resch Galuta, c'est à dire, le Chef des exilez, de la famille de Dauid, de laquelle ils attendoyent le Libérateur. Et quant au second: Voicy, dit Esaie, *la Vierge conceura, & enfantera vn fils, & appellera son nom Emmanuel:* c'est à dire, que le Messie sera fils d'une vierge, engendré sans copulation charnelle. Les modernes dient, qu'il n'est pas dit, Vierge, mais Ieune femme. Je laisse que *מלך* Alma, se prend ordinairement pour vne ieune vierge, comme en Genese, parlant de Rebecca; & en Exode, de la sœur de Moyse, & les Septante traduisent, *ιδὴ ἡ παρθένος*: c'est à dire, *Voicy la Vierge.* mais ie leur demande, quel est dõq le signe qui est icy don-

Au liure Porte  
de lumiere  
chap. 2.

Et d'une vier.  
ge.

Esa. ch. 11. v. 14

Genese 24.  
Exod. 2.

né à la maison de Dauid, & si vn signe doit pas estre remarquable, & si cestuy cy ne doit pas l'estre à bon escient, veu que c'est Dieu qui le donne? veu mesmes qu'il est dit: *Demande moy vn signe, soit en lieu profond, ou en lieu haut?* Et ie les prie quel signey a il en cecy, Si vne ieune femme a vn enfant? & qu'y a il de plus ordinaire au monde, & par consequent de plus ridicule que ce signe? Mais aussi les anciens Rabbins ont bien peneuré iusques là. Et pourtant Rabbi Moses Hadarfan sur le Psalme 85. où il est dit: *Verité germéra de la terre: Rabbi Ioden, dit il, note icy, qu'il n'est pas dit naistra, mais germéra, par ce que la generation & natiuité du Messie, ne sera pas comme des autres creatures du monde; ains qu'il sera engendré sans compagnie ny conionction: & est certain que nul ne nomme son Pere, mais il est caché iusques à ce qu'il vienne luy mesmes & le reuele.* & sur Genese, *Vous auez dit, dit le Seigneur, Nous sommes orphelins sans pere, & tel aussi sera le Redempteur que ie vous donneray, suiuant ce qui est dit en Zacharie 4. Voicy vn homme, duquel le nom est Germe, &c. & de ce qui est dit au Psalme cent & dixiesme: Tu es Sacrificateur à la façon de Melchisedec: il recite, que Rabbi Berachia tire le semblable. Mais Rabbi Simeon Ben Iohai sur Genese plus clairement encor, Quel'Esprit esmeu d'une grande vertu debuoit sortir d'une matrice close, pour estre le Prince treshaut, qui est le Roy Messie. & le Saint Rabbi vient iusques à rechercher par la Gimetrie de la Cabale le nom de la vierge d'Israël qui le debuoit porter. Resteroyent plusieurs autres choses à deduire, du temps, du lieu, de la vie & de la mort du Messie; lesquelles sont reseruees pour vn autre lieu, &, peut estre, plus à propos. Et pour ceste heure nous suffise, Qu'en la religion d'Israël,*

dés

R. Moses Hadarfan sur le Psalm. 85.

Item sur Gen. chap. 25.

Zach. 4. v. 7.

Psalm. 110.

Rab. Simeon Ben Iohai sur Gen. ch. 2.



dés le commencement & de tout temps est promis le Moyenneur entre la iustice de Dieu, & l'iniustice des hommes; le Libérateur des ames, & autheur de ceste purgation, que les Gentils mesmes ont iugé tant necessaire; à sçauoir vn Christ, Dieu & homme, fils eternal de Dieu, & né d'une femme en son temps, sans peché, exempt de l'ire de Dieu en soy, & capable de l'appaiser enuers autruy; net en sa nature humaine; & suffisant en la diuine pour nettoyer la nostre. Et c'est la troisieme marque que nous auons monstré cy dessus, estre si necessaire à la religion, & si propre, que là où elle se trouue, y a religion; c'est à dire voye de salut; & là où elle manque, n'y en a du tout point.

Ainsi donq nous auons nos trois marques en la Religion d'Israël; le vray Dieu, la Loy de Dieu, & le Mediateur du salut. Et ie prie vn chacun de regarder tout à l'entour de soy, si en toute l'antiquité il les trouuera aillieurs. Au lieu du vray Dieu nous y trouuerons des diables, des hommes, des idoles. Au lieu d'une parole de Dieu qui nous esclaire à salut, des oracles ambiguz, vains, friuoles, sans but, sans fin, qui ne parlent ny de la gloire de Dieu, ny du salut des hommes. Au lieu d'un Mediateur suffisant, des lauemens qui ne passent point la peau; des homicides, des sacrifices de pauures miserables condemnez pour leurs forfaits. Comment y aura il religion si Dieu n'y est point? comment certaine, s'il n'y parle point? comment salutaire, s'il n'y entrent point? Certes, disons donq, Qu'en Israël seul estoit la vraye Religion: & que c'estoit comme l'Eschole & Academie ordonnée de Dieu, en laquelle il daignoit faire leçon aux hommes pour l'apprendre. Mais voicy encor vne instance contre

Conclusiō des  
trois marques  
de vraye Reli-  
gion en Israël.

Objection.

Dieu: Pourquoy en ce seul Peuple? & pourquoy non en tous? & pourquoy, pour le moins non aussi tost en vn autre qu'en luy? O hōme, c'est à l'homme à se taire quand Dieu parle, & à acquiescer quand il veut. Tu es iuste entant que tu fais choses iustes; mais de Dieu c'est tout autrement. Les choses ne sont iustes qu'entant qu'il les fait. Mais encor, ie te prie, que peux tu dire? En Adam, Dieu le Createur crée tout le genre humain: En Adam tout le genre humain estoit perdu. Mais la Sapiēce du Createur entreuient, & en iceluy mesmes il reuele sa Parole, & la promesse du Mediateur à tous. Icy donq, vois tu, qu'il n'y a point de distinction de peuples. Des enfans d'Adam, les vns embrassent le seruice de Dieu & la promesse: les autres s'en destournent, & la negligent. Les vns, di ie, prennent party avec le diable; les autres se tiennent à la grace du Seigneur. Qu'as tu en cecy à produire contre la iustice du Createur? Vient ceste corruption vniuerselle du genre humain. Dieu les exhorte à repentance par Noë; autrement les menace de son ire. Ils reiettent encor la misericorde de Dieu, & sont inondez de sa iustice: mais vn seul Noë avec sa famille est sauué en l'arche. Estoit ce pas donq alors vn seul peuple? Et la parole & reuelation de Dieu s'adressoit elle pas à tous? En l'arche voicy derechef tout le genre humain recueilly en vne famille. En ceste famille les mysteres de Dieu sont desployez. Lors n'estoit question de circoncz ny incirconcz, de Iuif ny de Grec. Cependant ils se destournent aux idoles, & reiettent l'alliance que Dieu auoit faicte avec eux. Qui n'a icy à adorer la patience de Dieu qui les supporte; & qui n'admira non que Dieu les laisse aller selon leurs voyes, mais qu'encor il s'en vueille refer-

reſeruer aucuns au Monde? Lors toutesfois il choiſit Abraham du milieu del'idolatrie, ſe manifeſte derechef à luy, luy reuele ſes myſteres, luy met ſes promeſſes en depoſt, & entre en alliance avec luy & ſa ſemence; mais qui plus eſt, non pour luy & pour ſa ſemence ſeule, mais pour en celuy qui naiſtroit d'icelle benir toutes les nations de la terre & renoueller l'alliance avec eux. Qui ne voit donq icy, & que l'alliãce a eſté preſentée à toutes nations, mais qu'elles l'ont reiettée; & quãd Dieu par ſõ infinie miſericorde l'a renouellée avec Abrahã, qu'en effect il l'a renouellée en toutes? Tu deſires que Dieu ſoit iuſte, & toutesfois tu deſires d'eſtre. Mais s'il euſt eſté iuſte en la façon que tu entens, tu eſtois perdu en Adam, tu l'eſtois au deluge d'eaux, tu l'eſtois au deluge d'impieté & d'idolatrie qui l'enſuiuit: ou, di-ie, tu n'eſtois du tout point, ou tu fuſſes miſerable eternellement. Tu deſires donq & choſes contraires en ſoy, & choſes contraires à tes deſirs; & pourtant n'appelle point deuant ſa iuſtice; ains implore à ioinctes mains ſa miſericorde. Mais en ceſte miſericorde ou grace, voicy derechef vn autre erreur: Tu veux luy preſcrire la forme & la meſure: Tu veux qu'il te la face à ta fantaſie. Et s'il l'eult fait, comme tu imagines, tu l'euffes blaſmé; & s'il t'eult ſemblé meilleur, vn autre l'eult trouué pire. Mais quel aduis euſſes tu donné pour te créer qui n'eſtois pas; & quel donnerois tu pour te re- créer, qui de ce que tu es n'en es que pire? Tu voudrois que Dieu ſe fuſt reuelé egale- ment à tous: Cela il a fait au commencement. Mais ces reuelations tendent à vn Mediateur, & ce Mediateur doit eſtre Dieu & homme; & pour eſtre tel, il faut qu'il naiſſe d'vne certaine race. Icy donq vois tu, que ſur quel-

qu'une doit tomber ce privilege: car celuy qui nous doit sauuer tous, ne naistra pas de tous. Si tu es Romain, la splendeur de ta ville le semble meriter: mais Babylone & Ninive disputeront; & Athenes pour sa doctrine ne pense pas estre moins. Cōbien, donq abbregeons nous la dispute pour celà? Mais, dit le Seigneur, il n'est point icy question de merites, mais de misericordes: & à fin que chacun l'entende; ie veux que le salut des Empires vienne d'une montagne cachée au centre du monde, qu'ils ont tant pris, & de plaisir & de pêne à ruiner. Et à fin que ceste montagne mesmes ne s'enorgueillisse, ie le feray naistre au plus bas, & non au plus haut; en vn village mesprisé, & non en la capitale ville. Mais, qui plus est, comme nous verrons cy apres, où il naistra il sera reiecté, & les estrangers l'embrasseront; où il iettera les fondemens de son Empire, pierre sur pierre ne sera laissée. Pesent ces circonstances tous les sages du monde, selon leur sagesse mesmes; veu que c'est vn œuure de Grace, & nō vn loyer de Merite; veu qu'il est question de la gloire de Dieu, qui est le but de toutes choses, & non de la vanité des hommes, où pouuoit naistre ce Mediateur du salut humain, & où deuoient estre les mysteres de sa venuë deposez plustost qu'en Israël: Cependant, si nous considerons encor toutes les circonstances, le monde se trouuera hors d'excuse: car les premiers Empires estoyēt en Syrie, Assyrie, Perse, Arabie, Egypte: & Hierusalem estoit comme vn Phare sur le bord de toutes pour les adresser; assiste, di-ie, pour esclarer de toutes parts au milieu de tous ces peuples. Et comme les Empires vinrēt à s'esloigner de Iudée, à sçauoir en l'Asie Mineur, en la Grece, & en l'Italie, nous voyons que la Prouidence

dence de Dieu espad les Iuifs & leurs Synagogues par tout le monde; qui estoÿt autant de Prescheurs du vray Dieu, d'Escholes de son seruice, de Herauts du Mediateur du salut qui deuoit venir.

Or par ce que la fin de Religion c'est le Salut de l'homme, & la fin de nos Escritures le Christ Mediateur de ce salut; s'ensuit maintenant que nous voyons, comme il a esté promis dès le commencement, & de tout temps; s'il a aussi esté exhibé au monde en son temps. Et c'est ce que nous auons à traicter és Chapitres suyans.

### CHAP. XXIX.

*Que le temps auquel le Mediateur estoit promis, est escheu; & qu'iceluy doibt estre venu, tant selon les Escritures que selon les Traditions des Iuifs.*

**N**ous sçauons maintenant par nos Escritures, qu'il y a vn Mediateur; nous sçauons son office, sa nature, & le but de sa venuë; & non par icelles seulement, mais par les Commentaires des anciens Iuifs: S'ensuit que nous voyons s'il a esté exhibé au monde, ou non; & en ce gist la difference principale des Iuifs & des Chrestiens. Les Iuifs l'attendent encor, & s'en ennuyent. Les Chrestiens le croient venu, & s'y confient: Les vns & les autres fondez & appuyez sur mesmes tiltres, & le plus souuent sur mesmes clauses. Ces Escritures donq seront Iuges de ceste question; & voyons en quel temps elles le nous promettent, & quels signes elles nous donnent de son auenement. Et premierement, *Le sceptre, dit Iacob, ne sera point osté de Iuda, ny le legislateur d'entre ses pieds iusques à ce que Silo vienne.* Ce passage est interpreté du Messie par le Zohar des Cabalistes, par le Thalmud en diuers lieux, par les Pa-  
raphra-

Marques de la venuë du Christ.

Genese 49. au Thalmud au liure Sanhedrin ch. Hec.

Le liure appelé Zohar.

Kimhi sur Ge-  
nes. & au liure  
des Racines.

Le Royaume  
cessé.  
Bereschith  
Rabba.

Au Thalmud  
ch. Helec.

Esa. 18. v. 5.  
& 7.

Esaie 1. v. 24.  
& 26.

1 Rois ch. 12.

raphrales des Chaldéens, par Rabbi Dauid Kimhi  
mesmes. Et le sens est clair, *Que la principauté &  
l'authorité du Magistrat ne cessera point en Iuda  
iusques à ce que le Christ vienne, comme Onkelos  
& le Commentaire sur Genese l'exposent: & de là dit  
R. Hama fils de R. Hanina au Thalmud, Le fils de  
Dauid ne viendra point tant que principauté pour petite  
qu'elle soit restera en Israël: & induit à ce propos vn  
passage d'Esaié chapitre 18. Et R. Mili alleguant R.  
Eliezer fils de R. Simeon, Iusques à ce, dit il, que tous  
les Iuges & Magistrats soyent cessez en Israël. Ce que pa-  
reillement il veut tirer d'Esaié au premier chapitre.  
Par ainsi lors qu'on verroit cesser l'vn & l'autre en  
Hierusalé, ce deuoit estre vn signe certain aux Iuifs  
que le Messias estoit à la porte. Et pourtant voyons  
si ceste mutation est auenuë, & proprement en quel  
temps. Saul, dient quelques nouueaux, fut esleu  
Roy en Silo de la lignée de Benjamin, & pourroit  
estre qu'on parleroit icy de luy. Mais il est dit, *Le  
sceptre ne sera point osté: & veu qu'il n'auoit point en-  
cor esté en Iuda; ains commença seulement à y  
estre quand Dauid fut oingt, l'Escriture eust plus-  
tost dit, Le sceptre ne sera point en Iuda iusques à ce qu'il  
soit osté à Silo. Appert donq que ce passage ne se peut  
entendre de Saul. Les autres dient, Ieroboam fils de  
Nabath transporta l'estat en Ephraim par la reuol-  
te des dix lignées, & fut couronné en Silo. Ains, di-  
sons nous, le sceptre demeura en Iuda, & le conseil  
souuerain en Hierusalem, & fut l'estat d'Ephraim  
ruiné long temps auant que Iuda fust transporté  
en Babylone: mesmes Ieroboam fut couronné en  
Sichem, non en Silo. Et puis quelle est ceste inter-  
pretation, Iusques à ce que Silo vienne; c'est à dire, ius-  
ques à ce que Ieroboam vienne, qui doit estre cou-  
ronné**

ronné en Silo? Aucuns donq par Silo veulent entendre Nabuchodonozor. Car, dient ils, il trāsporta Iuda en Babylone, prit Ierusalem, ruina le temple, & pensent eschapper de ceste prophetie par ce moyen. Mais pendant la captiuité mesme les Iuifs auoyēt tousiours vn Ref-galuta, c'est à dire, vn Chef de la captiuité, qu'ils eslioyent de la lignée de Iuda, & nōmēmen de la maison de Dauid, comme leurs histoires nous tesmoignent; esquelles ils deuidissent la succession de ces Princes depuis Zorobabel fort soigneusement. Et pourtant le Thalmud dit, que par le Sceptre il faut entendre les Chefs des captifs; & par le Legislatteur, les fils de Hillel, c'est à dire, ses disciples; entre lesquels les deux principaux estoient Ionathan fils d'Vziel, auteur de la Paraphrase Chaldaïque sur les Prophetes, & Simeon le Iuste, duquel il est parlé en S. Luc. Bref, les Machabées mesmes, qui tenoyent & la principauté & la sacrificature en Israël, estoient, comme eux mesmes dient, du costé maternel de Iuda, & du paternel de Leui; comme ces deux tribus souloyent s'allier ensemble; ou plustost, selon aucuns, du costé maternel de Leui, & du paternel de Iuda: & les Sanhedrin, c'est à dire, les septante Iuges, lesquels selon R. Moses Hadarsan ne deuoyent point prendre fin iusques à la venuë du Messie, persistoyent encor & sous la captiuité des Assyriens, & sous la principauté des Machabées. Iusques là dōq ne pouuoit estre venu le Messie; outre ce que c'est totalement violer ce texte, que de le transférer contre le consentement de tout Israël aillieurs qu'à la venuë du Messie. Mais, dit Iosephe Iuif, apres les guerres d'Aristobulus & Hircanus les derniers des Machabées, les Romains s'estans rendus maistres de la Ju-

dée,

Seder Olam  
Zuta.

Origen. liu. 4.  
περι εγγων.  
Thalmud au  
traicté Sanhed.  
ch. Dine Mam-  
monoth.  
R. Moses l'E-  
gyptien en la  
preface des  
Maieimonim.  
Hillel estoit vn  
grand Docteur  
d'entr'eux de  
l'eschole du-  
quel sont sortis  
plusieurs grāds  
personnages en  
la Loy.

R. David Kim-  
hi sur Haggée.

R. Mos. Hadar-  
san sur Genes.  
chap. 49.

Ioseph. li. 1. De  
la Guer. Iud.  
chap. 5. & 25.

Liu. 15. c. 10.  
& 9.

Seder Olam.

Philo au lieu  
des Temps.

dée, déclarent Roy vn Herode fils d'vn Antipater Iduméen, c'est à dire, estrangier; & cest Herode pour plus aisément s'establiſſir, prend à femme la fille de Hircanus lors prisonnier des Parthes. Puis voyant Hircanus de retour, qui seul reſtoit du ſang des Machabées, craignant que les Iuiſſ qui luy eſtoyēt affectionnez, ne le remiſſent au Royaume, le tue, luy, ſa fille qu'il auoit eſpouſée, & les enfans qu'il en auoit: non content de celà exterminie ceux de la maiſon de Iuda, qui viuoient en quelque ſplendeur, & brule leurs tiltres, & genealogies; fait les ſouuerains Sacrificateurs à ſa fantaſie, & non plus ſelon la loy, ny ſelon les lignées: en fin, cōme dit Philo Iuiſſ, maſſacre les Sāhedrin, c'est à dire, les ſeptante & deux Senateurs, de la maiſon de Iuda, qui aſſiſtoient au Roy; & met des proſelytes & eſtrangers en leur place, tant que par ſes cruautez ſur le trentieſme an de ſon regne, il eſt accepté de tous pour Roy, la Sacrificature & le Senat aboliz, ou confus, toutes choſes maniées à ſa poſte. C'eſt en ce temps que nous diſons, que la principauté & la iuriſdiction ont ceſſé en Iuda; & n'a eſté ſeulement vne Eclipse de quelques heures, iours ou années, mais depuis ce temps là, qui paſſé 1500. ans, ne s'eſt eſleué entre les Iuiſſ homme Iuiſſ, qui ait eu en tout l'vniuers autorité petite ne grande; ains n'ont taſché les Empereurs de Rome, Veſpaſian, Tite, Domitian, Adrian, qu'à exterminer tous ceux de la race de Iuda, & ceux de Iuda à celer, ou corrompre leurs genealogies tout expreſ, pour s'exempter de la rigoureuſe inquiſition qui s'en faiſoit: iuſquès là, qu'auioird'huy n'y a Iuiſſ (ils ſçauent ſi ie diſ verité) qui ſe puiſſe vanter de genealogie certaine, nommément qui puiſſe monſtrer coniecture probable,



bable, qu'il soit de la lignée de Iuda; c'est à dire de la lignée royale à laquelle le Christ estoit promis. Or ce que j'ay dit, paroist assez par l'estat où sont les Iuifs à present & de si long temps sans Roy, sans estat, sans Sacrificateur, sans Iuge, sans Genealogie, sans lignée certaine. Mais par ce qu'ils recusent le tesmoignage de tout le mode, oyons le leur propre. Au Deuteronome donq chapitre 17. où il est parlé de la loy du Roy, il est dit, *Tu constitueras sur toy le Roy, que le Seigneur ton Dieu te donnera du milieu de tes freres, & ne pourras mettre sur toy homme estrangger, &c.* & la coustume estoit de bailler ceste Loy à lire au Roy, comme il est là expressement commandé. Or dit là le Commentaire, comme Herodes Agrippa, qui estoit Iuif de religion, vint à ce verset, il se mit à pleurer. Mais tout le peuple luy dit, qu'il prist courage, & qu'il estoit leur frere; comme ainsi fust toutesfois, dient ils, qu'il fust venu d'un serf. Et en vn autre lieu, ils content qu'il fut ouye vne voix du ciel lors de ce changement, *Maintenant le Seruiteur qui s'esleuera en Israël contre son maistre, prosperera sans doute.* Dont Herode le grand s'enhardit de pretendre au Royaume. Et quant aux Sanhedrin, c'est à dire, au Senat d'Israël, Qu'Herode le grand les occit tous, sauf vn nommé Bota, qui n'en pouvoit plus créer d'autres, par ce qu'un seul ne pouvoit imposer la main: Que peu au parauant les Romains les auoyent tous chassiez du palais de Hierusalem; & que lors ils prirent le sac & la cendre crians avec extreme douleur, *Malheur sur nous; car le sceptre est osté de Iuda, & le legislateur d'entre ses pieds, &c.* & toutesfois le fils de Dauid n'est point encor venu. Et par ainsi voilà le temps de la venuë du Christ escheu sous Herode; à sçauoir le Royaume deuolu aux estran-

Deuter. 17.

Midrasch sur Deuter.

In Bauabathira ch. Hafura- phim.

Au Thalmud de Hierusal. au Traicté Sanhedrin. R. Assé &amp; R. Rahan: on.

au Thalm. au mesme lieu.

Seder Olam.



*derniere maison sera plus grande que celle de la premiere.*  
 Et pourtant il exhorte Zorobabel, & Iosue fils de  
 Iosedec, & tout le peuple à prendre courage. Faut  
 donq que sous ce second temple eust à venir quel-  
 que don de Dieu singulier, & extraordinaire, qui  
 excédast & l'Arche & les Vrim & Thumim, & la  
 Prophetie, & tout ce que le premier temple auoit  
 de glorieux. De ces nouveaux, l'un dit que la ma-  
 tiere en estoit plus riche. Posons que le premier fust  
 d'argent, & cestuy cy d'or; qu'y a il en celà qui re-  
 compense le don de prophetie? L'autre, que la façon  
 en estoit plus exquise: qu'est ce au regard de la pré-  
 sence de Dieu, qui se manifestoit si euidentement  
 au premier? Quelques vns, par ce que le texte est  
 formellement contraire, ont calculé que le second  
 a duré dix ans d'avantage que le premier; l'un 410.  
 l'autre 420. ans: Qu'y-a il de plus vain, de plus  
 froid, de moins digne, & de Dieu qui parle, & d'un  
 homme de sens qui escoute? de Dieu, devant qui  
 mille ans sont un iour? de l'homme, à qui un iour  
 de mal en sa vie est trop plus que mille ans de du-  
 rée à son bastiment apres sa mort? Qui plus est,  
 qui ne sçait que ce temple a esté plusieurs fois pro-  
 fané, & ravigé, par Antiochus, par Pompée, par  
 Crassus & autres? Mais le Prophete parle assez clai-  
 rement à qui veut ouir: *Encor reste vn petit de temps,*  
*dit le Seigneur; & i'esnouueray le Ciel & la terre; i'es-*  
*mouueray toutes nations, & elles viendront: le Desir de*  
*toutes gens viendra, & ie rempliray ceste maison de gloire.*  
 Or quel est ce Desir de toutes nations, nous le sça-  
 uons, à sçauoir le Christ, duquel il est dit ailleurs,  
 Qu'il est l'attente des Nations, Qu'elles seront be-  
 nites & bien heurées en luy. & le Chaldéen a tra-  
 duiet icy, *le Christ.* & R. Akiba au Thalmud l'en-  
 tend

Genes. 49.

tend de sa venuë, encor qu'il s'abuse en la personne.  
 & Malachie, qui prophetisoit en mesme temps,  
 l'explique en ces mots: *Incontinent entrera en son temple le Seigneur, que vous cherchez, & l'Ambassadeur de l'alliance que vous desirez.* C'est en somme, que l'Eglise d'Israël sous ce second temple aura cest heur, de voir le Christ du Seigneur qu'elle attendoit de si long temps. Or au mesme temps que le Royaume d'Israël defaillit, à sçauoir sous Herode, & quarante ans ou enuiron auant la destruction du temple, cessa ce peu de splendeur qu'il y auoit en iceluy. Car l'esprit de la grand' Synagogue, dient les Hebreux, qui suppleoit aucunement le defaut de Prophetie, defaillit en Simeon surnommé le Iuste (duquel il est parlé en Sainct Luc, chapitre premier:) cesserent aussi toutes les speciales Benedictions de ce second temple, denombrees au Thalmud: Mesmes Dieu monstra visiblement qu'il les abhorroit, en ce, dient ils, que l'apparition aussi ordinaire d'un ange à l'entrée du Sanctuaire, fut changée en vn Fantôme hydeux & noir. Et le temple s'ouuroit souuent de luy mesmes, au lieu que trente hommes auoyent péne à l'ouuir: dont R. Iohanen Ben Zaccai, l'un des disciples de Hillel, estoit tout estonné; & en fin fut tellement destruit le Temple, qu'il n'y demeura pierre sur pierre: & quelque permission qu'ils ayent eu de le rebastir, comme sous l'Empereur Iulian, capital ennemy des Chrestiens, qui mesmes y contribuoit, iamais n'en ont peu venir à bout. Ains, comme tesmoignent les Payens mesmes de ce temps là, les feux sortans de terre, & les foudres espesses du Ciel, consumerent les ouuriers, & dissipèrent les ouurages, qu'ils auoyent commencez, avec vn orgueil & vne despence

Malachie 3.

Au Thalm.  
 Traict. Sanhed.  
 ch. Helec.

Luc chap. 1.

Thalm. au  
 Traicté Pirkei  
 Auoth, & au  
 Traicté lo-  
 mach. Tereph  
 Becalpi.

Amian Mar-  
 cellin liu. 23.

despence extreme: Certes, disons donq, & à péne pourront ils contester le contraire: Le temple second est ruiné, long temps a; & sans espoir, & auant sa ruine, le Christ estoit promis. Le Christ donq doit estre pieça venu au Mōde. Or que l'esperance d'Israël fust telle, il appert encor. Car en Esaie chapitre dernier; où il est dit: *deuant que sa destresse fust venue elle a enfanté vn masle.* R. Moses Haddarfan dit: *Deuant que celuy naisse qui reduira Israël en extreme seruitude, le Redempteur naistra.* & Ionathan le grand disciple de Hillel, là mesmes: *Elle sera sauuée deuant que son extremité vienne; & le Christ sera reuelé deuant les douleurs de l'enfentement.* & R. Moses Tyrolensis & Bioces, l'attendent selon ce passage, & par leur calcul sur Daniel vers la fin du secōd Temple. Aussi le liurē, qu'ils appellent Bereschith rabba, fait ce conte, Qu'vn Iuif menant sa charriē vn Arabe passant par là ouyt meugler vn de ses bœufs, & luy dit, Qu'il desliait ses bœufs, & que la ruine du Temple s'approchoit: puis oyant de rechef l'autre, Qu'il desliait vistement, & que le Messie estoit venu. & R. Abon, qui repete aillieurs ce conte, *Qu'est il besong,* dit il, *que nous apprenions cela des Arabes, veu que le texte est exprès?* Or ie ne m'arreste point à leurs contes, qui sont d'assez mauuaise grace; & montrent bien souuent que l'Esprit à bon escient leur a failly: mais c'est pour en retirer, que c'estoit vne opinion commune entr'eux, que le Christ ou Messie viendroit au Monde, peu auant la destruction du temple.

Oyons ce que dit l'Ange Gabriel à Daniel; car il est encor plus preciz: Il y a, dit il, *septante sepmaines determinées sur ton peuple, & sur ta sainte cité, pour finir la desloyauté, &c. & pour oindre le Sainct des sainctes.*

Esaie ch. dernier, v. 7.

R. Moses Haddarfan.

Bereschith Rabba.

Au traité Berachoth.  
Au Thalm. de Hierusalem.

En l'Eca Rabbechi sur les Lamēt. cha. i. vers. 16.

Sepmaines de Daniel.  
Daniel chap. 9.

Tu cognoistras donq & entendras depuis l'issue de la Parole que Ierusalem soit restaurée, iusques au Christ le Prince, sept sepmaines, & soixante & deux sepmaines; & de-rechef sera reedifiée la ruë, & la bresche au destroit des temps; & apres soixante & deux sepmaines le Christ sera desfait, & ne luy restera rien; & le peuple du Prince à venir destruira la cité & le sanctuaire; & sa fin sera en destruction, & iusques à la fin de la guerre desolations sont ordonnées. Mais il confermera l'alliance à plusieurs par vne sepmaine; & en la moitié de ceste sepmaine il fera cesser le sacrifice & l'offerte, &c. Or suffit ceste seule prophetie pour conuaincre les Iuifs; & pourtant la nous faut il examiner de poinct en poinct. Et premiere-ment, que ce passage soit du Messie, il est si clair, & si preciz, que c'est impudence d'en contester: & ainsi l'expliquët R. Saadiah sur Daniel, R. Nahman Gerundensis, & R. Hadarsan, qui sont bien notables entr'eux. Car quant à R. Selomoh qui l'entend de Cyrus, Aben-ezra de Nehemie, R. Leui Ben Gerson du Sacrificateur Iosue, outre ce qu'il faut entendre vn Oingt spirituel, veu que sous le second temple l'onction n'estoit plus; il n'y a mot en tout ce texte, qui ne les conuainque d'absurdité. Il y a donq septante sepmaines. Voyons quelles. L'Escriture nous parle de sepmaines de iours, & de sepmaines d'années; & les exemples en sont au Leuitique, & ailleurs: mais les vnes ont lieu és choses ordinaires; les autres és grandes, & de durée; & Daniel peut estre son exposeur luy mesmes: car au Chapitre suyuant, il parle nommémēt de ses pleurs de trois sepmaines de iours; au lieu qu'icy en la matiere d'vn estat, qui a ses pas plustardifs, & ses mesures plus grandes, il parle de sepmaines simplement; comme de fait, Hierusalem ne pouuoit pas estre

Au Traicté  
Sanhedrin au  
Thalm. de  
Hierusalem.

Leuit. 23. & 25

Daniel 10.

estre

estre rebastie en sept sepmaines de iours, qui fut rebastie en plusieurs sepmaines d'années. Or R. Saadiah, R. Moses, R. Selomoh l'exposent aussi ainsi; & les meilleurs y consentent, & nul que ie sçache, de sepmaines de iours. Mais bien les nouveaux, quand on les presse, dient que ce sont, ou dixaines d'ans, ou iubilez, ou mesmes centaines; chose, & sans raison en ce passage, & sans exemple en toute l'Escriture. S'ensuit, *Depuis l'issue de la parole, que Hierusalem soit restaurée iusques au Christ le Prince, sept sepmaines & soixante & deux sepmaines*; à sçavoir, comme le Prophete s'explique luy mesmes, sept sepmaines pour reedifier Ierusalem & le Temple, qui sont quarante & neuf ans, & soixante & deux sepmaines depuis la restauration de Ierusalem iusques au Christ; qui sont quatre cens trente quatre ans, à sçavoir 483. ans en tout. Et de faict, si nous commençons, comme enseigne le Prophete, à cōter ces sepmaines depuis le iour que la parole fut prononcée, que Ierusalē fust restaurée; c'est à dire depuis la septantiesme année de la captiuité, ou depuis la premiere année de Cyrus que Ieremie escriuit aux captifs de Babylone, les asseurant de leur deliurance; & que Cyrus leur commanda de reedifier le Temple, iusques au temps d'Herode Roy des Iuifs, ou de Tybere, nous trouuerons qu'en ce temps proprement sont accomplis les 483. ans, & mesmes la septantiesme sepmaine que le Christ deuoit confermer l'alliance de Dieu avec les hommes: Et semble que Daniel, ou plus tost l'Ange, en ces septante sepmaines ait voulu faire allusion aux septante années, prononcées par Hieremie le Prophete; cōme s'il disoit, Lors que vous fustes menez captifs en Babylone, Hieremie vous asseura que vous seriez deliurez de ceste captiuité

Jeremie 29.  
1 Esd. chap. 1.

temporelle dedans septante ans, & vous le voyez: & maintenât, ie vous di, q̄ dans 70. semaines d'ans, vous serez deliurez de la captiuité spirituelle, par l'alliance de Dieu avec vous; de laquelle le Christ fera Moyenneur. Or n'ignore ie pas que les vns commencent à les conter du premier an de Cyrus; les autres du second d'Artaxerxes; & quelques vns du vingtiesme, par ce que lors sortit vn autre Edict en faueur de Nehemie, d'autant que le bastiment du Temple auoit esté interrompu. Mais quoy qu'il en soit, la fin de ces semaines reuiet tousiours au tēps des Herodes & de Tybere, pour se rencontrer avec les Propheties precedentes: & ne se peut nier qu'elles ne soyent finies selon les circonstances icy descrites par le Prophete. Car le Prince du peuple auenir a destruit la cité; c'est à dire, l'Empereur Romain a ruyné Hierusalem, & destruit le Sanctuaire, & aboly les sacrifices par toute la terre; & sont auenüs les desolations extremes qu'il promet icy. Et pourtant quelques Rabbins ne pouuans eiter ce passage, ont osé dire que Daniel auoit bien dit au reste; mais qu'il se seroit abusé en ce calcul.

2 Esdras 2.

Traditions.  
Moses Gerundensis.  
Au Thalm.  
traicté Sanhedr. ch. Heleç. & passim.

Les Traditions des Iuifs mesmes nous conduisent à ce temps; pour le moins, n'y en a aucune qui ne soit de long temps escheuë. Au Thalmud est ceste-cy de l'Eschole d'Elie tant celebrée entr'eux, *Le monde durera six mille ans; deux mille ans de vuide, c'est à dire sans Loy; deux mille ans de Loy, & deux mille ans de Christ.* Et R. Iacob dit là dessus, que les premiers deux mille ans finissent au temps d'Abraham; les seconds enuiron la destruction du temple (& le prouue par le calcul) au bout desquels deuoit venir le Christ, & deliurer Israël de captiuité. Iusques là, s'accorde il avec nous. Mais adiouste il: *pour nos ini-*  
quitez,



quitez, *sa venuë est différée*. C'est vne glose qui gaste le texte. Car aillieurs il est dit simplement, *Que le temps de la venuë du Messie est passé de sept cens quatorze ans, dont ils se lamentent en tous les deux Thalmuds*. Et sur ce verset d'Esaië: *Je me hasteray de faire cecy en son temps*: où il est clairement parlé du Christ & de son regne, R. Iosua fils de Leui, oppose ces mots, *ie me hasteray*, à ces autres, *en son temps*; *Je me hasteray*, dit il, *c'est s'ils meritent; en son temps, c'est quand mesmes ils ne le vaudroyent pas*. Ce que certes il pouuoit plus proprement dire ainsi, *Quë la grace de Dieu s'efforce contre nos pechez; tellement que routes nos iniquitez n'en peuuent, ny retarder, ny arrester le cours*. Nous auons vne autre Tradition sur Esa. ch. 9. où est contenuë ceste excellente Prophetie du Christ: *Le petit enfant nous est né, &c.* Là font escrits ces mots לטרבה המשרה de l'augmentation de son empire avec vn Mem ס cloz au milieu du mot; comme ainsi soit que ceste lettre qui vaut autant que nostre M. ne s'escriue iamais ainsi qu'à la fin du mot. Icy dōq, selon leut coustume, ils se mettent à philosopher sur les lettres; & par ce que ceste M. ס est close icy au lieu, que communement elle se doibt escrire ouuerte מ, dient qu'il y doibt auoir quelque grand secret caché & clos; & que R. Tanhuma en recerchant la raison, luy fut respondu par vne voix du Ciel; רזו לירזו לו, c'est à dire, *I'ay icy vn Secret*: à sçauoir comme chacun consent, touchant le Messie. Mais aucuns passent plus outre, *Que ceste lettre en chiffre vaut six cens; à sçauoir, six cens ans, qui doiuent estre contez depuis ceste Prophetie, iusques au Messie; & de fait, depuis le quatriesme du regne d'Achaz, qu'elle fut donnée, si nous contōs six cens ans, nous trouuerons qu'ils ne tom-*

Au Thalm.  
Traicté Auoda  
Zara.

Esa. 60. v. dern.  
Au Thalm.  
Tra. Sanhed.  
ch. Helec.

Esaië 9.

Au Thalm. au  
Liu. Sabbath &  
au traicté San-  
hed.

Traicté San-  
hed. ch. Helec.

bent pasloing du temps d'Herode. Vn autre se lit au Thalmud en ces mots: *Rab. Elias dit à R. Iehudas frere de R. Sala Essenien, Le Monde ne peut auoir moins de quatre vingts & cinq Iubilez, c'est à dire 4250. ans: & au dernier viendra le fils de David sans doute; mais ie ne scay si ce sera au commencement ou à la fin d'iceluy.*

Rambam en  
l'Epistre aux  
Iuifs Africains.

& R. Assé en ce mesme endroit est de son opinion. Bref, R. Mose Ben Maimon en son epistre aux Iuifs Africains dit qu'il a vne ancienne Tradition que le Christ naistroit l'an du Monde 4474. qui selon leur propre calcul seroit passé de plus de 900. ans. Et R.

R. Moses Ge-  
rundenfis sur  
le Pentateu.

Moses Gerundenfis, & Leui Ben Gerson, parlent d'vne autre qui le promettoit en l'an 5118. qui selon leur conte escheurent, y a plus de deux cens ans: & apres auoir bien differé, & pour neant attendu;

Ch. Helec au  
Traict. Sanhe-  
drin.

la conclusion des plus grands Rabbi reuiet à ce point, Qu'il n'est plus besoing de calculer quand doibt venir le Christ: Que tous les termes donnez par les Prophetes sont pieça passez; & qu'il ne reste plus que penitence & bonnes œures. Outre le temps, ils nous donnent encor des signes de sa ve-

R. Iohanen, R.  
Iuda & R. Ne-  
horai ch. He-  
lec.

nuë en leurs Traditions: *Quand le Messie, dient ils, viendra, il y aura peu de sages en Israël, & plusieurs sedu-cteurs, enchanteurs & Magiciens: La Sageffe des scribes s'empüantira, & les Escholes de Theologie seront des Bor-deaux; les gens de bien en Israël seront en abomination, & les visages de ce siecle là pleins d'impudence.* Qu'est ce

Iosephe liu. 20.  
cha. 6. & 8. des  
Antiquitez.  
Et liu. 6. des  
guerres cha. 15.  
& liu. 7. cha. 9.

qu'vne naiue description des mœurs des Iuifs, mes-imes des Pharisiens, au temps d'Herode & de la de-struction du temple? Escoutons, comme Iosephe leur historien en parle: *La Iudée, dit il, estoit lors vne retraiete de larrons, & d'enchanteurs, & de sedu-cteurs de peuple: & sans doute Dieu fut offensé de leur extreme im-pieté, & eut en abomination, & Ierusalem & le temple;*

& y in-

Et y introduit les Romains, pour le purger cōme par le feu: voire, dit il, ie croy si les Romains eussent tardé tant soit peu de les venir destruire, qu'ils eussent esté ou engloutiZ de la terre, ou noyez d'un nouveau deluge, ou embraséZ comme Sodome; car ceste generation estoit beaucoup pire que Sodome ne fut iamais. Ainsi donq se rapportent & les Escritures, & les plus celebres Traditions des anciens Iuifs à ce téps d'Herode: & de faict, Tacitus, Suétone, & Iosephe mesmes tesmoins en cela, non suspects, racontent, Qu'en ce siecle, la renommée estoit par tout, que de Iudée sortiroit le Roy de tout le Monde; & estoit cest oracle graué au Chasteau de Hierusalem en lieu tresinsigne; dont les Iuifs se rendoyent si prompts à rebeller, & si impatients à seruir aux Romains: Et paroist bien en toute l'histoire de ce siecle là, que tout le peuple, & Herodes mesmes auoit l'oreille, & le cœur aux escoutes pour le voir; l'un pour l'embrasser, & l'autre pour l'esteindre. Car comme ainsi soit qu'en tous les précédens, nous ne lisons point qu'aucun se soit porté pour le Messie; tant s'en faut qu'il ait esté receu pour tel, en ce siecle il ne se passoit presque année, qu'il ne s'en esleuast quelqu'un; à sçauoir, par ce qu'ils auoyent, ce leur sembloit, la disposition du peuple, & la saison pour eux. Herode donq, qui se voyoit fraichement déclaré Roy par les Romains, craignant d'estre troublé en sa possession, esteint le sang de Iuda; tant qu'il peut, & efface les Genealogies anciennes, & n'espargne pas son fils propre. Mesmes se leuent certains Rabbins courtizans qui veulent faire croire, qu'Herode estoit le Christ promis; dont aucuns veulent que soyent procedez ceux qui sont appellez les Herodiens en l'Euangile. Et ceux là estoient aidez de l'opinion des plus charnels,

Tacitus & Suétone en Vespasian.  
Ioseph. liu. 7.  
chap. 12.  
Hegesip. liu. 3.

Faux Christs  
en ce siecle là.

qui par le Messie attendoyent la restauration de l'estat; c'est à dire, des vignes, des bastimens, des pierres, de tout autre chose plustost que d'eux mesmes. Environ ce mesme temps aussi s'esleuerent Iudas Gaulonites, qui appelloit le peuple à liberté, & maintenoit avec quelque suite de Pharisiens, qu'il ne failloit point payer le tribut à Auguste: Et vn autre Iudas fils d'vn Ezechias conducteur de Brigans, & vn certain berger nommé Athronges, qui ne pretendoyent pas moins que d'estre Rois, ny le peuple qui les suiuiot, que d'estre deliurez du ioug par eux. Pareillement sous le gouvernement de Felix, & le regne d'Agrippa, vn certain Egyptien, qui se disoit prophete, mena le peuple sur la montaigne d'Oliuet, d'où ils deuoyent voir les murailles de Hierusalem tomber deuant eux, & entrer dedans. Et sous Cuspius Fadius vn Theudas entreprit le semblable: qui font tous signes, qu'ils vsoyent de la faison, & abusoyent de l'esperance du peuple, pour leurs ambitions. Mais, qui plus est, nous lisons au Thalmud, qu'vn certain Barcozba (ce nom signifie fils de mensonge) s'esleua au temps d'Agrippa au milieu de ce peuple, se dit estre le Christ, & fut pour tel reconnu par les Rabbins, & regna trente ans & demy. Mesmes comme recite Ramban aux Sentences des Roys, qu'ils ne luy demanderent point de signe; & que ce grand Rabbi Akiba, le plus sage des Thalmudistes, estoit son coustillier, & exposoit de luy le second chapitre du prophete Aggée cy dessus exposé; tant que ne les pouuant deliurer du ioug des Romains, il fut apres vn long & pernicieux abus assommé finalement par eux. Depuis encor, Qu'vn autre de mesme nom quelque quarante ans apres la destruction du temple, recueillit en la

Ioseph liu. 18.  
ch. 1. & 2. des  
Antiq. li. 17. ch.  
3. liu. 20. ch. 2.  
& 6.

Thalm. Tra.  
Sanhed. ch.  
Hcl. c.

R. Mof. Ben  
Maimon aux  
Sentences.

en la ville de Bitter tous les Iuifs circonuoisins, & de cestuy cy ils content merueilles, Qu'il auoit deux cens mil hommes pres de luy, qui par confiance de leur force s'estoyent coupé vn doigt; qu'allant au combat, il disoit, *Seigneur du monde ne nous ayde point, puis que tu nous as rejettez, &c.* Que les Rabbins qui auoyent esté trompez par les precedens (tant ils estoient persuadez du temps) le receurent & firent recevoir; & exposoyent de luy ce passage des Nombres, *Il sortira vne estoille de Iacob.* par ce que כוכב signifie vne Est oille; disant qu'au lieu de כוכב Cocab, il falloit lire כוזב Cozab, ou Cozba, qui est son nom. Et cecy est escrit par leurs histoires, & confirmé à peu pres par les nostres, & par les Payens mesmes, qui ont escrit la vie de l'Empereur Adrian. Cependant ils furent ruinez encores plus, transportez en Espagne; Ierusalem peuplée d'autres gens; toute la terre profanée: & tous ceux qui depuis ont voulu abuser le peuple sous mesme pretexte, comme n'augures via en Italie, ont esté esteints incontinent, & presque sans memoire. Adioustons encor, que depuis ce temps là, qui passe 1500. ans, ils n'ont plus de Prophetes; plus de consolations de Dieu: plus de dons extraordinaires, plus mesmes de congnissance de leurs lignées. Signe tres euident, que les propheties qui tendoyent principalement au Christ, sont accomplies; qu'en luy l'Eglise est consolée, & douée des dons qu'elle esperoit: bref, que celuy pour qui les Genealogies deuoient estre certaines, n'est pas à naistre. Et pourtant nous en voyons quelques vns d'eux, qui dient avec R. Hillel, Que les iours d'Ezechias ont deuoré le Messie; c'est à dire qu'il n'en faut point attendre, & que le peuple s'en est rendu indigne, & quelques autres aussi; qui

Bereschith  
Rabba.  
R. Iohanan.

Au Thalm. au  
Traict. Col  
Istaël.

par extreme obstination prononcent, Malheur sur ceux qui determinent vn certain temps à la venue du Messie.

Or voyons nous donq que l'Escriture sainte & l'interpretation ancienne se rencontrent au temps d'Herode pour nous y monstrez le Messie; & de là voyons nous aussi en l'Euangile le peuple si prompt à courir apres Iean Baptiste, & apres Iesus; & ces questions ordinaires, *Es tu celuy qui deuois venir? & Quand restitueras tu le Royaume d'Israël? & En attendons nous encor vn autre &c?* Mais voyôs quels eschappatoires l'obstination a inuenté contre celà: Les nouveaux donq dient, Le Messie est né, & en ce temps là, & le propre iour que le second Temple a esté destruit, afin que soit accomplie ceste parole d'Isaie, *Deuant que sa destresse fust venue, elle a enfanté vn masle.* Mais il se tient caché pour vn temps. Et ainsi lisons nous sur Genese chapitre 30. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit que c'est vne reuelation d'Elie. Je leur demande donq, quel passage ils ont en toute l'Escriture qui tende à cela? Ils adioustent, qu'il sera caché quatre cens ans en la grande mer, huiët cens chez les enfans de Kore, quatre vingts à la porte de Rome. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit qu'il l'a veu là enueloppant ses vlceres avec les pauvres. Que sont cela, ie n'en veux autres tesmoings qu'eux, que contes pour abuser le peuple, faicts à plaisir? Quelques vns dient qu'il sera esleué apres du Pape en grands honneurs; mais qu'en fin il luy viendra dire comme Moysé à Pharao, *Laisse aller mon peuple à fin qu'il me serue, &c.* S'il est né de si long temps, & si comme ils dient au Thalmud, il se tient tout prest quand il sera appelé pour les deliurer; veu qu'ils l'appellent tant & à si haut

Vaines respon-  
ces des Iuifs.

Esa. dern. v. 8.  
Bereschith  
Rabba sur Ge-  
nes. chap. 30.  
Au Thalm. Tr.  
Sanhed. Cha.  
Helec.

Les Enfans de  
Koré estoient  
trois freres Pro-  
phetes du tēps  
que le peuple  
estoit au De-  
fert.

si haut cry, & depuis tant de siècles; veu mesmes que le temps est escheu, & le seroit vne autre fois depuis; mais encor, veu qu'il est dit, selon leur propre exposition, *Je le hasteray en son temps*, quelle cause le leur peut encores retenir? Ils dient, Ne reste qu'une bonne penitence; & miserables certes sentions nous si Dieu ne preuenoit nos penitences par sa grace: car la penitence mesmes des plus gens de bien, c'est de ne pouuoir estre assez penitens. Mais oyons vn petit dialogue de deux Rabbins disputans au Thalmud à ce propos: *il est escrit, dit Rabbi Eliezer: Conuertissez vous enfans rebelles, & ie vous guariray de vos rebellions. Mais dit Rabbi Iosue, Aussi est il dit, Vous auez esté venduz pour neant, & sans argent vous serez rachetez; c'est à dire, vous auez esté venduz pour vos idolatries (qui sont neant) & serez rachetez sans vostre penitence, & vos bonnes œuvres. Voire mais, dit Rabbi Eliezer, il est dit, Conuertissez vous à moy, & ie me conuertiray à vous. Ains aussi lisons nous, dit Rabbi Iosue, Je vous ay pris en mariage comme vne femme, & vous prendray vn d'une ville, & deux d'une famille; & vous donneray entrée en Sion. Replique Rabbi Eliezer, Il est dit, Vous serez sauuez en tranquillité & en repos, &c. Ains, dit Rabbi Iosue, il est escrit en Isaie, Ainsi dit le Sainct Redempteur d'Israël à l'ame contemptible, & à la gent abominable, &c. c'est à dire que nos abominations n'empeschent point le cours du decret de Dieu. En fin, dit Eliezer, Que veut donq dire Ieremie, Si tu te conuertis Israël, &c. veu que c'est vne façon de parler conditionnelle? Ains dit Rabbi Iosue, Que vouldroit donq Daniel en ce passage, l'ouy l'homme vestu de linge qui se tenoit sur les eaux du fleuve, & esclua sa dextre & sa senestre au ciel, & iura par celuy qui vit eternellement, que ce sera iusques à vn temps, & des temps, & la moitié? Et sur ce passage, dit le Thalmud,*

Traicté Sanhed. ch. Helec. Ieremie 4.

Esaie 24.

Malach. 4.

Esaie 43.

Daniel 12.

mud, Rabbi Eliezer se teut tout court; à sçauoir acquiesçant au dire de Rabbi Iosue; que les offenses d'Israël n'empescheroient point la venue du Christ, ains que Dieu preuiendroit Israël par sa sainte grace. Derechef, si vne conuersion generale retarde sa venue; veu que la pêne est vniuerselle sur ceste nation; vn exil si long, & si lointain; le temple, la ville, le país destruits; qu'il ne leur est pas loisible de voir seulement de bien loing, quel est ce crime & si enorme, & si vniuersel, & si perpetuel entr'eux; i'entens peculier à leur natiõ, & non commun à toutes autres? Le Temple premier, dient ils; fut destruit pour l'idolatrie, pour la superfluité, & pour l'effusion du sang innocent; nominéement de Zacharie, & d'Esaië. Cependant ils n'eurent point faute de Prophetes sous leur captiuité; ains iamaïs n'en eurent plus; Dieu leur mesurant misericordieusement ses consolations selon leur affliction. Que veut donq dire qu'en tant de siecles ils ne soyent point consolez? Auiourd'huy mesmes qu'ils sont, & moins idolatres & plus constans; ce semble, en leur loy, & moins superfluz & sanguiinaires, en effect qu'ils ne furent, onq? Mais encor, veu que sous le second temple ils monstroyent vn tel zele contre les Romains; qu'ils n'ont point receu d'idolatrie entr'eux; ains endure plustost mille morts, que d'y recevoir ou la statue de l'Empereur, ou l'Aigle Romaine seulement; mesmes, qu'ils abandonnoyent la brèche plustost que de violer le Sabbath; Quelle peut auoir esté la cause, & d'auoir retardé la manifestation du Messie, qu'ils diët estre né dés lors, & d'auoir multiplié leur misere si extremement? Les vns dient, pour cause du veau d'or adoré au desert; c'est à dire, il y a deux ou trois mille



mille ans, comme ainsi soit, que le peuple en fut puny sur l'heure, & qu'il soit entreuenü maintes ruines & restaurations depuis. Les autres pour la vendition de Ioseph par ses freres; & là dessus rament aucuns d'eux la transmigration des Ames attribuée à Pythagore. Qu'ils recognoissent icy eux mesmes leurs froides absurditez. Ains dit vn de leurs liures; c'est pour vne faute qu'ils ne cognoissent point, & pourtant ne leur est il point predict, quand ils seront deliurez, comme il fut aux captifs de Babylone. Et s'ils ne cognoissent point la faute, ils ne la peuuent recognoistre: & s'ils ne la peuuent recognoistre, en vain sont toutes leurs penitences: & de fait, ils ont fait de temps en temps, & n'agueres encor des penitences publiques plus exactes, en apparence, que iamais, pour haster leur Messie; qui toutesfois selon leur Thalmud est si pres, & si prest qu'il viendra, dient ils, *dés auourd'huy*, s'ils se cōuertissent; suyuant ce qui est dit au Psalme, *Auourd'huy si vous escoutez ma voix*. Mais nous disons; veu que la péne est si vniuerselle, si longue, si extreme, que tel doibt estre leur crime; veu que l'idolatrie & l'injustice ont esté expiées, comme ils dient, par la ruine du premier Temple, Qu'il y doibt auoir quelque chose de bien plus grand, qui continue celle cy apres tant de desolations. Et c'est pour conclurre ce propos, Que le Christ est venu, & en son temps prefix, & ils l'ont reietté: Que le salut, di-ie, leur a esté enuoyé de Dieu, & en la propre façon qu'il l'auoit promis par ses Prophetes, & iceux l'ont fouillé aux pieds.

Le liure Me-  
chilta.

Thalm. liu.  
Sanhed. ch.  
Helec.  
Psalme 90.

*Que Iesus fils de Marie vint au temps promis par les  
Ecritures: & qu'iceluy est le Christ.*

**A**V temps donq d'Herode premier, auquel se  
rencontrent & les Propheties des Escritures  
sainctes & les Traditions anciennes des Iuifs; exa-  
minons qui auroit esté ce Messie: & certes plusieurs,  
comme nous auons dit, se sont portez enuiron ce  
temps pour tels; desquels & la vie, & la doctrine, &  
presques la memoire est esteinte; encor qu'ils fus-  
sent appuyez d'un grand peuple, & autorisez des  
principaux Docteurs d'entr'eux. Mais en ce mesme  
temps, & proprement en l'an qu'Herode fut acce-  
pté Roy du peuple, est né Iesus fils de Marie; du-  
quel toute la vie ne fut qu'une leçon de salut au peu-  
ple; & fut en fin crucifié par la Synagogue: & neant-  
moins sa doctrine vit, & son nom est perpetué en  
l'vniuers. C'est cestuy là que nous disons estre le  
Christ; & premierement voyons comme en luy sont  
effectuées toutes les Propheties, & comme il en a  
entierement accompli l'office.

Icy ramenteuons nous les circonstances que  
nous auons cy deuant remarquées. Les Prophetes  
nous ont dit qu'il deuoit naistre d'une Vierge. L'E-  
uangile nous afferme que telle estoit Marie la mere;  
& les Iuifs qui sont venuz depuis, ont escrit qu'elle  
fut trouuée en adultere. Veu qu'ils monstrent en  
toutes leurs actions vne si grande rage contre le  
Fils, veu qu'il n'est question que d'une pauvre fem-  
me sans appuy; veu que la loy est si expresse contre  
les adulteres; que donq ne luy faisoient ils son pro-  
cez, qui eust esteinct la reputation du fils avec elle?  
Et que ne dient ils plustost, qu'il estoit fils de Io-  
seph; sinon que Ioseph scauoit & disoit le contraire;  
& s'il

*Philo de Tempo-  
ribus.*

*Esaie 9.  
Ierem. 34.  
Les Propheties  
accomplies en  
Iesus.*

*Né d'une vier-  
ge.*

& s'il ne l'auoüoit point pour fils, l'auoyent ils pas pour partie de l'adultere? Mais elle vit parmy eux, & apres la mort de son fils, & sans estre recherchée de sa vie. Quelle plus grande approbation voulons nous de sa pudicité, que de voir tant de Pharisiens, tant de Iuges enragez contre vne pauvre femme, qui toutesfois n'osent luy intenter procez? Mais le Suidas en la diction *17088*.

Chrestien nommé Philippe, au temps de Iustinian l'Empereur, est icy à remarquer. Au Temple de Ierusalem, dit il, y auoit vingt & deux Sacrificateurs ordinaires; & dès que l'un d'eux estoit mort, les autres en eslisoyent un en sa place. Auint donq que Iesus pour sa singuliere pieté & doctrine, fut esleu par eux; & pour scauoir & enregistrer le nom de ses pere & mere selon la coustume, ils les mandèrent: mais Marie y vint seule, par ce que Ioseph estoit ià mort. Là enquisse du nom du pere de Iesus, elle deposa qu'elle l'auoit conceu du Sainct Esprit; & raconta les paroles de l'Ange, &c. leur nomma les femmes qui à l'impourueu auoyent assisté à sa couche; & le tout deuëment enquis, & verifié, fut son nom escrit au Registre des Sacrificateurs en ces mots, IESVS FILS DV DIEV VIVANT, ET DE LA VIERGE MARIE. Or fut, disoit Theodose, ce Registre sauué du sac de Ierusalem & depuis gardé en Tyberiadé, où il est tenu secret; & ie l'ay veu comme l'un des Principaux entre les Iuifs, & auquel pour le degré que i'y tiens, rien n'est celé. Et croy par là, que ce n'est point ignorance, qui me retient au Iudaïsme, mais l'honneur que i'ay là entre les miens, que ie n'auroy pas ailleurs. Or y a il bien apparence en cecy; veu que nous voyons que Iesus preschoit au Temple, & montoit quelques fois en chaire; ce que le sourcil des Pharisiens n'eust aisément enduré. Mais encor le S. Rabbi dit nom- R. Hacadosch en la 3. Question.

meément; que la mere du Messie seroit vne vierge,

t qui

Esaie 9.

qui s'appelleroit Marie, & le tire Cabaliftiquement de ces mots d'Esaie, chapitre 9. *לסרנה המשרה*. & Rabbi Hacanas fils de Nehumia, Que ceste Marie estoit de Bethlehem fille de Iehoiakim Eli de la race de Zorobabel, de la lignée de Iuda, de laquelle deuoit sortir le Messie. Et de fait, nous ne lisons point en l'Euangile, qu'on ait reproché à Iesus; qu'il ne fust point de la race de Iuda, ou de Dauid; mais bien qu'il estoit fils d'un Charpentier: comme les longues traueses de la maison de Dauid en auoyēt reduit aucuns en bas estat. & R. Vla dit nommément que Iesus de Nazareth, prochain du Royaume, c'est à dire, fils de Dauid, fut crucifié le soir precedent de Pasques: & veu que si precisement le Messie estoit promis à ceste race, ne doubtons que les Scribes eussent volontiers verifié le contraire s'ils eussent peu; qui leur eust esté cause gagnée. Bref, pour reuenir à la virginité de Marie; ce n'estoit pas vne femme appuyée de parentage, ou de biens, pour oser esperer que celà fust creu à sa parole sans autre enqueste: & le peuple, auquel elle disoit cela, n'estoit pas imbu des opinions des Payés, qui forgent tels contes de leurs Dieux, pour le luy faire legeremēt croire. Mais la chose estoit si vraye, que la verité seule l'enhardissoit: & de fait, c'est de là que Simon Magus, pour ne sembler en rien inferieur à Iesus, ne nie pas cest article; ains le presuppose, & veut faire croire à ses disciples, qu'il estoit aussi fils d'une Vierge. Michée dit, *Et toy Bethlehem Ephrata, petite pour estre tenuë entre les familles de Iuda, de toy me sortira celuy qui sera Dominateur en Israël; & ses yssuës sont dès le commencement; dès les iours eternels.* Là où encor nous auons deux naissances du Christ: l'une en temps, & l'autre eternelle. Et de là sont ces diffé-

Au Thalm.  
Traict. Sanhed.  
ch. Nigmar  
Hadin.

Clemens in  
Recognitio-  
nib.  
Michée 5. v. 2.  
Ioan 7. v. 42.  
En Bethlehem.

differeus propos du peuple en l'Euangile: Tantost; *Quand le Christ viendra, nous ne sçaurons d'où il viendra.* & tantost, *Est il pas escrit, que le Christ viendra de la semence de Dauid, & de la Bourgade de Bethlehem où il demeureroit?* Or qu'il fust ainsi entendu des anciens, la Paraphrase Chaldaique en fait foy, qui traduit: *De toy sortira le Christ, qui exercera l'empire sur Israël, &c.* & Ionathan qui en est autheur, principal disciple de Hillel, viuoit encor, lors que Iesus nasquit: & le Sainct Rabbi, & Rabbi Selomoh mesmes y consentent. Et que Iesus y soit né, & d'une façon inopinée, ie n'en voy point qui le nie: mesmes en Bethlehem se monstroient l'estable, où Iesus nasquit entaillée en vne cauerne: & dit Origene, que ce lieu estoit singulierement remarqué par les infideles de son temps.

Ionathan Bea  
Vziel.

Origene con-  
tre Celsus.  
Iustin en l'A-  
pologie.

Quelques iours apres sa naissance, l'Euangile nous dit que Iesus fut porté en Ierusalem, pour le presenter au Seigneur, suiuant la Loy; & que là vn homme nommé Simeon, iuste & craignant Dieu, auerty diuinement par le S. Esprit, qu'il ne verroit point la mort, que premierement il n'eust veu le Christ du Seigneur, le prit entre ses bras, & loüa Dieu, disant; *Auiourdhy mes yeux ont veu ton Salut, &c.* icy i'adiure les Iuifs de se resouuenir de ce qu'ils escriuent & lisent de ce Simeon, Que les disciples de Hillel ne defaudoient point, iusques à ce que le Christ vint: Que ce Simeon, surnommé le Iuste, & Ionathan, fils d'Vziel, estoient les deux principaux; Qu'en ce Simeon defaillit & cessa l'Esprit de la grande Synagogue: Que Dieu mesmes monstra, lors en tous signes, qu'il abhorroit la Synagogue, & le Sanctuaire; & que tout y alloit à gauche, & s'y voyoit plein de tenebres. D'où ceste mutatiõ qu'ils remarquent

S. Luc 1.  
Simeon.

Thalm. au  
Traict. Pirkei  
Avoth. au  
Traicté Ioma  
ch. Tereph be-  
calpi.  
Zachar. II. v. I.

si soigneusement eux mesmes, que du mespris du Christ? Et ce qu'ils dient encor que le Temple s'ouuroit de foy mesmes: & que Rabbi Iohan Ben Zaccai condisciple de Simeon en estoit tout estonné; & lors se souuint du mot de Zacharie, ch. II. *O toy Liban ouvre tes portes, & le feu consumera tes cedres.* Qu'est ce, sinon ce que predict Simeon à Marie: *Voycy cestuy cy est mis pour la ruine, & pour la resurrection de plusieurs, & pour vn signe auquel on contredira?* Cest enfant est nommé Iesus, c'est à dire, Sauueur: & l'Euangile adiouste la cause, *Car il sauuera son peuple de leurs pechez.* Qui regissoit sa naissance, d'une Vierge, en Bethlehem, inopinément, pour la faire rencontrer avec les Propheties, & accorder maintenant son nom, & avec les circonstances precedentes, & avec tout le discours de sa vie? Car de tant de Iesus qu'il y a eu, & sous le premier, & sous le second Temple, auquel trouuons nous ces rencontres icy? Or n'est aussi ce nom en vain: car comme Abraham, ne Moysé n'introduirent point le peuple en la terre, mais Iesus fils de Nun; ainsi ne la loy de nature, ny la loy de Moysé ne nous pouoyent introduire en la vraye Chanaan, en nostre heritage spirituel; mais la grace seule par le vray Iesus. Et pourtant dit le S. Rabbi, *Parce que le Christ sauuera le peuple il s'appellera Iesus; & par ce qu'il sera Dieu & homme, Emmanuel.* & en vn autre lieu, *Les Gentils*, dit il, *l'appelleront Iesus.* Et il tire ce nom du Genese chapitre 49. par vne certaine voye de la Cabale; qu'ils appellent Notariaque, prenant les premieres lettres des mots, *יְהוָה שִׁילָהוּלוּ*, qui font Iesu, *ישו*: & du Psal. 71. *יְהוָה שְׂרֵי וּכְלִי*, qui sont tous passages clairement entenduz du Messie. Or il allegue cecy contr'eux; encor que ie n'en face nul estat,

Iesus.

R. Hacadosch.  
Isaie 9.

Genese 49.

Psal. 71. & 95.

estât, par ce que c'est leur coustume de Cabalizer; & de ceste façõ mesmes les Machabées ont leur nom, à sçauoir des premieres lettres des mots de leur deuise. Mais, que ce nom Iesus leur fust reuelé, ne doit sembler estrãge; veu qu'és troisieme & quatrieme liures d'Esdras, Iesus Christ fils de Dieu est nommé expressement, & plusieurs fois, & le temps de son auenement precisement designé; qui accorde avec les sepmaines de Daniel. Car encor que les Iuifs tiennent ces liures pour Apocryphes, & que l'ancienne Eglise ne les ait pas tenuz en telle autorité que ceux du Canon; si est il clair, qu'ils sont écrits deuant la venuë de Iesus, duquel toutesfois ils parlent nomméement.

מי כמוך באלים  
? יחיה

Esdras 4.ch.7.

Or auant qu'il se manifestast, l'Escriture nous promettoit vn precurseur. Car Malachie dit, *Voicy*

Malach. 3.v.1.  
& 4.v.5.

*ÿ enuoye mon Ambassade; afin qu'il balie le chemin deuant moy; & incontinent entrera en son Temple le Seigneur que vous cherchez.* & au chapitre suyuant, il est appelé, Elie, pour la similitude de son ministere: & est ce passage, comme nous auons monstré cy deuant, par eux entendu du Messie. Et de fait, nous en voyons les traces en l'Euangile en ces mots, *Les Scribes dient*

Precurseur.  
R. Mos. Ben  
Maimon és  
Sentences.

*qu'il faut qu'Elie vienne premierement.* Et en vn autre lieu, *Es tu le Christ, ou Elie, ou l'vn des Prophetes?* Or

Marc. 9.v.11.

peu auant que Iesus se manifestast, se leue Iean Baptiste au milieu d'Israël, qui fut suiuy d'vne telle multitude de peuple, que tous les grands luy portoyent enuie; & c'est celuy, que la Chronique des Iuifs appelle Rabbi Iohanen le grãd Prestre par excellence. De ce Iean Baptiste, s'ils ont nostre Euangile pour suspect, qu'ils croyent leur historien mesmes: C'estoit, dit il, vn tres-homme de bien, qui exhortoit les Iuifs à la vertu, & sur tout à pieté & iustice; &

La Chronique  
des Princes  
d'Israël sous  
le second Tem-  
ple.

Iosephe-liu. 18.  
chap. 7.

les conuioit à vne pureté de corps, & d'esprit par le Baptesme. Mais comme Herode vit qu'il estoit suiuy d'un grand peuple, & qui dependoit, ce sembloit, de son conseil; il le mit en prison, pour preuenir vne reuolte, là où peu apres il luy fit trancher la teste: & fut l'opinion d'un chacun, quand son armée fut desfaiete à platte cousture; que c'estoit vn iuste iugement de Dieu, pour l'iniuste mort de Jean Baptiste. Par ce tesmoignage de Iosephe, nous voyōs quel estoit son office; à sçauoir, comme nous lifons en l'Euangile, de prescher penitence, & de baptiser; ou, comme dit Malachie, de conuertir les cœurs des peres aux enfans; & des enfans aux peres. Mais cecy deuous nous principalement remarquer, Qu'ayant la vogue du peuple, quand Iesus vient il cede, & s'humilie, & luy donne gloire; ce qu'un homme conduit de l'homme n'eust pas fait: Et de fait, de ce grand maistre; dès que Iesus paroist, il ne paroist plus de disciples; à sçauoir par ce qu'il ne les enseignoit pas pour soy, mais pour Iesus. Et quant à cest acte particulier de baptiser, il semble que les Leuites en eussent entendu aussi quelque chose, quand ils demandent à Iean, *Comment baptizes tu, si tu n'es, ny le Christ, ny Elie, ny le Prophete?*

Mais venons maintenant au discours de la vie de Iesus, non selon nos Euangiles; mais selon les histoires, que ne peuuet nier les Iuifs mesmes; Qu'est ce sinon le corps des ombres du vieil Testament, & l'effect & substance des paroles predites du Messie? Ramenteuons nous le but de sa venuë: C'est le salut du genre humain. La nature de son royaume: c'est vn Royaume saint & spirituel. Que sont toutes ses predications, sinon de la remission des pechez, & du Royaume des cieux? Les disciples l'im-  
portu-

Le Royaume  
de Iesus spiri-  
tuel.



portunent tousiours, *Seigneur quand reſtabliras tu le Royaume d'Israël?* Au lieu de contenter leurs fantaſies; il reſpond du Royaume des cieux. Ils s'imaginoient vn Empire de Cyrus ou d'Alexandre. De ſe faire adorer par tous les autres peuples de la terre. L'vn veut ſa dextre, & l'autre ſa ſeſtre. A cela que reſpõd il? Ains, dit il, qui voudra eſtre le plus grãd, ſoit le moindre; & ſi moy, qui ſuis le maĩſtre, ſuis comme ſeruiteur au milieu de vous; vous autres quels devez vous eſtre? Vous ſerez menez deuant les Magiſtrats: C'eſt bien loing de dominer. Vous ſerez perſecutez, liez, gehenez, crucifiez: C'eſt bien loing de triompher. Je vous feray cognoiſtre combien il faut patir pour mon nom: C'eſt bien loing de partir les conqueſtes. Cependant bien heureux ſerez vous, quand vous ſouffrirez toutes ces choſes: & qui perſeuerera iuſques à la fin ſera ſauuë. Qui peut rien imaginer de temporel en ce royaume; dont la premiere & derniere leçon, c'eſt, qu'il faut perdre ceſte vie pour la ſauuer? eſpouſer vne haine de malheur pour eſtre heureux? Le peuple le ſuit pour les miracles qu'il fait: & les Iuiſ ne nient pas qu'il n'en ait fait de tresgrands. mais voyons, où ils tendent. Il nourrit vn grand peuple de peu de pains au deſert. Il auoit dequoy l'entretenir de ce miracle: mais il luy preſche le pain celeſte qui nourrit en vie eternelle. Il guarit auſſi les malades qui ſe preſentent: mais pour monſtrer que ce n'eſt qu'vn acceſſoire de ſa venuë, *Tes pechez,* dit il, *te ſont remis.* Bref, du Puis d'Abraham il conduit la Samaritaine à la fontaine de vie; & ſi on luy monſtre les beaux edifices de Ieruſalem, & du Temple, il en predit la ruyne: & ſi on luy demande ſa dextre, ou ſeſtre, il parle du calice qu'il a à boire: & quand on le veut

faire Roy, il se desrobbe: & quand on le veut prendre, il se presente: & lors que ses Apostres s'attendent à quelque grand triomphe, c'est selon qu'il est dit en Zacharie, sur vne asnesse & sur vn asnon: Et neantmoins Herode en tremble en son throne, le conseil est perplex, le peuple l'admire. Et en ses actions il fait assez paroistre, qu'il a les cœurs de tous en sa main; qu'il ne tiét qu'à luy qu'il ne soit obey, & des plus grands & és plus grandes choses. Certes, disons donq, que le but de Iesus est le but du Messie; à sçauoir d'arracher les hommes de la terre, pour leur faire planter toute leur esperance de par luy és cieux.

Dieu & Homme.

Jean 1.v.50.  
Jcan 12.v.34.

S'ensuit qu'à cest office, qu'euidemment il entreprend, il ait apporté les qualitez requises; à sçauoir qu'il ait esté Dieu & homme; Dieu, di-ie, fils de Dieu, & homme né de femme, sans peché, tel, qu'il nous estoit promis. Et de c este attente nous auons des traces en l'Euangile: car dient quelques vns, *Nous auons ouy dire que le Christ demeure eternellement.* Et Nathanael mesmes, *Maistre, dit-il, es tu le fils de Dieu & le Roy d'Israël?* c'est à dire le fils de Dieu que nous attendons pour Roy d'Israel? Et à ce propos nous pouuons opposer ainsi ces deux natures. Il a eu faim; mais il a repeu beaucoup de milliers de peu de pains. Il a eu soif; mais il a donné les eaux viues qui defalterent. Il a esté las; mais, venez à moy vous qui estes trauaillez. Il a payé peage; mais il a fait payer le didrachme au poisson. Il a esté muet cōme vn agneau; mais aussi estoit il la Parole mesmes. Il a rendu l'esprit; mais i'ay, dit il, puissance de le reprendre. Bref, il a esté condamné; mais il iustifie; occis, mais il sauue; en priere, mais il prie pour nous & nous exauce. Car ces oppositions & semblables

blables lifons nous en nos Euangelistes, esquelles nous auons les actions des deux natures distinctes; conioinctes toutesfois en vne mesme personne. Mais s'ils veulent du tout nier nos Euangiles, en ce poinct serôs nous plus equitables qu'eux: car nous ne nierons pas tous leurs escrits. Or sont ils d'accord avec nous, qu'il estoit homme; mesmes, en sa vie particuliere ils ne l'accusent point de quelque vice, combien qu'ils escument contre luy en leurs liurés: & pourtant auons nous principalement à insister sur la diuinité.

IESVS donq, dit nostre Euangile, a fait des miracles. Il a guaruy les malades, rendu les jambes aux boiteux, les yeux aux aueugles, la vie aux morts; non point en vn lieu, mais en plusieurs; non point en vne caue, mais en plein marché: & y a des hommes par milliers qui meurent sur la géenne, plus tost que de le nier; voire plustost que de ne le prescher. Le leur demande en leur conscience s'ils veulent nier qu'il ait fait miracles. S'ils le nient, Quel est donq ce miracle; que tant de peuple suyuent vn hōme pauvre & abiect sans miracles; & que quand il est mort, on meurt pour luy? Et si ces miracles ne sont tresgrands, & ne surpassent toute la nature, comme d'auoir rendu & la veuë & la vie, qui voudra perdre la sienne que pour mieux; & comment donnera mieux cil, qui ne la pourroit donner? Et si nous estimons miracle, d'operer sur vn homme par le toucher, mais plus sans le toucher; & plus encor sans le voir: quel sera cestui-cy d'operer és cœurs des nations loingtains sans les voir; les toucher sans les approcher; les conuertir à soy sans les toucher? Et si les oz d'Elie sont magnifiez pour auoir prophetisé au tombeau: quel sera donq ce Iesus, qui

Miracles de  
Iesus.

ait vaincu tant de peuples; conquis tant de nations, depuis sa mort; mais qui plus est, par la mort des siens, qui ne preschoyent que sa mort? Or ont bien veu les Rabbins, que les miracles de Iesus ne se pouuoÿët nier. Et de faict, R. Iohanen dit au Thalmud, Que le nepueu de R. Iosue fils de Leui auoit pris du poison; & qu'estant adiuré au nom de Iesus il fut soudain guarÿ. C'est sÿuÿãt cẽ qu'il auoit dit, *Et s'ils boiuent quelque chose de mortel, il ne leur nuira point.* Et R. Iose, Qu'vn Serpent mordit Eleazar fils de Duma, & que laques disciple de Iesus le vouloit guarir en son nom; mais que R. Samuel ne voulut point. Et Iosephe leur historien parlant des miracles de Iesus, les trouue si admirables, qu'il ne sçait s'il le doibt dire, Dieu ou homme: & qu'il en ait fait, ils ne le doibuent trouuer estrange, veu qu'ils croyent les miracles de Moÿse, d'Elie, d'Elifée, &c. Mais les vns les ont attribuez à Magie; les autres à la vertu du nom de Dieu dont il auroit vsé: & ie les prie d'examiner avec moy sans passion l'vn & l'autre point.

Quant à la Magie; ils dient que leurs septante Senateurs, qu'ils appelloÿent Sanhedrin, y estoÿent tres-experts: & ce dit R. Selomoh, pour conuaincre tant mieux les Enchanteurs. & nous lisons en Iosephe, que la Magie ne fut iamais plus hantée en Iudée, qu'elle estoit en ce temps là entre les Docteurs. Si c'estoit pour les conuaincre, Que ne luy faisoyët ils honte? & que n'exerçoyent ils la rigueur de la Loy sur luy? & d'où vient qu'en son procez ne s'en lit pas vn mort? Si pour les vaincre; que quelqu'vn d'eux ne faisoit il telles, ou plus grandes choses; & que leurs miracles ne deuoroyent ils les siens? Et d'où vient au contraire, que Iosephe appelle Iesus Faiseur

Thalm. Hiero-  
fol. au Traict.  
Auoda zara.  
Midrasch Co-  
heleth.

Marc. ch. der-  
nier.

Ioseph. liu. 18.  
des Antiq. c. 4.

An Thalm. Tr.  
Sanhed. chap.  
Dinei Mam-  
monoth.  
Ioseph. liu. 20.  
ch. 6.  
Non proce-  
dans de Magie.

Faiseur de merueilles, & les autres Magiciës & Im-  
 posteurs? & que ses miracles operent apres sa mort;  
 des autres, s'esuanoüissent deuant leur vie? Ains  
 comme Dieu permit au temps de Moyse, qu'il y  
 eust de grands Magiciens en Egypte, pour rendre  
 sa vertu en Moyse plus euidente; ainsi en ce temps,  
 la Iudée en estoit pleine, pour mettre difference en-  
 tre ce que peut l'homme abusé du diable, & ce que  
 peut en l'homme le doigt de Dieu. Et de faict, i'ose  
 dire, qu'il n'y a science quelconque, qui verifie plus  
 clairement les miracles de Iesus que la Magie: car  
 iamais, dit Pline, n'y eut tant de Magiciens, que du  
 temps de Neron; c'est à dire, du temps que les disci-  
 ples de Iesus espendoyent sa doctrine: & iamais, dit  
 il, n'en fut plus cognuë la vanité, qu'alors. Et entre  
 les Iuifs d'aujourd'huy ceste science est plus com-  
 mune qu'entre autres: car en Leuant specialement  
 ils en font liures. Mais, Que sont ce q̄ tours de pas-  
 sepasse & ieux d'enfans? Et les Magiciens que les  
 Princes maintiennent à nostre grand honte, & à  
 leur confusion en leurs Courts, que font ils, à leur  
 dire propre, que des illusions qui passent aussi tost?  
 En vn ieu de cartes, ou de dez, en choses legeres &  
 vaines; & qui est celuy, nō qui vueille mourir pour  
 eux, mais qui n'ait honte de viure avec eux? De Ie-  
 sus, voyons toute autre chose. Il a fait de grands mi-  
 racles en ce monde: mais ores qu'il soit crucifié, ses  
 disciples, dit Iosephe, ne l'abandonnent point; &  
 apres mesmes qu'il les a laissez, ils en font, mais en-  
 cores quels? Tels qu'en l'espace de vingt ans ou en-  
 uiron nous voyons tout le monde plein de Chre-  
 stiens, & ce miracle dure encor: les Empires, qui  
 n'auoyent pas ouy parler du Christ, sont conuertiz  
 à l'empire de Iesus, & le croient en ses effects, pre-  
 mier

mier que d'entédre son nom. Les Empereurs, sous qui il auoit esté crucifié, & les siens persecutez diuersément, sont en péne de luy faire honneur; & de luy bastir des Temples. Respondent les Iuifs, de quel Magicien ils ont iamais ouy dire, qu'il ait fait tels miracles apres sa mort? Et s'ils dient que les Apostres, & disciples de Christ estoient aussi Magiciens; respondent donq, veu que nul homme aduisé ne fait rien sans but; quel acquest ils pouuoient auoir à exercer ceste Magic, qui ne leur apportoit qu'ennuy, que prison, que géennes, que mort cruelle? Et veu que les Magiciens poursuiuz se cachent, & pallient leur science; quelle est ceste espece de Magic, qui veut estre cogneue, & exercée, en despit, & des Princes, & du Monde, & de la mort; c'est à dire, en despit, s'il faut ainsi dire, de l'homme mesmes qui l'exerce? Mais encor, si c'est quelque extremité de vaine gloire, qui les mene; comment chacun d'eux ne s'est il fait adorer à part? & comment ne font ils plustost leurs œures en leur nom; ains rapportent tout, & à la vertu, & à l'honneur & gloire de Iesus? Que s'ils dient, & ils en sont cōtraincts, que c'est que la vertu de cest homme crucifié agissoit encor en eux, & par eux: Qu'ils adioustét donq, que cest homme viuoit encor apres la croix, & d'une autre vie que tous les hommes; veu qu'il fait apres ceste vie, les hommes plus que hommes: c'est à dire, d'une vie non seulement immortelle, mais eternelle; & vrayement diuine; tant s'en faut que selon la péne decernée aux Magiciens par la loy, il soit en la Geolle, & sous la Geenne; ou, comme eux mesmes dient, en l'eternelle mort. Mais, comme ils se voyent forcloz de ce costé, ils taschent

Ny de Cabale. d'eschapper par vn autre. Iesus donq, dient ils, a fait

fait ses miracles par la vertu du nom ineffable de Dieu, laquelle il entendoit: & là dessus ils font vn conte, qui monstre, comme plusieurs autres en leur Thalmud, que non seulement l'esprit de Dieu, mais l'esprit de l'homme mesmes, és choses qui sont de Dieu, leur a failly; & Dieu le sçait, i'auroy honte de le reciter, si ce n'estoit leur bien propre. Ils dient dōq, Qu'au temple de Salomon y auoit vne certaine pierre, fort rare, en laquelle Salomon selon sa singuliere sagesse auoit graué le vray nom de Dieu, lequel il estoit bien permis à chacun de lire, mais non d'appredre ou de transcrire. Qu'aux portes du temple y auoit deux lions attachez à deux chénes, qui rugissoyent si fort, que si quelqu'un l'auoit appris, il l'oubtioit de peur; ou s'il l'auoit transcrit, creuoit par le milieu. Mais que Iesus fils de Marie, ne tenant cōte ny de la malediction adioincte à la defense, ny du rugissement des lions, l'ayant escrit en vn billet, passa d'une grande assurance à trauers; & pour n'en estre trouué faisy, le cacha en vne petite ouuerture, qu'il se fit au gras de la jambe, & depuis par la vertu de ce nom fit tant de merueilles. Icy, si i'ay eu honte de le referer, encores plus de le refuter. Je les prie d'où est venu ce beau conte; veu que la magnificēce du temple de Salomon nous est si soigneusement descrite; & qu'il n'y est fait mention, ny de ceste pierre si rare, ny de ces lions tant zelateurs du nom de Dieu. Et comment Iosephe a il ignoré cela, qui auoit si bien fueilleté tous leurs Memoires? & comment l'ont ils sceu les premiers tant de siecles apres? Que deuinrent aussi ces lions quand les Egyptiēs & Babyloniēs rauagerent Hierusalem, & profanerent le Temple? Et comment se retrouuerent ils apres au second? ou s'ils estoient  
 immor-

immortels, que sont ils deuenuz depuis? Mais encor; comment ce grand Roy Salomon, qui auoit consacré & graué ceste pierre, n'a il fait semblables miracles; veu que nous ne lisons point qu'il en ait fait aucun? Et quelle pieté à luy de cacher la vertu de ce nom, qui eust apporté guarison aux maladies du corps, & fermeté aux infirmité de l'esprit? qui, di-ie, eust destourné le peuple de l'idolatrie, & acquis tout l'vniuers à la Loy? Mais s'il faut plus outre respõdre aux fols selon leur folie; Si Iesus est seruiteur du Dieu viuant, & s'il sert à la gloire de son nom; que ne le croient ils? Ou s'il n'y sert point, cõment luy sert le nom de Dieu d'instrument contre sa gloire? Et quel blaspheme que la vertu de Dieu soit tellemēt attachée à son nom, que ses ennemis, vueille ou non, se seruent & de son nom, & de sa puissance, pour ruiner son empire, & establir le leur? Ains, disons plustost par leur propre doctrine, Iesus a faict de grands miracles, & au nom de Dieu, & par la vertu de Dieu; & Dieu donne puissance à son nom, & non le nom à Dieu. Certes Iesus donq estoit seruiteur de Dieu, accompagné d'une telle puissance de par Dieu. Et quant à ce qu'aucuns dient, que le Christ ne deuoit pas faire de miracles; comme ainsi soit toutesfois que l'Escriture soit au contraire, & qu'ils ne pressent Iesus en l'Euangile que de signes & miracles; & que leur Thalmud die, que le Christ iugera du bon & du meschant par la seule odeur, que Barcozba fut descouuert par là, n'estre pas le Messie; que les bestes sauuages despouilleront leur fureur; que Hierusalem fera esleuée trois lieux en haut, &c. Certes ie dis bien que le but de la venue du Christ ne seroit pas de faire des miracles; comme aussi nous voyons que

Iesus

Thalm. Tr.  
Sanhed. ch.  
Helec.



Iesus ne les faisoit que par rencontre, & par accessoire; & estime plus ceux qui oyent, & gardent sa parole, que ceux qui transportent les montagnes. Mais R. Hadarfan dit auoir appris de R. Natronai, Que le Christ viendroit avec signes & miracles tres-grands; & que les Pharisiens les attribueroyent à Magie, & au nom des esprits immondes; comme nous lisons en l'Euāgile: *Au nom de Beelzebub il chasse les diables.* Et le Commentaire sur l'Ecclesiaste, Que tous les miracles precedens ne sont rien, au regard de ceux du Messie: & le Thalmud en quelque endroit, que les miracles qui se feroient lors és Royaumes des Gentils, en comparaison de ceux d'Egypte, seroyent comme la Substāce au regard de l'Accident. Aux miracles on conioint la Prophetie; & aussi est ce bien vn des principaux miracles: & que le Christ deust estre Prophete, ils ne le nierōt point; car ils entendent du Christ le passage de Deuteronomie, où vn Prophete leur est promis; & de là est ceste commune demande en l'Euangile: *Es tūle Prophete?* & en leur Thalmud, ce qu'ils dient, que le Messie ingera des affaires au seul sentiment, ne se peut entendre sainement que d'vn excellent don de Prophetie. Or, laissons mille propheties particulieres, mille passages, par lesquels nous apperceuons, que Iesus lisoit au cœur hypocrite des Pharisiens, & voyoit és siens ce qu'ils n'y voyoyent ny scauoient encores pas. Qui n'admira celles cy que nous voyons accomplies si precisement: Vous serez meenez deuant tous les Princes & Magistrats de la terre; & pensera on faire sacrifice à Dieu, quand on vous meurtrira pour mon nom? Item, Que l'Euangile de son Royaume, nonobstant toutes oppositions, seroit presché & annoncé par l'vniuers: Que

Hieru-

R. Hadarfan  
sur le Psal. 74.

Midrasch Co-  
heleth, ch. 1.

Au Thalm. Tr.  
Beracoth ch.  
Meemathai  
Korin.

Propheties de  
Iesus.

Deut. 8. & 18.

Hierusalem seroit destruiete: Que toutes choses y seroyent rauagées & profanées: Que mesmes il ne seroit laissé pierre sur pierre, à ce temple qu'ils reueroyent tant: & de si pres; que ceux mesmes, qui le conduisoient à la mort, auoyent à pleurer sur eux, & sur leurs enfans? Car, ie vous prie, que pouuoÿt penser ces pauures pescheurs, quand il leur parloit d'estre menez deuant les Roys? qui plus est, de mener les nations au son de l'Euangile, comme troupeaux deuant eux? Et quelle apparence y en auoit il, ny en sa personne, ny és leurs? ny en l'humilité de sa vie, ny en l'ignominie de sa mort? Et quant à la destruction de Hierusalem, qui auint quelque quarante ans apres; quand nous lisons en leurs histoires propres, que l'Empereur Titus leur offroit la paix, la conseruation du temple, la liberté de leur religion, Que l'assiegeant fait la court aux assiegez pour les garentir & sauuer. Cependant, comme dit Iosephe, que malgré qu'on en ait, ils veulent perir: & en ces mesmes extremitez, que Iesus leur auoit annoncées, Qui niera que ce decret immuable de Dieu ne luy fust cognu; contingent toutesfois en apparence humaine, si chose le fut onq; veu que les ennemis mesmes; desquels il sembloit dependre; taschent par tous moyens de le destourner?

La doctrine  
de Iesus.

Deuter. 13.

Or, & de la Prophetie & des miracles la doctrine est la touche, encores certes qu'en l'vne & en l'autre il y ait des marques incōmunicables de l'esprit; & du doigt de Dieu pour les discerner. Car, dit la Loy, *S'il se leue vn Prophete qui te donne signe ou miracle, & qu'il auienne; & que là dessus il te vueille destourner aux Dieux estranges, tu ne l'escouteras point.* Voyons donq; quelle doctrine Iesus a conioint à ses signes & miracles. Or lisons l'Euāgile depuis vn bout iusques

ques en l'autre; nous n'y voyons autre chose qu'aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy mesmes. Aussi n'est il point venu pour abolir la Loy, mais pour l'accomplir; pour destruire le Temple, mais pour le purger. Le Pharisien auoit espãdu la Loy sur l'exterieur: Il condẽne leur hypocrisie, & la ramene à l'interieur. Ils disoyent, Hayez vos ennemis: mais luy, Si vous n'aymez que vos amis; qu'estes vous plus que les publicains? Ils disoyẽt, Tu ne feras point adultere: tu ne tueras point; Mais luy, Si tu as regardé femme pour la cõuoiter, tu es coupable de la loy: & si tu as dit à tõ frere Racha, tu l'as ià occis. Le prochain en somme, selon leurs interpretations, n'estoit qu'en Iericho, ou es enuirs: mais il le leur monstre, & en Samarie & en Idumée, & en tous les coings du monde. S'il est question aussi de Dieu, il apprend à abandonner tout pour son seruice, biens, dignitez, pere, mere, enfans, &c. Si du salut; de thesaurizer au ciel, de despouiller le monde en ceste vie, pour estre vestus de gloire en l'autre: Qu'y a il en tout cela qui destourne, ains qui ne radresse? qui ne tende en somme à la gloire du vray Dieu, au deuoir enuers le prochain, au salut d'vn chacun? Et n'est cependant ceste doctrine vne declamation, ou vn exercice de Philosophes; qui, comme dit Seneque, promettent des medecines aux escrieaux, & sont pleins de venin & de poison. Ains ceste doctrine est exprimée par sa vie; & se lit en ses disciples que ny Iuifs ny Payens n'ont iamais accusé; que de simplicité, & d'innocence; iusques là, que Philo Iuif par admiration en a fait vn liure expres. Car quant à ce que l'Epicurien Celsus obiecte; que Iesus auoit choisy pour disciples des Publicains, & gens de mauuaise

Philo De la  
vie contem-  
platiue.

vie: Ains en ce proprement a il mōstré quelle estoit l'efficace de sa doctrine pour la guarison des ames; comme le Medecin en la cure des plus malades, & des plus desesperez de toute vne villé. Bref, à sa parole les Nations qui adoroient les diables, les hommes, les Planetes, les statues, se conuertissent à vn seul vray Dieu. Les Diables qui les abusoyēt, comme cy apres sera dit, se cachēt; & les oracles perdent la parole. La Loy de Dieu, les Escritures saintes; ie dis celles, ô Iuifs, que vous croyez & reuerez; viennent à estre leuës, embrassées, exposées par tout le monde, & en toutes langues. Si ceste doctrine est du diable, à quelle marque donq recognoistrons nous celle de Dieu? Et si donner autorité à la Bible par tout le monde, est la destruire; qu'appellerons nous l'establir? Et si Iesus par sa doctrine a estably le seruice du vray Dieu, authorisé la Loy de Moysé, ruyné de fonds en comble le seruice du diable; comment le diable l'aura il ou inspiré ou assisté en ses signes & Propheties, & pour le Royaume de Dieu, & contre sa tyrannie propre?

Obiection.

- Voire mais, dictes vous, il s'est dit fils de Dieu. Et tant plustost le deuez vous embrasser; veu que tel, selon vos anciens, deuoit estre le Messie. Et quand il se dit tel; lisez bien vos Docteurs, il ne vous destourne point à diuers Dieux ny à Dieux estranges; car ces trois, le Pere, le Fils, le S. Esprit, selon vos Escritures & Traditions, ne sont qu'un Dieu. Mais celà veux-je sçauoir seulement de vous, si vous le tenez pour vray ou faux Prophete; pour seruiteur de Dieu, ou pour seruiteur du diable? Si du diable; i'auez vous dit qu'il vsoit de la vertu du nom de Dieu en ses miracles. C'est beaucoup confessé; & desia aussi auons nous prouué que ces Propheties si speciales

Voyez au 6.  
chap.

ciales ne peuvent proceder que de Dieu mesmes: mais encor, qui sera ce seruiteur du diable qui ruine son maistre; ce destructeur, qui nous sauue; ce calōniateur, qui nous iustifie; cest ennemy mortel, qui nous remet en vie? Car qu'a fait la doctrine de Iesus autre chose par l'vniuers que celà? Destruire les autels des diables? razer les temples? briser les images? abolir ses ieux, les festes, les sacrifices; retirer au reste les hommes, & des meurtres, paillardises, abominations, esquelles ils se plongeoyent; & des vains seruices, esquels ils amusoient & abasoient leurs consciences? Si vous dites de Dieu, & tel les Turcs mesmes le confessent: certes, passez donq encor ce point, comme Prophete de Dieu il le faut croire; Car Dieu le Createur, tout bon, & tout sage ne luy presteroit pas son esprit pour nous seduire. Et s'il le faut croire, il le faut ouïr; & si nous l'oyons, il nous dit qu'il est le Christ, qu'il est la verité, qu'il est la vie, qu'il est venu de Dieu son pere; que le Pere & luy ne sont qu'un: & de fait, tantost pour monstrier qu'il est enuoyé du Pere, il le prie; & tantost pour monstrier qu'il luy est egal, il commande absolument, & de par soy mesmes. Certes disons donq, Que ce Prophete Iesus assisté de l'Esprit de Dieu en Propheties, & en miracles, & en doctrine, né d'une Vierge, en Bethlehem, au temps designé par les Prophetes; est le Christ du Seigneur, Dieu & homme, tel qu'és sainctes Escritures, comme cy deuant auons dit, il nous estoit declairé & promis.

Mais voicy le scandale des Pharisiés, & des Iuifs, Le scandale  
des Iuifs,  
Que nostre Christ par lequel nous attendons la splendeur d'Israël, soit si vil & si abiect, Quelle apparence? Mais encor, s'il est Dieu & homme comme vous dites; Qu'il soit buffeté, fouetté, crucifié;

Zach. 9. &amp; 12.

reputé entre les larrons; en fin qu'il meure ignominieusement comme vostre Iesus: Que se peut il imaginer de plus absurde? Et certes, à gens qui se sont imaginez vne Monarchie de tout le monde, & qui s'y promettét siege entre les premiers, il fasche bien de desmordre ceste esperāce. Que s'ils eussent bien masché ce texte de Zacharie, *Voicy ton Roy qui viendra à toy, iuste, Sauueur & humble, & monté sur vn asne & sur vn asnon, &c.* que leurs Rabbins exposent du Messie; & que nous lisons accompli en Iesus en son entrée de Ierusalem; ils ne trouueroient pas si estrange qu'en iceluy mesmes se soit accompli ce que dit le mesme Prophete ailleurs, *Je respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Ierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ce qui par eux mesmes est exposé du Messie. Or auons nous monstré cy deuant, que le Messie par la satisfaction qu'il rendroit à Dieu, nous reconcilieroit à luy; & combien ceste satisfaction est conuenable, & à la iustice, & misericorde de Dieu; qui ne se peuuent contrarier, & à l'instruction des hommes. En somme, l'hōme par son orgueil s'estoit voulu esleuer au rang de Dieu, & par sa desobeissance pretendoit à la diuinité. Conuenoit donc, que son Garend fust humilié au desous de l'homme mesmes, & rendist vne obeissance parfaicte; c'est à dire, iusques à la plus ignominieuse mort. Et derechef, pour destourner, & abstenir les hommes de peché, n'y pouuoit rien auoir de plus pressant, que de cognoistre l'enormité du peché par la grandeur de la pēne & de la satisfaction; ny pour les conuier à aymer Dieu, & leur prochain, que de se voir rachetez de Dieu, eux miserables esclaves, par la mort de son propre fils,

Dieu

Dieu & homme; & ce propre fils mort & crucifié pour la rançon, non de ses freres, mais de ses ennemis, qu'il a daigné associer pour freres. Mais puisqu'ils croient les Escritures, ils ne les voudront pas reiecter en ce poinct: & pourtant examinons les icy ensemble.

Quant à l'humilité du Christ, nous en auons ià traité cy deuant, & toute l'Escriture nous l'enseigne assez. En vn mot il est dit: *Le sceptre ne sera point osté de Iuda, &c.* puis il est adiousté: *Liant à la vigne son asnon, & au cep le petit de son asnesse.* Et sur ce passage R. Hadarfan dit: *Quand le Christ viendra en Hierusalem; il sanglera son asne, & fera son entrée en toute pauureté & humilité, cōme il est dit en Zacharie 9.* Mais

Genes. 49.

R. Mofes Hadarfan sur Genes. 49.

ramenteuons nous, pour ne rien repeter, ce qui est dit deuant; à fin que ce nous soit vn degré, pour nous conduire plus doucement, à la passion du Christ; qui est nostre vnique salut, & leur extreme scandale. En la Loy donq, nous auons plusieurs Sacremens, & Sacrifices, tant solempnels qu'affiduels; mais entre tous, l'Agneau du passage, le sacrifice de la Genisse rouge, l'enuoy du Bouc au desert, &c. & de tous ceux cy, il est dit; Que leur sang lauë, & abolit le peché de la cōgregation; & que leur aspercion destourne l'ange destructeur de leurs familles. Cella se fait avec vne si grāde solempnité; il est si expressement commandé, & recommandé d'aage en aage, & de pere en fils. Le demande en leur conscience, Si ce sont signes d'vn sacrifice auenir qui doit nettoyer le peché; ou si ces sacrifices mesmes ont ceste vertu. Que ce soyēt les sacrifices; Quelle vertu y a il au sang d'vn agneau, ou d'vne genisse contre le peché? Et pourquoy estce, que tant de fois Dieu nous dit: *Je ne veux point de vos sacrifices, ny du*

Passion de Iesus predite en l'Escriture.

*sang de vos Boucs, & de vos Taureaux; tout cela n'est que  
 vapeur, & abomination deuant moy. Et lors qu'ils e-  
 stoyent captifs en Babylone, ou espanduz çà & là  
 par le monde, où selon leur Loy, ils ne pouuoient  
 sacrifier; y auoit il point de remission de pechez  
 pour eux? Certes, c'estoyent donq signes du Christ  
 auenir, qui deuoit mourir pour nos pechez, & qui  
 cessent maintenant, & par tant de siecles en tout  
 l'vniuers, depuis que celuy qu'ils designoient, est  
 venu, à sçauoir l'Agneau, duquel dit Esaie en ce  
 Chapitre, qu'ils interpretent du Messie: *Il est mené à  
 l'occision comme vn agneau, & a esté muët comme la bre-  
 bis deuant celuy qui la tond, n'ouurant point sa bouche.* Et  
 quant à la Genisse rousse, les Cabalistes font vne  
 question, pourquoy au liure des Nombres, la mort  
 de Marie est conioincte avec la Loy de la Vache  
 rousse; & en veulent tirer la mort future du Christ.  
 Et de fait, Iesus qui estoit la vraye Pasque est cruci-  
 fié le iour de Pasques, comme tesmoigne R. Vla au  
 Thalmud. Et comme Esaie auoit dit du Christ l'A-  
 gneau: *Il est occis pour le peché du peuple.* Iean Bapti-  
 ste dit de Iesus: *Voicy l'Agneau qui porte les pechez du  
 monde.* & comme il estoit defendu de briser les os  
 de l'Agneau; ainsi les iambes de Iesus ne sont point  
 brisées, encor que celles des larrons crucifiez avec  
 luy, le soyent: bref, comme la Vache rousse estoit  
 menée hors du camp accompagnée de tout le peu-  
 ple pour y estre bruslée; aussi est conduit & cruci-  
 fié Iesus hors de la ville. Mais lisons en Esaie l'hi-  
 stoire de Iesus & de sa mort toute entiere: *Il n'y a,  
 dit il, en luy, ny façon ny beauté; & l'auons veu qu'il n'y a-  
 uoit point de forme pour estre désiré. Il est mesprisé & de-  
 bouté des hommes; homme langoureux & accoustumé à  
 douleurs, dont auons caché nostre face de luy, tant estoit  
 mespri-**

Esaie 53.

Nombres c. 19

Au Thalm. Tr.  
 Sanhed. ch. Ni-  
 gmar Hadin.

Esaie 53.



mesprisé, & ne l'auons rien estimé. Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs; toutesfois, nous l'auons estimé estre nauré de Dieu, & affligé. Or est il nauré pour nos forsaicts: il a esté blessé pour nos iniquitez; le chastiment de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guarison. Nous tous auons esté comme brebis: Nous sommes tourneꝝ vn chacun en sa propre voye. Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous. Il est outragé & affligé; toutesfois il n'ouure point sa bouche. Il est mené à l'occision comme vn agneau, & a esté muet comme la brebis deuant celuy qui la tond. Il est esleué de destresse & de condemnation. Qui est celuy qui recitera son aage? car il est arraché hors de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple. Et as permis son sepulchre aux meschans, & son monument au riche. Et combien qu'il n'ait point fait d'iniquité, & qu'il ne s'est point trouué fraude en sa bouche; le Seigneur l'a voulu desbriser par douleur, &c. Mais, dit le Seigneur, mon iuste Seruiteur rendra plusieurs iustes par sa science, & luy mesme charge-ra leurs iniquitez; & ie luy donneray portion avec les grands, & diuifera les despoüilles avec les puissans, par ce qu'il a baillé son ame à la mort, & a esté mis au rang des transgresseurs, & luy mesmes a porté les pechez de plusieurs, & a prié pour les transgresseurs. Or qui ne lit en ce passage & la prison, & les douleurs, & les playes, & la mort de Iesus? Et sa douceur, & son humilité & son innocence; sa prison, di-ie, qui nous tourne en deliurance, ses douleurs en ioye, ses playes en guarison, sa mort en vie, sa iustice en iustification, & son supplice en grace? Et quand nous lisons, Il est debouté des hommes; & ne l'auons en rien estimé: luy voyons nous pas cracher au visage? & quand ces mots, Nous l'auons estimé estre nauré de Dieu: les oyons nous pas dire, Si tu es le Christ esleu de Dieu,

*saue toy mesmes. Et quand derechef il est outragé & n'ouure point sa bouche, remarquons nous pas son innocent silence? Et en fin: Il a esté mis au rang des transgresseurs, & a prié pour eux; comme ainsi soit qu'il portoit les pechez des autres: Qu'est ce sinon Iesus crucifié entre deux larrons; voire la voix de ce larron penitent, qui dit: Quant à nous, nous receuons choses dignes de nos faictz; mais cestuy cy, qu'a il fait de mal? & qu'est ce mesmes, sinon ceste priere de Iesus: Seigneur, pardonne leur, car ils ne scauent qu'ils font? Or que ce passage par les anciës soit entendu du Christ, ils ne le peuuent nier: car Ionathan Ben Vziel Paraphraste Chaldeen, qui viuoit enuirō ce temps, l'expose nommément du Christ: & où il est dit, *Vrayement il a porté nos langueurs, &c.* il traduit: *Il sera exaucé de Dieu pour nos fautes; & pour l'amour de luy, nos pechez nous seront pardonnez.* & sur ces mots; *Nous auons caché nostre face de luy: comme si, dit il, la face de la diuinité eust esté estoignée de luy, souz ombre que nous le voyons tel; & n'y prenions point garde.* & de là dit Rabb. bi Vla au Thalmud, *Qu'il vienne, mais que ie ne le voye point.* pour les extremes douleurs qu'il a à endurer: & pource que le faignent ils desliant ses playes à la porte de Rome. & en vn certain lieu, où ils s'enquierent du nom du Christ, ils dient, *Qu'il sera appelé Blanc, comme couuert d'ulceres, & de lepre.* suiuant adioustēt ils, ce qui est dit par Esaie: *Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs, & nous l'auons reputé comme lepreux, & nauré & humilié de Dieu.* Mais que non obstant l'euidence de ceste prophetie, les Iuifs ne croiroient point, le Prophete l'a mesmes prophetisé, en ce mesme Chapitre: car voyci la preface, qu'il faict premier qu'entrer en ce propos de la passion, & de la mort du Christ: *Qui est ce-**

R. Hadarfan  
Gen. 24.

Thalmud Tra.  
Sanhed. ch.  
Helec.  
Midrasch  
Ruth.  
R. Iofes au liu.  
Siphrei.  
R. Iacob & R.  
Hanina ch.  
Helec.

*est celuy qui croit à nostre publication; & à qui est ce, que le bras du Seigneur est reuelé? comme au contraire, il dit des Gentils: Plusieurs gens s'esmeruelleront pour l'amour de luy, & les Roys fermeront la bouchè sur luy.*

Esaie 52. &amp; 53.

*Ceux auxquels on ne l'aura point raconté le verront, & le considereront ceux qui n'en ont rien ouy. Sur ce passage si clair, oyons les inuentions de personnes bandées contre leur propre Salut. R. Selomoh & Dauid*

*Kimhi, (& ceste opinia streté est encor deuant eux) pour destourner ce passage de Iesus, se destournent de l'antiquité, qu'ils confessent l'auoir entendu du*

Vains subterfuges des Iuifs.

*Christ; & ne leur chaut qu'ils dient, pourueu qu'ils nient: Ce passage donq, dient ils, ne s'entéd pas du Christ, mais du peuple Iudaïque affligé par les Chaldeës, & par les Romains. Et cecy nous serue à iuger; combien different en opiniõs la raison, & la passion; car ie tiens tant de leur esprit, que s'ils fussent néz au temps de Ionathan Ben Vziel, ou pour le moins deuant Iesus, il leur eust semblé tout autrement. Ie les prié donq, s'il parle du peuple d'Israël affligé, quand il dit, *Il est mesprisé des hommes, & auons caché nostre face de luy: à qui se rapporte ce qui ensuit, sans changer de personne; Vrayement il a porté nos langueurs; & l'auons estimé estre nauvé de Dieu: Il est mesprisé; c'est, diét ils, le peuple d'Israël. Il a porté nos langueurs: c'est donq de ce peuple d'Israël mesmes. Qui a il de plus absurde, que de dire: Le peuple d'Israël a porté les langueurs d'Israël? veu mesmes qu'il est dit apres: & par sa playe nous auons guarison. qui met euidentement difference entre le medecin, & le malade; entre celuy qui souffre, & qui est soulagé par sa souffrance? Et puis, qui est le peuple, quel qu'il soit, qui ait tiré profit des souffrances d'Israël? & à quel propos ceste admiration; Qui est ce qui a creu à nostre pa-**

role? S'il n'y a autre sens que cestuy cy, qu'Israël a porté ses douleurs propres? *Nous auons*, dit il, *consequemment tous erré comme brebis.* qui, sinon Israël, & le Prophete mesmes qui se met du nombre? *Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous.* si c'est sur Israël, quel est ce miracle, qu'on ne peut point croire; car qui doute que chacun ne soit coupable de son crime? Mais qui contestera puis apres sur l'exposition du Prophete mesmes: *il est arraché de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple*: car qui ne voit vne opposition manifeste entre le peuple guarri, & celuy qui patit pour sa guarison; entre Israël cicatrisé, & celuy qui porte les playes? Il adiouste: *Il n'a point fait d'iniquité, & ne s'est trouué fraude en sa bouche.* Certes, il y a de l'orgueil es hommes, & en ces hōmes; mais à péne puis ie croire, qu'aucun n'ait honte de s'attribuer cecy. Et de fait, s'il est question du peuple d'Israël, affligé par les Chaldeens; ils dient, que l'Idolatrie, la superfluité, le sang innocent, ont ruiné le premier Temple; & si du second ruyné par les Romains, que l'auarice, la haine du prochain, sans cause, & la vendition du iuste, en ont esté cause. Et quant à leur replique, *Que le peuple d'Israël a tant paty en vne saison, qu'il a acquité de péne, ceux qui ont vescu puis apres en vne autre;* certes, outre ce que cela contrarie & à la iustice, & à la misericorde de Dieu; ceste glosse ne peut conuenir à ligne aucune de ce texte; mais encor par l'experience, le peuple affligé par les Chaldéens ne les a point acquitez d'Antiochus; & le peuple affligé par Antiochus, n'a point guaranty l'eglise Iudaique contre les Romains: & les rauages extremes des Romains ont si peu expié les pechez de ce peuple, que iamais ne fut, ny plus escarté,

escarté, ny plus afferuy, ny soubstant de fortes & de maistres, & de seruitudes, qu'il est auiourdhuy. Et voila comment d'une proposition fausse & absurde, sourdent solutions encores plus absurdes. Mais oyons encor, comme ce passage est expliqué par les autres Prophetes. Daniel dit: *il y a septante semaines déterminées pour finir la desloyauté, & signer le peché, & purger l'iniquité, & amener la iustice des siecles.* & comment? Car iusques au Christ le Prince, dit il, *sept semaines, & soixante & deux semaines, & apres le Christ sera desfait, & ne luy restera rien; & le Prince du peuple auenir détruira la Cité, &c.* Voila que le Christ deuoit mourir, & nommément pour le peché; suiuant ce que disoit Isaie: *Il a mis son ame pour le peché.* Et Iesus, comme auons montré, fut mis à mort proprement en ce temps. Et quant aux circonstances de la mort: *ils ont percé,* dit Dauid; *mes pieds & mes mains; ils ont party mes vestemens, & ietté le sort sur ma robbe.* Cela ne lisons nous point auenu à Dauid; mais bien à Iesus, qui fut crucifié, (encor que ce supplice ne fust ysté entre les Iuifs; mais entre les Romains) & sa robbe iettée au sort: & les Euangelistes alleguent ce passage à ce propos, comme ainsi entendu de leur temps. Et quant à ce qu'ils veulent lire, כָּרַח, comme vn lion, au lieu de כָּרַח, ils ont percé; les Massoreth qui ont fait registre de toutes les lettres des Escritures, tesmoignent qu'és bōs exemplaires il est escript כָּרַח: & les septante Interpretes Iuifs ont traduit, ὀρυξάν χεῖράς καὶ ποδῶν, &c. ils ont percé en fichant, & le Chaldéen a conioinct les deux leçons en ces mots, *Ils ont percé & fiché mes pieds, & mes mains comme vn lion,* &c. Et ceux qui entendent les traductions des Indes & Æthiopiens tesmoignent le semblable; comme aussi selon leur lecture, ils sçauent &

Daniel. 9. v. 14  
& 16.

Psal. 22. v. 17.

font

Zachar. 12.

Beresch. Rab-  
ba sur Genes.  
chap. 49.  
Le liure Succa.  
ch. Hahihil.

Iean 19. v. 37.

Thalmudistes.  
Thal. Tra. San-  
hed. ch. Helec.

Jeremie 30.

R. Hadarfan  
sur Gen. ch. 1.Echa rabeth.  
ch. 3.  
Midrasch  
Ruth. ch. 2. v.  
14.Isaie 53.  
Cabalistes.

font admonnestez par leur Massoreth, que le sens n'est pas entier. Car, quât à la Paraphrase Chaldaïque de R. Ioseph l'Aueugle, par ce qu'il viuoit environ l'an 340. apres Iesus, nous ne le tenons pour Iuge; & aussi est il doublement aueugle d'une passion qu'il descouure par tout contre nous. Zacharie dit aussi, *Je respandray sur la maison de David, & sur les habitans de Hierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Celuy qui respand cest esprit, c'est Dieu; celuy qui est percé, c'est l'homme; l'un & l'autre ensemble, c'est le Christ, Dieu & homme. Et ils interpretent ce passage du Messie en mesme sens que nos Euangelistes l'alleguent de Iesus qui fut percé de la lance; qui, certes; eussent esté ridicules, veu qu'ils alleguent si peu de passages, si ceux-là n'eussent esté communemét entenduz du Messie. Or c'est ce que diét quelques Rabbins au Thalmud, *Que le Christ seroit angoissé, comme celle qui enfante; suivant ce qui est dit en Jeremie, qu'il auroit de grandes douleurs à souffrir; mais qu'il les porteroit volontiers, pour deliurer les hommes de peché.* Et R. Hadarfan, *Que Sathan luy seroit aduerfaire & à ses disciples, &c. & pourtant il interprete de luy partie du troisieme chapitre des Lamentations de Jeremie: & au liure de Ruth, où il est dit; Mange du pain & le trempe au vinaigre: c'est, dit le Commentaire, le pain du Roy Messie, qui sera rompu pour les pechez, & endurera grands tourmens selon qu'il est escrit en Isaie.* Et le S. Rabbi, *Que le Christ deliureroit les ames d'Enfer par sa mort.* Mais encor ce qui est dit en Isaie, *Nous sommes guaris en sa meurtrissure.* Les Cabalistes anciens l'entendent du Christ; & dient que les Anges, qui estoyent precepteurs de nos premiers Peres, comme

comme d'Adam Razel, de Moyse Metatron, &c. leur auoyent enseigné, *Que l'expiation du peché se feroit au bois. Et Rabbi Simeon Ben Iohai, le premier d'entr'eux, s'escrie, Mal'heur sur les homicides d'Israël: car ils tueront le Christ. Dieu enuoyera son fils vestu de chair humaine pour les lauer, & ils l'occiront: & R. Iuda, Qu'apres vne longue meditation Dieu bailla par escrit à Ieremie son nom de douze lettres en ceste sorte וְיְהוָה אֱלֹהִים אֱמֶת, c'est à dire, le Dieu Eternel est Verité; mais qu'il en effaçâ la dernière lettre, dont restoit וְיְהוָה אֱלֹהִים מֵת, le Dieu eternal est mort. Et c'est, peut estre; de là, que R. Josué fils de Leui disoit, Qu'Israël n'estoit point exaucé en ce monde, faute de cognoistre ce nom; c'est à dire, faute de prier Dieu, par le Christ Mediateur, qui est mort pour nous. Bref, Philo Iuif autheur tres-celebre traictant ceste question, Quand retourneroyent les Exilez; dit que ce seroit par la mort d'un grand Sacrificateur. Mais se trouuant aheurté sur ce, que les vns vivent plus, les autres moins; Certes, dit il, ie croy que ce souuerain Sacrificateur ne sera point vn homme, mais le Verbe ou Parole de Dieu (qu'il celebre en infinis lieux) exempt de tout peché tant volontaire que non volontaire, lequel a Dieu pour Pere, & pour mere sa Sageſſe eternelle. Dont appert qu'il auoit ouy parler d'un Christ Sacrificateur; qui certes pour sanctifier, deuoit estre Dieu fils de Dieu; & pour mourir, hōme. Et quant à l'eschappatoire des nouueaux, qui au lieu d'un Christ, Dieu & homme, font deux Christs, contre toute la suite, & des Anciens & de l'Escriture; l'un fils de Dauid, & l'autre fils de Ioseph; & que ce dernier auquel ils attribuent tous les passages susdits, sera tué en bataille, puis resuscité par les prieres de l'autre: certes disons leur avec*

R. Mo.

R. Simeon Ben Iohai.  
Mirandulanus en ses Conclusions.

R. Iuda au li.  
Del'esperance.

Midrasch Thohlim.

Philo Iuif au liu. des Exilez.

Voyez ch. 6.

Obiection.

R. Moses sur  
les Iuges.

Zachar. 9. & 4.

Daniel 7:

Midrasch Co-  
heleth. c. i. v. 9.  
Au Thalm.  
Tra. Sanhed.  
ch. Helec.

Pfalm. 16.

Osée 6:

Pfalm. 110.  
Liber Mechil-  
tha.  
R. Hadarsan  
sur Gen. c. 22.  
& 40.  
R. Isaac sur  
Genes.  
Le liu. des  
Collections.  
Ioseph. liu. 18.  
des antiq. ch. 4.

R. Moses, que non autre que le fils de Dauid vien-  
dra en autorité de Christ; mais bien qu'il y a deux  
auenemens du Christ; l'vn en humilité comme en  
Zacharie 9. pauvre, humble & Sauueur: l'autre en ma-  
iesté, comme en Daniel, des nuës du ciel. l'vn pour  
racheter, & l'autre pour iuger; comme eux mesmes  
dient; à sçauoir, celuy duquel ils dient sur ces mots  
de l'Ecclesiaste, *Qu'est ce qui a esté? ce qui sera. Le der-  
nier Redempteur a esté reuelé; & celuy qui s'est caché, re-  
tournera encor vne fois.* Bref, voicy en fin le scandale  
conuertty en gloire: car comme le Christ est mort  
innocément, aussi resuscitera & regnera il eternel-  
lement. Il resuscitera, di ie; car il est dit au Psalme;  
*Tu ne permettras point que ton Sainct voye la corruption.*  
& cecy ne se peut entendre de Dauid qui est pourry  
au sepulchre. Et dedans le troistesime iour; car il est  
dit, *Il nous viuifiera apres deux iours, & au troistesime iour  
il nous suscitera.* Et montera au ciel pour estre assis à  
la dextre de Dieu: car il est dit, *Le Seigneur a dit à  
monseigneur, Sieds toy à ma dextre.* Et sont tous ces pas-  
sages ainsi exposez par R. Moses Hadarsan, R. Ha-  
cadosch, Ionathan Ben Vziel & autres. Or est tout  
cecy accompli en Iesus: Car, dit leur Ioseph mes-  
mes, *Au temps de Tybere estoit Iesus homme sage, si hom-  
me il doit estre nommé. Il faisoit de grands merueilles, &  
enseignoit ceux qui ayment la verité; & eut vne grand suite  
tant de Iuifs que de Gentils: mais estant accusé par les  
principaux des Iuifs enuers Pilate; il fut crucifié: & ce nõ-  
 obstant ceux qui dès le commencement l'auoyent aimé, ne  
laisserent point de continuer: car il leur apparut vif trois  
iours apres, comme les Prophetes auoyent predict de luy, &  
cela, & autres choses; & iusques à maintenant durent en-  
cor ceux qui de son nom sont appelez Chrestiens. Certes,  
coneluons donq, comme ce Iuif, en ce mesme en-  
droit*



droit & en mesmes mots, *Ce Iesus veritablement estoit le Christ.* Car quant à ce beau conte, *Que les disciples de Christ auroyēt desrobé son corps du sepulchre, & de frayeur l'auoyent ietté en vn iardin; où depuis il auroit esté trouué: Ains par ce qu'il auoit dit, Je destruiray ce Temple, & en trois iours le reedifieray. & Autre signe ne vous sera donné, que le signe de Ionas, & c.* les Iuifs admonnestèrent Pilate d'y mettre garde: qui en vne sienne epistre rend tesmoignage à l'Empereur Claude de sa resurrection; & plus de gardes il y mit, & plus de tesmoins de ce mensonge. Les Sacrificateurs aussi, qui estoient si enragez, n'auoyent qu'à pendre ce corps en plein marché pour abolir en vn instant toute la reputation de Iesus: & les Apostres, d'autre part estoient si intimidéz par sa mort, gens infirmes, foibles de foy, & de nul credit, qu'il n'y a aucune apparence, qu'ils l'eussent osé entreprendre. Mais qui plus est, quelle ressource eussent ils eüe en vn mort: & quel gaing d'abandonner enfans, femmes, eux mesmes pour luy? & n'eussent ils pas esté les plus offensez de ses impostures; les plus prompts, di ie, & à condamner sa memoire, & à destourner vn chacun de luy? Au contraire, ils ne preschent que sa resurrection, & pour icelle meurent, & pour icelle enseignent de mourir, & par icelle seule pensent heureusement & mourir & viure; & de tant ne s'en trouue vn seul qui depose autrement, qui mesmes s'en vueille taire, quelque repos qu'on luy laisse; & quelque promesse ou menace que les plus grands luy facent. Certes, si donq iamais histoire fut vraye, nous sommes contrains de dire, que c'est celle là.

Pour la fin, Daniel dit: *Après que le Christ sera desfait, le Prince du peuple auenir, c'est à dire, l'Empereur Romain,*

Daniel 9.  
Mat. 24. v. 15.

Deſtruction de  
Hieruſalem.

Romain, *deſtruir* la Cité, & le ſanctuaire, & ſa fin ſera en deſtruction, & iuſques à la fin de la guerre deſolations ſont ordonnées. Mais il conſervera l'Alliance à pluſieurs, par vne ſepmaine, & en la moitié de la ſepmaine ſera ceſſer le Sacrifice & l'Offerte. Et Ieſus à meſme propos: Pleurez ſur vous & ſur vos enfans; que ceux qui ſont en Iudée fuyent aux montaignes. L'abomination ſera au lieu ſainct, & au temple ne ſera laiſſée vne pierre ſur l'autre: & cependant, ceſt Euangile, dit il, ſera preſché en l'vniuers, en teſmoignage à toutes nations. Qui peut nier, que cecy n'ait eſté accompli, peu apres la mort de Ieſus? Et qui ne voit encor les reſtes de ces deſolations ſur Hieruſalem, & ſur tout ce peuple? mais qui plus eſt, que ceſte ruine extreme ne ſe peut attribuer, qu'à la mort de Ieſus? Il eſt pris en la montaigne d'Oliuet; & Hieruſalem eſt aſſiegée par là: crucifié le iour de Paſques, & la ville inueſtie ce iour là: fouetté au pretoire par Pilate, & les Iuiſ de gayeté de cœur par les Romains: liuré és mains des Gentils; & eux eſpandus par l'vniuers en opprobre à toute la terre. De telles choſes, & pluſieurs autres ſe plaignent les Rabbins en leurs hiſtoires; & plus ils en content, & plus confeſſent ils le iugement de Dieu ſur eux. Qu'eſt ce tout cela, que l'exécution de leur propre ſentence: *Son ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans?* Et de fait, dit Ioſephe, Titus voyant ces extremitez s'eſcrioit les yeux leuez au Ciel: *Seigneur tu ſçais que i'ay les mains nettes de tout ce ſang eſpandu.* & voyant vne telle place forcée: *Vrayement Dieu a combattu avec nous en la priſe de ceſte ville; autrement quelle force en fuſt iamais venüe à bout?* Auſſi le Temple fut bruſlé encor qu'on le vouluſt ſauuer; par ce, dit Ioſephe, que le iour ineuitable de ſa ruine eſtoit eſcheu & la ville rafée, comblée & egalée, comme ſi iamais n'y euſt eu habitation

Ioſeph. liu. 20.  
des antiq. ch.  
6.8.

Liu. 5. des guer  
res ch. 8. & liu.  
6. ch. 25. 27. 28.

47.  
Philo contre  
Flaccus.  
Thalmud de la  
ruyne de Hieruſalem.

bitation d'hōmes; & fut massacré là dedans vn million d'hommes: ce que certes nous ne lifons point d'aucune autre ville prise par les Romains. Bref, les signes precedens, & les voix du Ciel les aduertif-<sup>517-na</sup>soyent; & le Temple qui s'ouuroit de soy mesmes <sup>Iosephe liu. 7.</sup>sembloit sentir l'ire de Dieu sur luy; & la Fontaine <sup>des guerres</sup>de Siloë, qui estoit tarië, se renfla pour abbreuer <sup>ch. 9. 12. 14. 16.</sup>l'armée Romaine: & est contraint leur historien, voyant tant de tesmoignages de l'ire de Dieu, d'approcher aucunement de la cause: c'est que le souverain sacrificateur Ananus auoit fait lapider iniustement; & à la haste Jaques frere de Iesus, & quelques autres avec luy, sous pretexte d'impieté, au grand regret des gens de bien, & de ceux qui aimoyent la Loy: à quoy aussi se peut rapporter, le discours des plus notables Rabbins, Que le secōd temple fut ruiné pour auoir vendu le Iuste, & pour haine sans cause; suyuant ce que leur disoit Iesus: *Ils m'ont eu en haine sans cause.* Et quant à ce, que dient ceux <sup>Iean 16.</sup>d'aujourd'huy, qu'ils sont puniz, par ce qu'aucuns d'eux ont receu Iesus pour le Christ: Ains plustost, veu que Dieu sauue toute vne ville, pour dix gens de bien s'ils y sont; pour tant de gens; & les principaux, & ceux qui representoyēt l'estat Iudaïque qui signerēt son procez; & pour tant de peuple qui cria, *Tolle, Tolle,* &c. il eust cōseruë son peuple. Et si pour le zele que Phinées auoit monstré en la punition d'vn simple Israëlite, Dieu luy conferme la sacrificature, Que penseriez vous selon vostre arrogance meriter, pour auoir crucifié vn ennemy de Dieu; vn qui se dit le Christ du Seigneur; vn qui se dit Dieu mesmes? Cependānt, au milieu de toutes ces calamitez, la cité & le temple de Iesus s'edifient, en Iudée premierement, & puis par tout le monde; &

se confirme en outre, selon Daniel, par la predication de ses Apostres; l'Alliance de salut, par toutes Nations; & cessent les sacrifices des Iuifs, qui depuis n'ont esté remis sus; & peu apres, côme nous verrons, les Idolatries mesmes des Gentils, qui auoyent possédé tout le monde. Et c'est à peu pres, ce que disoit R. Hadarfan: *La moitié de la sepmaine, c'est à dire, les trois ans & demy feront cesser le sacrifice.* Et R. Iohanau: *Trois ans & demy la presence de Dieu a crié sur la montagne d'Oliuet, Cherchez Dieu pendant qu'il se trouue, inuoquez le tandis qu'il est pres.* Et sur les Psalmes il est dit, *Que par trois ans & demy, Dieu enseigneroit son Eglise en personne.* Or est ce chose toute claire, *Que Iesus prescha és environs de Hierusalem, de trois à quatre ans; & sa predication fut puis apres poursuiuie par les Apostres.*

Ainsi donq, nous auons és Prophetes vn Christ fils de Dieu, qui deuoit naistre d'une Vierge, au bout des septante sepmaines de Daniel, en Bethlehem de Iuda; en outre estre precedé d'un Elie, prescher le Royaume de Dieu, mourir ignominieusement pour le salut des hommes, resusciter en gloire, & estre suiuy de la prochaine ruine & de Hierusalem & du Temple. Et precisémēt en ce temps, nous auons en nos Euangiles, & és Histoires mesmes des Iuifs, vn Iesus fils de Dieu, né de la vierge Marie, en Bethlehem; annoncé & precedé par Iehan Baptiste, preschant le Royaume des Cieux, de fait, & de parole; crucifié en Hierusalem; creu des Gentils; & vengé par la ruine & destruction du Temple. Et sont toutes ces marques & circonstances si peculieres à luy, qu'elles ne peuuent conuenir en sorte que ce soit, à quelconque autre. Certes concluons donq, que ce Iesus vrayement est le Christ promis

R. Hadarfan  
sur Daniel.

Midrasch The-  
hulum.

promis de tout temps és Escritures, & exhibé en son temps selon nostre Euangile. Et c'est ce qu'il nous falloit prouuer en ces deux Chapitres.

## C H A P. X X X I.

*Solution des Obiections, que les Iuifs alleguent contre Iesus, pour ne le receuoir pour Christ ou Messie.*

**M**AINTENANT examinons les obiections des Iuifs; & voyons ce qu'ils peuuent dire contre ce fil de toutes les Propheties; qui conuient, & ne peut conuenir qu'à Iesus. Et premierement, dient ils, Si Iesus eust esté le Christ; qui l'eust receu, & qui l'eust cognu plustost que la grand' Synagogue d'alors? Et ceste obiection est ancienne; car les Pharisiens dient en l'Euangile: *Aucun des Pharisiens ou des Gouverneurs a il creu en luy? mais ce populaire icy qui ne scait que c'est de la Loy, est execrable.* Or pourriôs nous icy alleguer Simeon le Iuste fils ou disciple de Hillel, qui auoit serui quarâte ans au Sactuaire; lequel, cōme nous lisons en l'Euāgile, reconneut Iesus pour le salut d'Israël, & la lumiere des Gentils; & auquel ils confessent que defaillit l'Esprit de Dieu, qui souloit inspirer la grand' Synagogue, & qui l'inspira toute sa vie. Et Iean Baptiste, qu'ils appellent le grand R. Iohanā, qui le reconnut fils de Dieu, & luy enuoya ses disciples; & Gamaliel, duquel nous lisons aux Actes, Si ceste doctrine est de Dieu, elle passera outre; sinon, elle perira: & en Clement, qu'il estoit disciple des Apostres, & en leurs liures, qu'il estoit disciple de Simeon: Et saint Paul mesmes disciple de Gamaliel si grand personnage, & si bien venu entr'eux, lequel ils ne peuuent mettre en doute. Bref, Iosephe dit; qu'il fut suiuy entre les Iuifs de ceux qui aimoyent la verité; & que ceux qui ai-

Obiection,  
qu'ils l'eussent  
cognu.

Leh. 7. v. 48.

Luc 2.

Thalmud au  
traicté Piukei  
Auoth.

R. Nehumia.

moient la Loy, cōdemnoyent fort Ananus le grand sacrificateur qui faisoit lapider les disciples de Iesus. & R. Nehumia fils de Hacana, apres auoir raconté les merueilles de Iesus, duquel il n'estoit pas loing, dit expres: *Je suis vn de ceux qui ont creu en luy, & ay esté baptisé, & chemine és voyes droictes.* comme aussi le S. Rabbi semble auoir tenu Iesus pour le Christ, sinon, est encores plus admirable, que s'il l'eust cogneu; veu qu'il semble descrire Iesus, par routes les circonstances en descriuant le Christ. Mais sans insister sur ce poinct; ie leur dis plus, *Que ce que la Synagogue n'a point receu Iesus, est signe qu'il est le Christ: Que ce qu'elle receut Barcozba, estoit vn vray signe qu'il ne l'estoit point; à sçauoir par ce qu'il estoit expressement dit par les Prophetes, Que quād le Christ viendrait à eux, ils seroyēt si aueugles que de le mescognoistre; & si ingrats, que de le mespriser.* Dauid dit: *La pierre que les bastisseurs auoyent reiectée a esté mise au chef de l'anglet; & ceste chose est merueilleuse deuant nos yeux.* Et cecy interpretoit Iesus du Royaume de Dieu, qui seroit osté aux Iuifs, puisqu'ils le refusoient. Or ce passage est interpreté du Messie par Ionathan, & mesmes par R. Selomoh, quelque ennemy qu'il soit, escriuant sur Michée, nômément où il dit, *Que ce*

Il y a deux S. Rabbi, ou sur nommez Hacadefsch; saint; l'vn qu'ils diēt auoir vescu sous Antiochus, l'autre sous Antonin.

Pfal. 118. v. 22.  
Esaie 28. v. 16.  
Matt. 21. v. 42.

Michée 5. v. 2.

Esaie 6. &amp; 53.

Christ sortiroit de Bethlehem: & de quelque costé qu'ils le tournent, ils n'en peuuent tirer autre sens. Et de là crient les enfans en l'Euangile, *Hosanna, celui qui vient au nom du Seigneur:* qui est le verset qui suit immediatement cestuy cy. Esaie dit: *Va, & di à ce peuple, Oyez & n'entendez point; voyez & ne cognoissez point. Engraisse le cœur de ce peuple, & bousche ses aures, & ferme ses yeux, &c. & qu'il ne se conuertisse pour estre guari.* Et iusques à quand? *Iusques à ce,* dit le Sei-

Seigneur, que les citez soyent desolées sans habitans, & les maisons sans hommes, & que la terre soit deserte: mais encor y en aura il vne dixiesme partie qui se retournera & sera desnuée, comme le til & le chesne, & toutesfois sa substance demeurera dedans. Et si nous luy en demandons l'interpretatiō, là voicy chez luy mesmes; car ayant à descrire en quelle humilité & simplicité vient le Christ pour souffrir; que ces Messieurs attendoyent en triomphe chacun pour contenter son ambition: *Qui est celuy, dit il, qui croit à nostre publication, & à qui est ce que le bras du Seigneur est reuelé? c'est à dire, de tant de Iuifs, qui attendēt le Christ, combien peu y en aura il qui le croyeront; le voyant en la façon qu'il a à venir, & que ie leur descriray? mais dit il: Ceux ausquels on ne l'aura point raconté, le verront; & ceux qui ne l'ont pas ouy, le considereront.* & ce passage, comme plusieurs fois auons dit, est par eux exposé de la venue du Messie. Aussi dit Zacharie: *Je respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Hierusalem l'Esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ceste mesme Ierusalem, di-ie, & ceste maison de Dauid, en laquelle Dieu veut desployer ses misericordes, sera celle qui percera son Christ, & qui le crucifiera; comme aussi icelle mesmes a martyré Esaie, Ieremie, Zacharie, & tourmenté tous les Prophetes du Seigneur: & à ce propos leur disoit Iesus, *Il ne conuient pas qu'un Prophete meure hors de Hierusalem.* Or doiuent ils accorder, que s'ils le deuoient tuer, ils ne le deuoient pas cognoistre: car qui eust esté si outrecuidé de mettre la main sur l'Oinct du Seigneur? Et ce passage exposent ils aussi du Messie. Bref, Moÿse dit: *l'Estranger qui sera au milieu de toy, te sera en chef, & tu seras en queuë, & il sera haut esleué au dessus de toy.* Et Esaie:

Deuter. ch. 28.

Pour le peché de Iuda, ie me feray chercher de ceux qui ne s'enqueroyent point de moy; & me feray trouuer par ceux qui ne me cerchoyent pas. Je donneray aux eunuques, & aux estrangers meilleur lieu en mon temple, qu'aux fils & filles d'Israël. Et ces voix sont ordinaires entre les Prophetes: *Celuy qui estoit mon peuple, ne sera plus appelle mon peuple; & celuy qui ne l'estoit point, le sera, &c.* Et à péno-  
 dient ils vn mot de la vocation des Gentils, qu'ils n'adioustant tout sur l'heure la reiectio[n] des Iuifs, pour auoir reie[ct]é le Messie; cōme il est mal aisé de faire métiō d'enter sur vn arbre, vne greffe estrange, sans parler du retranchement qui se faict pour luy donner place. A ce propos dient R. Samai, & R. Selomoh, Il est dit en Ieremie: *Je vous prendray vn d'vne ville & deux d'vne lignée, & vous feray entrer en Sion.* par ce adioustant ils, que cōme de six cens mille Israëlitēs, il n'en entra que deux en Canaan, Iosue & Caleb; ainsi fera il és iours du Messie. Et les fils de R. Hija prononcent, Que le Messie sera en pierre de scandale, aux deux maisons d'Israël, & aux habitans de Hierusalem en laqs; & le baillent pour vn grand secret. Et R. Iohanān & R. Jacob, Que les Gētils seront mis en la place des Iuifs, qui ont reie[ct]é le Seigneur, comme le Cheual en la place du Bœuf qui cloche. Et quant à ce qu'auons dit, Que pour leurs iniquitez l'Esprit de Dieu se retireroit de leur Synagogue; *Quand le fils de Dauid viendra, dit R. Iudas, il y aura peu de Sages en Israël, & la sagesse des Scribes empantira; & les assemblées de Theologie seront conuerties en Bordeaux.* C'est ce que leur disoit Iesus, *De la maison d'Oraison vous en auez fait vne cauerne de brigands.* & R. Nehorai, *Les visages de ce temps là seront effrontez, comme de chiens.* & R. Nehemie, *La meschanceté sera infiniment multipliée, & n'y aura plus que peruersité & heresie.*

Ieremie 3.v. 14

Thalm. au Tra.  
Sanhed. ch.  
Helec.Thalm. au Tra.  
Sanhed. ch.  
Dinei Mam-  
monoth.R. Iohanān &  
R. Jacob ch.  
Helec.Thalm. au Tra.  
Sanhed. ch.  
Helec.



refie. mesmes dit R. Natronai, *Le Christ fera des miracles, & on dira que ce sera par Magie, & de par les Esprits immondes.* Bref, Ieremie dit, *Les Pasteurs sont abrutiz, & n'ont point cherché le Seigneur.* & ailleurs, *Ils ont fait errer mes brebis, & les ont destournées aux montagnes.* Et les Rabbins, *Si nos predecesseurs estoyent enfans d'hommes, nous le sommes d'asnes; voire, dit R. Menahem, l'asnesse de R. Pinehas est plus sage que nous.* Certes, pour reuenir à la Prophetie d'Isaie, *Le bœuf a cognu son possesseur, & l'asne la crèche de son maistre; mais Israël ne m'a point cognu, mon peuple n'a point entendu.* Et de fait, qui doute encor, quel esprit a gouverné depuis ce temps là les Docteurs des Iuifs; lise seulement leur Thalmud: Dieu, dient ils, estude toutes les quatre premieres heures du iour en ce liure. Quand Ierusalem fut destruicte, il ne luy resta que trois coudées à s'asseoir pour y venir lire, (lequel toutesfois n'estoit encores fait.) Cependât ils le font là dedans pleurer les maux d'Israël; se courroucer de la creste d'un coq, mentir, pécher, &c. Qui verroit en leur conscience, ie ne sçay s'ils l'ont en pareille estime qu'eux. De cent passages il n'y en a pas vn exposé à propos; à péne mesmes sans blaspheme, sinon en tant qu'ils s'uyuēt ou alleguent les plus anciens. Au reste, inepties, contes de vieilles; blasphemes enormes, choses ou trop absurdes pour des enfans, ou trop meschantes pour des hommes; & dont le Diable mesmes auroit honte. Bref, ie ne sçay comme en escriuant ce liure, ils pouuoient estre Iuifs; ou comme en le lisant, chacun d'eux ne deuient Chrestien.

Ils repliquent, *Quelle apparence y auoit il que Iesus fust le Christ, venant en tel equippage; & serions nous pas grandement à excuser, quand venant ainsi desguisé, nous ne l'aurois point cognu?*

R. Moses Haradan sur le Psaltn. 74.  
Ieremie 10. v.  
21. & chap. 50.  
v. 6.

Isaie 1.

Obiection sur l'humilité de Iesus.

Ains ie demâde, en quelle autre façon pouuoit venir, celuy qui venoit s'humilier; celuy qui venoit estre crucifié pour nous? Vous l'attendiez, magnifique, & il vous est dit, pauvre; combatant, & on vous auoit dit battu & naure; avec vn grand train, & il vous estoit parlé d'vn asne; avec vn ferrail de femmes, & il ne vous est parlé que de son unique; en triomphes & festins, & son pain est trempé au vinaigre, & s'õ calice plein d'amertume. Vous imaginiez sous luy, ou la paix de Salomon, ou les victoires d'Alexandre; la paix pour cultiuier la Judée à vostre aise; la guerre, pour moissonner les Gentils. Et il venoit pour appaiser l'ire de Dieu, & pour vaincre le diable, pour egaler au reste les Iuifs & les Gentils; de ces deux auenemés, quel est le plus conuenable, & pour la gloire de Dieu, & pour la sienne? Donnõs luy l'Empire d'vn Cyrus, ou d'vn Alexandre; donnons luy tout ce qu'ont possédé tous les Empires du monde, & de forces & de moyens ensemble: qu'est ce tout celà, sinon tesmoigner sa necessité, & rabattre de sa gloire? Pour exemple, Moÿse conduisoit six cens mille combatans hors d'Egypte. Au toucher de sa verge il passe la mer, & les Egyptiens se noyent dedans. Auquel eust plus paru la gloire de Dieu, & auquel la vocation de Moÿse, s'il eust gaigné vne bataille sur les Egyptiés avec ce grand nombre d'homines; ou quand il les ruïne d'vn coup de verge? quand il eust rengé vn Roy à la raison par vne grande & remarquable force; ou quand par vne armée de poux il luy fait crier misericorde? Venons au Christ. Il a à subiuguer le mōde à son obeissance; Quel sera le plus glorieux; quel le plus approchant de la diuinité, qu'il doibt auoir, s'il le fait vestu d'vn Empire, ou despouillé de

tous

tous moyès extérieurs ? à force de coups, ou au son de sa Parole? S'il conquiert les hommes, di-je, en sa splendeur, ou en son ignominie? viuant & triomphant; ou crucifié, & apres sa mort? tuant ses propres ennemis, ou enuoyant les siens au supplice? Car qui ne voit qu'ès victoires des Princes les hommes partissent à la gloire; & qu'ès cōbats des hommes le cheual & la lance ont leur part; & bien souuent la lueur des harnois, & l'ombre, par maniere de dire, des pennaches? Certes Iesus donq ne pouuoit mieux manifester sa diuinité, qu'en venant comme hōme abiect, & mesprisable; sa force qu'en foiblesse, sa puissāce qu'en infirmité, sa gloire qu'en mespris, son eternité qu'en mort, sa resurrection qu'au sepulchre, sa toute presence qu'en absence; & en somme, sa vie viuifiante, qu'en conquerant le monde par la mort de ses disciples. Et s'il fust venu autrement; l'homme en eust la gloire: & plus fort il fust venu, moindre eust esté la victoire; & plus il eust paru en dehors, moins tousiours sa diuine essence; & plus eussent esté & les Iuifs, & les Gentils, excusables à ne le receuoir. Bref, voulez vous voir que c'est le Fils de Dieu, qui assistoit à la creation du monde? Sans matiere, & sans ayde, à sa seule parole Dieu auoit fait le monde: & Iesus priué de tous moyens, par vne mort qui semble estre la priuation mesmes, à sa parole seule a conquis le monde. Quelle plus grande grandeur scaurions nous imaginer que celle là?

Voire mais, dient ils, où sont les signes promis par les Prophetes? & premierement ceste paix perdurable que le Christ deuoit apporter au monde? Les espées, di-je, tournées en hoyaux, & les lances en faux? Et là dessus pourrions nous dire que Iesus

*Obiection.*  
Que les signes  
predits par les  
Prophetes  
n'ont esté  
veus.

naquit sous Auguste, lors, comme les histoires nous dient, que le temple de Janus fut clos, & tout le monde réduit sous vne paix; comme si par ce moyen Dieu eust voulu rendre les chemins libres, & ouverts à la predication de son Euangile. Mais qu'ils remarquent donq icy premieremēt leur contradiction; veu qu'ils nous demandēt icy vne paix generale; & aillieurs ne parlēt que de batailles contre Gog & Magog, & de se baigner au sang des Gētils; & dient mesmes que leur second Messias fils de Ioseph sera tué en bataille. Mais comme c'est vn Roy spirituel, aussi sont & ses guerres & sa paix. Il est appellé par Esaie, homme de bataille; mais de ses guerres il dit: *Ils forgeront les espées en coutres, &c.*

Esaie 9. & 53. & pareillement, Prince de paix: mais de ceste paix, certes, de laquelle il est dit; *la correction de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guarison.* à sçauoir entant qu'il s'est nauré pour nos forfaits, & blessé pour nos iniquitez. Bref, dit Michée: *Il sera luy mesmes la paix.* mais à fin que ne pensiez qu'elle s'entende de vostre labour, & de vos vignes, l'Assyrien ne lairra pas pourtant de venir en nostre terre, & de marcher en nos palais: & pourtāt dit bien Ieremie, *il brisera le ioug de ton col, & rompra tes liens.* Mais comme il s'explique au mesme verset: *tellement que ne seruirez plus aux dieux estranges:* c'est à dire, qu'il fera & sera nostre victoire cōtre le diable, & nostre paix avec Dieu; suiuant ce qu'il dit aillieurs: *l'Eternel nostre Justice:* & de fait, au liure du Sabbath, où ces passages sōt examinez, R. Eliezer dit clairemēt, *Que les guerres ne cesserōt pas à la premiere venuē du Messie, ains seulement à la seconde; à sçauoir, quand il viendra en gloire pour iuger le mōde.* De mesme nature sont les obiections qui ensuiuent: *Il est dit*

Esaie 2.

Esaie 9. &amp; 53.

Michée 5. v. 5.

Iere. 30. &amp; 35.

Au Thalm. au Tra. Sabbath.

Zach. 14. v. 4.

*est dit*

est dit, *La montagne des olives sera tranchée par le milieu, vers Orient & vers Occident.* & cela ne voyons nous point encor. Ains, ils ne peuvent nier que ce passage ne parle clairement de la destruction de Hierusalem; & s'ils veulent suiure la lettre, ils verront en leurs propres histoires, que les Romains l'assiégeã, firent leurs tranchées de ce costé là. Item, *la montagne du Seigneur sera esleuée sur toutes les autres.* & là dessus ils songent que Hierusalem sera esleuée trois lieües en l'air, &c. Mais gens qui se plaisent tant ailleurs en allegories, deuoyent entendre celles cy, pour le moins par le texte mesmes: *Car, dit il, les peuples diront, Montons en Sion, & Dieu nous y enseignera ses voyes: la Loy sortira de Sion, & la parole du Seigneur de Hierusalem.* Et ie vous prie, quand en est elle mieux sortie que lors que les Apostres de Iesus l'ont espanduë de Hierusalem par tout le monde? Et pourtant R. Selomoh dit sur ces passages, *Que le Seigneur seroit lors magnifié en Hierusalem, par vn plus grand signe, qu'il n'auoit esté en Sinai, Carmel, & Thabor:* & R. Abr. Ben Ezra, *Que ceste montagne esleuée est le Christ mesmes, qui sera haut esleué, au milieu des Gentils.* Item, il est dit en Esaie: *Le loup paistra avec l'agneau,* &c. & en Malachie: *L'ange du Seigneur applanira les chemins.* Et cela ne voyons nous encor accompli, ny plusieurs predictions semblables. Mais, dit R. Mose Ben Maimon leur docteur de iustice: *NE te mets point en l'esprit, qu'au temps du Christ le cours du monde soit en rien changé. ains quand tu lis en Esaie: LE LOUP habitera avec l'agneau: resouuiens toy de ce que dit Ieremie: LE LOUP du desert les a guastez, & le Leopard veille sur les Citez, pour rauir ceux qui en sortent. Mais c'est, que les Iuifs & Gentils seront conuertiz à la vraye doctrine; & ne s'entre-nuiront point,*

R. Iohanau  
au Tra. Baua  
Bathra.  
Midrasch  
Psalm. 86.

Zacharie 4.  
Esaie 2. &  
Michée 4.

R. Selom. & R.  
Abr. ben Ezra  
sur Esaie 2. &  
Michée 4.

Esaie 11.  
Malachie 3.

R. Mose ben  
Maimon sur le  
Deuter. és Loix  
des Roys & des  
batailles.

Ieremie 5.

mais

mais mangeront en vne mesme crèche; suiuant ce qui est dit en Isaie, au mesme lieu, Le loup mangera la paille avec le bœuf, &c. Et ainsi, dit il, deuous nous exposer toutes telles façons de parler, qui appartiennent au temps du Christ: car elles sont paraboliques & figurées. Or telle est aussi l'exposition de R. Dauid Kimhi; encor qu'il suit ordinairement la lettre & la version de Ionathan mesmes. Et quant au passage de Malachie, de l'Ange, ou Ambassadeur, qui égalera les chemins, &c. c'est, dit Ramban, qu'un Prince sera enuoyé deuant que le Christ vienne, pour preparer le cœur d'Israël à la bataille. Mais Malachie s'explique encor plus proprement, en ces mots: Il couuertira les cœurs des peres aux enfans &c. c'est à dire, il exhortera Israël à repentance. Les objections qui ensuiuent, ont vn peu plus de poix. Il est dit: Je destruiray tous les Idoles de la terre. item, I'amagriray tous les dieux des Gentils: & Tous me seruiront d'une mesme espaule. & pleust à Dieu que les abuz qui sont entrez en l'eglise Chrestienne, contre l'institution de Christ, ne leur fussent point tant en scandale: mais qu'ils se souuiennent de tant de dieux celebres par les Assyriens, Perles, Grecs & Romains, lors que chaque pays, chaque ville, chaque famille, chaque personne presque auoit son Dieu, & ses Idoles à part. Peu de temps apres, que les Apostres eurent presché la doctrine de Iesus par le Monde; où les trouueront ils plus? & où mesmes en seroit la memoire, si en publiant la gloire de Dieu, nous n'en eussions publié la ruine? Qu'ils lisent les histoires des Payens; & s'enquierent d'eux, que sont deuenus leurs Oracles; ces diables, di-ie, qui les entretenoyent de mensonges, & de songes; qui s'appairoyét de sacrifices humains, & de leurs enfans propres. De ces impietez qui auoyét pris pied, par toutes les

Obiection que  
l'idolatrie de-  
uoit cesser.

Esaië 2.

Zachar. 13.

Soph. 3.

tes les natiōs de la terre, en sçauoyent ils plus mon-  
 strer vn vestige? Mais encor, c'est au temps de Ty-  
 bere que sont nées ces questiōs, Pourquoi les Ora-  
 cles ne parlent ils plus? Et pourquoy les Dæmons  
 n'operent ils pas comme deuant? Et pourquoy leurs  
 Prestres ne gagnent ils plus rien? Et les Payès sont  
 contraints de respondre; que depuis que Iesus est  
 mort, & que ses disciples preschent; la Magie, & les  
 diables ont perdu leur puissance. Tant fut en son  
 temps ceste mutation, & soudaine, & vniuerselle, &  
 à nos ennemis admirable; & tant pouuoit le seul  
 nom de Iesus en la bouche de ces pauures gès, con-  
 tre les Roys & les Empereurs, les Royaumes & les  
 Empires, supposts & adorateurs & des diables, &  
 de leurs Idoles. Je laisse, pour abbreger ces obie-  
 ctions; Tous les peuples n'ont pas suiuy Iesus: car les  
 Prophetes ont dit, que le residu seroit sauué; & Ie-  
 sus, *plusieurs appellés, mais peu d'esleus.* & suffit, que la  
 voix de l'Euangile a esté ouyete par tout le monde, &  
 que la porte de l'Eglise a esté ouuerte à toutes na-  
 tions: & en somme, ils sçauent que la diction  $\Upsilon\Upsilon$  ne  
 signifie pas que tous hommes le suiuront; mais que  
 tous peuples sans prerogatiue seront son peuple.  
 Item, la semence du Christ deuoit estre eternelle, &  
 de Iesus nous n'en voyons point. Car ils dient tres-  
 bien, que la semence signifie les disciples; & en leur  
 langue ils les appellent fils: & graces au Seigneur,  
 qu'il a encor des disciples par tout. Mais reste la  
 principale obiection; Si Iesus est fils de Dieu, pour-  
 quoy change il la Loy de Dieu son Pere, baillée par  
 Moysé, sacrée, comme il a esté dit, & inuiolable; &  
 qui donq l'eust peu receuoir pour Messie? Or som-  
 mes nous en ce point contraires, qu'ils dient, que Ie-  
 sus l'a changée & abolie en ce qu'il a peu; nous, clai-  
 rement

Obiectiō con-  
 tre le change-  
 ment en la Re-  
 ligion fait par  
 Iesus Christ.

rement expliquée & parfaitement accomplie. Il sied donc: La circoncision estoit expressement commandée de Dieu à Abraham, & depuis à Moÿse; pourquoy donc Iesus l'a il abolie? Et c'est tousiours ce qui les trompe; qu'ils prennent le signe pour la chose, & l'ombre pour la verité des promesses. Ains disons nous, que ce fut vn signe de l'Alliãce, & non l'Alliance mesmes, & les meilleurs ne le nient pas.

Mais encor, dit Moÿse: *Quand le Seigneur t'aura ietté au bout de la terre, si te ramenera il en celle que tes peres ont possedée, & te circoncira ton cœur, & le cœur de tes successeurs, pour aymer le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame, à fin que tu viues.* & ailleurs il dit, *Circoncisez le prepuce de vos cœurs, & n'endurcissez plus vos cols.* & les Prophetes quand ils nous reprennent, ne vous appellent pas simplement incircōcis, mais incircōcis de cœur ou de leures: qui vous doit montrer que le signe est charnel, mais la chose, à sçauoir l'alliãce, spirituelle, & qu'il faut entrer en la mouëlle de la loy, & non se tenir à l'escorce. Bref, la Cabale mesmes pretend que le Christ remediera au venin du Serpent; fera vne nouvelle alliance; & otera la necessité de la circoncision. Des sacrifices nous auons dit cy deuant que c'estoyent signes. Il est dit; qu'ils nettoient le peché de la congregation. Comment? si nous ne passons plus outre que le sang d'un agneau, ou l'aspercion des cendres d'une vache? Et pourtant dit Dauid, *Tu ne veux point de sacrifice pour le peché; aussi ne t'en donneray-ie point.* Et Dieu mesmes, *Je ne te reprendray point pour ne m'auoir donné des holocaustes.* Et en Esaie, *Qui a requis ces choses de vous? Ces sacrifices, ces nouvelles lunes, ces festes, ces solemnitez, elles me sont à contre-cœur, & en charge; & i'ay péne mesmes à les supporter.* Et Michée, *Quand tu donneras des*

*moutons*

Deut. 30. & 10  
Ieremie 4.

La Cabale se-  
lon Picus Con-  
te de la Mirād.

Psal. 49. & 50.

Esaie c. 1. & c.  
58. & 66.

Mich. 6.



moutons par milliers, & des torrens d'huile; voire ton fils  
 aîné, le fils de ton ventre, pour le peché; tout cela n'est rien  
 deuant le Seigneur. Ains, dit Esaïe, *Qui immole vn bœuf,*  
*c'est comme s'il tuoit vn homme; & qui vne brebis, com-*  
*me s'il decoloit vn chien; & qui perfume d'encens, com-*  
*me s'il benissoit vn Idole, &c.* C'est que ces sacrifices  
 n'estoyent pas les choses mesmes, mais seulement  
 des signes; partie de l'affection que nous sentions  
 en nostre cœur, & partie du salut que nous atten-  
 dions par le Messie; autrement inutiles, si nous ne  
 passions plus outre. Mais, dit Dauid, *Le sacrifice du*  
*Seigneur c'est vn cœur contrit & humilié.* Et Esaïe, *La-*  
*uez vous, ostez la malice de vostre cœur; faites droit à*  
*l'orphelin & à la veuve.* Et Michée, *Faites iustice & ay-*  
*mez misericorde.* C'est le sacrifice que Dieu requeroit  
 d'un chacun de nous, lequel és sacrifices particu-  
 liers estoit designé par les entrailles, les reins, & le  
 foye, &c. qu'on faisoit fumer sur l'autel. Et quant  
 aux sacrifices generaux & plus solempnels, ils desi-  
 gnoyent ce sacrifice vniuersel pour le peché du gen-  
 re humain, que Dieu auoit ordonné eternellement;  
 à sçauoir la mort du Messie. Car, que ces sacrifices  
 deussent finir, à sçauoir le signe par la presence de la  
 chose, & la figure par le corps, nous le voyons en  
 ces mots de Daniel, *Depuis le temps que le sacrifice con-* Dan. 12. v. 11.  
*tinuel sera osté, il y a mil deux cens nonante iours, &c.* Et  
 que ce deust estre par la mort du Christ, en ce qu'il  
 a dit deuant, *Après soixante & deux semaines le Christ* Daniel 9.  
*sera desfait, &c. & en la moitié de la semaine il fera ces-*  
*ser le sacrifice & l'offerte; & pour l'estendue des abomina-*  
*tions, il y aura desolation iusques à la consommation, &c.*  
 Et ce que dit Malachie, apres auoir repris les sacri- Malach. 1.  
 fices bien asprement, *Depuis le Soleil leuant iusqu'au*  
*couchant, mon nom sera grand entre les gens; & en tout*  
 lieu

lieu s'offrira encensement en mon nom, & offerte nette: ne peut estre entendu des sacrifices ordōnez en la Loy Iudaïque; ains de l'abolition d'iceux, & de tous signes sous le Messie. Car, si les Gentils luy sacrifient selon la Loy, il faut qu'ils viennent en Ierusalem & au Temple. Or quel paruis suffiroit à ces sacrifices, & quels Sacrificateurs à les recevoir? Et que seroit Ierusalem qu'un charnier? mais aussi dit il, en tout lieu; qui montre vne mutation manifeste; & offerte nette, pour la distinguer des sacrifices sanglans, esquels il n'a point de plaisir: & apres qu'il a dit, mon nom sera grand entre les Gens; il adiouste, mais vous l'avez pollue. c'est à dire, que les Gentils mesmes chacun en son lieu seront ces Sacrificateurs là, sans qu'ils ayent besoing de passer par les Iuifs. Bref, des sacrifices quelques Rabbins dient, *Tous cesseront; excepté le sacrifice de louange & de confession: & du Sabbath, Celuy qui annonce un commandement de par Dieu, peut rompre le Sabbath.* Suyuant ce que Iesus disoit, *Le fils de l'homme est Seigneur du Sabbath.* & de la distinction des animaux purs ou impurs, *Toute beste reputée impure en ce siecle, sera pure par la vertu de Dieu au siecle avenir: c'est à dire, sous le Messie, comme elle estoit aux enfans de Noë.* Et ils adioustent ceste raison; Que Dieu vouloit seulement esprouver qui receuroit sa parole. Mesmes dit R. Hadarfan, *Il n'y a pas plus expresse Loy que du flux de la femme, & icelle cessera au regne d'iceluy* Et ne faut icy qu'ils alleguent, qu'il est dit de la Circoncision, du Sabbath, de la feste des Pasques, &c. qu'ils seront *לעלם*, qu'ils interpretent, à jamais. Car c'est d'eux que nous apprenōs que le mot *לעלם* signifie Un long temps, & non Un jamais; & plustost Vne durée non entre-couppée, qu'une durée sans fin. Et ainsi lisons nous de Samuel, *Il demeurera*  
deuant

Midrasch  
Nomb. 13.  
Marc. ch. 2.

R. Hadarfan  
sur Genes. c.  
41. & 49.

deuant la face du Seigneur perpetuellement לְעוֹלָם. où le Commentaire dit, C'est le siecle des Leuites, qui dure cinquante ans: & du seruiteur, auquel le maistre perçoit l'aureille, Il te sera seruiteur לְעוֹלָם. où le Commentaire dit, Iusques à vn Iubilé. Et pourtant dit leur grand Grammairien Kimhi עוֹלָם signifie Vn long temps; suyuant ce qui est dit aux Prouerbes, vne borne ancienne: où il vlt du mot, עוֹלָם. mais ces mots כלה, & עַר נִצְוָה, ou לְעוֹלָם וְעוֹד, sont les dictions desquelles les Hebrieux vsent communement pour signifier vne chose sans fin. Mais que Dieu par l'enuoy de son Christ voulust faire vne alliance nouvelle avec son peuple autant differeté de la premiere que la chose de la figure; oyons Ieremie chap. 31: *Voicy les iours viendront, dit le Seigneur, que ie traicteray vne nouvelle Alliance avec la maison d'Israël & avec la maison de Iuda, non pas selon l'Alliance que i'ay faicte avec vos Peres au iour que ie pris leur main pour les faire sortir hors de la terre d'Egypte; laquelle Alliance ils ont enfreinte, combien que ie leur fusses mary, dit le Seigneur. Car voicy l'Alliance que ie feray avec la maison d'Israël, Apres ces iours cy, dit le Seigneur, ie mettray ma loy dedans eux, & l'escriroy en leur cœur; & seray leur Dieu, & ils seront mon peuple. Vn chacun n'enseignera plus son prochain, ne l'homme son frere, disant, Cognoissez le Seigneur Dieu: Car ie pardonneray à leur iniquité, & n'auray plus memoire de leur péché.* Or que cela s'entende de la venuë du Messie il appert: Car c'est apres auoir dit, *Le Seigneur a créé vne chose nouvelle sur la terre, La femme environnera l'homme.* Et que par la maison d'Israël il entende tous ceux qui seront entez en icelle, par la venuë du Christ, appert aussi, en ce qu'il a dit deuant, parlant de repeupler Ierusalem: *Je semeray la maison d'Israël, & la maison de Iuda de semence d'homme.*

R. Dauid Kimhi au liure des Racines. Prouerb. 22:

Ierem. 31. v. 31

Ierem. 31. v. 22. & 27.

Mechilá sur Exode 12.

& ainsi l'expliquent ils eux mesmes. Et pourtāt, dit Jonathan sur Ésaie, *Vous puiserez des eaux en ioye des fontaines de salut; c'est à dire, vous receurez vne nouvelle doctrine en ioye par les esleus du Iuste, c'est à dire, du Christ, duquel le Prophete disoit au verset precedent, Dieu est mon salut, j'auray confiance, & ne craindray point.* Et sur l'Ecclesiaste le Commentaire dit, *La loy qu'apprend l'homme en ce siecle, n'est rien au regard de celle du Messie; ny les miracles passez, aux prix des siēs.* & au liure des Benedictiōs, *Ce qui a esté fait en Egypte, n'est qu'un accident טפילה: mais ce qui se fera au temps du Messie, en sera עיקר; c'est à dire la substance.* Mesmes R. Iohanān prononce au Thalmud, *En tout ce que le Prophete te dira, Transgresse la Loy, obey, excepté l'idolatrie; car ce sont choses, qui se peuuent changer par vn Prophete, selon l'occasion, & selon l'heure.*

Malc 12.

Midrasch Coheleth, ch. 11. & 1.

Au Tra. Bera-coth. Thal. Hierosol. ch. Meemathai Korin.

Au Thal. Tr. Sanhedrin.

Repliques des Juifs.

Ils repliquent, *Quelle mutation donq en Dieu, d'auoir donné vne Loy, qui se deust changer en telle sorte? Ains, disons nous, quelle mutation voirement, de promettre & de donner, de dire & de faire, de représenter & de présenter, de commencer & de parfaire? Au contraire, quelle plus grande constance, que d'effectuër en leur temps, & selon toutes leurs circonstances, les choses promises à son peuple? Il a dit: Circoncisez moy tout masse: c'est le signe. mais il a dit aussi: Il circoncirā vos cœurs, & les cœurs de vos successeurs: c'est la vraye signification du signe. Or Iesus a esté circonci; c'est qu'il estoit né sous la Loy: Mais il a circonci nos cœurs, en les regenerant: c'est qu'il venoit parfaire la Loy. Et que la Circoncision ne soit retenue, mesmes en la vocation des Gentils, qui le trouuera estrange? Car il n'y a plus de peuple special; ny par consequent de marque affectée à vn certain peuple, ou lignée de l'al-*

l'alliance de Dieu. Dieu a dit aussi: Prenez vne Vache pour le peché, &c. Itē, prenez chacun de vous vn Agneau, &c. mais aussi a il dit: Le sacrifice que ie requiers, c'est vn cœur contrit. Le sacrifice que ie vous prepare, c'est mon Christ, qui sera mené à l'occision comme vn Agneau, & chargera sur soy tous vos pechez. Or la mere de Iesus a porté son sacrifice au temple, pour la purgation; elle y a porté aussi son fils propre; suiuant ce qu'il estoit dit: Tout masle onurant la matrice, &c. C'est qu'il estoit né sous la Loy. Mais il a esté occis pour nos pechez; il a accompli le sacrifice vnique, designé par tant de Sacrifices en la Loy; & pourtant a fini l'oblation & le Sacrifice; c'est qu'il venoit pour accōplir la Loy en ses ceremonies, & nous en absoudre. Au contraire, des Loix qui n'estoyent point sigues, mais les choses mesmes, comment a il fait? Il est dit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. il a dit: Tu l'aymeras de tout ton cœur. & nous en a monsté l'exemple: Tu ne te feras image taillée, &c. il a fait tomber tous les idoles des Payens. Tu ne prendras point le nom du Seigneur en vain. Ains, dit il, Tu ne iureras par chose quelconque, ne par ta teste mesmes. Tu sanctifieras le septiesme iour. mais non pour ne faire que deux mil de chemin ce iour là, comme les Pharisiens; ains pour mediter tout ce iour la Loy de ton Dieu, & secourir ton prochain en son besoing. De la seconde table aussi: Tu honoreras ton pere & ta mere. mais de cœur, & non par acquit; & le mesmes enuers tous superieurs. Tu ne tueras point. ains si tu haïs, tu as desia tué, & non ton prochain; mais ton ennemy mesmes. Tu ne desroberas point. mais à qui voudra ta robbe, tu luy lascheras aussi le manteau. Tu ne diras faux tesmoignage. ains non parole fausse seulement, ou dommageable à autruy, mais non pas oiseuse. Tu ne commetras point

*aussi adultere.* mais tu l'as desia commis, si par conuoitise tu en as regardé aucune: & au reste, tant s'en faut que tu doiués conuoiter l'autruy, que pour le secours d'autruy tu doibs posseder, & vendre tout ce que tu as. En somme, ton Dieu est vn seul Dieu, & non autre; mais ton prochain, c'est tout homme quel que tu rencôtres, d'où que tu sois, & d'où qu'il soit. Bref, adores tu? que ce soit du genouil du cœur. & jeusnes tu? que ce soit en oignant ta face. & fais tu aumosne? que ta main gauche l'ignore; que ce soit de ta necessité; & non de ton abondance. Je demande maintenant, si c'est abolir ou effacer la Loy, quand au lieu du pourtraict, on en exhibe le corps? & quand au lieu de la chair, on requiert le cœur? Si c'est l'abroger, que de luy donner autorité? l'esteindre, que l'esclarcir? la rompre, que l'accomplir en soy, & l'estendre sur toutes les nations de la terre? Mais qui plus est, la loy, comme dient les Cabalistes, estoit donnée à l'homme pour le venin du Serpent; c'est à dire, comme nous disons, non pour l'accomplir; car nous n'y sçaurions atteindre; ains pour nous monstrier, combien par la contagion de ce venin, nous sommes loing de ce deuoir, que Dieu & la Nature mesmes requierent de nous. Et ceste fin nous est de beaucoup accreuë & esclarcie par la venuë de Iesus; quand il nous enseigne. Que la Loy n'est point satisfaite, par vne obeissance exterieure, & Pharisaïque; c'est à dire, à proprement parler, par vne hypocrisie; ains par vne sincere obeissance de cœur: voyre plus par vne confession de desobeissance, si satisfaction pouuoit auoir lieu; que par la plus grande profession d'obeissance que l'homme puisse monstrier.

Que s'ils dient encor, Pourquoi donq ceste leçon

çon ne nous a elle esté donnée dès le commencement? ains disons nous: Dès le commencement, Moÿse & les Prophetes la vous ont donnée, de cir-  
 concir vostre cœur; de sacrifier loüange, & obeïssance; de ne souïller point le Sabbath d'iniustice, &c. Et en vous parlant de Chanaan, ils vous ont dit assez haut, par toutes leurs actiōs, qu'il falloit penser plus outre; à sçauoir à ce qu'œil n'a veu, dit Esaïe, ny aurreille ouy, & qui n'est monté au cœur de l'homme. C'estoit donq, & vn seruice spirituel, qu'il requeroit de vous; & vn loyer spirituel, auquel deüiez pretēdre. Mais, enfans que vous estiez; vous ne pensiez (comme auïourd'huy encor la plus part) qu'à ce corps & à ce monde; au lieu que Dieu vous parloit de vos ames, & de leur félicité, qui gist en luy. Ainsi, le precepteur promet de la dragée à l'enfant pour le faire apprendre. Ce n'est pas que la vertu, quand il l'aura apprise, ne luy apporte trop mieux, & ne soit loyer à soy mesmes. Mais s'il luy parle de vertu, il ne sçait que c'est. Si d'hōneur, aussi peu. Il s'en rendra negligent à sa leçon, & incapable d'vne plus grande. Et de faict, vous disiez à Moÿse: *Que Dieu ne nous parle pas, mais toy.* & encor luy fallut il voiler sa face, par ce que ne la pouuiez porter. Et Esaïe dit à mesme propos, *Qu'il vous falloit ligne apres ligne, & precepte apres precepte, & des Prophetes beguayans avec vous, comme enfans nouvellement seurez, pour vous faire entendre.* Et S. Paul à ce mesme sens; *Que cōme enfans vous estiez nourris sous la discipline, & pedagogie de la Loy.* C'est en somme, que le gēre humain, comme vn seul homme, a sa naissance, son enfance, & sa ieunesse, sa nourriture spirituelle proportionnée à chaque aage, ne plus né moins, que quel-

Deur. 30. & 10  
 Esaïe 56. & 58.

que homme de nous. La Nature nous deuoit estre Loy. Dieu nous a fait touché combien elle estoit corrompüe en nous, quand en ces premiers siècles nous l'auons violée & enfreinte en tant de sortes; comme vn enfant, à proprement parler, qui ne peut faire vn bon traict sans exemple. Là dessus donq, il nous a donné la Loy. La conscience au moins nous restoit encores r'elle à tous, que nul ne pouuoit dire qu'elle ne fust tresiuste: mais, vn certain temps, il a voulu que nous en ayons fait l'essay; & auons eu fin cognu que nous n'y pouuions atteindre; comme l'enfant qui tasche à suyure l'exemple d'vn bon maistre, qui ne peut former lettre qui en approche, sinon entant qu'il luy conduit la main. En fin, est venue la grace de Dieu, apportée par Iesus Christ, nostre procez; ie dis du genre humain; & spécialement de l'Eglise; estat fait & parfait, & par la Nature, & par la Loy interprete d'icelle: & certes si clairement, que nul ne peut nier, qu'il ne merite chastiment bien grand; nul dire, qu'il merite quelque loyer de l'eternel, qui selon la proportion; s'il faut ainsi dire; du donneur ne peut estre qu'eternel. Ainsi dōq la Nature a préparé l'homme à receuoir la Loy; la Loy à embrasser la grace: & c'est pourquoy en cest aage, selon qu'il estoit conuenable à sa sage Prouidence, nous estans jà comme sur l'eschafaut, Dieu nous a fait lire & apporter sa grace; c'est à dire, son Euangile: à fin que ceux qui perissent recognoissent sa iustice; & ceux qui sont sauuez, sa seule grace, en Iesus, Dieu & homme, seul sauueur & redempteur du genre humain. Amen.



*Que Iesus Christ estoit & est Dieu, fils de Dieu; contre les Gentils.*

**O** Raons nous maintenant vn Iesus Christ, tel qui nous estoit promis és Escritures, Dieu, & Homme, Mediateur du Salut humain; manifesté, comme dit S. Paul, en chair; crucifié par les Iuifs; 1 Timoth. 6. 5. presché aux Gentils; creu au monde, & esleué en gloire. Et veu que nous auons prouué la verité & diuinité des Escritures, & que selon icelles le Mediateur deuoit estre tel que Iesus a esté, icy pourriõs nous mettre fin à cest œuure. Car la conclusion suit d'elle mesmes, Les Escritures sont de Dieu: en icelles nous auons trouué Iesus estre le Christ, le Mediateur & Redempteur du genre humain. Reste donq, que pour tel nous le receuions & embrassions de tout nostre cœur sa doctrine. Mais pour leuer tout scrupule aux Gentils; mōstrons leur encor, Que Iesus est Dieu, fils de Dieu, sans le tesmoignage des Escritures: & s'ils n'ont voulu croire Iesus estre vray Dieu, par nos Escritures; peut estre croiront ils que nos Escritures sont vraiment diuines, quand ils auront veu que Iesus est Dieu, duquel la venuë & incarnation nous est si clairement & de si long temps promise en ces Escritures. Mais ramenteuons nous aussi pour le commencement, ce que dit Porphyre, Que la prouidence de Dieu n'a point laissé le genre humain, sans vne purgation vniuerselle; & qu'icelle ne se peut faire, que par les Principes; à sçauoir, par l'vne des trois personnes, & subsistances de l'Essence diuine. Et pareillement, ce que nous auons prouué, Que l'homme est créé pour la vie eternelle, Que par sa corruption, il est descheu de la grâce de Dieu, & tombé en son ire;

& par consequent forclos de ceste beatitude: Que pour le remettre en grace, faut, qu'un Mediateur entreuienne; homme pour porter la mort, que le genre humain a merité; & Dieu, pour triompher d'icelle & nous emparer de son merite. Et cestuy cy disons nous, c'est Iesus crucifié par les Iuifs, & creu des anciens Gentils; & Dieu daigne par sa grace illuminer en nostre temps tous ceux ausquels il n'a encor donné de le croire.

Prophetes entre les Gentils.

Nomb. 22.  
& 23.  
Orig. Homel.  
13. sur Genes.  
Chrysoft. Homel.  
2. sur S.  
Matth.  
Iob 49. 25.

Certes, comme ce Mediateur venoit pour les Gentils, non moins que pour les Iuifs; c'est à dire, pour tout le genre humain: aussi semble il que les Gentils en eussent eu quelque reuelation ancienne pour le preparer. Nous lisons en l'Escriture, d'un Prophete Balaam, qui prophetise assez clairement du Christ: & quelques anciens dient, qu'és parties d'Orient se gardoit sa Prophetie; & mesmes un autre sous le nom de Seth. Et Iob qui estoit Iduméen, dit ces mots: *Je scay bien que mon redempteur vit, & qu'il se tiendra debout le dernier sur la terre.* les Sibylles aussi, & specialement l'Erythrée tant celebrée par les anciens (si les liures que nous auons sont d'elles) nous dient, *Qu'il fera fils de Dieu, naistra d'une Vierge, sera nommé Iesus, fera miracles, sera crucifié par les Iuifs, resuscitera en gloire, viendra en fin iuger les vifs & les morts, &c. &* qui plus est, en tels termes, & avec telles particularitez, qu'il semble que ce soit l'Euangile traduit en vers; cōme si Dieu par icelles auoit voulu plus clairement annoncer ses mysteres aux Gentils, qu'aux Iuifs; par ce qu'ils n'auoyent esté de longue main imbuiz de la doctrine celeste, & nommément de l'esperance d'un Redempteur. Et quāt à ceux qui pensent que ces liures ayent esté supposez, il est certes plus aisé à dire qu'à

L'adance liu. 4.  
chap. 6.

qu'à prouuer; encor que ie ne veux pas beaucoup m'arrester là dessus. Car Auguste, comme dit Suetone, les auoit fait ferrer en deux layettes dorées sous la base d'Apollo Palatin, où elles estoient difficiles à falsifier; & dès le temps d'Origene, de Clement Alexandrin, & de Iustin Martyr; c'est à dire, non fort long temps apres la predication des Apostres, ces mesmes liures estoient en lumiere, comme il se voit par la dispute de Celsus l'Epicurien; qui dit bien, qu'ils sont supposez, mais sans preuue: & Constantin l'Empereur tesmoigne en vne sienne harengue les auoir veus, & leuz, & y renuoye les Gentils de son temps. Et qu'il y eust pour le moins quelque chose semblable, ne se peut nier. Car Ciceron en ses liures De la diuination dit ces mots, *Obseruons les vers de la Sibylle. Il nous faut appeller quelqu'un Roy, si nous voulons estre sauuez.* Et chacun scait toutesfois, combien ce nom de Roy estoit odieux, & à tous les Romains, & à Ciceron mesmes. Il fait aussi mention de l'Acrostiche de la Sibylle; c'est à dire, de certains vers, dont les lettres capitales faisoient le nom de ce Roy là, tels que ceux que nous auons au 8. liure des Sibylles; & cõclut de là qu'elles auoyent l'esprit sain & rassis. & Constantin l'Empereur, tesmoigne que Ciceron auoit tourné le liure de l'Erythrée; & qu'Antonius l'auoit voulu abolir. En ces mesmes liures estoit dit, *Que si tost que les Romains auroyent remis en son entier le Roy d'Egypte, le Monarque de l'Vniuers naistroit: & pourtāt Ciceron escriuant à Lentulus, qui briguoit ceste charge, luy touche cest oracle: & les Romains faisoient doubte de le restituer à cause de celà: & de ce touchent les Sibylles au 2. liure quelque mot. Et de fait, apres que le Senat en eut bien contesté, Ga-*

Suetone en  
Auguste, ch. 14

Cicer. liu. 1. De  
la diuin.

Cicer. en l'Epist.  
stre à Lentul.  
1. liu. 1.  
Liu. 2. des Ora-  
cles.

binius remit Ptolomée, & en ce mesme temps naquit Iesus. Virgile qui par la faueur d'Auguste auoit eu accez à ces liures, a fait vne Eclogue, qui n'est que traduction, de l'heur singulier que promettoit la Sibylle par le Christ, fils de Dieu; sauf que ne pénétrant point plus auant, il l'attribue à Saloninus en faueur d'Auguste, qu'il vouloit flatter: comme les Romains interpretoient de Vespasian l'Empereur, cest oracle fameux de Syrie, Que de Iudée deuoit lors sortir le Monarque du monde. Mais nous lisons, que Secundian, homme notable, sous le regne de Decian, Verian Peintre, & Marcellin Orateur, se firent Chrestiens seulement, par auoir leu & conferé ces oracles. Et pourtant les premiers Ecriuains entre les Chrestiens, Iustin, Origene, Clement, &c. adiournent les Gentils deuant les liures des Sibylles; parce qu'ils n'eussent volontiers creu les nostres; & deuant vne Prophetie celebre de Hytaspes, qui parloit clairement de la venuë du fils de Dieu au monde, & de la coniuration de tous les Empires contre luy & les siens. Et pourtant furent tous ces liures defenduz par les Empereurs Payens sur péne de la vie. Mais sur tout, Dieu auoit pourueu au salut des Gentils par sa Prouidence admirable, ayant espãdu la nation Iudaïque avec ses liures & Propheties par tous les coings du monde; comme ainsi soit que nous ne lisons point, qu'aucune autre race ou nation ait esté ainsi espandue, sans perdre ses titres, ses liures, son nom, & la cognoissance mesmes de son origine; à fin qu'ils fussent prescheurs de la venuë du Mediateur, & Tesmoins de l'ancienneté, verité, & sincerité des Propheties; à l'effect desquelles ils s'opposoyent de tout leur pouuoir. Car quel plus ample tesmoignage, ie vous

prie,

Eclogue 4.  
*Chara Deum fo-*  
*boles magnum*  
*Iouis incremen-*  
*tum.*

Vincent. liu. 11  
 ch. 10.

Origene. contre  
 Celsus.  
 Iustin en l'A-  
 polog.  
 Clement en ses  
 Strom.

prie, pouuoient auoir les Gentils, que des Iuifs? à sçauoir, en ce que ceux qui auoyent fait mourir Iesus & ses Apostres, estoient prests à mourir pour la verité & integrité des liures, esquels on le leur monstroit predict, & annoncé de tout temps? Mais encor que ce Roy promis par les Prophetes, & par les Sibylles, deust donner vne loy de bien viure à tout le monde; il semble que Ciceron, d'où qu'il luy fust venu, en eust entendu quelque chose: autrement, ie ne sçay à quoy attribuer ce beau passage du troisieme liure de sa Republique: *Il y a, dit il, vne vraye loy, vne droicte raison, conuenable à la nature, espondue entre tous, constante, eternelle, qui par ses commandemens nous appelle à nostre debuoir; par ses defences nous retire de la fraude; & qui cependant ne commande & ne defend point aux gens de bien en vain; comme aussi, elle n'esmeut point les meschans. A ceste Loy on ne peut ny déroger, ny subroger; & aussi peu se peut elle abroger en aucune partiè. Et n'y a Senat ne peuple qui nous en puissent absoudre; & n'y faut ny Interprete ne Commentaire pour la faire entendre. Lors, dit il, il n'y aura point autre loy à Rome, qu'à Athenes; autre maintenant que cy apres: mais & en toutes nations, & en tout temps vne mesme loy. & eternelle, & immuable, & vn commun maistre & Empereur de tous, à sçauoir Dieu: Dieu, di-ie, l'inuenteur, l'interprete, le Docteur, le porteur de ceste loy: & qui ne luy obeira point, se fuira soy mesmes, comme s'il mesprisoit sa nature propre; mais en ce seulement qu'il n'obeira point, il sera griesuement puny, quand mesmes il eschapperoit tout autre supplice. Qui ne voit icy que ce Payen cognoissoit que toutes les loix n'estoyent que vanité? Et qu'il attendoit que Dieu luy-mesmes, pour donner vne bonne loy au Genre humain, se manifestast au monde? Or Iesus a manifestement donné ceste loy,*

LaSan.liu.6.  
ch.8.

Cicer.liu.3. De  
la Repub.

loy, & l'a fait publier par ses Apostres & disciples; & a leur voix penetré iusques aux fins du mōde. Et qu'ainfi soit, Qu'y a il plus conuenable au iugemēt de la cōscience, que d'aimer Dieu de tout son cœur & de toute son ame, & son prochain comme soy-mesmes? plus esloigné ce neantmoins de nos propres forces, & qui plus conuainque nostre corruption, & condamne ce qui est de nous en nous; que ceste loy mesmes; ie dis, vniuersellement en tout le Genre humain? Et que trouuons nous au contraire en tous les escrits des Payens; qu'une vertu mercenaire? vn enseignement de cacher son vice, c'est à dire, vne hypocrisie? Mais cōme ceste loy, est vrayement de Dieu; voyons si c'est vn Dieu qui l'apporte: & ie prie tous les Sages de ce monde, non d'escouter à demy, ny de regarder en passant; car ie ne viens pas pour les esbloüir; mais de tendre l'aureille, d'arrêter leur veüe, de bander tout leur esprit: car plus ils regarderont & considereront de pres, & plustost se rendront ils à nostre doctrine, comme certes, à la verité, voire à la nature mesmes.

Iesus donq, naist en vn petit pais de Iudée, subiugué par les Romains; de pauures parents, d'un pauvre village, sans amy qui le poulse, desnüé de tout appuy humain; cependant pour estre Empereur de l'Vniuers, pour dōner la Loy à tout le monde. Voyons la procedure de cest Empereur, & de cest Empire: *Amendez vous*, dit il, *& croyez à l'Euan-gile; car le Royaume des Cieux approche.* Imaginōs nous en ce temps là, la splendeur de l'Empire Romain, l'eloquence & la doctrine d'alors, l'orgueil des Sophistes, des Orateurs, des Philosophes: qu'y pouuoit il auoir de plus absurde que cela? & qui n'eust pensé folie ceste predication, & de Christ & de ses

Apo-

Procedure du  
Royaume de  
Iesus, outre &  
contre nature.

Apostres? Mais qu'adiouste il? *Qui veut auoir entrée en ce Royaume, qu'il abandonne biens, pere, mere, freres, femme, enfans, &c. qu'il charge sa croix sur luy, & me suiue; qu'il s'estime biē heureux, de patir mille maux, & mourir en fin pour mō nom.* Quels priuileges, ie vous prie, pour attirer le peuple en ce Royaume? quelle esperance à ceux qui le seruent? Et que sont ces promesses que menaces; ses suasions, que dissuasions? Et que disons nous à vn amy, que nous voulons destourner de quelqu'un: sinō, *Deportez vous de cest homme; car vous n'y aurez que des trauerfes, & du mal? & que pouuoient pis dire les ennemis de sa doctrine, que ce qu'il disoit? quelle est aussi ceste harengue à S. Paul, homme de reputation entre les Pharisiens, & employé desia bien auant en la suite du Monde: *Je r'apprendray, combien il faut endurer pour mon nom?* & quel toutesfois ce subit changement; au lieu qu'il prenoit, d'estre pris? au lieu qu'il iugeoit, d'estre foüetté? au lieu qu'il lapidoit les autres, de se faire assommer de ville en ville, pour le nom de Iesus? Oyons au contraire la voix d'un Conquerueur: *Qui me suiura, dit Cyrus aux Lacedemoniens, s'il est à pied, ie le monteray à cheual; s'il est à cheual, ie luy baille- ray des chariots. S'il a des metairies, ie luy baille- ray des vil- lages: si des villages, des villes; si des villes, des pays: & quāt à l'or; il le faudra peser & non conter.* Cōbien different ces deux harengues? mais combien plus leurs con- questes? Et pourtant quelle comparaison entre les Conquerueurs? Cyrus, grād Empereur, par ses gran- des promesses ne peut auoir les Lacedemoniens à son seruice. Et Iesus pauure, abiect, & contempti- ble, par ses rigoureuses menaces, mesmes apres vne ignominieuse mort, qui les menaçoit d'une sem- blable, attire tous peuples & nations à luy; & non  
des sol-*

Plutarq. és  
Dits des anciés  
Rois.

des soldats, mais des Empereurs; & non des villes, mais des Empires. Cyrus meurt en conquerant, & Iesus conquiert en mourant. La mort de Cyrus dissipe son Royaume propre, comme vn corps sans ame; & la mort de Iesus espend son Royaume sur les Empires. comment? sinon que sa mort en estoit la vie? Qui ne voit dōq en la puissance del'vn, l'infirmité humaine; en l'infirmité de l'autre, vne puissance diuine? Nous admirons les conqueltes d'Alexandre. Pourquoi? Par ce, disons nous, qu'estant simple Roy de Macedone, il passe en Asie, & la cōquit avec quarāte mil hommes & non plus. S'il y en eust mené cēt mil, nous l'estimeriōs moins. Mais si avec la moitié il l'eust fait, combien plus? & si avec la disme, où serions nous ravis; & si lors nous le deifions, quelle diuinité nous eust semblé assez digne de luy? pour le moins; qui ne l'eust estimé, sinon Dieu, au moins assisté de la vertu & puissance de Dieu? Mais si ces hommes mesmes eussent vaincu en se laissant battre, eussent cōquis en se faisant tuer, eussent dōné la Loy aux Empires, en se soubsmettant à leurs gibbets; quel crime & quelle impieté de n'adorer ses soldats mesmes? Car si de l'homme habile au malhabile, nous faisons ceste difference; que le malhabile ne fait rien qu'à graisse de matiere, & de moyens; & l'autre de peu de chose, fait beaucoup, & surmonte par son industrie les difficultez de la matiere: quelle sera la differēce du plus habile d'entre les hōmes à Dieu; sinō certes, que cestuy là fera de peu quelque chose; mais Dieu de rié, & sans rien les plus grandes choses, & vn contraire mesmes par l'autre & de l'autre? c'est à dire, aura vne puissance infinie, pour remplir ceste distance qui est infinie, entre vn contraire & l'autre? entre  
le rien



le rien aussi, & quelque chose? Voyons ce qu'a fait Iesus; & apportons y les mesmes yeux & la mesme raison, qu'à l'histoire & au iugement d'Alexandre. Il naist premierement sans aucuns moyens. De dix on paruiet à dix mille, & de dix mille à millions: mais qui peut paruenir de rien à telle chose? Il est suiuy de quelques pescheurs ignorants, & lourds d'esprit. Ce n'est peu encor de leur faire quitter leur mestier, & de les auoir acquis: mais quels instruments, pour estre prescheurs, tout contraires, die, à ce qu'il propose? Il leur dit, Bien heureux estes vous, quand vous patirez pour mon nom: C'estoit pour les chasser, & toutesfois ils suiuent. Il les enuoye en fin en ambassade, parmy les nations: Et quelle? *Quine prend sa croix & vient apres moy, n'est pas digne de moy.* quel est le negociateur de ce temps qui prist ceste charge? & pour loyer, *Ils vous fouëtteront és Synagogues?* qui entreprist de s'en acquiter? Et par ceste perluasion, *qui aura gardé sa vie, il la perdra?* Au bout de celà il meurt: & comment? crucifié entre deux larrons. Ce peu, en somme, qui l'auoit suiuy s'estonne. Il ne laisse ny enfans ny parens pour soustenir ce miserable Empire. Ce Royaume des Cieux semble enseuely en terre. Quel est le Royaume, qui en cest estat ne perist; & combien gouverna la Chaire d'Alexandre? soustenuë, & par quelques enfans? & par de grands Capitaines? & par des armées victorieuses, & par la seule terreur de sa memoire? Cependant ces pauures brebis esparées se rassemblent; vont prescher à Ierusalem, & puis par tout le monde: mais quoy? Que Iesus auoit esté crucifié; qu'il falloit croire en luy. Si c'est vn homme; qu'y a il plus vain? Si c'est vn Dieu; qu'y a il de plus absurde? Et s'ils sont escoutez, ils enseignent à

endu-

endurer pour luy; & s'ils sont deboutez, ils meurent volontiers plustost que se taire; & s'ils sont accusez; ils preschent deuant les Iuges leur propre crime. Les malfaiçteurs sont geenez pour le dire; & ceux cy pour le taire. Ceux là se taisent; pour ne mourir point; & ceux cy meurent pour le dire. Les persecuteurs s'escriët, Quelle extreme calamité de ne pouuoir vaincre vn vieillard, ou vne femme? Quelle hôte d'estre plus lassez en tourmentant; que les tourmentez? Cependant en moins de quarante ans, le monde est plein de ceste doctrine; le pays conquis à Iesus, par ce peu de disciples; par l'effusion de leur propre sang, depuis Hierusalem iusques aux Indes; depuis Hierusalem iusques en Espagne. Et par tels arts qu'estoit fondé cest Empire, il se parfait & accroist de temps en temps par les siens. Qui est l'homme, s'il sçait iusqu'ou l'homme s'estend, qui puisse attribuer cecy à l'homme? Celuy est Dieu, disoit ce sage, qui fait ce que creature ne peut faire: qui fit iamais telles choses, ny deuant ny apres? Aristote aussi, De rien ne se fait rien: C'est vne regle de nature. Qu'est ce tout ceci, sinon de rien, non quelque chose, mais tresgrandes choses? Et qui peut ou violer, ou vaincre les Loix de Nature, que qui a fait la Nature? Mais encor; Dieu a dit, & il a esté fait: Celà surpasse la nature. Mais quand Iesus dit: Qui ne prend sa croix, &c. il dit selon nostre sens charnel, Fuyez moy, & neantmoins on le suit; laissez moy, & on le cherche. Ceste parole, di-ie, qui nous deuoit repousser, nous attire: Il suade en dissuadant; il conuertit en diuertissant; il establit en ruinant; il eternize en mourant. Qui peut tirer vn cōtraire de l'autre; du feu, les effects de l'eau? de l'eau, les effects du feu; que qui a fait & l'eau & le feu? Et qui peut du

dissua-

dissuader, tirer le suader; du diuertir, le conuertir; que qui a fait & le cœur de l'homme qui escoute, & la parole de cil qui parle? Et qu'est ce vaincre les vi- uans par la mort de soy & des siens; que d'une pri- uation, par maniere de dire, operer vne generation? Et qu'est ce pour subiuguer le monde de sarmer, lier & liurer soy mesmes, que prendre le contrepied de son desseing, & choisir les plus contraires instru- ments à son action? Et qui par instrumens contrai- res fait vne chose; par instrumens, di- ie, qui nui- sent directement, & ne peuuent auancer; mon- stre il pas, qu'il la pourroit faire à sa seule voix, & sans autre chose? Mais voyons icy encores plus: C'est contre Nature de faire de rien quelque chose; Icy ont les Philosophes à ployer. C'est contre Na- ture de le faire par parole contraire: Icy ont les Ora- teurs à se taire. Que sera-ce dōq, si outre tout celà, il y a vne resistance extreme en la chose; si tu es Medec- in en la complexion; si Capitaine en la conquete, si Orateur en la volonté des hommes? Alexandre avec peu d'hommes a fait grandes choses. Ainsi soit. Mais si on luy eust fait teste, comme on pou- uoit, où en eust il esté? Voyons au contraire, quelle resistance ont fait les hommes, & en general & en particulier pour exclurre Iesus. S'il est question de la force, à péne a il presché que le voila mort. Ses A- postres ne peuuent ouuir la bouche, qu'ils ne soyent incontinent fouettez, lapidez, tourmentez, cruci- fiez, bruslez. Les plus cruels Emperours, Caligule; Neron, Domitian, &c. font sur eux le chef d'œu- re de leurs cruauitez. Si aucuns y en a eu de plus doux, quelle iustice! *S'ils ne sont point seditieux, dienez ils, qu'on ne les recherche point. S'ils sont de quelque façon que ce soit, vne fois amenez en iugement, qu'il n'en eschap- pe point.*

*pe point.* Je demande quelle Secte de Philosophes y a eu en Grece, qui au moindre commandement du Magistrat n'eust cessé? Et de quelle verité nous voyons les Trophées par tout le Monde, que de celle de Iesus? S'il est question d'artifice; ceux qui la suiuyoient estoient excluz de toutes dignitez & offices: Quelle est ceste géenne à l'homme naturellement ambitieux? Les enfans estoient exclus des Escholes: Qu'est-ce sinon couper l'arbre par le pied; fil n'eust creu de la grace des cieux? On faisoit mesme lire aux Escholes, & apprendre par cœur aux enfans certains Dialogues forgez à poste de Pilate & de Christ; pleins d'impierés & de blasphemes pour charger la memoire de Iesus, & la rédre puante, dès le berceau à tout le sieclé. Que peut imaginer le diable de plus pernicious?

Les Iuifs pires que tous; ausquels toutesfois il estoit promis, en estoient les trahistres; qui le deuoient prescher, l'accusoyent plus asprement: tellement qu'à péne en estoit il arriué vn en vne ville, qu'ils crioyent contre luy au meurtre. Mais; qui plus est, en chaque homme y auoit vn combat & vne resistance extreme contre ceste parole: Croire en Iesus, vn homme abiect, vn Dieu crucifié. Croire à ses Disciples, les balieures du monde, le rebut mesmes des Iuifs. Et y croire pour mourir à trois iours de là; pour laisser vne femme miserable; vne memoire contemptible, vne reputation de fol à sa race. Si les Empereurs & par leurs glaiues; & par leurs loix faisoient vne cruelle guerre à ceste doctrine; pensons quelle estoit celle que demenoit chacun en soy: & si nous auons sceu que c'est de persecution, ramenteuons nous icy les combats de la chair contre l'esprit; & les vifs & poignans argumens

mens de l'homme contre soy mesmes. Cependant, les peuples se rendent en fin à la parole de ces hommes: Les Empires adorent vn Iesus crucifié. Si c'est infirmité, que ne vainquoit la force? Si c'est folie, que ne triomphoit la sagesse? Si c'est humanité, que ne l'emportoit la multitude? Mais c'estoit certes Iesus fils de Dieu qui restaueroit le monde par son esprit, comme Dieu l'auoit premierement créé par sa parole. Ciceron ne peut assez admirer Romulus; qui en vn temps, dit il, qui n'estoit pas grossier, ait gagné ce poinct d'estre appellé Dieu. Et certes i'admire Ciceron, qui se soit monstré si grossier en cest endroit. Car s'il a esté appellé Dieu, qui l'a iamais creu estre tel? Et qu'estoit Rome en ce siecle là, & long temps apres, qu'vn amas d'ignorans, & de pauures bergers? Mais par là iugeons nous quel iugement il eust fait de Iesus. Romulus fut appellé Dieu; mais le Senat n'en creut rien. Le Senat intimidoit le peuple pour le dire: Tout l'Empire Romain n'a peu intimider vn disciple de Iesus pour s'en desdire. Qu'y a il donq en cecy de semblable? Le mesme est il d'Alexandre, tout grand Empereur qu'il estoit, quand il se fit adorer. Car ce fut lors que son armée se mutina, & qu'il perdit son credit; & deshonora toutes ses victoires; & ses domestiques se faisoient battre plustost que de se prosterner. Et quant à Caligule, Domitian, Heliogabale, & autres, tant qu'ils ont vescu on l'est moqué d'eux; & à péne ont ils esté morts, qu'on a tiré leur diuinité aux voiries, comme de chiens, ne les estimans pas dignes du tombeau. Or qu'est ce donq de Iesus vilipendé en toute sa vie, & adoré apres sa mort? duquel les disciples pretchent la diuinité sur la géenne; que les Empereurs mesmes, Tibere, Antonin,

Alexandre honorent en leurs cœurs, & adorent en leurs cabinets? & en quel temps? Au plus docte siècle, certes, qui fut onq, & en la pleine vigueur des lettres, des arts, des sciences; au plus espais de l'éloquence, de la Dialectique, de la Philosophie; en la plus grande vogue de la curiosité mesmes, & de la Magie. Si on adore pour sagesse, cōbien de graues Senateurs alors? Si pour doctrine, combien de doctes? Si pour richesses ou pour parentage, comment ces plus grands vn si abiect? Si pour l'innocente mort, comment non aussi tost tant de gens, qui l'ont ou presché ou suiuy? Et pourquoy mesmes Gabinius n'est il adoré, citoyen Romain, personnage d'hōneur, crucifié à tort, pour qui Cicéron a desployé tout son beau parler? Mais ils voioyent certes vn changement au monde si subit, si grand, si vniuersel, qu'ils ne le pouuoient à rien attribuer, qu'à la vertu & operation de celuy mesmes qui regit le monde, duquel ils apperceuoient la vertu en Iesus.

Tesmoignages  
du progrez ad-  
mirable du re-  
gne de Iesus.

Suetone en Ne-  
ron. Tacit. ii. 5.

Que ceste cōuersion si subite des peuples à adorer vn homme, des Empereurs à reuerer vne ignominie, des sages à admirer, comme dit S. Paul, vne folie, soit trel-vraye, nous n'en voulons autres tesmoins qu'eux-mesmes. En Suetone & Tacitus nous voyons qu'à Rome, & par toutel'Italie, le nom de Christ estoit cognu; car desia on persecutoit les Chrestiens viuement, contre la coustume des Romains; & mesmes Neron les faisoit massacrer, comme autheurs de l'embrasement de Rome, qu'il auoit fait pour son plaisir. Et de ce mesme temps, nous lisons ces arrests du Senat, par lesquels quelques milliers de Chrestiés infectez de la superstition Iudaique (ainsi les appelloyēt ils, par ce qu'ils estoient  
premiè-

premierement sortis d'entre les Iuifs) estoient releguez en diuerſes Isles. Ce que le Senat n'eust pas fait (veu ſes procedures ordinaires au faiçt de la Religion,) ſi le ſubit accroissement de ceſte Monarchie ſpirituelle, ne luy eust fait peur. & peu de temps apres, nous voyons tous les Empereurs estonnez de ceſt accours de peuples, consultants des moyens d'estouffer ceſte doctrine: Les feux allumez de toutes parts contr'eux; & neantmoins, les nations esbranlées à la voix des Apostres; & les Courts des Princes, & les legions meſmes enclinées vers luy. Et de ce nous ſoyent pour teſmoins, les Loix de ce temps là: **Q**ue le Baudrier militaire ſoit oſté aux Chreſtiens: **Q**u'ils ſoyent caſſéz des Offices, & charges de la Court, &c. Et Vlpian le Iuriſconſulte meſmes eſcr:uit quatre liures contre les Chreſtiens. Et de fait, nous liſons de pluſieurs qui quittoient leurs charges pluſtoſt que de quitter la Foy Chreſtienne: & ſoubs Marc Aurele, la legion de Malthe eſtoit compoſée de Chreſtiés; & il luy rend ce teſmoignage en vne ſienne Epistre, *Que ſe trouuant en Allemagne reduict à extremité par les Marcomans, elle impetra par ſes prieres la foudre du Ciel contre l'ennemy, & la pluye pour rafreſchir ſon armée, dont depuis elle fut touſiours appellée la Foudroyante.* Et pourtant dit Tertullian en ſon Apologie: *Si ce que nous ſommes de Chreſtiens, nous retirions en quelque coing du monde; vous ſeriez eſbahis du peu de gens qui vous reſteroit, & vous faudroit chercher d'autres villes pour commander; voire fuir incontinent pour vous cacher: car il vous reſteroit plus d'ennemis que de Citoyens. Nous auons empli les villes, les Isles, & les Chasteaux, les Conſeils, les Palais, & les Courts, les Tribus, les legions, & les armées. Pour quelle guerre n'eſtions nous aſsez, ſi nous euſſions voulu? Et*

Xiphilin en la  
vie de Marc  
Aurele.  
Epistre de M.  
Aurele en l'A-  
pol. de Iuſtin.  
Tertull. en l'A-  
pol.

dequoy ne fusions nous venus à bout mourans & si hardiment & si volontiers? Mais nostre discipline militaire enseigne de mourir; & non de mettre à mort. Or quel Empire eust iamais tel progres en si peu de temps? Mais, qui plus est, qu'est ce de vaincre en cedant, d'auâcer en reculant, de desfaire en mourât? De l'empereur Tybere, nous lisons que sur vne lettre de Pilate, rendât tesmoignage des miracles de Iesus, de son innocente mort, & de sa resurrection; il proposa au Senat de declarer Iesus Dieu, avec preingé de sa voix: Que le Senat ne l'approuua point, par ce qu'il n'en estoit auteur: mais que Tybere demoura en son opinion. Et de ce dit Tertullian: *Allez voir vos Registres, & les Actes de vostre Senat.* Et Vespasian le fleau des Iuifs, s'abstint des Chrestiens: & Traian sur le tesmoignage de Pline modera la persecution: & Marc Aurele, qui auoit senti l'assistance de leurs prieres, pareillement; comme aussi fit Antonin, mais à autre fin: *par ce*, dit il en son Epistre, *que la persecution establit leur Eglise.* Bref, Alexandre fils de Mammea adoroit en sa Chapelle Iesus, surnommé le Christ, duquel il auoit emprunté sa deuise; & pourtant les Antiochiens l'appelloyent l'Archiprestre de Syrie: & on dit que pour Christ l'Empereur Adrian auoit fait bastir plusieurs Temples sans statuës. En somme, les bons Empereurs de Rome, Vespasians, Traians, Adrians, Antonins Pies, &c. admiroyent Iesus & approuoyent les Chrestiens. Mais iusques à quel poinct? De cognoistre en leur cœurs, qu'ils estoient gens de bien; & que Iesus tenoit plus que de l'homme. Mais, *s'ils sont accusez*, dient ils, *punissez-les; sinon, ne les recherchez point.* C'est vne belle approbation d'innocence; mais certes vn pauvre support pour eux. Au contraire les meschans Empe-  
reurs

Hegeſſipe en  
ſon Anace-  
phalæolis.  
Euſeb.

Tertul. en ſon  
Apol.

Pline en ſes E-  
piſtres.  
Iulius Capito-  
lius in Adria-  
no & Alex.  
Antonin l'Em-  
pereur en vne  
ſienne Epitre  
aux villes d'A-  
ſie  
Dion in Alex.  
La deuſe e-  
ſtoit,  
*Quod tibi fieri  
non vult, alteri ne  
faceris.*



reurs Neron, Domitian, Valerian, Commode, Maximin, Decie, &c. en ce qu'ils les ont condemnez, les ont approuvez. Car qu'ont ils iamais approuué que mal? mais quelle cōdemnation? Tuëz tout, bruslez tout, les villes entieres, tout sexe, tout aage, toute qualité; & à péne ont ils eu quelque respit, qu'on recommence; & à péne sont ils hors de la genne, qu'on les y remet: Dieu moderant tellement le tout par sa prouidence, à fin que luy seul fust glorifié en ce mystere, que la benignité des bons Empereurs approuuoit, mais n'osoit auancer la verité; au lieu que la malice des autres la condemnoit, la poursuiuoit tout outre, & ne la pouuoit destruire. Bref, en peu d'années dix persecutiōs horribles passent sur ceste pauvre Eglise; & en fin les Empereurs se submettent à la Croix de Christ, & les Empires y cherchent leur salut. Reuenons donq tousiours là; que celuy seul, sans rien, par instrumens cōtraires, tout le monde contrariant, pouuoit conquerir & racheter le monde; qui sans rien, & rien ne luy contrariant, auoit créé le monde.

Que sera ce, s'il ne subiugue pas les hommes, mais leurs Dieux mesmes? non le monde seulement, mais les principautez du Monde? ie di les diables qui tyrannisoient tout le Monde alors? Lisons les Histoires Grecques & Romaines, qui ont precedé la venuë de Iesus; qu'y trouuons nous, que miracles & Oracles des diables? Que sont autre chose, Varro, Ciceron, Tite Liue, entre les Romains; Herodote, Diodore, Pausanias, &c. entre les Grecs? Voyōs au contraire, comme le monde change de style depuis que Iesus est né & annoncé. Soubz Auguste nasquit Iesus; & voicy, qu'Apollo luy respond:

Abolition des  
faux Dieux &  
de leurs oracles.

Suidas en Auguste.  
Nicomph. liu. 1.  
chap. 17.

Iuuen. Sat. 3.

Excessere omnes  
adieu sacrificijs  
relictis, D<sup>g</sup>, qui-  
bus imperium  
hoc steterat.

Porphyre,  
περι ευλογιων  
φιλοσοφ.

\* Οί οι μοι περι-  
ποδες συναρχη-  
σετε, οι χειρ' Α-  
πιδων

Οί χεται επι  
Φλογου και  
βιάζεται βρα-  
χιου φως.

Ην ζους επι  
πε ναι, και εωσ-  
του ω μεγαλη  
ζους.

Οί οι μοι κρη-  
σμων υπολει-  
πειται η γη-  
ραια.

\* μη οφελθ-  
πικρατον με και  
υσταν αυτος  
ερωθ. &c.  
Voyez ch. 6.

Vn ieune enfant Hebrieu, Dieu Roy des bien-heureux,  
Me fait taire tout court: Plus ne vien curieux

Cercher conseil en moy &c. Et Ciceron dit de ce temps; que les Oracles qu'il a si soigneusement enregistré en ses liures, estoient cessez par tout; & Iuuenal nommément à Delphes, encor qu'il se face à croire que les Roys les faisoient taire, qui communement ont esté curieux de les faire parler. Et Strabo pareillement; que les Prebstres de Delphes en estoient au bissac: mais Lucain en general de tous les Dieux des Romains:

Ces Dieux, sous qui si grand cest Empire a esté,  
Ont laissé leurs Autels, & les Temples quitté.

Cellus Epicurien dit aussi que l'Oracle de Claire, de Delphes, de Dodone, &c. estoient muets: & Iulian l'Apostat escriuant contre les Chrestiens, le confesse, & tesmoigne le mesmes de ceux d'Egypte: & Porphyre metmes; ie n'allegue icy que les capitaux ennemis des Chrestiens; recite ceux cy d'Apollo:

\* Pleurez Tripier, pleurez, Apollon se retire,

Vn celeste flambeau le contrainct & martyre.

Dieu fut, est, & sera, le grand Dieu de là haut;

Mais helus la clarté de mes oracles faut.

Et à vn Prebstre qui l'enquit le dernier, il respond en sept vers,

† Que ne m'eusses tu point ô Prebstre miserable

Enquis moy le dernier de ce Pere admirable,

Du Roy son trescher-fils en tous lieux renommé,

Et de l'Esprit qui tient tout ce monde animé,

Monts, Terre, Fleuves, Mer, l'Enfer, le feu, le Vuide:

Car bien tost malgré moy, las! il faut que ie vuide,

Et que ce Sueil deuin en frische soit laissé.

Et cōme par charmes & coniurations on l'importu-  
noit, il dit derechef cōme pour vn A-Dieu solēnel,

*Pieça n'a plus de voix la Pucelle Pythique,  
Et ne la peut r'auoir; pièce le Dieu Delphique  
Est clos deffous la clef; amy si tu me crois,  
Va chez toy sans sejour; car ie n'ay plus de voix.*

Euseb. De la  
Prepar.

Bref, Plutarque a fait vn Traicté exprez, Pourquoi les oracles ont cessé, & se tourne de tous sens pour en trouuer la raison; tantost accusant l'abus qui y estoit; & tantost alleguant la multitude des sages de son temps, qui suppleoit le defaut des oracles. Mais il en reuient là, Que les dæmons qui presidēt à ces oracles, sont mortels; & que par leur mort leurs oracles defaillent; au lieu qu'il tient ordinairement; que tous esprits sont immortels, & qu'il deuoit dire qu'il estoient renfermez en la geole. Et là deffus il recite au long ceste histoire memorable d'vn Epitherses; lequel nauigant prez des Echinades cuit (& tous ceux qui estoient au nauire) vne voix venant d'vne certaine isle, Qu'on eust à annoncer que le grad Pan estoit mort, & qu'icelle fut suyuie d'vn gémissement inenarrable, & d'infinies lamentations. Et ceste histoire, dit il, fut racontée à Tibere lors Empereur, qui la voulut verifïer; & s'enquit fort de tous ses Philosophes, Qui pouuoit estre ce grand Pan. Mais, remarquons que c'estoit sous Tibere sous lequel fut crucifié Iesus; & que ce Pan estoit vn des principaux dæmons des Gentils: comme il se voit par son oracle,

Plutarq. du  
Defaut des O-  
racles.

*Ren tes vœux, ô mortel, à Pan le Dieu cornu*

*Sauuage, cheurepie, &c.* Et de fait, à Diocletian Apollo respond; que les Iustes le rendēt muet: & le Prestre luy dit; que par les Iustes il entendoit les Chrestiens; dont il se mit à les persecuter: & à Iulian qui le veut resuiller par coniuurations, Qu'il oste les oz de Babylas, martyr de Christ, qui luy

Porphy. contre  
les Chrestiens.

nuyssent; comme s'ils n'eussent eu la bouche ouverte, que pour prononcer eux mesmes leur arrest. Et pourtant dit Porphyre; *ne faut s'esmerveiller si les villes sont affligées de peste, veu qu'Esculapius & les autres Dieux en sont si loing: car, dit il, depuis que Iesus est adoré, nous ne tirons plus de commodité de tous les Dieux.* Responde donq ce grand Philosophe, si Iesus est vn homme, & ceux là Dieux. Quels dieux sont ceux là qui se cachent deuant vn homme; ou quel homme cestuy-cy qui fait cacher les dieux? Mais, qui plus est encor, quel peut estre cest homme duquel les disciples commandent à leurs maistres; duquel les seruiteurs commandent à leurs dieux? De faict, voulez vous voir, que c'est au nom de Iesus qu'ils tremblent, & qu'ils fuyent? Voicy la preuue à laquelle se submettent les Chrestiens deuant les Gentils: *Qu'on amene, dit Tertullian, deuant vostre Tribunal, quelqu'un vrayment possédé du Diable; au commandement du moindre Chrestien l'esprit parlera, & se confessera esprit immonde. Qu'on amene de ces gens que vous pensez inspirez de Dieu: Ce Dieu mesmes qui vous promet les pluyes: Cest Esculapius qui fait le medecin entre vous. Si deuant le Chrestien il ne s'aduoue diable, s'il ose mentir deuant luy: Tenez le Chrestien pour vn outrecuidé; & à l'heure mesmes faictes le mourir. Or nul ne parle à sa honte, ains chacun à son honneur. Mais, encor, ils ne vous diront pas que Iesus soit imposteur, d'une condition commune; desrobé, comme on vous dit, du sepulchre: Mais la vertu, la sagesse, la Parole de Dieu, qui sied au ciel, qui viendra nous iuger: au contraire qu'ils sont diables, damnés pour leur malice, attendans son iugement horrible: A scauoir par ce qu'en Dieu ils redoubtent Christ, & Christ en Dieu, & Christ & Dieu és seruiteurs de Christ & de Dieu. Si Tertullian dit vray, Qu'est-ce, sinon que*

Tertull.en l'A-  
pologic.

Iesus

Iesus leur commande, comme à des esclaves, & de par ses seruiteurs mesmes? Si faux; combien estoit il aisé à conuaincre, & que ne les mettoient ils à l'essay? Et que ne leur faisoient ils receuoir vne honte deuant le peuple? Ains, dit Lactance, Quand ils immoloyent à leurs Dieux, la presence d'un Chrestien empeschoit leurs mysteres, & de là estoit introduicte ceste voix que nous lisons en Lucian, *S'il y a icy des Chrestiens, qu'ils sortent.* Et quand ils interrogeoyent leurs Dieux, la parole leur failloit, & le Chrestien chassoit aussi aisément Apollo de son Prestre, que le diable, d'un demoniaque: & Iulian mesmes, comme Zosimus ne l'a osé nier, esprouua en ses operatiōs Magiques la foiblesse de ses Dieux, & la force de Christ. Mesmes, quelques Princes curieux par leurs Magiciens faisoient bien comparer, Iuppiter, Neptune, Vulcain, Mercure, Apollo, Saturne mesmes; à sçauoir les diables qui s'estoyent emparez de leur nom: ce que iamais par toutes leurs coniurations ils ne peurent faire de Christ; à sçauoir d'autant que tous ces dieux estoyent diables, sur lesquels ont puissance les bons en les commandant au nom de Dieu, les meschans en leur complaisant: mais Iesus vray Dieu fils de Dieu, seruy des Anges & des gens de bien, comme de seruiteurs; redouté des meschans & des diables, comme d'esclaves. En ce mesme temps aussi que Iesus vint, à péne y auoit il pays au monde, où ces diables n'eussent des sacrifices ordinaires d'hommes; comme nous apprenons de Porphyre mesmes; & nous l'auons deduit cy deuant. Or sous Tibere, ils sont defenduz en Affrique, & les Sacrificateurs penduz à leurs bois sacrez: & sous l'Empereur Adrian ils cessent presques par tout; & non long temps apres

Lucian en son  
Alexandre.  
*Excant Christiani.*  
ni.

tous

S. August en  
vne Epistre ad  
Madaurenfes.

tous sacrifices & tous idoles. Et pourtant, dit S. Augustin à ceux de Madaure, *Voyez comme vos Temples sont partie ruynez, faute de reparer; partie fermez, & partie changez en autre vsage. Pour adorer, on faisoit mourir les Chrestiens; & en mourant ils les ont mis par terre. Et aillieurs il crie, Où sont vos Dieux, vos Prophetes, & vos Oracles? vos Augures & vos Sacrifices? Et nul ne li-fons nous qui le demente; mais bien quelques vns, comme vn Zosimus, qui lamentent leur ruyne nul, qui s'auance, di-ie, pour luy en monstrier quelque reste. Et quant à ce que dit Iulian, *Si nos Oracles ont failly, aussi ont vos Prophetes.* Ains pourquoy les siens ont failly, qu'il die la cause; plusieurs la cherchent, & ils ne la trouuent point. Mais les nostres tendoyent au Christ, & l'auoyent pour but; & il est venu. & par la présence du maistre a cessé l'office des messagers; par la presentation du salut, la representation que les sacrifices en faisoient.*

Miracles qui ne  
peuent pro-  
ceder que de  
Dieu.

Iesus donq a surmonté & le monde & le Prince du monde, & d'une force contraire en apparence à toute victoire, & par vne voye contraire à son But: à sçauoir par vne Parole, qui estoit folie & foiblesse deuant le monde. Voyons encor, comme en ses œures il a passé la mesure de toutes creatures; suiuant ce qu'il disoit, *Les œures que ie fay, rendent tesmoignage de moy.* Et certes c'est miracle que tant de peuples ayent creu à la predication des Apostres; mais prodige estrange de nostre siecle, que si peu de gens y prennēt garde, quand iamais Iesus, ny ses Apostres n'auoyent fait, comme souuent i'ay dit, autre miracle que celuy là. Or qu'ils ayent fait de tresgrands miracles, ie voy peu de Gentils qui l'osent nier; & contre les Iuifs nous auons ià deduit ceste matiere. Nous auons vne Epistre de Pilate qui tesmoigne  
que

que Iesus auoit illuminé des aueugles, nettoyé les lepreux, guarý les paralytiques, deliuré les demoniaques, commandé aux ondes, resuscité les morts, & en fin estoit resuscité luy-mesmes trois iours apres sa mort. Nos anciens Theologiens aussi dient aux Gentils: *Lisez vos Commentaires, feuillez vos Registres, vous y lirez les merueilles de Iesus, &c.* Et Iulian l'Empereur parlant de luy en desdaing; *Ce Iesus, dit il, qu'a il fait digne de memoire en toute sa vie; si ce n'est, certes, que guarir les aueugles & les boiteux, & deliurer les demoniaques en ces villages de Bethsaida & Bethanie, soit chose dont on face cas?* Bref, & les Iuifs & les Turcs confessent & exaltent ses miracles; & les Empereurs ne l'eussent eu en admiration sans miracles. Et Apollo mesmes en ses Oracles l'appelle *σοφὸν τεχνό-  
δετον ἑρμῆς*, le Sage aux œuures miraculeuses. Mais prenons Iulian au mot; & sa confession nous suffit. Posons qu'il n'eust guarý que des aueugles: Posons qu'il n'en eust guarý qu'un. En ceste guarison d'aueugle, qui sera l'aueugle, qui ne voye le doigt de Dieu? Qu'est ce de la veüe, sinon vne des plus excellentes substances qui soit au monde? Qu'est ce, rendre la veüe, que rendre vne substance; & la rendre, que la créer de rien: & qui crée de rien vne substance, quelle qu'elle soit, qu'une puissance infinie; & qui la peut auoir sinon vn seul Dieu, ou en estre instrument, & dispensateur que qui il plaist à Dieu? Bref, qui peut créer vne substance, est il pas hors des bornes de nature? Et de par qui, ie vous prie, que de par cil qui a faict la nature, s'il n'est cestuy là mesmes? Mais, il en a faict infiniz, comme les Iuifs qui le voyoyent, ont tesmoigné & tesmoignent, & non luy seulement, mais ses apostres; & non les Apostres seuls, mais leurs disciples. Et de faict, ils ont

August. De la  
vraye Religión.

con-

controuué des liures de Iesus dediez à Pierre & à Paul, contenans vn art de faire miracles, les ayant veus, comme il est vray semblable, peints ensemble; cōme ainsi soit que Paul n'ait iamais suiuy Iesus en chair; ains poursuiuy ses disciples long tēps depuis. Et S. Paul dit expres; *Qu'il est venu en signes & en miracles. S'il mentoit, estoit il pas aisé à cōvaincre?* Et aussi en a il fait de tels, que Iulian ne pouuant nier ses œuures, a recours à les calomnier, comme du plus grand Magicien qui fut onq au monde. Et de S. Pierre ils dient, Que par Magie il auoit rendu la Religion Chrestienne durable, pour trois cens soixante & cinq ans, & ce toutesfois au desceu & sans le consentement de Iesus. D'où viennent ces grandes calomnies, sinon de la grandeur des œuures: & s'ils n'eussent fait de grands & manifestes miracles, n'estoit il pas plus court de les nier? Mais encor obseruons, de quel Esprit sont ces contrarietez. Iesus leur en a dedié vn liure: Et Paul estoit encor persecuteur long temps apres. Et Pierre a estably la religion, &c. au desceu de Iesus: Cōment donq l'auoit il appris de luy? Bref, si ces liures sont; que ne les monstrent ils? Si bons; pourquoy les cachent ils? Si meschans; pourquoy l'estiment ils sage? Si pleins d'efficace; que ne les essayent ils? Or auons nous respondu contre les Iuifs sur cest article. Mais repetons encor: La magie ne florit iamais plus és Courts qu'au temps des Apostres: Que ne s'en trouuoit il, ou pour les conuaincre, ou pour les vaincre? Denys & Origene estoient si grands Philosophes, Origene disciple d'Ammonius, condisciple de Plotin, tant loué & admiré d'eux: Estoyent ce gens pour se laisser tromper par illusions? ou attribuer à la vertu speciale de Dieu, ce qui eust dépendu



pendu de la nature? le dis Origene, qui auoit esté institué en la Philosophie Platonique, qui lors faisoit professiō & de la Magie naturelle, par la Sympathie des choses; & de la diabolique qu'ils appelloient Theurgie, par la communication des Dæmons? Iulian aussi qui resueilla la Magie avec Iamblichus & Maximus, tant qu'il peut, pour confondre les merueilles de Christ; guarit il iamais vn aueugle, ou fit il cheminer vn boiteux? Et qu'en acquit il, que frayeurs ordinaires; non pour guarir les autres, mais pour en deuenir forcené luy mesmes? Et quant à ceux qui attribuent à la forte imagination des Chrestiens les miracles qu'ils faisoient; à sçauoir, dient ils, entant qu'elle est si fichée, & si vehemēte en ceste creance que Iesus est Dieu, qu'elle en fait des choses que nostre mortalité admire; en ce veulent ils suiure l'opinion d'Auicenne, qui attribué à la fantasie ou imagination les operations qui semblent excéder la nature. Mais, respondent donc ces bons Philosophes, de tant de phâstiques Arabes qui ont bandé leur imagination toute leur vie; quel ils nous peuuent nommer, qui ait fait miracle? Et qui plustost en eust deü faire que l'Autheur de ceste fantasie? Nous dient aussi; quelle a plus d'efficace, ou vne faculté née en nous, ou vne qualité seulement suruenüe? ou le feu en son essence, ou en la chose qu'il aura eschauffée? Or, operent ces Philosophes par l'imaginatiue, & icelle appliquée à la nature mesmes, C'est vne faculté née en l'homme. Les Chrestiens, dient ils, par vne fantasie ou persuasion qu'ils ont de Christ, non naturelle, mais suruenüe. Que ne faisoient donc ces Philosophes des miracles es choses naturelles, & plus euidens que ceux des Chrestiens? Et quant à la Prophetie,

Liu. 6. Des  
choses de nature.

Propheties de  
Iesus.

qui

Phlegon liu. 73  
& 14. allegué  
par Euseb.  
Lactan. Ori-  
gen.

qui tient vn lieu bien eminent entre les miracles, & beaucoup moins subiect aux caillations des Sophistes, Phlegon Libertin d'Adrian confesse liure treiziesme & quatorziesme de ses Annales, que les choses futures estoyent cognuës à Iesus (confondât toutesfois S. Pierre avec Christ) & tesmoigne, encores qu'à regret, que tout ce qu'il auoit predict, estoit auenu de poinct en poinct. Et ce miracle ne peut on nier; mesmes auourd'huy: car nous lisons en nos Euangiles ses predictions; & és histoires des Payens l'accomplissement d'icelles. Or, que resultera il donq de tout cecy? Iesus par la simple predication de ses Apostres, à sa simple parole a conuertý le monde: c'est sans rien faire grandes choses. Et ceste parole prise en soy ne pouuoit que diuertir vn chacun de luy: C'est tirer d'vn contraire les effects de l'autre. Et les diables se sont cachez à la voix de ses seruiteurs: C'est vne puissâce plus qu'humaine, & plus qu'ágelique. Et les Creatures n'ont pas seulement obey à son signe; mais mesmes il a creé nouvelle substance, & en plusieurs & en plusieurs manieres. Ceci ne peut estre q par vne puissâce vrayement diuine. Mais laissons q telles choses dépendent de Dieu seul; s'il operoit de par le Prince des diables, auroit il presché innocéce & saincteté de vie? pieté enuers Dieu? charité enuers le prochain? presché di-ie, & de parole & de faict; car qui iamais a blasonné sa vie? Et si leurs Dieux, comme nous auons prouué, estoyent diables, auroit il renuersé leurs idoles, ruiné leurs autels, aboly leurs sacrifices, cloz leurs Temples, embaillonné leurs langues propres? Et si, comme ils veulent dire, ils estoyent dieux; quels dieux qui fuyent deuant le diable; & quels trahistres au Dieu souuerain, qui quittent leurs

leurs places & leurs armes si lâchement? Ou si, cōme les plus rusez veulent dire, le diable se tenoit plus adoré en luy, & plus seruy des siens seuls contre la gloire de Dieu, que de tous les seruices precedens (i'appelle leurs consciences en tesmoing, s'ils le croyēt ainsi:) Dieu dōq auroit il presté & son esprit & sa vertu au diable, ou à vn instrument du diable, pour faire obeir & seruir le diable? Veu, di-je, qu'il a fait choses qui surpassent la nature, vertu & mesure de toutes creatures, & qui ne peuuent estre faictes, que par, ou de par le createur? Et veu que Dieu est tout bon, quel blaspheme? Et veu qu'il est tout sage, quelle absurdité? Et veu qu'il est nostre pere, quelle cōtrariété? Et veu qu'il fait tout pour sa gloire, comment pour son ennemy, celuy, di-je, qui rauit en tant qu'il peut sa gloire mesmes? Certes, Iesus donq operoit de par Dieu, & pour la gloire de Dieu: & de fait, iamais ne luy ne ses disciples ne nous ont parlé d'autre chose; & Dieu mesmes a vengé sa mort, & sur Herode, qui l'auoit persecuté, & sur les Iuifs qui l'auoyent liuré (selon qu'il l'auoit predict) & sur Pilate qui l'auoit condamné, & sur les Nerons, Domitians, Valerians, Maximins, Diocletians, qui ont persecuté les siens; desquels tous, la fin ne crie & publie autre chose, que ce vers, *Discite iustitiam moniti, &c.* Apprenez par vostre miserable mort à craindre Dieu. Mais de plus, ce Iesus operāt manifestemēt par la vertu de Dieu, nous a dit clairement, qu'il estoit fils de Dieu; que le pere estoit en luy, & luy au pere; & tous deux vn. Et a commandé plusieurs fois absolument à la nature, comme le maistre mesmes; & s'est fait adorer, comme Dieu; mesmes entre les Iuifs, qui n'auoyēt rien plus abominable qu'vn Dieu estrange. Au lieu certes, que

les Prophetes anciens qui le predisoient, faisoient miracles, mais tousiours en inuoquant Dieu: & les Apostres aussi, qui l'ont presché, mais en son nom; & refusoient les honneurs qu'on leur presentoit, & deschiroient leurs vestemens, si on les honoroit, se recognoissans en tout simples seruiteurs & instrumens de sa gloire. Que s'il n'eust point esté fils de Dieu, se disant tel; il n'eust pas mesmes esté seruiteur, ains ennemy, rebelle, trahystre, & si rien se peut dire pis; & par consequent en l'ire extreme du createur: Veu, di-je, que c'est par ce seul orgueil, & que l'homme est descheu de soy mesmes, & le diable condamné de Dieu. Certes, disons donq, Iesus est Dieu fils de Dieu, comme il nous a dit, & tous le deuons ouïr, escouter, suyure & adorer comme Dieu; Dieu, di-je, & homme, Mediateur vnique du genre humain, mort pour nos pechez, & resuscité pour nostre iustification, & à luy soit gloire eternellement. Amen.

C H A P. X X X I I I.

*Solution des obiections des Gentils contre  
Iesus fils de Dieu, &c.*

**C**E R T E S, en ce peu que les Anciens Payens ont ou voulu, ou osé dire de Iesus, mesmes en ces temps que c'estoit crime non d'en bien parler, mais plustost de n'en mal dire; nous voyõs bié qu'il auoit party la ceruelle de tous les Philosophes, & qu'ils ne scauoient tous où ils en estoient. De sa vie ils n'en pouuoient mesdire; de sa doctrine ils n'en scauoient que dire; de sa vertu ils auoyent honte de la nier. Tout leur recours c'estoit que Iesus estoit vn grand personnage, plein de Pieté & de Vertu, admirable à vn chacun; mais que ses Disciples luy  
fai-

Tefmoignages  
des Infideles.

faiſoyent tort de l'appeller Dieu; veu que ne luy ny ſes Apoſtres ne l'auoyent pas dit tel. Liſent là deſſus Saint Iean ceux qui en ſeront en doute; & ils trouueront en infinis paſſages, que nul ne nous a plus clairement dit, que Ieſus eſtoit Dieu, que Ieſus meſmes; Dieu, di-ie, fils eternal de Dieu, venu du Ciel, égal au Pere, & vn avec le Pere. Et c'eſtoit pour euitter la force de ceſt argument; Il ne peut auoir fait telles choſes que de par Dieu: Il n'eſtoit pas donq ennemy de Dieu. Or il le ſeroit euidentement s'il ſe transferoit ſa gloire, & s'il ſe diſoit Dieu ne l'eſtant pas. S'enſuit donq, puisqu'il l'a dit; qu'il le ſoit, & qu'il ſoit de nous adoré comme vray Dieu. De là eſt ce que dit le Philoſophe Longinian en vne ſienne epiſtre à S. Auguſtin, *Qu'il ne ſçauoit bonnemét ce qu'il deuoit iuger de Ieſus: & Plotin n'attaque point les Chreſtiens, mais les Gnoſtiques & Manichéens: & Porphyre, qui s'eſtoit reuolté de Chriſt, pour auoir eſté repris en l'Egliſe, C'eſt, dit il, grand cas que les dieux meſmes rendent teſmoignage à Ieſus d'une ſinguliere pieté; & que pour icelle il eſt doié de l'immortalité bienheureuſe: mais ces Chreſtiens ſont abuſez de l'appeller Dieu.* Et Apollo interrogué par quelqu'un comment il pourroit retirer ſa femme du Chriſtianisme, *Pluſtoſt,* dit il, *tu volerois en l'air, ou eſcriroy en l'eau que de la retirer de là.* Tant eſtoit, & Ieſus fort à conuertir les hōmes pour n'auoir en ceſte vie que mal; & les diables foibles, à les diuertir, ne leur promettant que tout bien. Et ne faut oublier auſſi vne ruſe du diable remarquable en pluſieurs oracles alleguez par Porphyre. Car ſur la fin d'iceux il recommandoit couſtumierement les Iuiſ; par ce qu'ils adoroyent vn ſeuil Dieu, & eſtoyent capitaux ennemis de Ieſus; à la diuinité duquel, mais en vain, ils

S. Auguſt. en ſes Epiſtres.

Ez Epiſtres de S. Auguſt.

Porphyre en ſes liures  
περί εὐλογίων  
φιλοσοφίας.

Alcoran A-  
zoar 1.4.11.13

faisoyent telle resistance qu'ils pouuoient. Quant aux Turcs Mahomed dit, Que l'esprit de Dieu a esté en ayde & en tesmoignage au Christ fils de Marie; Qu'une ame de Dieu luy a esté donnée; Qu'il est le messager, l'esprit, la parole de Dieu; Que sa doctrine est parfaite; Qu'elle esclarcit le vieux Testament; Qu'il est venu pour la confirmer: mais, qu'il soit Dieu, il le nie, & sur tout Fils de Dieu; comme ainsi soit qu'il ne peut estre, l'esprit ny la parole de Dieu, qu'il ne soit Dieu; veu qu'en Dieu ne se peut rien imaginer qui ne soit Dieu mesmes; & qu'en ceste doctrine que Mahomed approuue tant, il se die Dieu luy mesmes, & fils de Dieu. Mais oyons consequemment les obiections que font les Infidelles, pour ne receuoir point Iesus pour Dieu.

Obiections de  
Julian.  
Socrates.  
Porphyre alle  
guant Aristot-  
xene.

Julian donq nous dit, Qu'a fait de si grand vostre Iesus pour estre comparé à vn Socrates, à vn Lycurgue, à vn Alexandre? Et certes disons, & avec meilleur fondement, Qu'ont fait tous ces trois ensemble, comparable aux faictz d'un Apostre de Iesus? Socrates, dit il, estoit innocent: Ains idolatre. Docteur & exemple de vertu morale: Ains, dit son Porphyre, lascif & subiect aux femmes; & si outré en ses choleres, qu'il n'y auoit iniure qu'il ne dist: Mais il est mort pour la verité d'un Dieu: Ains, il auoit toute sa vie seruy les faux, & en sa mort il leur fait encor des vœus. Et ne triomphe point icy Iulia, que sa doctrine ait surueſcu sa vie. Car tost apres les Atheniens le iustificent & l'honorét; au lieu que la guerre est trois cens ans ouuerte contre les Apostres; & encor à pene ose Platon parler contre les Dieux. Or tels sont leurs exêples de bonnes mœurs: vn Cimon, homme de bien, mais incestueux; vn Aristide plein d'integrité, mais larron publicq, & ambi-

ambitieux; des Catons cęseurs de la ieunesse, mais adulteres ou homicides d'eux mesmes. De Iesus ou de ses Apostres, qui a iamais estę l'ennemy si impudent que de taxer la vie? Et si ceux là sont bien loing de l'honnestetę humaine au tesmoignage mesmes de leurs admirateurs, combien plus ou d'estre ou de sembler dieux? *Lycurgue* luy semble quelque chose: Il perdit vn œil par la rudesse du peuple en publiant ses loix; & toutesfois elles ont regnę plusieurs siecles en Lacedemone. Mais se souuienne donq Iulian, que les Phtasiens, ses voisins, les confederez, ses compagnons d'armes, n'en voulurent point; que les Lacedemoniens mesmes, de son viuant les corrigerent: ce que luy estant rapportę, il en mourut aux champs d'orgueil, de regret & de despit. Or quelle comparaison entre Sparte & tout le monde? entre mourir de despit pour voir ses loix corrigęes, & mourant volontiers corriger les loix de tout le monde? D'Alexandre que nous dira il? Il a eu vne grande puissance; mais tant plus de foiblesse. Iesus, mespris & infirmitę, mais tant plus de puissance & d'honneur. Alexandre desfit les Perfes en bataille: S'il n'eust fait que souffler dessus, combien plus? S'il eust vescu, il eust subiuguę tout le mōde. Combien plus? Si par mourir, il eust triomphę du monde? L'vn auançoit par presser, & l'autre par ceder; l'vn par tuer, & l'autre par mourir: mais par la mort d'Alexandre petit son Empire; & par la mort de Iesus, & des siens, se fonde & bastit le sien. Certes telle difference donq, y a il entr'eux; qu'entre qui meurt, & qui viuifie; qui de tout fait vn ie ne scay quoy, & qui d'vn rien fait toutes choses. Bref, s'il est question de la vertu, iadis vn homme vertueux estoit vn miracle. Les Philosophes mesmes,

difoit Cornelius Nepos, se faisoient leurs procez en leurs leçons. Combien par les villes, par les deserts, d'hommes, de femmes, d'enfans, lors que Iesus fut presché, qui en faisoient leçon par leur exemple? Si de la iustice; qu'estoyent ces premiers Chrestiens que docteurs d'equité, d'integrité, de droicteure? Et quelle accusation trouuons nous en la bouche de leurs ennemis contr'eux? Si du mespris de la mort; quel cas font ils d'un Zeno Eleate, qui crache sa langue contre le Tyran pour ne confesser: d'une Léene d'Attique, qui endure toutes géennes sans rien dire. Et qu'estce donq qu'en un siecle il s'en trouue par millions, de tout sexe, de tout aage, de toute qualité, qui vont gayement à la mort, iusques là qu'Arrianus en fait regle generale; Que tous les Chrestiens en somme n'en faisoient cas? Et non encor, comme ceux là pour celer leur crime, car ils en fussent morts; mais bien pour en faire profession deuant tout le peuple, par ce qu'en le celant ils s'estiment indignes de viure? Bref; quels disciples, quels subiects, quels soldats eurent en toute leur vie, Socrates, Lycurgue, Alexandre, qui approchent de ceux-cy? ceux-cy, di-je, enseignez, reglez, disciplinez par Iesus, depuis mesmes qu'il fut party d'icy, & par ses Apostres, rudes, ignorans, infirmes, tant qu'il conuersa avec eux, & mesmes lors de sa mort?

Obiection des  
Astrologues.

Outre ceste insigne mutation, les dieux, disions nous, & leurs seruices cessent en ce temps tout à coup. Seront ils si despourueuz de sens, de dire que c'est par cas en tant de lieux, en si notables façons, en tant de repugnances? Et quels seroyét ces dieux, sinon faits à la haste, qui periroyent ainsi à l'auenture? Mais c'estoit, dient ils, par la constitution du  
ciel



ciel & des astres. Examinons donq en bref ceste Astrologie. Ils supposent (& c'est l'opinion commune,) Que selon les diuerses images du ciel, il y a diuerses religions, & diuers Dieux en diuers peuples, & pourtant partissent le monde en sept climats, à chacun desquels vn Planete domine. Que respondront ils à Bardesanes Syrien le plus sage (& ils ne le nient pas) de tous les Chaldéens? *Vous partissez, dit il, le monde en sept climats, dominez par chaque Planete; sous chacun climat combien de nations? Sous chaque nation combien de Prouinces? Sous chaque Prouince combien de villes? differentes toutesfois, & en loix, & en dieux, & en religions? & non selon le nombre des douze signes, ou des trente & six faces seulement, mais en infinités sortes? Aux Indes sous vn mesme climat, les vns mangent les hommes; les autres s'abstiennent de toute chair; les vns adorent des idoles, les autres n'en admettent du tout point. Les Magusiens d'autre part, qui sont yssus de Perse, en quelque lieu qu'on les transporte, sont incestueux selon leur coustume; & les Iuifs esbandus par tout le monde, sous quelque climat qu'on les loge, ne changent ny de religion, ny de façon de viure. Bref, vn peuple part d'un climat, & va donner nouueaux dieux, & nouuelles loix à l'autre; & le climat ne luy apporte ny destourbier ny empeschement. Quelle est la vertu de ces climats, ou de ces signes sur les loix & religions, que les forests, les riuieres, & les montagnes, les bornes mesmes des iurisdctions rendent differentes plustost qu'eux? que les hommes aussi, les coustumes, & les victoires reduisent en vne en despit d'eux? Et de fait, d'où viét qu'és Prouinces, où iadis Venus, Mercure, Saturne estoient adorez, les signes soyent en mesme lieu, les dieux aboliz & cassez? Et comment la loy Iudaïque dure elle encor sous tous climats, bannie*

Bardesanes Syrus.  
Euseb. liu. 6.  
chap. 18. De la  
Prepar.

& exterminée du sien propre? Et comment la Mahumetique, où fut iadis la Chrestienne? La Chrestienne, où furent les sanglans autels de Saturne, & de Mars, & en quelques lieux plusieurs, & contraires ensemble? En ceste absurdité, ils ont recours à vne autre: C'est que les climats proprement ne font pas les Religions, mais les grandes Cōionctions des Planetes; & en ce sont ils encor fort differens entre eux. Car les vns dient, que les grandes Coniunctions de Iuppiter & de Saturne, & non autres, disposent des religions. Les autres, que Iuppiter proprement signifie religion; & que selon qu'il est diuersement accompagné, il les produit diuerses, avec Saturne la Iudaïque, avec Mars la Chaldaïque, avec le Soleil l'Egyptienne, avec Venus la Mahumetaine, avec Mercure la Chrestienne, & avec la Lune celle de l'Antechrist; & qu'il n'y en peut auoir que six. A tous deux si ie demandoy raison ou experience de leur dire, ie ne sçay quels seroyent les plus empeschez. Mais pour me rendre plus equitable; ie demande premierement qu'ils s'accordent ensemble, que c'est, d'une grande, d'une moyenne & d'une petite Coniunction; car ils en disputent encor: & pareillement, Quelle est la maison de religion ou la neufiesme, ou la septiesme: En apres qu'ils nous designent les commencemens des grandes Coniunctions, pour les accorder avec les origines des Religions, & de leurs changemens; ce qu'ils n'ont encores fait. Tiercement, si les Religions dependent de la Coniunction des Planetes, icelle vertu cessante, respondent; si ces Religions cesseront pas, pour le moins peu apres, comme la clarté par l'absence du Soleil. Et d'où vient donq, que la Religio, Chrestienne, Iudaïque, Payenne, ait duré tant de siecles;

veu

Albumazar.

Rogierius Bacon.

veu que iamais Astrologue n'a songé que grande Conionction deust tant durer? Quartement, sous quelle grande Conionction est née la doctrine de Iesus; veu que iamais mutation en la Religion ne fut si grande, ne si vniuerselle, ne si soudaine, ne si durable; comme ainsi soit que selon eux mesmes, ny en ce temps là, ny enuiron, il ne se remarque aucune Conionction moyenne ou grãde. Bref, si Iuppiter & Saturne seuls sont autheurs de la mutation; qui fait la difference és religions? Et si Iuppiter, selon qu'il est accompagné, les rend diuerses; comment y en a il & tant, & de tant de sortes, au lieu qu'il n'y en pouuoit auoir que six? Et quelle grande Conionction y auoit il au changement fait par Mahumed? & quel depuis, par les Arabes en Afrique? & quãd de deux païs, voire de deux villes, qui n'ont qu'vn ruisseau entre deux; l'vne se tient opiniastrément à l'ancienne; l'autre embrasse la nouvelle; quelle conionction fera ceste disionctiõ? Mais, pour venir au particulier; ie leur demande, s'ils iugent de la mutation introduicte en la religion du temps de Iesus; ou par la naissance & origine de l'idolatrie qui deuoit faillir alors, comme au bout de sa fusée; ou par l'origine de la Chrestienne, qui deuoit succeder, & estouffer l'autre, par la force & vigueur de quelque grande conionction toute fraische, qui la poussoit auant. Et l'origine derechef, soit de celle qui se leue, ou de celle qui se couche, d'où ils la prennent; ou de la premiere publication d'icelles; comme ils iugent d'vne ville par l'assiette de la premiere pierre; ou de la natiuité du Legislatteur ou Instituteur; comme qui iügeroit de la prosperité d'vne ville par la genese ou natiuité ou du maistre Masson, ou du maistre qui la fait bastir. Si c'est par ce que

l'idolatrie deuoit faillir, la force de sa conionction estant ia passée, tant de sortes d'idolatries auoyent elles mesme conionction; & pourtant falloyet elles en mesme temps? Et qui sçaura quand doibt esua-nouir la force de la cõionction, que qui sçait quand elle est née; & où ont ils iamais remarqué ny à poinct nômé, ny à peu pres de la naissance de l'idolatrie bigarrée en tant de sortes, & pourtant selon leur opinion dependante de diuerses grandes Conionctions, ne celle de l'instituteur, qui ne peut auoir esté vn seul? Ou si c'est par la naissance de la Chrestienne, soit qu'elle dépende d'vne grãde Conionction; qu'ils la nous monstrent en ce tẽps: soit qu'elle procede de la naissance du Legislatteur; qu'ils nous dient, où ils la peuuent auoir leüe? Et ils ne nieront pas que celle de Iesus sur laquelle tant d'Astrologues monstrent leur folie, est incertaine & sans fondement. Bref, ou elle naist, par ce qu'il y a vne grande Conionction, & lors ils n'en remarquent point; ou en sa naissance procedante de la predication de Iesus se rencontre ceste Conionction pour luy donner force; & aussi peu s'en trouue il enuiron ce tẽps: ou certes de la naissance de Iesus depend & la naissance & la force d'icelle, & elle nous est encor moins cognuë & plus incertaine. Mais, encor que la genese d'vn homme assubiectisse tant de natures, & tant de natiõs; quelle Astrologie le permettra, veu qu'en chaque païs, pouuoit naistre quelqu'vn avec semblable? Et non les nations seulement, mais leurs dieux ou leurs diables; quelle ou Theologie, ou mesmes Astrologie l'accordera; veu que, selon les meilleurs Astrologues, les Astres ne forcent point l'entendement humain; moins donq les intelligences, qu'ils appellent separées, c'est à dire, les esprits: &

que

que par leur Theologie les hommes doiuent honneur & obeïſſance aux dieux? Et en ſomme, quel ordre eſtce icy, que les Aſtres dominēt ſur vn homme, & par ceſt homme triōphent de tous les Dieux? Or la vanité de ces contemplations s'eſt verifiée par l'effect. Car par leurs ſuppoſées Conionctions ils iugeoyent que la religion Chreſtienne ne dureroit que trois cens ſoixante ans, ou enuiron; & lors ſe manifesta elle d'auantage à la ruïne de toutes les impietez & ſuperſtitions d'alors. Et Albumazar l'eſtendit depuis iuſques en l'an mil quatre cens ſoixante; & graces à Dieu, elle ſe releue & eſclarcit de plus en plus: & Abraham Iuiſ ſe promettoit au rebours, en l'an mil quatre cens ſoixante & quatre, la victoire de la Iudaique, qui ne fut iamais plus opprimée. C'eſt pour nous mōſtrer que leur Aſtologie eſt ſi vaine, & ſi ridicule en ſes iugemēs, qu'ores qu'on leur accorde toutes leurs ſuppoſitions, qu'ils ne ſcauroyent prouuer; elle ſe confute aſſez, & par le cours du temps & par elle meſmes. Ne penſe toutesfois icy quelqu'vn, que ie die cecy, par ce, peut eſtre, que nous n'ayons rien dequoy nous preualoir en leur Aſtologie. Ains pourroy-ie alleguer, que Ieſus, comme ils dient, auoit pour Aſcendent la Vierge en ſa premiere face; & là dit Albumazar Arabe, les Indoïs, & Egyptiens ont remarqué au Ciel vne Vierge portant en ſa main deux eſpics & allaitant vn enfant; lequel, dit il, vne certaine nation de gens appelle Ieſus. Et l'Eſtoille que les Grecs & Latins appellent l'Eſpy, eſt appellée par les Arabes, *Le ſigne de la viande qui ſouſtient*; comme qui diroit, *le Pain ſubſtantiel*: & ſur l'Eſtoille des Sages, qui fut veuë du temps d'Auguſte, les Aſtologues nous baillent aſſez de matiere. Mais ie n'allegue pas volontiers

lontiers en ces choses serieuses, rien qui ne soit solide, ou que ie n'estime tel.

Obiections des  
Magiciens.

Simon Magus.

Après l'Astrologie, la Magie nous fait la guerre. Iesus, disions nous, a surmonté en ses miracles la mesure de toutes creatures. Là dessus ils nous opposent Simon le Magicien, Apollonius de Thyane, Apulée de Madaure, &c. & ceux cy certes nous rendent tant plus ample tesmoignage des miracles de Iesus, entant que pour en diminuër l'admiration, ils ont eu recours aux faux; & ont mis en credit ceux qui en faisoient. Simon donq se dit estre Dieu; auoir donné la Loy à Moÿse, sur la montagne de Sinai; depuis estre apparu en la personne de Christ; & en fin en la personne du S. Esprit auoir espandu le don des langues sur les Apostres; en ce desia confessant la puissance du nom de Christ, quand il veut faire croire, qu'il est cestuy là, & s'emparer de ses œuures. A ceste fin donq, il employe le fonds de la Magie, & se fait admirer au peuple. Iesus auoit esté crucifié: A cestuy cy, les Romains dressent vne Statuë sur le pont du Tybre; *A Simon le Dieu saint*. Les disciples de Iesus souffroyent & exhortoyët à souffrir, estoient par tous Iuges poursuuiuz à extremité: Simon au cõtraire & les siens sont chers des grãds. Mais il fait plus; car il enseigne à ses disciples, que Idolatrie est chose indifferête, & que pour sa doctrine, il ne faut point souffrir: qui auoit il de plus plausible, de plus attirant que celà? Cependant il est en fin reietté de tous avec sa dame Selene, & ne peut prendre pied au monde avec toutes les pratiques du monde; & sa memoire ne dure & n'a duré icy, que pour la gloire de Iesus, & pour sa honte. Qu'est ce sinon que les Princes ont beau fumer vne mauuaise herbe, si le ciel luy est contraire? Et que pour  
neant

Ioseph. liu. 5.  
chap. 1. Des  
guerres.

neant ils arrachent celle qu'il veut benir? Ils vantent Apollonius de Thyane; combien de gens, de doctes mesmes entre nous n'en ouirent onq parler? Il fit venir l'ombre d'Achilles, c'est à dire le diable: Cōbien de sorciers le feront comme luy? Il l'enquiert si elle n'a point eu de sepulchre: Si Polyxene fut meurtrie à cause de luy: Si ce que les Poëtes en ont dit, est vray. Quel bien en reuient il au monde? Quel au forcier mesmes? Il préd augure d'une Lyonne. quelle superstition! Il porte des anneaux faits selon les Planetes. quelle vanité! Mais quand la peste commence, il la predict; & quand elle se renforce, il s'en va; & remet vne fille en vie, mais Philostrate son Euangeliste contrefait, n'ose asseurer qu'elle fust morte. Qu'y a il encor ny de bon ny de grad en tout celà? Mais voicy le poinct: Iesus meurt volontairement pour le salut du monde; & Apollonius pour chasser le mal d'une ville, fait assommer en plein Theatre vn pauvre passant estrange. Les disciples de Iesus sont massacrez par toutes les villes: & Apollonius a des statuës & est adoré en tous les Temples. Les disciples en fin ruinet & les Temples & les Idoles, & ses statuës propres: Apollonius au contraire, suruit ses honneurs & ses statuës, s'esuanoüit en fumée, & ne s'en parle trois iours apres; & son liure mesmes Des consultations qu'il auoit faites en l'Antre de Trophonius, perit & pourrit avec les Ceremonies de cest Antre mesmes. Que sont les miracles de cest Apollonius que preuues de la diuinité de Iesus? Car puis qu'ayant atteint ce que peut l'homme & la nature, il s'esuanoüit si legerement & de soy mesmes, Cil qui en despit des hommes du monde, & de la nature vient au dessus: Comment? S'il n'opere d'aillieurs; que du monde, de l'homme,

Apollonius  
Thyanus.

Philostrate De  
la vie d'Apollonius.

Dion en Aurelian.

& de

Apuléus.

& de la nature? Apulée de Madaure montre assez en ses liures qu'il sçauoit tous les tours de Magie: mais que luy a elle serui? Il estoit d'honeste lieu. Iamais paruint il à la moindre dignité? On dira, qu'il n'en faisoit cas: Que dirons nous donq de ce plaidoyer, contre ceux de Choa (où toutesfois il auoit pris femme) par ce qu'ils ne vouloyent accepter sa statuë? Mais Vespasian l'Empereur guarit bië en Alexandrie vn aueugle: &, dit Tacitus, ceux le tesmoignent qui n'ont point de gaing à le dire: ains que ne croit il donq les Miracles de Iesus, tesmoignez par tant de gens; qui perdent tout, & la vie mesmes, pour les dire? Et si ainsi estoit, qui ne cognoist l'ambition Romaine? Et combien fust venu cela à propos avec cest Oracle exposé de luy, *Qui de Iudée viendrait le Monarque?* & cest autre, *Que pour estre sauué il falloit auoir vn Roy?* Et pour petit qu'eust esté ce miracle; quel auantage d'estre appuyé de tant de Legions, de tant de doctes flateurs; en somme, d'vn Empire, & de sa suite? Car quant à Antinoüs ce mignon d'Adrian, auquel il donna des Temples, & des Sacrifices; qu'a il serui, que de monstrier, qu'il n'est pas au plus grand Empereur du môde, de faire croire qu'vn homme soit Dieu, quelque péne & despense qu'il y mette? Mais pour croire ceux de Iesus, nous voudrions voir des miracles. Les siecles les ont veus, les siecles les ont creus, les siecles en ont changé de voye: Combien croyõs nous de choses que nous ne voyons pas? & quelle, que nous ayons ou tant de raison, ou tant d'interest de croire? Mais nous en serions plus asseurez? Ains autant en eussent dit les siecles precedens, autant les suyans; & par ainsi à tous, & à tousiours, nous faudroit des miracles. Ains, di-je, si cela estoit; ces miracles

Vespasian. Tacitus liu. 20.

Objection.



cles ne seroyent plus miracles, qui ne sont certes miracles; qu'autant qu'ils ne se voyent que peu souuent. Vn Soleil esclaire chaque iour tout le monde: Il fait le iour, l'an, & les saisons. Les arbres fleurissent, fructifient, flestrissent, puis rebourjonnent, refleurissent, &c. La vigne conuertit l'humeur de la terre en vin, le grain en espics, le pepin en bois. Tant d'hommes se forment & naissent à toute heure. Ce sont tous miracles tresgrands, & Dieu les fait, & non autre; & la nature te l'enseigne, & tu ne le peux nier. Mais par ce que tu les vois tousiours, tu n'y prens point garde; & le moindre s'il estoit nouveau, te feroit admirer. Pour subuenir à ton infirmité, le Soleil faut, le baston sec florit, l'eau est conuertie en vin, le mort resuscite: c'est pour te monstrier que celle vertu, qui besoigna dès le commencement, besoigne encor quand il luy plaist; & si les effects viuent, que la cause n'est pas morte. Mais que tous les iours au Soleil, és plâtes, és hommes tu voyes quelque miracle; en moins de cent ans, le miracle se changera en nature, les appuis de ton infirmité en incredulité; & pour faire croire le monde, faudra faire vn nouveau monde au monde. Et de ce nous soit le peuple d'Israël pour exemple, nourry, abreueué, esleué & conduict par miracles, qui en moins de quarante ans les conuertit en nature, ne plus ne moins, que ceux qui s'accoustument à medecines les tournent en nourriture, abusant des appuis de sa foy, en desfiance & incredulité. Or Dieu a créé la nature, & luy a imposé vne loy: Il veut qu'elle la suyue. Quelquesfois pour nostre infirmité il l'interrompt: C'est qu'il veut que nous le cognoissions maistre de nature. Mais s'il le faisoit à nostre gré, nous en serions les maistres; &

si à tous

fi à tous propos, nous en ferions regle, & ne plus ne moins que des Eclipses; ou, pour mieux dire, de l'esbranlemēt de la huitième Sphère, nous en ferions liures & calcul, & attribuerions toutes ces interruptions & changemēs à la nature de la nature. Pourtant est il, & plus cōuenable à sa gloire, & plus vtile à nostre salut, que la nature suyue sa nature, & que les miracles demeurent miracles: c'est à dire, rares & pour le besoing seulement de nostre infirme nature, non, di-ie, d'un homme ou d'un siecle, mais de tout le genre humain, ou de toute l'Eglise ensemble; qui n'est qu'une republique, & comme un homme.

Mahumed.

Reste Mahumed, & cestuy-cy semble bien quelque chose; car il s'en est fait croire en vne partie du monde. C'estoit un Arabe, à la solde de l'Empereur Heraclius sur le defaut de l'Empire; & par vne mutinerie entre les soldats Arabes, il fut esleu d'eux pour commander; comme il s'est veu souuent es bandes Espagnoles. S'il estoit homme de bien, iugent ceux de la Meche, qui auourd'huy l'adorent; qui le condemnent à mort pour ses larrécins & brigandages: & luy mesmes en son Alcoran se confesse pecheur, idolatre, adultere, lascif, subiect aux femmes, & avec paroles que i'ay hôte de dire. Mais il a amplifié son Empire par ses Successeurs; & donné sa loy à beaucoup de peuples. Quelle merueille? Vengez vous de tout vostre cœur, Ayez tāt de femmes qu'en pourrez nourrir, N'espargnez pas mesmes la nature. Qui est le larron en la corruption du genre humain, qui ne leue des gens à ce prix là? Adioustons donq, qu'il a dominé, mais par moyens humains; & mesmes indignes d'un homme. S'il est question de sa doctrine; elle est sainte, conforme au vieux & nouveau Testament, receüe de Dieu:

Mais

Mais c'est crime capital de l'examiner, ou d'en disputer. Qui est l'homme de iugement, qui n'entraist en doute; mesmes d'un homme de bien, qui luy diroit, Vous voyla payé, & en bonne monnoye, mais ne la regardez pas au iour? Si de ses miracles, Dieu a enuoyé Moyse & Christ avec miracles; mais Mahumed les armes en main, sans autre miracle pour les faire croire. Et là dessus tout son Alcoran, c'est, Tuez les infideles, vengez vous; qui plus en tuera, plus aura de part en Paradis; qui combattra laschement, sera damné en enfer. Combien loing, & d'endurer, & en endurât de durer & de vaincre? Et quelle impieté ne s'establiroit par ceste voye là? Mais encor pour attirer les Iuifs, il exalte Moyse, & retient la Circoncision. Pour n'estranger les Chrestiens, Christ est l'Esprit, la Parole, la Vertu de Dieu: Mahumed enuoyé pour le seruir, & predit de par luy. D'autre part, pour contenter les Nestoriens heretiques; il n'est pas toutesfois vray Dieu, ny fils de Dieu; mais bié il a vne ame de Dieu: & la force & l'ignorance se meslent à trauers; l'une pour estouffer la verité, & l'autre pour la cōtraindre. Quelles pratiques, quelles fraudes, quelles cōtradictions? quels efforts, quelles armées, quelles cruantez pour persuader? Et avec tout cela qu'a il gagné; sinõ d'estre vn Prophete sans prophetie, vn Legislatteur sans miracles, & entre ses Pontifes mesmes vn homme sans Dieu & religion? Et qui est l'homme de iugement qui voulust lire seulement son Alcoran deux fois, sinon ou pour vn grand gaing, ou par vne manifeste force; pour les absurditez, inepties, cōtrarietez, songes & phrenesies (ie laisse les impietez) qui y sont? Tant s'en faut, qu'il peult fournir d'un Martyr, ou pour l'auoir presché, ou pour ne s'en vouloir

Alcoran Azoar  
2.3.6.&c.

desdire? Bref, le miracle de Mahumed, c'est d'auoir rauagé le monde en guerroyât: le miracle de Christ; de l'auoir rengé en endurent: cestuy là assisté de plusieurs brigandás avec luy; cestuy cy, d'infiniz mourans & souffrans pour luy. L'vn, ceuvre que l'homme peut faire, & fait tous les iours; l'autre qu'homme ne fit onq, & n'osa entreprendre que Iesus. Certes disons donq, & n'ennuyons plus longuement le lecteur sur ceste vanité: Mahumed estoit vn homme, & besoignoit de par l'homme; lisons & examinons le comme vn homme. Iesus besoignoit de par Dieu, & estoit comme il nous a dit, Fils de Dieu: escoutons le, & croyons le comme Dieu.

Obiectis con-  
tre l'incarna-  
tion.

A ceste parole, voicy derechef nouvelle Obiecti-  
on: Vn homme, Dieu, dient ils, quelle absurdité?  
& comment est il possible? Ains plustost, puisqu'il  
est conuenable, comme nous auons prouué, & à la  
gloire de Dieu & au salut humain, pourquoy im-  
possible? Dieu a créé l'homme par sa sagesse, & icel-  
le est son fils: Qu'y a il plus conuenable que le re-  
parer par iceluy? L'homme aussi a peché, & en ice-  
luy & par iceluy toute sa race: Qu'y a il plus iuste  
que de le reparer en l'homme? L'homme s'est reuol-  
té contre son pere: Qui peut appaiser ceste offense  
que Dieu mesmes; & qui mieux le pere, que le fils  
bien aimé? reuolté, di-je, par vn orgueil extreme,  
par se vouloir egaler à Dieu. Or qu'y a il qui tant  
le doie humilier que de voir son createur se de-  
mettre pour sa faute, au dessoubs de l'homme? Qui  
tant luy doie faire sentir son peché & se desplai-  
re en soy mesmes, que s'il confidere en la grandeur  
infinie de sa rançon, la grandeur de son peché & de  
sa péné? Que si tu presses encor, comme il est possi-  
ble? Il est possible, par ce que Dieu le veut; & en  
l'en-

l'entendement humain, ce dire n'encloft point de contradiction. Il est possible auffi ; car il fe voit, & tant d'argumens ne fe foluent pas par vne question. Il te femble possible, ô Iulian, quand il te plaift, qui dis qu'Esculape fils de Iuppiter prit chair humaine pour descendre en terre ; & Amelius ton Philofophe tacitement approuue, Que la parole eternelle de Dieu a pris chair, & vefte nature d'homme, alleguant les propres paroles de S. Iean. Bref ; vn esprit est vny à ton corps. Tu ne le peux nier, & tu ne le vois point ; & fi tu estois moins qu'homme, tu le nierois en l'homme. Toutesfois quelle accointance entre vn corps & vn esprit ? Et qui semble plus absurde, qu'un esprit qui ne tient point de place ; non seulement logé, mais emprisonné en vne place ? Mais qui a fait l'un & l'autre de rien, fait de l'un & de l'autre tout ce que bon luy semble : & qui pour glorifier l'homme, le daigne venir là haut & conioindre à foy ( & quand Plotin parle ainfi, tu l'ois & l'approuues volontiers ) pour s'humilier icy bas ; pourquoy moins pourra il, s'il luy plaift, s'unir & se conioindre à l'homme ? Or, pourquoy Dieu a enuoyé son cher fils au mode plustoft en ce temps là qu'en vn autre ; & pourquoy non plustoft ou plus tard : ce font questions du maistre aux seruiteurs, & non de pauures creatures à Dieu, qui nous a fait naistre par fa seule puissance, & par fa seule grace nous fait renaistre. Mais, comme nous auons dit contre les Iuifs, l'homme a vescu vn temps sans la loy, pour apprédre qu'il n'estoit plus loy à foy mesmes : vn temps fous la loy, pour esprouer qu'il ne la pouuoit parfaire ; & puis luy est présentée la grace, comme sur l'eschafaut, où il ne voyoit que mort : Ainfi donq la cognoiffance de la nature cor-

Pourquoy Iesus venu en ce temps là.

rompuë rendoit l'homme plus capable de receuoir la loy; la loy plus ardent à embrasser la grace. D'auantage, ce nous est vne merueilleuse confirmation, quand nous considerons, que depuis le commencement du monde iusques à sa venuë, nous auons des Prophetes de temps en temps, accordans vnaniment leurs voix ensemble; comme si c'estoyent autant de Heraults & de Trompettes publians la grandeur de ce Roy, qui deuoit faire son entrée au monde. Que si peu apres la creation du monde il fust venu, ceste confirmation nous estoit à tous diminuëe, les premiers estans surpris par sa venuë, & les suyans en danger de l'oublier, ou d'en tenir moins de conte; comme si sa venuë ne leur appartenoit point, au lieu certes que tous participent à la ioye, & aux admonitions de Dieu: auant la Loy; car il leur est promis: & sous la loy; car ils oyent les trompettes: & en son temps; car il parle luy mesmes: & au nostre, car son retour approche. Mais encor il a voulu venir, & en la fleur des lettres & en la vigueur du plus grand Empire, à fin que toute sagesse humaine confessast sa folie, & toute force recognust son infirmité deuant luy.

Or concluons donq, Que Iesus est le Christ, fils eternal de Dieu, Redempteur & Mediateur du genre humain: Et nulle obiection, ny question ne nous retienne. Les Iuifs; car il est tel qu'il leur estoit promis, né en Bethlehé, d'une Vierge de Iuda, au défaut du regne, humilié iusqu'à tout, exalté par dessus tout; & en somme, mort ignominieusement pour noz pechez, & resuscité en gloire pour nostre iustification. Les Gentils; car il a fait œures qui ne peuuent proceder que de Dieu, créé de rien, tiré d'un contraire l'autre, surpassé la nature humaine,

vaincu

vaincu l'angelique; & ne pouuant telles choses que de par Dieu, s'est declaré luy mesmes estre Dieu. Les vns & les autres ensemble; car tous desirons vne vie eternelle, tous cognoissons la corruption de nostre nature, tous le droit de la iustice diuine, tous le besoing de sa misericorde, tous qu'entre sa iustice & sa misericorde ne peut raisonnablement entreuenir pour Mediateur que Dieu, & pour satisfacteur que l'homme; à sçauoir Iesus né de Vierge, & fils de Dieu. Mais, puisqu'il a pleu au Pere nous donner le fils, embrassons le; & puis qu'il l'a enuoyé pour euangelizer nos ames, escoutons le; & oyons pour la fin, la regle & doctrine qu'il nous a laissée; à fin que nous raschions en toute pieté de viure à luy, puis qu'il luy a pleu d'vne charité inflexible souffrir icy bas & mourir pour nous. Amen.

## C H A P. XXXIIII.

*Que l'Euangile contient à la verité l'histoire & la doctrine de Iesus, Fils de Dieu.*

**O**R IESVS Christ nostre Seigneur (ainsi pensons nous maintenant le pouuoir appeller sans scandale des Iuifs, & sans derision des Gentils) ne nous a rien laissé par escrit, ny de sa vie, ny de sa doctrine. Et certes, s'il en eust luy mesmes escrit, on l'eust tenue pour suspecte; & les gens du monde, s'il eust parlé hautement des choses hautes, ne l'eussent pas entendu; & si simplement, entant qu'ils l'eussent entendu, eussent conclu que c'eust esté la parole d'un homme, & non de Dieu mesmes: côme nous voyons ceste ineptie assez commune au monde, de plus estimer les liures, qui pour sembler bien hauts, se rendent bien obscurs, que ceux qui pour enseigner s'accommodent entant qu'ils peuuent à la ca-

Sincerité des  
Auteurs du  
nouveau Te-  
stament.

pacité de tous lecteurs. Mais sa vie, & sa doctrine est enregistrée par les Apostres & disciples, assiste par son esprit ; desquels nous auons les Euangiles, Actes & Epistres, que nous appellons tout ensemble la nouvelle Alliance, ou le nouveau Testament. Et si ce Testamēt nous doibt estre authentique, ie le laisse à iuger à tout le monde. Car, & ceux qui l'ont escrit, viuoient du temps que ces choses ont esté faictes, & les ont veüs, & en diuers lieux se rencōtrent en vne mesme histoire, & doctrine ; & apres l'auoir escrit l'ont presché & publié haut & clair, pendant la vie de ceux qui en pouuoient testifier ; & de leurs ennemis mesmes, qui eussent bien pris plaisir à les conuaincre ; & en fin l'ont signé de leur sang, & seellé par leur mort & passio en tous les endroits de la terre. Ce que iamais nous ne lisons auoir esté fait d'Escriture ny Testament quelcōque, encor qu'il y allast d'un grand Empire, quelque authentique, qu'on ait tasché de les rendre. Si nous regardōs les Auteurs, ils n'escriuent pas, comme aucuns, pour flatter vn Prince. Si Iesus n'estoit qu'un homme, quel gaing à flatter vn pauvre crucifié ? Ce ne sont pas aussi gens, qui n'ayent point profit à escrire. A ceux là Tacitus veut qu'on adiouste foy. Mais bien plus ils abandonnent & le Monde, & leur vie pour ce qu'ils ont escrit. S'il est question du style, naif, simple, nud, preschāt la diuinité ; sans celer l'infirmité ; confessant l'infirmité, sans ceder la diuinité. Les foibleses, les curiositez, les ambitions des Apostres de Iesus, c'est à dire d'eux mesmes, y sont soigneusement enregistréz : de vanterie, de vanité, de louanges de Iesus mesmes pas vn seul mot. Pierre a fleschy, il a renoncé son maistre par trois fois. Marc son disciple, qui a escrit l'Euangile soubs luy,



luy, pourquoy l'a il escrit? Les enfans de Zebedée. Jean & Jaques demandent la droicte & la fenestre de Iesus en son regne: quiles pressoit de dire ces choses, secretes entr'eux, & qui sembloient rabattre de leur autorité? Iesus mesmes se trouue las, il a soif, il pleure: ce sont infirmitéz humaines. Ils pressent toutesfois, qu'il est Dieu; meurent là dessus. Pouuoient ils pas celer ces choses sans preiudices: voire cé semble avec auancement de la verité, s'ils n'eussent escrit de par la verité mesmes; & si, di-je, aussi ils n'eussent esté certains, que sa vertu se declairoit en infirmité? Bref, ils racontent les particularitez, le temps, le iour, le lieu, le village, la maison, les personnes. Plus ils particularisent, plus estoyent ils aisez, & à dementir & à conuaincre: Et ne parlent point en Iudée des choses faictes aux Indes; mais aux portes de Hierusalé; en Bethanie, en Bethsaida; en Hierusalé, à telle rue, à telle porte; en telle piscine, &c. les tesmoins viuoyét, les aueugles voyoyét, les morts cheminoyent: Quelle facilité, s'ils eussent menty, à les conuaincre? Et quelles armes bailloyent ils à leurs ennemis pour les vaincre? Et toutesfois de tant de Pharisieus enragez contr'eux, qui faisoient information si soigneuse, sur vn homme guaruy au Sabbath, sur vn mot mal entendu, *En trois iours ie destruiray ce temple, &c.* de tant de gens si prompts, & à mal faire, & à mal dire; que ne s'en leuoit il quelqu'vn pour contredire? Et où estoit ce zele de la maison de Dieu en ce temps, qu'onq ne se vit tant de zelateurs? Pour le moins en ce gros Ramas du Thalmud, de neuf ou dix volumes que n'auons nous leurs contredits; leurs causes d'opposition; quelque Contr'Euangile? Veu donq, que la haine trouue des preuues & des tesmoins, où il

n'y en a point; quand l'extreme haine, au lieu & au temps que les choses se sont faictes, au milieu mesmes & au plus fort de son autorité n'en trouue point; qu'en pouuons nous conclurre; sinon la verité infallible de l'histoire de l'Euangile?

Mais satisfaisons encor à l'incrudulité, & prouuons leur les choses qu'ils estiment moins croyables en l'histoire de nostre Seigneur Iesus. Vne estoille; dit l'Euāgile; quand Iesus fut né en Bethlehém, fut remarquée par les sages en Orient; laquelle ils suivirent, & elle les cōduit iusques au lieu où estoit Iesus. Quelques vns nieront ceste Estoille tout à plat: Et ie laisse à penser, qu'eust faict l'Euangeliste pour autoriser Iesus; de commencer par vn mensongé, que tous peuples eussent peu démentir: mesmes veu qu'il en appelle les Scribes; & Sacrificateurs à tesmoing. Mais nous lisons, qu'en ce temps Auguste President aux ieux de Venus Genitrice à Rome, fut veu vn Comete (ainsi appellent ils toutes estoilles extraordinaires) duquel le College des Pontifes iugea, pour les singulieres marques qu'il auoit, qu'il ne designoit point comme les communs, guerre, peste, ou famine; mais le prochain salut du genre humain: & à ce Comete pour sa rareté fut dressée vne statuë: Et de là est ce vers de Virgile en sa quatriesme Eclogue: *Ecce Dionai processit Cæsaris Astrum.* Voicy l'Estoille de Cæsar qui marche; destournât celà sur Auguste, par flatterie: comme aussi tout l'heur que promettoit la Sibylle par la naissance du redempteur. Et Cheremon Philosophe Stoïque, iugea que c'estoit vne Estoille salutaire; & voyant ses dieux s'affoiblir, passa en Iudée avec quelques Astrologues; pour s'enquerir du vray Dieu. Et Chalcidius Platonique,

dit

L'Estoille des  
Sages.

Plin.

Virg. Ecl. 4.

Orig. contre  
Celsus.

dit expres; que les Chaldéens obseruerent, qu'elle annonçoit la venerable venuë de Dieu icy bas, pour la Grace des mortels. Icy auroyent les Astrologues à exercer leurs contemplations. Car ceste nouvelle Estaille apparut en Decembre, lors que le Soleil estoit en Sagittaire; & qu'en ce signe, dient ils, Iuppiter, le Soleil & Venus se trouuoient ensemble. Tous trois, selon leurs Maximes, designans vn Roy tresiuste, tresgrand, tresclement; mais ce nonobstant pauvre, à cause du Soleil qui y entreuenoit. Comment donq grand? Fecond, à cause de Iuppiter en l'Angle de l'Ascendent: toutesfois pour la Lune qui estoit en la face de la Vierge, sterile & sans enfans. Et de ces côtrarietez nous pourrions, selon leur art, faire profit: mais laissons les curiositez à ceux qui s'y plaisent. Tant y a que ce n'estoit point vn Comete ordinaire, en Decembre, sans cheueux, salutaire, &c. mais vne vraye estoille, Et telle en vismes nous vne en la mesme saison l'an 1572. qui a rauy tout le monde en admiration: de laquelle Dieu nous reuelera la signification en son temps. Que si elle estoit des ordinaires, qui sont fichées si fermement; quel miracle, qu'elle laisse son office, non certes pour dominer; ains pour seruir à Iesus? Et si nouvellement créée, de par qui que de par le createur? & pour qui que pour iceluy mesmes? Et quant à Iulian, qui ne pouuant nier la verité de l'histoire, & la venuë des Sages par sa conduicte, veut faire croire que c'estoit l'Estaille nommée Asaph, remarquëe par les Egyptiens, qui se voye de quatre en quatre cens ans; outre ce qu'en tous les siecles anciens nous ne lisons rien de semblable; en quinze cens ans entiers, qui ont passé depuis, on ne l'a veüe non plus. Or de ceste enqueste des Sages, Herode fut esmeü à tuer les

Matilius Ficinus, au Tra. de l'Estaille des Sages.

enfans des enuirons de Bethlehem au deffoubs de  
 deux ans; pensant tuer entr'eux celuy que l'estoille  
 designoit; & n'espargna pas le sien propre, d'ot nous  
 lisons en Macrobe ce mot d'Auguste, Qu'il eust  
 mieux aimé estre le pourceau d'Herode que son fils.  
 Qu'il soit né d'une Vierge, ils le trouuent estrange.  
 Là auons nous vuidé ce poinct contre les Iuifs.  
 Dieu l'auoit predict; qui l'eust empesché de le faire?  
 Et qui doute de la puissance, quand on est certain  
 de la volôté? Mais celà estoit si verifié; que Simon le  
 Magicien pour ne sembler en rien inferieur à Ie-  
 sus, presche à ses disciples, qu'il est fils de Vierge; ce  
 que Iesus ne preschoit pas de luy mesmes: & nous  
 lisons que le Temple de Paix tomba ce iour là à Ro-  
 me, duquel Apollo dès sa fondation auoit respondu  
 aux Romains, Qu'il dureroit tant qu'une Vierge  
 eust enfanté; dont ils le pensoyent perpetuel. Et  
 quât à Simeon qui reconnut le Sauueur du monde  
 entre ses bras, nous auons dit ce qu'en recitent les  
 Iuifs: & de Iean Baptiste qui preceda nostre Seig-  
 neur, de sa vie, de sa pieté, de sa doctrine, de sa mort  
 mesmes, l'histoire en est telle en Iosephe qu'en nos  
 Euangelistes. Tout le discours de sa vie; si nous re-  
 gardôs ses œuures; ce sont miracles que nous auons  
 verifiez au long cy dessus: & ce seul poinct, qu'ils  
 sont descrits, & publiez avec tât de circôstâces, sans  
 que persône ait entrepris de les refuter, en fait assez  
 de foy; & pourtant passons à sa mort: *Depuis six heu-  
 res*, dit l'Euangeliste, *ily eut tenebres en tout le pays ius-  
 ques à neuf heures.* c'est à dire en plein midy, & au plus  
 fort du iour. S'ils en doutent, Phlegon Trallian, af-  
 franchy d'Adrian, le plus diligent de tous les Chro-  
 niqueurs, annote q'le quatriesme an de la deux cens  
 dixiesme Olympiade, y eut vne Eclipsé de Soleilla  
 plus

Macrob. en ses  
 Saturnales.  
 Né d'une vier-  
 ge.

Clemens en  
 ses Recogni-  
 tions.  
 Petrus Come-  
 stor.

Ioseph. li. 18.  
 chap. 7.

Eclipsé.  
 Math. 27. v. 45.  
 Marc 15. v. 33.  
 Phlegon Tral-  
 lian, li. 13. de  
 sa Chronique.  
 Origene cõte  
 Celsus. Suidas.

plus grande qui fut iamais veüe, & avec icelle vn tremblement de terre estrange: c'est le dixhuitiesme an de Tibere proprement, auquel Iesus souffrit. Et Eusebe dit auoir leu le mesmes es Commentaires des Gentils: & Lucian prestre d'Antioche crie à ceux qui le tourmentoyent, *Recherchez vos Annales; vous trouuerez, comme au temps de Pilate la clarté cessa en plein iour, & le Soleil fut chassé pendant que Christ souffroit.* Et Tertullian les adiourne en son Apologie deuant ces liures mesmes. Or qu'elle ne fust point naturelle, il appert; car tant s'en faut que le Soleil fust en Cõionction, qu'il estoit en Oppositio; à sçauoir selon la loy de la Pasque qui se faisoit le quatorziesme iour de la Lune. Et s'ils tiennent les Epistres de Denys d'Areopage pour suspectes, lesquelles il décrit le spectacle de ceste merueille tout au long, Esculus Astrologue peu religieux dit, qu'alors le Soleil estoit au premier degré d'Aries, & la Lune au commencement de Libra: les autres, la Lune en la Vierge, & le Soleil aux Poissons; qui reuient à vn; & pourtant qu'en ceste opposition l'Eclipse naturellement ne pouuoit estre. Bref, les vns dient qu'elle fut vniuerselle: C'est donq vn faict de Dieu; car la loy de nature ne la peut faire telle au monde. Les autres, particuliere à la Iudée: Il est encor plus manifeste; car c'est designer la cause de l'Eclipse au doigt; à sçauoir la passiõ du salut du monde. Et aussi peu est il selon nature; car qui peut autre que Dieu fermer l'œil du Soleil en telle sorte, que sans Conionction, il esclaire par tout fors qu'en Iudée, c'est à dire, separer la Iudée de tout le monde? Et quant au tremblement de terre, qui s'en suit; le mesme Phlegon en parle, & le conioinct avec l'Eclipse, comme nos Euangelistes. Et ces cas sont si

Tertullian en son Apologie.

Tremblement de terre.

rare,

rars, non en vn siecle, mais en tout le cours du monde; qu'estans recitez en vne mesme année, & tout ensemble, ils ne peuvent estre entenduz d'autres, que de ceux, dont nos Autheurs ont parlé. Bref, le voile du Temple fut fendu. Il ne falloit qu'aller voir sur le lieu, ou pour les croire, ou pour les conuaincre: & Iosephe parlant des presages de la ruyne des Iuifs, dit chose semblable. Le voila mort: au troisieme iour il resuscite; & ainsi l'auoit il predict. S'il eust dit comme Mahumed, dans huiet cens ans ie vous reuiendray voir: Il prenoit terme pour mentir. Mais au bout de trois iours ie reuiendray: L'imposture eust esté tost descouuerte. Icy ils s'escrient, & ne peuvent admettre ceste histoire. Et toutesfois quand ils lisent, qu'un Erus Armenius resuscita; vn Aristæus, ou vn Thespesius; ils n'en veulent pas mal, à Platon, à Herodote, ny à Plutarque. Quelle iniquité en ces gens, qui veulent croire, & estre creuz de tout, sans tesmoins, & sans enqueste; & auxquels pour croire leur salut nul tesmoignage ne peut suffire? Les femmes l'ont veu, les hommes l'ont touché, les incredules l'ont tasté; il a beu, mangé, cōuersé, à diuerses fois, plusieurs iours, avec eux: Tout cela nieront ils fermement. Mais Pilate l'a tesmoigné: les Apostres parauant tout esperduz; l'ont presché, l'ont publié, l'ont signé de leur sang. Celuy que la chambriere auoit estonné, qui viuant l'auoit nié trois fois en vne heure, le presché, le publie, en Hierusalem; deuant le Magistrat, deuant les Sacrificateurs, & n'y a menace qui le face raire. S'il est pourry, quelle ressource? S'il ne vit en luy, qui le pousse? Mais, si mesmes il ne parle par luy, qui le voudra croire? Croire, di-ie, pour le prescher, publier, signer & sceller de son sang, sous son

son tesmoignage & après luy? Et de fait, les calomnies mesmes nous esclaircirōt ceste verité. Car c'est de là que les Iuifs ont feint, qu'on auoit desrobé le corps: car ils ne l'auoyent plus trouué: Et Pilate les dement expres. Et quelques Gentils, Qu'on auoit crucifié vn phantôme pour luy: ce que les Iuifs maintiennent tresfaux, qui prennent leur scandale de sa mort, qui leur estoit prou verifiée; & l'appellent tousiours le Crucifié. Or il vinoit & vit eternellement: & pourtant dit S. Luc; comme il leur auoit promis auant sa mort, il leur enuoye le Saint Esprit en langues de feu, certains iours apres, & par iceluy ils receurent le don des langues; voire tellement, qu'ils imposoyent les mains; & le mesme don descendoit sur plusieurs. C'est vne des choses qu'ils ne veulent croire, comme s'il n'estoit pas aussi aisé à Dieu de donner l'intelligence de plusieurs langues à vn homme, qu'il luy fut en son ire, de faire d'vne langue plusieurs. Mais si c'est vanterie; à quelle fin? & qu'y auoit il plus aisé à refuter? Le magistrat les tenoit en ses mains: Que ne les interrogeoit il deuant le peuple? Hierusalem estoit comme l'abbregé de l'Orient: Où mieux se pouuoient ils desmentir & desdire? mais l'effect qui s'en est ensuiuy, l'a monstré: car ces mesmes Apostres, pecheurs; publicains, ignorans du commencement; gens di-ie, qui ordinairement ne scauent que leur langue maternelle, & encores grossierement; ont escrit liures, ont tracassé le monde, ont presché en tous lieux. Pensez quel plaisir eussent pris, ou les Iuifs, ou les Gentils, à leur seruir de Truchement enuers le peuple: & en telle efficace, qu'en moins de quarante ans tout le monde habitable estoit plein du nom & de la doctrine de Iesus. Comment? S'ils

Descente du  
S. Esprit.

n'eus-

n'eussent sceu extraordinairement les langues? Et estoit l'histoire si verifiée, & si commune, que Simon le Magicien, pour se vanter, se dit estre celuy qui est descendu sur les Apostres en langues de feu; sous ombre que par l'assistance du diable, il contrefaisoit en quelque sorte le don des langues. Et ne faut icy que quelques esplucheurs de dictions nous remarquent les Hebraïsmes des Euangelistes, qui en vn Horace, ou en vn Virgile tiennent les Grecanismes pour elegance. Car à fin qu'ils sçachent que c'est pour l'energie, & pour représenter au plus pres les propos de Christ, qu'ils lisent S. Paul, ils y trouveront vn langage Grec, si beau; des mots si significans, des façons de parler si exquises, & si particulieres à la langue, que les plus doctes cōfessent qu'il en auoit le fonds, & l'alleguent pour exemple d'elegance. Venons à son Histoire. Ce S. Paul disciple de Gamaliel est enuoyé avec charge de persecuter. En chemin, dit il, vne lumiere resplendit autour de luy, & estant tombé en terre, il ouït vne voix, *Saul*

*Saul, pourquoy me persecutes tu?* En somme, de Juif il deuiant Chrestié; de persecuteur Martyr: & si tu ne crois, S. Luc és Actes, S. Paul mesmes en plusieurs lieux touche ceste histoire. Qu'a icy l'incrudulité à produire au contraire, sinon, peut estre, comme le plus souuent, vne simple negation? S. Pierre a veu; c'est vn pescheur. Si Paul a ouï; c'est vn prescheur. Si Dieu te presente sa grace en vn vaisseau de terre, il te desgouste: si en vn vaisseau de prix, il t'est suspect: Ou l'vn est trompé ou l'autre te trompe. Que veux-tu que Dieu face pour te faire croire? Mais examine ce poinct. Paul est en chemin d'estre grād; bié voulu du Magistrat & des Sacrificateurs. Tout à coup il change de vie, & d'vn extreme en l'autre,

pour

Actes 9. & 22.

1 Cor. 15, 8.

2 Cor. 12, 2.

Conuersion de  
S. Paul.



pour estre vilipendé, fouëtté, assommé, lapidé, mené à la mort. Pose que S. Luc ny S. Paul ne t'en diët point la cause: Que la peux-tu imaginer sinō grande & forte, pour changer & si tost & si estrangemēt le cœur d'un hōme? Tudiras, Voit-on pas des hommes, tost changez, & à peu de cause? Oüy, des fols. Mais il discourt à propos, il presse ses argumens, il enfile ses conclusions. Les plus doctes de ses ennemis plaignent son sçauoir, mal employé, comme ils dient, & admirent ses escrits. Mesmes, il cognoist que sa predication t'est folie; mais que ceste folie est la vraye Sagesse, qu'à la suyuë il n'aura que mal, & neantmoins ne la quitte pas. Qui l'estime fol, comment sera-il sage? & qui des sages n'est rauy & de ses dits & de ses faits? Que s'il est sage, docte, entendu, cōme tu le vois; que s'ensuit il, sinon, que son changement procede de cause? Et puis qu'il est grand; d'une grande cause? Et puis qu'il est extreme & cōtre la nature; d'une cause, certes, & supernaturelle, & supreme? Or la raison qui t'a amené à ceste Conclusion generale, te doit faire passer à la speciale. C'est qu'une grāde & supernaturelle cause l'a meu, & celle nommément que S. Luc recite, & luy mesmes cōferme en diuers lieux; pour laquelle il s'estime bien-heureux de souffrir le mal qu'il faisoit & procuroit aux autres; & en fin apres mille maux, & mille morts, a exposé si volontairement sa vie. La mort aussi d'Herodes frappé de l'Ange, pour n'auoir point donné gloire à Dieu, nous est referée par Iosephe, plus amplement encor, que par S. Luc. Il celebroit, dit il, *des ieux en Casarée, & le second iour de la solemnité, vint en plein Theatre, couuert d'une robbe d'argent traict, qui aux rais du Soleil la rendoyent venerable. Et lors quelques flatteurs commencerent à l'appeller Dieu,*

*le prians*

La mort d'Herodes Agrippa, Act. 12. Ioseph. liu. 19. des Anti. ch. 7.

le prians de leur estre propice. Mais comme il ne repoussa point ceste adulation; il vit sur sa teste vn Hibou, & fut saisi de tranchées estranges; dont il mourut, recognoissant le iugement de Dieu sur luy, & le preschant mesmes. à ses flatteurs. Or est ceste Histoire plus au long deduite par Iosephe; qui en somme se rapporte à ce que dit S. Luc, Que le peuple, s'escria, Voix de Dieu, & non point d'homme: Et que lors l'Ange de Dieu le frappa, dont il fut rongé de vermine, & rendit l'esprit. Ce sont les choses qu'ils trouuent moins croyables en l'histoire de nos Euangelistes, confirmées toutes-fois par les Historiens des Iuifs & des Gentils; qui referent avec paroles pleines d'admiration, ce que les nostres à leur façon dient tout simplement. Et quand en ces choses qui excedent la nature, ils sont trouuez veritables; quelle apparence y a il, qu'ils ne nous dient la doctrine de Iesus en toute verité; mesmes, comme nous auons monstré, assistez miraculeusement de la vertu de son esprit selon ses promesses, & testifiens, au reste, la sincerité de leurs escrits, par tant de tourmens, & par la mort? Et que reste il donq, puisque ce nouveau Testament contient à la verité la doctrine de Iesus, & est procedé de son esprit; de Iesus, di-je, que nous auons monstré estre Dieu fils de Dieu; sinon, que nous embrassions ces Escritures, comme parole de vie & de salut, comme la volonté du pere declarée par le fils; & que selon icelle nous viuiôs, pour icelle nous mourions, par icelle nous resuscitions vn iour en gloire, & regnions eternellement avec luy?

Mais nous auôs parlé de resusciter, & c'est encor vn scrupule qui leur reste. Comment, dient ils, nos corps se pourrissent, les vers les mangent, ils se conuertissent mesmes, en vers, & tant de changemens

s'y pas-

s'y passent : Quelle apparence y a il en celà? Ains, c'est tousiours chopper à vne mesme pierre, de regarder à ce que Dieu peut; qui peut toutes choses; au lieu de s'arrester à ce qu'il veut. Il le veut; car il a mis le corps & l'ame ensēble, les a mis en cōmuniō de biens & de maux, a donné Loix cōmunes à tous deux; ils souffrent, en somme, l'vn pour l'autre; & l'vn par l'autre en ceste vie: Quelle iustice de les separer en l'autre? Il le veut; car il a fait l'hōme entier: & s'il n'estoit qu'ame, il ne seroit plus homme. Il le veut; car pour sauuer l'homme, le fils a pris chair d'homme. Pour sauuer l'ame, suffisoit de prendre l'ame. Mais qui a fait l'homme entier, l'a voulu sauuer entier. Bref, il le veut; car il l'a dit: il le veut aussi, car il l'a fait. Il l'a dit par le fils, il l'a fait aussi au fils: & le fils nous empare de sa victoire: Certes il nous emparera aussi de sa gloire. Voy le grain qui est mis en terre; s'il ne pourrit, il ne germe point: s'il ne germe, il ne foisonne point: & d'un grain viennent plusieurs espics; d'un pepin, vn bel arbre; d'un rien, par maniere de dire, vn animal parfait. Qu'y a il en tout cela, qui represente, ny en matiere, ny en forme, ny en quantité, ny en qualité la chose qui en fort? Bref, qu'y a il en cecy de si estrange? Dieu te fit d'une poignée de terre, & toute la terre de rien, & d'une poignée il te refera. Ce corps qui vn temps n'estoit pas, a esté fait: Ce corps qui vn iour ne sera plus, vn iour sera refait. Or estoit ceste doctrine cōmune entre les vrais Iuifs, & entre les docteurs de la Loy, qui l'auoyent puisée au vieux Testament: comme nous lisons en Iosephe, & és Actes des Apostres; car ils s'accordent mesmes avec S. Paul en ce poinct: & au Thalmud y en a infinis passages. Et l'Alcoran qui est emprunté de leurs Rabbins,

Thalm. ch. Hec-  
lec au Tra.  
Sanhed.

est plein de ceste doctrine. Et quant aux anciens Gentils, Zoroastre disoit, Qu'un iour se feroit vne resurrectiō vniuerselle de tous les morts. Et Theopompus disciple d'Aristote, de mesmes; & à iceux, dit Æneas Gazaus, nul des Anciens n'a contredit. Bref, les Stoïques tenoyent, qu'après vn certain temps y auroit vn embrasement vniuersel du monde (que nous appellons la cōsommation) qui seroit peu apres suiuy d'une restauration de toutes choses en mesme estat que parauant: & c'estoit l'opinion de Chrysispe en son liure de la Prouidence exprimée par Lucain-Stoïque, que Varro appelle *παλιγενεσις*, c'est à dire renaissance. Et Platō dit clairement que les ames retourneront au corps: & les Astrologues, selon Albumazar, que quand tous les Astres retourneront à leur position, toutes choses seront remises à leur estre; arbres, animaux, hommes, &c. ce que l'Arithmetique seule monstre absurde en l'Astrologie, & les plus doctes le reiectent. Mais c'est pour monstre nostre bestialité, qui attribuōs vne telle puissance aux Astres, pour la denier à celuy qui les a faicts. Et quant au iugement que doit faire le fils de Dieu apres ceste resurreccion, predit par les Prophetes anciens, par tant de vers des Sibylles, & depuis déclaré par la bouche de Iesus, & de ses Apostres: Certes sans autre preuue la loy donnée de Dieu non à l'exterieur, mais à l'interieur; non aux faits seulement, mais aux pensées; monstre clairement, qu'il y a autre iuge à nous iuger; & autre iugement à attendre que des Magistrats d'icy bas; qui ne iugēt des actions, que sur preuues d'autruy; ie dis des exterieures: tant s'en faut, que pour iuger du dedans, ils puissent penetrer iusques au cœur: & nostre conscience aussi ne nous adiourneroit

Æneas Gazaus  
De l'immortalité.

Senec. epist. 75  
liu. 3. des quest.  
ch. 26. 27. 28.

&c.  
Ouide en la  
Meta. liu. 1.

Lucain Nep-  
ueu de Senec-  
que liu. 1.

Lucr. liu. 5. La-  
ctan. ex Chry-  
sp. li. 7. ch. 22.

August. De la  
Citē de Dieu,  
liu. 22. ch. 27.

Haly sur le  
premier des  
Apoteles, de  
Ptolom.

Nicolaus O-  
resmus des  
proportions.

Acrostique de  
la Sibylle.

Lactance li. 7.  
en plusieurs  
lieux allegués  
des Sibylles.

roit pas si souuent qu'elle fait, si nous n'auions à comparoir, que deuant les hommes. Et puis, veu que c'est l'ame, qui principalement reçoit le commandement, & l'enfrainct, c'est elle qui doit estre examinée; ce qui ne peut estre en ce monde, qui n'a qu'un ombre de iustice; comme ses loix aussi, & ses iuges ne sont qu'en superficie. Et pourtant voyons nous que les anciens Rabbins parlent à tous propos de ce iugement; & qui plus est, l'attribuent au Messie, quand ils dient, *Ne craignez point Dieu pour Iuge; car c'est vostre combourgeois, vostre parent, vostre frere:* & tous les anciens Gētils ont parlé de ce iugement, qui se faisoit en l'autre vie au champ de verité; dont s'ensuiuoyent; comme ailleurs auons monstré; ou vie, ou mort eternelle. Mesmes il semble, que par les Oracles anciens, c'est à dire, par vne espece de Cabale, ils eussent passé plus outre. Car ils appelloyent leur grand & souuerain Dieu, Iuppiter, & donnoyent le iugement des ames à Minos son fils, Roy & Legislatteur; non, di-je, à Apollo, ou à Mercure, &c. comme s'ils eussent entendu que le Iuge du monde seroit le fils de Dieu, & toutesfois, un homme iuste; c'est à dire, le Mediateur Dieu & homme.

Midrasch  
Psalm. 118.  
Esa. 45.  
Psal. 149. &c.

**O**R pensons nous maintenant auoir monstré la verité & solidité de la religion Chrestienne, & l'impieté & vanité de toutes autres; & d'icelle, pour marque & soulagemēt des Chrestiens, l'Eglise ancienne a fait un Sommaire, que nous appellons le Symbole des Apostres. *Nous croyons en Dieu, le Pere tout-puissant, createur du ciel & de la terre.* Et croire en luy, c'est se fier en luy; & se fier en luy, c'est esperer tout bien de luy: & en vain espererions nous, si icy bas se bornoit toute nostre esperance. Or

CONCLUSION  
de tout le liure.

Chap. 1. 2. 3. 4.

Ch. 7. 8. 9. 10.  
11. 12. 13.

auons nous deduiçt, Qu'il y a vn seul Dieu: Qu'il a creé le monde pour l'homme; l'homme pour sa gloire; l'vn & l'autre sans matiere: Qu'il les conduit par sa Prouidence; l'vn selon la nature; c'est, vne loy stable & ferme qu'il a prescrite au monde: l'autre selon entendement & volonté, qu'il luy a donnez; qu'il radresse tousiours quelque destour qu'il prenne, à son but, à sa volonté saincte. Consequemment aussi, Que cest homme est immortel, & creé pour vne immortelle vie: Qu'en icelle est le

Ch. 14. & 15.  
Ch. 18. & 19.

Bien souuerain, qui seul peut contenter sa volonté, & emplir son esprit; & partant, que là doibt il tendre, & aspirer de tout son cœur, là bander tous les nerfs de son entendement. Bref, Que le moyen d'y paruenir, estoit de seruir le vray Dieu, de tout son cœur, de toute son ame, de toute sa force; c'est à dire, vouër à sa gloire, tout ce qu'il a mis en nous d'action, de parole, de pensée. Mais auons nous dit, Cest hōme est descheu de son origine par l'orgueil & rebellion du premier; dont s'est ensuiuy, peruersité en sa volonté, & ignorance en son entendement. Ignorance, qui le rend incapable de cognoistre son bien: Peruersité, qui l'en destourne; ores

Ch. 16. & 17.  
& 20.

mesmes qu'on luy monstre; & le rend indigne d'y atteindre: bref, qui luy fait abuser de ses facultez à tout mal, c'est à dire, le plonge par consequent, & selon la iustice de Dieu, & selon son merite, en vn abyfme de mal. Certes, l'homme est dōq perdu en foy, si Dieu ne le recouure en sa misericorde; auuegle, si derechef il ne l'esclaire; estropié de tout poinçt à tout bien faire, & à tout bien auoir, si sa grace ne supplée. Et pourtant auons nous dit, Qu'il nous a laissé vne Religion pour adresse: vne religion, di-je, qui nous destourne de toutes creatures, qui ne sont

Ch. 20.

que va-

que vanité, & nous conuertit à luy seul createur du Ch. 21. 22. 23.  
 ciel & de la terre. C'est celle d'Israël, & ailleurs n'y  
 a eu que seruice de diables & idolatrie. Qui a en  
 garde sa parole, ses reuelations, ses promesses; nous  
 baille sa loy pour regle de nostre vie, par icelle nous  
 conuainct de nostre malice, & nous conuie à im-  
 plorer sa grace. C'est l'ancien Testament, la Loy de Ch. 24. 25. 26.  
 Moÿse, & les Prophetes; que nous auons prouué  
 procedez de Dieu, & iceux inspirez de par luy: Qui  
 en fin en nous condemnant nous presente sa gra-  
 ce; apres nostre iugement nous lit nostre remission,  
 nous fournit de garend, soluable pour nos debtes. Ch. 27. 28.  
 C'est le Messie promis aux Iuifs pour le salut de tout  
 le monde, le Mediateur du genre humain Dieu &  
 homme, exhibé en son temps au monde, en salut  
 aux Iuifs, & en lumiere aux Gentils; à sçauoir IESVS Ch. 29. 30. 31.  
 CHRIST FILS DE DIEU, auquel nous croyons; & du-  
 quel dit nostre Symbole, *Et en Iesus Christ son fils no-*  
*stre Seigneur, conçu du saint Esprit, nay de la Vierge Ma-*  
*rie, crucifié, mort, & resuscité, &c.* Et tous ces poincts  
 auons nous prouuez contre les Iuifs, & contre les  
 Gentils; aux vns par les Escritures, aux autres par  
 la raison, qu'ils prennent, disent ils, pour conduicte,  
 & par leurs tesmoignages propres. Adiouste nostre  
 Symbole, *Je croy au S. Esprit*: & nous sçauons que  
 nous ne croyons qu'en Dieu. Or auons nous aussi Ch. 1. & 6.  
 déclaré les trois subsistances en vne essence, reco-  
 gnuës par les Iuifs, & auouées par les Gentils, Pere,  
 Fils, saint Esprit; l'Vn, la Parole, & la Dilection, au  
 nom desquels nous sommes baptifez. Et pour la fin  
 nous croyons, Que le Pere par le merite du Fils, en  
 la vertu de son Esprit, entretient son Eglise espan-  
 duë par tout le monde; nous vnit en communion Ch. 34.  
 ensemble; nous pardonne nos pechez, nous fera

vn iour refusciter, pour nous faire iouïssans de la vie eternelle. C'est pour ceste fin que le Pere nous a creez, que le fils nous a rachetez, que le saint Esprit nous a inspirez. Et pourtant souspirons icy bas, & aspirons là haut, à ce royaume duquel le Roy est Trinité; duquel la Loy est Charité; duquel la mesure est Eternité: & à celuy qui nous a donné de commencer, & d'acheuer cest œuure, ( ie le prie de tout mon cœur qu'il le benisse à sa gloire, & au salut des siens) soit honneur, gloire, louüange eternellement. Amen.

F I N.

### Sommaire du Priuilege de l'Empire.

*La Maieité Imperiale a donné Priuilege à Christofte Plantin, bourgeois & Imprimeur d' Anuers, de pouuoir imprimer tous & quelconques liures approuuez; & de les vendre & distribuer par tous les Pays, terres & Seigneuries de l'Empire: Defendant bien expressement à tous, de quelque condition ou qualité qu'ils soyent ou puissent estre; d'imprimer ou faire imprimer aucun liure, en quelque langue que ce soit, nouueau, ny autre depuis corrigé, annoté, explicqué, augmenté, que ledit Plantin aura premierement imprimé; ny aillieurs imprimé, le vendre ou distribuer, publiquement ny secretement en aucuns desdits Pays subiects à l'Empire deuant six ans accomplis apres la premiere impression de chacun desdits liures; sur peine de confiscation desdits liures, & de dix marcs de pur or; applicable la moitié à nostre fisc, & l'autre moitié au profit dudit Plantin, &c. Comme plus amplement il est spécifié aux Lettres données à Vienne en Autriche:*

Souffignées

Haller.



## La teneur du Priuilege.

*Par la deliberation & aduis du Conseil d' Estat des Pays  
bas il est consenti & accordé à Christofle Plantin, que luy  
seul puisse imprimer, vendre & distribuer ce liure fait par  
Philippes de Mornay, sieur du Pleffis Marly, intitulé,  
De la Verité de la Religion Chrestienne, &c. Et  
defendu à toutes autres personnes de quelque estat, condi-  
tion, ou qualité qu'elles puissent estre, de ne faire le sembla-  
ble, ny aillieurs imprimé, le vendre ne distribuer esdits pays  
de pardeça en aucun langage, durant le terme de six ans  
accomplis; à compter du iour que l'impression dudit liure se-  
ra finie en quelque langue que ce soit; sur pêne de confisca-  
tion desdits liures par autres imprimez que per ledit Plan-  
tin; & outre celà, de cent escus d'amende, à payer par cha-  
cun d'iceux qui auroit fait le contraire: comme plus ample-  
ment il est contenu és lettres sur ce despeschées à Anuers le  
huitième iour de May, l'an mil cinq cens quatre vingts &  
vng.*

Souffigné

*I. Van Asseliers.*





